This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

1146

Per. 237295 d. 11/4

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE DE L'EST

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE DE L'EST

(L'AUSTRASIE)

XXVI^e ANNÉE

---

NOUVELLE SÉRIE. — QUATRIÈME ANNÉE

---

QUATRIÈME VOLUME

---

METZ

LIBRAIRIE ROUSSEAU-PALLEZ, BUREAU DE LA REVUE

RUE DES CLERCS, 14

—

1867

Digitized by Google

Digitized by Google

# LES COLONIES AGRICOLES

## DE JEUNES PRÉVENUS

# ET LA COLONIE DE GENTILLY

(PRÈS NANCY)

---

## Première Partie

### DES COLONIES AGRICOLES DE LA FRANCE, ET DES BESOINS AUXQUELS ELLES RÉPONDENT

### I

Les questions de réformes pénitentiaires sont au nombre de celles qui ont le plus occupé l'opinion publique depuis une trentaine d'années. Le temps n'est plus où, abandonnés sans pitié à toute la rigueur des lois, les condamnés subissaient dans un profond oubli les peines qu'ils avaient encourues, sans que nul songeât à s'enquérir si parmi ces âmes déchues ou simplement égarées, il ne s'en trouvait pas qu'on pût racheter par l'expiation et le repentir. On a compris qu'en dehors même de la question d'humanité, la sécurité des sociétés était engagée directement dans ces problèmes; et que vis-à-vis de l'impuissance trop bien constatée des lois pénales à prévenir le retour



Digitized by Google

périodique d'un nombre à peu près invariable de crimes [1], il y avait quelque chose de plus à faire qu'à cacher les coupables dans l'ombre d'une prison.

Les résultats obtenus des réformes tentées en divers pays, dans cette direction d'idées, montrent, nonobstant un certain nombre d'insuccès inévitables dans toute période d'essai, et malgré le tort que certaines exagérations [2] ont pu lui faire dans beaucoup d'esprits, tout ce que l'on doit espérer des progrès qui restent à accomplir, et des efforts persévérants déployés par de généreux philanthropes dans cette lutte contre le génie du mal.

Si ces résultats ont été jusqu'à présent peu sensibles en ce qui touche les *premières* condamnations, indice certain de la moralité générale d'un pays, ils le sont davantage en ce qui concerne les récidives [3], c'est-à-dire l'amendement des coupables qui peuplent nos établissements de répression pénale.

[1] Les recherches de Guerry prouvent que de 1830 à 1860 le chiffre total des crimes n'a subi pour chaque année, en France, que des fluctuations peu importantes. Il y a, il est vrai, depuis quatre à cinq ans, décroissance pour plusieurs d'entre eux, mais ceux qui tiennent au désordre des mœurs paraissent être en progression. Faut-il en conclure l'incurabilité de certains cas pathologiques du corps social? Non, mais la nécessité de rechercher s'il n'est pas, pour agir sur le malade, de moyens plus sûrs que ceux auxquels nous nous confions.

[2] Je n'entends pas seulement parler des utopistes qui rêvent un temps où les prisons deviendront inutiles, mais des écrivains qui font retomber sur la société la responsabilité de tous les crimes qui se commettent dans son sein. Si les actes criminels dont l'ignorance ou la misère imméritée sont les mobiles déterminants, peuvent accuser l'incurie de notre état social, combien d'autres influences, le climat, la race, le tempérament, etc., échappent à son action moralisatrice!

[3] Les récidivistes formaient naguère, suivant G. de Beaumont, les trois quarts de la population de nos bagnes et prisons. La statistique de la justice criminelle pour 1847 constatait que sur cent individus sortant des maisons centrales, il y avait encore trente-huit récidivistes. Ce chiffre est tombé à trente-quatre pour ces quatre dernières années. Nous verrons plus loin qu'on est arrivé à beaucoup mieux dans les colonies pénitentiaires et dans les sociétés de patronage.

Digitized by Google

Rendre à la vie morale et à la société des êtres déchus qui en eussent été la terreur et la honte ; faire éclore des vertus dans des âmes où n'avaient jusque-là germé que des vices, quelle plus noble mission, mais aussi quelle tâche plus ardue ! combien est-il plus facile, a dit avec raison un moraliste, de rester honnête homme que de se relever après la chute ! et qu'attendre des succès de ces tentatives, quand il s'agit de condamnés adultes que l'absence complète du sens moral et l'endurcissement qui naît de l'habitude invétérée du vice semblent vouer à une irrévocable déchéance ? Pour agir efficacement sur l'être moral, c'est donc par l'enfance que l'on doit commencer. C'est aux premiers indices de leur existence, c'est dans leur germe qu'il faut étouffer ces mauvais instincts qui, acquérant dans le milieu délétère où ils prennent trop souvent naissance un fatal accroissement, deviendront le point de départ d'une irrémédiable démoralisation. Quand on étudie la vie antérieure des condamnés adultes, dit un honorable magistrat, on observe — ce que le grand nombre de prévenus de onze à quinze ans démontre d'ailleurs abondamment — que chez la plupart la perversion morale qui a causé leurs crimes date de leur première adolescence [1]. « Si à cette époque la société s'en fût inquiétée, un léger effort eût suffi pour les redresser. » A ceux-là même chez qui le penchant au mal ne se développe qu'à une époque plus avancée de la vie, une première éducation morale n'eût pas été inutile. Elle eût servi à réveiller dans ces consciences endormies le souvenir de ces premières leçons, de ces impressions d'enfance qui, lors même qu'elles sommeillent dans l'âme, ne s'y effacent jamais complètement. Mais « comment rappeler ce langage à qui ne l'a jamais su ? »

Et puis enfin quelle infortune plus digne de pitié que celle de pauvres enfants abandonnés par d'indignes parents, ou, ce

[1] 3,764 enfants sur 8,006 avaient encouru, en 1864, l'action des lois, nous apprend le rapport de M. Dupuy, avant d'avoir atteint l'âge de 15 ans. L'âge moyen des prévenus est de 14 ans environ.

Digitized by Google

qui est pis encore, n'ayant reçu de ceux qui devaient les guider dans la vie que l'exemple de la corruption ! On s'étonne parfois du cynisme des plus jeunes délinquants : on ne réfléchit pas assez que ces vices, fruit fréquent de l'imitation, et auxquels ils s'abandonnent sans même en savoir le nom, se sont enracinés chez eux avant les premiers développements de la conscience et de la raison [1].

Pénétrés de ces hautes vérités, et surmontant la répugnance que l'on éprouve parfois à toucher à ces plaies morales de la société, des hommes de bien conçurent, il y a vingt-cinq ans, la pensée de doter leur pays de ces colonies agricoles où s'accomplit aujourd'hui — on ne peut plus dire se tente — la régénération par le travail et l'éducation de l'enfance abandonnée ou livrée à une démoralisation précoce.

Nous ferons mieux comprendre toute l'étendue du service rendu par les fondateurs de la colonie de Mettray et par leurs émules à l'humanité et à la civilisation, en rappelant quel avait été naguère le sort des enfants tombés sous le coup d'une décision judiciaire.

Confondus dans les mêmes prisons avec les criminels de toute classe, les enfants prévenus de quelque délit ne pouvaient manquer d'y faire l'apprentissage de tous les vices. Les moins coupables en sortaient corrompus ; c'était pour ceux qui y apportaient de funestes penchants, comme le stage du crime. On comprit les dangers de cette déplorable promiscuité, et l'assemblée constituante ne voyant dans les prévenus âgés de moins de 16 ans et acquittés comme ayant agi sans discernement, que de simples délinquants qu'on ne pouvait confondre avec les condamnés adultes, ne se borna pas à leur assigner des quartiers séparés dans les maisons d'arrêt, elle voulut qu'on s'occupât de leur éducation morale [2]. Mais ces sages dispositions, quoique

[1] Coudurier, le principal accusé dans le drame de l'île du Levant, avait pour mère une prostituée ; son père est mort sur l'échafaud, il a un oncle au bagne.

[2] Loi de 1791.

Digitized by Google

consacrées en principe par le code Napoléon, et plusieurs fois reproduites depuis, restèrent longtemps à l'état de lettre morte ; elles ne devaient recevoir un commencement d'exécution que bien des années plus tard.

Cependant un système nouveau de répression pénale importé d'Amérique dans plusieurs contrées de l'Europe, avait été accueilli avec une faveur marquée en France, dans les premières années du Gouvernement de juillet. Appliqué d'abord aux adultes, le *régime cellulaire* avait été plus tard mis en pratique dans un établissement de jeunes détenus qui a pu être regardé, à certains égards, comme le type du genre, je veux parler de la *Petite-Roquette*. Mais l'expérience devait prouver — et comment la réflexion ne l'avait-elle pas fait pressentir ? — qu'un tel régime est essentiellement antipathique aux nécessités de la répression pénale dans l'enfance, à ses besoins physiques et moraux.

Pendant qu'on expérimentait le régime cellulaire et les modifications dont il est susceptible, MM. Demetz et Brétignières de Courteilles fondaient cette belle colonie restée le modèle des établissements créés depuis [1]. L'exemple du bien est contagieux en cette terre généreuse de France ; les fondateurs de Mettray trouvèrent bientôt de nombreux imitateurs, et leur importante création reçut la consécration législative par la loi du 5 août 1850, qui associait plus efficacement l'état à la cause, depuis longtemps gagnée dans l'opinion, des réformes pénitentiaires.

La législation nouvelle avait un double but : venir en aide aux parents impuissants à maintenir leurs enfants dans les voies de l'honnêteté ; — remplacer la famille indigne ou absente là où les enfants avaient encouru des peines correctionnelles, et tout en les arrachant à la contagion des prisons, leur assurer les moyens de gagner honorablement un jour leur pain. C'était, en

[1] Rappelons, pour être juste, qu'antérieurement ou parallèlement à Mettray, quelques maisons d'éducation correctionnelle avaient été fondées à Gullins, Marseille, Toulon, etc.

Digitized by Google

un mot, une loi d'éducation morale et d'apprentissage professionnel substituant à la coercition physique un régime moral, hygiénique et pratique. Des pénitenciers agricoles annexés dans l'origine aux principales maisons centrales, reçurent bientôt une existence indépendante. Mais ils n'eussent pas suffi à abriter le nombre toujours croissant des jeunes détenus [1]; d'ailleurs la discipline uniforme, la réglementation stricte et inflexible des établissements officiels se prête plus difficilement, à part quelques circonstances exceptionnelles, à l'exercice de ces apostolats de la bienfaisance, où le cœur entre pour une plus grande part que la règle. C'est ce que comprit parfaitement l'administration, qui, entrant dans le mouvement de l'opinion, favorisa de tout son pouvoir la création des établissements privés, créés sous l'inspiration de ces sentiments de philanthropie élevée et d'émulation dans le bien, si communs à notre époque. La maison de la *Roquette,* où le régime cellulaire absolu était resté en vigueur jusqu'en 1865, a été, comme on sait, fermée à la suite de la visite de l'Impératrice et de l'enquête prescrite par S. M.; et ce système de répression a fait définitivement place au régime colonial ou de la vie en commun dans des établissements agricoles, publics ou privés.

On comptait, le 1er janvier 1865, sept établissements publics ou *colonies correctionnelles (pénitenciers agricoles),* et vingt-six établissements privés [2] ou *colonies agricoles,* comprenant une population de 6,291 jeunes détenus y recevant une instruction élémentaire, et appliqués soit aux travaux de l'agriculture, soit aux principales industries qui s'y rattachent. — Trois de ces

[1] De 2,120 qu'il atteignait en 1840 ce chiffre s'était élevé, dix ans plus tard, à 5,600. Les établissements correctionnels avaient reçu dans cette période de temps 32,444 enfants!

[2] 53 si l'on y comprend les établissements des deux sexes, maisons religieuses, etc. Mais quelques-uns d'entre eux (publics et privés), ont été fermés depuis comme n'étant pas susceptibles de recevoir les améliorations nécessaires.

Digitized by Google

établissements sont situés dans l'Est : La colonie d'OSTWALD (près Strasbourg), laquelle a eu pour fondateur, en 1848, M. Schützenberger, maire de cette ville ; celle de NAUMONCEL (Meuse), et dirigée depuis 1856 par M. l'abbé Dambroise ; enfin celle de GENTILLY (près Nancy), que M. de Suzainnecourt a fondée en 1863 dans sa propriété, et qu'il dirige depuis cette époque.

Nous comptons assez sur les sérieuses sympathies que nos concitoyens portent à ces importants établissements, et à notre jeune colonie lorraine en particulier, pour espérer qu'ils trouveront quelque intérêt à nous suivre dans cette rapide excursion à Gentilly.

---

## Seconde Partie

### LA COLONIE DE GENTILLY

### II

Lorsque l'on sort de Nancy par la porte de Metz, on aperçoit, à un kilomètre de là, un château pittoresquement situé sur la côte de Maxéville, et auquel les quatre tourelles dont il est flanqué impriment un aspect quasi féodal : C'est GENTILLY. Tout à l'entour se groupent irrégulièrement les différentes constructions élevées pour les besoins de la colonie : chapelle, ateliers, école, logements des employés, dortoirs, réfectoires, infirmerie, etc.

On n'imaginerait guère, en franchissant l'avenue qui traverse la propriété de M. de Suzainnecourt, qu'on est transporté au milieu d'un établissement pénitentiaire. Rien de plus riant que la vue dont on y jouit de tous les points de l'horizon. Ici Nancy

Digitized by Google

avec sa ceinture de jardins et de villas ; là des coteaux boisés, des champs aux cultures variées, et des prairies à travers lesquelles serpente la Meurthe. Puis le chemin de fer et le canal avec sa fraîche allée d'arbres ; les œuvres de l'industrie se mêlant aux scènes de la nature ; — merveilleux spectacle bien propre à ouvrir l'âme du jeune détenu à de douces et salutaires impressions, à lui faire accueillir avec joie la perspective d'écouler là ces années qu'il devait à l'expiation, et qu'il eût pu passer au fond d'une sombre cellule ! Ici l'hygiène de l'âme ne trouve pas moins son compte que l'hygiène du corps : à l'un un air pur, à l'autre un air libre ! libre, car ici comme à Mettray, ni murs de ronde, ni fossés infranchissables, ni grilles verrouillées. « On n'y connaît guère, pour répéter le mot d'un illustre visiteur, d'autre clé que la clé des champs. » En un mot, chacun peut s'évader, ce qui fait que peu y songent. Un double lien, bien plus puissant que ces obstacles matériels aussi irritants qu'inefficaces, c'est d'abord l'intérêt bien entendu des habitants de la petite colonie, — où pourraient-ils être mieux ? — c'est ensuite leur conscience, dans laquelle ils ont, depuis qu'ils sont là, appris pour la première fois à lire, et qui leur montre la fuite comme une lâcheté vis-à-vis de celui auquel ils doivent tant de reconnaissance [1]. Aussi n'étaient les quatre cellules construites pour se conformer aux vues de l'administration, et la faculté dont jouit le directeur de lui remettre les plus incorrigibles de ses pensionnaires, la colonie de Gentilly n'aurait quasi de *pénitentiaire* que le nom. Un criminel de 12 ans, qui avait dérobé du miel à l'aide d'une baguette qu'il introduisait dans une ruche, disait à un visiteur qui lui demandait s'il quitterait bientôt l'établissement : « Ah ! Monsieur, je ne suis condamné que pour 8 ans ; et je ne serai jamais si bien qu'ici ! »

Bien que ne comptant encore que quatre années d'existence,

[1] Le chiffre total des évasions est de 13 environ depuis la fondation. Quelques-uns de ces évadés sont entraînés par le désir de revoir leur famille, et rentrent d'eux-mêmes à la colonie au bout de quelques jours.

Digitized by Google

l'histoire de Gentilly est déjà assez pleine d'enseignements pour qu'il nous suffise de laisser parler les faits.

C'est à l'initiative personnelle de M. de Suzannecourt que l'on doit la colonie nancéenne; c'est à ses risques et périls qu'il en a jeté les premiers fondements. Son œuvre modeste à son début, comme toutes celles dans lesquelles on n'engage que ses ressources particulières, a pris depuis lors un rapide accroissement. L'établissement qui ne comptait en 1863, année de sa fondation, que 30 jeunes colons, en a recueilli, en 1866, 253 âgés pour la plupart de 11 à 17 ans [1]. 146 étaient d'origine urbaine, 107 venaient de la campagne [2]. 199 sortaient de prison, 49 d'un autre établissement; les autres avaient été envoyés directement par l'administration.

Voici *les délits* dont ces jeunes prévenus s'étaient rendus coupables :

| | |
|---|---|
| Rébellion contre l'autorité paternelle. . . . . | 5 |
| Mendicité. . . . . | 15 |
| Vagabondage. . . . . | 36 |
| Vols simples . . . . . | 169 |
| Vols qualifiés . . . . . | 14 |
| Incendie . . . . . | 1 |
| Attentats à la pudeur. . . . . | 10 |
| Coups et blessures (ayant occasionné dans un cas la mort d'un enfant) . . . . . | 3 [3] |

[1] 6 avaient de 6 à 9 ans; 15 de 9 à 11; 40 de 11 à 13; 62 de 13 à 15; 95 de 15 à 17; 32 de 17 à 19; 3 de 19 à 20. Si ces chiffres deviennent plus rares à partir de la 17e année, c'est que la question d'avoir agi *sans discernement* n'est plus posée passé 16 ans.

[2] Les villes, dont la population est à celle des campagnes dans le rapport de 1 à 2, ont fourni, en 1864, 106 jeunes garçons et autant de filles de plus que les campagnes, soit 4,056 sur 3,950 pour l'ensemble des établissements pénitentiaires. (Dupuy, *Rapp. cité.*)

[3] Le délit de vagabondage a été, en 1864, pour l'ensemble des établissements pénitentiaires (garçons), de 15 p. 0/0; celui de mendicité de 9 p. 0/0; les attentats contre la propriété de 63 p. 0/0; contre les personnes de 9 p. 0/0 (y compris les attentats aux mœurs qui sont de 4 p. 0/0).

Digitized by Google

Sur ce nombre, 242, considérés comme ayant agi *sans discernement*, avaient été placés, en vertu de l'art. 66, sous la tutelle de l'administration. On avait appliqué aux onze autres l'art. 67 [1].

On voit qu'à Gentilly, comme à Mettray, comme partout ailleurs, *le vagabondage et la mendicité* qui en est une conséquence, le maraudage et *le vol simple* (qui ont souvent pour unique mobile le besoin ou la gourmandise), constituent la plupart des délits. Presque toujours ces délits trouvent, y compris les plus graves, leur explication dans la misère et les mauvais exemples donnés par les parents ; dans l'abandon ou le défaut de surveillance. Sur les 253 colons de Gentilly 39 étaient nés de parents frappés eux-mêmes de peines judiciaires; 31 étaient illégitimes; 16 orphelins des deux parents ; 98 de père ou de mère [2]. L'autre moitié de l'effectif appartenait à des familles vivant du produit de leur travail ; mais il faut bien remarquer que presque toutes ces familles se composent d'ouvriers n'ayant pour unique ressource qu'un labeur quotidien faisant souvent défaut, et qui les éloigne ordinairement de leurs enfants qu'ils sont ainsi dans l'impuissance de surveiller.

[1] Les mineurs au-dessous de 16 ans, acquittés en vertu de l'art. 66 du Code pénal comme ayant agi *sans discernement*, peuvent être détenus dans une *colonie agricole* jusqu'à 20 ans (art. 3 de la loi de 1850). C'est encore là que sont envoyés ceux qui ont agi *avec discernement*, mais dont la peine n'excède pas 6 mois à 2 ans d'emprisonnement (art. 67 du code, art. 4 de la loi de 1850). Quant aux prévenus condamnés à une peine plus longue, ils sont internés dans les *colonies correctionnelles* ou *pénitenciers agricoles* administrés par l'État.

[2] Les dossiers des 6,400 jeunes garçons détenus en 1864 dans la totalité des établissements, nous montrent : 1065 d'entre eux appartenant à des parents sans profession (mendiants, vagabonds, prostituées, etc.) ; 775 à des parents inconnus, disparus ou décédés ; 543 à des repris de justice (Dupuy, *Rapp. cité*). Sur les 3,129 détenus que Mettray a reçus depuis sa fondation, 487 étaient illégitimes, 183 abandonnés, 450 d'un second mariage, 1,366 orphelins de père et de père. 630 étaient issus de parents subissant des peines judiciaires, 249 de parents vivant en concubinage.

Digitized by Google

Si l'on met en regard la moralité de ces enfants avec l'instruction qu'on leur avait donnée, on trouve que 114 n'en avaient aucune ; que 67 avaient appris à lire, 72 à lire et à écrire plus ou moins imparfaitement[1]. Mais j'aurai à revenir plus loin sur cette importante question.

La société a-t-elle le droit de se montrer bien sévère envers ces pauvres deshérités? qui leur avait enseigné leurs devoirs, l'amour du travail, le respect de la propriété? Par quelles souffrances, par quelles privations, par quels mauvais traitements la plupart n'avaient-ils pas passé avant de commettre les méfaits qui les ont conduits devant la justice[2]!

Quel sujet de réflexions, et quelle leçon d'indulgence que ces fatalités du sort rendant la vertu si facile aux uns, d'un accès si difficile aux autres! « Heureux, s'écrie un éloquent écrivain, heureux ceux qui n'ont jamais été tentés! Mais qu'ils ne s'enorgueillissent pas trop... Avoir échappé à ces abîmes de honte, qu'est-ce souvent autre chose qu'une heureuse chance du hasard? » (H. Baudrillart.)

*La durée du séjour* des jeunes détenus varie de quelques mois à plusieurs années, selon la gravité des délits et l'âge auquel ils sont entrés dans la colonie. La durée moyenne pour l'ensemble des établissements pénitentiaires est de 4 à 5 ans pour ceux qui sont placés sous la tutelle administrative (art. 66). Je me propose de revenir plus loin sur cette circonstance à laquelle il faut, à mon avis, attacher une grande importance.

Les jeunes détenus ne sont pas distribués à Gentilly comme à

[1] Sur les 6,400 jeunes détenus précédemment cités, 3,960 étaient complètement illettrés à leur entrée dans les colonies ; 1,008 savaient lire ; 1,288 lire et écrire.

[2] La responsabilité morale, dit M. Franck, et à plus forte raison la responsabilité pénale, n'existe véritablement qu'avec un certain degré d'instruction et d'éducation... L'ignorance poussée à son plus bas degré est un motif d'excuse et d'absolution parce qu'elle a ses racines non dans la volonté de l'individu, mais dans l'incurie de la société. » (*Philos. du droit.*)

Digitized by Google

Mettray, en groupes ou familles ayant chacune son chef et habitant un châlet distinct. Outre que la disposition des lieux et les conditions matérielles de l'établissement ne le permettaient pas, le nombre beaucoup plus restreint des colons n'y rendait pas la chose aussi nécessaire. Groupés par rang de taille ou d'âge[1], ils sont, suivant leurs forces et leurs aptitudes, répartis entre les chantiers de travail, sous la direction d'un maître ouvrier. Des employés de la colonie accompagnent les escouades qui vont travailler dans les fermes environnantes. On n'a pas cru devoir établir de distinction entre les jeunes prévenus, ou les soumettre à un traitement différent suivant le plus ou moins de gravité des délits dont ils se sont rendus coupables; et rien jusqu'à présent n'a paru motiver la nécessité de cette démarcation. Elle n'eût pas été, d'ailleurs, en harmonie avec le but que paraît s'être proposé M. de Suzainnecourt, laisser dans l'oubli le passé, ne tenir compte que de la conduite présente. Ce n'est qu'en relevant à leurs propres yeux ces petits malheureux, plus souvent fourvoyés que coupables, qu'on peut éveiller en eux ces sentiments d'honneur et ce respect de soi-même qui préservent de tous les avilissements.

## III

Le *travail agricole* est, conformément au vœu de la loi, celui qui occupe la plupart des colons à Gentilly. Il importe de lui donner la préférence, n'eût-il d'autre avantage que de rappeler au lieu natal cette foule de jeunes ouvriers attirés par le dangereux mirage des grandes villes. La vie des champs n'est-elle

[1] Il est bon, à divers points de vue, de séparer les enfants des adolescents. C'est ce qu'a fait l'administration qui a fondé dans le département de Vaucluse un établissement spécial pour les plus jeunes.

Digitized by Google

pas, d'ailleurs, la plus fortifiante pour le corps comme pour l'âme[1] ?

On a beaucoup insisté sur l'impossibilité de ployer aux occupations rurales des enfants élevés dans nos cités. Je crois peu, en général, à ces vocations irrésistibles chez de petits vagabonds qui ont surtout la vocation de ne rien faire ; je ne crois qu'à la nécessité de leur inculquer le goût du travail. Nous retrouverons plus loin cette objection. Je me bornerai pour le moment à faire remarquer que « sur 100 jeunes détenus, 69 *n'ont pas de profession* en entrant dans les établissements pénitentiaires. » (Dupuy, *Rapport cité*.)

L'étendue de l'exploitation agricole à Gentilly est, en terrains appartenant à l'établissement ou affermés par lui, de 70 hectares. 300 hectares environ alimentent le reste du travail dans les propriétés environnantes où les colons sont envoyés avec autorisation préfectorale. Il est des moments de l'année où l'on peut à peine suffire aux demandes qui en sont faites. 115 colons ont été employés en 1866 aux travaux agricoles, 16 aux travaux horticoles, 13 aux vignes. Ceux que leur âge, la faiblesse de leur constitution, une vocation prononcée pour les professions industrielles ou la situation de leurs familles éloignaient absolument des occupations agricoles ont été envoyés : 6 aux taillandiers ; 3 aux charrons ; 5 aux menuisiers ; 4 aux maçons ; 10 aux cordonniers ; 10 aux tailleurs ; 12 aux tisserands ; 7 à la buanderie et à la lingerie ; 10 au service intérieur de la colonie 42 ont travaillé en hiver dans un atelier de brossiers, et ont été aux champs dans la belle saison. Aucun n'est inoccupé.

Cette instruction professionnelle, qu'il est bon d'accommoder aux besoins des populations rurales et à l'industrie propre à chaque contrée pour que les colons libérés y puisent un jour des ressources assurées, cette instruction professionnelle, dis-je, se combine et marche parallèlement avec l'instruction religieuse

[1] On connait la belle devise de Mettray : « Améliorer l'homme par la terre, la terre par l'homme. »

Digitized by Google

qu'ils reçoivent de l'aumônier de l'établissement [1], et avec l'enseignement que leur donnent les deux instituteurs brevetés qu'emploie la colonie [2]. Au programme des écoles primaires qui est appliqué dans toutes ses parties, ne pourrait-on joindre, pour les colons en état d'en profiter, quelques notions de dessin linéaire, d'hygiène et d'agriculture pratiques? Il faut se rappeler que nombre de prévenus passent plusieurs années dans les colonies, et qu'un certain nombre d'entre eux savent déjà lire et écrire en y entrant.

Enfin je souhaiterais que l'on fît tous les dimanches, en hiver spécialement, une séance de lectures morales, consistant surtout en récits d'actes de probité, de patriotisme et de dévouement de nature à élever l'âme des jeunes auditeurs, à leur inspirer l'amour de leurs devoirs. Les rapports annuels de l'Académie française pour les prix Monthyon en offrent de précieux exemples. Les grands faits de l'histoire de France pourraient aussi y trouver place. Cette morale en action, la seule à la portée des enfants, les trouve rarement indifférents. On en voit dont les yeux se mouillent de larmes à ces nobles récits. — Qu'est-ce, en effet, que l'instruction sans l'éducation, sinon une arme dont on peut faire indifféremment un mauvais ou un bon usage? Mais la question est de trop haute importance pour qu'on ne m'excuse pas de m'y arrêter un instant.

Nul assurément ne conteste la désastreuse influence de l'ignorance sur la moralité publique. La question a semblé même tranchée par la statistique. On a étudié les rapports d'accroissement ou de diminution des crimes avec l'instruction corres-

[1] Les enfants appartenant au culte israélite sont mis en rapport avec les ministres de leur religion, et peuvent en suivre toutes les observances. Les jeunes prévenus protestants sont tous, par mesure administrative, internés à la colonie de Sainte-Foix.

[2] Il y a une classe du matin pour les plus jeunes, et une classe du soir pour les plus âgés. La colonie ne compte pas un seul illettré. M. l'Inspecteur de l'Académie a, dans sa récente visite à l'établissement, témoigné sa satisfaction des résultats obtenus.

Digitized by Google

pondante dans chaque pays, et l'on a trouvé qu'en France, par exemple, sur 100 accusés en cour d'assises pour crimes contre les personnes ou contre les propriétés, 53 ne savaient ni lire ni écrire, 34 ne le savaient qu'imparfaitement. Pour circonscrire la question aux maisons centrales et aux pénitenciers agricoles, on voit que sur 100 détenus au 1er janvier 1865, on en comptait 42, 82 complétement illettrés [1].

Mais si l'instruction favorise par le développement des intelligences le bien-être et les forces vives d'un peuple, si elle le met mieux à même de comprendre les hautes destinées de l'humanité, elle crée, par contre, plus d'un germe de corruption par les convoitises et les tentations qu'elle suscite, par les rapports multiples qu'elle crée entre les membres d'une société, par les occasions de mal faire auxquelles elle donne naissance, si l'éducation morale ne marche de pair avec elle. En veut-on une preuve entre cent? Le Haut-Rhin et le Bas-Rhin, qui occupent un rang très élevé sous le rapport de l'instruction, figurent aussi entre les départements qui comptent le plus de criminels.

Interrogée sans parti pris, la statistique judiciaire de la France nous montre que si les attentats contre les personnes, les attaques à main armée contre les propriétés, en un mot que si le vice à l'état violent est moins fréquent chez les individus qui ont reçu de l'instruction, les crimes qui supposent moins de brutalité que de ruse (détournements, faux, escroqueries, substitutions, extorsions, etc.) y sont plus communs. Ainsi qu'a très bien remarqué un de nos plus célèbres statisticiens, les penchants criminels se métamorphosent, mais ils ne disparaissent pas là où l'éducation morale fait défaut [2].

[1] Le grand nombre d'illettrés existant encore en France à cette époque, modifie un peu les conclusions absolues que l'on pourrait tirer de ces chiffres.

[2] « Je retombe volontiers, dit Montaigne, sur ce discours de l'ineptie de notre institution; elle a pour fin de nous faire non bons et sages, mais sçavants... la perte de l'homme, c'est l'opinion de sçavoir... l'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse, s'accompagnent volontiers de l'innocence; la curiosité, la subtilité, le sçavoir, traînent la malice à leur suite. » (*Essais*, livre II.)

Digitized by Google

N'a-t-on pas vu le nombre des jeunes prévenus s'accroître considérablement malgré les progrès de l'instruction primaire? J'ai même fait, à ce sujet, un rapprochement qui offre des résultats assez inattendus. Les départements où ont été jugés le plus grand nombre d'enfants sont, en général, ceux qui marchent en tête des autres sous le rapport de l'instruction primaire[1]; et réciproquement, ceux qui occupent la place la plus défavorable sous ce dernier rapport, sont ceux dans lesquels on trouve le moins de délinquants. Cela tient-il uniquement à ce que la répression serait plus sévère dans certains départements que dans d'autres? ou à ce que la vie agricole et pastorale, pauvre mais sans tentations, défend mieux les populations qui s'y adonnent contre les vices des grandes villes? Il est certain que les départements qui renferment les grandes cités industrielles, sont aussi ceux qui comptent le plus de prévenus[2]. — Enfin il ne faut pas oublier que bien des éléments autres que l'instruction concourent encore à la moralité: la race, le climat, le sol et les mœurs qui en découlent, enfin le degré d'aisance ou de misère. Ainsi deux départements voisins par le degré d'instruction, la Corse qui vient le 60e et la Creuse le 64e, sont aux deux extrémités opposées de l'échelle pour la moralité; la Corse figurant en tête pour les crimes contre les personnes, tandis que la Creuse ne vient que le 84e. Quelques-uns des départements qui comptent le moins de criminels (Ain, Cher, Creuse, Saône-et-Loire, etc.) occupent, à l'inverse de l'Alsace, un échelon très bas sous le rapport de l'enseignement primaire.

Ces réserves faites, l'instruction, reconnaissons-le, n'en reste pas moins un des instruments les plus efficaces de la moralisation. Ce n'est guère que dans les familles où existe un certain degré de culture intellectuelle que l'on trouve des notions un peu élevées

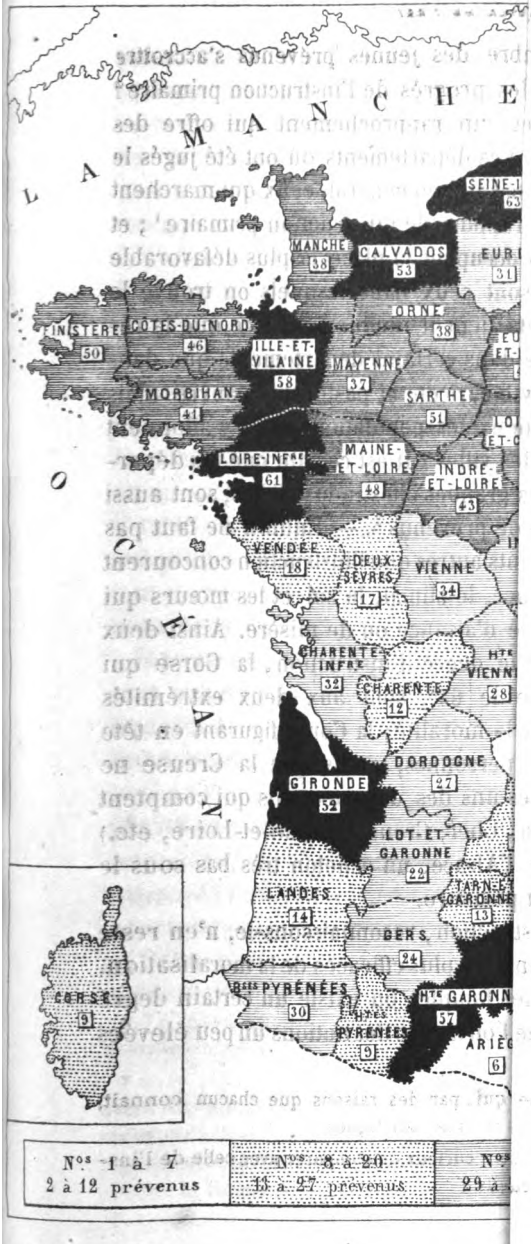
[1] Il faut en excepter la Seine qui, par des raisons que chacun connaît, occupe une place à part dans ces relevés statistiques.

[2] Voir la carte ci-jointe, qu'il sera curieux de comparer avec celle de l'instruction publiée dans divers recueils.

Digitized by Google

DÉPARTEMENTS Nres D'APRÈS LE NOMBRE DES

*(Le minimum du nombre des prévenus est indi*



Digitized by Google

sur l'ordre moral. Aussi n'ai-je eu d'autre but, dans les réflexions précédentes, que de faire comprendre la nécessité, pour tous nos établissements d'éducation, d'un enseignement moral pratique, appuyé surtout sur l'exemple, et qui supplée pour les jeunes détenus à l'enseignement qui leur a complétement manqué, celui de la famille.

La cupidité ou la convoitise est, on le sait, un des mobiles qui engendrent le plus d'actes criminels à tous les âges de la vie; le vol est, on l'a vu, le délit le plus commun chez les jeunes prévenus amenés devant les tribunaux. C'est un fait qu'il importe de ne pas perdre de vue. Exposer à des enfants les principes abstraits qui consacrent le droit de propriété, serait assurément leur tenir un langage inintelligible. Mais après avoir rappelé que le respect de la chose possédée est de commandement divin, que l'on s'efforce de leur faire comprendre tout ce qu'il y a de déshonorant dans l'improbité, qu'on leur montre par des faits à leur portée quelles en sont pour l'ordinaire les dommageables conséquences[1].

Mais le plus efficace de tous les enseignements, après tout, c'est l'exemple ; et celui que donnent aux jeunes détenus de Gentilly M. et Mme de Suzainnecourt, l'infatigable dévouement de l'un, la bonté attentive de l'autre, doivent, si quelque chose vibre encore en eux au spectacle du bien, parler plus éloquemment encore à leur cœur que les leçons des moralistes.

*La discipline*, à Gentilly, a ce degré de douceur qui n'exclut pas la fermeté, ni même à l'occasion la sévérité. Ici, comme

[1] Je ne sais rien de plus propre à inspirer à un enfant le respect d'un droit que de lui faire sentir les résultats fâcheux que peut avoir pour lui-même la violation de ce droit. Montre-t-il quelque penchant au vol ? Rendez-le volontairement victime de quelque soustraction ; et lorsqu'il vous fera ses plaintes, faites-lui comprendre qu'il faut respecter dans les autres ce que l'on veut faire respecter en soi, et qu'à l'indignation qu'il éprouve contre son spoliateur, il doit juger des sentiments de réprobation qui s'attachent aux auteurs de tels actes. C'était la méthode employée par Fénelon — et l'on sait avec quel succès — dans l'éducation du duc de Bourgogne.



Digitized by Google

ailleurs, l'essentiel est de se tenir également éloigné des résolutions extrêmes. Trop de douceur risque de passer pour de la faiblesse et conduit au mépris de l'autorité; trop de sévérité dégénérant facilement en dureté, aliène les cœurs et pousse à la révolte. Laissons à qui tient le gouvernail le soin de tracer sa route. Un plan de conduite n'a de succès qu'autant qu'il s'adapte aux idées de celui qui est chargé de l'appliquer. Le créateur de Mettray et ses dignes émules ont compris, et ils le prouvent tous les jours, « qu'avec des enfants si dégradés qu'ils soient par la misère, l'abandon, les mauvais exemples, rien n'est désespéré en s'adressant à leur cœur et à leur amour-propre. Sur ces pauvres êtres qui, dès le berceau, n'ont été le plus souvent conduits qu'avec des injures et des coups, la douceur, un mot d'encouragement, une caresse ont une énorme influence. Leur faire comprendre, habitués qu'ils sont au mépris, qu'ils comptent encore pour quelque chose dans la société, c'est les aider puissamment à y reprendre leur place [1]. »

Les surveillants chargés de maintenir l'ordre dans la colonie adressent chaque samedi un rapport écrit au directeur sur la conduite et le travail des enfants confiés à leurs soins pendant la semaine. Ces rapports, discutés et contrôlés, servent de base aux punitions et aux récompenses qui seront distribuées le lendemain aux colons, en séance générale. Le temps écoulé dans l'intervalle a donné à l'enfant la possibilité de réfléchir sur sa faute; au surveillant, parfois provoqué par des paroles grossières, celle de se calmer ou de réparer une erreur. Au reste, chaque colon est admis, avant de s'entendre appliquer une punition, à donner des explications et à se justifier s'il le peut. C'est lui fournir la preuve de la justice qu'on apporte dans les décisions qui le frappent, et leur imprimer un caractère de moralisation.

*Les peines* infligées sont: la réprimande, le piquet, le pain sec, la mise en cellule, et l'envoi des incorrigibles dans une colonie correctionnelle administrée par l'État.

[1] P. Huot, conseiller à la Cour impériale de Colmar, *Ostwald ancien et moderne.*

Digitized by Google

*Les récompenses* accordées aux enfants qui se distinguent par leur conduite, leur travail ou leur bonne volonté, sont de différentes sortes. Il en est de purement morales; ainsi ceux qui ne se sont attiré aucune punition pendant trois mois consécutifs, figurent, au bout de ce terme, sur le *tableau d'honneur*. Dans le tableau du deuxième trimestre de 1865, je compte 105 enfants sur 157. Dans celui du quatrième trimestre, 111 sur 194; dans celui du premier trimestre 1866, — je prends au hasard, — sont inscrits 117 noms sur 210 présents. Ces chiffres témoignent d'une excellente tenue dans la grande majorité des colons, si l'on réfléchit surtout aux légères peccadilles qui peuvent leur attirer des punitions.

A ces récompenses honorifiques s'ajoutent divers gains en nature. Ce sont: 1° une petite rémunération en argent (5 à 10 centimes) qu'on leur accorde chaque jour en proportion du travail accompli, et qui, portée au compte courant ouvert à chaque travailleur sur un registre *ad hoc*, lui est remise à sa sortie de l'établisssement; 2° de petits objets usuels assortis à leurs goûts[1], et qui sont distribués dans la séance du dimanche aux plus méritants. — Il arrive fréquemment aussi que les colons dont on est satisfait doivent à la générosité des propriétaires chez lesquels ils travaillent des rémunérations de diverse nature.

Parmi les distractions qui apportent une trève salutaire aux labeurs de chaque jour, l'une des plus recommandables, assurément, ce sont les exercices de musique vocale, qui commencent à être à Gentilly en bonne voie de réussite[2]. Répandre le goût de la musique dans les classes les plus humbles, c'est les associer

[1] Pourquoi pas aussi des livres? Il serait bon, à tous égards, de développer chez ces enfants le goût de la lecture. M. l'inspecteur d'académie se propose, dans ce but, de doter l'établissement d'une bibliothèque.

[2] On songe aussi à y créer un corps de musique de cuivres. En faire partie serait certainement l'objet d'une grande émulation, et plus tard une ressource pour les plus habiles.

Digitized by Google

aux jouissances délicates des classes aisées, en les détournant des plaisirs grossiers et ruineux du cabaret.

Je citerai enfin au premier rang des distractions salutaires permises aux jeunes détenus pendant les heures de récréation, les *exercices gymnastiques*. Je ne formerai qu'un vœu : c'est qu'on leur donne tous les développements qu'ils comportent; qu'on les rende même obligatoires, en excitant par des récompenses l'émulation des élèves qui s'y distinguent[1].

## IV

Le directeur d'une colonie agricole n'aurait, en effet, accompli que la moitié de sa tâche, si en travaillant à faire de ses pupilles des hommes laborieux et honnêtes, il négligeait les soins qui peuvent leur assurer le vrai capital du travailleur, une santé robuste. Fortifier le corps en purifiant l'âme, tel est le double problème à résoudre.

Les deux conditions les plus favorables au développement des forces organiques, un air pur et le travail à l'air libre, se trouvent, nous l'avons vu, réunies à Gentilly. Les dortoirs sont aérés tous les jours. Ils renferment de 20 à 50 lits ou hamacs, chaque enfant respirant en moyenne $8^{m},46$ cubes d'air, ce qui est suffisant à cet âge[2].

Le régime alimentaire est substantiel et sain. Les colons mangent de la viande trois fois la semaine. L'eau y est de très bonne qualité et de nature ferrugineuse, ce qui est parfaitement

[1] J'y comprends, bien entendu, l'exercice de la natation, utile à tous les points de vue.

[2] Les enfants consommant d'autant moins d'air dans l'acte respiratoire qu'ils sont plus jeunes, il importe de réserver aux moins âgés les dortoirs où se trouvent le plus grand nombre de lits.

Digitized by Google

approprié au tempérament de la plupart des jeunes détenus. — Un décilitre de vin, l'addition d'un peu de café noir ou d'un centilitre d'alcool par litre, pendant le temps de la moisson, constitueraient un accroissement de dépense bien entendu, et dont le travail lui-même profiterait [1]. Beaucoup d'enfants entrent, en effet, dans nos colonies agricoles avec une constitution délabrée par la misère, minée par la scrofule, viciée dans sa source par les parents auxquels ils doivent le jour. Les travaux auxquels ils se livrent et qui coïncident avec l'époque de la plus grande croissance, sont enfin une double cause d'épuisement qu'il importe de ne pas perdre de vue.

La *durée du travail*, cette partie si importante du régime hygiénique de l'enfance, est au *maximum* de 10 heures par jour [2]; celle des récréations de 2 heures; de même que le temps donné aux repas. Le minimum du temps accordé au sommeil est de 8 heures et demie.

*Les vêtements* sont de drap en hiver; de toile et de coutil en été. Les chaussures sont des souliers dans la belle saison; des sabots avec chaussons pendant le mauvais temps. La coiffure se compose d'une calotte en drap gris et d'un chapeau de paille noire [3] ou de feutre ciré, suivant la saison.

La santé des jeunes détenus est excellente à Gentilly. On n'y a compté que 19 malades et 2 décès depuis la création de la

[1] Un régime alimentaire très substantiel fait, on le sait, la supériorité des ouvriers anglais et belges sur l'ouvrier français. L'entrepreneur des fortifications de Quellern trouvait de l'avantage à nourrir ses ouvriers de viande et de soupe grasse *à ses frais*, et en sus de leur prix de journée. On a vu la mortalité diminuer dans la maison centrale de Beaulieu quand on y eut donné de la viande.

[2] La loi sur *le travail des enfants dans les manufactures* dispose, art. 2, que de 8 à 12 ans ils ne peuvent être employés plus de 8 heures par jour, et de 12 à 16 plus de 12 heures à un travail effectif.

[3] Une coiffure de couleur claire serait préférable pour travailler au soleil.

Digitized by Google

colonie [1]. *L'encombrement* et *la malpropreté* signalés comme les causes les plus actives de la mortalité considérable qui régnait autrefois dans les prisons, ont dû être de la part des directeurs de nos colonies agricoles l'objet d'une sérieuse attention. Qu'on nous permette d'y insister un instant, vu la gravité de la question.

On sait que dans les années malsaines où, comme en 1856, 1857 et 1859, la fièvre typhoïde et la dyssenterie règnent épidémiquement, les établissements qui abritent une population agglomérée sont surtout menacés. Cela a même fourni à quelques adversaires des colonies un thème à des accusations dont nous montrons plus loin les faibles fondements. La seule conclusion qu'il y ait, en effet, à en tirer, c'est qu'il faut être en mesure de parer à de telles éventualités (heureusement fort rares) en disséminant les colons, avec l'autorisation et le concours, de l'administration, dans les fermes environnantes, pendant la durée de l'épidémie.

Plus il est difficile d'obtenir la propreté d'enfants nés pour la plupart dans l'abjection et la misère, plus il est nécessaire de se montrer rigoureux dans l'exécution des mesures qui s'y rapportent. Le directeur ne pouvant être présent partout et suffire aux mille détails que comporte la mise en pratique de cette importante partie de l'hygiène, c'est aux agents investis de sa confiance à faire contracter aux enfants dont la surveillance leur est remise, ces habitudes inséparables de toute bonne tenue, de tout esprit d'ordre et de prévoyance. Qu'ils s'efforcent de leur montrer que la propreté, ce luxe du pauvre, doit s'étendre tout ce qui sert à nos besoins ; que la malpropreté, qui n'est, comme on l'a fort bien dit, « qu'une forme de la paresse, » coûte

[1] Soit pour 127 en 1864 ; 1 pour 225 en 1866 ; 0 p. °/o en 1863 et 1865 ; mortalité inférieure, comme on le verra plus loin, à ce qu'elle est dans la plupart des autres colonies. Ajoutons que l'enfant décédé en 1866 était atteint d'une méningite tuberculeuse, affection incurable dont il avait dû apporter le germe à la colonie.

Digitized by Google

bien plus cher qu'on ne pense; ici comme partout, la morale est d'accord avec l'hygiène pour nous tracer nos devoirs.

## V

Si Gentilly n'a pas, comme Mettray, un long et glorieux passé pour cautionner son avenir, les résultats qu'on y a obtenus jusqu'à ce jour peuvent du moins faire augurer que la colonie nancéenne marche avec succès sur les traces de sa sœur aînée. Nous avons vu que les punitions y sont relativement rares. J'ai parcouru un certain nombre de rapports hebdomadaires sur le travail des colons employés soit à l'intérieur de l'établissement, soit au dehors, et j'ai constaté qu'à un petit nombre d'exceptions près, la très grande majorité des élèves se signale par sa bonne conduite et son application au travail. J'en trouve la preuve non-seulement dans le nombre peu considérable des peines encourues, mais ce qui n'est pas moins significatif, dans de nombreuses attestations de propriétaires et de fermiers demandant que l'on continue à leur envoyer les enfants de la colonie; quelques-uns sollicitant même des récompenses exceptionnelles pour les travailleurs qu'ils ont employés.

Rien ne pouvant mieux édifier le lecteur que le dossier officiel propre aux détenus sur les changements qui s'opèrent dans leur moral par suite de leur séjour à la colonie, je donne ici un extrait de deux de ces instructifs documents:

« Grumbach, né dans le Haut-Rhin de parents honnêtes mais plongés dans la misère, sachant lire et écrire passablement, insoumis, libertin, d'un caractère intraitable, a quitté sa famille, qui n'a pu l'empêcher de vagabonder et de se livrer à ses mauvais penchants. Arrivé à l'âge de seize ans sans avoir jamais rien fait, il est traduit en 1863, pour vol, devant le tribunal correctionnel de Mulhouse; en 1865 pour vagabondage devant celui de Mâcon, qui l'acquitte comme ayant agi sans discernement, mais l'envoie dans un établissement d'éducation correctionnelle. Transféré de la colonie

Digitized by Google

du val d'Yèvre à Gentilly, sa conduite y a été irréprochable. Il n'y a subi que quatre punitions légères, pour des fautes vénielles. Il est sorti de l'établissement en 1866, avec l'intention d'entrer dans un magasin comme commis. Une lettre adressée par lui, depuis son départ, au directeur de la colonie, à ses maîtres et à ses camarades, témoigne de très bons sentiments de gratitude et d'amendement moral. « Tout porte à penser, lisons-nous dans son dossier, que Grumbach gagnera honorablement sa vie. »

Comment se refuser à croire qu'avec de tels antécédents il a dû été grossir l'armée du mal, s'il n'eût trouvé ouverte devant lui la maison de salut où s'est accompli si heureusement sa régénération morale?

« Le dossier de Sisser, né en 1848 à Leipsick, et actuellement encore à Gentilly, n'est pas moins satisfaisant. Fils légitime de parents exempts de tout antécédent judiciaire, et vivant de leur travail, Sisser, qui sait lire et écrire, a été employé d'abord dans un cabinet de lecture, puis dans une imprimerie. Traduit, en 1862, devant le tribunal correctionnel de Dijon pour vols imputés au défaut de surveillance et à la gourmandise, il est acquitté comme ayant agi sans discernement, mais condamné, sans doute par suite des dangereuses dispositions qu'on lui trouve, à séjourner jusqu'à vingt ans accomplis dans une maison de correction. Toutefois on se contente de le placer, aux frais de l'État, comme la loi y autorise, chez un tailleur de Dijon, qu'il mécontente. Il travaille nonchalamment, cherche sans cesse des occasions de sortie, puis enfin il s'esquive nuitamment, au bout d'un an, et se fait arrêter au moment où il s'introduisait furtivement dans un magasin, probablement dans l'intention de voler. Il est conduit en prison, où sa conduite est mauvaise. Entré le 25 octobre 1865 à Gentilly, Sisser s'en évade le 10 mars, puis y rentre de lui-même le 19, donnant pour motif de son évasion le désir d'échapper à une punition injuste, à ce qu'il prétend. Quoiqu'il en soit, Sisser a changé dès-lors de conduite, et il n'a cessé, à partir de cette époque, de montrer de bons sentiments. J'ai lu une lettre par lui adressée à M. de Suzainnecourt à l'occasion de sa fête, et où, parlant au nom de ses camarades, il témoigne sa reconnaissance « pour les bontés dont leur directeur les comble chaque jour; pour la charité et le dévouement dont il fait preuve en faisant rentrer dans la voie du bien de faibles enfants qui, sans la main protectrice qu'on leur tend, seraient à jamais perdus dans l'abime du vice, de la honte et du déshonneur. » (Je copie textuellement). Suit la promesse de rendre moins lourde la tâche de leur bienfaiteur « par une conduite exemplaire qui fera changer l'opinion qu'on a pu avoir d'eux. »

Digitized by Google

L'évasion de Sisser me rappelle celle d'un autre colon qui, ayant appris qu'il avait été imité le lendemain par un de ses camarades, — c'était au début de l'établissement, — vint, pressé par ses remords, se remettre spontanément entre les mains du directeur, en lui demandant d'être puni pour le mauvais exemple qu'il avait donné.

M. de Suzainnecourt m'a raconté un fait touchant et qui fait bien connaître les sentiments qu'il inspire autour de lui. Deux à trois mois avant et après sa fête, qui lui est souhaitée ainsi qu'à Mme de Suzainnecourt par tous les colons portant des bouquets, et précédés d'un orateur chargé de débiter un compliment composé pour la circonstance, *les punitions deviennent extrêmement rares.* Ces pauvres enfants ont compris que c'était la manière la plus éloquente de prouver combien ils apprécient les soins dévoués dont ils sont l'objet. Qui s'attendrait à ce qu'un sentiment aussi délicat pût naître dans le cœur de ces petits réprouvés? — Le respect que ces enfants ressentent pour le chef de la colonie, s'étend même aux choses qui lui appartiennent: ses voitures, ses harnais, ses fleurs, que rien ne protége contre cette manie de toucher à tout, de tout détériorer si ordinaire à cet âge. Il y a mieux encore, les fruits même du jardin restent, en l'absence de gardien préposé à leur conservation, à l'abri des déprédations. — Ce respect de la propriété, en lutte avec des convoitises si naturelles à l'enfance, mérite d'être signalé, chez des enfants surtout dont bon nombre a failli à la probité avant d'entrer à la colonie. Les faits du même ordre ne sont pas rares, du reste, à Gentilly. Un jour, c'est un apprenti menuisier qui, travaillant dans un appartement du château, trouve une pièce d'argent qu'il s'empresse de restituer à qui de droit; un autre jour c'est un objet en or déterré dans la terre du jardin. Il est arrivé plus d'une fois, à l'époque où l'établissement gérait l'entreprise des boues de la ville, que des colons qui y avaient trouvé des pièces d'argenterie les ont remises immédiatement à l'employé de service. On pourrait

Digitized by Google

citer aussi des actes d'un dévouement qui semble n'attendre que les occasions de se produire. Ainsi un colon de seize ans a été grâcié, en 1865, pour le courage dont il avait fait preuve dans un incendie.

L'époque critique dans l'existence du jeune prévenu, c'est celle où il sort de l'établissement dans lequel on a travaillé à sa régénération morale. Quel usage va-t-il faire de cette liberté, l'objet de tous ses rêves, nonobstant les bons souvenirs qu'il emporte de la colonie[1] ?

Le vice est là qui le guette avec ses piéges, la misère avec ses écueils, la maladie avec ses dénûments. S'il a atteint l'âge de dix-huit à vingt ans, qu'il n'ait donné, pendant les années passées dans l'établissement, que des motifs de satisfaction, et qu'il soit en état de gagner honorablement sa vie, on peut espérer qu'il ne déviera plus de la bonne voie dans laquelle il est engagé. Mais s'il n'y a passé qu'un temps trop court, qu'il soit incapable de pourvoir à son existence; s'il en sort convalescent à peine de sa chute, et encore mal affermi pour la lutte contre les mauvaises passions, s'il est replongé surtout dans le milieu délétère d'où on l'avait arraché, de quels périls ne sera pas semée cette difficile transition !

Mais l'ingénieuse charité de notre temps y a pourvu, autant qu'elle a pu, par *le patronage*. En attendant des règlements d'administration publique à l'étude aujourd'hui, et qui détermineront les divers modes de tutelle, officielle ou privée, conciliables avec les dispositions du code pénal concernant la puissance paternelle, des *sociétés de patronage* se sont élevées sur

[1] Jeune ou vieux, l'homme pense toujours comme ce personnage de la fable :

. . . . . attaché, dit le loup,
Vous ne courez donc pas où vous voulez ?

Seulement il serait souvent nécessaire de rappeler aux vieux comme aux jeunes enfants, que la liberté peut devenir un don fatal à qui n'en sait pas faire un bon usage.

Digitized by Google

divers points de l'empire, à l'instar de celle que fonda naguère, dans le département de la Seine, un illustre magistrat. Ces sociétés ont pour objet de tenir lieu de famille aux jeunes libérés qui en sont dépourvus ou abandonnés, ou qui n'y trouveraient — chose trop fréquente ! — que de détestables exemples. Elles les guident à travers les difficultés de leur position nouvelle, leur viennent en aide dans les situations critiques, comme le chômage, la maladie; elles les placent enfin chez des industriels où ils ne peuvent recevoir que de bons conseils ; quelques-unes leur ouvrent même un abri dans l'intervalle d'un placement à un autre. La proportion des récidives chez les patronnés de la Seine tomba de 75 p. %, qu'elle était avant 1840 dans les maisons de correction, à 3,44 p. %. (Béranger de la Drôme). — Un tel résultat dispense de tout commentaire. Il ne reste plus qu'à souhaiter de voir l'excellente institution du patronage étendre son action tutélaire sur tous nos établissements d'éducation correctionnelle.

En attendant que ce vœu se réalise pour Gentilly, M. de Suzainnecourt y a pourvu comme il a pu. Non-seulement les jeunes libérés qui sortent de son établissement restent encore pendant trois ans sous son patronage, conformément au vœu du législateur de 1850; mais ceux qui n'ont pu être remis à leurs familles, ont été, en partie, placés par les soins du directeur, comme aides de culture, dans les fermes les plus importantes des environs. Ils s'y sont jusqu'à présent très bien conduits, m'a-t-il été dit. Mais c'est ajouter là, à une charge déjà bien lourde, un surcroît de préoccupations et de devoirs, que nous voudrions voir allégé par la création à Nancy, à Metz, etc., de comités, qui, prêtant au chef de notre colonie cette force considérable qui naît d'un concert d'efforts unis par un même but, n'en assureraient que mieux l'avenir de son œuvre, dont elles seraient l'utile complément.

---

Digitized by Google

Ayant eu exclusivement en vue dans ce travail le côté moral et philanthropique de la question, j'en ai négligé le côté économique, sur lequel j'ai cependant quelques observations à présenter.

Le directeur de Gentilly reçoit de l'administration 70 cent. pour les enfants au-dessous de douze ans, 60 cent. pour ceux qui sont au-dessus. Cependant comme le prix de la journée lui revient sensiblement plus cher, — si l'on comprend les frais de tout genre qu'entraîne l'établissement, — il en résulte un écart qu'il faut combler, pour n'être pas en perte, par le produit du travail des colons. Or, je trouve dans le relevé précité 123 enfants au-dessous de quatorze ans, dont le travail vaut à peine 30 à 40 cent. par jour. Il y a, en outre, à tenir compte des journées improductives de l'hiver, des dimanches et jours de fêtes, des chômages et interruptions pour cause de maladie, enfin de la prime journalière de 5 à 10 cent. accordée aux travailleurs. Maintenant, si l'on fait entrer dans ce passif l'amortissement du capital enfoui dans des constructions qui ne pourraient guère servir, en leur état actuel, à d'autres usages qu'à celui auquel on les a consacrées, on verra que la colonie nancéenne, pour atteindre tous ses développements et subvenir aux frais de constructions de nouveaux bâtiments devenus nécessaires, a besoin de l'appui de l'administration et du département (appui qui du reste ne lui a jamais fait défaut) [1], aussi bien que du concours des particuliers qui ne lui manquera pas davantage, à mesure que l'œuvre importante qui s'accomplit dans nos colonies agricoles sera mieux connue. Pourquoi n'en serait-il pas chez nous comme en Suisse, où l'habitude de faire des donations ou des legs aux *asiles agricoles* est répandue dans toutes les classes de la société, à ce point qu'il en est, comme à Bâle, qui possèdent aujourd'hui plus d'un million ?

[1] Voir les rapports extrêmement favorables de M. le préfet et du conseil général sur la colonie.

Digitized by Google

Enfin comment ne pas bien augurer pour l'avenir de Gentilly de la visite qu'à daigné lui faire, lors de son voyage en Lorraine, une Souveraine dont on connaît la noble sollicitude pour toutes les œuvres moralisatrices, pour toutes les questions de bien public et de haute bienfaisance?.....

---

## Troisième Partie

EXAMEN DES OBJECTIONS ÉLEVÉES CONTRE LES COLONIES AGRICOLES. — DE L'AMENDEMENT DES DIFFÉRENTES CLASSES DE CRIMINELS; CE QUE L'ON PEUT ATTENDRE, SOUS CE RAPPORT, DE L'ÉDUCATION.

### VI

Malgré la supériorité que le régime colonial offre sur celui qu'il a remplacé, et nonobstant le rapport si concluant fait en 1855 au corps législatif par M. Mathieu, ce régime a trouvé, il trouve encore jusque dans le corps médical — qui le croirait? — des détracteurs disposés à remettre à l'ordre du jour des questions que l'on pouvait croire définitivement tranchées; étrange instabilité dont notre pays offre trop souvent l'affligeant spectacle! Quoique j'en aie dit assez, si je ne m'abuse, pour dissiper les préventions qui peuvent encore exister dans quelques esprits contre les colonies agricoles, je ne veux pas déposer la plume sans examiner celles de ces objections qui peuvent mériter un examen sérieux[1]. On peut les ramener à quatre chefs principaux :

[1] Je ne parlerai pas de celles qui se fondent sur l'insuccès de quelques colonies pénitentiaires, parce que ces insuccès — moins fréquents aujourd'hui qu'au début — tiennent, soit à de mauvaises conditions agricoles, soit à des méthodes pédagogiques imparfaites, et ne prouvent rien contre l'institution en elle-même. Je ne dirai rien non plus du reproche que l'on

Digitized by Google

1° Atteinte à la moralité publique par l'atténuation du châtiment légal, et par la substitution de la vie relativement facile et douce des colonies agricoles aux peines encourues par les jeunes détenus; 2° imperfection de l'éducation professionnelle donnée dans les colonies; 3° accroissement de la mortalité résultant du fait des agglomérations; 4° inconvénients de la vie en commun au point de vue de la moralisation des jeunes prévenus; inanité des efforts tentés dans ce sens, prouvée par le chiffre des récidives.

Voyons quelle est la valeur de ces assertions.

1° Peut-on assimiler à de vrais coupables les enfants envoyés dans les colonies pénitentiaires? « Qui ne comprend, dit à ce propos le rapporteur de la loi de 1850, que les idées de régénération morale et de tutelle ne l'emportent beaucoup ici sur l'idée de répression? » C'est ainsi, du reste, qu'en a constamment décidé la cour de cassation, aux yeux de laquelle l'envoi dans les colonies agricoles est moins une peine qu'un moyen de police ou de discipline. On va voir que nos tribunaux n'en jugent pas autrement.

Sur 9,336 enfants des deux sexes détenus en 1859 dans nos établissements d'éducation correctionnelle, 263 seulement l'étaient en vertu de l'art. 67 du code pénal, c'est-à-dire comme ayant agi avec discernement. Les 9,073 autres, tombés sous l'application de l'art. 66, étaient de simples délinquants, victimes de l'incurie de leurs familles ou de celle de la société, et dont le législateur n'a entendu s'occuper qu'au point de vue de leur redressement moral et de leur instruction professionnelle. Mêmes résultats en 1864. Je vois dans le rapport de

fait aux colonies agricoles de coûter trop cher, parce qu'il me semble qu'on ne peut regretter une dépense qui a pour but de faire d'enfants rebelles ou vicieux des citoyens honnêtes et soumis; et qu'enfin il y aura toujours économie à tarir la source des crimes, s'il est vrai, comme l'a dit M. Béranger de la Drôme, que « le coupable livré à l'action des lois devient pour la société la charge la plus lourde. »

Digitized by Google

M. Dupuy que sur 7,820 prévenus des deux sexes, 7,606 ont été acquittés et placés, par application de l'art. 66, sous la tutelle administrative ; tandis que 214 seulement ont été condamnés en vertu de l'art. 67. Ce n'est pas tout : sur ce dernier chiffre de 214 prévenus, 176 étant condamnés à *plus de 2 ans*, avaient été dirigés, conformément à la loi de 1850, dans des colonies correctionnelles surveillées par l'État, et dans les établissements correspondants pour les filles. Voilà avec quelle réserve nos magistrats appliquent l'art. 67, et en quelle minime proportion se trouvent dans nos colonies agricoles les enfants condamnés par rapport aux enfants acquittés [1]. On ne voit pas que la morale publique ait beaucoup à gémir de cet état de choses, ni que celle des jeunes détenus puisse en souffrir. Cependant la suppression de l'art. 67, demandée par plusieurs directeurs de colonies agricoles, aurait peut-être un double avantage : d'abord on ne verrait plus des enfants *acquittés* rester, par décision judiciaire, jusqu'à dix-huit ou vingt ans dans ces établissements, tandis que de précoces malfaiteurs, *condamnés* comme ayant agi avec discernement, ne doivent pas y séjourner plus de deux ans, ce qui semble blesser la justice. — Ensuite on pourrait, en leur appliquant l'art. 66, prolonger pour ces derniers le temps de l'expiation, bien court pour produire un amendement durable. Quel résultat attendre, en effet, de ces corrections à brève échéance, qui ne laissent au jeune délinquant qu'une pensée unique, celle de sa prochaine délivrance ? Est-ce donc un service à lui rendre que de le replonger, à l'âge où il a le plus de risques à courir, dans le milieu malsain d'où il est le plus souvent sorti ?

2° Je passe au second grief : L'imperfection de l'institution

[1] Les faits déplorables qui ont eu lieu en 1866, dans la colonie de l'île du Levant, ne changent rien à ces conclusions. On sait qu'ils ont eu pour fauteurs des jeunes gens sortis des colonies de la Corse, où l'on n'envoie que les plus vicieux d'entre les jeunes prévenus. A l'exception des chefs de la révolte, coupables de crimes odieux, le reste de la bande n'avait eu d'autre intention que de piller les vivres.

Digitized by Google

professionnelle donnée dans nos colonies agricoles, ou tout au moins « le peu de succès de l'institution au point de vue de l'éducation agricole [1]. » J'ignore sur quelles irréfragables données les honorables fonctionnaires que je cite appuyaient naguère cette assertion, récemment reproduite par M. le docteur du Mesnil [2]. Elle a pu être fondée jusqu'à un certain point à l'époque dont on parle; on était encore, ou peu s'en faut, à la période d'essai. Sur 200 enfants admis à Mettray de 1840 à 1849, 9 seulement avaient pu être fixés aux travaux agricoles. Mais seize ans se sont écoulés depuis, et les choses ont bien changé. En effet, sur 1,963 prévenus rendus à la société par cette colonie, depuis sa fondation jusqu'en 1864, 967 sont sortis pour se livrer à l'agriculture; 450 à diverses industries qui s'y rattachent plus ou moins directement. Nous savons avec quel succès plusieurs colonies, devenues des exploitations agricoles de première importance (Ostwald, Citeaux, etc.) sont entrées dans cette voie. Enfin un coup-d'œil jeté sur la situation générale de ces établissements nous montre l'enseignement agricole partout en faveur, en progrès partout. « Augmentation des travailleurs agricoles et décroissance des travailleurs industriels, tel est le résultat obtenu comparativement à ceux des années précédentes. 78 p. °/₀ du total des jeunes délinquants sont appliqués à des travaux agricoles, viticoles et horticoles, sur une superficie de 6,506 hectares 91 ares (60 p. °/₀ dans les colonies de l'État, 84 p. °/₀ dans les colonies privées); le reste aux industries qui s'y rattachent. » (Rapp. cité de M. Dupuy.) Voilà certes un des meilleurs résultats que l'on pouvait obtenir des colonies agricoles [3].

Ainsi tombent les objections formulées naguère au sujet de

[1] Voir les études publiées, en 1851, par MM. de Lurieu et Roman, et par M. Dupectiaux, sur les colonies agricoles en Suisse, Hollande, Allemagne, France, etc.

[2] *Les jeunes détenus à la Roquette et dans les colonies agricoles,* Paris 1866.

[3] Puisqu'on s'est plu à établir une parallèle entre ces établissements et la Roquette, au détriment des premiers, il est bon de rappeler qu'au sortir de la prison cellulaire 132 détenus sur 224 étaient, en 1833, incapables de gagner leur vie. (Rapp. de M. Corne).

Digitized by Google

l'impossibilité prétendue d'appliquer l'enfant né dans les villes aux travaux des champs. Il est d'observation que chez ceux-là même qui montraient, au début, le plus de répugnance pour les occupations agricoles, on voit souvent une disposition contraire se manifester après quelque temps de séjour dans les colonies.

3° Tels seraient, au point de vue sanitaire, les inconvénients de la vie en commun, ou des agglomérations qu'implique le régime des colonies pénitentiaires, qu'ils se montreraient, selon M. le docteur Du Mesnill, de beaucoup supérieurs aux avantages attribués à ces établissements, et les placeraient même, sous ce rapport, dans une position moins favorable que la prison cellulaire à la santé des jeunes prévenus. (*Ouv. cité*).

Il y a là, on en conviendra, de quoi bouleverser toutes les idées reçues en matière d'hygiène. Qu'est-il besoin de statistique pour prouver que la cellule pneumatique, comme l'appelait M. de Lamartine, ne vaut pas l'air qu'on respire aux champs? Mais enfin les chiffres sont là, nous dira-t-on, et ils démontrent que la mortalité qui de 1853 à 1863 n'a pas dépassé (une année exceptée) 2 à 3 p. °/₀ à la Roquette, a été à Mettray, l'établissement modèle, de 12 p. °/₀ en 1857; de 19 et de 20 p. °/₀ à Ostwald en 1856 et 1859; de 30 p. °/₀ en 1855 à Saint-Antoine (Corse).

Voyons ce que valent ces chiffres. D'abord il faut évidemment distinguer l'état habituel de chaque colonie, de l'état transitoire et accidentel résultant d'une influence épidémique régnant dans la contrée. Ainsi, pour les 10 années mentionnées, la mortalité de Mettray est de 1 à 3 p. °/₀; celle d'Ostwald (placée, avant les travaux d'assainissement de son sol, dans des circonstances très défavorables), de 2 à 3 p. °/₀. Fortgombault, qui comptait 16 décès en 1858, n'en a que de 0,6 à 1,2 dans la série des autres années. Saint-Antoine qui, par son régime exceptionnellement sévère, ne peut entrer en ligne de comparaison avec d'autres colonies, a pu descendre, en 1858, à 2,5 décès p. °/₀ [1]. Enfin

[1] De même à Chiavari, sur le golfe d'Ajaccio, la mortalité primitivement considérable est tombée à 3,27 p. °/₀.



Digitized by Google

pour la plupart des colonies agricoles la mortalité ordinaire ne dépasse pas 1 à 2 p. °/₀.

On comprend que les influences épidémiques qui sévissent sur une contrée, se fassent plus particulièrement sentir dans les grandes agglomérations d'individus. Mais d'abord il n'est pas prouvé qu'elles épargneraient complétement les établissements cellulaires. La contagion n'est pas le seul mode de propagation des fièvres typhoïdes et des dyssenteries qui ont élevé (pour quelques années seulement) le chiffre de la mortalité dans les colonies agricoles. Ensuite de ce que la Roquette a pu jouir 9 ans sur 10 d'une certaine immunité, s'ensuit-il que la constitution des enfants qui y étaient enfermés s'y soit améliorée? que les 40 enfants scrofuleux qui y sont entrés en 1859, et les 5 enfants qui le sont devenus, sous l'influence de la réclusion [1], n'auraient pas vu leur santé s'améliorer sur les coteaux de Gentilly [2]? Fallait-il, en vue de circonstances éventuelles, sacrifier le bien durable qui devait résulter pour eux du travail à l'air libre, à la face du soleil et des vivifiants spectacles de la nature? Un enfant élevé dans un local clos, à température constante, à l'abri des influences extérieures et de tout contact compromettant, pourra peut-être arriver à l'âge de seize ans sans contracter de maladies intercurrentes, mais lui aura-t-on préparé une constitution robuste, à l'épreuve des mille causes morbides auxquelles il sera exposé plus tard? Mais aura-t-il appris à faire un usage habile de ses membres, de ses sens et de son intelligence? y fera-t-il, en un mot, l'apprentissage de la vie? Au reste, nonobstant le parallèle désavantageux au régime colonial que notre confrère a fait des deux systèmes pénitentiaires, il ne maintient la prison cellulaire qu'à titre de punition temporaire, ainsi que le proposait

[1] Du Mesnil. (*Ouvrage cité.*)

[2] « *Ce que la statistique ne dira jamais,* ce sont ces visages pâles, étiolés, sur la plupart desquels on cherche vainement les couleurs de la santé et de la vie... et qui semblent ne devoir jamais connaître cette énergie, cet équilibre physique sans lesquels l'homme ne peut remplir qu'incomplétement sa destination dans ce monde. (*Rapp. au corps légis.*) »

Digitized by Google

naguère M. de Melun. Car c'est en vain qu'on voudrait le nier : si le régime colonial a pu exposer les jeunes détenus à quelques maladies rares et transitoires, — dont il est facile, d'ailleurs, d'atténuer le danger, — il les retrempe ; si le régime cellulaire les met plus ou moins à l'abri de ces sortes de chance, il les étiole et ne rend à la société que des êtres avortés.

Mais puisqu'on s'est prévalu de la statistique pour jeter de la défaveur sur nos colonies agricoles, aux chiffres qu'on a cités nous en opposerons d'autres non moins péremptoires. Le rapport de M. Dupuy au ministre de l'intérieur nous apprend, en effet, qu'on observe depuis 1855 une décroissance constante dans la mortalité des jeunes détenus, laquelle est descendue de 3,50 p. °/₀ à 1,91 p. °/₀ (les deux sexes compris), et à 1,81 seulement pour les garçons « sur lesquels, ajoute le rapporteur, le régime agricole exerce la plus heureuse influence [1].

Enfin on a vu à quels résultats satisfaisants est arrivée sous ce rapport la colonie de Gentilly.

4° Le régime colonial, ou la vie en commun, critiqué au point de vue sanitaire, l'a été également sous le rapport des dangers qu'il présenterait pour la moralité.

Faisons d'abord remarquer que l'on ne saurait comparer les inconvénients qu'offre la vie en commun dans les prisons, dans les ateliers, avec ce qu'elle est dans les champs, qui par la nature même de leurs travaux n'admettent pas un contact aussi permanent. Utiles à l'âme qu'elles préservent de la dangereuse promiscuité des travaux sédentaires, les occupations agricoles ne sont pas moins favorables au corps qu'elles

[1] M. du Mesnil constate lui-même l'effet heureux du séjour à la campagne sur les enfants employés à la ferme de Maisons-Alfort : « Souffreteux et débiles à leur arrivée, ils sont maintenant de robustes enfants. » (p. 53). Disons, à ce propos, que parmi les *asiles agricoles* de la Suisse, il en est qui, dans l'espace de 20 à 25 ans, n'ont enregistré aucun décès. — L'espace me manque pour faire voir combien le système de la dissémination des colons proposé par notre confrère offrirait d'inconvénients et d'impossibilités dans la pratique.

Digitized by Google

trempent dans de salutaires fatigues, préservatrices de funestes habitudes [1].

M. du Mesnil est arrivé par un groupement habile de chiffres à cette désolante conclusion : « Si l'on a pu dire contre l'emprisonnement individuel que les murs d'une prison ne moralisent pas, nous ne sommes pas moins fondés à affirmer que l'air des champs a peu d'action sur l'amendement moral des prévenus. » (*Op. cit.* p. 38). Qu'en conclure ? qu'il est inutile de s'occuper de leur redressement moral ? Je suis certain que telle n'est pas la pensée de l'honorable polémiste.

Si l'on prend le chiffre des récidives pour échelle unique de la moralité, il se peut qu'il n'y ait pas entre le nombre des récidivistes sortis de la Roquette, et celui qu'ont fourni certains établissements d'éducation correctionnelle, une différence aussi grande qu'on pourrait le croire, surtout si l'on suppute *en bloc* les différents éléments de leur population. Mais ce chiffre des récidives est-il le vrai, le seul *criterium* admissible pour la solution de la question ? « Les récidives n'ont pas la signification que des critiques leur ont souvent attribuée, dit excellemment à ce sujet M. Dupuy ; elles n'accusent ni la démoralisation sociale, ni l'efficacité du régime pénitentiaire ; elles prouvent seulement *que la perversité constitue l'état normal de certaines natures. (Op. cit.)* De ce qu'il y a, pour un nombre donné de jeunes détenus, une minime fraction sur laquelle l'éducation dispensée dans ces établissements n'a pas d'action, s'ensuit-il que l'immense majorité n'en ait pas recueilli les plus heureux fruits ? Qui ne sait à quel degré d'efficacité, à quelle hauteur morale et intellectuelle le fondateur de Mettray, par exemple, puisqu'on a pris cette colonie pour point de comparaison, a élevé son système d'éducation ? comment de ces enfants prédestinés au mal par l'abandon moral ou réel de leurs parents, il a su faire d'honnêtes gens, de braves militaires, de bons ouvriers, et quelquefois des

[1] Fait constaté à Gentilly, paraît-il, par l'honorable confrère qui donne ses soins aux colons.

Digitized by Google

martyrs du devoir? Qu'il nous suffise de renvoyer aux statistiques qui montrent ce que sont devenus, au sortir de Mettray et des autres colonies ses émules, ces enfants plongés naguère dans une profonde ignorance et n'ayant pas même conscience de leur dégradation morale[1] !

Ici se place un fait trop à l'honneur de notre colonie lorraine pour que nous le passions sous silence. La statistique de l'administration de la justice criminelle n'indique, pour l'année 1864, aucune récidive parmi les libérés de la colonie nancéenne. (*Rapp. cité*). Au reste, les récidives à la charge des libérés des *établissements privés* (à l'exception de 9 d'entre eux) ont été, pour une période triennale, inférieures au chiffre de 3 p. °/o. Voilà déjà un assez beau résultat.

Peut-on voir se réduire encore cet élément réfractaire à toute discipline morale, et qui, quelque peu considérable qu'il soit, sert de texte aux réquisitoires formulés contre notre régime colonial?

Il existe, à notre avis, deux moyens d'atteindre ce résultat.

Le premier c'est la création de sociétés de patronage dans le rayon de tous les établissements d'éducation correctionnelle.

Écoutez l'un des hommes les plus compétents sur cette matière : « Il faut le reconnaître, dit M. Demetz, il n'y aura de système pénitentiaire vraiment efficace que quand les libérés seront encore suivis et surtout soutenus après le temps de la libération. » Les heureux résultats obtenus par les sociétés de patronage donnent aux paroles de l'éminent philanthrope une irrécusable consécration. « Il est de justice et d'une intelligente sollicitude, lit-on dans l'exposé des motifs de la loi du 5 août 1850, que l'État, qui a pris la place du père de famille, étende son patronage sur l'enfant au-delà des murs de la maison de correction, sinon tout le fruit de l'éducation pénitentiaire que

[1] Sur les 5,049 enfants illettrés entrés dans les établissements d'éducation correctionnelle, en 1864, 1,573 ont appris à lire, 1,243 à lire et à écrire 1,036 à lire, écrire et compter.

Digitized by Google

la société a voulu donner à l'enfant sera trop souvent perdu. » —Seulement il faut pour cela que les règlements à intervenir en matière de patronage autorisent l'État ou les sociétés de patronage reconnues par lui à user, envers ceux de leurs pupilles qui se conduiraient mal, ou dont les parents seraient d'une immoralité notoire, des pouvoirs dont la loi investit, en certains cas, le père de famille. On voit, par la citation qui précède, que telle a été, en effet, l'intention du législateur de 1850.

Le second moyen de nature à diminuer le chiffre des récidivistes, ce serait l'extension des peines actuellement infligées, en vertu de l'art. 67, aux mineurs qui ont subi une condamnation de six mois à deux ans, et que l'on assimilerait, par la suppression de cet article, aux enfants qui peuvent, en vertu de l'art. 66, être détenus jusqu'à l'âge de vingt ans dans une colonie agricole [1].

Nous ne partageons pas plus l'illusion de ceux qui croient qu'on peut en quelques mois amener le redressement moral d'un enfant né avec des penchants vicieux, que nous ne professons le fatalisme de ceux qui les condamnent à une irrévocable déchéance. Mais comme nous pensons qu'on ne peut guérir un mal dont on ignore la cause, nous voudrions qu'avant de prononcer sur le sort d'un prévenu on remontât toujours à la recherche du mobile qui a inspiré l'acte incriminé. Le plus ou moins de perversité que cet acte fait supposer peut seul donner la mesure du temps nécessaire à la répression pour que celle-ci produise l'amendement qu'on en attend [2]. Qu'on me permette d'entrer ici dans quelques développements sans lesquels on ne saisirait pas toute ma pensée.

[1] « Le chiffre de nos récidivistes serait encore moindre, disait en 1862 un inspecteur de Mettray, s'il ne fallait pas mettre en liberté des enfants âgés quelquefois de douze ans à peine, et qui sortent ainsi de Mettray avant que leur éducation morale et professionnelle ait pu être terminée. »

[2] Cette appréciation de la plus ou moins grande perversité du prévenu eut seule aussi mettre à même de juger des cas où l'on peut *abréger* la

Digitized by Google

## VII

L'homme est né bon, suivant Rousseau; il est né méchant selon Hobbes. Pour la plupart des moralistes, il ne naîtrait ni bon ni méchant, mais seulement susceptible de devenir l'un ou l'autre.

Ces opinions pêchent par leur caractère trop absolu.

D'une enquête à laquelle un très habile économiste, M. Leplay, s'est livré non-seulement en France, mais chez la plupart des nations de l'Europe, enquête dont les hommes les plus compétents en matière d'enseignement lui ont fourni les matériaux, il résulte : 1° que la propension constante vers le bien ne se trouve que chez quelques natures exceptionnelles; 2° que le mélange des bons et des mauvais instincts est le trait distinctif de la majorité; 3° que *pour une importante minorité* la tendance vers le mal est décidément prédominante. Plus fréquente chez les enfants issus de parents vicieux, on la retrouve cependant aussi dans des familles très recommandables. (*De la Réforme sociale.*)

Qu'il me soit permis d'ajouter que mes observations personnelles, pendant trente ans d'enseignement et de pratique médicale, sont en tout point conformes aux témoignages recueillis par M. Leplay.

Oui, s'il est des hommes, en trop petit nombre, qui apportent en naissant une irrésistible propension à faire le bien, — créatures privilégiées auxquelles la vertu est si naturelle qu'elle ne leur coûte aucun effort, — il est aussi, par malheur, à l'autre

durée de la détention, la convertir, par exemple, en apprentissage hors des établissements, ou en simple tutelle sous la surveillance d'une société de patronage ; ce qui se fait tous les ans, à titre d'épreuve, pour les plus méritants, notamment pour ceux qui ont accompli leur seizième année et passé trois ans dans une colonie pénitentiaire.

Digitized by Google

pôle de l'humanité, des êtres naturellement vicieux et qu'une funeste innéité semble pousser vers les actes les plus pervers. Qui de nous est assez étranger à l'histoire ou à ce qui se passe devant nos cours d'assises, pour n'avoir pas connu quelques-uns de ces êtres malfaisants qui n'ont jamais observé aucun frein, livrés à tous les débordements, ennemis du travail, sourds aux prières comme aux menaces, réfractaires aux châtiments, animés dès l'enfance d'un sentiment de révolte contre la société s'ils sont nés dans un rang inférieur, et faisant peser sur les peuples, s'ils sont au pouvoir, la plus exécrable tyrannie? Ce sont *les monstres* de l'ordre moral, à prendre ce mot dans son sens propre. Et comment attribuer à autre chose qu'à une organisation vicieuse du cerveau ces perversités précoces qui éclatent spontanément, à un âge où l'on fait à peine la distinction du bien et du mal? Comment conserver des doutes sur leur origine organique quand on voit ces funestes penchants se transmettre par voie de génération [1]?

On se méprendrait gravement sur ma pensée si l'on croyait que je ne vois là qu'une inexorable fatalité sous laquelle il n'y a qu'à se courber. Contre ces prédispositions funestes qui peuvent apporter des entraves au libre déploiement des facultés de l'âme, l'homme dispose de deux grandes forces : LA LIBERTÉ — L'ÉDUCATION...

Contester la liberté morale, ce serait affranchir l'homme de toute responsabilité, proclamer l'empire éternel du mal sur la terre, nier le progrès.

En ce qui concerne la puissance moralisatrice de l'éducation appliquée aux natures perverses, on ne saurait s'en rendre compte qu'en remontant aux lois qui régissent l'humanité jusque dans ses écarts, en étudiant les causes générales des différentes

[1] Nier ces déchéances organiques par le motif qu'on ne peut décrire anatomiquement l'état cérébral auquel elles s'allient, serait nier du même coup la folie et la classe entière des névroses qui ne laissent le plus souvent, elles aussi, aucune trace visible dans le système nerveux.

Digitized by Google

formes de déchéances morales dont le crime est comme la dernière étape.

Or, l'analyse de ces causes nous a conduit à reconnaître trois sortes de coupables :

1° Ceux qui par suite d'un faible développement de leurs facultés morales, ou par l'absence de toute culture intellectuelle, n'ont pas conscience du mal qu'ils font (ignares, abrutis, bornés, faibles d'esprit) ;

2° Les coupables chez lesquels l'équilibre moral est plus ou moins rompu par la prédominance d'un instinct, d'un penchant ou d'une passion désordonnée, et prenant sur les facultés de l'âme un empire absolu ;

3° Ceux enfin chez lesquels une perversité innée nous autorise à admettre, par induction, une organisation défectueuse.

On ne conteste guère l'influence que peut avoir une éducation morale bien dirigée sur les deux premières catégories de coupables. Il y a toutefois une distinction à faire entre ceux de la première classe. L'ignorance qui tient à un défaut absolu de culture intellectuelle est comme un crépuscule dans lequel il suffit de faire rayonner la lumière morale. Mais il y a une sorte d'ignorance qui tient à l'hébétude d'esprit, et confine à l'imbécillité (*rusticitas* des anciens légistes). Ici la raison ébauchée est impuissante à diriger une volonté entraînée par les instincts les plus grossiers. C'est là une situation morale qui, pour être d'une guérison beaucoup plus longue et beaucoup plus difficile que la première, n'en impose que plus de devoirs à la société. On comprend du reste que le défrichement de ces natures incultes ne peut avoir de succès qu'autant qu'il commence avec les premières années de la vie.

Si nous passons des coupables *inconscients* à ceux qui le deviennent par la prédominance d'un instinct, d'un penchant, d'une passion sur les facultés morales, nous ne serons pas plus fondés à contester l'efficacité de l'éducation.

Cette classe de coupables est la plus nombreuse ; la raison

Digitized by Google

en est facile à concevoir : Il est bien peu d'individus chez lesquels se trouve un équilibre parfait entre les différents appareils organiques qui constituent l'économie animale. De la prédominance des uns sur les autres, résulte ce qu'on appelle *le tempérament;* or, plus le tempérament est accusé, moins l'équilibre est parfait, plus fortes sont les prédispositions qui naissent de cette prédominance d'action de certains organes sur les autres.

Eh bien ! il y a un *tempérament moral* comme il y a un tempérament physique ; il résulte de l'inégalité naturelle ou acquise des instincts, des penchants ou des facultés qui constituent l'être moral. Là est la source de nos passions comme de nos vices ; là se trouve fréquemment aussi le point de départ des actes criminels qui peuvent en être le résultat.

Maintenir entre les différents mobiles de l'âme cette harmonie, condition indispensable de la santé morale, tel est donc le but essentiel de l'éducation ; tel est le terrain sur lequel il faut se placer pour combattre avec succès les tendances de nature à entraîner la déchéance humaine. Fortifier le sens moral, redresser le jugement par un enseignement approprié à ces infirmités intellectuelles, démontrer par l'exemple que le vice est aussi malsain qu'il est laid, et que le crime, fruit ordinaire d'une aberration mentale, est toujours un mauvais calcul, voilà à quoi on peut arriver par de bonnes méthodes pédagogiques ; car apprendre à raisonner juste, c'est apprendre l'art de se bien conduire.

Mais si l'on reconnaît les effets heureux de l'éducation morale entrant en lutte avec l'ignorance ou avec les mauvaises tendances en germe dans la nature humaine, en est-il de même quand il s'agit de notre troisième classe de coupables, je veux dire de ces perversités profondes, que leur précoce apparition ou leur transmission héréditaire nous forcent à envisager comme le résultat déplorable d'une organisation vicieuse ? Ici, si l'on doit en croire un penseur distingué de notre temps, il faudrait le

Digitized by Google

reconnaître, « l'éducation et les lois ne peuvent rien sur les causes physiologiques[1]. »

C'est au nom de la physiologie elle-même que je proteste contre ce genre de fatalisme. Un philosophe avec lequel je regrette de ne pas me trouver d'accord, M. Franck, n'a pas épargné la raillerie à ces pauvres rêveurs « qui s'imaginent pouvoir redresser les penchants et les sentiments comme on redresse la taille, qui ont la prétention, de remplacer les codes par un nouveau système de thérapeutique et d'hygiène appliqué à nos infirmités morales. » *(Philos. du droit.)* Eh bien! sous ces données physiologiques auxquelles il est facile de donner, en les exagérant, une apparence ridicule, se trouvent cependant des phénomènes, des lois qui dominent toute la question. Ainsi l'observation prouve que l'on peut, dans tout organisme vivant, modifier l'organe *par la fonction*, ou, en d'autres termes, par la direction que l'on imprime à la fonction que l'organe accomplit[2]. Or, le cerveau étant, comme tout autre viscère, soumis à cette loi, il s'ensuit qu'on doit pouvoir arriver à modifier l'état défectueux de cet organe, en dirigeant méthodiquement ses fonctions, fonctions qui ne sont autres que les facultés psychiques dont il est l'instrument. On y réussira en ne lui laissant parvenir que des perceptions conformes à la fin qu'on se propose, soit que l'on mette à la diète, comme l'a dit spirituellement M. Franck, les penchants dont on veut arrêter l'évolution; soit qu'on les étouffe sous l'étreinte de penchants antagonistes, à la manière

[1] Alfred Maury, du mouvement moral des sociétés (*Revue des deux Mondes,* du 15 septembre 1860).

[2] Voir les hautes considérations présentées sur ce sujet par l'un de nos plus éminents critiques, M. Guardia *(Gazette méd.* 1866). C'est sur cette possibilité de modifier l'agent ou l'organe par l'action répétée qu'on lui imprime, que reposent les phénomènes de *l'habitude,* ceux de *l'entraînement* dont on trouve des exemples, non-seulement dans les diverses professions, mais comme je l'ai démontré ailleurs, jusque dans nos méthodes d'éducation. Dans un autre ordre de faits, l'art *des dompteurs* (que l'on me pardonne ce rapprochement) en est encore un curieux spécimen.

Digitized by Google

du cultivateur qui, pour débarrasser le sol de plantes parasites, y sème des espèces avec lesquelles elles ne puissent pas vivre. C'est donc de l'orthopédie morale que vous prétendez faire? Eh! mon Dieu, oui. Et vous, moralistes, logiciens, légistes, faites-vous donc autre chose quand vous travaillez à *redresser* nos erreurs, à *cultiver* nos bons instincts, à nous *guérir* de nos vices? L'observation empirique ne prouve-t-elle pas qu'il n'est aucun de nos sentiments, aucune de nos facultés qui ne puisse se fortifier ou s'oblitérer, se perfectionner ou s'altérer par la culture? Est-ce que le *caractère*; ce tempérament moral, ne se modifie pas comme le tempérament physique, par l'influence du milieu dans lequel nous vivons? Spiritualistes et physiologistes tendent donc au même but; seulement les seconds ne perdant pas de vue les rapports intimes qui unissent les deux principes, veulent que dans cette pathologie morale on ne sépare pas l'âme du corps, et que l'on prenne en grande considération l'organe qui agit ou qui souffre, ou pour employer l'expression d'un de nos maîtres, *la touche cérébrale* qui correspond à chacune des facultés de l'esprit.

En résumé, j'ai la conviction qu'à l'exception de quelques cas, ceux par exemple où le crime confine évidemment à l'une des des formes de la folie [1], certaines prédispositions organiques qui ont avec nos erreurs et nos vices un rapport incontestable de causalité, peuvent, si elles sont combattues dans l'enfance, subir une modification favorable, disparaître même sous l'influence d'une éducation sagement combinée du corps et de l'esprit.

[1] Je dis *quelques cas,* car tout en reconnaissant que la perversité originelle conduit quelquefois à la folie, je ne puis partager l'opinion des médecins qui ne voient dans tout criminel qu'un malade, un fou incurable; triste doctrine qui n'aboutirait rien moins qu'à la suppression de la responsabilité humaine. En effet, la folie est acquise comme toute maladie, elle a un commencement, une marche déterminée, des symptômes propres, une terminaison inévitable par la guérison ou par la mort.— Les criminels dont je parle apportent en naissant certaines prédispositions organiques à la déchéance morale dont ils sont menacés, état qui peut se modifier dans un sens favo-

Digitized by Google

Que ce soit l'honneur des fondateurs de nos colonies agricoles d'apporter dans cette tâche difficile, cette persévérance obstinée dans le bien que ne lassent ni l'éloignement du but, ni les difficultés de la route. Quel meilleur emploi à faire de sa vie que de la mettre au service d'une idée généreuse !

Dr C. SAUCEROTTE.

---

rable, ou s'aggraver selon les circonstances, en passant par tous les degrés du vice jusqu'au crime. Ces êtres malfaisants font le mal pour le mal, c'est-à-dire pour l'affreuse volupté qu'ils éprouvent à le faire et tout en conservant le discernement du juste et de l'injuste. Les aliénés, eux, accomplissent des crimes sous l'empire d'une idée fausse, d'impulsions désordonnées ou d'un délire furieux. Pour guérir l'aliéné, j'aurai recours au médecin ; pour traiter le criminel, c'est à la société que je ferai appel ; c'est de l'étude attentive de sa situation d'esprit que je m'inspirerai ; c'est du repentir et de son perfectionnement moral que j'attendrai sa guérison.

Digitized by Google

# BOSSUET ORATEUR

## ÉTUDES CRITIQUES SUR LES SERMONS DE LA JEUNESSE DE BOSSUET

PAR M. E. GANDAR

*Professeur suppléant d'éloquence française à la Faculté des Lettres de Paris*

La *Revue* a donné récemment, dans son numéro de septembre et octobre, quelques pages que M. Gandar avait bien voulu détacher, en sa faveur, de sa belle étude sur les *Sermons de la Jeunesse de Bossuet*. Depuis, l'ouvrage lui-même a paru, et les empressés ont pu déjà en apprécier le mérite et l'intérêt.

Il semblait aux profanes, et je suis du nombre, que tout fût dit depuis longtemps sur Bossuet. Sur la foi des *Oraisons funèbres,* du sermon pour la vêture de Mme de Lavallière, et de celui qui fut prononcé à l'ouverture de l'assemblée générale du clergé de France en 1682, nous savions tous que Bossuet est un grand orateur, le plus grand, sans contredit, de tous ceux qui ont fait retentir la chaire chrétienne ; mais nous ignorions communément qu'il eût laissé des sermons proprement dits, des Avents, des Carêmes, plus ou moins complets, et qu'il y eût là des richesses inesti-

Digitized by Google

mables suffisantes à elles seules pour assurer la gloire de ce prince des orateurs sacrés. Non-seulement M. Gandar nous l'apprend, mais il nous initie, par une analyse très savante et par de nombreuses citations, aux beautés de toute sorte qui recommandent aux hommes de science et de goût ce trésor inconnu. C'est un vrai service qu'il leur rend, en même temps qu'il met dans un jour nouveau une des plus brillantes lumières du grand siécle; et nous ne saurions être trop reconnaissants envers les nobles et pénétrants esprits qui se préoccupent ainsi de la gloire de nos lettres et du soin de nos meilleurs plaisirs.

Du reste, comme le travail de M. Gandar se circonscrit entre les années 1643 et 1662, dont Bossuet a passé une partie à Metz, il a pour nous, Messins, un tout spécial intérêt. Car c'est là encore une circonstance, non pas précisément ignorée, mais trop souvent oubliée, que Bossuet a habité notre ville pendant près de six années, qu'il était chanoine, qu'il a été archidiacre du chapitre de Metz, qu'il a donné dans nos églises, à la cathédrale, à Saint-Maximin, à St-Gorgon et ailleurs, un certain nombre de sermons, de panégyriques, d'oraisons funèbres même, qui ont été comme le début de sa prodigieuse carrière oratoire. On le sait, mais on n'y pense pas; aucun monument, aucune inscription n'en fait souvenir. Nancy a sa rue Montesquieu, bien que Montesquieu, que je sache, n'ait jamais mis les pieds à Nancy; et Metz, qui pendant six ans a possédé Bossuet, n'a pas sa rue Bossuet, pas même sa fontaine Bossuet, comme la place Saint-Sulpice! Ce serait cependant un beau souvenir à garder et à consacrer, ne fût-ce que pour atténuer l'injurieuse épithète de *marâtre des lettres* qu'on a infligée à cette pauvre ville de Metz, qui ne le mérite pas tant.

Le livre de M. Gandar vient en quelque sorte réparer cet oubli; car l'auteur est de Metz, et son livre est un monument. Il devrait figurer dans toutes nos bibliothèques, en attendant un hommage public, qui ne peut pas se faire attendre beaucoup.

Digitized by Google

Je dis que le livre est un monument. Il a en effet ce quelque chose d'achevé, de lié et de solide, qui fait penser aux œuvres destinées à une longue durée. On ne peut guère pousser plus loin la conscience littéraire : rien d'omis, rien de négligé, rien d'incertain. C'est évidemment un dernier mot ; et, selon toute apparence, on ne reviendra plus à l'avenir sur cette partie des œuvres de Bossuet, qui a eu dans M. Gandar, si je ne me trompe, son dernier critique et son dernier historien.

M. Gandar a eu ce mérite par le soin scrupuleux qu'il a mis à son travail. Le lecteur s'impatiente bien un peu, parfois, de ces dissertations minutieuses sur des dates, des écritures, des transpositions, et tout ce détail d'érudition archéologique, dont il ne sent pas précisément le besoin ; mais, par réflexion, il est touché de ces témoignages d'une admiration passionnée, qui ne parvient à se satisfaire qu'à ce prix. L'admiration vraie n'est pas si commune, et le soin religieux des gloires passées n'est pas si commun non plus. Il faut accorder quelque chose à ce rare et exigeant amour du beau, qui, dans l'ordre de la critique, est le vrai feu sacré.

J'avoue, à ma honte peut-être, que, dans le cours de cette lecture, j'ai été constamment partagé entre l'impatience et l'émotion. Impatient de ces digressions sans fin, qui retardaient mon plaisir, ému de cette vive et majestueuse éloquence qui survenait par jets à travers le récit, ému du sentiment pieux qui animait ce froid et sec sujet d'analyse sous la plume de l'habile professeur. M. Gandar me semble appartenir, par son caractère non moins que par son talent, à certaine pléiade de jeunes écrivains qui font grand honneur à l'Université, et en particulier à l'école normale, dont ils sont sortis. Au fond de nos provinces on ne sait guère ce qui se passe dans ces hautes régions de l'esprit, mais les noms de M. Émile Saisset, de M. Paul Janet, de M. Martha sont venus, çà et là, frapper nos

Digitized by Google

oreilles, et nous ont laissé je ne sais quelle heureuse impression d'honnêteté, de sincérité, de respect, qui fait espérer pour l'honneur et l'avenir de nos lettres modernes. Ne serait-ce pas là des collègues, des amis de M. Gandar? Ne seraient-ils pas, tous ensemble, les précurseurs d'une école nouvelle qui voudrait consoler notre dix-neuvième siècle de tant de talents avortés dans la précipitation, dans l'exagération, dans l'exubérance, dans les excentricités d'une ambition pressée et paresseuse? S'il en était ainsi, nous saluerions avec plus de bonheur encore l'apparition du livre sérieux dont nous entretenons ici les lecteurs de la *Revue*.

M. Gandar s'attache beaucoup, dans son travail sur les œuvres de la jeunesse de Bossuet, à rechercher comment se forme le talent, comment croît et fleurit le génie. C'était en effet une belle occasion de faire une étude sur le vif, et de surprendre, s'il était possible, le secret d'un immortel. Le futur orateur était né avec de merveilleuses dispositions, puisqu'à quinze ans il se faisait applaudir jusque dans les salons de l'hôtel de Rambouillet; mais comment a-t-il échappé au péril de ces succès prématurés, l'ordinaire écueil des petits prodiges? Voilà ce que recherche M. Gandar avec son attention et sa pénétration accoutumées, et ce qu'il croit trouver dans le parti que prit bientôt Bossuet de fuir Paris, d'aller s'ensevelir dans l'obscurité de la province, et là de remonter patiemment aux sources pour y puiser la force et la profondeur. Remarquable instinct d'une âme qui avait comme un pressentiment de sa destinée, et qui visait en toutes choses au grand et au vrai.

Évidemment, pour Bossuet, les sources c'était Dieu et sa parole. Il s'appliqua donc à l'étude des lettres sacrées. L'ancien et le nouveau testament, les psaumes, les prophètes, les évangiles, saint Paul, saint Jean; plus tard les pères et les docteurs de l'Église, les décrets des conciles, les vies des saints; tout cela lu, étudié, médité, approfondi,



Digitized by Google

forma le fond de sa doctrine, l'arsenal qui devait lui fournir tant d'armes merveilleuses contre les pécheurs, les incrédules, les hérétiques, les ennemis ou les déserteurs de sa foi. Mais sans le calme et le silence de la retraite, quels fruits eût portés cette étude opiniâtre? J'ai lu, je ne sais où, qu'un homme appelé par la nature de ses facultés à briller un jour dans un grand centre, devait passer d'abord quatre années au moins en province. Bossuet, au dix-septième siècle, en serait un exemple ; de nos jours le Père Lacordaire s'éloignant de Paris après ses trois premières années d'étourdissants triomphes, confirmerait encore la règle, justifiée d'ailleurs par l'histoire de Descartes, de Newton, de Pascal, et d'une foule d'autres illustrations des sciences et des lettres.

Or, c'est à Metz que le génie de Bossuet a reçu cette sorte d'incubation mystérieuse qui devait enfanter un jour tant de chefs-d'œuvre. Il habitait sans doute quelqu'un de nos vieux hôtels, dont nous voyons de jour en jour disparaître les restes vénérables; il disait ses heures dans nos églises, il parcourait discrètement nos rues, peut-être nos gracieux environs; il a pu y concevoir le premier dessein de quelques-uns des beaux ouvrages et des beaux discours qui l'ont immortalisé. M. Gandar n'a-t-il pas ajouté à l'intérêt de notre ville, en fixant, dans la mesure du possible, de si précieux souvenirs, et ne devons-nous pas lui savoir gré d'avoir suppléé ainsi à notre inintelligente insouciance?

M. Gandar a fait mieux encore, selon moi; il a éclairci nos idées touchant certaines opinions de Bossuet qui blessent aujourd'hui, plus ou moins, nos sentiments politiques. Il nous amène à faire, en faveur de ce grand et large esprit, la part du temps et des circonstances. L'admiration n'aveugle pas le sage critique sur le vice de ces opinions surannées, mais sa haute impartialité en relève l'évidente bonne foi et l'indiscutable désintéressement.

Qu'on me permette, en terminant cette notice, de laisser

Digitized by Google

parler M. Gandar lui-même. Nous aurons ainsi un spécimen de son très beau style, et une idée de son équitable appréciation des hommes et des choses.

Je n'ai plus, dit-il (page 438), à faire connaître les idées de Bossuet sur la royauté ; il les développe au Louvre telles qu'il les avait conçues à Navarre, professées déjà en Sorbonne et à Metz, telles qu'il les défendra plus tard à Meaux, sans que le temps ni les circonstances aient pu altérer des convictions dont l'excès et la loyauté sont également manifestes à toutes les époques de sa vie.

Le théologien part de cette chimère, plus ou moins autorisée par quelques textes de la Bible, qu'il n'est pas d'empire dont la Providence n'ait établi les lois, pas de souverain qu'elle n'ait choisi. Règne-t-il par droit de naissance? Par droit d'élection? Par droit de conquête ? Toujours tient-il sa couronne de Dieu, puisque Dieu est le maître de la nature, puisque c'est lui qui préside tous les conseils et qui décide de la victoire. Dieu, qui lui communique sa puissance, met sur son front une marque de divinité ; alors même que l'homme meurt, il y a quelque chose en lui qui ne meurt pas, c'est le roi, image de Dieu, admis au partage de son immortalité. Dangereuse illusion, qui, pour affermir l'autorité, sacrifierait avec la liberté toute justice, et, pour entourer la personne des rois d'une majesté inviolable, rendrait Dieu lui-même, au scandale de la raison, fauteur de l'usurpation et complice de la tyrannie.

Bossuet n'ignorait pourtant aucun des périls qui résultent pour les peuples, pour les rois eux-mêmes, d'une doctrine qui met, d'un côté, la nécessité d'obéir toujours, de l'autre, la liberté de tout faire. « Que cette épreuve est difficile! dira-t-il sans hésitation; que ce combat est dangereux ! Qu'il est malaisé à l'homme de se retenir quand il n'a d'obstacle que lui-même ! » Le bon sens demande que la loi vienne en aide à la royauté, que la royauté elle-même se crée ou qu'elle accepte des obstacles salutaires qui l'empêchent de mal faire ou de se perdre. Le temps viendra trop vite où chacun à sa manière sentira l'impérieux besoin d'une garantie pour les libertés publiques et d'un contrôle qui s'exerce même sur les actes du souverain. Bossuet poursuivait son rêve d'une volonté toute puissante pour le bien, qui saurait se contenir elle-même; et il se flattait de faire assez en imprimant dans l'esprit des rois la majesté de Dieu, ou en suppliant Celui qui arrête les

Digitized by Google

flots de la mer d'arrêter les rois dans les bornes de la justice chrétienne, par la crainte de ses jugements et par l'autorité de son exemple.

Après avoir donné aux princes une idée exagérée de leurs prérogatives, Bossuet leur donne, sur plus d'un point essentiel, une idée fausse de leurs devoirs. Parmi tant de nobles conseils sur l'emploi qu'ils doivent faire de leur puissance pour favoriser la vertu, pour soutenir et pour faire aimer la justice, il est triste, sans aucun doute, d'entendre l'orateur régler les conditions du contrat entre le pouvoir des rois et le pouvoir de l'Église d'où il faisait dépendre le salut de toutes choses. Les consciences ont trop à se plaindre de l'Église, lorsqu'elle offre aux rois de les leur livrer, en faisant d'une soumission aveugle aux ordres les plus iniques un article de sa foi, lorsqu'elle exige de leur reconnaissance qu'ils emploient les rigueurs du bras séculier, non pas seulement à la protéger contre les outrages, mais à ployer tous les genoux et tous les cœurs sous le joug de sa discipline.

En vain Bossuet conseille-t-il un « sage tempérament de sévérité et de patience; » en vain se flatte-t-il que les rois feront de l'exemple de leur vie, « loi vivante de probité, » le juste supplice de « tous les pécheurs scandaleux: » lorsqu'il parle d'exterminer les blasphèmes par un rigoureux châtiment, lorsqu'il promet à Louis XIV la gloire d'éteindre dans tous ses états les « nouvelles partialités » et peut-être aussi celle de guérir les blessures anciennes en « étouffant l'hérésie, » il est impossible de se méprendre sur la portée d'un langage qui menaçait à la fois Port-Royal, les protestants, les philosophes; et on s'afflige de voir que ce théologien, si sûr de sa doctrine et de sa parole, souffre qu'on emploie pour faire régner Jésus-Christ d'autres moyens que la persuasion; que ce conseiller du prince, si jaloux de sa gloire, provoque imprudemment les plus grandes fautes de Louis XIV et les plus grands malheurs de son règne.

Soyons justes pour Bossuet, reprend M. Gandar, « on peut le combattre, mais il faut l'estimer, « comme disait Voltaire d'un philosophe qui faisait à son gré trop de métaphysique; le tort de Bossuet, c'était de vouloir trop résoudre en théologien les problèmes les plus délicats de la politique. L'histoire est là pour nous apprendre que son tort était, au dix-septième siècle, dans toutes les églises, celui des esprits les plus lumineux; leur sincérité et la sienne échappe au soupçon; Bossuet parlait ainsi devant Dieu sans aucun

Digitized by Google

calcul, et j'ajouterai que les éloges qu'il accordait au jeune roi sont aussi exempts de flatterie que son apologie de la royauté. Lorsqu'il le salue du beau nom de *Louis-Auguste*, lorsqu'il compare les premiers actes de son règne aux commencements du règne de Salomon, lorsqu'il célèbre sa grandeur d'âme, son zèle pour la réformation du royaume, sa compassion pour les misères du peuple, son amour pour la solide gloire, pour la vérité, pour la justice, Bossuet ne disait rien qui surprît alors personne, rien qui dépassât l'idée qu'on se faisait dans toute la France des intentions du souverain et des grandes choses qui s'accompliraient sous son règne. L'entraînement des esprits paraissait légitime, il était universel ; jamais, depuis la mort de Henri IV, on n'avait vu un tel accord, une telle sécurité pour le présent, une telle confiance dans l'avenir.

On voit par cette longue citation, à laquelle personne n'aura regret, que l'auteur ne s'est pas laissé éblouir par l'éclat d'un talent incomparable, jusqu'à essayer de justifier d'injustifiables erreurs ; et qu'en même temps il ne s'est pas laissé dominer par l'influence des idées modernes les plus justes et les plus vraies, jusqu'à méconnaître celle que devaient exercer sur Bossuet, dans toute la sincérité d'une âme indépendante et droite, les opinions qui avaient universellement cours de son temps. Une sévère impartialité, sans parler du reste, est un des rares mérites de M. Gandar dans le livre qu'il offre aujourd'hui au public. Je voudrais qu'on en pût dire autant du jugement que j'essaye de porter sur ce livre, et qu'on n'attribuât pas mes éloges à l'estime et à l'amitié dont je fais profession pour son auteur.

Une dernière réflexion qui n'échappera point aux lecteurs de M. Gandar, c'est que, si nous rapprochons et comparons les âges, nous pourrons bien porter quelque envie à ce magnifique dix-septième siècle, si fécond en talents et en œuvres du premier ordre ; mais nous reconnaîtrons en même temps que si les hommes de cette époque revenaient aujourd'hui sur la terre, ils pourraient bien aussi nous porter quelque envie à leur tour et regretter de n'avoir pas reçu

Digitized by Google

la naissance deux ou trois cents ans plus tard. Le monde a tourné, comme on dit, et nous avons fait du chemin; et, pour ne pas sortir de mon sujet, je crois qu'on chercherait longtemps parmi tous ces grands écrits du siècle de Louis XIV avant de trouver des pages marquées, comme celles que je viens de citer, au coin de la pleine justice et de la saine raison. Les livres de M. Cousin, de M. Guizot, de M. Gratry, ne sont pas, si vous voulez, des œuvres de génie au même degré que ceux de Descartes, de Pascal, de Bossuet; mais ils ont un caractère de modération, d'équité, de largeur, qui témoigne d'une immense amélioration dans les mœurs littéraires, et qui ne laisse aucun doute sur le progrès philosophique des esprits. Il suffirait de ces excellents écrits pour confondre les détracteurs atrabilaires de notre temps, et pour rassurer les sceptiques et les inquiets, en les forçant de reconnaître que nous sommes bien réellement entrés, petitement encore mais sûrement, dans une ère de paix, de conciliation et de liberté.

B. FAIVRE.

---

Digitized by Google

# LE TROMPETTE DE SÆKKINGEN[1]

## VII

### L'EXCURSION AU LAC DE LA MONTAGNE

Un ciel d'azur, un chaud soleil, des bourdonnements d'abeilles, des cris joyeux d'alouettes, — et l'eau du Rhin est claire comme un miroir, la neige s'enfuit des monts, les vergers sont en fleur dans la vallée; — mai a pris possession de la contrée.

Devant la porte du château se prélassait Hiddigeigei, paresseusement étendu sur le sable, et attentif à se faire doucement réchauffer par le soleil de mai luisant sur sa fourrure. Dans le jardin, le baron marchait avec sa fille et se complaisait à examiner les jeunes boutons.

« Et quand j'aurais, dit-il, cent ans encore à vivre, je n'en serais pas moins ragaillardi chaque fois par les merveilles du printemps! Ce n'est pas que je fasse cas de la rosée de mai dans laquelle les jeunes filles baignent leurs joues, leur front, leur bouche mignonne: aussi bien n'en

[1] Voir les livraisons de Mai et Juin, Juillet et Août, Septembre et Octobre 1866.

Digitized by Google

ai-je vu aucune devenir après cela plus belle qu'auparavant [1]. Je ne crois pas non plus aux enchantements des sorcières, à la nuit de Walpurgis [2], et aux escadrons des chevaucheuses de balais; et pourtant une magie singulière est attachée à ce jeune mois de mai. Aux tempêtes d'avril, mes vieux os étaient rudement éprouvés par la goutte; à présent le mal est parti, comme emporté par un souffle, et je sens un retour de mon ancienne vigueur, comme si, ma foi, je redevenais un bel enseigne imberbe, ou bien que je fusse au temps où dans les plaines de Nœrdlingen j'échangeais des coups de sabre avec les bleus cavaliers suédois. Je crois qu'il sera bon de faire d'aujourd'hui un jour de fête, encore bien qu'au calendrier il ne soit pas inscrit à l'encre rouge. Allons!... Là, dehors, au bois de sapins, je veux respirer le souffle embaumé de mai, et les jeunes gens pourront tenter la chance d'un beau coup de filet dans le lac. Je suis bien aise de me divertir aujourd'hui. Antoine, fais seller les chevaux ! »

Il dit, et sa parole s'accomplit. Bientôt dans la cour, attendant le départ, les chevaux grattèrent du pied la terre en hennissant; des jeunes gens de la petite ville, pêcheurs expérimentés, firent gaîment leurs apprêts d'expédition et amenèrent du Rhin leur grand filet.

Le fidèle Antoine alla convier beaucoup d'amis du baron, et avertit également l'abbesse et les dames du chapitre; sans invitation, bien d'autres encore se mirent de la partie.

Aussitôt informé, l'hôtelier du *Bouton* dit à sa femme:

[1] Dans la rosée qui tremble aux calices du muguet
La vierge lave son visage,
Elle y baigne ses tresses blondes,
Et elle resplendit des clartés célestes,
a dit Uhland, moins sceptique que le baron.

[2] C'est la nuit du 1er mai qui précède la fête de sainte Vaubourg ou Valburge. Selon la légende, un sabbat général de sorciers et de sorcières se tient sur le Brocken, dans le Harz, quand vient la nuit de Walpurgis.

Digitized by Google

« Je confie à tes soins l'auberge et le ménage, je remets entre tes mains les clefs de la cave et de l'office, et moi... je vais à la pêche. » Ce disant, il s'esquiva; jamais il ne manquait une partie de pêche ou de chasse.

Solidement assis sur son grand cheval rouan, le baron, comme une statue équestre, semblait être coulé en bronze sur sa selle. A côté de lui la belle Marguerite montait une blanche haquenée. A son corps svelte son habit de cheval s'ajustait en plis gracieux; en flots gracieux retombait du chapeau de velours son voile bleu. Elle dirigeait d'une main sûre et hardie sa monture qui se réjouissait elle-même de son léger et charmant fardeau. Le fidèle Antoine suivait sa maîtresse avec sollicitude, et le jeune Werner aussi trottait allégrement à la suite, mais non pas dans le voisinage de Marguerite. Bien en arrière s'avançait d'une prudente allure l'antique et lourd carrosse de Mme la princesse-abbesse; il contenait trois dames du chapitre, également d'un âge vénérable. C'est elles que Werner escortait. Il débitait à ces nobles demoiselles force jolis mots obligeants; il arrachait aux arbres, tout en chevauchant, quelque rameau fleuri, et le leur présentait avec grâce dans la voiture; aussi, chuchotant tout bas, durent-elles se dire l'une à l'autre : « C'est bien dommage qu'il ne soit pas gentilhomme ! »

La route s'éleva le long d'une côte escarpée, et l'ombre obscure de la forêt de sapins accueillit alors la cavalcade; mais bientôt, à travers les troncs noirs, brilla l'onde argentée du lac et de joyeuses clameurs montèrent saluer les arrivants; car ayant pris au court par un sentier, la jeunesse de la ville se trouvait déjà rendue au rivage.

Sur la hauteur, à l'endroit où la route changeait de direction, les cavaliers et la voiture s'arrêtèrent. Chevaux et carrosse furent laissés là sous la garde des serviteurs. Le baron descendit lestement à pied le versant de la forêt; sans hésiter les dames le suivirent; de toutes parts la mousse étendait sur le sol un moëlleux tapis de velours, et la descente n'était nullement périlleuse.

Digitized by Google

A l'endroit où une colline jetait en saillie avancée vers le lac sa large croupe ensoleillée, des roches formaient des siéges où vinrent s'installer le vieux seigneur et les dames.

Salut, lac vert, salut, sombres sapins! Moi qui chante ce poëme longtemps après ces jours, moi aussi j'ai joui de vous et vous m'avez souvent rafraîchi le cœur, lorsque, fuyant les mesquines occupations, l'agitation misérable de la petite ville, mes pas me portèrent auprès de vous.

Bien des fois je m'assis sur ce bloc de pierre autour duquel se cramponnent solidement les racines indomptées du sapin; à mes pieds de légères ondulations ridaient le lac. L'ombre de la forêt couvrait la rive, mais dans cette ombre dansaient çà et là les rayons d'un soleil étincelant.

Aux alentours un grand, un religieux silence: rien que le pic solitaire martelant à coups de bec l'écorce des sapins. Dans la mousse et les feuilles sèches un frôlement décelait le lézard vert, qui, d'un air questionneur, levait ses petits yeux intelligents vers le rêveur étranger. Car là aussi je rêvais. Souvent, quand descendait la nuit, j'étais encore assis à cette place; un bruissement passait dans les roseaux, j'entendais chuchoter entre eux les nénuphars, les ondines sortaient de l'abîme, et leur pâle et beau visage brillait au clair de lune. Secouant mon cœur, égarant ma raison, leur danse se balançait au-dessus des flots, et leurs signes m'appelaient..... Mais le sapin me retenait, et me mettant sur mes gardes: « Ne bouge pas, disait-il, du royaume de la terre! Tu n'as rien à chercher dans l'eau. »

Lac vert, sombres sapins, c'est presque avec tristesse que je pense à vous! Depuis ces jours, marcheur vagabond, j'ai gravi bien des monts, traversé bien des contrées; je vis la mer roulant ses flots à l'infini, j'entendis le chant des sirènes; mais souvent dans mon souvenir passe encore,

Digitized by Google

frémissant, comme un murmure du lac ou des cimes des sapins, comme un chant de patrie, d'amour, de rêves juvénils.

A cette heure on s'agitait bruyamment, on courait, criait, riait, folâtrait au bord du lac. Dans l'attitude d'un général d'armée, l'hôtelier du *Bouton,* le rusé, le savant pêcheur, se dressait au milieu des jeunes hommes. Et il distribuait à droite et à gauche ses instructions pour commencer la pêche avec des chances de succès. Derrière des rochers une barque dormait dans les roseaux, couverte de branchages et retenue par des chaînes, pour empêcher quelque intrus braconnier de la détacher et d'aller faire un tour de pêche sur le lac à l'heure de minuit. Ce jour-là elle dut quitter son sûr abri ; on l'amena au rivage, et l'on y porta le lourd filet, tissu de mailles innombrables d'un gros fil bien noué, où pendaient çà et là, comme lest, des plombs de toute sorte. Puis on examina si la barque ne faisait eau nulle part ; on la trouva bien un peu vermoulue, mais en état pourtant de prendre le lac.

Alors le brave aubergiste et cinq autres après lui y montèrent avec assurance. A ceux qui restaient sur la rive il donna un bout du grand filet à tenir et à surveiller, puis l'on poussa au large en ramant avec force, et, décrivant un vaste demi-cercle, on laissa tomber le filet. La barque alors revint lentement en arrière, remorquant toujours la pesante masse de la traine, de façon qu'il n'y eût pour les poissons captifs nulle évasion possible. Enfin, nos pêcheurs sautèrent sur la plage et halèrent le cordeau jusqu'à ce qu'ils fussent près de leurs camarades restés à terre ; et de leurs efforts réunis, par une traction puissante aux deux extrémités, ils amenèrent le filet hors de l'eau, comptant déjà sur une riche capture.

Mais, repliée sur elle-même, la traine se souleva lentement, se souleva..... et se trouva vide ; un rameur maladroit en

Digitized by Google

avait contrarié le mouvement de descente vers le fond, et pour cette fois les hôtes du lac eurent sujet de rire en échappant au péril.

D'un coup-d'œil subtil l'hôtelier visita toutes les mailles; des gouttes d'eau ruisselèrent sur lui de toutes parts : mais de poisson pas l'ombre; pour tout butin, une vieille botte et un crapaud aplati. La pauvre bête jetait d'étranges regards sur la forêt de sapins inondée de soleil et sur les hommes. Et elle pensait: « C'est vraiment incompréhensible qu'il puisse y avoir des êtres heureux de vivre par le soleil qu'il fait et sous le ciel que voilà. Ils semblent, ces gens d'en haut, n'avoir aucune idée du bourbier et de ses magnificences. Oh! que ne suis-je réinstallé dans les couches profondes du limon primordial! »

Ce joli résultat du premier coup de filet souleva sur le rivage un rire inextinguible. Mais l'hôtelier du *Bouton* rougit de colère; au milieu des risées éclatèrent ses invectives : « Les nigauds! les balourds! les stupides! » Et d'un furieux coup de pied il envoya sa prise à tous les diables. La botte et le crapaud, comme deux bons compagnons, volèrent aux flots d'où ils étaient sortis et que leur chute fit bruyamment rejaillir.

Mais nos pêcheurs désappointés tentèrent le sort une seconde fois; ils dégagèrent les mailles enchevêtrées, ils prirent bien leurs mesures pour jeter à fond le filet, et avec précaution ils le levèrent. Il leur fallut, cette fois, pour le tirer de l'eau, donner plus d'une saccade, tendre les bras avec force, et des *hurrah!* des *halloh!* sonores saluèrent l'heureux coup de filet. Le baron descendit de la colline et s'approcha des pêcheurs; pareille curiosité saisit les dames, et, pour franchir l'embarras de roches et de broussailles, elles cherchèrent un sentier aboutissant au rivage. Elle aussi, bien que gênée par son long habit de cheval, Marguerite se mit à descendre. Werner la vit; il se hasarda timidement à lui offrir son bras, et l'émotion faillit le suffoquer. C'est

Digitized by Google

ainsi qu'un jour le cœur dut battre à sir Walter Raleigh posant son manteau comme un tapis aux pieds de sa royale souveraine. Mais Marguerite, avec un gracieux remerciement, s'appuya sur le bras de Werner; — en pleine forêt verdoyante s'évanouit maint scrupule oiseux dont se tourmenteraient fort, partout ailleurs, les maîtres de cérémonies; — et puis le sentier était vraiment difficile, et il n'y avait pas d'autre bras à prendre.

Au bord du lac on examinait joyeusement la capture des pêcheurs; les prisonniers glissaient en frétillant dans les mailles du filet, et plus d'un tenta de s'en dégager par un bruyant coup de queue; mais c'était pour tomber sur le sable du rivage après une infructueuse évasion. Ceux qui naguère, au fond de l'abîme, se haïssaient cruellement, gisaient l'un près de l'autre à cette heure, réunis dans une même captivité: de glissantes anguilles pareilles à des serpents, des carpes dodues au museau plat, et le pirate du lac, le brochet effilé aux dents voraces. En temps de guerre, souvent un pauvre paysan qui n'en peut mais est frappé d'une balle mortelle; de même ici le fatal coup de filet avait atteint bien d'autres citoyens du lac, des barbillons, d'épais goujons, de minces ablettes, race étourdie; et la sombre écrevisse, qui rampait lourdement à travers la masse grouillante des poissons, grommelait avec tristesse : « Ensemble pris, pendus ensemble! »

Très satisfait, le baron dit : « Après le travail il convient de se récréer. Et pour goûter ce poisson frais m'est avis que nulle part vous ne serez mieux qu'ici, dans la fraîcheur des bois; apprêtons ici même un champêtre et simple repas. » Il dit; son discours plut à toute la compagnie, et l'hôtelier du *Bouton-d'Or* dépêcha en ville deux gars aux pieds légers avec ces instructions : « Apportez-moi deux poëles des plus grandes; apportez une provision de beau beurre doré, du sel, du pain en abondance et un grand broc de vin vieux. Joignez-y des citrons et du sucre. J'ai

Digitized by Google

dans l'idée qu'avant le coucher du soleil on boira du vin de mai[1] là où nous sommes. »

Ils partirent en courant. Du restant de la troupe, les uns, près des rochers, dans un coin abrité du vent par le sapin, disposèrent le foyer, amassèrent du bois sec, des ramilles, de la mousse et du genêt ; d'autres apprêtèrent les poissons. De leur côté les dames recueillirent force plantes odorantes, du lierre terrestre, des fraises, et les blanches fleurs de l'aspérule qui parfume le vin de mai. Et joyeuse d'être cueillie par ces mains délicates, l'aspérule disait : « C'était beau de fleurir en paix entre des rochers, dans l'obscure forêt de sapins; mais il est encore plus beau de mourir un jour de printemps, et, en exhalant mon dernier souffle, de faire l'aumône d'un plaisir aux enfants des hommes, de parfumer généreusement leur vin de mai. La mort des autres êtres n'est qu'une hideuse destruction ; mais pour mourir, l'aspérule, comme aux calices des fleurs la rosée matinale, s'évapore en senteurs suaves, sans une plainte. »

Les messagers envoyés à la ville revinrent au lac en grande hâte, apportant les provisions demandées. Le feu ne tarda pas à pétiller gaîment sur les roches du foyer, et l'on vit frire dans les poëles ces êtres qui peu d'heures auparavant nageaient heureux dans le lac.

Un brochet de grande taille, premier échantillon de l'art culinaire dans la forêt, fut présenté aux dames par l'hôtelier du *Bouton*. Et bientôt, à la ronde, un silence solennel annonça que chacun travaillait sérieusement à l'anéantissement de la friture. Seuls, des sons indistincts, comme d'arêtes rongées, de pattes d'écrevisses broyées, traversaient le silence de la forêt.

En même temps sur la hauteur fut apprêté un vin de mai

[1] Le vin de mai (*maiwein* ou *maitrank*) est un mélange de vin blanc et de sucre, acidulé de quelques tranches de citron, et dans lequel on fait infuser pendant une demi-heure une poignée de fleurs d'aspérule odorante.

Digitized by Google

d'une saveur exquise. Marguerite en avait savamment composé une terrine énorme, et le breuvage était doux et parfumé comme le jeune printemps lui-même. Elle remplit gracieusement les verres et fit l'office d'échanson ; il n'y eut personne d'oublié, et toute la bande, mise en gaîté par le vin, s'assit auprès du feu.

Là encore le magister de la ville vint s'étendre sur le gazon. Désertant l'école, il s'était glissé, lui aussi, du côté du lac, et son cœur abritait un doux mystère : il avait, ce jour-là, péniblement composé un lied.

O vin de mai, vin de mai, liqueur magique !

Soudain ses joues s'embrasèrent et ses yeux jetèrent des flammes. Il sauta résolument sur le bloc de rocher, et dit : « Attention, je vais chanter ! » Les auditeurs se mirent à rire, et Werner accourant, tira doucement quelques notes d'essai de sa trompette et sonna un prélude. Alors notre homme sur le roc éleva la voix et chanta avec recueillement. Werner l'accompagnait d'une sonnerie claire et joyeuse, et le chœur entonnait le refrain. Joyeux et clair, dans la forêt de sapins, retentit le *Lied de mai :*

Un bel enfant, un hôte merveilleux
S'avance à travers le monde,
Et sur son chemin, par monts et par vaux,
Naissent des splendeurs éblouissantes.
Plaine et vallon sont frais-vêtus de verdure,
Les oiseaux chantent tous à la fois,
Une neige fleurie, une pluie de fleurs
Tombent de toutes parts.

Aussi chantons-nous dans les bois ce lied,
Halli, halla ! Tralli, tralla !
Nous le chantons, quand tout pousse et fleurit,
Pour saluer le jeune mois de mai.

Mai s'amuse d'entendre bourdonner, fredonner,
Il est de bonne humeur toujours ;
C'est pourquoi bruissent dans les sapins
Les hannetons au brun corsage.
Et de la mousse ont jailli soudain

Digitized by Google

Les plus nobles fleurs printanières;
Les blanches clochettes du muguet
Accueillent mai par un joyeux carillon.

Aussi chantons-nous dans les bois ce lied,
Halli, halla! Tralli, tralla!
Nous le chantons, quand tout pousse et fleurit,
Pour saluer le jeune mois de mai.

A présent, quiconque le peut encore
Songe à se divertir, à folâtrer, à aimer.
Plus d'un brave homme à barbe grise
Se sent au cœur un retour de jeunesse;
D'un bord du Rhin à l'autre on l'entend bramer :
» O mon trésor chéri, accueille-moi! »
— Ici, là-bas, tout proclame:
Il fait bon aimer en mai!

Aussi chantons-nous dans les bois ce lied,
Halli, halla! Tralli, tralla!
Nous le chantons, quand tout pousse et fleurit,
Pour saluer le jeune mois de mai.

Des acclamations et des battements de mains accueillirent la fin de la chanson; aux dames non plus la chose n'eut pas l'air de déplaire, et il sembla qu'au refrain des voix tendres, des voix de femmes, avaient résonné dans le chœur. Par plaisanterie, Marguerite tressa en guirlande des rameaux de coudrier, des feuilles de houx, des violettes et des renoncules, et dit d'un air espiègle: « Au mérite cette couronne-là! Mais j'hésite, je ne sais à qui l'offrir: à celui qui nous a chanté ce lied, ou au trompette qui l'a gentiment accompagné? »

Le baron dit: « Ce doute, je vais le lever par un arbitrage équitable. Assurément le premier prix revient de droit au poëte; mais qu'est-ce qu'une couronne de fleurs? Que vaut la couronne de lauriers elle-même? Je suis du sentiment des anciens Grecs, qui, pour récompenser et honorer le poëte, lui offraient le plus gras morceau de la

Digitized by Google

victime, le cimier et l'épaule; et je le sais, la cuisine de monsieur le maître d'école n'est pas si richement pourvue qu'il doive être un adversaire de l'ancien usage. Ainsi, de ce qui nous reste de la pêche d'aujourd'hui, que le plus grand brochet, la plus grosse carpe, lui soient dès à présent adjugés ! Quant à mon jeune monsieur le trompette, c'est un homme d'un esprit moins positif, et vous pouvez, suivant moi, lui donner la couronne d'honneur, car il n'a certes pas mal sonné. »

La mine épanouie, le poëte se frotta les mains; il loua le dieu du printemps, et dans une prophétique extase, il entendit déjà les poissons pétiller dans sa poële à frire. Mais Werner s'approcha timidement de la noble demoiselle, et d'un air timide, plia le genou sans oser lever ses regards vers les yeux bleus penchés sur lui. Et Marguerite, par un mouvement plein de grâce, lui mit la couronne sur sa tête blonde. Au même moment, un jet de flamme éclatant projeta sur le groupe une clarté magique; l'ardeur du foyer manqua d'incendier le vieux sapin; des langues de feu se dressèrent, léchant les branches imprégnées de résine, et de pétillantes étincelles s'envolèrent bruyamment au ciel du soir.

Marguerite, Marguerite, était-ce un galant feu d'artifice que la forêt tirait en votre honneur? Était-ce l'amour avec sa torche étincelante qui passait au travers des bois?

Mais l'incendie fut vite éteint, et le baron commanda la retraite. Pêcheurs, cavaliers, nobles dames s'en retournèrent gaîment chez eux au crépuscule. Une dernière étincelle vola des branches du sapin en jetant une lueur mourante et s'abîma dans le lac sombre.



Digitized by Google

## VIII

### LE CONCERT DANS LE PAVILLON DU JARDIN

Des châtaigniers robustes, un élégant pavillon se dressent dans le jardin de la demeure seigneuriale. Les fondements de la terrasse descendent jusqu'au lit du Rhin ; c'est un petit endroit paisible et abrité : à l'entour, des arbres formant une verte muraille ; en bas, l'onde qui passe en murmurant.

Là-dedans, depuis deux lunes, quelle agitation étrange et mystérieuse ! Partout des pots de couleurs, des pinceaux hérissés, de la chaux, du mortier, des truelles ; la haute charpente d'un échafaudage monte jusqu'à la coupole du pavillon. Est-ce un laboratoire des malins esprits ? — Non, les malins esprits n'ont point là d'officine ; c'est de la peinture à fresque qu'on fait là, et les jambes qui de l'échafaud se balancent vers le sol appartiennent au grand peintre Fludribus.

Revenant d'Italie et regagnant ses pénates, depuis longtemps déjà Fludribus parcourait cette partie des rives du Rhin. Ce joli coin de terre lui avait plu, et aussi les minois aux joues roses, et dans les tonnes le bon vin. Tel qu'un magicien, il tenait en extase les gens des alentours, car il parlait de choses merveilleuses. Un jour, dans ses jeunes ans, le hasard l'avait conduit à Bologne, à l'école des beaux-arts de Bologne. Là, dans l'atelier de l'Albane, il arriva bien vite à broyer les couleurs, et sut, à force d'attention, arracher pièce à pièce au gracieux maître le secret de peindre les dieux et les héros et les petits amours folâtres. Même il prit part à l'exécution de plus d'un chef-d'œuvre en plaquant des ciels ou en ébauchant des fonds.

Ici, aux bords du Rhin, bien loin à la ronde, il n'y avait

Digitized by Google

point d'autre artiste que Fludribus. Il peignait force enseignes d'auberges, et des tableaux pour les églises et les chapelles, et aussi des portraits de mariées villageoises. Dans le pays sa gloire était incontestée ; car si quelque envieux au regard oblique s'avisait de critiquer son travail, « ce bras tors par-ci, ce nez de travers par-là, et puis cette joue d'une bouffissure outrée, » Fludribus, puisant dans son arsenal de science théorique, lançait de tels projectiles à la tête du censeur, que le malheureux, aux grands mots de « perspective, de coloris et de coloration, de modelé et de raccourcis, » sentait le ressort du raisonnement s'arrêter en lui à l'instant même.

Marguerite ayant, dans sa filiale tendresse, médité longtemps quelle plus jolie surprise elle ferait bien à son père pour fêter son jour de naissance, tint ce langage à maître Fludribus : « J'ai fort souvent entendu raconter qu'en France on décorait les châteaux de belles peintures murales; donnez-moi en petit, dans notre pavillon, une imitation de ces beautés. Ici, retirée du monde, je ne m'entends pas à régler le sujet non plus que l'ordonnance d'un pareil travail; tout cela reste à votre discrétion. Mais il faudra l'exécuter sans bruit, pour que le vieux seigneur ne s'aperçoive de rien. »

Fludribus prit un air important :

« Sans doute c'est là, dit-il, une commission bien modeste; mais je pense comme César : plutôt le premier au village que le second à Rome! Sans compter que là-bas tout est déjà barbouillé ; dans le château du pape un certain Raphaël a d'avance exprimé en peintures murales les meilleures inspirations que j'aie nourries dans mon sein.

» N'importe, je vais produire quelque chose de grand ; je peindrai suivant le procédé de Buffalmaco, qui, à l'aide du vin rouge, sut insinuer de la flamme aux froides couleurs de la fresque. Procurez-moi du vin rouge avant tout. Fournissez-moi encore une nourriture abondante. Avec

Digitized by Google

cela, je ne demanderai pas un gros salaire ; il y a déjà une suprême jouissance dans l'idée que mon pinceau va s'immortaliser par une création monumentale. Je peindrai donc à peu près gratis..... à sept schillings le pied carré. »

C'est ainsi qu'il peignait depuis deux mois déjà sur la surface quadrangulaire qu'abritait le dôme du toit. Il suivait le procédé de Buffalmaco... car il buvait lui-même le vin rouge. Ses compositions étaient élégantes, pleines du sentiment de l'époque mise en scène, et d'une gracieuse conception.

Sur le premier panneau resplendissaient Persée et Andromède. A leurs pieds le dragon gisait frappé à mort; il avait une jolie tête qui rappelait la figure humaine, et en mourant il minaudait encore avec la belle captive. Plus loin n voyait le Jugement de Pâris. Pour que l'œil s'arrêtât sur le héros sans être ébloui de la beauté des déesses, celles-ci regardaient le paysage du fond, et on les voyait seulement de dos. Le même souffle inspiré animait les autres peintures: Diane et Actéon, Orphée et Eurydice. Car c'est à l'antique mythologie que l'homme de génie va emprunter des sujets, et dans le nu seulement peut se produire la révélation plastique de la beauté.

A présent l'œuvre de création était achevée, et de voir cela le maître eut le cœur ému: « Je puis descendre en paix aux sombres bords; mes œuvres seront mon monument. Un jour, aux annales de l'art dans les contrées du Haut-Rhin, une nouvelle ère datera de Fludribus ! »

Il entrait dans le plan de Marguerite d'inaugurer par un concert l'édifice ainsi décoré. Ah ! comme le jeune Werner sentit battre son cœur en apprenant le désir de la belle enfant ! Il monta aussitôt à cheval, s'en fut à Bâle examiner les plus récentes productions de l'art musical, et en rapporta les partitions du maëstro vénitien Claudio de Monteverde, qui, dans le genre suave et pastoral, avait conquis le prix de l'harmonie. A son retour dans la cité forestière, le

Digitized by Google

petit monde des artistes fut en grande rumeur. On se mit à l'étude avec une ardeur dévorante, on s'exerça, on répéta, le tout à l'insu du vieux baron.

Arriva enfin le grand jour, l'anniversaire natal du vieillard. A midi, celui-ci conversait à table avec son très savant ami le prélat de Saint-Blaise, qui, ce jour-là, était venu en carrosse lui apporter ses félicitations. Mais en bas, au jardin, on ornait de guirlandes et de fleurs le pavillon, et les pupîtres se dressaient plantés en longue file. Et successivement arriva du Rhin, en se glissant par la porte latérale, la dévouée confrérie des musiciens de l'orchestre. C'était le jeune bourgmestre haletant sous sa pesante contrebasse, sur laquelle tant de fois il avait promené l'archet pour oublier le fardeau et les déboires de sa charge et la sottise de son conseil municipal. C'était l'obèse chapelain et son violon qu'il savait faire chanter en notes aiguës et gémissantes, comme s'il voulait exhaler en plaintes musicales les vagues aspirations du célibat. Puis, son instrument sous le bras, l'adjoint de l'intendance financière qui, pour le tourment de son chef, s'avisait d'animer aux fanfares du cor les steppes arides de la comptabilité. Il vint aussi, marchant à pas comptés, dans son chétif justaucorps noir, sous son chapeau élimé, le maigre instituteur-suppléant, lui pour qui la musique savait si bien compenser l'insuffisance de salaire, et qui, à défaut de vin et de rôti, faisait son régal d'un air de flûte. N'oublions pas... mais qui pourrait dénombrer les instruments et les instrumentistes? Tout le contingent des forces musicales de la ville était réuni. Et même d'Albbruck, de ses forges lointaines, arriva le régisseur, le seul de la bande qui sût jouer de l'alto.

Comme un peloton de cavaliers qui, pour attendre l'ennemi, s'est embusqué en lieu sûr, ainsi les musiciens guettaient la venue du baron; et de même que le tirailleur, avant que l'action ne s'engage, a soin de flamber son mousquet pour voir si la rosée du matin n'a pas mouillé la poudre,

Digitized by Google

si la pierre rend encore des étincelles : de même, sonnant, râclant, prenant l'accord, ils essayaient leurs instruments.

Marguerite conduisit alors le baron et son hôte au jardin. Les femmes ne sont jamais à court de prétextes dès qu'une plaisanterie, une surprise est en jeu ; elle vanta la fraicheur du pavillon, la belle vue qu'on y avait, si bien que les deux vieillards s'acheminèrent ingénument de ce côté. A leur arrivée éclata comme une salve une fanfare puissante, un frénétique roulement de sons les accueillit ; et de même qu'aux vannes levées d'une écluse les eaux se précipitent en mugissant, de même au début de l'ouverture un torrent d'harmonie jaillit à la rencontre des deux promeneurs surpris.

Werner dirigeait habilement l'orchestre, dont le branle sonore bondissait en mesure. Ah ! les beaux coups d'archet ! Et quels éclats de cuivres, et quelles rentrées de violons ! Aussi agile qu'un criquet des champs, la clarinette sautillait dans la mêlée des sons, tandis que le violoncelle gémissait comme la plainte d'une âme en peine. Du front de celui qui en jouait, la sueur du devoir accompli tombait à grosses gouttes.

Aux derniers rangs de l'orchestre, Fludribus s'escrimait, battant les timbales ; et en même temps, dans les pauses, en homme doué de talents variés, il agitait la baguette d'acier qui fait vibrer le triangle. Le dépit s'était allumé dans son âme, et aux coups sourds des timbales se mêlait le sourd grondement de ses doléances. « Une heureuse tribu, les dilettantes ! Ils sucent gaîment le miel des fleurs qui ne sont écloses dans le cœur du maître qu'au prix de souffrances cruelles, et ils relèvent encore par leurs bévues réciproques la saveur de leur jouissance ! L'art véritable, c'est l'assaut d'un Titan escaladant le ciel ; c'est un combat, une lutte ardente pour la conquête du beau qui réside dans un lointain éternel, et le chagrin vous ronge le cœur au regret d'un idéal qu'on n'a pu atteindre ; mais il n'est que les gâcheurs pour être heureux ! »

Digitized by Google

Peu à peu l'harmonieux tumulte s'apaisa. Comme après un gros orage, alors que le tonnerre a cessé de retentir, par une déchirure des cieux chargés de nuées monte le doux arc-en-ciel, de même au morceau d'ensemble succéda un tendre solo de trompette. Werner le joua. Le son s'envolait du cuivre en notes légères, suavement émues; mais plus d'un concertant jeta un regard étonné sur son cahier de musique, et le chapelain émerveillé, poussant le bras de l'instituteur, lui dit tout bas à l'oreille : « Entendez-vous comme il sonne? Il n'y a rien de cela dans la partition. Lirait-il par hasard ses notes dans les yeux de la demoiselle? »

Le concert fut glorieusement mené à fin, et les musiciens restèrent à bout de forces, mais dédommagés de la peine par la conscience de leur succès. Avec une obligeante politesse le prélat de St-Blaise leur adressa la parole en connaisseur et en politique consommé :

« Une guerre cruelle, dit-il, a fait de graves blessures à notre patrie, et la barbarie n'a que trop bien établi son empire dans les contrées allemandes. C'est donc chose louable que de s'aller délasser en paix dans les bocages consacrés aux muses; cela fortifie et anoblit les cœurs, les caractères en sont visiblement adoucis, et les cris de discorde, le fracas des guerres, cessent de retentir. Ce qui resplendit là sur ces murailles n'accuse pas de vulgaires tendances, et ce que mon oreille vient d'entendre me donne une haute idée des hommes qui l'ont exécuté. Cela m'a presque rappelé mes jeunes années d'Italie, alors qu'à Rome j'étais un auditeur de *Daphné,* l'idylle musicale de Cavalieri, et que mon cœur faillit se consumer dans une pastorale et langoureuse effusion. Continuez donc, mes braves amis, à sacrifier sur l'autel de l'art, faites résonner d'harmonieux accords et gardez-vous des dissensions politiques. Oh ! ce serait une joie suprême de rencontrer partout l'esprit qui vous anime ! »

Il dit, et ces messieurs de l'orchestre s'inclinèrent et

Digitized by Google

reçurent avec une émotion profonde les éloges et les encouragements d'un connaisseur de cette importance. A son tour le baron, la mine épanouie, passa dans leurs rangs, leur serra la main, et sur-le-champ, pour les remercier, — ce n'est pas en paroles que remercie un baron — il fit rouler dans la salle un tonneau d'une exquise bière de mars. « Bien cela, mes chers musiciens! Mes compliments, mon jeune et excellent chef d'orchestre! Où diable avez-vous donc pêché toutes ces belles choses? Et vous aussi, monsieur Fludribus, vous avez là de bonnes peintures. C'est tout à fait de mon goût. Il pourrait sans doute venir des temps où besoin serait de peindre des tabliers à vos déesses; mais ce n'est pas à un vieux soldat de vous jeter la pierre pour quelque nudité un peu franche. Sur ce, buvons un bon coup à la santé de mon noble hôte, à celle des vaillants musiciens, et enfin, si vous m'en croyez, aux déesses que voilà sur ces murailles! Puissent nos hivers du Rhin ne pas leur donner l'onglée! »

Marguerite quitta pour lors la réunion, se doutant bien qu'il y aurait tout à l'heure un peu de tapage. Sur le seuil, pour remercier le trompette, elle lui tendit la main droite. Il serait possible qu'il y eût eu quelque chose d'expressif dans ce serrement de main; or, voici où l'on manque de renseignements positifs: s'adressait-il uniquement à l'artiste ou bien aussi à la personne du jeune homme?

Mais les coupes écumaient, les verres sonnaient; on se mit à boire à outrance, et sur le reste la tradition est muette. Elle ne dit rien du retour de maint buveur attardé; elle ne dit rien non plus du prompt trépas que trouva dans le Rhin, cette nuit-là même, le vieux chapeau de l'instituteur.

Cependant à minuit, lorsque le dernier hôte s'est depuis longtemps acheminé vers sa demeure, les châtaigniers se mettent à chuchoter: « Oh! ces fresques! » dit l'un. « Oh!

Digitized by Google

ce vacarme! » dit l'autre. Et l'un reprend : « Je vois dans l'avenir : je vois deux hommes impitoyables, deux grandes brosses, un baquet rempli de couleur blanche; — et en silence ils étendent un badigeon grisâtre et barbare sur les dieux, les héros, sur Fludribus.

« Autres temps, autres peintres! »

L'autre répond : « J'entends dans l'avenir : j'entends retentir dans cette même salle et monter vers nos cîmes la touchante et simple mélodie allemande d'un chœur d'hommes à quatre voix.

« Autres temps, autres chants! »

Puis tous deux : « Mais l'amour dure par delà tous les âges! »

## IX

### LE MAÎTRE ET L'ÉCOLIÈRE

A peine la symphonie de Claudio de Monteverde s'était-elle envolée sur l'aile du vent, au courant du fleuve, que déjà, dans la cité forestière, on n'avait plus d'autre sujet d'entretien que cette fête musicale. Mais on ne parlait ni de l'inspiration ni du style des mélodies maintenant muettes, ni de ce doux écho qu'elles éveillaient au fond des cœurs; on discutait pour savoir à qui s'étaient adressés, quand le concert finit, les premiers remercîments du baron, lequel des exécutants avait reçu les plus flatteuses paroles de l'abbé, et ce qu'on avait servi en dernier lieu de la cuisine et de la cave du château.

De même que la queue du lézard mort est agitée de soubresauts, de tremblements convulsifs, longtemps après que la vie s'est envolée, de même d'un grand événement la trace se retrouve encore vivante aux caquetages des contemporains.

Digitized by Google

Mais loin de ces mesquineries du profane vulgaire, Marguerite, dès l'aube du jour suivant, s'achemina seule au jardin vers un berceau de verdoyant chèvrefeuille ; c'était pour y rêver à la musique de la veille et surtout au solo de Werner, qui résonnait toujours dans son âme ébranlée comme un discret aveu d'amour. Que vit-elle? Sur la table d'écorce brune, dans la tonnelle, était couchée la trompette elle-même. Oui, recélant comme le cor enchanté d'Huon une magie singulière, muette et pourtant si éloquente au besoin, brillante comme un astre, la trompette était couchée là.

Marguerite s'arrêta interdite devant les rameaux grimpants de l'entrée du berceau. « A-t-il été ici? Et où est-il allé? Pourquoi laisse-t-il si étourdiment sa trompette à l'abandon? Un ver pourrait s'y insinuer, un voleur la faire voyager : si j'allais bien la porter au château pour qu'on y prenne d'elle un soin plus attentif? Non, je m'en vais, je la laisse, et je devrais déjà être partie. »

Et cependant elle ne partit pas ; ses regards restaient attachés à la trompette comme l'alose à l'hameçon. « Je voudrais bien savoir, s'avisa-t-elle, si moi aussi, de mon souffle, je pourrais éveiller un son quelconque là-dedans. Vraiment, je tiens beaucoup à le savoir. Personne ne verra ma tentative; à part Hiddigeigei qui lèche aux feuilles du buis la rosée matinale, à part la gent escarbote en train de fouiller le sable comme son instinct l'y porte, et les chenilles, légères promeneuses, qui rampent sur la tonnelle, il n'est âme vivante aux alentours. »

Elle entre donc, la jeune fille ; elle prend timidement la trompette et l'applique à ses lèvres roses ; mais une sorte d'effroi la fait tressaillir lorsque dans le vibrant tube doré son souffle se convertit en un son éclatant que les vents porteront au loin, ah ! qu'ils porteront, Dieu sait où? Pourtant elle n'a pas la force d'en rester là. Elle souffle, et dans le silence du matin éclate un affreux vacarme de

Digitized by Google

sons heurtés, de notes fausses et dissonantes, au point que les longs poils angora d'Hiddigeigei se dressent sur son dos comme les piquants d'un hérisson, et qu'appaisant d'une douce pression de sa patte son oreille indignée, l'honnête chat dit :

« Endure, ô mon vaillant cœur, toi qui as déjà passé par tant d'épreuves, endure aussi la sonnerie de cette jeune fille ! Nous autres, nous connaissons les lois sur lesquelles repose l'antique énigme de la création, et auxquelles obéit toute résonnance ; et nous le connaissons, ce charme qui flotte invisible à travers l'espace, qui pénètre impalpable comme une ombre dans les organes de l'ouïe, et qui, chez l'animal comme chez l'homme, soulève dans les cœurs les tempêtes de l'amour, le langoureux désir et les transports d'extase, la fureur, le délire. Et pourtant, quand notre amour à nous, chats, pense et s'exprime en doux nocturnes, il faut nous résigner à le voir n'arracher que des sarcasmes aux hommes, et souffrir qu'appliqué à nos meilleures productions « musique de chats » soit un terme flétrissant ! Et rien n'empêchera ces mêmes enfants des hommes d'évoquer des sons comme ceux que je viens d'entendre ! De pareils sons, n'est-ce pas un bouquet d'orties, de paille et d'épines, dans lequel s'épanouit le chardon hérissé ? Et en face de la demoiselle qui tient cette trompette, un homme peut-il encore, sans rougir, critiquer la musique des chats ? Mais patience, vaillant cœur, patience !..... il viendra un temps où l'homme, ce monstre raisonnable, nous empruntera, à nous autres, le moyen de donner au sentiment l'expression convenable ; un temps où le monde entier, dans ses luttes pour atteindre le point culminant de la civilisation, deviendra l'harmonieux émule du peuple chat. Car l'histoire est équitable et répare toutes les injustices. »

Cependant, aux premiers sons essayés par Marguerite, un autre encore qu'Hiddigeigei, un auditeur placé au bas de la tonnelle au bord du Rhin, se sentit plus disposé à la colère qu'à l'enthousiasme.

Digitized by Google

C'était Werner. Il avait de bonne heure emporté sa trompette au jardin, où il voulait, dans la solitude du matin, composer un bout d'ariette. Il déposa d'abord son instrument chéri sur la table du berceau, et pensif, appuyé au parapet du jardin, il regarda le Rhin couler.

« O flots, pensa-t-il, il y a donc toujours en vous le même entraînement! C'est à la mer que vous avez hâte d'arriver, comme mon cœur s'élance vers son amour; et qui est le plus loin du but, ô fleuve vert! toi ou moi? »

Le cours de ces pensées fut interrompu par la cigogne de la tour, qui en ce moment, avec un maternel orgueil, promenait pour la première fois ses petits sur le frais rivage du Rhin. Il y avait plaisir à voir les vieilles cigognes expérimentées se couler dans les sables de la rive pour surprendre une anguille en train de happer des vers dont elle faisait chère lie. Mais après avoir ainsi exercé le droit d'épave sur ces infimes créatures, elle-même devait bientôt servir de déjeûner; car les gros mangent les petits et sont mangés par de plus gros encore, et c'est ainsi que la question sociale trouve dans la nature une solution toute simple. Il ne servit de rien à l'anguille d'avoir la peau glissante, de tordre en se débattant ses grasses chairs, d'asséner de bons coups de sa queue sans écailles; prise et serrée par le bec dentelé de l'oiseau intrépide, elle fut servie, dépecée devant la jeune et intéressante famille, et d'un air digne, avec force claquements de mandibules, les cigognes procédèrent à leur repas du matin.

Pour observer de près ces mœurs étranges, Werner, dont la besogne n'avait rien de pressant, descendit du jardin et gagna le bord du fleuve. Là il s'assit avec précaution sur un banc de mousse peuplé d'insectes, sous des saules inclinant leur pâle feuillage, et il se divertit à contempler en silence les ébats de cette famille de cigognes.

Mais sur notre planète tout plaisir est bien court. Même quand nous savourons les plus tranquilles jouissances, c'est

Digitized by Google

alors que souvent la perfidie du sort, une pierre tombée des nues, brise la coupe entre nos mains. Werner vient-il à peine de se plonger dans sa contemplation, que déjà il lui faut entendre des sons échappés de sa propre trompette, et qui lui entaillent le cœur comme un coutelas ébréché.

« C'est l'aide-jardinier, l'effronté, qui s'est emparé de mon instrument! » s'écrie-t-il en colère. Et il se lève du banc de mousse par un élan si furibond que près de là les jeunes cigognes s'envolent brusquement et se réfugient sur la tour, sans même prendre le temps d'emporter leur anguille. Celle-ci, comme le torse d'un héros mutilé, resta piteusement gisante sur la plage, et la chronique ne dit pas si l'avisée mère cigogne revint pour l'enlever.

Cependant Werner monte au jardin, court au berceau de chèvrefeuille en se tenant sur le velours des pelouses pour qu'un craquement de pas dans les chemins sablés n'aille point trahir là-bas son approche. C'est qu'il veut prendre le téméraire sur le fait, et seconder sa musique en lui battant la mesure sur les épaules. Il entre donc sous la tonnelle, et bouillant de colère il lève déjà la main!..... Mais, comme frappée de la foudre, cette main retombe inerte à son côté, et le coup de poing, de même que l'unité allemande et autres beaux programmes, reste à l'état de projet bien conçu. Werner a vu Marguerite la trompette aux lèvres, les joues gonflées de souffle, pareille à ce joli petit ange en bois sculpté qui embouche le clairon dans l'église de Saint-Fridolin. Et Marguerite est effrayée, comme un voleur surpris dans l'enclos du voisin; à l'instant même la trompette échappe de ses lèvres fleuries. Mais Werner, par quelques mots de politesse bien tournés adoucit l'embarras de la jeune fille, et, magister improvisé, il commence à lui exposer méthodiquement, avec une gravité calculée, les principes de la sonnerie. Il lui montre à manier l'instrument, à en saisir l'embouchure, à le maîtriser pour faire

Digitized by Google

prendre l'essor à la note juste. Marguerite écoutait docilement, et, avant qu'elle y prît garde, son souffle éveilla de nouveaux sons dans la trompette que Werner lui présentait en s'inclinant. Lui-même il joua, pour le lui enseigner, l'air que sonnaient dans la bataille, à l'heure de charger, les cuirassiers de son père : quelques notes seulement, faciles à donner, mais pleines d'énergie et d'expression.

L'amour est de tous les maîtres le plus expéditif ; le succès refusé souvent, pendant des années entières, à un labeur indomptable, il l'obtient par la magie d'une prière ou d'un regard encourageant. N'a-t-on pas vu jadis, en Flandre, un forgeron devenir, grâce à l'amour, et dans un âge avancé déjà, un peintre renommé ? [1]

L'heureux maître, l'heureuse écolière, sous le berceau de chèvrefeuille verdoyant ! On eût dit que le salut de l'empire dépendait de l'étude de cette vieille sonnerie guerrière ; et pourtant à travers leurs deux âmes passait une toute autre mélodie : ce doux chant aussi vieux que la création même, le chant des premières, des jeunes amours. Rien qu'un air sans paroles encore, il est vrai ; mais ils en devinaient le sens et déguisaient sous le couvert du badinage l'impression délicieuse de ce pressentiment.

Attiré par les sons, le baron vint faire sa ronde au jardin ; il voulut se fâcher, mais sa colère se changea bien vite en joyeuse humeur quand son enfant lui sonna la fanfare de ses anciens escadrons. Il dit gaîment à Werner : « Vous déployez, ma foi, dans l'exercice de votre art, un zèle bien ardent. Si cela continue, nous en verrons des merveilles ! Il n'est pas jusqu'à la porte des écuries, qui, par le vent, grince et gémit d'une façon peu mélodieuse ; il n'est pas jusqu'aux grenouilles de l'étang, que vous ne deviez, par la toute-puissance de votre sonnerie, convertir un jour à l'harmonie. »

[1] C'est le peintre d'Anvers Quintin Metsys, celui dont on a dit :
*Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem.*

Digitized by Google

De ce jour, Werner estima sa trompette un trésor que le plus riche marchand de Bâle, même avec le sac le plus lourd d'écus bâlois, ne serait pas en état de lui acheter. La radieuse ! Sur elle s'étaient posées les lèvres de Marguerite !

J.-V. SCHEFFEL.

(Traduit par A. Vendel.)

(*La suite à la prochaine livraison*).

Digitized by Google

# ESSAIS ET NOTICES

### Le *Samstagsblatt* de Mulhouse.

Avec l'année 1866 a cessé de paraître à Mulhouse une modeste feuille hebdomadaire allemande, qui représentait avec tact et convenance l'un des côtés les plus intéressants du mouvement des esprits en Alsace. Fondé il y a onze ans par M. G. Zetter, un vrai poète qui, sous le pseudonyme de Fr. Otte, a conquis depuis longtemps, avec MM. Aug. et Ad. Stœber, *par nobile fratrum*, une place distinguée dans la poésie allemande, le *Samstagsblatt* (feuille du samedi) en même temps qu'il fournissait, dans le domaine de la littérature et de l'histoire, un aliment substantiel aux Alsaciens à qui leur langue maternelle est restée sympathique, se proposait de tenir les lecteurs, dans la mesure de son format, au courant des nouvelles littéraires de l'autre côté du Rhin, et de rendre compte des œuvres qui se publiaient en Alsace. Pendant onze ans il a accompli sa tâche avec autant d'élévation que de conscience et de loyauté.

Le milieu était favorable au *Samstagsblatt*. L'industrieux Mulhouse est propice à tous les genres de travaux, et quand des œuvres de l'esprit se produisent, ces hommes absorbés par les plus grandes affaires, créateurs eux-mêmes dans la plus large acception du mot, sont prêts à faire accueil et à rendre justice aux efforts que d'autres travailleurs tentent dans le domaine du goût, de l'art, de l'érudition.

Un autre avantage encore que présente sous ce rapport la capitale industrielle de l'Est, je dirai presque le centre moral de l'Alsace, c'est qu'elle ne renferme aucun corps hiérarchique prépondérant qui impose autour de lui ses vues arriérées, ses idées préconçues et souvent sa stérilité. Quel qu'il soit, le travailleur est libre et ne relève que de ses œuvres.

Digitized by Google

C'est en habituant ses lecteurs à l'indépendance des opinions que le *Samstagsblatt* a rendu le plus de services. C'est par là aussi qu'il a gagné les sympathies qui se traduisent aujourd'hui par tant de regrets.

Après avoir, pendant onze ans, soutenu le poids du jour et de la chaleur, ayant perdu quelques-uns de ces collaborateurs dont le concours l'avait encouragé naguère à entreprendre son œuvre, M. Zetter s'est senti gagné par une certaine lassitude qui l'a décidé à prendre congé de ses lecteurs. Ses amis osent croire cependant que tout n'est pas fini, quelques-uns prétendent même que cette résolution qui nous coûte si cher à tous ne sera pas définitive, et que sous une forme ou une autre le *Samstagsblatt* pourrait renaître. Je suis persuadé que le jour où Fr. Otte arborera son drapeau, ses abonnés lui feront voir qu'il ne peut se les rendre infidèles, et que de nouveaux collaborateurs viendront avec empressement renforcer le groupe sur lequel il s'était appuyé jusqu'ici.

X. MOSSMANN.

---

***Histoire d'un homme heureux***, par Adolphe Schæffer, 2me édition. — Paris, Michel Lévy frères, 1866, 1 vol. format anglais de (VI) — 388 pages.

Ce n'est pas d'une nouveauté que nous rendons compte aujourd'hui. La première édition de l'ouvrage dont le titre précède a paru il y a deux ans, et la seconde s'épuise dans ce moment. La troisième est peut-être sous presse. C'est un devoir pour la *Revue de l'Est* de signaler ce succès et d'en faire son compliment à l'auteur.

Quoique jeune encore, M. Ad. Schæffer a déjà beaucoup écrit. L'un de ses livres a eu l'honneur d'être traduit en hollandais. Mais c'est la première fois qu'il se fait connaître comme romancier.

A proprement dire l'*Histoire d'un homme heureux* est l'histoire d'un homme résigné. L'auteur précipite son héros de catastrophe en catastrophe jusqu'à la cécité, jusqu'à la misère, jusqu'à la mort. Il se désespère, mais son désespoir tempéré par des consolations plus efficaces que celles des amis de Job n'atteint pas l'audacieuse révolte du vieil Arabe.. Mais peut-être le personnage principal, modelé sur un type trop idéal, n'est-il pas fait du limon qui constitue la généralité de l'espèce humaine. C'est un être de sentiment tel que le moraliste peut le rêver, mais non pas tel qu'on en rencontre dans la vie réelle. Aussi ne faut-il pas chercher dans



Digitized by Google

ce livre cette observation profonde du cœur humain, ce rigoureux enchaînement de causes et d'effets que nous sommes habitués à trouver dans le roman moderne. Paul Lepetit ne se doute pas que par l'analyse de ses sensations dans les épreuves qu'il traverse, il pourrait devenir un homme plus complet, plus éclairé et meilleur. Il n'est pas trempé de manière à ressentir par là une âpre jouissance jusque dans l'abîme de maux où il roule. Peut-être n'est-il pas très logique de faire arborer par ce héros, dès le début de sa carrière, des principes, des règles de conduite qui ne sont guère que le fruit de l'expérience. Si pures et élevées que soient les félicités dont l'auteur fait comme le dédommagement des douleurs subies par son personnage principal, il me répugne de lui voir envisager le bonheur individuel comme le but de la vie et la destinée de l'homme. « La vie, disait Tocqueville, n'est ni un plaisir, ni une douleur, c'est une affaire grave dont nous sommes chargés et qu'il faut conduire et terminer à notre honneur. »

A part ces réserves, le livre de M. Schæffer a des qualités sérieuses qui justifient son succès. L'introduction où il met en scène ces enfants qui, arrivés à l'âge d'homme, vont pour la plupart figurer dans le livre, est un tableau plein de fraîcheur et d'animation. Cette fête chrétienne où il montre l'arbre de Noël montant du rez-de-chaussée à la mansarde et de la mansarde au grenier, est touchante. Somme toute, le roman a toutes les qualités qui devaient le faire goûter par d'aimables lectrices : ce sont elles certainement que M. Schæffer avait en vue en écrivant son livre.

Habitué cependant à un ordre de travaux tout différent, il n'a pas su se dépouiller complétement de quelques tendances religieuses qui frisent la polémique. C'est que M. Schæffer est avant tout un champion du culte dont il est le ministre, et comme tel il a souvent fait preuve d'un véritable talent de penseur et d'érudit. Aussi chez lui la polémique se glisse partout, dans l'histoire littéraire comme dans le roman. Il faut même que la polémique se dégage de ces formes d'emprunt pour qu'il soit le plus à son aise et que son style ait vraiment son allure propre, nette et vive, allant droit au but. On peut ne pas partager toutes les opinions émises dans son *Essai sur l'avenir de la tolérance ;* mais c'est assurément celui de ses livres qui a le plus contribué à procurer à l'auteur le rang qu'il occupe parmi les écrivains contemporains de l'Alsace.

X. MOSSMANN.

---

Digitized by Google

## LETTRE AU DIRECTEUR DE LA REVUE.

Colmar, 10 janvier 1867.

Monsieur le Directeur,

En rendant compte dans les *Archives israélites* de mon « *Étude sur l'histoire des Juifs à Colmar,* » M. Isidore Cahen m'adresse quelques critiques à propos de faits qu'il croit controuvés. Vous vous souvenez qu'en esquissant à grands traits la situation réciproque de la société chrétienne et des Juifs, j'ai cru pouvoir rappeler le commerce d'esclaves chrétiens que des autorités considérables imputent à ces derniers. Je tenais à montrer que les persécutions dont ils ont été constamment victimes au moyen âge, ne tiraient pas seulement leur origine de la haine religieuse et des antipathies de race, et je crois que les érudits qui se sont occupés de l'histoire des Juifs, sont d'accord avec moi pour reconnaître que ce n'est pas là qu'il faut chercher l'unique occasion de ces persécutions. Dans les temps rapprochés, le prêt à intérêt en a été la cause la plus fréquente ; mais à une époque antérieure, la possession et le commerce d'esclaves chrétiens étaient un autre grief constamment invoqué, depuis le troisième concile d'Orléans en 538. Si M. Cahen a des doutes à cet égard, il me suffit de le renvoyer à l'ouvrage récent de M. Otto Stobbe : *Die Juden in Deutschland wœhrend des Mittelalters, Anmerkung* 8, et surtout au livre posthume de Gfrœrer, *Zur Geschichte deutscher Volksrechte im Mittelalter*, tom. II, p. 35-53. C'est là qu'il trouvera notamment les textes dont le rapprochement prouve le commerce d'eunuques que les Juifs de France faisaient avec l'Espagne. Le témoignage du Lombard Luitprand, chargé vers 950 d'une ambassade à la cour de Constantinople, nous apprend également que c'est à Verdun que les marchands (*mercatores*) faisaient subir aux esclaves l'opération qui leur donnait une si grande valeur dans un pays voué alors à la polygamie (cf. Pertz, *Monumenta, script.* tom. III, p. 338). Il suffit de la moindre connaissance des sources pour savoir que sous le nom de *mercatores*, les anciens textes entendent généralement les Juifs, et dans le cas particulier surtout, il n'est pas possible d'admettre que les auteurs des mutilations aient été des Chrétiens, qu'atteignaient à la fois la loi civile et l'autorité plus redoutable encore de l'Église.

Digitized by Google

Il ne s'agit pas là de quelques témoignages isolés et sans valeur. Quand les décrets des conciles, les monuments de la législation laïque, les plaintes de pontifes comme saint Grégoire-le-Grand et l'archevêque Agobard de Lyon (*Liber de insolentia Judæorum*, éd. Baluze), s'accordent sur un fait, je crois que la critique historique est fondée à l'admettre.

Ce n'est pas sans quelque appréhension, Monsieur le Directeur, que je me suis décidé à répondre aux observations des Archives israélites. Sans avoir fourni encore une bien longue carrière, j'ai vu déjà à deux reprises des populations d'Alsace se ruer contre les Juifs; je conçois que des hommes ainsi éprouvés puissent redouter le retour de pareils excès et craindre qu'une parole imprudente ne les provoque. J'ose croire cependant que ni mon étude, ni cette courte discussion ne deviendront le signal de nouvelles persécutions. Je suis de l'avis d'Ozanam : toute vérité historique est bonne à dire, même quand elle semble tourner contre nous. La vérité est la mère de la justice, et c'est la nécessité de la justice que l'histoire doit nous enseigner. Si même il nous en coûte, il faut pratiquer la justice. C'est là la tâche des Chrétiens dans leurs rapports avec les Juifs ; celle des Juifs, c'est le travail, le travail sérieux et productif qui rachète tout : voilà les plus sûrs agents d'assimilation entre les deux races.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de tous mes sentiments d'attachement et de considération.

X. MOSSMANN.

---

*L'Administrateur-Gérant,*

A. ROUSSEAU.

Metz. — Typ. Rousseau-Pallez.

Digitized by Google

# LES INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES

## ET LES TRAVAUX DE M. OPPERT [1]

---

### IV. — ORIGINE DU SYSTÈME GRAPHIQUE CUNÉIFORME

### I

Après le coup-d'œil que nous venons de jeter sur les trois grandes catégories d'épigraphes persanes, touraniennes et assyriennes, on peut se faire une idée du vaste domaine qu'occupe dans l'espace et dans le temps le système graphique cunéiforme.

On trouve des exemples ou des traces d'inscriptions cunéiformes dans le vaste quadrilatère compris entre l'Indus à l'est, l'Oxus et l'Iaxarte au nord, l'Euphrate à l'ouest, le golfe Persique et la mer des Indes au sud. Le système épigraphique qui a fait du clou ou du coin l'élément de ses caractères, paraît à une époque reculée avoir été en somme adopté par tous les peuples de la haute Asie occidentale. Dans les inscriptions recueillies par Schulz sur les bords

[1] Voir la première partie dans la *Revue* de septembre et octobre 1864, p. 431, la seconde dans celle de mars et avril 1865, p. 122, et la troisième dans celle de janvier et février 1866, p. 48.



Digitized by Google

du lac de Van, M. de Saulcy a reconnu les caractères babyloniens, mais il a constaté qu'ils servaient à l'expression d'une langue inconnue qu'on pouvait toutefois soupçonner appartenir à la grande famille indo-européenne [1]. A Suse on a encore pu signaler des épigraphes cunéiformes exprimant un dialecte indéterminé. A Diarbékir enfin, le consul britanique, M. John Taylor, a trouvé sur l'emplacement présumé de *Tigranocerte,* à la source du Tigre et dans plusieurs autres localités, de fort belles inscriptions rédigées en langue assyrienne.

Le document le plus ancien qui ait été jusqu'à présent traduit remonte à plus de 1800 ans avant notre ère. Sa lecture, hérissée de difficultés, est due à un cunéiformisant français que nous avons eu occasion de citer pour ainsi dire à chaque page, M. Ménant [2]. Cette inscription est bien antérieure à la fondation des grands empires de la Chaldée. Le roi Hammourabi, dont elle immortalise les travaux d'irrigation et d'endiguement, ne régnait guère, à part Babylone, que sur quatre ou cinq villes du Bas-Euphrate. Les listes royales de sir Rawlinson et de M. Oppert nous donnent le nom d'un grand nombre de rois appartenant à des dynasties antérieures à Hammourabi, de telle sorte qu'on peut, en restant dans les limites d'une grande réserve, reculer jusqu'à 2500 ans avant Jésus-Christ l'usage des épigraphes cunéiformes. Après avoir traversé les empires séculaires de Babylone et de Ninive et rencontré dans ce long voyage les noms des Sennacherib, des Sardanapale, des Nabuchodonosor, des Cyrus et des Xerxès, la dernière inscription connue nous conduit au dernier des Darius et des Achéménides, et à la conquête macédonienne. La première des grandes inscriptions historiques est donc contemporaine d'Abraham,

[1] *Inscriptions de Van,* dans les mémoires de la Société asiatique de France, 20 juin 1847. — *Revue orientale,* 15 juin 1852.

[2] Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone. 1863.

Digitized by Google

et la dernière d'Alexandre. Plus de quinze siècles les séparent!

Quant à ce qui concerne la richesse des nouveaux matériaux acquis à la science, on n'en saurait trop faire ressortir la variété et l'importance; les textes recueillis dans la Babylonie rempliraient vingt volumes in-folio. Les inscriptions des Achéménides, celles de Borsippa, des Sargonides, expliquées par M. Oppert, ont renouvelé l'histoire de la Perse et de l'Assyrie. La partie de ces antiques documents qui a trait aux sciences, à la grammaire, à l'astronomie, dont on n'a guère jusqu'à présent abordé l'interprétation, présentera bien certainement le plus vif intérêt. Les découvertes et les travaux des cunéiformisants ouvrent à la pensée humaine tout entière des voies ou des éclaircies nouvelles sur le passé.

Un des caractères les plus singuliers de l'écriture cunéiforme et plus particulièrement de l'écriture assyrienne, c'est une fixité relative. Si on se rapporte au dernier millénaire qui constitue en quelque sorte la période classique de la vie du système graphique mésopotamien, on n'a guère à distinguer que les styles de Babylone, de Ninive et de Persépolis, ou les autres différences paléographiques qui tiennent à la matière employée par les lapicides. Il faut arriver aux plus anciennes inscriptions pour reconnaître un ensemble différent et caractérisé de types auxquels on a donné le nom d'*archaïques*. En remontant plus loin encore, on trouve des traces d'une écriture dite *hiératique*. Cette écriture n'est plus, à proprement parler, cunéiforme, et l'analyse de ses signes a permis à M. Oppert d'admettre un système graphique antérieur et primitif, purement hiéroglyphique.

Ces dernières découvertes se rattachent étroitement à une dernière et grande question: l'origine des écritures cunéiformes. Il nous reste à faire connaître les données de ce difficile problème, à exposer la solution due aux recherches de M. Oppert, et à en examiner les diverses conséquences.

Digitized by Google

## II

Les inscriptions persanes ou médiques, les épigraphes trouvées à Suse ou à Van appartenant évidemment à une époque incomparablement plus récente, il paraissait d'abord fort naturel d'attribuer directement à l'Assyrie l'invention du système graphique cunéiforme. C'est à Babylone ou à Ninive en effet que l'on trouve des monuments d'une antiquité parfaitement comparable à ce que nous offrent à cet égard l'Égypte d'un côté, la Chine de l'autre; c'est là seulement que, dès le vingtième siècle avant Jésus-Christ, nous sommes mis en présence d'une écriture régulièrement appliquée aux documents officiels et aux proclamations royales.

Cette hypothèse, si séduisante au premier abord, ne peut plus désormais être soutenue. L'ingénieux examen et la savante critique de M. Oppert aboutissent à cette nette et solide affirmation que les peuples de la Babylonie ont reçu leur écriture d'une race étrangère parlant un idiôme qu'on ne peut en aucune façon rattacher aux langues sémitiques. Dans une exploration qui dépassait les limites des témoignages des historiens, puisqu'elle abordait nécessairement les temps *anté-historiques*, le double point de départ de M. Oppert a été 1° l'origine hiéroglyphique des caractères cunéiformes, 2° l'identité des deux systèmes graphiques, assyrien et touranien.

Il est d'abord incontestable que l'écriture cunéiforme ne doit son caractère distinctif qu'à l'*apex* qui tenait lieu de plume et qu'on appliquait sur le marbre ou sur la brique destinée à recevoir les empreintes. On a trouvé à Babylone des sortes de burins triangulaires à manche d'ivoire dans lesquels il est facile de reconnaître l'instrument qui servait à tracer sur la pierre les signes à forme de coins ou de

Digitized by Google

flèches[1]. Ce stylet a été pour le système graphique cunéiforme ce que le pinceau a été pour l'écriture chinoise. Avant que ce burin ne fût employé, antérieurement aux signes dits *modernes* ou classiques et aux signes *archaïques* qui les ont précédés, nous trouvons des spécimens d'une écriture purement linéaire, sans clous et sans pointes, à laquelle M. Oppert a donné le nom d'*hiératique*. C'est là surtout qu'il est facile de reconnaître et d'étudier les hiéroglyphes originaires dont les dérivations ont donné naissance aux caractères cunéiformes. Les signes idéographiques qui expriment par exemple les idées de main, d'œil, d'oreille, de maison, de porte, de cœur, etc., sont visiblement des peintures, des images, des hiéroglyphes proprement dits. Dans les épigraphes des différentes époques, on peut en quelque sorte suivre pas à pas les métamorphoses à travers lesquelles le signe-image primitif s'est peu à peu transformé, par des dégradations et des abréviations successives, en un monogramme en apparence purement conventionnel.

L'hiéroglyphisme originaire de l'écriture cunéiforme devient ainsi parfaitement évident. M. Oppert en a déduit ce grand principe que les significations syllabiques des lettres cunéiformes doivent représenter le son des mots ou tout au moins du commencement des mots qui exprimaient l'idée, l'image figurée, dans la langue des inventeurs de l'écriture. Si, par exemple, quatre flèches croisées en forme d'étoile ont tout à la fois dans le style archaïque de l'écriture babylonienne la signification idéographique de *Dieu* et la valeur syllabique de *an*, on est en droit d'en conclure que dans la langue des inventeurs du système, Dieu devait se dire *an*, ou tout au moins devait être exprimé par un mot qui commençait par cette syllabe.

Malheureusement, lorsqu'on consultait le vocabulaire assyrien déjà connu, ce critère ne donnait aucun résultat

[1] *Expédition scientifique en Mésopotamie*. I, 59, 63.

Digitized by Google

favorable. A Ninive ou à Babylone, par exemple, l'idée de Dieu était rendue par le mot *Ilou*, congénère de l'*Allah* arabe et de l'*Elohim* hébraïque.

Il n'était pas douteux, d'autre part, que l'écriture des inscriptions dites *médiques* présentait une analogie frappante avec les caractères chaldéens. M. de Saulcy avait déjà signalé cette profonde ressemblance. M. Oppert alla plus loin et établit pour les neuf dixièmes des lettres syllabiques de la Médie, comme pour ses idéogrammes, l'identité des deux systèmes. Ici on se trouvait en présence d'une langue très-différente de l'assyrien, et M. Oppert y constata une justification vraiment étonnante de son hypothèse. Dans la langue des secondes inscriptions, les quatre clous croisés en étoile (style archaïque) ou leur équivalent dans le style moderne (deux clous horizontaux à la suite l'un de l'autre, suivis d'un clou perpendiculaire) ont à la fois la signification idéographique de *Dieu* et la valeur vocale de *an*. Or, dans le médo-touranien, Dieu se dit non plus *ilou* comme à Ninive, mais *an-nap*. La signification syllabique est ici l'équivalent exact du commencement du mot qui exprime dans la langue des secondes inscriptions l'image figurée par l'hiéroglyphe. Le principe de M. Oppert trouve ainsi une très rigoureuse vérification.

Il n'est pas besoin d'insister pour montrer tout ce qu'un pareil fait apporte avec lui de certitude. Un exemple emprunté à nos écritures modernes, autant que leur constitution peut le permettre, en rendra toutefois la perception plus claire.

L'usage a consacré dans notre système graphique un mot d'une nature particulière et qui peut être considéré comme une sorte d'idéogramme. C'est l'ensemble des trois lettres *ETC*, mis à la fin d'une phrase ou d'une énumération. Cette abréviation existe à la fois en latin et en français absolument comme le signe-image des quatre clous croisés en étoile se trouve dans l'écriture assyrienne et dans celle des secondes

Digitized by Google

inscriptions. Quand nous voulons nous astreindre à lire la valeur vocale des trois lettres *etc*, nous les lisons de la même façon dans les deux langues latine et française; de même nous prononçons invariablement la syllabe *an* dans les textes soit médiques, soit chaldéens, lorsque nous prenons dans le sens phonétique le caractère commun aux deux écritures.

Supposons maintenant que nous trouvions dans certains ouvrages au lieu du signe conventionnel *etc*, l'insertion régulière des mots qui en rendent l'idée, on lira en français: *et le reste*, en latin: *et cœtera*. C'est par un procédé identique que dans le système cunéiforme, le lapicide substituant à l'emploi de l'idéogramme, l'inscription des caractères purement syllabiques écrira en assyrien *I-LOU*, en médique *AN-NAP*, pour exprimer phonétiquement l'idée de Dieu.

Ceci posé, alors même que nous ignorerions les rapports et l'âge historiques respectifs du latin et du français, ne pourrions-nous pas répondre à celui qui nous demanderait quelle est la langue dans laquelle on a employé originairement le signe idéographique *ETC?* — Il nous serait facile d'affirmer: 1° Qu'*ETC* est évidemment une abréviation de *et cœtera* et n'a aucun rapport graphique direct avec les mots français *le reste;* 2° que par conséquent le peuple qui a imaginé d'exprimer ainsi brièvement l'idée contenue dans *et cœtera* parlait latin; 3° enfin que le peuple parlant français n'a fait que conserver dans l'écriture venue du dehors et adoptée par lui ce procédé et cesigne d'origine étrangère.

Un raisonnement parfaitement analogue nous permet de conclure que — si d'un côté nous trouvons en assyrien un idéogramme ayant la signification figurative de *Dieu* et la valeur syllabique de *an*, alors que Dieu se dit en assyrien *Ilou*, — si de l'autre nous constatons que dans la langue des inscriptions médo-touraniennes, qui possède elle aussi ce signe avec sa double valeur, *Dieu* se lit et se prononce *An-nap*, — il faut attribuer l'origine du système graphique

Digitized by Google

cunéiforme non à l'Assyrie, mais bien à un peuple parlant une langue analogue sinon identique à celle des Médo-Scythes.

Il y a d'ailleurs un ordre d'arguments parfaitement distinct qui vient ajouter une autorité nouvelle à l'opinion de M. Oppert. L'écriture employée par les Chaldéens répugne visiblement à l'expression d'une langue aussi purement sémitique que celle de Babylone et de Ninive. Il n'y a presque pas de son ordinaire accompagnant les signes graphiques babyloniens qui soit explicable par une langue de cette famille [1]. De vrais sémites ne peuvent en aucune manière avoir inventé une écriture qui serait aussi peu en harmonie avec les convenances de leur idiôme et l'échelle de leurs articulations. — Il faut en conclure que les signes cunéiformes y ont été importés, imposés même peut-être par une nation, par une race *allogène*. Là est la vraie solution qui justifie et explique tout à la fois et d'une part l'opposition des hébraïsants se refusant à admettre le sémitisme d'une langue dissimulée sous le vêtement étranger des signes cunéiformes, opposition dont M. Renan s'est fait le redoutable organe, et de l'autre côté le sémitisme si clair et si évident des radicaux et des formes grammaticales assyriennes, alors que, grâce à l'idée de M. Oppert, on les rhabille, pour ainsi dire, avec les lettres de l'alphabet sémito-phénicien.

Nous pouvons maintenant nous faire une idée quelque peu précise de ce qui s'est passé à une époque des plus reculées sur les rives du Tigre et de l'Euphrate. Les sémites assyriens y ont reçu une écriture hiéroglyphique de mains et de voix étrangères. En l'adoptant, ils acceptèrent en même temps les significations idéographiques des signes, *Dieu* par exemple, pour le caractère dont nous venons de parler, et le son qui y était attaché dans la langue des inventeurs: *An* ou *Annap*. Peu à peu ils négligèrent les idées dont les

[1] Oppert. *Expéd. scient.*, ch. VI.

Digitized by Google

images étaient les représentations, et de cette séparation entre le signe ou la lettre et l'image qui lui avait donné naissance, naquit un système tout à la fois idéogrammatique et syllabique, mais tendant de plus en plus au pur syllabisme, système fort étrange, sans doute, mais dont les avantages surpassaient bien certainement alors les singularités.

Ce n'est là d'ailleurs que l'application d'une loi de développement applicable dans une certaine mesure à tous les systèmes graphiques. L'alphabet de notre civilisation occidentale a une origine analogue. — Notre lettre A, par exemple, doit sa valeur à cette circonstance qu'à l'origine elle figurait hiéroglyphiquement le bœuf (l'A n'est que la tête de bœuf renversée ∀), et que dans les langues sémito-phéniciennes, bœuf se dit *aleph*. L'*aleph* hiéroglyphique est devenu la lettre alphabétique A, absolument comme le quatre clous formant étoile et exprimant l'idée de *Dieu*, se sont transformés en la lettre syllabique *an*.

## III

La langue des inscriptions de la deuxième catégorie, dites *médiques*, devant être indubitablement rattachée à la grande famille tartaro-finnoise, on est déjà, paraît-il, en droit d'affirmer que c'est un peuple scythique ou tartare qui a apporté à l'Assyrie son écriture épigraphique. L'origine touranienne du système cunéiforme, telle est en effet la seconde partie de la thèse que M. Oppert a développée avec autant de logique que de profonde érudition.

Nous croyons avoir montré que le caractère touranien de la langue des secondes inscriptions est rigoureusement certain, et que les observations de M. Renan, loin d'avoir la portée négative qu'il leur attribue, militent en quelque

Digitized by Google

sorte contre ses propres conclusions[1]. Sur le nouveau terrain où nous sommes placé, les découvertes de M. Oppert fournissent tous les éléments d'une vérification et d'une démonstration nouvelle.

Grâce, en effet, aux laborieuses recherches consignées dans les chapitres V, VI et VII de l'*Expédition scientifique en Mésopotamie*, l'origine touranienne de l'écriture de la Chaldée repose sur un ensemble harmonique de faits et de rapprochements aussi précis que solides. Il n'en fallait pas moins, avouons-le, pour établir un fait aussi inattendu, aussi surprenant que l'attribution faite aux Scythes d'un des plus anciens et des plus savants systèmes graphiques qu'ait imaginé l'humanité.

Recueillir ce qui reste de la langue médo-touranienne des secondes inscriptions, confronter les doubles valeurs graphiques, les idées et les sons, conclure de trois ou quatre observations capitales, il est vrai, et très frappantes, que c'est à un peuple frère ou très proche parent des touraniens de la haute Médie que les Assyriens ont emprunté leur écriture, la méthode est sans doute légitime et le résultat fondé; mais cette base unique et isolée d'une argumentation d'ailleurs correcte paraît, quoiqu'on fasse, bien étroite pour servir de fondement à une affirmation aussi importante.

Fort heureusement les épigraphes de Ninive ont révélé à M. Oppert l'existence d'une nouvelle langue, sœur, peut-on dire, de l'idiôme des médo-touraniens. Parmi les nombreuses tablettes exhumées à Koioundjick, on avait déjà signalé une sorte de vocabulaire où, vis à vis du mot sémitique assyrien, on trouvait le mot correspondant dans une langue étrangère. Cette langue, M. Oppert l'a démontré, est évidemment très voisine de celle des secondes inscriptions. C'est, en quelque sorte, le scythique de la Chaldée. Aussi M. Oppert lui a-t-il donné le nom de *kasdo-scythique*. Les

[1] Voir *Les Inscriptions touraniennes*.

Digitized by Google

rapprochements tentés entre les mots de cet idiôme et les significations phonétiques des caractères cunéiformes à double valeur ont fourni des résultats vraiment inespérés. Ce n'est donc pas seulement le médo-scythique, c'est encore le kasdo-scythique qui vient prouver l'origine touranienne de l'écriture assyrienne.

M. Oppert a enfin tenté un troisième ordre de confirmation en s'adressant aux radicaux des langues tartaro-finnoises, actuellement existantes. Les inventeurs de l'écriture cunéiforme ne devaient pas parler, en effet, le médo-touranien qui est plus moderne de cinq siècles, ni même le kasdo-scythique contemporain de Sardanapale, et par conséquent postérieur de trois cents ans. Si on trouve dans ces deux langues des traces aussi sensibles de l'idiôme primitif des inventeurs de l'écriture, ne doit-il pas être permis d'en rechercher jusque dans les langues touraniennes qui paraissent relativement les mieux fixées et les plus anciennes, telles que le turc et le madgyar? Ici encore il a été facile au savant cunéiformisant de montrer que les valeurs phonétiques de certains monogrammes assyriens, qui n'ont pas laissé de traces dans le médo-touranien ou dans le kasdo-scythique, s'expliquent directement par l'étude du vocabulaire des langues tartaro-finnoises. Il nous suffira d'en fournir quelques exemples :

| Monogrammes Assyriens dont le sens idéographique est : | dont la valeur phonétique est : | Mots empruntés aux langues touraniennes : |
|---|---|---|
| 1. Lumière. | 1. *Nap.* | 1. *Nap*, jour, en madgyar. |
| 2. Père. | 2. *At* | 2. *At-ya*, père, en turc. |
| 3. Glaive. | 3. *Pal.* | 3. *Pallos*, épée, en madgyar. |
| 4. Mesure. | 4. *Sam.* | 4. *Szam*, nombre, en madgyar |
| 5. Race. | 5. *Nam.* | 5. *Nem*, race, en madgyar. (En médo-touranien, *Nam-an*, race.) |

Lorsqu'on connaît la fluctuation vraiment prodigieuse, l'état permanent de transformation et de changement

Digitized by Google

incessant qui caractérisent le cours des mots et des désinences dans les dialectes du groupe touranien, on peut apprécier à sa rigoureuse valeur le phénomène de l'identité de ces diverses racines dans le scythique parlé, il y a près de quatre mille ans, sur les bords de l'Euphrate et dans le turc ou le madgyar contemporains. L'historien et le plus éminent critique de la philologie touranienne, M. Max Muller, constate que dans les langues tartaro-finnoises l'unité d'origine n'est le plus souvent attestée, à part un nombre relativement restreint de radicaux, que par la corrélation et la similitude soit des pronoms, soit des noms de nombres auxquels reste attachée une fixité exceptionnelle [1]. Cette dernière contre-épreuve apporte donc à la thèse du touranisme primitif de l'écriture cunéiforme le plus net et le plus éloquent des témoignages.

## IV

Il reste à se rendre compte d'un phénomène aussi extraordinaire que l'apparition d'une langue, d'une écriture et vraisemblablement aussi d'une civilisation touranienne sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, plus de vingt siècles avant l'ère chrétienne. C'est la singularité quelque peu choquante, dans l'état des sciences historiques, d'un pareil événement, plutôt que des considérations philologiques spéciales et bien fondées, qui a, sans nul doute, déterminé la résistance énergique de l'auteur de l'*Histoire des langues sémitiques* à l'origine tartaro-finnoise de l'écriture et de la civilisation chaldaïques.

M. Renan reconnaît que l'auteur de l'*Expédition scienti-*

[1] M. Max Muller. *Letter on the turanian language* — La science du langage, — ch. VIII.

Digitized by Google

*tique en Mésopotamie,* « *a abordé la question d'origine avec beaucoup de bonheur,* » qu'il a établi « *d'une manière certaine l'origine hiéroglyphique de l'alphabet cunéiforme,* » que « *personne n'a porté sur ce point autant de pénétrantes clartés.* » Il déclare que « *décidément l'écriture cunéiforme n'est pas l'œuvre d'une race sémitique,* » mais il ne peut approuver « *qu'on attribue à cette écriture une origine touranienne*[1]. » Quelle est donc à cet égard l'opinion du célèbre orientaliste? Toutes les fois qu'il aborde la solution des difficultés relatives aux découvertes de l'assyriologie, ses conclusions vagues et divergentes trahissent visiblement une frappante indécision. Ainsi après avoir affirmé « qu'en voyant les rapports si évidents des *écritures et des civilisations* de l'Égypte, de la Chine et de la Chaldée, on est porté non à les confondre et à les identifier, mais à les regarder comme appartenant à un même ordre de l'histoire de l'humanité caractérisé par *l'usage des formes idéographiques,* le grand développement matériel, l'absence de l'esprit politique et d'une moralité élevée[2] », M. Renan propose d'y voir l'œuvre d'une race et d'une civilisation *Kouschite* dont l'existence nous serait également révélée par l'Inde anté-brahmanique avant l'arrivée des Ariens. Cette hypothèse apparaît sous des formes et avec des réserves diverses dans le cours de cette savante et charmante histoire des langues sémitiques; elle se retrouve dans les conclusions si nettes, et à certains égards si élevées, qui terminent le dernier livre. L'invention de l'écriture hiéroglyphique cunéiforme y est formellement attribuée aux *Kouschites de l'Asie occidentale*[3].

D'un autre côté, le célèbre écrivain ne rattache pas avec moins de précision la face la plus importante de la civilisation chaldéenne à un élément iranien. « Dans ma pensée,

[1] *Journal des Savants,* mars 1859.

[2] Id. Id.

[3] *Histoire générale des langues sémitiques,* l. V, ch. II, 502.

Digitized by Google

toute la grande civilisation qu'on désigne sous le nom un peu vague d'assyrienne avec ses arts plastiques, *son écriture cunéiforme,* ses institutions militaires et sacerdotales, n'est pas l'œuvre des sémites. La puissante faculté de conquête et de centralisation qui semble avoir été le privilége de l'Assyrie est précisément ce qui manque le plus à la race sémitique..... La race tartare n'a couru le monde que pour détruire; la Chine et l'Égypte n'ont su que durer et s'entourer d'un mur; les races sémitiques n'ont connu que le prosélytisme religieux; la race indo-européenne seule a été conquérante à la grande manière, à la manière de Cyrus, d'Alexandre, des Romains, de Charlemagne. L'Assyrie nous apparaît à cet égard comme un premier essai d'empire fondé par une aristocratie féodale ayant à côté d'elle, comme en Médie et en Perse, une caste religieuse. Nous sommes donc autorisé à rattacher la classe dominante de l'Assyrie, au moins depuis le huitième siècle, à la *race arienne*[1]. »

Le rôle donc que les derniers travaux des assyriologues et notamment ceux de MM. Rawlinson et Oppert, attribuent à l'élément touranien, c'est tantôt aux Kouschites, tantôt aux Ariens de l'Iran que M. Renan prétend le donner. C'est en insistant sur ce dernier point de vue que ses assertions et ses arguments atteignent, il faut le reconnaître, une valeur qui doit être mise bien au-dessus des pures dénégations et des répugnances instinctives exprimées avec élégance dans le *Journal des Savants*[2]. Aujourd'hui toutefois que la plupart des noms propres de Ninive et de Babylone ont été parfaitement lus et analysés[3], leur sémitisme ne peut plus être douteux, et la tentative, ou tout au moins la tendance de M. Renan à les expliquer, après Gesenius et Bohlen, par les idiômes de la Perse, ne peut fournir aucun résultat sérieux.

[1] *Histoire générale des langues sémitiques,* l. I, ch. II, 69.

[2] *Journal des Savants.* Avril 1859.

[3] V. Ménant, les noms propres assyriens. — Benjamin Duprat, 1861.

Digitized by Google

Aussi la partie vraiment solide de l'argumentation soutenue dans le second chapitre du livre premier de l'histoire citée nous paraît-elle reposer exclusivement dans l'étymologie du nom de la Chaldée et des Chaldéens [1], où l'habile écrivain a mis en œuvre les ressources de son érudition et de sa critique. C'est évidemment sur ce terrain et sur ce dernier point qu'il convient de le suivre.

M. Renan prend pour point de départ l'identification du nom des Chaldéens et de celui des Kurdes de la haute Arménie. Entre la forme grecque du nom des dominateurs de l'Assyrie : χαλδαῖοι, Chaldæi, et le mot hébraïque : כשדים, *Kasdim*, il suppose la forme intermédiaire *Kard* voisine de la première par l'affinité des lettres *s* et *r*, et de la seconde par l'affinité des lettres *l* et *r*, lesquelles sont confondues dans les anciens dialectes de l'Iran. Les noms si divers, mais concordants des peuplades et des montagnes du Kurdistan dans l'antiquité : Καρδακες, Καρδοῦχοι, Κορδιᾶιοι, Γορδυηνοι, Γορδυᾶιοι, *Gordiani, Kardu,* donnent une très grande force à cette opinion qui, soutenue d'abord par Michaëlis, développée plus rigoureusement par MM. Lassen et Ritter, a conquis depuis des adhésions aussi importantes que celles de MM. Ewald, Layard, Kunik, Pott. M. Renan n'hésite donc pas à placer dans les montagnes qui couronnent au nord-est le bassin supérieur du Tigre « la Chaldée primitive. »

La seconde partie de sa thèse est beaucoup moins sûre. Pour établir le caractère iranien de la langue *primitive* des Kurdes, il ne suffit pas de montrer avec M. Pott que le langage actuel des populations du Kurdistan n'est pas foncièrement sémitique. La démonstration reste des plus insuffisantes alors, surtout que l'on constate dans cette langue moderne si complexe, la présence d'une forte proportion d'éléments turcs et touraniens. — M. Renan n'en considère pas moins « les Chaldéens établis à Babylone au septième

[1] Renan, loc. cit. l. I ch. II, 5, 7.

Digitized by Google

siècle avant Jésus-Christ, comme un rameau détaché de la famille iranienne qui s'établit plus de deux mille ans avant notre ère dans les campagnes du Kurdistan où on la retrouve aujourd'hui. »

Pour nous, ne trouvant pas de motifs sérieux pour repousser l'assimilation proposée par M. Lassen entre les Kurdes primitifs et les Chaldéens de Babylone, nous sommes porté par cela même à voir dans les premiers de vrais Touraniens. Mais en tout cas l'étymologie du nom de Chaldée nous paraît devoir être d'abord recherché dans la langue elle-même des Chaldéens. Nous croyons que les inscriptions nous fournissent à cet égard de précieuses indications. La racine כשד KaSD, ne se trouve pas, il est vrai, en hébreu ou en arabe. Mais elle existe sous des formes diverses dans la langue assyrienne et les textes persans des inscriptions trilingues nous donnent la signification de ses dérivés. Le verbe KaSaD, dont nous possédons de fréquents exemples dans les épigraphes, signifie marcher en avant, assaillir, attaquer, mieux encore conquérir, — *ana kasadi ana madai* (inscription de Bisitoun, 27) traduit l'iranien *yathâ mâdam parâraçam,* en assaillant, en attaquant la Médie. La forme du substantif a un sens parfaitement conforme. KaSiD signifie l'assaillant, le vainqueur. Le chien de Sardanapale, dont l'image est peinte sur les murs de Koioundjick, s'appelle *Kasid aïbi*, le vainqueur de l'ennemi. Le roi Hammourabi s'intitule le *kasid,* le vainqueur des ennemis de Mérodak [1]. Tiglath-Pileser prend un titre analogue. Il nous paraît probable de voir la véritable origine du nom des Chaldéens, des *Kasdes,* dans un mot qui caractérisait à juste titre les envahisseurs, les conquérants de l'Assyrie, et qu'ils avaient dû probablement s'attribuer eux-mêmes. Ce qui donne d'ailleurs une forte autorité à l'assertion que nous ne craignons pas d'avancer, c'est que cette racine KaSD, dans le

[1] V. Ménant, *Inscriptions de Hammourabi,* 34, 35.

Digitized by Google

sens précité, est parfaitement inconnue aux langues sémitiques et qu'elle doit, par conséquent, avoir une origine étrangère. Cette origine où la chercher ailleurs que dans cette langue touranienne et tartare voisine du médo-scythique que nous trouvons au temps de Sardanapale, vivant côte à côte avec l'assyrien sémitique sur les murs des palais de Ninive?

La comparaison si frappante elle-même, que M. Renan invoque à l'appui de sa thèse, nous paraît devoir être revendiquée en faveur d'une antique influence touranienne en Mésopotamie. « Peut-être l'habitude qu'avaient ces peuples (les Kurdes) de se mettre à la solde des états voisins, leur aura-t-elle livré Babylone de la même manière que Bagdad tomba, quinze cents ans plus tard, sous la dépendances des milices du nord, que le khalifat était obligé d'entretenir. Devenus la caste dominante, ils auront, comme les Turcs, donné leur nom au pays, bien que l'immense population appartînt à une autre race. » Pour compléter le parallélisme si net de ces deux grands faits historiques, il conviendrait d'ajouter que les Kasdes étaient comme les Turcs un peuple tartaro-finnois. C'est toujours le long des rives du Tigre et de l'Euphrate que sont descendues les hordes tartares dont les invasions ont suivi une marche identique à partir de la plus haute antiquité jusqu'à la fin du moyen âge. Les Chaldéens venaient sans doute de ce même grand plateau central d'où descendirent plus tard les Seljoukides et les Ottomans qui se substituèrent comme eux à de vieilles dynasties et qui, comme eux aussi, introduisirent dans la contrée un idiôme essentiellement touranien. Ces grandes invasions, à plus de trois mille ans de distance, présentent ainsi une parfaite conformité.

Que pourrait-on désirer pour que la démonstration fût aussi complète qu'il est permis de l'espérer? Rien de plus, nous semble-t-il, qu'un témoignage historique faisant mention d'une domination scythique ou tartare dans la Baby-



Digitized by Google

lonie. Pour des temps aussi reculés que le vingt-unième ou le vingt-deuxième siècle avant notre ère, il ne serait pas étonnant que dans l'état de nos richesses historiques il nous fît défaut. Il existe pourtant et il est des plus nets. Dans les fragments qui sont parvenus jusqu'à nous, sous le nom de Bérose (très problablement un Iranien du nom de Firouz), et où nous trouvons les sources les plus sûres des antiquités historiques de la Chaldée, l'auteur place justement avant les rois des premières dynasties babyloniennes une occupation scythique. C'est là le premier fait, peut-on dire, des annales de la Babylonie qui offre un caractère vraiment historique, et il convient d'en fixer approximativement la date au-delà du vingtième siècle avant Jésus-Christ.

Devant un tel faisceau de preuves concordantes, bien qu'émanées de sources très différentes, l'affirmation de M. Oppert et l'origine touranienne du système cunéiforme apporté par les Scythes dans la Mésopotamie, nous paraissent désormais être à l'abri de toute contradiction.

## V

Est-il permis de faire avec quelque apparence de certitude un pas de plus dans les régions si obscures du passé anté-historique? Peut-on attribuer sûrement aux populations touraniennes qui occupèrent la Chaldée à cette époque reculée, non pas seulement le transfert, mais l'invention dans le sens le plus absolu du mot d'un système graphique alors purement hiéroglyphique? M. Oppert l'a pensé et il n'a pas hésité à admettre, sur le grand plateau supérieur asiatique, l'existence d'un empire, ou tout au moins d'un centre de civilisation touranien, parfaitement inconnu jusqu'à présent. Cette hypothèse ne repose pas seulement sur l'exacte et parfaite correspondance des valeurs syllabiques

Digitized by Google

des caractères cunéiformes et des radicaux appartenant aux langues touraniennes, correspondance dont nous avons pu apprécier la rigoureuse portée. Elle s'appuye aussi sur un autre ordre de faits : c'est que nous ne connaissons que deux systèmes graphiques dont le caractère figuratif, primitif, irréductible, participe à celui de l'écriture cunéiforme, à savoir : les hiéroglyphes égyptiens d'une part, les idéogrammes de la Chine de l'autre. Pour repousser avec quelque apparence de raison l'induction à laquelle M. Oppert a été nécessairement amené, il faudrait montrer que les hiéroglyphes touraniens de l'Assyrie dérivent en quelque manière du système égyptien ou des caractères chinois. Ni l'une ni l'autre de ces démonstrations n'a été jusqu'à ce jour tentée. Ce serait dans le cas seulement où elle pourrait être sérieusement indiquée qu'on pourrait songer à invoquer soit les anciens rapports de la Chine avec les populations tartaro-finnoises de l'Altaï, soit les traces plus ou moins contestables des antiques invasions scythiques en Égypte et dans le pays de Chanaan. De pareilles suppositions jusqu'à présent ne reposent sur aucune base

Dans l'état actuel de la science, nous sommes donc conduits à admettre trois écritures primitives hiéroglyphiques, et en leur appliquant un critère identique nous devons en attribuer l'invention aux anciens habitants de l'Égypte, aux Chinois et aux Touraniens qui ont transmis leurs hiéroglyphes à l'Assyrie. Ajoutons que bien quelles remontent toutes trois à une très haute antiquité, la dernière doit, selon toute probabilité, être considérée comme la plus récente. — Ces trois écritures présentent d'ailleurs un singulier parallélisme. Chacune d'elles a donné naissance par des phases et des transformations successives et analogues à un système syllabique d'abord et plus tard à un alphabet littéral proprement dit. — Ce que les Hycsos, d'après l'opinion de M. Ewald [1], et les Sémites phéniciens ont fait

[1] Gesch. der V. I. t. I p. 474.

Digitized by Google

pour l'écriture égyptienne, ce que les Japonais et les Coréens ont fait pour les caractères chinois, les Assyriens et les Perses l'ont appliqué au système touranien. Ninive et Babylone ont transformé l'idéogrammatisme pur des hiéroglyphes scythes en une écriture syllabique savante et complète. Après eux les Persans ont tiré de cette dernière les éléments d'un véritable alphabet. L'histoire de l'écriture cunéiforme apporte à cet égard un nouvel exemple et partant un argument puissant à la thèse que ces phases progressives constituent la marche régulière, la loi, pour ainsi dire, du développement de l'écriture.

Il a été longtemps permis de supposer que, dans une certaine mesure, l'admirable et fécond alphabet qui est devenu l'écriture définitive et universelle de la plus grande partie du genre humain, était sorti, par des dérivations lointaines, de l'écriture cunéiforme, ou tout au moins lui avait fait quelques emprunts. Telle était notamment l'opinion de MM. Lepsius et Lowenstern. C'est en effet à Babylone que l'on trouvait les plus anciens spécimens de l'alphabet sémitique, et d'autre part les historiens de l'antiquité, Diodore de Sicile et Pline, par exemple [1], semblaient attribuer à l'alphabet phénicien une origine babylonienne. Cette opinion ne peut guère être défendue après le très remarquable mémoire dans lequel M. François Lenormant, suivant les traces de la science paternelle, a démontré que l'alphabet de *Cadmus*, l'alphabet sémito-phénicien, était sorti de l'écriture cursive égyptienne. Il ne peut plus y avoir de doute sur ce point que les travaux de M. de Rougé avaient d'ailleurs bien éclairé. C'est à l'Égypte que la Phénicie, et par elle le monde ancien occidental d'un côté, le monde brahmanique et indou de l'autre, en somme l'univers civilisé tout entier, doit son système d'écriture.

A la suite de la conquête d'Alexandre, l'écriture cunéi-

[1] Diodore de Sicile, V. 74, fl. — Pline, VII, 56.

Digitized by Google

forme disparaît, en quelque sorte, subitement. Lorsque la Perse reprit, à la chute de la dynastie des Parthes, la suprématie et l'empire de l'Iran, elle ne remit en honneur ni son antique langue, ni cette écriture nationale dans laquelle Cyrus et Darius avaient inscrit leurs fastes. C'est dans la singulière langue connue sous le nom de pehlvi et à l'aide de lettres indirectement issues du système phénicien que sont écrites les épigraphes des Sassanides. L'écriture cunéiforme avait cessé sa vie historique sans donner naissance et léguer son héritage à aucun système graphique dérivé de ses formes et de ses principes. C'est après un oubli ou une ignorance de deux mille ans que la science moderne est venue pénétrer ses mystères et lui restituer, au double point de vue de l'histoire et de la philosophie philologique, une importance et une vie nouvelles.

Le déchiffrement des inscriptions cunéiformes restera désormais comme un des plus laborieux et des plus remarquables titres de gloire de la science contemporaine, et le nom de M. Oppert y sera éternellement attaché. C'est tout à la fois l'honneur et le noble tourment de ce siècle que de poursuivre avec le même élan les plus radicales transformations de l'avenir et les plus secrètes révélations du passé.

PAUL GLAIZE.

---

Digitized by Google

# LE BOURGEOIS DE METZ AU XV^e SIÈCLE

## PHILIPPE DE VIGNEULLE [1]

---

Le sujet de l'entretien que je me propose d'avoir avec vous doit concerner le Bourgeois de Metz au quinzième siècle.

En réfléchissant au titre de cette étude, je n'ai pu, je l'avoue, m'empêcher d'éprouver quelqu'appréhension. N'y avait-il pas en effet témérité de ma part à venir en plein dix-neuvième siècle évoquer le souvenir des Bourgeois du temps passé? Un bourgeois! mais ce nom ne rappelle-t-il pas aussitôt à la pensée une foule de travers, de ridicules et, je ne sais même, quelque chose de vulgaire. N'aperçoit-on pas aussitôt ce personnage que l'immortel auteur du *Bourgeois gentilhomme* peignait avec tant de verve et de malice dans l'une de ses plus vives comédies. L'esprit à ce souvenir, par cette évolution rapide que fait naître l'aiguillon d'une plaisanterie mordante, parcourt aussitôt toutes les faces étranges, burlesques mêmes de ce sujet frappé du cachet du ridicule, et nous ramène bientôt à ces tristes Bourgeois de Molinchard qui, par le récit de leurs ennuis, ont pu distraire quelques-unes de vos soirées. Ainsi nous ne nous rappelons plus que d'une chose, c'est que parmi nous la

[1] Conférences faites à l'hôtel de ville de Metz, le 20 février et le 3 avril 1867.

Digitized by Google

qualité de Bourgeois ne s'applique qu'à ce qui paraît à nos yeux, vulgaire, bas ou ridicule.

Toutes ces pensées, et beaucoup d'autres sans doute, ont dû se presser dans votre esprit. Mais qu'en conclure? C'est que le siècle actuel a hérité du langage du siècle dernier. Dans le siècle passé, quand la noblesse voyait disparaître peu à peu ses priviléges ainsi que les faveurs qui seules survivaient à ses anciens droits, elle voulut en quelque sorte se venger de cette classe de la société qui s'élevait jusqu'à elle, et les beaux esprits, les gens du bel air, comme on disait alors, ne trouvèrent rien de mieux que de raviver contre cette bourgeoisie, au milieu de laquelle ils allaient bientôt se perdre, cette mordante ironie dont les avait armés le génie d'un comédien roturier que leurs pères, à la cour du grand Roi, avaient jadis cru pouvoir humilier de leurs impudents dédains.

Depuis ce temps la qualité de Bourgeois devint une sorte de barrière opposée à tout ce qui semblait s'élever au-dessus de la roture, barrière impuissante pour arrêter ce qui était grand ou généreux, mais qui abaissait justement ces esprits faux, ces hommes téméraires, qui follement oubliaient le rang de la société qui les avaient vu naître ou qui reniaient, avec je ne sais quelle lâche complaisance, le nom loyal et honnête qu'avait porté leur père. Le titre de Bourgeois fut alors une honte pour de tels gens, comme il le sera encore dans l'avenir.

Ces souvenirs cependant n'atteignent en aucune façon le titre que j'ai choisi, et si je n'ai pas craint de les évoquer, c'est qu'ils ne peuvent trouver place dans l'étude qui doit nous occuper. Je m'adresse à une société toute messine, et en indiquant le siècle où je me place, elle sait déjà que je ne veux parler ici que d'un temps où notre cité présentait le spectacle de citoyens fiers de leur courage, de leurs fortes institutions, de leur indépendance; qui se faisaient respecter aussi bien des Lorrains, des Bourguignons, que de la France

Digitized by Google

elle-même ; elle sait qu'en parlant d'un Bourgeois de Metz au quinzième siècle, je fais appel au souvenir le plus honorable, au titre le plus noble dont s'enorgueillissaient nos aïeux.

En cherchant donc quel était en ce siècle un Bourgeois messin, je n'ai qu'un désir, celui de faire connaître *quelle était dans la cité, quelle était dans sa maison* la vie d'un de ces hommes, d'une race si vaillante et si forte qui avait su donner à ses enfants des droits et un pouvoir qui dans nos murs formaient un lien d'égalité entre toutes les familles toujours prêtes à verser sans réserve leur sang pour la défendre.

Commençons donc notre étude et examinons le rôle d'un Bourgeois dans les institutions de la cité.

## I

Au quinzième siècle, la République messine se composait de la ville de Metz et du pays messin qui s'étendait à trois lieues environ autour de la ville [1].

Sa souveraineté s'exerçait sur trois sortes de personnes. C'était d'abord sur des vilains [2] que ses lois appelaient les villons ou bonnes gens des villages, et auxquels nos chroniqueurs donnent le nom de pauvres gens des villages.

Ces villons formaient une population vouée au travail de la terre, qui se composait de serfs et d'hommes libres. Ils ne participaient pas au gouvernement de la cité, seulement celle-ci les défendait et en échange ils lui payaient des sommes considérables à titre de redevances ordinaires ou de tailles extraordinaires sans y comprendre les cens, dîmes, corvées, etc., dûs au seigneur du lieu.

[1] Atour de 1394 (*Histoire bénédictine de Metz, Preuves*, t. IV, page 446).
[2] Voyez *Les Paraiges Messins*, par H. Klipffel, 1863, page 191.

Digitized by Google

C'était ensuite sur les manants [1], artisans, laboureurs, marchands et soldats ne faisant plus la guerre, hommes libres ou serfs ayant obtenu la franchise et la liberté par la durée de leur séjour dans la vlle ; classe à peine comptée dans l'état que dans certaines circonstances cependant elle s'engageait à défendre [2], mais que toujours elle enrichissait par son travail et par les impôts qu'elle payait comme tous les autres habitants de la ville. Le séjour des manants dans ses murs, appelé dans les lois du temps demourance ou ménandie, constituait leur seul titre à la protection de la République.

Enfin le pouvoir souverain de celle-ci s'exerçait encore sur les Bourgeois.

Cette classe se composait de personnes libres, nobles ou roturières, nées dans la ville ou dans sa banlieue, ou de personnes nobles ou roturières ayant acquis le titre de Bourgeois en vertu des lois de la cité [3].

Pour obtenir droit de cité ou la bourgerie, un manant, après que sa résidence avait été dûment constatée, devait établir qu'il avait pris femme dans la ville, ou qu'il était de la nation de Metz. Il présentait ensuite une demande d'admission aux magistrats, et si sa requête était admise il abandonnait le vingtième de ses biens pour l'entretien des murs de la cité. Mais il n'était inscrit sur le rôle de la Bourgeoisie qu'après avoir prêté, la main étendue sur l'autel, le serment solennel dont voici la teneur [4] :

Je fais sçavoir et cognissant à tous que, pour le bien et honnour

[1] Voir traité de paix de l'an 1380, entre Jehan de Mirabel et la ville de Metz. *Maison de Raigecourt*, préface page lvij.

[2] Voir la formule de ce serment. *Bén.*, t. V, page 300 en note.

[3] Atours du 18 juillet 1317, *Bén. Preuv.*, tome III, page 329, et de 1434. *Bén. Preuv.* tome V, page 299.

[4] Voir la formule d'un autre serment de Bourgeoisie, *Bén. Preuv.*, tome III, page 329 note.

Digitized by Google

dont la Cité de Metz est renommée, j'ay délibéré et concluis, en mon plaisir et de mon plain gré et volenté, de demourer et prenre ma résidence en la Cité de Mets, et de fait je me y suis venus asseoir ; et m'ont ad ce gracieusement recehu pour leur bourgeois les sieurs Maistre-Eschevin et les Trezes Jureis de la dicte Cité, pour et en nom d'icelle. Et pour ce ay promis, jure et promet, en bonne foidz et loialment, ma mains touchant sus l'Autel, et sus mon honnour, que je garderais bonnement et loialement la Bourgerie et toutes les ordonnances statuts et coustumes de la dicte Cité et que jamaix contre la dicte Cité ne serais, ne pourchasserais malz, ne dampmaiges, en hault, ne en baix ; et se je sçavoie, ne oyoie dire mal, ne dampmaige, on prejudice de la dicte Cité, ne des habitans d'icelle, je doie annuncier et annunceroie, au plustost que bonnement polroie, au Treses, ou aus Sept de la guerre ; d'icelle et que jamaix contre la dicte Cité, ne les habitants et paiis et signorie appartenant à ycelle, je ne seray, ne ne mefferait, ne ne serais au meffaire, en recoy, ne en appert, en queilconquez manière que ce soit, ou puist estre, à nulz jour maix ; tous malengin en toutes ces choses hors mis et exclus. En tesmoignage de vérité dez choses dessus dictes, etc....

Acte de ce serment était dressé et la lettre scellée, qui contenait la promesse de fidélité faite par le nouveau Bourgeois, était déposée en arche d'aman afin d'y avoir recours si malheureusement il venait à violer sa foi et à encourir les peines terribles dues à la trahison. Ces peines que mérita Jean de Landremont, en 1491, étaient atroces [1]. Placé sur un échafaud, le traître devait, étant tout vivant, avoir le corps ouvert. Son cœur arraché de sa poitrine était ensuite offert à ses regards expirants, et ses membres coupés par quartiers restaient exposés aux portes de la ville tandis que sa tête, plantée sur une pique, était offerte à la vue du peuple là où la trahison devait s'accomplir.

D'autres fois le titre de Bourgeois n'était qu'un don gra-

[1] Voir *Mémoire de Philippe de Vigneulles*, par H. Michelant (1852), pages 114 et s. 386 et s., et Dumont, *Justice criminelle des Trois-Évêchés*, Nancy, (1848), t. II, page 333.

Digitized by Google

cieux fait à quelque personnage dont la ville avait reçu ou attendait quelque service[1]. C'est ainsi qu'en 1398, Ferry de Bitche, seigneur de Deux-Ponts et de Bitche, recevait avec une pension cette qualité, en reconnaissance de laquelle il s'engageait à ne rien entreprendre contre la Cité, à l'avertir de tous les dommages qu'il apprendrait devoir lui être faits, en gardant toutefois son honneur, et à donner et à fournir des vivres moyennant paiement aux troupes messines, suivant l'ordre qu'il en donnera aux officiers et lieutenants de ses forteresses.

Nobles et roturiers pouvaient donc prétendre à la bourgeoisie messine. Tous par cette qualité étaient mis en la garde de la Cité. Mais les roturiers acquéraient en outre une véritable noblesse, car ils jouissaient de tous les droits qui étaient attribués à celle-ci. Comme Bourgeois de Metz, ils pouvaient en effet posséder fiefs et seigneuries, y juger sans appel, faire grâce, commuer la peine de mort ou toute autre peine encourue dans leurs seigneuries en celle qui leur convenait, et comme vassaux ils ne devaient que la bouche et les mains, c'est-à-dire qu'ils ne devaient au seigneur suzerain aucun paiement pour rachat du fief[2].

Mais dans le gouvernement de la Cité ce titre de Bourgeois ne donnait pas à beaucoup près, à ceux qui en étaient investis, le même droit d'intervention dans son gouvernement.

Le bourgeois noble ou roturier ne pouvait prétendre à la participation de la puissance publique, si dès sa réception ou par la suite il ne se rattachait à l'un des paraiges de la Cité, à ces corps qui seuls avaient droit d'accorder la Bourgeoisie (atour de 1317).

[1] Voir Lettre du 23 août 1398, de Ferry de Bitche à la cité de Metz. *Maison de Raigecourt*, Nancy, 1777. Préface, page lvj.

[2] Voir *Coutume de Metz*, Metz 1613, tit. 1, art. 2; tit. 2, art. 3 et 4; tit. 3, art. 1.

Digitized by Google

Pour bien comprendre cette différence existant entre les Bourgeois qui, avec les manants admis à prêter le serment de demourance ou de ménandie, formaient le peuple des paroisses ou le commun, et les Bourgeois que j'appellerai Parageaux, il faut tâcher de nous rendre compte en quoi consistaient ces agrégations de citoyens qui formaient à Metz cette aristocratie connue sous le nom de Paraiges.

Si nous consultons les auteurs qui ont écrit sur l'histoire de notre pays, nous sommes peu éclairés, je dois le dire, sur la nature de ce corps qui, pendant quatre ou cinq siècles, a exercé la souveraine puissance dans notre république. Ce qui paraît certain, c'est qu'aujourd'hui l'on reconnaît unanimement qu'il n'était pas composé de tribus divisées par quartiers, mais de familles dont l'existence était maintenue par certains règlements [1]. Peut-être serait-on parvenu à élucider complétement cette question si les auteurs qui l'ont examinée avaient pris garde que les siècles qui se suivent sont en quelque sorte solidaires les uns des autres, que les institutions d'une époque antérieure se conservent pour venir par des changements successifs se modifier, se transformer, et souvent enfin s'évanouir au milieu d'un état de choses que font naître des idées, des besoins d'amélioration ou seulement des aspirations nouvelles.

Si donc nous nous rappelons qu'il fut un temps où la société n'eut d'autre élément constitutif que la force, nous arriverons, je crois, sans difficulté à comprendre d'une façon complète l'origine des Paraiges, et par suite l'organisation de la république messine sous leur domination.

Il n'est personne qui ne sache que sous les rois Francs l'usage n'ait été de récompenser les services des guerriers qui les accompagnaient par l'abandon, sous le titre de bénéfices [2], de terres faisant partie du domaine royal ; que

[1] Voyez *Paraiges Messins*, par H. Klipffel. — Metz, 1863.— Pages 17 à 32.

[2] Voir sur l'origine des bénéfices, *Essais sur l'histoire de France*, par M. Guizot, 5e édit., pag. 90 et suiv.

Digitized by Google

ces bénéfices étaient soit révocables à la volonté du donateur, soit concédés temporairement ou à vie, soit donnés ou retenus héréditairement ; et que le bénéficier, en acceptant cette libéralité, engageait envers le donateur sa fidélité pour l'entourer, le suivre et le défendre partout.

C'était, en un mot, exiger du bénéficier le service militaire dont Charlemagne, dans un capitulaire de 807, régla avec soin les conditions, prononçant pour peine du refus de service la perte du bénéfice et de l'honneur, et pour simple retard la singulière obligation pour le bénéficier de s'abstenir de vin et de viande pendant autant de jours qu'il aurait tardé à se rendre à la convocation qui lui était faite.

Les mêmes liens, les mêmes obligations s'établissaient aussi entre les grands propriétaires autres que le roi et les hommes libres qui en avaient reçu des bénéfices, et comme le fait remarquer M. Guizot dans ses études sur les institutions politiques de France, du cinquième au dixième siècle « tout chef de bande, grande ou petite, employa les mêmes » moyens pour s'attacher des compagnons et être en droit » d'en attendre les mêmes services et la même fidélité. Ce » fut d'abord sur les alleux primitifs, résultats de la » conquête (c'est-à-dire sur ces terres que les descendants des conquérants de la Gaule ne tenaient que de Dieu et de leur épée et qui ne devaient aucune redevance à qui que ce soit), « qu'eurent lieu les concessions de ce genre. » Bientôt les bénéfices tenus du roi ou d'un chef supérieur » se subdivisèrent pareillement entre les compagnons du » bénéficier, et ..... de cette manière se forma peu à peu » cette hiérarchie des propriétés et des personnes qui devait » devenir la féodalité. »

Sous Charlemagne, l'hérédité dans de semblables concessions ne fut en quelque sorte qu'accidentelle, mais sous ses faibles successeurs elle ne tarda pas à s'établir d'une manière permanente. On la voit apparaître sous Louis-le-Débonnaire, et les troubles qui agitèrent le règne de ce

Digitized by Google

roi, les querelles de ses enfants favorisèrent tellement ces usurpations que Charles-le-Chauve ne put refuser de la sanctionner par ses lois :

*Si un comte de ce royaume vient à mourrir,* dit-il dans un capitulaire de 877, *et que son fils soit auprès de nous, nous voulons que notre fils, avec ceux de nos fidèles qui se trouveront les plus proches parents du comte défunt, ainsi qu'avec les autres officiers du dit comté et l'évêque dans le diocèse du quel il sera situé, pourvoient à son administration, jusqu'à ce que la mort du précédent comte nous ait été annoncée, et que nous ayons pu conférer à son fils, présent à notre cour, les honneurs dont il était revêtu. Que si le fils du comte défunt est enfant, que ce même fils, l'évêque et les autres officiers locaux veillent également à l'administration du comté, jusqu'à ce qu'informés de la mort du père nous ayons accordé au fils la possession des mêmes honneurs*[1].

Dès ce moment la féodalité était en quelque sorte constituée. Il ne fallait plus que laisser au temps le soin de la développer, ce qui ne pouvait tarder à arriver, surtout en autorisant, comme l'avait fait le traité de Verdun après la bataille de Fontenay, tout homme libre, c'est-à-dire tout possesseur d'alleu, à délaisser la protection du roi et à choisir pour seigneur qui bon lui semblerait[2].

La convention réciproque, en latin *Fœdus,* qui se formait ainsi entre le seigneur qui s'engageait à défendre son vassal contre tous, et ce dernier qui s'obligeait à prendre les armes, fût-ce même contre le roi, pour le service du seigneur de son choix et à toute réquisition de sa part, fit donner, au neuvième siècle, à la terre que détenait le vassal,

[1] Voir *Capitularia Regum Francorum,* anno 877. Baluze. Paris, 1677, pages 269 et 270.

[2] Voir *Usages et mœurs des Français,* par Poullin de Lumina. Lyon et Paris, 1769, chapitre *Des Fiefs,* etc., page 196.

Digitized by Google

le nom de *Fief*, terme que nous allons maintenant employer pour désigner la terre détenue par une personne obligée au devoir militaire, envers un seigneur tenu de la protéger et de la défendre.

En présence du service militaire qui lui était dû, le seigneur avait un intérêt évident à ce que le fief ne se divisât pas. Aussi pour arriver à ce résultat et pour éviter que la division en cas de décès du vassal n'ait lieu, le droit féodal consacra-t-il entre les enfants héritiers la possibilité de partager le fief entre eux, tout en conservant son unité vis-à-vis le seigneur dominant [1]. Pour cela, il suffisait que le fils aîné consentît à garantir ses puînés sous son hommage envers le chef seigneur. Par ce moyen les aînés et les frères plus jeunes possédaient donc leur part dans le fief, les uns aussi noblement que les autres, et pour employer le langage consacré, ils étaient *pairs* entre eux dans la possession du fief qu'ils étaient dits tenir en *parage*.

Cette manière de tenir un fief de la part des puînés rapportait moins à l'aîné de profits pécuniers que de devoirs et d'honneurs. L'aîné ne pouvait guère, en effet, exiger de ses frères puînés, qui avaient droit de s'asseoir à sa droite lorsqu'il rendait justice, que la foi et l'hommage de bouche et des mains [2].

Le coutumier d'Angleterre nous a même conservé, en ces termes, cet hommage qui se rendait ainsi :

Monseigneur, je deviens vostre homme de foy, de bouche et de mains, jure et promets que je vous seray féable pour tels fiefs que je tiens de vous : et mettant ses mains entre les mains du seigneur,

[1] Voir liv. IV, tit. III, art. LXXVII des Institutions coutumières de Loisel et surtout le comm. *Institutions coutum. de Loisel comm.*, par Eusèbe de Laurière. Paris 1750, tom. 2, page 137. Et sur les Paraiges, Établissements de Saint-Louis, liv. I, ch. XXII, LXXIV, LXXVI et CXXVI. *Établissements de Saint-Louis*, par l'abbé de Saint-Martin, Paris, 1786.

[2] Voir *Recherches et observations sur les lois féodales*, par Doyen, avocat. Paris, 1779. V° *Droit d'aînesse, parage*, page 141.

Digitized by Google

le seigneur dict : Vous devenez mon homme et m'asseurez de me porter foy et loyauté de fief dont vous requerez être reçu à homme que vous tenez et tiendrez de moy. Le subject répond : Amen. Le seigneur réplique : Je vous reçoy sauf mon droit et l'autruy ; et doit le seigneur le baiser[1].

En général, cette tenure en parage durait tant que le degré de parenté existant entre le parageur ou ses héritiers et les successeurs des frères et sœurs puînés, que l'on nommait parageaux, n'avait pas atteint le huitième ou le neuvième degré de parenté [2]. L'on comprend dès lors facilement les rapports d'assistance réciproque qui existaient entre le parageur, c'est-à-dire le chef de la branche, *Miroir de fief* et tous les parageaux chefs des branches composant une semblable famille, chefs qui à leur tour pouvaient, par des alliances, entraîner à leur suite soit des vassaux, soit d'autres parageaux.

Tout indique que cette organisation paragère, pour certaines familles, existait à Metz dans le courant des dixième et onzième siècles. Car la féodalité s'était aussi, pendant ce temps, établie en Allemagne, et ses institutions s'y conservèrent avec tant d'énergie que Charles Loyseau, qui vivait, au seizième siècle, écrivait dans son *Traité des Ordres et des Dignités,* chapitre XII, nombre 33, que les grands seigneurs allemands observaient encore alors les parages mieux que ne le faisaient les Français. Si cette institution fut modifiée par les usages messins, et elle le fut certainement, elle ne dût l'être que par l'augmentation des degrés de parenté qu'admit, sans doute plus tard, la tenure en parage, et après de longues luttes qui se produisirent vers le treizième siècle et dont notre histoire conserve les traces, par l'admission des simples roturiers à la possession

[1] V. d'Argentré sur l'art. 320 de la *Coutume de Bretagne.*

[2] V. art. 284, *Coutume de Bretagne* et *Établissements de Saint-Louis,* chapitre LXXIV.

Digitized by Google

des fiefs, qui partout ailleurs ne pouvaient être tenus que par des nobles.

Les roturiers purent donc vers ce temps-là tenir en parage et entrer sous le titre de Paraige du Commun [1] dans l'administration de la cité, mais avec un droit de représentation différent de celui des anciens Parages ou Paraiges, si l'on prononce ce mot avec l'accent roman. Le Paraige du commun fut moins un véritable Parage qu'un rouage dans l'administration de la cité, devenu nécessaire comme résultat de luttes violentes.

Ce serait, je l'avoue, à cet événement tout messin, à cette ascension des roturiers au droit de tenir des fiefs, que je rattacherais la légende d'un caractère non moins messin, du bon duc Hervis-le-Vilain, fils de Thierry-le-Marchand, prévôt de Metz [2]. Elle me semble en effet destinée à mettre en relief ce droit des bourgeois roturiers à posséder fiefs aussi bien que les nobles, grâce à leur bravoure, et à faire consacrer pour eux ce titre de noblesse que relève avec tant d'énergie, en faveur des bourgeois de Metz, l'auteur de la *Maison de Raigecourt*, lorsqu'il dit: *Tous citain de Metz était noble portant armoiries et jouissant de tous les privilèges de la noblesse* [3]. Ce privilège leur fut conservé par un arrêt du conseil d'État du 22 août 1693, lorsque Metz était réunie à la France et quand déjà les Paraiges s'étaient depuis longtemps éteints avec la république qu'ils avaient illustrée [4].

Quoiqu'il en soit, l'alliance entre elles des familles paragères, nobles ou roturières, fut le moyen qui leur assura le pouvoir dans la cité sans en exclure cependant les bour-

[1] Sur le Paraige du commun, voir atour du 6 juillet 1350. *Bén. Pr.* t. 3. p. 199, et atour du 20 janvier 1389, t. 4, p. 391.

[2] V. *Études sur l'histoire de Metz*, par A. Prost, page 367.

[3] *Maison de Raigecourt*. Préface, p. xvij.

[4] Voir *Coutume de Metz*, commentée par Dillange. Ed. in-4°, p. 26.



Digitized by Google

geois. Ceux-ci gardaient en effet une certaine influence sur la direction des affaires, grâce au concours qu'ils étaient obligés de prêter à la défense de la ville et aux finances, par le paiement d'impôts ou de tailles. C'était ordinairement dans les paroisses, à l'issue de la messe, qu'ils étaient consultés et qu'ils émettaient leur avis.

Mais le bourgeois des Paraiges, lui, délibérait avec ce corps, et grâce à sa qualité il pouvait occuper toutes les charges de la cité. Il pouvait être Changeur, Maire, Trésorier, Wardour, Prud'homme, Sept ou Treize, et à sa naissance sa mère pouvait faire pour lui ce beau rêve, ce souhait de toutes les dames messines, d'avoir un fils qui fût une fois en sa vie Maître-Echevin de Metz ou pour le moins roi de France [1].

Les Paraiges au surplus n'étaient pas complètement fermés aux autres bourgeois. Un bourgeois pouvait y entrer en épousant ou une veuve ou une fille de Paraige [2] dont il prenait les obligations dans la tenure en Parage. En prêtant le serment de fidélité au Parageur il acquérait les droits des Parageaux apportant sans doute sa fortune pour soutenir l'éclat et les charges du Parage dans lequel il comptait désormais.

Un mode de recrutement si restreint devait évidemment diminuer la puissance des Paraiges dont les membres pouvaient voir leur fortune s'évanouir dans la gestion même des fonctions de l'état qu'ils s'étaient réservées et leurs branches disparaître par l'extinction des familles qui les composaient [3]. Mais l'orgueil aristocratique les soutenait et l'on ne peut être surpris des termes du refus que fit l'évêque de Metz d'assister au festin par lequel le maréchal de Vielleville célébrait la nomination de Michel Praillon aux fonctions de

[1] Voir *Les Paraiges Messins*, par H. Klipffel, p. 34.

[2] Atour de 1367. *Bén. Pr.* t. 4, p. 238.

[3] Voir *Les Paraiges messins*, par H. Klipffel, p. 227.

Digitized by Google

Maître-Echevin, en disant qu'il ne pouvait s'y rendre, parce qu'au préjudice de son neveu les anciens droits avaient été abolis, *qu'on les avait ôtés à la noblesse pour y substituer des vilains.*

L'histoire des Paraiges messins se lie donc intimement à la situation des bourgeois dans la cité, mais faire cette histoire ce serait écrire celle de la République messine du treizième au seizième siècle, histoire déjà tracée par une plume habile avec un rare bonheur [1].

Nous y apprenons à connaître l'administration intérieure de la république, ses guerres, ses négociations et ses alliances, mais il nous reste à rechercher la vie intérieure, le cercle des travaux et des distractions de la bourgeoisie, car généralement l'histoire d'un corps politique n'entre pas dans ces détails de la vie privée, des idées et des impressions d'une classe aussi modeste, aussi humble que celle du peuple des paroisses, c'est cependant ce tableau que je voudrais maintenant faire passer sous vos yeux.

[1] Cet exposé fait devant un auditoire qui n'avait pas à entrer dans l'examen de la question que soulève l'origine des paraiges messins, mais auquel il suffisait de comprendre comment cette organisation qui joue un si grand rôle dans l'histoire de la cité se rattachait aux instititutions de la féodalité, ne donne pas tous les détails que comporte l'étude de l'*Origine des Paraiges.* Il serait en effet nécessaire de démontrer que la famille paragère pouvait et devait exister à Metz avant que les familles des paraiges ne prissent le gouvernement de la cité, et qu'elle subsista jusqu'à la dispersion de ces familles au seizième siècle, quand Henri II fut reçu dans la ville. Il y aurait donc lieu de faire sur ce point de l'histoire de la cité un travail spécial dans lequel seraient examinées les dispositions des atours s'appliquant à l'exercice des droits de ces familles, la valeur des armoiries que chacune d'elles portait, et où l'on rapprocherait tous les documents de nature à jeter quelque lumière sur le temps où ces familles s'attribuèrent l'administration, sur leur organisation politique et sur leur chute.

Digitized by Google

## II

Pour accomplir mon dessein, je trouve heureusement sous ma main les Mémoires d'un simple bourgeois de Metz au quinzième siècle, ceux de Philippe de Vigneulles, dont le nom vous est sans doute connu comme auteur d'une chronique concernant notre cité, mais dont la vie nous est moins familière n'ayant été publiée qu'à Stuttgard en 1852, par notre compatriote M. Henri Michelant.

Pour apprécier ces curieux mémoires écrits par Philippe de Vigneulles dans ses heures de loisir, sous l'impression des sentiments que lui faisaient éprouver les événements qui se passaient autour de lui, laissez-moi d'abord vous dire quel était cet humble écrivain, en me permettant de vous lire le résumé de cette existence dans la notice si complète donnée par M. Michelant en tête des Mémoires qu'il publiait. Toutefois, comme je ne puis vous la dire en allemand, ainsi qu'elle est écrite, puisque cette langue n'est pas celle de notre ville, j'emprunterai la traduction française, en quelque sorte inédite, qu'en a faite l'un de nos concitoyens.

### *Vie de Philippe de Vigneulles*

Philippe Gérard naquit à Vigneulles en 1471 ; c'était une époque de grands troubles pour la République de Metz, exposée quelle était aux excursions des routiers et du parti Bourguignon, ou aux attaques des ducs de Lorraine, les ennemis les plus acharnés de ses libertés. Son père, Jean Gérard, maire du village de Vigneulles, possédait une honnête aisance, eu égard aux fortunes de ce temps et à sa

Digitized by Google

position personnelle. Aussi chercha-t-il à donner à son fils une éducation que les circonstances fâcheuses au milieu desquelles on se trouvait vinrent souvent interrompre. Ce fut d'abord à Saint-Martin, près Metz, que Philippe se rendit, puis chez le notaire Jennat, à Metz même, et il revint en 1480, après la mort de sa mère, à Lorry, village tout voisin de Vigneulles. Plus tard il alla au prieuré d'Amenge; de là chez un prêtre séculier à Saulny, et enfin chez Jennat d'Hannonville, où il devait étudier la procédure. En ces différents lieux, son goût naturel pour l'étude le poussait à fréquenter assidûment les écoles; mais il se plaignit de ce que son père et sa belle-mère, ayant d'autres pensées, ne lui permettaient pas de s'occuper exclusivement de son instruction.

Ces fréquents changements de résidence développèrent sans doute chez Philippe ce goût des voyages que sentent en eux-mêmes tous les esprits avides de s'instruire; aussi, après une altercation assez vive avec son dernier maître, qui le chassa de chez lui de la manière la plus brutale, résolut-il d'entreprendre un voyage et de se rendre enfin indépendant. Mais pendant longtemps il dut ajourner son projet, faute d'argent et d'un compagnon qui l'eût encouragé. Il accomplit enfin sa résolution, et en 1486, âgé de quatorze à quinze ans, il partit pour Rome, malgré tous les efforts de son père pour le faire renoncer à ses idées. Il eût pu trouver en Suisse l'occasion de se placer avantageusement; car s'étant arrêté à Genève, chez un chanoine de Saint-Pierre, celui-ci, captivé par son intelligence et sa facilité, voulait lui faire apprendre l'orfèvrerie, profession fort estimée alors. Mais le désir de conserver son indépendance et de mener à bonne fin son entreprise empêcha notre jeune voyageur d'accepter ces propositions. Il résista même aux prières de son père, qui l'avait fait rechercher par son compagnon de voyage revenu d'abord à Metz, et il poursuivit sa route vers Rome.

Digitized by Google

Philippe commença à servir un héraut d'armes du duc de Calabre, qui l'emmena avec lui à Naples et dans les autres provinces qu'il parcourut. Il s'engagea ensuite chez un homme de guerre; mais, ennuyé de cette position, il quitta ce dernier maître, non sans quelque difficulté, et prit le parti de revenir en France. Toutefois le retard des navires de transports l'obligea d'entrer au service d'un Napolitain, musicien de la cour, qu'il suivit dans différentes parties du royaume. Enfin, après un séjour de trois ans et demi en Italie, il profita du départ d'un gentilhomme napolitain qui se rendait en qualité d'ambassadeur près du roi de France, pour le suivre jusqu'à Lyon, en conduisant les chevaux de sa suite; là il s'échappa pour n'être pas obligé d'aller jusqu'à Tours, ce qui l'eût trop détourné de sa route. En peu de jours il regagna la Lorraine, et fit si bien par son intelligence et son adresse qu'il parvint à franchir les passages que gardaient les partisans de Bassompierre, alors en hostilité avec la ville de Metz. Désirant se fixer dans cette ville, Philippe entra chez un marchand nommé Didier Baillat, pour apprendre le métier de drapier et de chaussetier. Il accompagna son patron à Francfort et à Anvers, pour y faire des achats de marchandises, et ils eussent poussé leur voyage jusqu'à Paris s'ils n'en eussent été empêchés par les routiers et les bandits qui rendaient en ce temps les routes fort dangereuses. A cette époque sévissait à Metz une épidémie qui avait obligé Jean Gérard de se retirer à la campagne, bien contre le gré de son fils qui semblait pressentir combien ce séjour pourrait leur être funeste. C'est donc à Vigneulles que Philippe rejoignit son père au retour de son voyage. Pendant les six semaines qu'il y passa, il fit la cour à une jeune fille nommée Zabeline (Isabelle), habitant un village près de Lessy, et avec laquelle son père désirait le marier. Mais avant de pousser la chose plus loin, il voulut aller à Saint-Nicolas-de-Port, près Nancy, pour accomplir un vœu

Digitized by Google

qu'il avait fait pendant son voyage en Italie ; après quoi il revint à Vigneulles. La nuit suivante, l'une des plus froides de l'hiver de 1489, ils furent attaqués, lui et son père, par des hommes d'armes ou plutôt par des voleurs qui voulaient leur extorquer une forte rançon, et traînés, presque nus et blessés, à travers les bois jusqu'au château de Chauvency sur la Meuse, où ils souffriraient une affreuse captivité [1]. Ils échouèrent dans une tentative d'évasion ; toutefois le père, à peine guéri des blessures qu'il avait reçues, obtint sa liberté à la condition d'envoyer une somme convenue pour sa rançon, tandis que son fils devait rester en prison comme garant de l'exécution de sa promesse.

Philippe fut donc retenu malgré les instantes prières de son père, en dépit des démarches les plus actives des magistrats de Metz, en dépit même de l'intervention du duc de Lorraine qui les appuyait ; et ses oppresseurs étant parvenus à le soustraire à toutes les recherches, le malheureux prisonnier ne put recouver la liberté qu'en donnant une somme de cinq cents florins d'or, après avoir subi une réclusion de quatorze mois, pendant lesquels ses bourreaux ne lui épargnèrent aucun tourment physique et moral. De retour dans sa famille, il rentra chez son patron pour terminer son apprentissage, et, comme les voyages et la souffrance l'avaient singulièrement mûri, il se prit à désirer de trouver dans son propre foyer le repos et les aises dont il avait tant besoin. Aussi revint-il à son projet d'épouser la jeune fille qu'il avait recherchée avant son enlèvement par les brigands. Mais le père de Zabeline, qui, deux fois déjà, avait donné et retiré son consentement, chercha à susciter de nouveaux embarras. Gérard, père de Philippe, qui craignait de voir les projets d'établissement de son fils indéfiniment retardés, conclut aussitôt, pour notre jeune

[1] De pareils attentats n'étaient pas rares à cette époque. Voyez les *Ricordi de Andrea Bocchineri de Prato*. Archivio, storico Italiano. Append. B. 1.

Digitized by Google

marchand, alors âgé de vingt et un ans, un autre mariage contre lequel il ne semble pas avoir éprouvé une grande opposition. Peu de temps après, Philippe se fixa à Rampol avec sa jeune femme; ses affaires furent heureuses; mais sa femme, aux bonnes qualités de laquelle il attribue sa réussite, lui fut enlevée après l'avoir rendu père. Le souvenir de Zabeline contribua sans doute à adoucir ses chagrins, car l'année suivante, en 1494, il rechercha de nouveau la main de cette jeune fille, qu'elle et ses parents mieux avisés lui accordèrent sans plus de retard. Depuis ce moment jusqu'en 1507, la vie de Philippe n'est entrecoupée que par de vains incidents. Zabeline lui donna régulièrement un enfant chaque année: deux graves maladies, résultant sans doute de sa captivité, un voyage annuel à la foire du Landy pour ses affaires, quelques acquisitions, quelques réparations dans sa maison, sans compter un pèlerinage à Toul et à Saint-Nicolas en 1497, en compagnie de sa femme, tels furent les seuls événements de sa vie.

En 1507, il obtint le premier rang dans sa corporation en exposant un chef-d'œuvre qu'il défia tous ses confrères d'imiter. Il entreprit un nouveau pèlerinage à Notre-Dame de Liance, et fit encore à son retour une maladie très grave; mais l'année suivante surtout fut pour lui pleine de malheurs. Une épidémie des plus malignes ravagea le pays messin. Philippe perdit d'abord deux enfants âgés de dix et douze ans, puis un apprenti. Sa femme, qui était enceinte, fut prise de la maladie; elle parvint cependant à s'en tirer ainsi qu'une servante; mais ses autres enfants furent dispersés; et de onze personnes, il n'y en eut plus que trois à sa table. Un second apprenti le quitte; il est obligé de fermer sa boutique et d'aller s'établir à Lessy, pour y attendre la cessation de l'épidémie. Sa sage prévoyance n'obtint pas cependant le résultat qu'il en attendait: il vit encore mourir deux enfants en bas-âge; son père et sa belle-mère tombèrent également malades après avoir perdu

Digitized by Google

deux servantes, de sorte que le pauvre Philippe, pour ne point laisser ses parents seuls et sans secours, dut retourner près d'eux et les soigner de concert avec sa femme; il eut la douleur de fermer les yeux à son père après l'avoir vu languir pendant sept mois. Peu s'en fallut que lui-même ne devînt aveugle. L'année suivante il eut une rechute qui ne l'empêcha point toutefois d'aller au Landy; il y recueillit avec soin toutes les nouvelles du temps, pour lesquelles il montre toujours une véritable avidité. Les guerres d'Italie occupaient alors tous les esprits, et par l'importance des événements, et à cause de la part qu'y prenaient les plus grands souverains de l'Europe. Philippe rassembla les renseignements les plus dignes de foi, parmi lesquels on doit principalement citer les rapports officiels au Parlement de Paris. A son retour, sa femme lui donna encore un fils, qu'il perdit peu après. Nous le voyons en 1510, et peut-être pour se distraire de toutes ses pénibles épreuves, entreprendre un nouveau voyage. Revenu du Landy, il alla visiter à Aix-la-Chapelle, à Cologne, à Coblentz, à Duren, etc., les reliques exposées pour le grand Jubilé. Je dis qu'il alla visiter les reliques, car à part son itinéraire qu'il raconte en grand détail, selon sa coutume, il ne décrit absolument rien autre chose dans la relation de cette excursion, qui cependant offre plusieurs circonstances dignes de remarque. En 1512, il fit un pèlerinage à Saint-Claude et visita à cette occasion les salines de Salins. A ce propos il peint avec une naïveté vraiment pittoresque la simplicité et la surprise d'une famille de bourgeois qui s'étonnaient de trouver l'eau salée aussi limpide que l'eau pure et sans différence sensible. La petite ruse de l'employé qui les conduisait, ses plaintes sur l'amertume que leur fait éprouver l'eau douce, parce quelle les retarde dans la préparation du sel, tout enfin présente un tableau digne d'un peintre flamand ou hollandais. A partir de ce moment, la vie de Philippe

Digitized by Google

n'offre plus guère de particularités remarquables; des pertes, suites inévitables de tout commerce; des distractions, comme la représentation des mystères dans lesquels il remplit un rôle; l'inauguration d'une nouvelle paroisse pour laquelle il est nommé roi de la fête; enfin des mascarades, tels sont les événements les plus saillants de sa vie, dans laquelle cependant la littérature paraît avoir occupé une place très importante, sans que pour cela il ait abandonné son commerce ou négligé ses affaires. C'est ainsi que, en 1515, il met la dernière main à la traduction du Garin le Loherrain, et à son recueil de chroniques, dont il commence la collection bien longtemps auparavant; et en 1519 il achète des rentes pour plus de mille livres, somme qui, à cette époque, répondait à quelque chose comme douze mille francs de nos jours. Son bien-être fixa sur lui l'attention de ses concitoyens; aussi l'administration lui offrit-elle une charge de receveur ou changeur de la ville: c'était une fonction importante et lucrative. Mais notre chroniqueur, qui savait toute la peine qu'il avait eue à amasser sa fortune, se souciait fort peu de la hasarder en avançant des sommes considérables pour le service de la cité; il préféra donc, après y avoir réfléchi, décliner un honneur dangereux et des avantages hypothétiques, et goûter enfin *otium cum dignitate*. De toute sa famille il n'avait survécu que deux enfants, un fils et une fille: cette dernière, mariée depuis quelques années, lui donna des petits-enfants en 1518 et 1520.

Le récit de ces événements remplit les dernières pages de la partie des écrits de Philippe consacrés à la peinture de sa vie domestique. Quelles furent les occupations ultérieures qui l'empêchèrent de continuer son ouvrage? Ce fut sans doute le travail de la grande Chronique, dont il ne parle au commencement de son livre que pour en mentionner la partie relative à l'origine fabuleuse de Metz, mais qu'il prolonge jusqu'en 1525, c'est-à-dire cinq ans plus

Digitized by Google

tard que ses Mémoires et presque jusqu'à la fin de sa carrière. Nous n'avons point de données certaines sur l'époque de sa mort; et bien que d'autres chroniqueurs nous aient parlé de sa captivité, ils ne font plus mention de lui depuis ce moment; toutefois, de quelques papiers et de quelques arrêtés de comptes qui se sont conservés dans sa famille, et qui remontent presque jusqu'à lui, il résulterait que Philippe figure encore dans un acte de procédure du 1er novembre 1527, et que sa femme Zabeline prend le titre de veuve à partir de 1528. Si l'année commençait au 1er janvier, la date de sa mort se trouverait comprise dans un laps de temps de six semaines; mais d'après ce que nous dit Philippe lui-même, l'année commençait à Metz le 19 mars, jour de l'élection du Maître-Échevin, ce qui nous laisse un espace de quatre mois pour déterminer d'une manière approchée l'époque de sa mort.

Cet abrégé de la vie de Philippe de Vigneulles nous fait connaître le Bourgeois de Metz dont les Mémoires vont désormais nous occuper.

Pour les étudier d'une façon régulière, nous remarquerons que l'existence de toute personne se compose d'actes extérieurs, *usages* et *habitudes* imposées par la nécessité de la conservation de l'individu, nécessité qui le force à développer son intelligence comme à pourvoir à ses moyens d'existence, et d'actes intérieurs qui constituent ses *pensées*, ses *sentiments*. Nous rechercherons donc dans la vie du loyal et honnête marchand que nous prenons pour type ce qui constitue les mœurs de la Bourgeoisie messine au quinzième siècle, non pas de cette Bourgeoisie riche et noble des Paraiges qui puisait par ses rapports avec les cités voisines ou avec les princes et les rois en relations fréquentes avec la République messine, une manière de vivre différente de celle des autres habitants de la ville, mais de cette Bour-

Digitized by Google

geoisie qui formait le commun de la cité, tous gens de même classe auxquels seulement un degré de fortune différent donnait dans leur ménage une plus ou moins grande aisance. Cette classe moyenne de la société messine, je la crois parfaitement représentée par Philippe de Vigneulles, tel qu'il se dessine devant nous dans ses Mémoires; car sa famille paternelle, originaire de Lorry près de Metz, et celle de sa mère, originaire de Nauroy, d'où elle était venue s'établir à Vigneulles, se compósaient, pour employer ses expressions, de *gens ayant compétemment de biens et de fortune pour avec la peine de leur corps se gouverner et entretenir*. Ce sont donc des personnes dont le travail manuel est le lot, et qui ne peuvent prétendre à fixer sur elles l'attention publique que quand l'intelligence, l'ordre et l'économie auront agrandi leur position sociale. Enfin, quand nous aurons connu les mœurs de cette Bourgeoisie, nous tâcherons de faire un pas de plus, et nous essayerons de pénétrer dans sa pensée, de connaître son cœur et ses sentiments.

C. CAILLY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

---

Digitized by Google

# LE CAPITAINE FRANCISQUE

## CHRONIQUE [1]

---

Habitués, comme nous le sommes, à vivre sous un gouvernement régulier où chaque individu doit forcément se soumettre à une loi commune à tous, nous éprouvons toujours un certain étonnement lorsque nous parcourons les chroniques du moyen âge et même de la Renaissance. Voici, par exemple, un homme d'une naissance inconnue, qui sans posséder ni terres, ni châteaux, a pu vivre, avec une armée qu'il s'était créée, aux dépens des petits états qui souffraient de ses déprédations. Il n'avait pourtant pour soutenir cette existence aventureuse que ses talents militaires, sa bravoure et son épée. Sa vie nous a paru caractériser une époque, et nous avons essayé d'en esquisser les principaux traits.

Le 28 avril 1516, il y avait fête à Nancy; dès le point du jour les canons avaient grondé sur les remparts et le son joyeux des cloches avait retenti dans toutes les églises. Sur la route de Saint-Nicolas à la capitale, le peuple arri-

[1] Les lecteurs de l'*Austrasie* n'ont certainement pas oublié les fragments que M. de Bouteiller avait détachés au profit de ce recueil de son ouvrage si sérieux et si attachant sur *Frantz de Sickingen*. Nous ne doutons pas qu'ils ne trouvent le même intérêt que nos abonnés nouveaux au morceau que nous publions aujourd'hui.

(*Note de la Direction*).

Digitized by Google

vait en foule; il attendait Renée de Bourbon, fille de Gilbert de Bourbon, que son mariage avec le duc Antoine avait faite duchesse de Lorraine. C'était un merveilleux spectacle! A la porte de la petite ville de Saint-Nicolas, le suffragant de Toul, revêtu de ses habits pontificaux, portait dans ses mains les reliques de saint Georges; huit abbés commendataires, la crosse en main et la mître en tête, marchaient à sa suite avec une escorte de cinquante clercs en surplis, portant des cierges aux écussons du duc Antoine. Puis venaient, sous le harnais de bataille, les hauts et puissants seigneurs, grands et petits chevaux de Lorraine. Des pages allaient et venaient sur la route qui mène au village de Laxou où la princesse avait dû s'arrêter.

A leur vue le peuple s'agitait; il s'inquiétait des nouvelles: La bonne duchesse était-elle partie? allait-elle arriver? L'impatience était au comble, lorsqu'on la vit enfin apparaître, montée sur un palefroi dont la bride d'or scintillait aux rayons du soleil couchant. Elle avançait lentement à cause de la multitude de femmes et de filles qui dansaient et chantaient autour d'elle. Lorsqu'elle fut près de la porte, elle s'arrêta; le suffragant lui présenta la relique de saint Georges qu'elle baisa dévotement, et tout aussitôt un chœur de ménestrels entonna un chant d'amour et de guerre. Quand les chants eurent cessé, la duchesse s'adressant aux filles de Laxou :

— Bonnes femmes, dit-elle, ne venez pas plus loin; en signe de mon amitié pour la Lorraine, je vous dispense, vous et vos enfants, à perpétuité, de battre la mare devant le palais du duc le jour de ses noces.

Le peuple tomba à genoux et bénit la bonne duchessse. Cette mare s'est métamorphosée, c'est aujourd'hui la place Carrière.

La nuit tombait lorsque la duchesse entra à Nancy; sa marche avait été un triomphe. Peuple et gentilshommes l'avaient acclamée avec transport; mais, dans cette foule, dit

Digitized by Google

la chronique, un seul homme avait apporté une pensée mauvaise. Arrivé depuis quelques jours à Nancy, il avait observé la ville et ses moyens de défense. On aurait pu le voir errer seul dans les rues et sur les remparts; il s'était mêlé à la foule qui courait au-devant de la duchesse, mais le soir même il avait quitté Nancy et s'était dirigé vers l'Allemagne. C'était un homme puissant et redoutable; il n'était pourtant ni prince, ni souverain; on présume qu'il était gentilhomme : il se nommait François de Sickingen; mais lui se disait le premier de sa race, et lorsqu'on le questionnait sur son origine il répondait :

— Je suis vilain, et je me nomme Francisque le capitaine.

Il avait pris pour armoiries quatre zéros en forme de croix, gravés sur son écu de fer brut, et on le reconnaissait à son vêtement noir et à la plume d'aigle qu'il portait attachée à son cimier. Il était jeune encore et sa physionomie n'avait rien de farouche; on disait même qu'il avait dû être très beau à vingt ans. D'un caractère aventureux, il était devenu le chef d'une de ces bandes armées qui, dans ces temps de trouble, faisaient la guerre pour leur compte. Dès qu'il eut brûlé plusieurs villages et rançonné quelques châteaux, le bruit de ses prouesses s'étant répandu au loin, sa petite armée grossit bien vîte, et quand il se vit à la tête de dix mille bandits, il se fit proclamer comte, ne doutant pas qu'il ne devînt assez fort pour se mettre, un jour ou l'autre, en possession d'un comté.

Comment cet aventurier d'outre-Rhin se trouvait-il en Lorraine, et pourquoi cherchait-il à connaître les moyens de défense du bon duc Antoine? S'il faut en croire la chronique, il était conduit par deux mobiles bien puissants sur un homme de son espèce : l'amour et l'argent.

Il y avait dans le caractère de cet homme né pour la guerre et les aventures, quelque chose de tendre et de romanesque. Il pouvait piller, brûler, tuer sans scrupule, quand la bataille était engagée; c'était son métier de se battre et

Digitized by Google

dans les occasions où il risquait sa vie il se croyait tout permis. Mais après la victoire il devenait doux, humain, sociable et faisait la part du pauvre et du pèlerin; le prisonnier qu'il avait dépouillé devenait son hôte.

Sur la fin de l'année 1515, le capitaine Francisque avait pris ses quartiers d'hiver sur les terres de l'électeur de Trèves. Il avait à sa suite six mille cavaliers et trois mille fantassins, gens de sac et de corde bien décidés à profiter de l'hospitalité de l'archevêque et capables de défendre vigoureusement la position qu'ils s'étaient faite. L'archevêque se plaignit à l'empereur Maximilien qui promit son appui sans tenir sa promesse, et Francisque passa tranquillement l'hiver en *terre sainte,* comme il le disait.

On voyageait peu à cette époque, et d'ailleurs les rares voyageurs qui traversaient l'électorat se gardaient bien d'approcher du camp du capitaine. Il arriva pourtant qu'un seigneur lorrain s'étant aventuré dans un des villages occupés par les gens de Francisque, on l'arrêta, on le vola, puis on lui offrit sa liberté au prix d'une forte rançon. Un écuyer du gentilhomme partit pour la Lorraine et vint raconter à sa femme la position critique où il l'avait laissé. Celle-ci, malgré la hardiesse de cette démarche, n'hésita pas à se rendre auprès du capitaine; elle n'avait pas la somme exigée, mais elle venait lui offrir le peu d'or qu'elle possédait; comme elle était jeune et belle, elle pouvait compter aussi sur le secours de ses larmes et son espérance ne fut pas trompée. Francisque n'était pas une nature vulgaire; la hardiesse de cette femme qui venait faire appel à son honneur, la sauva de toute insulte. Il refusa son or, rendit à son mari ses chevaux et ses armes et les laissa partir tous deux.

On peut s'étonner que cet homme, endurci par une vie de désordres, se soit montré généreux à ce point envers une femme dont la beauté l'avait frappé et qui se trouvait en sa puissance; mais ce qui paraît merveilleux, c'est qu'il se

Digitized by Google

soit passionné pour son souvenir. Il fit graver au revers de son écu le nom d'Alice, le seul que la chronique nous ait gardé, quand elle raconte que ce fut dans l'espoir de revoir cette noble dame qu'il s'aventura seul à Nancy, le jour où la nouvelle duchesse y faisait son entrée. A-t-il aperçu dans la foule le gracieux visage qu'il y cherchait? On l'ignore; mais ce qui est certain, c'est que le soir de ce jour il est sorti seul de la ville, roulant dans sa tête de sinistres projets pour l'exécution desquels il ne devait pas tarder à se mettre en campagne.

On savait qu'au dixième siècle, sur le versant des Vosges, près de la ville de Saint-Hyppolite, des religieux avaient eu connaissance d'une mine d'argent qui n'avait pas été exploitée. Sur cette donnée, le duc de Lorraine avait fait tout récemment pratiquer des fouilles et le bruit s'était répandu qu'on avait découvert des filons d'une grande richesse; le capitaine Francisque résolut de s'en emparer: s'il pouvait en rester maître un temps suffisant, c'était pour lui un coup de fortune.

Le 1er mai 1516, il y avait bal à la cour de Nancy; le palais ducal étincelait de lumières, lorsqu'un envoyé du gouverneur de Saint-Hyppolite vint informer le duc Antoine que le capitaine Francisque avait campé sous les murs de cette ville. Comme on savait que l'année précédente il avait saccagé les états de Philippe, prince de Hesse, qui n'avait obtenu la paix qu'au prix de trente mille ducats, on ne mit pas en doute que le terrible aventurier ne fût venu pour piller les mines. Antoine n'était point préparé à cette attaque; cependant il réunit à la hâte les membres de sa noblesse, bien décidé à repousser l'agression; mais dès le lendemain un nouveau courrier étant venu annoncer que Saint-Hyppolite était tombé au pouvoir du capitaine, Antoine partit avec ce qu'il avait de troupes sous la main. De son côté, Francisque, informé de l'arrivée du duc, ne voulut pas courir les chances d'une bataille; il abandonna Saint-Hyppolite et gagna Sierck,



Digitized by Google

après avoir rempli ses fourgons de minerais d'argent. Poursuivi par le duc, il passa la Sarre et se réfugia sur les terres du comte de Nassau. Ce fut en vain qu'Antoine supplia ce prince de lui permettre d'y attaquer son ennemi ; le comte répondit :

— Le capitaine Francisque ne commet point de dommages sur mes terres et je n'ai point à me mêler de votre querelle avec lui.

Quelle réponse dans la bouche d'un souverain et comme elle caractérise bien une époque où toutes les règles de morale et de justice étaient mises en oubli. Le duc Antoine fut donc forcé de regagner Nancy, tandis que Francisque partageait à ses soldats les dépouilles opimes qu'ils avaient si rapidement conquises. L'hiver approchait ; le capitaine promit au comte de Nassau de respecter ses états, et la liberté lui fut laissée de camper au bord de la Sarre.

Cependant Antoine avait porté plainte à l'empereur Maximilien dont Francisque se déclarait le fidèle vassal. Singulier vasselage que celui de cet aventurier qui, ne possédant ni terres ni châteaux, faisait la guerre ou la paix à sa fantaisie ; qui pillait pendant l'été pour jouir pendant l'hiver du produit de ses rapines ; qui inspirait enfin un tel effroi que les petits princes allemands se trouvaient heureux de lui livrer un coin de terre pour se racheter de ses entreprises. Maximilien répondit au duc de Lorraine qu'il était le maître d'attaquer et de vaincre le capitaine Francisque même sur les terres du Saint-Empire, mais que l'empereur avait de trop graves affaires pour s'occuper de si minces détails. C'était assurer à Francisque l'impunité. La renommée ayant grossi les trésors qu'il avait rapportés des mines de Lorraine, il se trouva au printemps de l'année 1517 à la tête d'une armée de trente mille hommes. C'était plus qu'il n'en fallait à cette époque pour conquérir un royaume, mais Francisque n'avait pas sur de pareils soldats toute l'autorité d'un général. C'est en vain qu'il

Digitized by Google

tenta d'introduire la discipline dans ces bandes venues de tous pays et n'ayant d'autre but que le pillage. Il dut, pour donner satisfaction à ses bandits, se contenter, durant tout l'été, de parcourir en les ravageant les états de Hesse et de Trève. C'était une manière d'occuper ses troupes en attendant qu'une occasion favorable vînt offrir à ses coups une principauté dont il pût s'emparer. Ce rêve ambitionné fut bien près de se réaliser, mais il devait lui coûter la vie.

Luther venait de prêcher sa réforme, et déjà sa doctrine se répandait dans les petits états allemands. Tout aussitôt le capitaine Francisque déclara qu'il était protestant, et sous le prétexte de réformer les abus de l'Église, il résolut de s'emparer de Trèves, d'en chasser l'archevêque et de se faire proclamer à sa place. Toutefois, en 1518 il ne se sentait pas encore assez sûr de ses gens, et comme l'argent lui manquait, il voulut commencer par piller Metz. Une nuit donc il arriva sous les murs de la ville, s'arrêta du côté nord, et dès le point du jour il fortifia son camp.

L'évêque de Metz, Jean de Lorraine, fils de René II, avait vingt ans à peine. Promu à l'évêché à l'âge de sept ans, il avait été élevé par le chapitre de la cathédrale. C'était un jeune homme intelligent, très versé dans les arts et dans les lettres, mais son éducation n'avait développé en lui aucune des idées chevaleresques de ses ancêtres. L'approche du capitaine Francisque l'effraya ; il voulut l'éloigner avec des présents, mais Francisque, pour toute réponse, se rua sur les campagnes et pilla en quelques jours tout le pays jusqu'à Montoy ; puis ayant mis le feu aux villages qui avoisinaient la ville, il vint à la lueur de ce vaste incendie ranger des canons en face des remparts. Le siége commença ; la ville était bien fortifiée, les bourgeois étaient braves et se défendaient en désespérés ; mais l'intraitable capitaine avançait toujours. Tout à coup le feu cessa ; un parlementaire de Francisque s'était rendu près de l'évêque, et le lendemain un chariot était sorti de la ville apportant

Digitized by Google

au camp des corbeilles remplies d'or et d'argent. Le même soir, le capitaine leva le siége et huit jours plus tard lui et ses hommes avait disparu. On a dit, et c'est probable, que le rhingrave Othon l'avait menacé d'intervenir à main armée s'il n'acceptait pas les propositions de l'évêque, et que dans la crainte d'être pris entre deux feux il avait reçu l'argent et s'était retiré. Mais la légende raconte aussi qu'une dame Lorraine, venue en pèlerinage à l'église de Sainte-Barbe, s'étant montrée sur les remparts, le capitaine avait reconnu Alice, et qu'aussitôt, comme aux héros de la chevalerie, l'épée lui était tombée des mains. Espérons, pour la gloire du capitaine, qu'il y a quelque chose de vrai dans la légende.

Cependant la doctrine de Luther faisait de grands progrès en Allemagne. L'empereur Maximilien était mort en 1519 et la rivalité allait mettre aux prises François Ier et Charles-Quint. Dans ces circonstances, Francisque n'hésita plus à se déclarer hautement pour la religion protestante et proposa le secours de son épée aux petits princes allemands qui voudraient la faire triompher. La plupart des gentilshommes des bords du Rhin tenaient en fief leurs terres des évêques de Mayence, de Cologne et de Trèves; ils voyaient avec joie surgir un prétexte pour s'affranchir d'un vasselage qu'ils ne subissaient qu'à contre-cœur; dans cette situation l'appui d'un homme aussi redouté que le capitaine était une bonne fortune pour eux. Cependant ils furent longs à se déclarer, il fallut près de deux ans pour que Francisque les entraînât à sa suite. Ce ne fut que dans les premiers mois de 1522 que les seigneurs des provinces rhénanes, assemblés secrètement à Landau, formèrent la *sainte alliance* contre les prélats et proclamèrent pour chef de la ligue Francisque de Sickingen.

Le capitaine n'avait plus à trouver qu'un prétexte pour envahir l'électorat de Trèves, en chasser l'archevêque et se faire proclamer par ses soldats. Voici ce qu'il imagina. Il

Digitized by Google

lança sur les terres de l'électeur deux aventuriers nommés Jean Hilchen de Lorich et Gérard Borner ; ceux-ci, à la tête de quelques hommes déterminés, s'emparèrent de plusieurs villages et firent prisonniers deux des plus notables habitants. Francisque se les fit remettre, déclarant à Gérard et à Jean qu'il se portait caution des prisonniers ; puis il les renvoya chez eux, à la condition que, sous huit jours, ils payeraient entre ses mains cinq mille écus d'or. Les prisonniers, rendus à la liberté, vinrent à Trèves et portèrent leur plainte à l'archevêque Richard. Celui-ci leur défendit de payer la rançon et cita devant l'empereur Jean de Lorich et Gérard Borner. Mais Francisque, usant de représailles, cita à son tour les deux prisonniers devant l'empereur, pour n'avoir pas payé le prix de leur liberté ; puis, attendu qu'ils n'avaient agi qu'à l'instigation de l'archevêque, il déclara la guerre à ce dernier et entra dès le lendemain en campagne. L'archevêque en ayant appelé à la diète, celle-ci donna ordre à Francisque de revenir sur ses pas ; mais le capitaine répondit à l'envoyé :

— La diète est une vieille lyre qui chante une vieille chanson.

Et sans plus de souci des remontrances qui lui étaient adressées, il marcha sur la ville de Saint-Wandel. Le 3 septembre, la place tomba en son pouvoir, et s'il faisait grâce de la vie à la garnison, ce n'était que pour soumettre les soldats et les officiers aux traitements les plus humiliants et les plus rigoureux. Huit jours plus tard, le château de Bliscastel se rendait également ; les habitants furent frappés de verge et la nouvelle de cette barbare exécution jeta la terreur dans tout le pays. Les paysans, poussant leurs bestiaux devant eux, abandonnèrent les villages et coururent se mettre sous la protection des canons de Trèves. La ville fut bientôt encombrée de fuyards ; les bœufs et les moutons remplirent les rues comme un jour de foire ; ce fut le salut de la ville, qui se trouva ainsi subitement approvisionnée de vivres avec lesquels elle pouvait soutenir un long siége.

Digitized by Google

Pendant ce temps Francisque avançait toujours; il avait enlevé le château de Grimbourg et fait prisonnier le grand-prévôt de l'église de Trèves, Jean de Metzenhaus; tout aussitôt, tournant Sarrebruck, il avait traversé le pont de Consarbrich, et le 8 septembre il paraissait avec huit mille hommes sous les murs de Trèves. Le siége commença sans retard; l'artillerie battait les remparts et ne cessait le feu ni le jour ni la nuit. Heureusement pour l'archevêque qu'il se trouvait parmi ses officiers un gentilhomme d'une rare énergie, c'était Pierre de Luxembourg. Il n'y avait dans la ville que sept cents hommes d'armes; c'était peu, mais Francisque l'ignorait, aussi fallait-il avant tout cacher à l'ennemi la faiblesse de la garnison et lui donner à croire que la ville était défendue par une nombreuse armée. Pierre de Luxembourg n'y manqua pas. Profitant de l'obscurité, il sortit de la ville avec soixante cavaliers, et tournant le camp ennemi par un chemin qu'il connaissait, il tomba à l'improviste sur l'artillerie. En moins d'un quart d'heure, il avait encloué dix canons; puis reprenant aussitôt le chemin par lequel il était venu, il rentra dans la ville. Soit que les soldats de Francisque n'aient pu se rendre compte, pendant la nuit, du petit nombre des assaillants, soit qu'ils aient craint les reproches du capitaine, ils déclarèrent qu'ils avaient succombé sous l'attaque d'une formidable cavalerie. Francisque le crut et s'en inquiéta. Le 12 septembre, il écoutait favorablement des ambassadeurs qui s'étaient présentés de la part de l'archevêque de Cologne pour l'engager à renoncer au siége de Trèves; mais au moment même des fusées lancées sur la ville mirent le feu à tout un quartier; ce sinistre événement fit rompre la négociation. Francisque, en voyant s'allumer l'incendie, retrouva toutes ses espérances et chassa les envoyés.

Cependant Pierre de Luxembourg avait juré de s'ensevelir sous les décombres de la place, et fidèle à sa parole, il luttait avec énergie, lorsqu'une circonstance providen-

Digitized by Google

tielle lui vint en aide et le sauva. Francisque n'avait pas compté sur une pareille résistance, et sans argent pour payer ses troupes, il leur avait promis le sac de la cathédrale et de l'archevêché. Un jour les soldats réclamèrent leur solde et se mutinèrent. Vainement Francisque leur promit des monceaux d'or après la ville prise, les révoltés ne voulurent rien entendre, et comme ils menaçaient de se débander, il fallut, pour les retenir, les conduire au pillage dans la campagne. Francisque leva donc le siége et vint mettre à sac le château de Velley appartenant aux moines de Saint-Maximin. Le calme rentra dans son armée, mais la ville de Trèves fut sauvée.

Si certains vassaux de l'archevêque s'étaient fait luthériens pour se soustraire à son autorité, du moins le prince de Hesse et le comte palatin du Rhin lui avaient promis leur secours. Ils avaient trop souffert depuis dix ans des déprédations du capitaine Francisque pour ne pas avoir le ferme désir d'en finir avec lui. On sut bientôt que l'autorité absolue qu'il avait exercée si longtemps sur les bandes qui le suivaient s'était singulièrement affaiblie; que depuis qu'il avait été forcé de lever le siége de Trèves, bon nombre de ses hommes l'avait quitté, et qu'il avait dû s'enfermer, pour y passer l'hiver, dans le château de Haustal. Ce fut là que Philippe de Hesse et Louis, comte palatin, résolurent de le surprendre au printemps de 1523.

Le 23 avril, la forteresse fut investie de toutes parts. Le capitaine se défendit comme un lion; mais le sixième jour du siége, un toit s'étant écroulé près de lui, une poutre le frappa en pleine poitrine et lui fit une large blessure. Il dut s'appuyer contre le mur en ruines et rester là toute la nuit. Le lendemain, ses soldats ne le voyant plus perdirent courage et demandèrent à capituler. Ce fut une affaire bien vite réglée. Louis de Hesse, qui n'en voulait qu'à leur chef, leur accorda la vie et entra dans la place. On chercha longtemps le capitaine parmi les morts, et ce fut le soir seule-

Digitized by Google

ment qu'il fut aperçu par un officier, debout contre un mur écroulé et appuyé sur son épée. Bien qu'il fût facile de le reconnaître à son pourpoint de couleur sombre, l'officier lui demanda s'il était le capitaine Francisque.

— Oui, répondit-il, et je suis prêt encore à me mesurer avec toi.

L'officier lui dit qu'il lui apportait la paix et non la guerre.

— Tu fais bien, jeune homme, reprit le capitaine; la partie ne serait pas égale entre nous, car à l'heure présente, ta vie vaut mieux que la mienne.

On alla prévenir Louis de Hesse qui, s'étant approché du blessé, lui demanda s'il était protestant ou catholique.

— Je ne sais pas bien ce que je suis, répondit Francisque, mais je présume qu'au pays où je vais, il peut y avoir profit à arriver en catholique.

Alors on lui proposa un prêtre qu'il accepta.

Après s'être confessé, comme ses forces l'abandonnaient, il demanda qu'on lui donnât son écu, celui-là où était gravé le nom d'Alice; puis il baisa la garde de son épée et mourut.

Ainsi finit cet homme qui ne fut qu'un chef de bande, un aventurier, mais qui, dans d'autres circonstances, et placé à la tête d'une armée régulière, aurait pu devenir un grand homme de guerre.

ALFRED DE BESANCENET.

---

Digitized by Google

# ÉTUDE

SUR LA

# POÉSIE PRIMITIVE EN ALLEMAGNE[1]

---

## II

Le règne de l'épopée a cessé en Allemagne, et le réveil de la poésie lyrique se fait sentir dès Conrad III, de la maison Hohenstaufen (1138). Sous cette dynastie, protectrice des arts et des lettres, on voit se former l'unité politique et sociale en Allemagne, et la langue souabe, adoptée à la cour à cause de sa douceur, devient la langue des poètes et se répand parmi le peuple, grâce à l'accueil favorable que la poésie reçoit de la nation. Mais tandis que le poète de cour s'adonne exclusivement à la peinture de ses sentiments, les chants héroïques restent populaires et se transmettent oralement. Des tribus entières avaient chanté leurs exploits dans l'épopée : l'individu seul occupe maintenant la scène et communique ses émotions à l'auditeur, soit comme chantre populaire s'adressant aux masses, soit comme minnesaenger (chantre de l'amour) parlant à l'élite de la nation.

[1] Voir la première partie dans la livraison de novembre et décembre 1865.

Digitized by Google

*Minne* signifie, en allemand, l'amour pur, et il n'y a aucun mot, dans les autres langues, pour rendre le sens propre de ce terme. Il avait perdu son acception recherchée et convenable, à partir du quatorzième siècle, et ce n'est guère que de nos jours qu'il a été reconquis à la muse.

Le caractère de la poésie lyrique du douzième siècle est la fraîcheur, la richesse, le sentiment vif des beautés de la nature, le respect de la femme, et comme il plane toujours dans des régions éthérées, il n'est pas étonnant de le voir s'élever jusqu'à la divinité, à la Vierge et aux saints. On l'a accusé de monotonie : « mais se fatigue-t-on des fleurs au printemps ? »

Du reste le recueil volumineux que nous possédons est le résultat d'un travail de cent cinquante années, et tous ces chants, qui n'avaient eu primitivement pour but que de récréer une société naissante, et dont la plupart des rhythmes annoncent qu'ils étaient également propres à faire danser, n'étaient pas destinés à la lecture. En outre le sentiment ne peut tourner que dans un certain cercle d'idées, assez limité, et partout où il règne, l'imagination et la pensée sont reléguées à l'arrière-plan. La frivolité, qu'on est aussi en droit de reprocher à quelques minnesaenger, n'a surgi dans leurs vers qu'à l'époque de la décadence, quand l'inspiration leur manquait. Le minnesaenger, à la fois chevalier et poète, parcourait les cours et les habitations féodales, accompagné d'un page (singerlein) chargé de porter sa harpe et d'aider sa mémoire, ou de transmettre ses messages à la dame de ses pensées.

La plupart des ménestrels ne savaient ni lire ni écrire, témoin Wolfram d'Eschenbach et Ulric de Liechtenstein ; ce dernier porta pendant plusieurs semaines une lettre de sa dame, n'ayant à sa disposition aucun clerc pour lui en donner lecture.

Ce ne fut que vers la fin du treizième siècle, à l'époque de la décadence du minnegesang, qu'on recueillit les hymnes

Digitized by Google

et les lois des principaux minnesaenger dans une anthologie, accompagnée d'enluminures où figurent les blasons des poètes et dont on voit encore deux exemplaires, l'un à la Bibliothèque impériale de Paris, l'autre à Stuttgard. Par le contenu de ce manuscrit, on peut juger du grand nombre de poètes chevaliers de cette époque. Les plus renommés sont au nombre de cent soixante, et quoique la bourgeoisie ne prît alors qu'une part très limitée à ces plaisirs intellectuels, quelques noms plébéiens y figurent ainsi que celui d'un juif, Susskind.

Il est impossible de nommer ici tous les minnesaenger qui se distinguèrent durant le douzième et le treizième siècle, époque de la renaissance de la poésie lyrique en Allemagne, et nous nous bornerons à citer les plus renommés d'entre les enfants de la gaie-science.

Nous commencerons par ceux qui, comme Henri de Weldekin, Kurenberg, Dietmar et d'Eist (1180), se sont le plus tenus à la tradition épique, au rhythme et à la mesure antique des Nibelungen. Après eux, Frédéric de Hausen, noble seigneur châtelain, d'entre Rhin et Moselle, dont les vers touchants s'adressent exclusivement à l'objet de ses amours, et qui prit la croix à la suite de Frédéric Barberousse, pour se rendre favorable la dame de ses pensées. Il abrége le pèlerinage en composant des vers à l'adresse de celle qui a retenu son cœur, tandis que son bras va combattre les infidèles : il confie à la mer la feuille sur laquelle il a tracé ses regrets, en priant les vagues de porter ce souvenir à sa bien-aimée. Frédéric d'Hausen ne revit plus sa patrie ; il périt à la bataille de Philomelium (Asie-Mineure), peu de jours avant son empereur, et fut regretté de toute l'armée. Sperrvogel et le moine Wernher de Tegernsee (1173), auteurs de quelques dithyrambes, se sont élevés jusqu'au sublime.

Gottfried, de Strasbourg, composa à la louange de Marie une des plus belles odes que nous ayons conservées, ce qui

Digitized by Google

ne l'empêcha pas, dans son poème de Tristam et Isolde, emprunté aux bardes bretons, de mêler la licence à ses vers. Il imita, en cela, les troubadours provençaux qui, si on les compare aux minnesaenger, ont, avec plus de verve et de saillie infiniment moins de délicatesse et de réserve que nos contemplatifs amants de la nature. Gottfried n'est pas le seul qui ait imité les troubadours; la Bourgogne et la Suisse, pays neutres entre la France et l'Allemagne, ont servi de canal aux productions de la lyre provençale; de là toutes les imitations qui semblent donner une source commune à la poésie lyrique des deux pays; de là les héros de la Table ronde, Artus, Roland, Charlemagne qui reste toujours le héros préféré des minnesaenger.

Les qualités qui caractérisent Wolfgang d'Eschenbach sont celles du prêtre-soldat. On chantait ses hymnes dans les églises, et la Réforme en a conservé plusieurs, une entre autres ayant pour titre: « L'Appel du Garde de nuit. » Avec Wolfgang, nous touchons à la décadence et il ne nous reste guère à citer que Hartmann von der Aue, poète descriptif et sentimental, et Walter von der Vogelweide qui a élargi le cercle restreint où s'étaient renfermés tous ses devanciers, en touchant à la philosophie, à la politique, et en faisant déjà appel à la nationalité allemande, alors fort compromise par l'affaiblissement du pouvoir des empereurs et la rivalité des grands vassaux, Walter se fait le critique de son temps, et dans ses écrits philosophiques, on peut déjà pressentir la Réforme; toutefois, il demeure poète courtisan jusqu'à la fin. On le voit successivement figurer à la cour de Henri VI, de Philippe de Hohenstaufen, d'Othon et de Frédéric II. Dans l'intervalle, il visite les landgraves Hermann de Thuringe, et Louis, son fils, époux de sainte Élisabeth de Hongrie.

Une des dernières poésies qu'on attribue à Walter date de 1228, époque où Frédéric préparait sa croisade, à laquelle le poète, alors sexagénaire, paraît avoir pris part lui-

Digitized by Google

même, s'il est réellement l'auteur du Freidank, épisode poétique de cette expédition.

Walter mourut à Wurzbourg où sa tombe s'est conservée pendant plusieurs siècles. Elle offrait cela de remarquable qu'il y avait fait creuser, de son vivant, quatre petites mangeoires pour les oiseaux: de plus, il légua au chapitre de Wurzbourg, une somme destinée à nourrir ses commensaux ailés; de là son surnom de Vogelweide (pâture des oiseaux).

Ulric de Lichtenstein, ce Don Quichotte minnesaenger qui, n'ayant pu réussir à se faire aimer par celle à qui il voua vingt-cinq ans de sa vie et ses vers les plus tendres, bafoué par elle, finit par s'en venger en parodiant le beau sexe dans des travestissements grotesques et des vers grivois. Pour donner une idée de son dévouement à l'objet d'un culte idolâtre, il se fit opérer d'une double lèvre dont la vue avait choqué de trop beaux yeux, et, apprenant qu'on ne le plaignait pas d'avoir été blessé à la main dans un tournoi, il se fit couper un doigt et l'envoya dans une boîte à la cruelle qui lui avait refusé sa pitié. Admis une seule fois à un rendez-vous, on le fit sauter par la fenêtre, soit qu'il se fût montré trop audacieux, soit qu'on continuât avec lui le même genre de plaisanteries. Celle-ci dépassa toute limite, car il faillit perdre la vie en roulant de rocher en rocher jusque dans les fossés du château; Lichtenstein se releva guéri de son amour et ne songea plus qu'à la vengeance. Ulric est, pour ainsi dire, avec le chevalier Nithart, le trait-d'union entre le minnegesang et le volkslied (chant populaire).

Nithart s'adonne spécialement à la peinture des mœurs champêtres qu'il livre à la risée des nobles; mais tout en ridiculisant les paysans, il les dépeint avec verve et fidélité. Son langage n'est pas épuré comme celui de la cour, par contre on y retrouve des termes de l'ancien germain aussi originaux qu'expressifs. Le grand nombre de mauvais tours qu'il a joués, durant sa vie, à ceux qu'il avait pris pour

Digitized by Google

plastrons, lui a fait donner le surnom de Bauernfeind (ennemi des paysans), nom qui figure encore parmi les familles d'Autriche.

De 1250 à 1300, nous sommes en pleine décadence, et des nombreux auteurs de cette époque, dite des Epigones, nous ne citerons que Henri de Meissen, surnommé Frauenlob (le louangeur des femmes). Il a surtout sacrifié à la forme, comme Conrad de Wurzbourg, et son talent n'a rien d'original. Ce qu'il importe de rappeler, c'est qu'on le croit fondateur du Meistergesang, à Mayence, où les femmes, en reconnaissance des hommages qu'il n'a cessé de leur accorder, ont voulu l'enterrer elles-mêmes.

Henri de Meissen n'était point chevalier, mais simple chanteur ambulant. A cette époque de confusion politique et sociale, où les doctes aussi bien que les grands refusaient leur protection à la poésie, celle-ci se réfugia chez les bourgeois. Dans cette nouvelle condition d'existence, elle dut nécessairement descendre aux vues et aux tendances étroites de ses nouveaux appuis et de ses auteurs, dont l'ignorance se manifeste par le manque d'imagination et la grossièreté de la forme.

Quant à sa sœur, la poésie populaire proprement dite, comme elle s'adoptait à toutes les formes et devait surtout être redite par les masses, elle poussa des rameaux vigoureux et nous parlerons plus tard de l'influence qu'elle a exercée.

La transition de ces deux genres de poésie n'est pas tranchée et ne saurait être précisée. A l'époque où les chevaliers se faisaient gloire encore d'exercer la gaie-science, sans cependant condescendre à l'enseigner, on dut avoir recours à des maîtres sortis du peuple et déjà désignés sous le nom de meistersaenger (maîtres ou professeurs de poésie). Insensiblement, les jeunes seigneurs eurent honte d'exercer un art tombé en discrédit, et déjà, vers la fin du 14e siècle, on voit la poésie restreinte au domaine exclusif

Digitized by Google

du Meistergesang ou de la chanson populaire. Si l'on nous questionne sur l'origine de celle-ci nous répondrons qu'elle se perd dans la nuit des temps. Méprisée par le minnegesang et les meistersaenger comme informe et grossière, fredonnée par le peuple, amant de la tradition, elle a dominé dans les quatorzième et quinzième siècles, et s'est perdue dans les siècles suivants. Herder et Gœthe ont eu la gloire d'en découvrir les beautés et de les remettre au jour: ce dernier y a même puisé ses inspirations les plus originales et les plus vives.

Pour en finir avec le Meistergesang nous ajouterons que l'empereur Charles IV octroya à cette confrérie des armes et des priviléges. Comme les meistersaenger étaient tous gens de métier, il leur était permis, par un de leurs statuts, d'exercer leur art les dimanches et les jours de fêtes.

Il ne faut pas confondre avec les meistersaenger, les spruchsprecher (porteurs de toasts), improvisateurs et jongleurs qui exerçaient surtout leur métier dans les cabarets des villes populeuses et riches de l'empire. Les meistersaenger de la première période étaient restés plus lyriques et se rapprochent des minnesaenger. Ceux de la seconde époque (quatorzième et quinzième siècles) abandonnent de plus en plus les chants d'amour pour aborder des sujets religieux, moraux, allégoriques et même la polémique, s'adonnant surtout à la forme, sans souci de la valeur intrinsèque de leurs œuvres. La pensée poétique a disparu pour faire place à des vers malsonnants et à quelques misérables bouts-rimés. Mais si le lyrisme s'éteint, l'Allemagne s'enrichit des merveilles de l'architecture, dernier relief de la poésie et de l'élévation de la pensée.

Avant de terminer, il convient de dire un mot de la prose simple, touchante et poétique du douzième et du treizième siècle; nous n'en avons point encore parlé; sa naïveté, sa vigueur et sa richesse la rendent cependant digne de figurer à côté des œuvres les plus brillantes du minnegesang, témoin

Digitized by Google

les codes connus sous les noms de Schwabenspiegel (Miroir de Souabe), et de Sachsenspiegel (Miroir des Saxons), et les nombreux sermons du Franciscain Berthold de Ratisbonne.

Ce moine prêchait en plein air, entraînant à sa suite des milliers d'auditeurs qui, électrisés par sa parole, le suivaient d'étape en étape pour l'entendre de nouveau.

YORA.

---

Digitized by Google

# ESSAIS ET NOTICES

---

***Histoire de la cathédrale de Beauvais***, **par Gustave Desjardins, ancien élève de l'école des Chartes, archiviste du département de l'Oise. — Beauvais, chez Victor Pineau, éditeur, 1865. Un vol. in-4° de 286 pages, imprimé par Louis Perrin, à Lyon.**

La *Revue de l'Est* ne s'écarte pas de son rôle en appelant l'attention de ses lecteurs sur un livre étranger, il est vrai, par son sujet à la région qui est son domaine propre, mais s'y rattachant au moins par le caractère particulier de son auteur. Nous voulons parler d'un ouvrage publié récemment par un de nos compatriotes, par M. Gustave Desjardins, ancien élève de l'école des Chartes et archiviste du département de l'Oise. Cet ouvrage est l'*Histoire de la cathédrale de Beauvais*, à laquelle une mention honorable a été accordée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres au concours de 1866 pour les antiquités nationales. Aucun éloge ne peut ajouter à la valeur d'un pareil suffrage, et nous nous bornerons à faire connaître par quelques indications l'œuvre qu'il recommande.

La monographie de la cathédrale de Beauvais montre ce que c'est que cette énorme construction tronquée connue de tout le monde, au moins par son image, membre isolé d'un édifice qui était destiné à prendre par ses dimensions projetées le premier rang parmi les grandes cathédrales du moyen âge. Saint-Pierre de Beauvais, succédant au treizième siècle à une église du onzième détruite en 1225 par un incendie, devait être le plus grand édifice ogival qui eût jamais existé. Ses voûtes auraient été plus hautes et d'une portée plus hardie que celles de Cologne; sa flèche aurait surpassé en hauteur celle de Strasbourg, son plan comportait cinq



Digitized by Google

nefs parallèles avec une façade flanquée de deux tours et percée de trois portes. Les voûtes, exécutées en partie au treizième siècle, se sont effrondrées ; la flèche, construite au seizième siècle, s'est écroulée ; le plan immense arrêté en cours d'exécution n'a été réalisé que dans sa moindre partie. Pourquoi en a-t-il été ainsi ? C'est ce que nous apprend l'ouvrage de M. G. Desjardins.

Ce qui subsiste aujourd'hui de l'immense édifice consiste seulement dans une abside heptagone, précédée d'un chœur de six travées et d'un transept auquel reste soudée une travée unique de la vaste nef restée inachevée. Ces dernières parties sont du seizième siècle, l'abside et le chœur sont du treizième. Le chœur, long de 75 pieds environ sur 50 de large, avait été primitivement divisé en trois travées seulement ; et sur ces entre-colonnements démesurés on avait osé élever des voûtes de 140 pieds de hauteur. Cette construction dépassait en hardiesse et en légèreté tout ce qu'on avait jamais fait dans ce genre ; elle dépassait malheureusement aussi les mesures de la prudence. Terminée en 1272, elle s'écroulait en 1284. Un demi-siècle fut nécessaire pour rétablir les parties détruites. On releva les voûtes effondrées, mais en intercalant un pilier nouveau entre chacun des piliers primitifs ; et le chœur eut dès lors, au lieu des trois larges travées originaires, les six travées un peu étroites qu'on lui voit aujourd'hui.

Vers 1347 le chœur était restauré. Des sommes énormes avaient été absorbées par cette opération. Le reste du quatorzième siècle et tout le quinzième ne voient exécuter que des détails d'ornementation et des travaux de consolidation qui n'avancent en rien l'œuvre totale. Au seizième siècle on construit le transept et la travée supérieure de la nef. Mais ici encore l'excès de hardiesse dans la construction compromet sa durée et arrête, cette fois d'une manière définitive, l'accomplissement de l'œuvre. Une tour immense surmontée d'une flèche s'est élevée sur la croisée du transept. Quatre piliers la soutiennent, et la croix qui la surmonte est portée dans les airs à une hauteur qui surpasse celle de tous les monuments du même genre que l'on connaisse. La fameuse flèche de Strasbourg lui est inférieure de 35 pieds. C'était un nouveau défi, ce fut le dernier, aux lois de la prudence. Terminée en 1565, la flèche de Beauvais faisait un premier mouvement dès l'année 1568, et malgré des travaux multipliés de consolidation, elle s'écroulait avec fracas le 30 avril 1573.

Digitized by Google

Beaucoup de temps et d'argent durent être consacrés à réparer ce nouveau désastre ainsi que les graves avaries qu'il avait occasionnées dans les diverses parties de l'édifice. Un modeste clocher de bois remplace alors la flèche audacieuse, et quand, au dix-septième siècle, on veut continuer le monument immense, on tâtonne quelque temps ; un excès de timidité a succédé à l'excès de hardiesse ; finalement on s'arrête court. Du colosse inachevé il subsiste un tronçon gigantesque ; c'est tout ce qui en sera réalisé.

C'est bien une histoire, c'est presqu'une tragédie avec ses péripéties et sa catastrophe, que le tableau des vicissitudes par lesquelles a passé ce grand monument. Rien ne manque au drame, pas même la saisissante moralité de cette lutte de Titans où la fière audace de l'homme affronte l'invincible inertie de la matière, et dépassant les limites du possible y est impitoyablement ramenée par la force des choses, vaincue par celle-ci dans ce combat inégal comme elle l'était jadis dans la tragédie antique par la fatalité.

A côté de ces faits qui appartiennent à l'histoire de l'art et dont aucun des détails essentiels n'est omis dans le livre que nous avons sous les yeux, l'auteur a placé de précieuses indications qui, en se rapportant aussi à l'église de Beauvais, touchent spécialement aux intérêts des lettres. Ces particularités forment en quelque sorte un chapitre et comme une introduction de l'histoire du théâtre moderne.

Au moyen âge, de même que dans l'antiquité, les jeux de la scène ont pour origine les fêtes de la religion. Le théâtre moderne n'est pas une émanation directe du théâtre antique ; il a comme lui, et dans des termes analogues, sa naissance et son origine propres. Ce n'est qu'à un certain moment de son développement particulier qu'il a recherché les modèles laissés par celui-ci et qu'il s'est approprié quelques-unes de ses traditions. Le théâtre antique sort des fêtes de Bacchus, le théâtre moderne sort des pompes liturgiques introduites au moyen âge dans les cérémonies de l'Église. M. Desjardins a saisi et nous montre cette filiation du théâtre moderne dans une série de faits qui appartiennent à l'histoire de la cathédrale de Beauvais.

La ville de Beauvais possédait certaines institutions qui pouvaient concourir à ce résultat. C'était d'abord une école de musiciens, celle des *ménétriers de Beauvais*, célèbre pendant tout le moyen âge, outre celle qui fut au seizième siècle la maîtrise de la cathédrale.

Digitized by Google

Il faut mentionner ensuite un office de la *Jonglerie* qui était un des trente-quatre fiefs de l'Évêché, et dont les anciens dénombrements montrent les attributions. Parmi celles-ci se trouvait l'obligation de faire *chanter de Geste* au cloître de la cathédrale, dans certaines solennités.

Ces institutions prospèrent en une cité où la pompe des cérémonies religieuses enfante d'abord des drames liturgiques exécutés dans l'église, lesquels doivent se transformer plus tard en mystères et amener enfin la tragédie elle-même. Ces premiers essais consistent uniquement à développer les textes sacrés dans une action très simple accompagnée de chants et réglée au moyen d'une sorte de mise en scène. A Pâques, on voit les trois Marie se rendant au sépulcre et, après avoir appris de l'ange la résurrection, revenant vers le peuple pour proclamer la grande nouvelle. Le lendemain, c'est la rencontre des pèlerins d'Emmaüs, puis l'apparition du Sauveur à saint Thomas. A Noël, on assiste à l'adoration des bergers; le jour de la Circoncision, on suit dans ses diverses parties l'histoire de Daniel. Quelques-uns de ces petits drames sont parvenus jusqu'à nous. Les paroles en sont tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament; les versets, les hymnes en latin s'y succèdent comme dans les offices ordinaires de l'Église; la musique écrite pour les accompagner a le caractère liturgique. Ces représentations pouvaient, sans choquer les convenances, se développer à Beauvais, dans l'intérieur de la cathédrale elle-même; les fidèles pouvaient y assister dans un véritable esprit de dévotion.

Avec les drames liturgiques se rencontrent dans le même lieu les cérémonies plus libres qui accompagnent à la saint Étienne la fête des diacres, au jour des saints Innocents la fête des enfants de chœur, à la Circoncision la fête des sous-diacres. Ces derniers célèbrent à cette occasion, dès le douzième siècle, la *fête de l'âne* ou des *fous* qui introduit dans le temple sous la forme d'un office religieux des licences accueillies alors avec naïveté, rejetées plus tard quand le progrès des mœurs en a fait sentir l'inconvenance.

On arrive par ces voies aux mystères eux-mêmes. Le clergé tend graduellement à faire sortir de l'église le spectacle qui n'a été primitivement qu'un développement naturel des cérémonies du culte. Le côté, réclame des pièces en langue vulgaire, une plète et plus détaillée. Le parvis de l'église ou le théâtre à celles-ci. Les grandes fêtes religieuses

Digitized by Google

en sont encore l'occasion, et l'Écriture sainte en fournit les sujets. A Noël, à Pâques, à la Pentecôte, à la Toussaint, les échafauds se dressent et on *chante de Geste*. L'officier de l'Évêché, investi du *fief de la Jonglerie*, a, aux termes de son dénombrement (on nous en montre un spécimen de l'an 1454), le privilége et l'obligation de pourvoir à ces représentations. A cette époque appartient un grand mystère de saint Pierre dont le texte est perdu, mais dont le souvenir s'est conservé dans de précieuses tapisseries qui en représentent les scènes principales, et que la cathédrale de Beauvais possède encore aujourd'hui.

Ces faits révèlent un mouvement littéraire propre au pays de Beauvais, lequel prendra son dernier essor quand l'heure aura sonné pour un pareil progrès. Les drames liturgiques ont enfanté le mystère, le mystère amènera la tragédie. Jacques Grévin de Clermont (1540-1570) l'émule de Jodelle, en donne un des premiers spécimens dans sa pièce de *César*, vers le milieu du seizième siècle.

A ce moment les lettres fleurissent à Beauvais, et l'Église en est comme le foyer. Une école poétique s'y manifeste sous l'influence de Ronsard, dont l'évêque Odet de Coligny, cardinal de Châtillon, s'est fait le Mécène. Le clergé de Beauvais, le chapitre de sa cathédrale fournissent en même temps des amis et des disciples au poëte. L'un d'eux, l'archidiacre Simon de Bullandre, consacre le souvenir du maître rimeur en faisant placer dans la cathédrale une statue de saint Simon, auquel le sculpteur Le Pot a donné par son ordre la tête de Ronsard lui-même. A la ville de Beauvais appartiennent aussi à cette époque Jean Binet, lieutenant particulier de messieurs les maire et pairs, jurisconsulte distingué, qui en outre a versifié en latin et en français, le chanoine Gouyne, lequel s'est fait une réputation comme avocat, Saint-Jean, Fourcroy, le sieur de Lyesse, Pierre Binet et son frère Claude, tous poëtes; ce dernier, l'ami particulier de Ronsard, l'auteur d'un discours de sa vie et l'éditeur de ses œuvres.

Tout est lié dans la suite de ce mouvement littéraire qui commence aux drames liturgiques du douzième siècle pour aboutir à la tragédie et aux œuvres poétiques du seizième; et tout cela se rattachant aux phases d'existence de l'Église de Beauvais, forme un appendice naturel à l'histoire si curieuse de sa cathédrale. M. Desjardins a donc eu raison de réunir en un seul faisceau ces éléments divers. En les rapprochant il a constitué une œuvre largement conçue

Digitized by Google

dans son ensemble et savamment exécutée dans ses détails. Aux hommes de science il apporte des faits consciencieusement recueillis, habilement interprétés et rendus avec art; aux simples curieux il fournit des tableaux instructifs pleins de mouvement et d'intérêt. Son livre se recommande ainsi à l'attention de tous, et l'on comprend, en le lisant, ce qui lui a conquis la marque de distinction que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a voulu lui décerner.

AUG. PROST.

---

*Les Institutions privées du Haut-Rhin...*, par M. le Dr A. Penot. 1 vol. in-8°. — *Les Cités ouvrières de Mulhouse et du département du Haut-Rhin*, par M. le docteur A. Penot, nouvelle édition augmentée de la description des bains et lavoirs de Mulhouse, avec neuf planches. 1 vol in-8°. Mulhouse, Bader. Paris, Eugène Lacroix.

On sait qu'il y a, à l'exposition du Champ-de-Mars, concours ouvert pour les institutions qui ont le plus contribué à l'amélioration morale et physique des populations. Les récompenses consistent en : un prix de 100,000 fr., dix prix de 10,000 fr. chaque, et vingt mentions honorables.

L'initiative de cette mesure est due à la *Société industrielle* de Mulhouse, qui provoquait et entendait, à l'occasion de l'exposition universelle de 1855, un mémoire sur les institutions de prévoyance fondée par les fabricants du Haut-Rhin en faveur de leurs ouvriers, protestant une fois de plus, par la bouche de son éminent rapporteur, M. le docteur Penot, que le *relèvement* de la condition des travailleurs qu'ils emploient, doit être, pour les industriels, l'objet d'autant de sollicitude que la recherche des meilleurs moyens de fabrication.

En faisant connaître aujourd'hui en dehors de son sein *les institutions privées du Haut-Rhin*, la Société industrielle n'est pas moins désintéressée que la plupart des hommes qui font le bien en Alsace ne sont désintéressés eux-mêmes. Il n'était d'ailleurs pas encore question de récompenses lorsque paraissait, il y a près de deux ans, la première édition des *Cités ouvrières de Mulhouse et du département du Haut-Rhin*. Le but de cette publication était d'être utile à tous ceux qui ont la pensée de faire élever des maisons

Digitized by Google

dont les ouvriers deviendront propriétaires; comme le but du mémoire qui vient d'être imprimé est « d'exciter la plus honorable émulation, et d'offrir aux hommes de cœur d'utiles exemples à suivre. » Il n'y a en effet, pour ainsi dire, pas un genre de misères qu'on n'ait cherché à soulager en Alsace. Misères morales et misères physiques sont combattues énergiquement, attaquées dans leurs causes, et de toutes parts on s'efforce de mettre ceux qui en souffrent en mesure de se préserver eux-mêmes dans l'avenir. Ce n'est pas seulement dans les centres industriels, c'est aussi dans les villes où peu de bras sont employés dans les manufactures, c'est même dans les communes où le travail des champs est presque la seule occupation, que des institutions pour l'amélioration du sort des ouvriers ont été établies. Ici la fondation en est due à une seule personne, là à une association; ailleurs le concours des intéressés est requis; plus loin les ouvriers ne doivent aux fabricants que l'inspiration de la société qui leur assure une condition meilleure et dont ils sont eux-mêmes les créateurs et les soutiens.

Églises, salles d'asile, jardins d'enfants (*kindergœrten*), écoles primaires, ouvroirs, écoles du dimanche, orphelinats, asiles agricoles, asiles pour les aveugles, classes d'adultes, bibliothèques populaires, écoles spéciales ou techniques, écoles de dessin, école de tissage mécanique, école de filature, école de gravure pour les femmes, écoles professionnelle israélite, concours entre les chauffeurs du Haut-Rhin, telles sont quelques-unes des fondations pour lesquelles les industriels du Haut-Rhin n'épargnent ni leur argent ni leur temps. Beaucoup d'entre elles, comme la plupart de celles que nous avons encore à énumérer, se trouvent partout où il y a une agglomération de population de quelque importance.

Les logements assainis; la propriété mise à la portée de tout le monde dans des conditions de salubrité et de confort, à Liepvre, à Colmar, à Guebwiller, à Beaucourt, à Mulhouse, où 684 maisons de la cité ouvrière sont déjà vendues; — le modeste mobilier des ouvriers assuré contre l'incendie, au moyen de polices collectives, pour une somme insignifiante, et sans perte de temps pour les intéressés; — à Mulhouse, à Guebwiller, le logement assuré aux ouvrières sans famille, dans des maisons présentant toutes garanties de moralité, sont autant de preuves de l'intelligente et généreuse sollicitude des fabricants pour les ouvriers.

Des boulangeries, restaurants, comptoirs d'épiceries, de vêtements

Digitized by Google

et objets de ménage, où la vente a lieu à prix coûtant, sont annexés à plusieurs manufactures. Mulhouse, Massevaux, Wesserling, Guebwiller, Munster ont des lavoirs et des bains publics parfaitement organisés.

Les comités de bienfaisances, les sociétés de secours mutuels en cas de maladies, des services médicaux spéciaux, les caisses d'épargne, les caisses de retraite sont des institutions contemporaines des premiers développements de l'industrie. Chaque année quelque progrès a été réalisé dans leur organisation. L'asile de Mulhouse pour les vieillards, les pensions à domicile, les assurances sur la vie, les caisses d'assistance et de prêts, les primes, la société pour la légitimation des mariages et des enfants, les secours aux femmes en couches sont, comme les hospices ruraux et l'*auberge des pauvres*, des créations des ces dernières années.

Les sociétés coopératives enfin ont pris un grand essor, et leurs délégués se réunissent tous les trois mois pour étudier ensemble et discuter les questions intéressant les coopérateurs.

C'est à la Société industrielle de Mulhouse, composée de presque tous les fabricants de l'Alsace, que revient l'honneur de l'initiative de la loi limitant la durée du travail des enfants dans les manufactures et rendant pour eux l'école obligatoire. En ce moment elle étudie les moyens de diminuer le nombre des accidents causés par les machines et de faciliter la constatation de ceux qu'on n'a pu empêcher pour en rendre la réparation plus équitable.

Voilà l'énumération de toutes les institutions dues à l'initiative privée dans le Haut-Rhin. Je n'ai guère indiqué là que les têtes de chapitres du mémoire bref, mais éloquent par le simple exposé qu'il contient, de M. le docteurPenot. Qu'on lise ces simples *notes*, et on sera convaincu qu'une province qui présente un si magnifique ensemble d'efforts contre la misère, a compris quelle est la lutte qui convient à notre temps; et qu'en s'attaquant à l'ignorance et aux vices, les Alsaciens font preuve du plus grand courage, et qu'ils travaillent à conquérir une gloire véritable à la grande patrie.

JULES LEJEUNE.

---

Digitized by Google

# LETTRE AU RÉDACTEUR

*Colmar*, 19 *mars* 1867.

Monsieur le Rédacteur,

Ce n'est pas sans beaucoup hésiter que je vous adresse ces quelques lignes, pour lesquelles j'ose vous demander une petite place dans votre estimable *Revue*.

Vous avez bien voulu insérer, dans le dernier numéro de la *Revue*, un article de M. Mossmann, sur mon *Histoire d'un homme heureux*.

Cet article, tout bienveillant, m'oblige à une vive reconnaissance pour vous d'abord, Monsieur le Rédacteur, puis pour mon honorable critique.

Il est, toutefois, dans les lignes que M. Mossmann a bien voulu me consacrer et dont je ne saurais trop le remercier, une assertion que je tiens à relever. « Si pures, dit-il, si pures et élevées que » soient les félicités dont l'auteur fait comme le dédommagement » des douleurs subies par son personnage principal, il me répugne » de lui voir envisager le bonheur individuel comme le but de la » vie et la destinée de l'homme. »

« La vie, disait Tocqueville, n'est ni un plaisir, ni une douleur, » c'est une affaire grave dont nous sommes chargés et qu'il faut » conduire et terminer à notre honneur. »

Je signe des deux mains ces paroles de l'illustre historien que cite M. Mossmann.

Pas plus que Tocqueville, je ne conteste que « la vie est une affaire grave. » Tout comme lui, je demande que l'individu ne



Digitized by Google

cherche son bonheur, pour lequel évidemment il est fait, que *dans l'amour du prochain, dans le sacrifice de soi-même.*

Et c'est bien ainsi que l'entend le héros de mon volume. Je n'en veux pour preuve que les derniers mois de sa vie (p. 297 et suiv.); aveugle, il ne cesse point, pour cela, de chercher un remède à ses souffrances dans le vif désir de se rendre utile à ceux qui l'entourent; il ne cherche son bonheur que dans celui d'autrui.

De deux choses l'une, ou bien j'ai rendu palpable et visible l'idée du bonheur tel que je le conçois, — et alors mon critique me fait tort, — ou bien cette idée je l'ai mal exprimée, imparfaitement rendue — et cela est possible; — toujours est-il que cette idée je l'ai eue, et aussi que plus d'un de mes honorables critiques l'a trouvée dans mon livre.

En résumé, qu'ai-je entendu faire? Faire passer sous les yeux, non-seulement « d'aimables lectrices, » mais encore d'hommes très-sérieux, la figure d'un homme rudement éprouvé, mais trouvant dans sa conscience, fortifiée par la foi chrétienne, le bonheur... un bonheur autre, sans doute, que celui que proposent à leurs lecteurs la plupart de nos romanciers modernes, mais plus réel, je crois, plus vrai, plus sérieux.

J'aurais mauvaise grâce, Monsieur le Rédacteur, d'insister davantage.

J'ai hâte de finir, en réitérant l'expression de toute ma gratitude à mon honorable critique dont je me trouve séparé, je crois, par une barrière plus apparente que réelle et en vous priant d'agréer vous même l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

AD. SCHAEFFER.

---

Digitized by Google

# REVUE CRITIQUE

*Les Sociétés humaines sous la main de Dieu...*, par M. le baron de Gerando. — *Histoire chronologique des lectures publiques et des conférences*, par M. le docteur Scoutetten.

Il n'y a qu'une morale, une et la même de peuple à peuple, une et la même de gouvernant à gouverné, une et la même d'homme à homme. Qu'on ajoute à cette formule d'un illustre penseur contemporain que cette morale unique commande à chacun à l'égard de tous la justice, la paix, la charité, et l'on aura le résumé du dernier écrit de M. le baron de Gerando.[1]

L'opportunité et l'importance de cette brochure, dont chaque phrase est à méditer, n'échapperont à personne : et tous ceux qui la liront seront frappés du talent avec lequel l'auteur a présenté les textes de l'Écriture sainte qui sont le fonds de l'enseignement moral contenu dans ces vingt-cinq pages. Élévation et simplicité, telles sont les qualités qui, même à côté de l'admirable langage de la Bible, se font remarquer dans l'écrit de M. de Gerando.

---

M. le docteur Scoutetten définit[2] très bien les *Conférences* « telles que nous les comprenons aujourd'hui » et telles qu'on en fait maintenant sur tous les points de la France : « des dissertations sur l'un des mille sujets de la littérature ou de la science, choisis pour attirer l'attention du public et lui inspirer la pensée de se livrer à une étude qu'il néglige. »

Il les montre ensuite existant déjà dans l'antiquité chez les Grecs et chez les Romains, fait connaître le caractère qu'elles y avaient ;

[1] In-8°. Metz, Blanc.

[2] Broch. in-8°. Metz, Alcan.

Digitized by Google

et arrive, après la constatation d'un silence de dix siècles, à la reprise par Abeilard d'un mouvement semblable en France; alors plus d'interruption jusqu'à nos jours.

Ce tableau, plein d'intérêt dans la brochure de M. le docteur Scoutetten, n'y est, pour ainsi dire, qu'une introduction à l'histoire des Conférences à Metz. Cette partie est, avec grande raison, beaucoup plus développée par l'auteur, qui nous fait assister à la création des premières conférences, en 1755, par la *Société d'études*, et nous amène aux conférences de 1867 par les *Cours industriels* de 1825, par l'*Union des Arts* et par les conférences données à l'exposition en 1861.

Du 4 février au 6 avril 1867, près de trente conférences ont été faites. On a entendu : M. B. Faivre (*Considération sur la création de l'homme*); — M. Émile Marck (*De l'interprétation dramatique*); — M. Müller (*Des charbons, — De notre système planétaire*); — M. Chevrier (*Du chlore et des agents décolorants, — Du gaz d'éclairage*); — M. Cailly (*Etude sur le Bourgeois de Metz au quinzième siècle : Philippe de Vigneulles*); — M. Küss (*Sur les populations chrétiennes du Bas-Danube et en particulier sur les Serbes*); — M. Perret (*De l'eau, — Du thermomètre, — Du phosphore*); — M. Jules Lejeune (*Les institutions ouvrières en Alsace, — La morale des économistes*); — M. Jacquet (*l'Histoire romaine dans Corneille,— Du sentiment de la nature chez les écrivains du dix-huitième et du dix-neuvième siècles,— Du caractère de l'avare dans Molière, dans les romans de Balzac et dans le théâtre chinois*); — M. Aug. Prost (*Corneille-Agrippa et son séjour à Metz au seizième siècle*); — M. Maguin (*Christophe Colomb, — Histoire de la philosophie au quatrième et au cinquième siècles*); — M. Chabert (*Vie du maréchal Fabert*).

---

Prochainement il sera rendu compte dans la *Revue* de : l'*Eglise et l'Etat*, par M. de Metz-Noblat; — *Théorie de l'Art* (troisième extrait de l'ouvrage l'*Art et la Vie*); — *Larmes et Sourires*, par M. F. des Robert, que nous tenions à signaler dès aujourd'hui à l'attention de nos lecteurs.

CHARLES PERINEAU.

---

*L'Administrateur-Gérant,*
A. ROUSSEAU.

Metz. —Typ. Rousseau-Pallez.

Digitized by Google

# LE BOURGEOIS DE METZ AU XVe SIÈCLE

## PHILIPPE DE VIGNEULLES [1]

---

### I

Du temps de Philippe de Vigneulles les enfants allaient à l'école ainsi qu'ils continuent à y aller encore aujourd'hui. Comme Jean Gérard son père était maire de Vigneulles [2], c'est-à-dire préposé du seigneur du lieu pour rendre la justice, ce qui lui donnait une sorte de prééminance sur les autres habitants, il voulut donner à son enfant une instruction quelque peu soignée. Aussi en 1474, dès l'âge de trois ans, Philippe fut-il mis pour apprendre à lire près du

[1] Conférences faites à l'hôtel de ville de Metz, le 20 février et le 3 avril 1867. (Voir la première partie dans la livraison de mars et avril, p. 106.

[2] On lit dans Loyseau. *Traité des Offices*, page 239, édit. in-4° de 1620: « Il y a des pays où ces maires de village ont basse justice, ainsi que les maires des villes, c'est pourquoy en aucuns lieux sont appeléz Prévosts héréditaires, et ont ordinairement plusieurs menus droicts en leur village, comme de mener les mariées au moustier, et à cause de ce ont droit de mets, qui est un plat du festin de nopces; ont aussi droit d'avoir la première pinte du vin qui se débite au village, un jambon de chaque porc qui s'y tue, et plusieurs autres telles menues coutumes ainsi appelées, parce qu'on a tourné la coutume en droit et la courtoisie en obligation; et comme dit Bouteiller, que *accoustumance est deshéritance.* »



Digitized by Google

maître d'école du village. Ce maître d'école est le premier souvenir de jeunesse de notre futur chroniqueur, qui nous en a laissé le portrait le plus original qu'il soit possible d'imaginer. Comme ce portrait est écrit en langue romane, pour que vous puissiez l'apprécier plus facilement, je le traduis en français, ce que je ferai d'ailleurs pour toutes les citations de Philippe de Vigneulles : « Ce maître d'école » était un aveugle nommé Jean Burtault qui dès l'âge de » trois ans n'avait vu goutte. C'était le plus grand bracon- » nier du pays, chassant cerf et biche, tendant merveilleu- » sement des lacets aux grives et autres oiseaux, fabricant » admirablement tous engins de chasse, faisant hottes et » paniers, taillant la vigne, cueillant les cerises sur les » arbres, à l'église sonnant les cloches et chantant au lutrin, » enfin couronnant ces talents par une grande habileté à » donner des leçons de lecture aux enfants [1]. »

Ce fut sans doute grâce à la multiplicité de ces connaissances, qui ne pouvaient guère profiter à un enfant de l'âge de Philippe, que celui-ci le quitta en 1476 pour venir comme pensionnaire à l'abbaye de Saint-Martin-devant-Metz suivre les leçons de l'école qui y était établie. Philippe resta dans cette école jusqu'à l'âge de huit ans. Sa mère étant morte à cette époque, il fut ramené à Lorry-devant-Metz où il suivit les leçons de l'école du village ; mais en 1482 il fut conduit à Insming par la crainte des loups qui ravageaient le pays en attaquant les enfants et qui en avaient dévoré quatorze en très peu de temps.

Pendant une année il demeura dans ce village où il reçut les leçons du prieur, de messire Simon, abbé de Saint-Martin. En 1482, nous le retrouvons à Saulny, pensionnaire chez un prêtre et suivant encore les écoles du village. C'étaient les derniers enseignements classiques qui dussent

[1] Voir *Mémoires de Philippe de Vigneulles*, par Michelant, page 8, et *Chronique de Huguenin*, page 422, col. 2.

Digitized by Google

lui être donnés. L'instruction qu'il acquit ne manque pas, disons-le tout de suite, d'une certaine étendue. Il est probable en effet qu'il connaissait au moins les auteurs latins puisqu'il déclare lui-même dans ses chroniques avoir lu Tite-Live, et qu'Ovide y est même cité en latin. Mais à quel prix le pauvre enfant reçut-il cette instruction? C'était sans doute avec cette aménité dont parle Montaigne quand il décrit les colléges de son temps comme vraies geôles de jeunesse captive: *Arrivez-y*, dit-il, *sur le point de leur office; vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres enyvrez en leur cholère. Quelle manière pour esveiller l'appétit envers leur leçon, à ces tendres âmes et craintives de les y guider d'une mine effroyable, les mains armées de fouets?... Combien leurs classes seroient plus décemment jonchées de fleurs et de feuillées, que de tronçons d'osiers sanglants*[1] ?

Philippe ne nous dit pas si tel fut le moyen employé pour l'instruire, mais on peut le supposer en voyant la dure correction que lui infligea un jour le notaire chez lequel, après ses premières études, il fut placé pour apprendre le style, c'est-à-dire la procédure. Je mets sous vos yeux son récit dans toute sa naïveté[2]:

« Jeannat de Hannonville, l'aman, était un homme si » brutal qu'aucun clerc ne pouvait le servir. Ainsi il cassa » la jambe à un jeune homme qui demeurait chez lui avec » moi, et par surcroît il avait une domestique allemande » plus méchante qu'un diable. Cette fille, quoique je payasse » vingt francs pour ma nourriture, enfermait le pain et les » autres vivres et me laissait jeûner. Cependant, comme je » savais écrire aussi bien que maintenant, j'apprenais très- » bien la procédure. Mais il arriva qu'un jour je me pris » de querelle avec cette servante. Dans sa colère elle voulut

[1] *Essais de Montaigne*, édition de Londres, 1724, page 160, t. I.

[2] *Mémoires de Philippe de Vigneulles*, page 12. *Chroniques de Huguenin*, page 467.

Digitized by Google

» me frapper sur la tête avec une pelle à feu. J'empoignais
» la pelle par le manche, et je voulus lui en donner un coup
» avec le plat sur la figure. Pour le parer elle se couvrit de
» son bras, mais malheureusement je l'atteignis à la main
» avec l'angle de la pelle et je lui fis au poignet une légère
» écorchure. Elle se mit à pousser des cris et courut chez
» le barbier se faire panser. Moi, tout troublé de ce bruit
» et ne sachant quelle contenance tenir, je montais dans
» notre chambre faire notre lit. Cependant ma maîtresse
» vint bientôt et se mit à me battre bel et bien, croyant
» apaiser la colère de son mari, ce qui n'empêcha pas
» que quand il eut entendu les clameurs de la servante, il
» monta quatre à quatre près de moi, et sans m'entendre
» me tira brusquement de l'ouverture du dessus de la porte
» où je m'étais réfugié, me jeta à terre et me foula sous
» ses pieds. Il voulait même me précipiter du haut en bas
» des escaliers s'il n'en eût été empêché par sa femme. En
» tout cas, après m'avoir frappé, il me chassa honteuse-
» ment de chez lui sans s'informer si j'avais tort ou raison. »

Or, si c'était ainsi que les gens de loi d'autrefois montraient le droit et la procédure à leurs clercs, l'on peut sans grande témérité se faire, d'après Montaigne, une idée de la façon dont les langues anciennes étaient enseignées à de jeunes intelligences rétives à la discipline scolaire.

Aussi ne doit-on pas être surpris que quittant ce praticien d'une si terrible humeur, sortant de ces écoles qu'il avait successivement fréquentées, le goût des voyages se soit emparé de notre jeune concitoyen, désireux sans doute de connaître si partout l'on rencontrait le même genre d'existence. Ce désir de voyager s'éveilla chez lui dans son adolescence d'une façon irrésistible : il faut qu'il voyage, il faut à tout prix qu'il voie Rome. En vain son père s'oppose-t-il à ses désirs, en vain le prive-t-il d'argent, il faut qu'il parte, qu'il gagne l'Italie, qu'il aille admirer la ville éternelle !

Digitized by Google

Ce qui me frappe dans ce voyage entrepris par un enfant de quinze ans, c'est moins le soin qu'il prend de se faire accompagner d'un compatriote qu'il entraîne dans sa téméraire entreprise, ou la suite de traverses qu'il lui faut subir et qui finissent par le forcer, lui et son compagnon, à tendre la main pour vivre et à louer leurs services comme d'humbles domestiques, que la précaution prise par Philippe de Vigneulles de demander, dès son départ, pardon à son père de la désobéissance qu'il commettait en abandonnant le toit paternel. Quelqu'incomplète que fut chez lui l'éducation première, l'obéissance filiale qu'il enfreignait cependant, l'affection qu'il avait pour son père, le portèrent à lui écrire sur une belle grande feuille de papier de Troie une lettre, dit-il, assez bien faite et bien dictée, *tant par rimes et par vers,* et si piteusement écrite que son père ne put retenir ses larmes en la lisant. Je ne sais trop si le style de la lettre fut la cause de ces larmes; mais je crains bien que l'auteur n'attribue à son œuvre un effet que son départ seul pouvait produire sur un père qui l'avait toujours tendrement aimé et qui, pour sa jeunesse, redoutait le danger des mauvaises compagnies au milieu desquelles il pouvait tomber. Aussi son malheureux père s'empressa-t-il de lui envoyer de l'argent pour revenir dès qu'il sut où son goût des voyages l'avait conduit. Par une fortune contraire ce secours ne put lui parvenir, et comme un autre Gil-Blas, il continua à servir, à Genève, le chanoine de Saint-Pierre, homme de bien et lieutenant de l'évêque, au service duquel il était dans ce moment. Ce service, tout domestique, qui paraîtrait aujourd'hui singulièrement étrange s'il était accompli par un jeune homme appartenant à une certaine condition sociale, n'avait rien à cette époque qui pût surprendre; c'était en ce siècle une position facilement acceptée, qu'expliquait la survivance d'idées féodales; elles faisaient alors considérer les services personnels comme n'étant qu'un mode d'engager sa foi à un maître qui tenait en quelque sorte la place d'un véritable seigneur.

Digitized by Google

Ce fut même l'exercice de ce droit de seigneurie poussé à l'excès qui engagea notre jeune voyageur à revenir en France. Car ayant gagné Naples après avoir vu Rome, il était entré au service d'un homme d'armes qui le traita bien différemment que ne l'avait fait le chanoine de Genève. Quand il voulait lui réclamer quelqu'argent ou en obtenir des vêtements, il n'en recevait que de dures paroles, heureux encore quand il n'en était pas battu et renvoyé à l'écurie où il n'avait d'autre lit que la litière des chevaux ou le pavé lui-même. Cette habitude de battre ses domestiques était, paraît-il, dans les mœurs et s'est conservée assez longtemps; dans un *Traité de la Civilité*, imprimé pour la première fois en 1678, on remarque que s'emporter contre son domestique, l'injurier, le battre en présence d'une personne à laquelle on est inférieur, est vivement blâmé, non pas à cause de l'oubli de toute dignité, du respect de soi-même, mais parce que ce serait tout à fait manquer de respect et témoigner à la personne qu'on reçoit un extrême mépris en une *telle rencontre et même en toute autre.*

Philippe revint donc en France, s'étant engagé avec un seigneur napolitain à conduire une partie de chevaux que le roi Ferrand d'Arragon envoyait au roi de France. C'est à son retour à Metz que se place dans la vie de notre jeune voyageur l'un de ces épisodes que l'on ne comprend plus guère aujourd'hui, mais qui, au quinzième siècle, était assez fréquent: je veux parler de son enlèvement à Vigneulles et de sa détention dans le château-fort de Chauvancy.

Tout ce qu'on nous rapporte des brigands italiens, espagnols ou grecs, se rencontre dans le récit que notre concitoyen fait de sa captivité. Tentative d'évasion de sa part, menaces de mort de la part de ceux qui le détiennent, supplice des ceps, mensonges d'une odieuse cruauté, rien n'y manque, non plus que l'intervention qui caractérise si bien le siècle, d'un prêtre qui dans une église, mais dans une église seulement, ose braver la rage du châtelain de Chau-

Digitized by Google

vancy, furieux de voir que ses ruses, pour cacher son prisonnier, sont inutiles, qu'il est certain pour ceux qui réclament son malheureux captif qu'il le détient et l'a toujours détenu dans le château-fort dont la garde lui est confiée.

Si je mentionne cet événement, c'est moins, il faut le reconnaître, comme se produisant habituellement dans la vie ordinaire d'un bourgeois que comme un trait de mœurs qui nous permet, en jetant un coup-d'œil en arrière, de comprendre le chemin que nous avons parcouru pour arriver à la sécurité dont nous jouissons et pour accomplir les progrès que nous avons faits dans les rapports sociaux des diverses classes de la société entre elles. Mais ce qui concerne spécialement un événement de la vie, fût-on même bourgeois, c'est le mariage. Après une réclusion de quatorze mois, Philippe, de retour dans sa famille, termina son apprentissage de garçon drapier et chaussetier. Mûri alors par les voyages et la souffrance, il veut trouver à son foyer le repos et les aises dont il avait tant besoin ; il désire donc alors se marier, car ainsi que le dit le *Ménagier de Paris,* traité de la fin du quatorzième siècle, qui trace depuis les devoirs les plus élevés de la bourgeoise maîtresse de maison, jusqu'aux plus humbles recettes de cuisine : *Homme en quelqu'état qu'il soit, noble ou non noble, ne peut avoir meilleur trésor que de preude femme et saige*[1]. Je ne puis m'empêcher de vous lire en entier le passage de Philippe de Vigneulles qui nous retrace ce temps de sa vie. Il est d'une naïveté charmante et nous présente un tableau tel, que l'on semble assister aux pourparlers d'un mariage prêt à être contracté par l'un de nos bons villageois d'aujourd'hui :

« Quand le printemps fut venu, Philippe commença donc » à aller par les fêtes de çà delà et à causer avec les filles;

[1] *Ménagier de Paris,* t. I, p. 64.

Digitized by Google

» mais celle qu'il allait voir le plus souvent était la fille du
» maire Le Sarte de Lessy, et comme elle l'aimait bien il
» la fit demander en mariage. Il était aussi bien aimé de
» la mère de cette jeune fille et de tous ses amis. Mais elle
» avait un frère plus âgé qu'elle que son père aurait bien
» voulu marier le premier ; c'est pourquoi celui-ci répon-
» dit au père de Philippe que la paix n'étant pas encore
» faite il n'avait pas l'intention de la marier avant la saint
» Remy 1492. Philippe continua donc à aller la voir et fut
» toujours bien reçu. Or, quand arriva la saint Remy le
» maire de Vigneulles fit parler confidentiellement au
» maire Le Sarte de Lessy, relativement à sa fille qu'il
» demandait en mariage pour son fils, et insista beaucoup
» pour obtenir une solution à sa demande. La mère de la
» jeune fille qui désirait que ce mariage eût lieu, et tous ses
» amis appuyèrent aussi cette demande; mais le maire
» Le Sarte, sous prétexte de guerre, disait qu'il n'osait pas
» marier sa fille. Philippe fut donc refusé une seconde
» fois et les choses restèrent ainsi près d'un an jusqu'à
» l'entrée du carême. Alors le maire de Vigneulles, qui
» voyait que la mère et sa fille désiraient ce mariage, qui
» aurait eu lieu à la saint Remy si des donneurs de conseils
» n'en avaient détourné le maire Le Sarte, fit de nouvelles
» propositions. Celui-ci répondit alors qu'il ne cherchait
» pas de délais, mais qu'il avait fait serment de ne pas
» marier sa fille avant Pâques et qu'il était bien résolu à
» ne pas donner son consentement avant cette époque. Or,
» dans le même temps on parla à mon père de la fille du
» maire Leloup d'Hagondange. Parmi ceux qui l'en entre-
» tinrent se trouvait un marchand de Metz, Jean de
» Hettange, qui avait épousé la sœur de cette fille et qui
» était par conséquent gendre du maire de Hagondange.
» Après plusieurs pourparlers entre le maire de Vigneulles
» et ce marchand, celui-ci et le maire Leloup lui propo-
» sèrent de venir dîner chez lui la veille de la mi-carême.

Digitized by Google

» Ce qui fut fait. Le maire de Vigneulles envoya chercher » Philippe chez son maître Didier Ballat. Mais en venant » chez son père, il traversa le marché et y rencontra » Isabelle, fille du maire Le Sarte, qui lui dit de ne pas » prendre en mauvaise part la réponse de son père, que » sa mère venait d'aller la veille à Moulins prier Madame » Bonne, épouse du seigr Pierre Baudoche, de dire à son » père de ne plus refuser à l'avenir le maire de Vigneulles. » Aussi, ajouta Isabelle, si vous voulez attendre jusqu'à » Pâques, je suis sûre que mon père donnera son con- » sentement. Enfin après plusieurs autres propos Philippe » se rendit chez son père où il trouva le maire Leloup et » Jean de Hettange son gendre. La table fut mise et l'on » dîna. A la fin du repas, Jean de Hettange se mit à parler » du mariage qu'il proposait, car le maire Leloup était alle- » mand et ne savait point le français. Toutefois Philippe » comprit bien à leurs paroles qu'ils voulaient tout de » suite en arrêter les accords. En effet, son père le tira à » part et lui dit que le maire Le Sarte lui avait déjà mis en » avant bien des prétextes dilatoires et qu'il pourrait bien » refuser encore quand Pâques arriverait; qu'entre deux » selles il se trouverait ainsi à terre. Philippe avait cepen- » dant bonne envie de refuser, d'autant plus qu'il ne con- » naissait pas la fille qui lui était proposée, qu'il ne l'avait » jamais vue qu'une seule fois et n'avait jamais été dans » son village. Mais s'en rapportant à la volonté de son » père, il consentit, et le marché de Philippe et de Mariette, » fille du maire Leloup, fut aussitôt conclu. Dès le lende- » main, jour de la mi-carême, les fiançailles se firent, et au » commencement du mois de mai suivant furent célébrées » les noces auxquelles vinrent presque tous les seigneurs » de Metz et beaucoup d'autres personnes au nombre de » cinq cents, qui toutes furent bien servies quoique le vin » fut alors fort cher parce que les vignes avaient été gelées. » Isabelle eut beaucoup de chagrin de ne pas avoir épousé

Digitized by Google

» Philippe, et sa mère et ses amis eurent ausssi beaucoup » de regrets [1].

Philippe de Vigneulles, déférant au désir de son père, se marie, mais dans ce dernier souvenir qu'il donne à Isabelle, je crois entendre ce doux regret qu'exprimait ainsi le poète de la cour de François Ier.

> Elle s'en va de moy la mieux aymée,
> Elle s'en va (certes) et si demeure
> Dedans mon cœur tellement imprimée,
> Qu'elle y sera jusques à ce qu'il meure [2].

Et cependant, malgré cette plainte bien douce, son mariage rappelle celui que peignait si spirituellement Brondex dans son poème des Brouilles, quand, après le dîner chez Jean Hurlin, le Cornet explique aux deux pères les conditions du marché matrimonial, et imposant au père du futur l'abandon de tous ses biens, conclut pour le décider à ce qu'il propose par ce singulier conseil digne des prémisses :

> Po t'épagnet des maux, po conservet ton bien
> T'en ferez l'ébandon, ça le meillou mayen.

Dans nos campagnes nous retrouvons encore ces usages et l'on est souvent surpris d'entendre, comme au quinzième siècle, les parents longuement discuter le verre en main sur les *tréfonds* [3] que possédera le futur, ou sur la *chevesse* [4] de la future, rappelant ainsi les vieilles expressions d'une antique et bien oubliée législation messine.

Cependant ces discussions, au quinzième siècle, n'avaient nullement pour but la rédaction d'un contrat de mariage,

[1] *Mémoires de Philippe de Vigneulles*, pages 119 et s.

[2] *OEuvres de Cl. Marot*, édit. 1700, t. II, page 329.

[3] *Tréfonds :* Biens délaissés par suite du défaut de paiement de la rente qui les grevait et acquis au créancier après une triple publication.

[4] *La chevesse* : robes et joyaux, biens propres de l'épouse.

Digitized by Google

car alors on n'en faisait pas. Ce ne fut qu'à partir de 1633, depuis l'établissement du Parlement, que l'usage de dresser un contrat de mariage devint quelque peu fréquent à Metz, et encore cette formalité n'avait-elle lieu qu'entre des personnes d'un rang supérieur.

Le mariage contracté comme celui de Philippe de Vigneulles est donc, il le dit lui-même, un véritable marché. Fiancé le lendemain du jour de la conversation tenue à table par le maire de Hagondange et par celui de Vigneulles, le mariage fut bientôt célébré et les noces se firent avec tout le concours d'invités dont parle notre chroniqueur, qui prend soin de faire remarquer que tout le monde fut bien servi quoique cette année le vin ait été fort cher.

Ainsi qu'on le voit, les bourgeois manants de Metz n'étaient guère comme ces héros de nos romans d'autrefois qui accomplissaient les plus grandes choses et les plus longues sans que l'histoire fît connaître s'ils buvaient ou s'ils mangeaient. Nos bourgeois arrangeaient leurs mariages dans un repas intime, et c'était dans une fête où le vin et la bonne chère n'étaient pas épargnés que se célébraient les noces. Ce point est constant. Or, il est curieux de connaître comment se passait ce petit dîner intime, non pas bien entendu de rechercher les mets qu'on pouvait y servir, car ce serait une question d'office sur laquelle le *Ménagier de Paris* ne laisserait rien à souhaiter, mais bien de savoir quel en était le cérémonial. D'après les recherches que j'ai faites, c'était avec la plus grande simplicité que les choses se passaient. Sur une table on étendait une nappe, chaque convive s'asseyait à l'entour, et bien souvent tirait de sa poche le couteau dont il allait se servir. Une cuiller en bois, quelquefois ornée d'un manche d'argent, était placée devant lui. Le maître de la maison apportait, suivant le cas qu'il faisait de ses hôtes, dans une ou plusieurs *crucques*, espèce de petites cruches en terre de Cologne, le vin qu'il venait de tirer au

Digitized by Google

tonneau, et sa femme[1] apportait ensuite et successivement sur la table, dans une écuelle ou dans de grands plats, les soupes, les brouets ou les viandes découpées destinés aux convives. Comme personne n'avait d'assiettes, chacun à à la ronde, en commençant par le convive le plus qualifié, portait la cuiller au plat si le mets était liquide, ou enlevait adroitement avec la pointe de son couteau, si l'on servait de la viande, un morceau de cette viande qu'il plaçait sur son pain et qu'il découpait en mangeant, comme on dit, son morceau sous le pouce, arrosant ce qu'il avalait d'un coup de vin versé dans un verre à boire, ou bien souvent bu à même la *crucque* qu'il avait sous la main, ce qui avait fait donner en Lorraine aux habitants de Metz le surnom de *Criquelins*[2]. Parfois pour épargner aux convives l'embarras de découper ainsi leur viande, de se salir les doigts que dans ce temps l'on essuyait sans façon à la nappe, des morceaux de viande taillés en languettes, qui dans ce cas recevaient le nom de *lesches*, étaient placés d'avance sur des *tranchoirs* ou morceaux de pain plats, de sorte que chaque convive pouvait, en étendant la main jusqu'au plat, se servir facilement sans craindre de laisser tomber le morceau qu'il prenait. Une ou deux lesches au plus formaient à chaque service la part d'un convive. Souvent quand le repas était nombreux, chaque service se faisait dans des *écuelles*, sans doute des plats creux en étain, de façon qu'une écuelle placée entre deux convives leur servait conjointement, qu'ils y puisaient à la cuiller si le mets était liquide, ou qu'ils y prenaient les lesches de viande soit avec la main, soit avec le couteau[3].

[1] On lit dans l'*Histoire de Gérard de Nevers et d'Euriant de Savoye sa mye*, imprimée à Paris, chez Sébastien Ravenel, p. 56 : « Ils vindrent en » l'hostel, où la *femme* (du Jongleur) avoit mis la table et apporté et mis » sus ce qu'ilz avoient à manger. »

[2] V. *Chroniques de Huguenin*, page 385, col. 2, note; et page 670, col. 2.

[3] *Le Ménagier de Paris*, tome II, page 105, note 1

Digitized by Google

Le service de la table devait cependant un peu varier pour les familles bourgeoises qui jouissaient d'une certaine aisance et se rapprochait sans doute de celui que nous décrit Montaigne dans un voyage qu'il fit en Suisse, en Allemagne et en Italie, quelque temps après la mort de Philippe de Vigneulles. Ce gentihomme gascon décrit ainsi le repas qu'il faisait à Bâle dans l'hôtellerie où il était descendu, et cette description doit s'appliquer sans doute aux repas que faisait la bonne bourgeoisie de notre cité: « Leur service de table, dit-il, est fort différent du nôtre. » Ils ne se servent jamais d'eau à leur vin, et ont quasi » raison, car leurs vins sont si petits, que nos gentils- » hommes les trouvaient encore plus foibles que ceux de » Guascongne fort baptisés, et si ne laissent pas d'être bien » délicats. Ils font disner les valets à la table des maistres, » ou à une autre table voisine quant et quant eus: car il ne » faut qu'un valet à servir une grande table, d'autant que » chacun ayant son gobelet ou tasse d'argent en droit » sa place, celui qui sert prend garde de remplir ce » gobelet aussitost qu'il est vuide, sans le bouger de sa » place, y versant de loin à tout *(avec)* un vaisseau d'estain » ou de bois qui a un long bec. Et quant à la viande, ils » ne servent que deux ou trois plats au coupon; ils meslent » diverses viandes ensemble bien apprestées et d'une distri- » bution bien esloingnée de la nostre, et les servent par fois » les uns sur les autres, par le moyen de certains instru- » ments de fer qui ont de longues jambes. Sur cet instru- » ment il y a un plat et au dessoubs un autre. Leurs tables » sont fort larges et rondes, et carrées, si qu'il est mal aysé » d'y porter les *plats*. Ce valet desser ayséement ces plats » tout d'un coup, et on sert autres d'eux, jusques à six ou » sept tels changements. Car un plat ne se sert jamais » que l'autre n'en soit hors; et quant aux assiettes, comme » ils veulent servir le fruit, ils servent au milieu de la » table, aprés que la viande est ostée un panier de clisse

Digitized by Google

» *(osier)* ou un grand plat de bois peint, dans lequel panier » le plus apparent jete le premier son assiette et puis les » autres: car en cela on observe fort le rang d'honneur. » Le panier, ce valet l'emporte ayséemant, et puis sert tout » le fruit en deux plats, comme le reste, pesle mesle, et » y meslent volontiers des rifors, comme des poires cuites » parmi le rosti. Entre autres choses, ils font grand honneur » aux écrevisses, et en servent un plat tousjours couvert » par privilège, et se les entreprésentent: ce qu'ils ne font » guiere d'autre viande. Tout ce païs en est pourtant plein, » et s'en sert à tous les jours, mais ils l'ont en délices. Ils » ne donnent point à laver à l'issue et à l'entrée, chacun » en va prandre à une petite éguière attachée à un couin » de la sale, comme ches nos moines. La pluspart servent » des assiettes de bois, voire et des pots de bois et autres » vesseaux et cela net et blanc ce qu'il est possible. » Autres sur les assiettes de bois y en ajoutent d'étain » jusques au dernier service du fruit, ou il n'y en a jamais » que de bois. Ils ne servent le bois que par coustume; » car la mesme où ils le servent, ils donnent des gobelets » d'argent à boire et en ont une quantité infinie..... Les » moindres repas sont de trois ou quatre heures pour la » longueur de ces services; et à la vérité ils mangent » aussi beaucoup moins hâtivement que nous et plus » seinement [1]. »

L'illustre voyageur gascon qui recevait fort galament le vin d'honneur que lui envoyait la seigneurie de Bâle et celle des autres villes où il passait, nous laisse même la description des cheminées où se préparaient ces festins. Leur structure monumentale l'avait frappé et il nous retrace ces vastes cheminées que nous retrouvons encore à Metz dans beaucoup de nos anciennes maisons, mais dont la plus belle est sans contredit celle dont les magnifiques débris

[1] *Journal du voyage de Montaigne en Italie*, éd. in-4°, 1774, page 22.

Digitized by Google

reposent, en se dégradant, dans le jardin de notre bibliothèque publique. Voici la description qu'en donne Montaigne [1]: « La plupart des cheminées, depuis la Lorrenne, » ne sont pas à nostre mode; ils eslevent des foyers au » milieu ou au couin d'une cuisine, et amployent quasi » toute la largeur de cette cuisine au tuïau de la cheminée. » C'est une grande ouverture de la largeur de sept ou huit » pas en carré qui se va en aboutissant jusques au haut du » logis. Cela leur donne espace de loger en un andret leur » grande voile qui chez nous occuperait tant de place en » nos tuïeaus, que le passage de la fumée en serait em- » pêché [2]. »

D'après les descriptions que nous venons de donner de repas au quinzième siècle, nous voyons que l'usage de la fourchette était à peu près inconnu de nos aïeux. La fourchette cependant existait déjà, mais elle n'était guère employée que par les rois et les plus grands seigneurs auxquels elle était apportée dans une *nef*, sorte d'étui ou de boîte qui renfermait leur couvert. On en fit, paraît-il, d'abord usage en Italie, ainsi que le constate un passage de Montaigne où il donne la description d'un dîner auquel il assista lorsqu'il était à Rome. C'est un repas offert par un prince de l'Église et servi avec tout le luxe du temps [3]. Comme sa description fait contraste avec les usages bourgeois de l'époque, laissez-moi vous la mettre sous les yeux:

« Le dernier de décembre (1580) MM. d'Estissac et » Montaigne disnarent chez M. le cardinal de Sans, qui » observe plus des cerimonies romeines que nul autre

[1] *Journal du voyage de Montaigne*, page 24.

[2] La construction du manteau de l'une de ces cheminées avait coûté, en 1510, à Philippe de Vigneulles, la somme de 23 livres monnaie du temps, environ 276 fr. valeur actuelle. (*Mémoires de Philippe de Vigneulles*, p. 171.)

[3] *Journal des voyages de Montaigne*, page 129.

Digitized by Google

» françois. Les *Benedicite* et les *Grâces* fort longues y furent
» dites par deus chapelins, s'entrerespondans l'un l'autre à la
» façon de l'office de l'Eglise. Pendant son disné, on lisoit
» en italien une périfrase de l'Evangile du jour. Ils lavarent
» avec lui et avant et après le repas. On sert à chacun une
» serviette pour séssuier ; et devant ceus à qui on veut
» faire un honneur particulier, qui tient le siége à costé
» ou vis-à-vis du maistre, on sert de grans quarrés d'argent
» *(des plateaux)* qui portent leur salière, de mesme façon
» que ceus qu'on sert en France aux grans. Au-dessus de
» cela, il y a une serviette pliée en quatre ; sur cette serviette
» le pein, le cousteau, la forchette et le culier. Au-dessus
» de tout cela, une autre serviette de laquelle il se faut
» servir et laisser le demeurant en l'estat qu'il est; car
» après que vous êtes à table, on vous sert, à costé de ce
» quarré, une assiette d'arjant ou de terre, de laquelle vous
» vous servez. De tout ce qui se sert à table, le tranchant
» en donne sur des assiettes à ceus qui sont assis en ce
» rang-là, qui ne metent point la mein au plat, et ne met-on
» guierre la mein au plat du mestre. On servit aussi à
» M. de Montaigne, comme on faisait ordinairement chés
» M. l'Ambassadur, quand il y mangeoit, à boire en cette
» façon : c'est qu'on lui présantoit un bassin d'arjant, sur
» lequel il y avait un verre avec du vin et une petite bou-
» teille de la mesure de celle où on met d'ancre, pleine
» d'eau. Il prend le verre de la mein droite, et de la gauche
» cette bouteille et verse autant qu'il lui plaît de l'eau dans
» son verre, et puis remet cette bouteille dans le bassin.
» Quand il boit, celui qui sert, lui présante le dit bassin
» au-dessous du menton, et lui, remet après son verre dans
» le dit bassin. Cette cérimonie ne se faict qu'à un ou deux
» pour le plus au-dessous du maistre. La table fut levée
» soudein après les grâces et les chaises arrangées tout de
» suite le long d'un costé de la salle, où M. le Cardinal les
» fit soir après lui. »

Digitized by Google

C'était, comme on le voit, un dîner où toutes les règles de l'étiquette étaient exactement suivies. Mais ces règles étaient évidemment exclues de toutes ces réceptions faites à la suite de noces où plus de cinq cents personnes étaient largement régalées, et où elles ne prenaient sans doute que quelques verres de vin et de la tarte sèche en se livrant aux plaisirs de la danse.

Parmi les danses du temps se trouvaient probablement les *allemandes* qui n'étaient autres que nos *valses* actuelles, ainsi que semble l'indiquer Montaigne en décrivant les noces d'un facteur des Foulcres, fameux négociants d'Allemagne [1], car en parlant des jeunes gens assistant à la noce, il s'exprime ainsi : « Ils rompent la danse à chaque bout de » champ; et ramenent seoir les dames qui sont assises en » des bancs qui sont par les costés de la salle, à deus rangs, » couverts de drap rouge : eus ne se meslent pas à elles. » Après avoir fait une petite pose, ils les vont reprendre; » ils baisent leurs mains, les dames les reçoivent sans baiser » les leurs, et puis leur mettant la mein sous l'aisselle, les » embrassent et joignent les jones par le costé, et les dames » leur mettent la main droite sur l'espaule. Ils dansent et » les entretiennent, tout découvers, et non fort richement » vêtus. »

On dansait aussi une sorte de *cotillon* que nos chroniques, en nous racontant le terrible accident arrivé à un jeune boucher nommé Henri Daulnoult, décrivent ainsi sous le nom de *grand turdion :* « Après avoir dansé tous ensemble » les cavaliers se séparent des dames qui vont d'un côté et » eux de l'autre. Puis le cavalier qui mène cette danse, » quitte sa place et son rang pour faire plusieurs tours et » passes dans l'avenue que forment les danseurs, jusqu'à » ce qu'il vienne prendre sa danseuse avec laquelle il fait » différentes figures et la ramène ensuite à sa place. Chaque

[1] *Journal du voyage de Montaigne*, p. 57.



Digitized by Google

» cavalier à son rang et lorsque vient son tour fait le mieux » qu'il peut les mêmes figures qu'il orne de gambades et de » cabrioles à son choix. Cette danse continue jusqu'à ce » que tout le monde ait figuré. » Parmi les pas que faisaient alors les plus habiles cavaliers, les chroniqueurs nous indiquent celui qu'ils appellent le *cul tumerel* [1], et qui consistait à s'asseoir rapidement à terre, et sans appui à se relever encore plus vite. C'est ce pas que Henri Daulnoult avait embelli à sa façon et qu'il exécutait dansant à cloche pied tenant sa jambe gauche relevée par sa main du même côté, le bras droit placé sur le col ; puis faisant tout à coup en l'air un saut périlleux il retombait assis à terre, en se relevant tout aussitôt sur une seule jambe sans que ses mains et ses bras eussent changé de place. C'est en exécutant cette terrible culbute que l'un des larges couteaux de boucher qu'il avait à la ceinture sortit de sa gaîne, lui entra dans le flanc au moment où il tombait à terre et lui donna la mort.

C'est après avoir pris ces ébats si fatigants que nos bons bourgeois quittaient la fête. C'est ce que firent sans doute, le jour de son mariage, les nombreux voisins de Philippe de Vigneulles, et l'on peut dire d'eux avec le pont-neuf du duc de Guise :

> La cérémonie faite
> Chacun s'alla coucher,
> Les uns avec leurs femmes
> Et les autres tous seuls [2].

Le sommeil dut bientôt fermer leurs paupières et je crois entendre encore les sonores murmures que laissaient échapper les rideaux en toile à carreaux rouges et blancs,

[1] *Cul tumerel* veut dire le derrière du tombereau, parce que le danseur se renversait comme le fait la partie postérieure d'un tombereau qu'on vide.

[2] *Journal du siége de Metz en* 1552, p. 23. Paris, 1865.

Digitized by Google

des fabriques de Kempten [1], qui ornaient les baldaquins carrés de leurs lits tels que nous les représente Montaigne dans les descriptions qu'il en fait dans son *Voyage en Allemagne,* et tels que dans notre jeunesse nous les voyions encore généralement dans nos campagnes. Seulement pour dormir il fallait être habitué à ces lits. Suivant la mode allemande du temps, ils n'étaient pas garnis de matelas et n'avaient sur la toile qui renfermait la paille qu'un lit de plumes recouvert de draps et de couvertures d'étoffes sur lesquelles se plaçait la *coëte* que nous appelons maintenant à Metz le couvre-pied ou duvet. Aussi pour relever la tête qui s'enfonçait dans cette masse de plumes, fallait-il la soutenir quelquefois par un traversin et un oreiller, toujours au moins par un oreiller. C'est ce qu'indique très-nettement un jugement du maître-échevin de Metz [2] en décrivant les objets que pouvait emporter la femme réduite par la mort de son mari à reprendre son douaire coutumier : « La » dame, dit-il, doit avoir son lit garni, c'est-à-dire quatre » draps de lit et les meilleurs, un lit de plume le meilleur et » un oreiller le meilleur. »

La femme avait encore droit, dans ce cas, de prendre d'autres objets de ménage ; elle pouvait emporter la meilleure huche, c'est-à-dire le meilleur coffre pour y mettre ses vêtements, sa chaise avec le coussin le meilleur afin d'en garnir le bois, son pot et sa cuiller à pot, sa nappe, son couvert et son chaudron, puis enfin toutes ses robes et joyaux.

Ces joyaux, qui avaient une valeur déterminée par l'atour de mai 1306, consistaient généralement en diadème, en agrafe de mouchoir, en boucles de ceintures et en bagues, car ce sont les seuls bijoux qu'indique l'atour cité qui ne

[1] *Journal des voyages de Montaigne*, p. 47 et 73.

[2] Jugement du maître-échevin, en date du 14 février 1317. (*Hist. bénéd. de Metz*, t. III, p. 297, note.)

Digitized by Google

parle pas de boucles d'oreilles. C'étaient donc les cadeaux qu'un futur époux faisait à sa fiancée; ce furent ceux que Philippe de Vigneulles offrit sans doute à la nouvelle épouse qu'il devait bientôt prendre.

Il s'était à peine établi marchand en Palrampol qu'une épidémie cruelle vint ravager la ville. Mariette, sa femme, en fut atteinte et mourut neuf mois après son mariage.

Philippe la regretta, car c'était une bonne femme qui avait facilité ses débuts commerciaux. Mais que pouvait sa tristesse contre la nécessité où il était de surveiller son commerce et de prendre soin de son ménage? Cette pénible situation le fit bientôt songer à se remarier. Son cœur le ramena à Isabelle, et si autrefois

> Il lui donnoit de beaux bouquets
> Un tas de petits affliquets
> Qui n'étoient pas de grand'valeur
> Quelque ceinture de couleur
> Au temps que le Landy venoit [1],

cette fois il lui offrit sa main, et le maire Le Sarte ne fit plus de refus. Le mariage eut lieu à Lessy, le 21 avril 1494. Les noces furent gaies, dit notre conteur, « *car chacun étoit joyeux parce qu'il n'y avoit plus de guerre ni mortalité, que les vivres étoient à bon marché et que l'on étoit au printemps où l'on se réjouit volontiers.* » Cependant ce ne furent que de petites noces comparées aux premières.

Depuis ce moment la fortune continua à sourire à Philippe de Vigneulles qui, quelques mois après son second mariage, vint s'établir au centre de Metz où il tint boutique derrière

[1] *OEuvres de Cl. Marot.* Mœtjens, 1700. t. I, p. 23. *Le Landy*: « L'histoire nous apprend, dit Servin dans son plaidoyer pour Hamilton, en 1586, que le *lendit* est une foire qui se fait entre Paris et Saint-Denys, instituée par Charles-le-Chauve, fils de Charlemagne et second fondateur des escholes, en révérence des clous et couronne de Notre-Seigneur, qu'à tel jour apporta d'Aix-la-Chapelle, où ils avaient été mis par Charlemagne, et les remit en l'abbaye de Saint-Denys, etc. »

Digitized by Google

Saint-Sauveur. Aussi les mémoires de sa vie ne mentionnent-ils plus que les soins qu'il donne au développement de son commerce, soit en augmentant son habitation par les nouvelles acquisitions qu'il fait et qu'il relie à sa maison par des constructions d'un prix considérable, soit en allant régulièrement à la foire du Landy et en évitant avec prudence de rencontrer les ennemis de la cité qui pourraient le priver de la liberté dont, mieux que personne, il connaît la douceur et le prix.

Mais, dès maintenant, nous pouvons facilement comprendre comment vivaient les Bourgeois de Metz dans leurs maisons [1] ayant boutique voûtée sur la rue et au premier étage, auquel on parvenait par une vis, c'est-à-dire par un escalier en spirale, une grande chambre ornée de l'immense cheminée dont nous avons parlé et meublée de massives chaises de bois recouvertes de coussins, voisine de chambres à coucher garnies de huches à mettre les vêtements, de lits à baldaquins carrés, d'une table, et toutes pavées d'un ciment que sans doute l'on couvrait de paille ou de verdure [2]. Il ne nous reste plus qu'à connaître leur caractère, leur esprit et les sentiments qui pouvaient agiter leur cœur; consultons sur ces points le *Ménagier de Paris,* étudions encore la biographie de Philippe de Vigneulles et que la parfaite connaissance d'un seul nous aide à juger quels pouvaient être les autres.

## II

Notre marchand est un honnête bourgeois qui sait le prix de l'argent et qui se donne du mal pour en gagner, comme

[1] *Mémoires de Philippe de Vigneulles,* p. 171.
[2] *Ménagier de Paris,* p. 171 et 184, t. Ier.

Digitized by Google

le prouvent ses voyages à Saint-Denis. Tous les ans il va au Landy, à cette foire si fameuse autrefois que le parlement de Paris et l'Université même prenaient un jour de vacances pour y aller, et qui, avant Louis XI, se tenait à partir du lundi après la saint Barnabé, à deux mille pas environ de l'église Saint-Denis, sur la route de Paris [1].

L'on se représente dans ce périlleux voyage les soucis du courageux Bourgeois qui s'en va chevauchant par des routes peu sûres « *par pluie, par vent, par neige, par grêle, une* » *fois mouillé, autrefois sec, une fois suant, autrefois trem-* » *blant, mal repu, mal hébergé, mal chauffé, mal couchié,* » et l'on s'associe à son bonheur intime lorsqu'on pense que son retour va le combler des joies du foyer et des soins les plus tendres de sa femme. On comprend qu'il brave alors gaîment les dangers de la route parce que, pour employer les termes du *Ménagier de Paris*, « *il est reconforté de l'es-* » *pérance qu'il a aux cures que sa femme prendra de luy* » *à son retour, aux aises, aux joies et aux plaisirs quelle* » *lui fera ou fera faire devant elle; d'estre deschaux à bon* » *feu, d'estre lavé les pieds, avoir chausses et souliers frais;* » *bien peu, bien abreuvé, bien servi, bien seignouri; bien* » *couchié en blancs draps et cueuvre-chiefs blancs, bien* » *couvert de bonnes fourrures, et assouvi des autres joies* » *et esbatemens dont je me tais* [2]. »

Voilà les soins que notre Bourgeois du quinzième siècle désirait voir pratiquer envers lui par sa femme, douces prévenances que ne dédaignerait même pas tout bourgeois du siècle présent. Mais en échange il lui rapportait le gain de son travail, de ses heureuses spéculations; car pour lui il estime comme *grande simplesse* la générosité de ceux qui travaillant pour le public négligent d'en tirer paiement [3].

[1] Sur le Landy, voir le *Dictionnaire universel de commerce*, de Savary, 1742, v° *Landy*.

[2] *Ménagier de Paris*, p. 168 et 169, t. I.

[3] *Chroniques de Huguenin*, p. 646, ch. I.

Digitized by Google

C'est avec cet argent loyalement gagné qu'il se crée une honnête aisance, et lorsqu'il la possède, il s'en sert pour donner ample satisfaction à ses goûts de voyages et de piété. Aussi, en 1507, voyons-nous Philippe de Vigneulles aller, avec sa femme, en pèlerinage à Notre-Dame de Liesse, près de Laon, et revenir à Reims pour la Fête-Dieu y voir la belle procession qui s'y faisait annuellement; puis, l'année suivante, se rendre à l'église Saint-Sébastien de Dieulouard, près de Pont-Mousson. En 1510, il va seul à Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle au grand pardon qui s'y célébrait de sept en sept ans, et visite successivement les reliques de Trèves, de Duren et de Cologne, pour revenir ensuite à Metz en passant par Bonn, Andernach, Mayen, Cochem, Trèves et Sierck. Enfin, deux ans plus tard, il entreprend de faire un pèlerinage à Saint-Claude, dans le Jura, en compagnie de sa femme et de plusieurs parents et parentes, tous hommes et femmes montés à cheval; car alors il n'existait pas de voitures publiques pour transporter les voyageurs.

C'est dans ce dernier voyage, à Château-Salins et en visitant les salines de cette ville, que Philippe de Vigneulles nous donne un trait de son humeur joyeuse et même un peu goguenarde. Je lui laisse la parole pour vous le raconter :

« Nous entrâmes, dit-il, dans la cour d'une grande mai-
» son. Cette cour est très-vaste et paraît être celle d'un palais
» ou d'un couvent. A l'entrée se trouve dans un pavillon
» plusieurs officiers, tels que receveurs et contrôleurs des
» deniers de la Saline. Nous nous présentâmes à l'un d'eux
» lui demandant de vouloir bien nous montrer l'établis-
» sement, car ces employés le montraient très-volontiers,
» moyennant un pourboire qu'on leur met dans la main
» comme à des domestiques. Cet employé nous dit qu'il allait
» nous le faire voir le mieux qu'il le pourrait : Venez, ajouta-
» t-il, suivez-moi, et nous commencerons par le commen-
» cement. Il se fit appporter un gros trousseau de clefs et
» ouvrit une porte par laquelle il se mit à descendre. Il

Digitized by Google

» nous fit tous descendre derrière lui l'escalier qui devait
» s'enfoncer bien profondément, car la ville bâtie dans un
» lieu désert est assise dans un bas-fonds d'une grande pro-
» fondeur. Il nous semblait au reste nous trouver dans un
» lieu bien étrange, car il y faisait bien froid. Cependant
» quand nous fûmes au pied de l'escalier nous nous trou-
» vâmes dans une belle grande cave voûtée où l'on aurait
» pu mettre plus de 400 queues de vin et qui était soutenue
» comme une église par de superbes piliers. Le receveur
» avait mis la chandelle dans une lanterne et nous montrait
» dans un angle de cette cave les sources d'où coulent tant
» de richesses, car il nous dit que la sœur de l'empereur,
» Madame Marguerite de Flandres, percevait tous les ans
» sur ces sources plus de quatorze mille écus, et que le
» prince d'Orange touchait également la même somme, non
» compris tout ce qu'elles rapportaient encore. Car, ainsi
» que nous le dit cet officier, plus de onze ou douze cents
» personnes vivent sur leur produit, en remplissant à la
» saline diverses fonctions, non compris les marchands de
» sel qui, dans le pays, gagnent leur vie en le revendant,
» et encore faut-il payer le bois, l'entretien des chaudières
» et milles autres dépenses que je ne compte pas. Les
» sources qui coulent dans un coin de la cave sont toutes
» dans un treillis de bois, comme une espèce de chapelle.
» A travers ce treillis l'on voit plusieurs petits ruisselets
» d'eau sortant d'une roche et courant dans de petites rai-
» nures faites à la main dans le roc. Au milieu de ces
» ruisseaux l'on voit sourdre une eau large d'un pas environ
» qui bouillonne comme font ces sources qui jaillissent de
» terre en entraînant dans leurs bouillons le gravier. Cette
» eau s'écoule par un petit canniveau entaillé dans le roc
» comme les autres, mais il suit une autre direction. Car
» malgré que ces ruisseaux ou sources se joignent presque
» et coulent les unes près des autres, il y a dans leurs eaux
» une grande différence. Les unes sont salées, les autres ne

Digitized by Google

» le sont pas, ce qui explique pourquoi elles sont ainsi » séparées. L'officier qui nous conduisait et qui nous montrait ces sources à travers le treillage nous ayant demandé » si nous pourrions distinguer parmi ces sources celles qui » étaient salées de celles qui ne l'étaient pas, nous lui répondîmes que non. Alors il nous fit accroire que l'eau salée » était la douce, et, ouvrant la porte du treillage, il nous » fit pénétrer près des sources. S'étant fait apporter un » beau verre il puisa dans la fontaine d'eau salée, disant » que c'était de l'eau douce, et présenta à boire aux femmes » qui se firent prier en s'offrant par honneur le verre. » Aucune ne voulant boire la première, l'employé me présenta donc le verre, que j'acceptais ; et sans faire semblant » de rien, je bus un petit coup de cette eau, en déclarant » que jamais de la vie je n'en avais bu d'aussi fraîche et » d'aussi douce. Le verre fut alors offert à la femme de » Jaicomin, mon beau-frère, qui, dès qu'elle en eut senti » le goût, fit la plus terrible grimace que j'aie jamais vue, » et se mit à cracher tout ce qu'elle avait avalé, car il n'y » a rien de plus amer que cette eau. Aussi quand on sut » ce qui lui était arrivé tout le monde se mit-il à rire, et » l'officier de son côté me donna-t-il l'assurance que j'étais » passé maître puisque j'avais pu conserver mon sang-froid. » Et cependant, dit-il, je ne vous ai pas trompé en vous » disant que c'était de l'eau douce, car grâce à tout le » bien qu'elle nous fait elle ne peut qu'être ainsi pour » nous, tandis que l'autre nous est bien amère, car pour » éviter qu'elle ne se mêle avec l'autre, il nous faut chaque » année dépenser plus de 50 écus pour la détourner, la » vider et la faire sortir d'ici à l'aide de conduits et de » machines comme vous allez le voir [1]. »

C'est là une plaisanterie du temps passé qui nous mêle, en quelque sorte, à la société bourgeoise d'autrefois et qui

[1] *Mémoires de Philippe de Vigneulles*, p. 207.

Digitized by Google

nous explique comment, en dehors des affaires publiques, le gai compagnon de voyage admire avec une sorte de plaisir l'habileté de Jean Mangin, le couturier de derrière Saint-Sauveur, beau-frère de Hannès de Ranconval, le maçon du clocher de Mutte, qui, poursuivi pour un gros crime et sur le point d'être arrêté dans l'église Notre-Dame des Carmes où il était en refuge, ne trouve d'autre moyen pour échapper à la justice que de se travestir en lavandière et de sortir par la porte du Pontiffroy, portant sur sa tête un petit cuveau rempli de linge mouillé, avec son battoir sur ce linge, comme s'il allait le laver à la rivière.

Mais où l'on retrouve bien l'honnête Bourgeois du temps, c'est dans cette admiration sans réserve que Philippe de Vigneulles accorde, soit aux tours d'acrobates picards et italiens qui, attachant une corde à la tour d'horloge de la cathédrale, près de la cloche, et la fixant à un pieu planté à l'entrée de la rue Fournirue, se laissaient glisser sur le ventre le long de cette corde se mettant la tête la première et écartant les bras et les jambes comme s'ils nageaient dans l'air; soit aux danses de deux gros ours conduits par des Hongrois, et aux tours de souplesse de leurs maîtres.

La bourgeoisie cependant partageait avec le patriciat messin des plaisirs d'un genre plus relevé. Le goût du théâtre s'était alors tellement répandu, que nous trouvons nombre de mystères représentés alors à Metz. Ainsi, en 1437, l'on jouait, sur la place en Change, le *Jeu de la Passion* avec tant d'entrain que le chapelain de Marange, qui remplissait le rôle de Judas, se pendit tellement bien qu'il faillit y perdre la vie.

En 1485, sur la place de Chambre était représenté, pendant trois jours de suite, le *Jeu de Madame sainte Barbe*, qui attirait tant de spectateurs que les places étaient retenues dès quatre heures du matin.

L'année suivante, pendant les fêtes de la Pentecôte, c'était le *Mystère de la vie et de la passion de sainte Catherine du mont Sinaï* qui provoquait l'enthousiasme populaire.

Digitized by Google

L'admiration de notre chroniqueur était acquise à ces représentations auxquelles il s'associait même comme acteur, car nous le trouvons, en 1512, jouant le rôle d'Egeus, gardien des femmes du roi de Médie, dans le *Jeu d'Esther et d'Assuérus*.

S'il faut en croire nos chroniques, toutes les pièces du temps, telles que le *Jeu de Griselidis*, de *Corrigier le Magnificat*, de *saint Laurent*, du *Miracle de saint Michel archange*, de *sainte Catherine de Sienne*, de la *Sainte Hostie*, de *Saint Nicolas de Bari* et de la *Fausse langue*, furent toutes acclamées par la population. Une seule représentation n'eut pas le succès auquel elle avait peut-être droit de prétendre : ce fut une pièce de Terence qui fut jouée dans le palais épiscopal, en présence de tous les dignitaires de l'Église, le dernier dimanche de janvier 1501, par plusieurs prêtres et jeunes clercs qui eurent le malheur de la dire en latin. Les spectateurs du menu peuple, et notamment les habitants du Champé *qui n'étaient point clers*, disent les chroniques, ennuyés de n'y rien comprendre, se mirent à faire un tel bruit qu'il fallut suspendre la représentation et la faire cesser bientôt, quand, au comble de l'impatience, ils se mirent à escalader le théâtre, à en chasser les acteurs qui auraient même été violemment battus si les seigneurs de la cité ne fussent intervenus pour arrêter l'émotion populaire [1].

Mais où l'on voit le bonheur tout paternel de notre chroniqueur, c'est dans le récit qu'il fait des plaisirs qu'il procure à ses enfants, en temps de carnaval, en les associant aux magnifiques cavalcades de la noblesse ou des artisans messins [2].

« En ce temps, dit-il, je fis mettre sur un chariot tout » couvert et bien décoré plusieurs petits enfants habillés

[1] *Chroniques de Huguenin*, p. 638.

[2] *Mém. de Philippe de Vigneulles*, p. 200, et *Chroniques de Huguenin*, p. 668.

Digitized by Google

» richement comme des princes. Chacun était au mieux
» pour jouer son personnage. Le chariot était complètement
» fermé et n'avait qu'un petit guichet qui permettait d'y
» entrer ou d'en sortir. Il était à quatre roues, mais bas, et
» portait une espèce de donjon. Pour qu'on ne le dérangeât
» pas, huit ou dix petits bons hommes déguisés et armés
» l'entouraient en marchant à pied. Or, le 8 février (1511),
» comme le temps était sûr et magnifique, le chariot fut
» attelé d'un bon cheval et conduit par la ville. Chacun
» courait pour voir ce qu'il y avait dedans et quand on
» arrivait à quelque carrefour, nos petits braves faisaient
» faire place pour laisser jouer les enfants. Alors, au son du
» tambourin, l'on voyait d'abord sortir de la tour un fou
» qui, par ses grimaces, donnait à rire à la foule. Ce fou
» était attaché par un ruban qui le retenait comme une
» bride à l'aide de laquelle il attirait à lui un bien gentil
» petit garçon très richement habillé. Ce bel enfant était
» l'amant d'une mauresque qui sortait à sa suite tenue par
» ce ruban passant, pour tous les personnages, à travers
» des anneaux de rideaux. Après cette jeune mauresque
» venait son frère, un bon gros garçon; puis à leur suite
» venait un petit fou très joliment habillé; c'était mon petit
» garçon à moi, qui écris ceci. Enfin il était suivi de sa
» sœur, qui portait le costume d'une déesse et se nommait
» dans son rôle, Dame Jeunesse. Elle venait la dernière
» parce qu'elle tenait le bout du ruban auquel étaient liés
» tous les autres enfants, ce qui voulait dire que dame
» Jeunesse les tenait tous dans ses lacs. Et pour bien faire
» comprendre ce que tout cela signifiait, les enfants distri-
» buaient aux spectateurs, en dansant, des devises de ma
» composition, parmi lesquelles il y en avait deux données,
» l'une par dame Jeunesse, ainsi conçue :

**Je suis nommée Dame Jonnesse**
**Qui de chascun suis désirée.**
**Mais quand l'homme chiet en vieillesse**
**Toutte sa joie en est volée.**

Digitized by Google

» l'autre, par le petit fou, portait ce quatrin :

Dame Jonesse tient en ses lacs
Maints follets sans qu'on la voye;
Quant elle a fait tous ses esbatz
Sans mot sonner, s'en va sa voye.

» Chaque personnage ayant ainsi distribué la devise qui le » concernait on rentrait dans le chariot, puis le tambourin » jouait une *morisque,* et le fou sortait en dansant et en » faisant des poses suivant son caractère. Quand il s'arrêtait » venait l'amoureux qui jouait très bien son petit person- » nage, puis ensuite venait la mauresque, enfin tous les » autres enfants qui dansaient si bien et avec tant de » gentillesse que chacun applaudissait et s'amusait à les » voir.

» Quand la moitié de leur *morisque* était dansée l'on » s'arrêtait et chacun rentrait, seul le petit fou restait et » débitait une tirade de soixante vers environ, d'un ton à » faire mourir de rire. Ce petit enfant parlait avec tant de » grâce et sans se tromper d'un seul mot, que tout le monde » en était émerveillé et satisfait. Dès qu'il avait fini on » recommençait la danse et dès qu'elle était terminée les » petits danseurs rentraient dans la tour et le tambourin » suisse battant, l'on allait à un autre endroit recommencer » la même plaisanterie. »

Il ne faut pas croire cependant que la gaîté fût le fond du caractère bourgeois. Ce n'était souvent qu'un moyen employé par lui pour dissiper les tristes appréhensions causées par les maladies pestilentielles qui ravageaient le pays, par les malheurs des guerres incessantes de la cité contre les Lorrains, ou par la gravité des affaires publiques ou privées. Dans sa maison, le Bourgeois aimait l'ordre, le respect et l'obéissance de tous envers le maître du logis.

L'ordre, c'était la femme qui devait l'y faire régner. Aussi, dit le *Ménagier,* « à son lever doit-elle aller à l'église,

Digitized by Google

» y rester, illec ouïr messe, se confesser, se mettre et tenir » en la grâce de Dieu. » Puis après elle doit penser à ce qu'elle a à faire, à ses enfants et à ses biens; « réfléchir » aux personnes qui peuvent l'aider dans ses devoirs, aux » soins dont elle les chargera les faire chercher et les » faire embesongner aux frais et dépens de son mari [1]. » » Si elle emploie des gens de peine elle doit marchander avec eux avant qu'ils ne mettent la main à la besogne, « car le plus souvent ils ne veulent marchander, mais se » veulent bouter en la besoigne sans marchié faire, et si » doulcement dient : *Ce n'est riens, il ny a que faire; vous » me paierez bien et de ce que vous vouldrez je seray con- » tent;* et quand ce sera fait ils diront : *Oh! il y avait » plus à faire que je ne cuidoie, il y avoit à faire cecy » et cela, et d'amont et d'aval;* et ne se vouldront païer » et crieront laides parolles et villaines [2]. »

Mais si elle emploie des ouvriers pour un temps plus ou moins long, tels que charrons, vignerons, laboureurs, couturières, etc., elle doit toujours, en faisant prix d'avance, choisir gens honnêtes et paisibles, car c'est le proverbe : *qui a à faire à bonnes gens se repose,* et lorsque l'ouvrage est fait, payer sans attendre et sans se rapporter à sa mémoire, « car les créditeurs, cuident toujours plus et les » débiteurs moins et de ce naissent débas, haines et lais » reprouches [3]. »

Mais quant aux domestiques, afin qu'ils lui obéissent mieux, le mari lui en laisse la *seignorie* et autorité. Elle doit les choisir elle-même et ne les prendre que quand elle sait « où ils ont demeuré, combien de temps ils ont » demeuré, quel service ils faisoient et scavent faire » s'ils ont chambres ou acointances en ville, de quel

[1] *Ménagier de Paris,* t. II, p. 2 et 3.
[2] id. t. II, p. 54 et 55.
[3] id. t. II, p. 56.

Digitized by Google

» païs et gens ils sont, leurs conditions sur le trop parler » et le trop boire, et tenir bonne note de tous les renseignements obtenus [1]. »

Et lorsqu'ils sont à son service, c'est à elle « qu'il appartient de les tenir en sa subjection et obéissance; les » endoctriner, corrigier et chastier et pour ce leur défendre » a faire excès ne gloutonnie de vie tellement qu'ils en » vaillent pis [2]..... Puis elle doit embesongner les uns de ses » gens aux choses et besongne qui leur sont propres; et aux » heures pertinentes les faire seoir à table, et les admonester » de manger fort et bien, sans reposer sur leur viande ou » arrester ou accouster à table ou sinon les faire lever » aussitôt; car comme disent les gens du commun : *quant » varlet prêche à table et cheval paist en gué, il est temps » qu'on l'en oste, que assez y a esté* [3]. » S'ils sont malades, elle doit les visiter, les soigner et leur donner ainsi l'exemple des vertus dont elle exige d'eux l'accomplissement.

Tels sont les traits principaux que trace, des devoirs de la bonne Bourgoise, le *Ménagier de Paris;* mais ce qu'il lui recommande surtout « c'est qu'elle soit humble et obéissante » à celui qui sera son mari, et ce par suite de l'affection » qu'elle doit lui porter, car les femmes à qui Dieu a donné » sens naturel et tout raisonnable, doivent avoir à leurs » maris parfaicte et solennelle amour [4]. Aussi, ajoute-t-il, » garde soy une femme, comment ne à qui elle sera mariée, » car quiconques, povre ou petit qu'il ait esté par avant, » toutesvoies pour le temps à venir depuis le mariage, » doit-il estre et est souverain et qui peut tout multiplier » ou tout descroître. Et pour ce vous devez plus en mary

[1] *Ménagier de Paris*, t. II, p. 57.
[2] id. t. II, p. 59.
[3] id. t. II, p. 64 et 70.
[4] id. t. I, p. 96.

Digitized by Google

» penser à la condition que à l'avoir, car vous ne le pourrez » après changer, et quand vous l'aurez prins, si le tenez à » amour et amez et obéissez humblement..... pensez de » garder ses secrets et sachez le retraire s'il folie ou veult » folier... et vous le povez bien faire moyennant la doctrine » susdite [1].

Pour donner à sa femme le moyen d'accomplir sûrement tous ses devoirs le Bourgeois ne lui offre qu'un moyen, c'est de se replacer le soir, comme elle l'a fait le matin, sous la main de Dieu. « Je vous conseille, lui dit-il, que incon- » tinent et toutes œuvres laissées, vous vous désistez de » boire ou mangier à nuit ou vespre, se très-petit non, et » vous ostez de toutes pensées terriennes et mondaines et » vous mettez et tenez alant et venant en un lieu secret, » solitaire et loing de gens et ne pensez à riens fors à » demain bien matin oïr votre messe..., afin de ne mie » penser ès choses temporelles, mais à Dieu proprement, » seulement et nuement et à lui prier dévotement [2]. »

Une piété sincère et dévouée était, en effet, le cachet principal du caractère du Bourgeois messin au quinzième siècle et il trouvait dans ce sentiment une résignation touchante aux malheurs qui l'affligeaient. C'est ainsi que Philippe de Vigneulles puisait dans la religion un adoucissement aux chagrins et aux douleurs de sa captivité, à la mort de sa femme et à celle de ses enfants, de son père et de ses autres parents. S'il partageait les erreurs de son siècle et croyait aux apparitions et aux sorciers, s'il était sans pitié pour la nouvelle doctrine de Luther, au moins exigeait-il que tout le monde eût le même respect que lui pour le Dieu qui faisait sa force et sa consolation. C'était pour lui une règle d'équité que les fautes des ecclésiastiques fussent punies comme celles des simples laïcs. Aussi trou-

[1] *Ménagier de Paris*, t. I, p. 99, et t. II, p. 2.
[2] id. t. I, p. 16 et 17.

Digitized by Google

vons-nous dans ses *Mémoires*, contre la justice de la cité qui avait laissé à l'officialité le soin de s'emparer d'un prêtre prévenu d'un crime d'une gravité incontestable, ces paroles d'un blâme sévère : « Ce prêtre fut mené à la Cour-l'Évêque » et y fut quatre ou cinq jours, mais vous savez que les » loups ne s'étranglent point l'un l'autre, et pour ce fut mis » dehors et ne sais quelle amende il paioit [1]. » Cependant l'on peut dire qu'en ce siècle la justice des Treize et du Maître-Échevin était égale pour tous et qu'elle n'hésitait pas à prononcer l'amende ou le bannissement ou la mise hors de la garde de la ville contre tout clerc, ainsi que contre tout citain, s'il venait à faillir aux lois de la cité. En vain, même, le Pape prononçait-il, comme il le fit en 1463, l'excommunication contre la République, elle résistait avec toute l'énergie bourgeoise de ses diplomates et de ses légistes, à toute mesure qui portait atteinte à ses droits et trouvait des défenseurs comme l'empereur Charles IV qui, de passage à Rome, répondait au Pape se plaignant de la conduite des Messins dans une autre occasion : *J'ay esté en plusieurs cités et en plusieurs villes, ne jamais ne vis cité ne ville où la clergie fissent guaire plus beau service nez qu'ils font à Mets. Et quant au regard des Bourgeois ne de la Commune, je n'y vis oncque que tous biens et toutte honneur et révérence, et sont gens fort obéyssans à leur souverain et servant dévotement Dieu, notre Seigneur, comme il me semble* [2].

Je pourrais et je devrais ici, donner encore d'autres détails, mais je me rappelle qu'au quinzième siècle les Bourgeois messins gouvernaient leur conduite non-seulement d'après les règles de la religion, mais encore d'après celles d'Hippocrate que l'imprimerie, nouvellement découverte, allait vulgariser en publiant les préceptes de l'école de Salerne. Or, je rencontre l'un de ces préceptes, que l'heure avancée

[1] *Mémoires de Philippe de Vigneulles*, p. 266.

[2] *Chroniques de Huguenin*, p. 106.



Digitized by Google

me remet en mémoire et que développe, en ces termes, un commentateur du dix-septième siècle :

Nostre bonne Mère Nature,
Nous a donné la tablature
Pour pouvoir vivre sainement
Si nous la suivons réglément.
Elle nous donne la lumière,
Qui, le long du jour, nous éclaire;
Enfans, dit-elle, travaillez,
Sautez, dancez, ioüez, veillez;
Mais quand le soir vient, sans mot dire,
Lors la lumière elle retire,
Enfans, c'est assez travaillé,
Sauté, dancé, ioué, veillé
Il est désormais temps de prendre
Repos, et au sommeil se rendre.
Ce sont là les belles leçons
De nostre Grand'mère. Passons [1].

Pour moi, je fais comme nos anciens Bourgeois, je respecte les leçons de cette bonne grand'mère, et pour les suivre, je dis à vous tous, mes bienveillants auditeurs : Bonsoir.

C. CAILLY.

---

[1] *L'eschole de Salerne, en vers burlesques.* Paris 1653, p. 6.

Digitized by Google

# LES JUIFS [1]

## DANS LES TERRES DE L'ÉVÊCHÉ DE STRASBOURG [2]

### AVANT ET DEPUIS LA RÉUNION DE L'ALSACE A LA FRANCE

---

*Circumcidere genitalia instituere, ut diversitate noscantur.*
(Taciti histor. lib., V, cap. V.)

Dès le douzième siècle, quelques débris du peuple dispersé des Juifs avaient franchi le Rhin et s'étaient établis en Alsace; ils y vivaient disséminés dans les villes et les villages, sous le poids du mépris et de la haine du peuple, qui les traitait avec la violence la plus brutale; comme ils n'appartenaient à aucun peuple allemand, ils étaient immédiatement soumis à l'empire et étaient considérés comme serfs du domaine impérial. Les évêques de Strasbourg, dès qu'ils eurent consolidé leur puissance territoriale, s'étaient intéressés, par pitié et par compassion, au sort des Juifs.

[1] Le mot juif n'a plus l'acceptation avilissante qu'on lui donnait autrefois; c'est le nom national des sectateurs de Moïse, et ils s'en honorent. (Plaidoirie de M. Crémieux devant le tribunal civil de Saverne à l'audience du 31 décembre 1838.)

[2] Le temporel de l'évêché de Strasbourg comprenait les baillages de Saverne, Kochersberg, la Wanzenau, Dachstein, Schirmeck, Benfeld et Marckolsheim dans la Basse-Alsace, et le Haut-Mundat dans la Haute-Alsace.

Digitized by Google

Ils en admirent quelques-uns dans leurs terres et les protégèrent, sinon contre l'insolence, du moins contre la violence et les mauvais traitements, mais leur voix ne fut pas toujours écoutée et ils ne surent pas toujours défendre ces infortunés contre les plus cruelles persécutions. Ils leur accordèrent des priviléges de toute sorte et établirent par des dispositions réglementaires particulières leurs rapports d'affaires avec les chrétiens et leurs relations avec les autorités de l'évêché; ils furent souvent dans la nécessité de prendre toute sorte de mesures pour réprimer leur usure et prévenir les délits dont ils se rendaient coupables, sans que ces mesures fussent jamais mises rigoureusement à exécution.

Les sanglantes persécutions qui éclatèrent contre les Juifs d'Alsace vers le milieu du quatorzième siècle, les firent disparaître de tous les points de l'évêché de Strasbourg. A Rouffach, ils périrent en 1338 dans les flammes et ceux qui échappèrent à cette mort horrible furent expulsés de la ville. A Saverne, une seule famille juive avait été admise à la résidence, en 1338 elle se plaça sous la protection de la ville de Strasbourg, puis elle disparut dans la tourmente. La peste qui éclata en Alsace en 1349, souleva contre les Israélites le fanatisme et la haine populaires, aussitôt que le bruit fut accrédité qu'ils avaient, en empoisonnant les puits et les fontaines, occasionné cette horrible maladie, dans le but de dépleupler le pays. A Benfeld, le peuple se saisit de ces infortunés qui furent brûlés, massacrés ou noyés dans les marais. Ceux qui s'étaient établis à Molsheim furent en butte aux outrages de la multitude. On les chassa de la ville et leur synagogue fut détruite [1]. La proscription atteignit aussi ceux de Soultz dans la Haute-Alsace; leur synagogue fut confisquée et devint ensuite propriété particulière. Ceux

[1] Les Juifs possédaient déjà avant 1343 une synagogue à Molsheim. (*Copialbuch des Strasb. Münst.* fol. 131.)

Digitized by Google

qui vivaient disséminés dans les villages cherchèrent à se soustraire par la fuite au danger qui les menaçait, leurs maisons furent détruites et la fuite ne les sauva pas du massacre. Les autorités ne firent que des efforts faibles, équivoques, inutiles, pour détourner ces atrocités. Quoique les meurtriers promenassent partout leur fureur avide de sang, les enfants d'Israel parvinrent néanmoins à échapper à une destruction complète. Dès le quinzième siècle ils furent accueillis de nouveau dans l'évêché. Le droit de protection qu'on leur imposait était dans le principe arbitraire, il variait suivant les circonstances; dans la suite il fut fixé à douze écus par an. Les principales villes de l'évêché, Saverne, Benfeld, Molsheim et Rouffach, se refusèrent à rouvrir leurs portes aux enfants d'Israel: Saverne, pendant près de trois siècles, fut sans aucun juif; Molsheim et Rouffach surent toujours se garantir de toute espèce d'invasion de leur part. En 1440, à son avénement à l'épiscopat, l'évêque Robert de Bavière, pour complaire aux habitants de Saverne, leur promit solennellement de n'admettre sans leur agrément aucun juif dans les murs de leur ville [1]. Albert de Bavière, qui fut appelé en 1468 sur le siége épiscopal de Strasbourg, était si profondément irrité contre les Juifs, qu'il les expulsa du territoire de l'évêché, mais il ne tarda pas à revenir à des sentiments de modération et d'humanité et à leur permettre de retourner dans les lieux où le droit d'habitation leur avait été concédé par ses prédécesseurs. L'aversion de ce prélat contre les Juifs trouve son excuse dans les moyens astucieux qu'ils employaient pour accabler les Chrétiens sous le poids de leurs monstrueuses usures; elle céda, grâce aux importunités de ses hommes d'affaires, « gens, dit Laguille [2], qui sont souvent plus touchés » de l'appât de leur intérêt que de la gloire de leur maître. »

[1] Charte de confirmation des priviléges et franchises de la ville de Saverne. (Arch. de Sav., cart. 16.)

[2] *Hist. d'Alsace*, tome I, page 363.

Digitized by Google

Les Juifs qui demeuraient dans les terres de l'évêché étaient organisés en communauté ; leur chef civil prenait le titre de *barnas* [1] (syndic ou proposé) ; il était chargé de l'administration des affaires, de la perception du droit de protection et des cotisations pour l'entretien du culte et les caisses de bienfaisance, de la tenue des registres de la population et de la surveillance des synagogues ; à lui appartenait la présidence de l'assemblée générale de la communauté lorsqu'elle se réunissait pour la répartition des cotisations et des impositions, ou pour quelque autre motif. A côté du barnas se trouvait placé un autre officier qui portait le titre de *second;* il était le suppléant du barnas, et le remplaçait en cas d'absence ou d'empêchement. A la tête de tous se trouvait le rabbin, dont la résidence était établie à Mutzig ; ses fonctions étaient à la fois ecclésiastiques et judiciaires. Il était non-seulement le docteur de la loi, le ministre du culte, mais encore le juge civil des Juifs. Sous le rapport ecclésiastique, il décidait les questions de foi, il interprétait l'Écriture, célébrait les mariages, prononçait les divorces, prêchait, connaissait des contraventions commises dans l'intérieur des synagogues, châtiait les désobéissants et avait le pouvoir d'excommunier. Sous le rapport judiciaire, il connaissait de toutes les affaires contentieuses qui pouvaient s'élever entre Juifs, suivant les lois mosaïques, toutefois l'instance pouvait être introduite par le demandeur juif devant le juge ordinaire. Les appels des sentences rendues par le rabbin se portaient devant le conseil de la Régence de Saverne, le rabbin exerçait aussi la juridiction gracieuse et était chargé de recevoir les contrats de mariage et les testaments ; il apposait les scellés, faisait les inventaires après décès, à moins que quelque chrétien ne se trouvât intéressé à la succession, procédait au partage des biens

[1] Le mot *barnas, barnos,* dérive de l'hébreu Parnassim (V. Fischer, *Dissert. de Statu Jud.*, p. 110.)

Digitized by Google

suivant la loi de Moïse et nommait des tuteurs aux enfants mineurs. Il était entretenu aux frais de la communauté et faisait les fonctions de grand-rabbin pour ce qui avait rapport aux usages et cérémonies religieuses. Des rabbins particuliers ou des vicaires furent établis dans le cours du dix-huitième siècle, dans les lieux où le nombre des Israélites était assez considérable, mais ils étaient soumis à l'inspection du rabbin de Mutzig.

Les fonctions tant du rabbin que du barnas et de son substitut étaient dans l'origine électives, mais après la réunion de l'Alsace à la France, le choix direct de l'évêque fut substitué à la nomination élective. Le Juif à qui le serment judiciaire était déféré, le prêtait dans le prétoire ordinaire de la justice [1], selon le mode israélite, mais en langue vulgaire, la main droite étendue sur le Talmud ou plutôt sur le livre de la loi, et les pieds posés sur une peau de porc, en le faisant accompagner d'effrayantes imprécations. La formule de ce serment a été transcrite vers la fin du quinzième siècle, dans le vieux *Stadtbuch* ou livre des statuts de Saverne ; en voici la traduction :

« Comme le serment vient de m'être déféré, je jure » sincèrement et sans fausseté que je suis entièrement » innocent..... Ainsi me soit en aide le Dieu tout-puissant, » qui a créé le ciel et la terre, l'eau et le feu, l'air et la » vapeur, la feuille et l'herbe, la montagne et la vallée et » toutes les créatures; et si je jure faussement, que ne » viennent jamais à mon aide la sainte alliance que Dieu » daigna contracter avec Moïse sur la montagne de Sinaï, » en lui remettant les deux tables de pierre, ni le nom trois » fois saint qui se trouve inscrit dans les cinq livres de

[1] Dans la suite, le juif fut astreint à prêter le serment judiciaire dans la synagogue, entre les mains du rabbin et en présence du juge, posté sur l'*Almenor*, la tête couverte et la main droite étendue sur le *Coscher Sepher Thora*.

Digitized by Google

» Moïse. Je jure sur le plus grand commandement que
» Dieu ait donné, sur le commandement de la circoncision,
» institué par nos aïeux Abrabam, Isaac et Jacob, que.....
» Et si je jure faussement, je veux que ma femme devienne
» veuve et mes enfants des orphelins à l'instant où je parle
» et que mon gruau ne se mêle plus à d'autre gruau [1]. »

Comme la peau de porc inspirait une profonde horreur au juif qui se croyait souillé par son contact, le juge pouvait, par un sage relâchement de la règle, avoir égard aux prières et aux sollicitations de celui qui allait prendre la divinité à témoin de la sincérité de ses paroles et le dispenser de se placer sur l'horrible peau [2]. Dans les affaires de peu d'importance, le juif prêtait le serment sur les livres de Moïse en tenant la main baissée vers la terre, et non levée vers le ciel, à l'instar des chrétiens. La formule de ce serment, appelé serment commun, est de la teneur suivante :

« Je jure sur les livres de Moïse que..... et si je jure
» faussement que toutes les imprécations renfermées dans
» les livres de Moïse et des prophètes tombent sur moi ! »

L'évêque Erasme, de Limbourg, effrayé des maux qu'avait produits l'usure à laquelle les Juifs avaient l'habitude de se livrer, sollicita et obtint, en 1545, de l'empereur Charles-Quint des lettres-patentes qui déclarèrent que tout

[1] Cette formule diffère de celle qui fut adoptée dans la suite par la chambre impériale et que Beck nous a conservée dans son *Tractatus de juribus Judaeorum*, édit. de 1731, page 472. Selon le droit saxon, le juif devait se placer, pieds nus et sans autre habillement qu'un caleçon et un drap de bure, sur la peau d'une truie ayant mis bas dans la quinzaine précédente. (*Wildvogel, de jur. Jud.*, p. 7.)

[2] La formule du serment judaïque est accompagnée de l'annotation suivante : *Disen eid soll ein Jud Schweren uft Irem Dalmütbuch unnd mit den Füessen uft einer Schwynenhüte, aber mau erlosst, sy es umb bittwillen, das sy nitt uff der Hüte Steen.*

Digitized by Google

contrat par lequel un sujet de l'évêché, de quelque qualité qu'il fût, aurait engagé ou hypothéqué un immeuble au profit d'un juif, sans en avoir préalablement obtenu l'autorisation de l'évêque ou de ses officiers, serait nul et de toute nullité, et que la dette ne pourrait en être exigée, non-seulement du temps de l'évêque Erasme, mais à tout jamais et sous tous les évêques ses successeurs. L'inefficacité de cette mesure décida l'empereur Maximilien II à accorder, en 1566, à l'évêque Erasme et au Grand-Chapitre de Strasbourg, des lettres-patentes [1] qui cassèrent et annulèrent tout contrat et tout marché, soit verbal, soit par écrit, soit sous seing-privé ou sous forme authentique, qu'un sujet de l'Évêché ou du Grand-Chapitre aurait conclu avec un juif ou une juive, sans la permission de l'évêque ou du Grand-Chapitre. L'empereur déclara que cette permission était d'absolue nécessité pour les traités que les sujets de l'Évêché et du Grand-Chapitre avaient à conclure avec les Juifs; il en excepta toutefois le marché qui se ferait pour les besoins ordinaires de la vie, encore l'objet du marché devait-il être de très peu de valeur, et il défendit à tous juges d'avoir égard à tout contrat qui aurait été fait sans l'autorisation voulue.

Cependant les Juifs établis dans les terres de l'évêché de Strasbourg s'y étaient multipliés de la manière la plus sensible; ils s'adressèrent, en 1613, à l'évêque Léopold, archiduc d'Autriche, et le sollicitèrent de les garder et maintenir en sa protection et de leur renouveler le droit d'habiter les localités où ils résidaient. Ce prince, quoiqu'il n'ignorât pas les nombreux griefs qu'on leur reprochait et qu'il eût déjà manifesté l'intention de les expulser de ses terres, fut décidé à les y garder, *par les raisons qui avaient déterminé ses prédécesseurs à les y recevoir,* mais pour les contenir dans de justes bornes et mettre un frein aux ma-

[1] Ces lettres furent données à Augsbourg le 16 avril 1566.

Digitized by Google

nœuvres frauduleuses qu'ils employaient dans leurs transactions avec les Chrétiens, il les soumit à un règlement uniforme, qui, promulgué à Saverne le 22 mai 1613, fut aussitôt publié dans tout l'Évêché [1]. Ce règlement renferme à l'égard des Juifs des dispositions plus vexatoires et plus méfiantes que protectrices, et ne sut pas apporter à leur rapacité tout le remède désirable, car loin de défendre l'usure, il l'autorise sous certaines conditions qui devaient la rendre moins odieuse. On ne le lira peut-être pas sans intérêt.

1. Tout juif actuellement résidant dans l'Évêché pourra continuer à y demeurer, mais il ne pourra transférer son domicile actuel en un autre endroit de l'Évêché sans la permission de l'évêque ou de Sa Régence, sous peine d'une amende de cinq livres deniers [2], et d'en être incontinent chassé; tout enfant de juif établi dans l'Évêché, sera tenu, sous la même peine, de quitter ses parents, trois mois après son mariage, à moins qu'il n'ait obtenu la permission de demeurer avec eux.

2. Nul juif de l'Évêché ne pourra recevoir ni loger chez lui un juif étranger au-delà de deux jours, sans permission, sous peine d'une amende d'un florin par chaque jour de contravention, payable et par le juif logeur et par le juif étranger. Si le juif étranger prolongeait son séjour dans le même lieu, en changeant frauduleusement son logement d'un juif à l'autre, il devra être mis en état d'arrestation, et on lui fera payer, avant sa mise en liberté, autant de florins qu'il aura passé de jours en contravention. Ceux qui l'auront reçu dans leurs maisons seront passibles de la même amende.

[1] Archives de Saverne, liasse 5.

[2] La livre pfenning dont on se servait dans les comptes, à Saverne comme dans tout l'évêché de Strasbourg, était divisée en 2 florins ou 20 schillings ou 120 creuzers; le schilling était divisé en 12 deniers ou pfennings, et le denier valait 2 hellers.

Digitized by Google

3. Nulle synagogue ou école publique ne sera établie dans l'étendue de la juridiction de l'Évêché; les Juifs pourront faire donner l'instruction à leurs enfants dans leurs maisons; ils ne feront aucun commerce ni trafic les dimanches et les jours de fêtes et de jeûnes: ils ne célébreront pas leurs fêtes des Tabernacles en public; ils ne chercheront pas à attirer les Chrétiens chez eux pendant la durée de ces fêtes; ils se tiendront renfermés dans leurs habitations pendant la semaine sainte et auront soin d'en tenir les fenêtres et portes closes [1].

4. Ils ne pourront célébrer leurs noces qu'avec la permission du bailli; ils ne les célébreront point en public mais en particulier, ni les vendredis ni les samedis; ils ne pourront admettre des Chrétiens à leurs danses. En cas d'infraction, les Juifs seront passibles d'une amende de trois livres deniers et les Chrétiens qui auront assisté à leurs danses seront tenus de payer une amende d'une livre denier.

5. La circoncision devra se faire en secret et nul chrétien ne pourra y être convié.

6. Les femmes ne pourront prendre les bains de purification que le soir ou de grand matin.

7. Il est défendu aux Juifs de se trouver avec les Chrétiens aux cabarets, de manger et même de jouer avec eux, à peine d'une amende de cinq livres deniers.

8. Toute discussion religieuse avec les Chrétiens laïques leur est interdite sous des peines très fortes et même corporelles.

9. Il leur est défendu d'enterrer leurs morts le dimanche ou un jour de fête, et les enterrements devront se faire sans

[1] Personne n'ignore que les Chrétiens étaient en usage, pendant la semaine sainte, de poursuivre les Juifs, par forme de représailles, à coups de pierres dans les rues et d'en lancer au moins contre les portes et fenêtres de leurs maisons. La mesure qui les obligeait à se tenir renfermés dans leurs maisons avait pour but de les dérober aux insultes, aux outrages et aux mauvais traitements.

Digitized by Google

éclat [1], sous peine d'une amende de cinq livres deniers. Le chrétien qui sera chargé du transport du corps mort sera passible d'une amende d'une livre denier.

10. Il leur est interdit d'employer un chrétien les dimanches et fêtes à un travail quelconque; en cas de contravention, le juif sera passible d'une amende de trois livres deniers et le chrétien qui aura entrepris le travail sera puni en jugement.

11. Les Juifs ne pourront acquérir aucun immeuble, ni maison, ni terres, ni prés, ni vignes, dans l'étendue de la juridiction de l'Évêché; s'ils veuillent y acquérir une maisonnette d'habitation, ils en demanderont préalablement la permission.

12. Ils ne pourront faire aucun prêt aux Chrétiens sous hypothèque spéciale ou générale de leurs biens, à peine de nullité du contrat et de la confiscation de la somme prêtée; les contrevenants seront en outre sévèrement punis.

13. Il leur est permis de prêter aux Chrétiens sur des gages, mais ils ne prendront pour intérêts de chaque florin qu'un heller par semaine [2], à peine de la confiscation de la dette; le prêt ne pourra excéder vingt florins à moins d'une autorisation spéciale du juge; en cas de contravention, la dette sera confisquée au profit de l'Évêché, et le chrétien sera en outre passible d'une amende de trois livres deniers.

[1] Les cimetières des Juifs domiciliés dans l'Évêché étaient établis pour la Basse-Alsace, à Rosenwiller, près de Rosheim, et à Mackenheim sur les bords du Rhin. En 1629, le Rhin ayant emporté une partie de ce dernier cimetière, les Juifs furent autorisés à prendre un arpent de terrain communal qui y était contigu, à charge de payer pour cet arpent la valeur d'un arpent de terre de la banlieue. Les Juifs du Haut-Mundat enterraient leurs morts au cimetière de Iungholz, près de Soultz. Au dix huitième siècle un nouveau cimetière fut établi à Ell, près de Benfeld.

[2] C'étaient 2 schillings 2 pfennings pour florin par an, près de 22 pour cent; c'étaient la condition la plus humaine qu'un ami pût espérer des Juifs, quand ils n'avaient rien à perdre avec lui, et ils se bornaient rarement à ce

Digitized by Google

14. Il leur est expressément défendu de prendre les intérêts des intérêts.

15. Les contrats qui seront passés entre les Juifs et les Chrétiens ne pourront être reçus que par les baillis, prévôts et gens de justice du domicile des Chrétiens, et tous les actes qui seront passés ailleurs seront nuls et de nulle valeur; toute cession qu'un juif fera à un chrétien d'une dette due par des Chrétiens sera nulle et la somme portée dans l'acte sera confisquée.

16. Tout paiement partiel fait par un chrétien à un juif, sera exactement marqué en forme de quittance au dos du titre, afin que le juif ne puisse plus actionner le débiteur pour la somme entière, et lorsque le juif aura négligé de faire marquer le paiement qu'il a reçu, par quelque personne digne de foi, au dos du titre, il sera, après que le débiteur aura duement fait preuve du paiement par lui fait, déchu du restant de l'obligation, et celle-ci sera déclarée nulle et de nulle valeur, et l'infracteur sera passible d'une amende équivalente à ce restant.

17. Comme il arrive souvent que des personnes dissipatrices mettent en gage entre les mains des Juifs des effets mobiliers, sans se trouver ensuite en état de les pouvoir retirer, et que parmi les objets mis en gage il y a souvent des hardes et effets qui ont été volés, et que les Juifs font passer en tant de mains que bien souvent leur propriétaire

chiffre. L'archiduc Léopold crut probablement faire acte d'humanité en leur défendant d'exiger au-delà d'un heller pour florin par semaine et ne savait sans doute pas qu'à une époque reculée où l'argent était beaucoup plus rare, le taux de l'intérêt n'était pas plus élevé, ainsi que l'atteste un acte du mardi après saint Jacques 1381, aux termes duquel l'évêque de Metz, Thierry Bayer de Boppart emprunta, d'un juif de Strasbourg, 800 florins d'or, qu'il promit de payer au 11 novembre suivant, sous le cautionnement de Frédéric de Blankenheim, évêque de Strasbourg, Henri comte de Lützelstein et Wernher de Lutzelbourg, et avec les intérêts à raison d'un pfenning pour florin d'or par semaine. Cet acte, qui faisait partie des anciennes archives du tribunal civil de Saverne, vient d'être versé aux archives départementales du Bas-Rhin.

Digitized by Google

ne peut plus les récupérer ; il est défendu à tous Juifs et Juives de prêter de l'argent sur de pareils gages, à moins que la personne qui les leur portera ne soit connue d'eux, et si le porteur du gage n'était pas connu du juif, il devra se faire accompagner d'une personne connue, pour que le juif sache à qui il a donné son argent, et sera le juif en outre obligé de prendre et de mettre par écrit le nom de l'engagiste. Si cependant il y avait quelque indice bien apparent que ces gages ou nantissements fussent des effets volés, et que, nonobstant ce, le juif les achetât ou les reçût en gage, il sera tenu de les restituer purement et simplement, et sans pouvoir exiger aucun remboursement de celui qui fera la preuve que ces effets lui appartiennent, et qu'ils lui ont été volés, et il sera en outre, après restitution faite de ces effets, puni par le bailli, suivant la grièveté du crime. Si le juif, en recevant ces gages ou nantissements, ignore qu'ils aient été volés, l'argent qu'il a déboursé lui sera restitué, toutefois sans intérêt, par le propriétaire des effets.

18. Lorsque les Juifs prêteront de l'argent sur des gages et que le débiteur leur payera les intérêts ordinaires, ils seront tenus de garder ces gages sans pouvoir les vendre ni les distraire tant et si longtemps et jusqu'à ce que le débiteur soit en état de les dégager, quand même les parties seraient convenues qu'à l'expiration du délai fixé pour les dégager ils appartiendraient au prêteur ; mais faute par le débiteur de retirer les effets engagés à l'expiration du délai fixé à l'engagement, ils seront estimés et prisés par les juges des lieux, suivant le droit commun et vendus au plus offrant et dernier enchérisseur, et le créancier préalablement satisfait ; sera le surplus de la vente, si aucun y a, délivré au débiteur ou à qui il appartiendra.

19. Pourront les Juifs domiciliés dans l'Évêché, faire le commerce en tous genres, acheter, vendre et trafiquer sans dol ni fraude, mais ils ne pourront demander ni prétendre aucun intérêt des sommes payables par terme ; mais si dans

Digitized by Google

les six mois après l'expiration du délai fixé pour le paiement, la dette n'était pas acquittée, le juif serait en droit d'en demander les intérêts.

20. Ne pourront les Juifs actionner les sujets de l'Évêché devant des juridictions étrangères, et ils seront tenus de les assigner devant les juges compétents ou devant le consistoire ecclésiastique, suivant l'exigence des affaires ; il est ordonné aux juges de leur rendre justice sans retard et d'obliger les sujets de l'Évêché, même extraordinairement, à leur donner satisfaction, telle qu'elle leur sera due ; si justice était déniée ou retardée aux Juifs et qu'ils fussent accablés de dépens excessifs contre les anciens usages et coutumes, ils pourront alors en porter plainte au bailli ou à la Régence ; s'ils se croient lésés par un jugement, la voie de l'appel leur est ouverte pardevant les juges qu'il appartiendra. Tout juif qui traînera un sujet de l'Évêché devant un tribunal étranger sera déchu de son action au principal et sera condamné à une amende proportionnée au cas.

21. Seront les Juifs établis dans l'Évêché appelés en justice devant les juges de leur domicile ; toutefois quand ils seront appelés directement devant le bailli ou le conseil de Régence, ils seront tenus de comparoir sur les assignations qui leur seront données.

22. Ne pourront, les Juifs domiciliés dans les villes, bourgs et villages de l'Évêché, entretenir une plus grande quantité de bestiaux que celle qui leur sera simplement nécessaire pour leur subsistance et les besoins de leurs ménages, afin que les sujets de l'Évêché ne souffrent aucun préjudice dans leurs pâturages. Ne pourront les Juifs demander ni prétendre aucune préférence sur les Chrétiens en vendant ou achetant les jours de marché, et ils s'abstiendront de tout accaparement, à peine de confiscation de la chose par eux achetée et de cinq livres deniers d'amende.

23. Il est défendu aux Juifs de porter des carabines et autres armes prohibées, mais l'usage des armes ordinaires leur est permis.

Digitized by Google

24. Ils seront tenus de payer chaque année exactement le droit de protection, selon le taux auquel il sera fixé et qui pourra être augmenté selon le bon plaisir de l'évêque.

25. Ils contribueront aux charges générales de l'évêché et acquitteront toutes les contributions auxquelles ils seront imposés.

26. Ils seront protégés contre toute injustice et violence; ils auront la faculté d'user des banlieues, eaux, pâturages et chemins publics des lieux où ils seront établis, et ils jouiront de l'exemption de toutes les charges bourgeoises; s'ils veuillent quitter l'Évêché, ils en auront la liberté en tout temps, à charge de payer néanmoins le droit de protection pour toute l'année.

La comparaison de ce règlement avec ceux émis à la même époque par la ville de Francfort et d'autres états de l'empire germanique, en fait trouver néanmoins les dispositions moins gênantes et moins tracassières, et les Juifs de l'Évêché de Strasbourg n'étaient pas forcés, comme la plupart des Juifs d'Allemagne, de porter des marques ignominieuses sur leurs habits; toutefois ce règlement, malgré la sévérité de sa sanction pénale, n'a pas empêché la propagation et l'extension progressive du mal qu'il tendait à réprimer, et presque partout et toujours il fut publiquement éludé.

Vers cette époque les Israélites furent soumis dans les principales villes de l'Évêché à un droit de péage connu sous le nom de *Judenzoll*, et qui ne laissait pas d'être onéreux pour le juif pauvre. Le juif qui n'était pas domicilié dans l'Évêché payait à Saverne, comme le vil bétail, un droit d'entrée de quatre deniers; s'il était à cheval ce droit était de six deniers, et s'il pernoctait dans la ville il payait en outre huit deniers pour permis de séjour. Le juif établi dans les terres de l'Évêché n'était assujetti qu'à la moitié de ces droits, et tout enfant âgé de moins de dix ans en était affranchi. Les jours de foire, ces droits étaient doublés. La

Digitized by Google

perception de ces droits de péage fut autorisée en 1616 par l'évêque Léopold d'Autriche sur la sollicitation du magistrat de Saverne, à charge d'en employer le produit à l'extinction de ses dettes.

Pendant la guerre de trente ans, les diverses armées qui occupèrent tour à tour l'Alsace, traînèrent à leur suite un grand nombre de Juifs allemands et polonais qui furent attirés dans cette contrée par la séduisante perspective d'un riche trafic avec des soldats que le pillage avait enrichis. Quelques-uns réussirent à s'établir dans les terres de l'Évêché et cherchaient à s'y soutenir par une conduite prudente et tous les dehors de la plus humble soumission.

L'évêque Léopold-Guillaume d'Autriche donna aux Juifs établis dans ses terres, le 3 mai 1658, un nouveau règlement, conforme, sauf quelques légères modifications, à celui émis en 1613 par son prédécesseur l'archiduc Léopold [1]. Le nouveau règlement permit à tout enfant juif de prolonger, après son mariage, son séjour chez ses parents pendant six mois; il fixa le montant de la somme que le juif fut autorisé à prêter à un chrétien à quarante florins et permit le transport d'une créance due suivant titre authentique, dérogeant ainsi formellement à l'ancien règlement qui proscrivait toute cession de juif à chrétien. Le droit d'augmenter la capitation fut enlevé au conseil de la Régence et à la chambre des comptes, et réservé à l'évêque seul, et il fut permis aux Juifs de tuer les bestiaux qui leur étaient nécessaires pour la subsistance de leurs familles, suivant l'ancien usage.

L'évêque François-Egon de Furstenberg, à son avénement à l'épiscopat, prit les Juifs domiciliés dans l'Évêché sous sa protection et leur confirma, le 22 février 1663, leurs priviléges, statuts et règlements. Ce prélat manda en 1669, à la Régence de Saverne, que dans les États voisins des siens, le rabbin transcrivait dans un registre les jugements qu'il

[1] Arch. du Bas-Rhin, fonds de l'évêché de Strasbourg.



Digitized by Google

rendait dans les affaires litigieuses agitées entre Juifs, et qu'il transmettait tous les trimestres au seigneur le registre judiciaire avec la moitié du produit des amendes qu'il avait prononcées; que comme cet usage était bon, non-seulement parce qu'il augmentait les reveuus du seigneur, mais encore parce qu'il donnait à connaître la quantité, la qualité et le caractère des Juifs établis dans ses terres, il ordonnait à sa Régence de l'introduire dans l'Évêché.

La Régence, en conformité des ordres du prélat, rendit un décret, par lequel elle enjoignit au rabbin de l'Évêché de lui envoyer le protocole de ses jugements, la spécification des amendes par lui prononcées et la moitié de leur produit. Le rabbin n'ayant pas obtempéré au décret, la Régence en rendit successivement trois autres, dont le dernier prononça contre les Juifs de l'Évêché, en cas de non-exécution, une amende de cinquante livres deniers. Les Juifs sortirent enfin de leur apathie; ils répondirent que le rabbin était mort et promirent que son successeur, dès qu'il serait nommé, se conformerait aux ordres de la Régence et lui transmettrait, à la Saint-Martin de chaque année, le registre, les états et l'argent qu'elle réclamait. La Régence, que cette promesse ne contentait pas, leur intima l'ordre de procéder immédiatement à l'élection d'un rabbin et ordonna de nouveau que ce dernier serait tenu de lui envoyer l'argent et les objets par elle demandés. Les Juifs n'étant pas parvenus à s'entendre sur le choix du rabbin, la Régence leur ordonna qu'ils eussent à oublier leurs dissensions intestines et à élire un étranger; mais ce ne fut qu'après que cette injonction eût été réitérée trois fois qu'ils y obtempérèrent. Comme la Régence ne voyait arriver ni registre, ni spécification, ni état, son langage devint plus pressant; mais les Juifs, d'ordinaire habitués à plier, se raidirent davantage, et tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, ne tinrent pas compte de ses ordres. Une quatrième sommation étant restée infructueuse, la Régence chercha un appui auprès de l'évêque

Digitized by Google

François-Egon. Ce prélat lui fit d'amers reproches de ce qu'elle n'avait pas su se faire obéir et lui enjoignit de faire exécuter ses décrets et de n'accorder aux Juifs qu'un délai très court, tant pour le rapport des pièces que pour le paiement de l'amende de cinquante livres deniers qu'ils avaient déjà encourue. La Régence lança un nouveau décret conforme aux ordres du prélat. Le nouveau décret brisa-t-il la résistance des Juifs? les disposa-t-il à l'obéissance due à leur légitime seigneur? fut-il suivi d'exécution pleine et entière? On l'ignore; le dossier de cette affaire, qui se conserve aux archives départalementales du Bas-Rhin, n'en parle pas. Mais la Régence de l'Évêché dut se dire et même représenter à l'évêque que la nomination par voie d'élection du rabbin et des préposés des Juifs ne faisait qu'entraver la marche des affaires; qu'elle jetait des germes de faiblesse et d'anarchie dans l'administration, et qu'elle offrait une foule d'autres inconvénients qu'il serait nécessaire d'extirper. De leur côté, les Juifs durent aussi appréhender que l'évêque, à qui appartenait toute collation dans ses terres, n'y souffrirait plus une administration élective.

L'évêque François-Egon de Furstenberg crut arrêter les funestes effets de l'usure des Juifs en ordonnant, par un édit de 1680, que tous les contrats qu'ils feraient avec des sujets de l'Évêché seraient passés aux greffes des bailliages ou aux greffes des villes, à peine de la confiscation de la chose vendue ou du prix de vente; il y ajouta de plus la peine d'une amende arbitraire.

Le roi Louis XIV en confirmant par lettres-patentes du mois de septembre 1682 à l'évêque Guillaume-Egon de Furstenberg les droits régaliens et les priviléges dont jouissaient jadis les évêques ses prédécesseurs, lui reconnut formellement la faculté de recevoir les Juifs dans ses terres, de les congédier et de percevoir de chaque juif qui y était établi un droit de protection de douze écus par an et pareille somme pour la réception de chaque juif dans l'Évêché. Il

Digitized by Google

n'est pas sans intérêt de connaître le produit de ce droit de protection. On trouve dans un mémoire sur les revenus de l'Évêché, que M. de Joosten, qui en était le chancelier, a rédigé vers cette époque que « l'argent perçu des Juifs » peut rapporter annuellement quinze cents livres [1]. » Mais comme le nombre des Juifs allait toujours croissant, le droit de capitation ne tarda pas à produire au trésor de l'Évêché une somme assez considérable.

Les Juifs de l'Évêché reçurent, en 1682, de l'évêque Guillaume-Egon, à son avénement à l'épiscopat, des lettres-patentes provisoires par lesquelles il les prit sous sa protection et leur promit la confirmation de leurs priviléges, statuts et règlements. Mais, malgré cette promesse, il crut devoir leur ravir le droit précieux de suffrage dont ils avaient toujours joui, c'est-à-dire la faculté d'élire leurs chefs civils et religieux, donnant pour raison que puisqu'il avait le droit de recevoir les Juifs, il devait aussi avoir le droit de maintenir le bon ordre dans la communauté, et par conséquent celui de nommer leurs chefs; que ce droit était l'un des attributs de la souveraineté territoriale qu'il exerçait dans ses terres; que seul il y avait le droit de nommer les officiers de justice; que le rabbin et les préposés des Juifs étaient aussi en quelque sorte des officiers de justice, et qu'il était en droit de leur conférer leur institution comme aux juges de son conseil de la Régence. Dans la suite, la charge de rabbin fut érigée en titre d'office. En 1711, Samuël Weyl paya à l'évêché, pour en être pourvu à vie, la somme de cent louis d'or [2].

Les Juifs se faisaient de toute antiquité un devoir de donner tous les ans un beau cheval au grand-écuyer de l'évêque, sans doute pour se créer un défenseur et un protecteur puissant, qui au besoin pourrait leur être de quelque

[1] Arch. du Bas-Rhin, fonds de l'évêché de Strasbourg.

[2] Fischer, ouv. cité, p. 106.

Digitized by Google

utilité. Vers le milieu du dix-septième siècle ils remplacèrent le cheval par une rente annuelle de cinquante écus qu'ils cessèrent de payer en 1692. Mais le cardinal Guillaume-Egon de Furstenberg leur intima l'ordre qu'ils eussent à le servir exactement et enjoignit au grand-écuyer de l'avertir toutes les fois qu'ils seraient en retard de la payer. Ce don se trouva converti, à la sourdine, en un impôt que les Juifs étaient tenus d'acquitter dans la suite à l'évêché.

La Régence de l'évêché rendit en 1696, le 22 janvier, un décret par lequel elle fit défense aux Juifs de ne débiter en l'évêché que les quartiers de derrière des bestiaux qu'ils tueraient pour les besoins de leurs ménages.

Le prince Armand-Gaston de Rohan, évêque de Strasbourg, connu depuis sous le nom de cardinal de Rohan Ier, promit, à son avènement à l'évêché, de recevoir, garder et maintenir sous sa protection, les familles juives établies dans les villes et bailliages de l'évêché, *quoiqu'il eût des raisons suffisantes de les en chasser,* et leur donna un nouveau règlement qui est conforme, sauf quelques déviations, aux règlements émis par ses prédécesseurs. Ce règlement, daté du 28 septembre 1706, fut enregistré le 10 juillet 1711 au greffe du conseil de la Régence de Saverne, qui en surveilla avec sévérité l'application et le fit imprimer et publier dans toute l'étendue du domaine épiscopal. Ce règlement autorisait le juif, dans une vente judiciaire où, en qualité de créancier, il se trouvait intéressé, à se rendre adjudicataire des immeubles exposés en vente ; mais il lui imposait l'obligation de les vendre et céder à des chrétiens dans l'année moyennant un prix juste et raisonnable, ou sur le pied de l'estimation faite par justice ; il concédait aux Israélites la jouissance des biens communaux et les exemptait des corvées personnelles et de toutes les autres charges qui pesaient sur les bourgeois.

Comme il était défendu aux Juifs par leur loi de faire du feu et d'allumer leurs chandelles eux-mêmes les jours de

Digitized by Google

sabbat, on avait toujours toléré qu'ils louassent des domestiques chrétiens chargés de leur rendre ces petits services. Quoique cet usage eût été en tout temps en pleine vigueur dans l'Obermundat [1], il prit fantaisie, en 1714, au bailli de Rouffach, de défendre aux Chrétiens d'allumer le feu et les chandelles chez les Juifs les jours de sabbat; mais la Régence de l'évêché ne tarda pas à faire justice de cette singulière défense.

Cependant les Juifs, malgré la protection dont les couvrait le cardinal Armand-Gaston de Rohan, continuaient à être en butte dans beaucoup de localités à toutes sortes d'avanies, et étaient sans cesse entravés dans leurs affaires commerciales. Sur la plainte des Israélites de l'Obermundat, où l'on se livrait surtout à ces désordres scandaleux, la Régence de l'évêché ordonna, en 1716, aux baillis de Rouffach et de Soultz, de tenir la main à ce qu'il ne fût fait aucune insulte aux Juifs dans leurs bailliages, et de défendre sous les plus fortes peines de les molester et de les troubler dans leur trafic [2].

En 1719, le préposé des Juifs de l'évêché se plaignit à la Régence de Saverne de ne trouver aucune docilité chez certains Juifs lorsqu'il les convoquait à une assemblée générale de la communauté, et la pria d'enjoindre aux récalcitrants de montrer plus de déférence, de respect et de soumission à ses ordres de convocation. La plainte fut entendue; un décret émané de la Régence ordonna à tous les Juifs de l'évêché de se trouver aux jour et lieu indiqués par leurs rabbin et préposés, à l'assemblée générale de la communauté convoquée, soit pour l'audition des comptes, soit pour toute cause relative au bien commun de la nation ou au

[1] Le Haut-Mundat, qui était la plus ancienne possession de l'évêché de Strasbourg, se composait des bailliages de Rouffach et de Soultz et de la prévôté d'Eguisheim.

[2] Arch. du Bas-Rhin, fonds de l'évêché de Strasbourg.

Digitized by Google

bien de l'évêché, à peine d'une amende de dix écus par chaque contrevenant.

Le roi Louis XV ayant donné, le 22 novembre 1721, des lettres-patentes, en forme de commission de rabbin pour toute la Basse-Alsace, à Élie Schwab de Metz, le rabbin de l'évêché forma opposition à leur enregistrement. La Régence de Saverne manda à l'avocat de l'évêché d'intervenir, au nom du cardinal Armand-Gaston de Rohan, en la cause qui était pendante au conseil souverain d'Alsace entre le rabbin de l'évêché et le rabbin nouvellement pourvu des patentes du roi. Le comte Jean-Reinhard de Hanau et le directoire de la noblesse de la Basse-Alsace, ainsi que les Juifs de l'évêché, ceux du comté de Hanau et ceux qui étaient établis dans les villages appartenant à la noblesse immédiate, y intervinrent également. Le cardinal de Rohan disait en sa requête d'intervention que les lettres-patentes qui avaient été conférées en 1682 à son évêché, lui avaient confirmé ses anciens droits et priviléges; qu'il avait seul le droit d'établir les Juifs dans ses terres et de les congédier; que d'ailleurs il avait seul le droit d'y exercer la juridiction et par suite de donner l'institution au rabbin et aux préposés des Juifs, qui étaient leurs juges en certaines matières, et que *les évêques ses prédécesseurs ont toujours joui de ce droit* [1]. Le comte de Hanau et le directoire de la noblesse de la Basse-Alsace firent valoir les mêmes moyens. Le rabbin Élie Schwab, se voyant si fortement attaqué, déclara, par acte du 9 juillet 1722, qu'il n'entendait étendre la teneur de ses patentes qu'à la seule préfecture de Haguenau, et qu'il ne prétendait en aucune manière troubler dans leurs fonctions les rabbins tant de l'évêché de Strasbourg et du comté de Hanau que du directoire de la noblesse de la Basse-Alsace. Sur quoi est intervenu, le 12 septembre 1722, un

[1] Les officiers de l'évêché ne se rappelaient plus que le choix du rabbin et des préposés était autrefois laissé à l'élection.

Digitized by Google

arrêt qui donna acte à toutes les parties de cette déclaration et condamna le rabbin Schwab aux dépens. Des lettres-patentes données par le roi le 23 avril 1738, confirmèrent à l'évêque de Strasbourg, au prince de Hesse-Darmstadt, héritier du comte de Hanau, et au directoire de la noblesse d'Alsace, le droit de nommer les rabbins aux Juifs domiciliés dans leurs terres [1].

Les lettres-patentes que Louis XV conféra à l'évêque de Strasbourg en 1723, lui confirmèrent le droit de recevoir les Juifs dans ses terres et celui de percevoir de chaque famille douze écus par an en retour de la protection qu'il lui accordait [2].

Les Juifs vendaient en fraude et au mépris du décret de 1696, non-seulement des quartiers de derrière, mais encore des quartiers de devant, voire même des bêtes entières. Les bouchers s'en plaignirent et les firent assigner, en 1724, devant le conseil de la Régence de l'évêché, où il fut ordonné, par provision, qu'ils eussent à se conformer audit décret, et itérative défense leur fut faite de tuer, à peine d'amende arbitraire, d'autres bestiaux que ceux qu'ils pouvaient consommer dans leurs ménages et de ne vendre d'autre viande que les quartiers de derrière de ces bestiaux; de plus il fut encore ordonné que cette vente ne pourrait se faire que par pièce et non à la livre; mais ils surent éluder cette défense comme tous les autres règlements, malgré la sévérité des peines appliquées aux infracteurs.

En 1733 la Régence de l'évêché, avertie par les réclamations et les plaintes du rabbin qui devenaient chaque jour plus vives, que divers Juifs refusaient de reconnaître la juridiction dont il était investi et que d'autres refusaient d'obtempérer à ses jugements, ne négligea rien pour réprimer de pareils scandales; elle rendit un décret par lequel elle

[1] Ordonn. d'Alsace, t. II, p. 196.

[2] Ibid. t. I, p. 590.

Digitized by Google

ordonna à tous les Juifs d'obéir non-seulement au rabbin mais encore à leurs préposés, et en même temps elle confirma au rabbin le droit de connaître des différends qui s'élèveraient entre des gens de sa nation, en se réservant toutefois la juridiction supérieure et sans préjudice de la juridiction des juges des lieux dans les cas voulus par la loi.

La Régence de Saverne eut souvent à s'occuper des démêlés des Juifs avec leur syndic ou préposé en chef. Un décret de 1736 permit à celui-ci de faire contraindre par voie de saisie mobilière ceux de sa nation qui se trouvaient en retard de payer les sommes qu'il aura réparties sur chacun d'eux ; il fut même autorisé à contraindre le juif collecteur ; mais par contre, celui-ci, pour éviter cette exécution, reçut tous les pouvoirs nécessaires pour se faire assister des sergents et valets des villages, se transporter avec eux chez les retardaires et leur saisir les meubles, qu'il était ensuite tenu de vendre par enchère publique jusqu'à concurrence des sommes dues par les parties saisies, après en avoir toutefois prévenu le juge du lieu et requis son consentement [1]. Cet état de choses devait entraîner bien des abus que la Régence tendit à diminuer autant que possible.

Cependant la classe peu éclairée du peuple nourrissait toujours contre les Juifs des sentiments de haine, de dédain et de mépris. Toutes les mesures prises par la Régence de l'évêché pour les protéger contre les insultes et les violences furent inefficaces. En 1736 elle rendit un nouveau décret par lequel elle fit défense, sous peine d'une amende de dix écus, d'insulter les Juifs et de leur faire aucune avanie ; mais de pareils décrets ne pouvaient imposer silence aux passions.

Les Israélites avaient souvent des discussions avec les

[1] Arch. du Bas-Rhin, fonds de l'évêché de Strasbourg.

Digitized by Google

communautés des lieux qu'ils habitaient, au sujet de leur part contributive aux charges communales; leurs doléances furent entendues de M. de Vanolles, intendant d'Alsace. Une ordonnance qu'il rendit le 15 mai 1744 fixa le droit qu'ils avaient à payer aux communautés de leur domicile, au quart en temps de paix, et à la moitié en temps de guerre, de leur capitation; au moyen de ce paiement ils étaient exempts de toutes impositions ordinaires et extraordinaires, des corvées personnelles, des droits de pâturages, de l'obligation de monter la garde et des logements des gens de guerre. Cette ordonnance fut confirmée par un arrêt du conseil d'État du 4 mars 1747.

Le prince Louis-Constantin de Rohan, évêque de Strasbourg, connu depuis sous le nom de cardinal de Rohan II, émit, le 13 novembre 1759, un nouveau règlement pour les Juifs de l'évêché; ce règlement est plus court et plus précis que les précédents et en diffère un peu par son contenu; il imposa pour le paiement du droit de capitation la solidarité à tous les Juifs du même endroit, de sorte que le juif aisé fut astreint à payer pour le pauvre insolvable.

Le magnifique palais que possédaient à Saverne les évêques de Strasbourg, ayant été incendié en 1779, le cardinal Louis-René-Édouard de Rohan le fit reconstruire sur un plan plus grandiose et obtint du roi Louis XIV des lettres-patentes qui l'autorisèrent à prélever sur ses sujets de l'évêché un subside extraordinaire pour la reconstruction de cet édifice. Les Juifs qui demeuraient dans les termes de l'évêché furent imposés à une somme de six mille livres pour contribution aux frais de cette reconstruction.

Les Israélites, sous l'ancien régime, ne pouvaient être admis au titre de bourgeois ni obtenir la jouissance pleine et entière du droit d'incolat; aux priviléges et à l'exemption des impôts dont ils jouissaient dans les domaines de l'évêché, se joignait encore l'exemption de la milice et de tout service militaire. Un médiocre droit de capitation envers l'évêque

Digitized by Google

et envers les communautés le quart de ce droit, en temps de paix, et la moitié en temps de guerre, c'étaient là les seules charges publiques auxquelles ils fussent assujettis. Quoique des règlements sévères et constamment renouvelés par les évêques, leur défendissent « d'acheter aucuns biens » fonds en terres, prés, vignes ou autres, à l'exception des » maisons et jardins y attenant dont ils pourraient avoir besoin » pour leurs habitations seulement, » leur frauduleuse habileté sut presque toujours éluder ces dispositions prohibitives, et bien avant qu'éclatât la révolution, on les vit déjà se livrer au lucratif commerce de biens fonds, qui ne tarda pas à devenir un véritable monopole entre leurs mains [1].

Le conseil de la Régence de l'évêché seconda tous les efforts du conseil souverain d'Alsace et appuya vivement toutes les mesures qu'il jugea nécessaire de prendre pour réprimer l'usure et protéger les malheureux débiteurs contre les fraudes et l'avidité des usuriers; il surveilla constamment les rapports d'affaires entre Juifs et Chrétiens et ne négligea jamais de sévir contre la fraude et l'usure.

Après avoir fait connaître les règlements qui régissaient les Juifs établis dans les terres de l'évêché de Strasbourg et rapporté sommairement toutes les mesures de précaution que l'autorité épiscopale dut prendre à leur égard, il convient de dire encore quelques mots sur les Juifs qui s'étaient fixés à Saverne, chef-lieu du temporel de l'évêché et siége de ses dicastères. On a vu plus haut que la ville de Saverne, pendant près de trois siècles, n'admit plus aucun juif dans ses murs; mais, en 1622, le magistrat se relâcha de sa rigueur traditionnelle contre les Israélites. Un juif d'Otterwiller, qui, au bruit de la marche triomphante de Mansfeld sur l'Alsace, avait cherché un refuge derrière les murs protecteurs de Saverne et s'était distingué par sa conduite courageuse pendant le siége de cette ville, fut admis à la

[1] Voir les protocoles des actes notariés de l'époque.

Digitized by Google

résidence. Pendant les guerres postérieures, l'amour du gain attira de nombreux Juifs à Saverne, ils aimaient à trafiquer avec les soldats de la garnison; quelques-uns obtinrent, à force de sollicitations, la faveur de s'y établir; on leur assigna pour quartier un emplacement de la ville moyenne qui porte encore le nom de *Iudenhof;* cette cour formait un véritable *ghetto,* où ils étaient isolés, resserrés et parqués dans de petites mâsures qui se distinguaient encore naguère par leur malpropreté et leur délabrement. La rue qui y donne accès s'appelle encore la rue des Juifs.

Tout juif établi à Saverne était obligé de payer comme l'étranger les droits de péage et de pontonnage, dont les autres habitants étaient affranchis; mais il avait la faculté de s'abonner moyennant une redevance annuelle de neuf florins, et avant 1747 les pâturages n'avaient d'accès pour ses bestiaux que moyennant une rétribution de deux florins, deux schillings et six deniers.

Le magistrat de Saverne accorda non-seulement à la communauté des Juifs de cette ville, mais encore à plusieurs autres communautés israélites des environs, un vaste emplacement pour y établir leur cimetière; mais la concession n'en était pas gratuite. Les Juifs étrangers payaient à la caisse municipale un droit de trois florins par inhumation d'une grande personne, et un droit de trente schillings pour la sépulture d'un enfant ou d'une jeune personne. Les droits d'inhumation se réduisaient pour les Israélites de Saverne à un florin pour la tombe d'une grande personne, et à cinq schillings pour celle d'un enfant. En 1751, les communautés usagères s'entendirent avec le magistrat de Saverne pour convertir les droits d'inhumation qu'elles avaient à payer, en une rente annuelle et perpétuelle de soixante florins [1].

[1] Cette rente fut desservie jusqu'en 1824. La communauté israélite de Saverne en obtint alors du conseil municipal la suppression « parce qu'il était » de toute justice que la ville lui cédât un terrain communal pour y enterrer » les morts, et que le culte israélite avait droit à la concession gratuite d'un » cimetière comme tout autre culte. »

Digitized by Google

A Mutzig se trouvait la synagogue-mère de laquelle relevaient toutes les autres synagogues établies dans les terres de l'évêché et qui étaient desservies par des vicaires ou substituts-rabbins.

La communauté israélite de Saverne ne possédait qu'un simple oratoire établi dans une maison particulière ; elle s'y réunissait pour prier et assister à l'office de la synagogue. Ce ne fut qu'en 1779 qu'elle fut dotée d'une synagogue par la libéralité de deux de ses co-religionnaires ; un substitut-rabbin la desservait [1].

Sous le gouvernement de Louis XVI les Juifs furent traités d'une manière beaucoup plus libérale que par le passé. Au commencement de l'année 1784, le péage corporel, ce droit aussi vexatoire qu'humiliant, fut aboli ; six mois après, le roi leur donna, sous forme de lettres-patentes, un règlement détaillé qui, tout en laissant subsister le serment *more judaico* et une série de mesures prohibitives, fut néanmoins pour eux le commencement d'une ère nouvelle.

Les Juifs, dispensés du service et se mariant très jeunes, croissaient journellement en population. La fécondité des enfants d'Israel préoccupa vivement le gouvernement ; on lui proposa de leur interdire le mariage pendant une vingtaine d'années, mais il repoussa ce moyen extrême et leur fit seulement défense de se marier sans permission de l'autorité civile. Le conseil souverain d'Alsace et la Régence de l'évêché firent d'inutiles efforts pour paralyser et réprimer l'usure des Juifs ; la source du mal existait dans une habitude invétérée, dans leurs principes héréditaires et dans la fausse interprétation que des rabbins fanatiques avaient donnée au fameux passage du Deutéronome : *Non fenerabis fratri tuo, sed alieno.* En 1788 le mal était à son comble, le gouvernement avait pris la ferme résolution d'anéantir

[1] Pour établir une synagogue dans une localité quelconque, il fallait qu'il y eût au moins dix personnes d'un âge mûr qui pussent constamment assister au service qui devait s'y faire.

Digitized by Google

ou de réduire de beaucoup leurs créances [1], lorsque la révolution vint écarter le danger dont ils étaient menacés, leur restitua la dignité de l'homme et les releva de leur abaissement séculaire. L'assemblée nationale les plaça d'abord sous la sauvegarde de la loi, supprima toutes les redevances perçues sur eux à quelque titre que ce fût; enfin le 27 septembre 1791, ils obtinrent le titre de citoyens français et furent proclamés dignes de marcher les égaux des Français chrétiens.

Quoique l'assemblée nationale eût prononcé la réhabilitation des Juifs et les eût appelés à jouir de tous les droits accordés aux autres Français, les tribunaux de l'Alsace continuaient à les soumettre au serment *more judaico,* à exhumer des formules du moyen âge et à les imposer aux sectateurs de Moïse. Les Juifs eux-mêmes réclamaient entre eux des magistrats dans leurs débats d'intérêts privés, le serment selon le mode israélite, et les rabbins y prêtaient leur ministère. En le prescrivant, les tribunaux, outre qu'ils suivaient un usage établi dans cette province depuis plus de quatre siècles, ne faisaient que consacrer la forme adoptée par les Juifs eux-mêmes, que l'opinion publique accusait de se jouer du serment ordinaire et de le violer sans remords. Le premier rabbin qui osât refuser son ministère à la prestation du serment selon le mode israélite, fut celui de Phalsbourg; le tribunal civil de Saverne avait déféré, en 1838, à une femme professant la religion juive, le serment *more judaico,* et avait délégué le juge de paix de Phalsbourg et le rabbin de la même ville pour le recevoir dans la synagogue selon la forme accoutumée. Au jour fixé pour la prestation du serment, le juge de paix se rendit à la synagogue, mais M. Isidor [2], rabbin, en ferma la porte, prit la clef, et déclara

[1] Poujol. *Quelques observations sur les Juifs,* Paris, 1808, p. 37.

[2] L'honorable M. Isidor s'attira, par le refus de son concours au serment *more judaico,* l'estime et la sympathie de tous ses coréligionnaires. Le rabbin

Digitized by Google

qu'il ne prêterait pas son concours à un acte qu'il considérait comme sacrilége. Le juge de paix dressa procès-verbal de ce refus; la femme juive, que le refus du rabbin avait mis dans l'impossibilité de prêter le serment qui lui avait été déféré, revint devant le tribunal. Le tribunal persista. Elle appela le rabbin en garantie. Un avocat distingué du barreau de Paris, né dans la religion juive, M. Crémieux, qui s'était imposé la mission de poursuivre jusque dans son dernier refuge l'absurde et humiliant serment *more judaico,* s'était chargé de la défense de M. Isidor. La cause ayant été appelée à l'audience du 31 décembre 1838, il y prononça, en présence d'un nombreux auditoire, un remarquable plaidoyer, où il s'efforça de démontrer que ce serment était, à l'égard des chrétiens qui l'ordonnaient, un absurde préjugé; à l'égard des Juifs qui le subissaient, un véritable sacrilége; que la religion de Moïse et la loi des Français le repoussaient également, et qu'il devait s'évanouir comme un vain fantôme devant ces deux grands principes, fondement de notre nouvel ordre social, *égalité devant la loi, liberté des cultes*. L'émancipation des Israélites d'Alsace devait, au dire de l'éloquent orateur, résulter de l'abolition de ce serment odieux, et aucun rabbin ne devait plus prêter son ministère à cette ridicule momerie [1]. Les efforts de M. Crémieux furent en partie couronnés de succès; le tribunal, reconnaissant que le rabbin, en refusant son ministère à la prestation d'un serment *more judaico,* avait obéi à sa conviction religieuse et aux ordres mêmes de ses supérieurs et

communal de Paris étant décédé en 1848, l'opinion publique désigna pour lui succéder le jeune rabbin de Phalsbourg, dont la conduite avait été naguère si ferme et si noblement religieuse; les notables l'élurent et le gouvernement s'empressa de ratifier leur choix. On sait que tout récemment M Isidor vient d'atteindre au dernier échelon des dignités ecclésiastiques par sa nomination aux fonctions de rabbin du consistoire central. M. Isidor est un enfant de l'Alsace, il est originaire d'Ingwiller (Bas-Rhin).

[1] V. l'*Observateur des Tribunaux,* tome I, nouvelle série de 1840.

Digitized by Google

que c'était pour un fait relatif à l'exercice de ses fonctions religieuses que l'action avait été portée contre lui, déclara qu'il était impossible de prononcer aucune condamnation, ni de diriger contre lui aucune action, faute d'autorisation du conseil d'État. Désormais il n'y eut plus en France un seul rabbin qui consentît à prêter son ministère à une cérémonie surannée.

Cependant les tribunaux d'Alsace continuaient à juger que les Juifs pouvaient être contraints à prêter le serment selon le mode israélite. Enfin un arrêt de la cour alors royale de Colmar, qui prescrivait un serment juif, fut déféré à la cour de cassation, comme étant contraire aux principes constitutionnels de l'égalité devant la loi et de la liberté de conscience. Un avocat distingué, M. Martin, de Strasbourg, rédigea, en faveur du système du demandeur en cassation, un mémoire, où, après avoir tracé l'origine du serment *more judaico* et examiné la doctrine et la morale de la religion hébraïque, il s'attacha à prouver que le serment enseigné par cette religion n'était pas celui imposé par l'arrêt de la cour royale de Colmar, et établit que toute espèce de serment, et par conséquent le serment ordinaire, était parfaitement obligatoire pour tous les Israélites. La cour de cassation, à l'audience du 22 mai 1844, où M. Martin avait développé avec beaucoup de force et de talent tous les moyens de cassation, et sur les conclusions conformes de M. l'avocat général Delangle, a admis le pourvoi [1]. Ainsi s'évanouit le serment *more judaico,* et avec lui s'effaça la dernière distinction qui existait encore entre le juif et le chrétien.

DAGOBERT FISCHER.

---

[1] V. arch. israél. de France, année 1844.

Digitized by Google

# LE TROMPETTE DE SÆKKINGEN[1]

## X

### WERNER DANS LA GROTTE DU GNOME[2]

Du Feldberg un torrent sauvage porte au Rhin ses flots écumeux; on le nomme la Wehra. Là-bas, dans l'étroit vallon, un sapin solitaire se dresse entre des roches, et dans ses branches s'était installé le laid et méchant lutin des bois Meysenhartus. Le silvain, ce jour-là, se comportait d'une façon très malséante; au grincement de ses dents aigües, il déchirait quelque rameau du tronc, rongeait une pomme de sapin; souvent aussi la colère le faisait grimper, descendre comme un écureil, ou bien il arrachait deux ou trois plumes de l'aile d'un honnête chat-huant, et finalement il se berçait dans la cime du vieil arbre, auquel il adressait ce persifflage :

« Grand sapin, vert sapin, je ne voudrais jamais changer de sort avec toi. Tu es solidement cloué au sol, tu es forcé d'attendre qui te vienne chercher, tu ne saurais bouger de

[1] Voir les livraisons de Mai et Juin, Juillet et Août, Septembre et Octobre 1866, Janvier et Février 1867.

[2] Belle grotte de stalactites à 10 minutes du village de Hasel, là où commence la partie supérieure du Wehrathal.



Digitized by Google

place. Et si jamais ta destinée de sapin veut que tu fasses un long voyage, il faut d'abord qu'arrivent les hommes apportant la hache aiguisée et qu'ils taillent et tranchent profondément dans tes chairs jusqu'à ce que tu t'affaisses sur le sol. Puis ils t'arrachent sans pitié ta brune peau d'écorce, ils te jettent dans le Rhin, et jusqu'en Hollande tu es forcé de nager. Et là-bas, planté sur la frégate, tu as beau te dresser superbe et t'appeler mât, tu n'es toujours qu'un sapin écorché dont on a coupé les racines, et sur la mer la nostalgie te dévore, jusqu'à ce que le feu du ciel fasse sauter pêle-mêle navire et mât, bêtes et gens. Grand sapin, vert sapin, je ne voudrais jamais changer de sort avec toi. »

Le sapin dit : « Que chacun se tienne à la place où il a poussé, et remplisse les devoirs qui lui incombent ! C'est là ce que nous faisons dans la forêt, et c'est une bonne chose ; en tout cas cela vaut mieux que de mener la nuit l'existence de feu follet, de pousser bêtes et gens dans les épines, et de rapporter pour tout salaire les malédictions du voyageur égaré, car c'est tout ce qu'on gagne à ton métier de loup-garou. Mais qui s'inquiète encore de toi ? Il arrive tout au plus que le paysan dise : Le diable emporte Meysenhart ! Mais les autres écrivent des livres où ils démontrent que tu n'existes même pas, et que les gens qui s'égarent ne doivent s'en prendre qu'au vin et au brouillard. Oh ! messieurs les Esprits, vos actions sont mal cotées maintenant, et j'aimerais mieux être pavé de grand chemin qu'esprit de troisième ordre comme le silvain Meysenhart ! »

L'Esprit reprend : « Tu n'entends rien à cela, mon brave sapin. Meysenhart et ses frères exercent par toute la terre un souverain pouvoir. En tous lieux, jusqu'au bout du monde, il y a de mauvais chemins et des passants qui les prennent ; et toujours, quand un homme, joyeux ou triste, s'engage dans un ces sentiers perdus, c'est nous qui l'y avons poussé. Libre aux humains de douter de l'existence des Esprits, ils n'en restent pas moins soumis à notre em-

Digitized by Google

pire. Aujourd'hui même je vais dévoyer l'un d'eux, et celui-là verra bien que beaucoup d'Esprits règnent encore. »

De la montagne arriva maître Werner, qui venait de promener au loin dans la forêt son jeune amour; Werner, aussi heureux qu'homme peut l'être ici-bas. Un joyeux espoir gonflait son cœur, une foule de pensées lui traversaient la cervelle et semblaient vouloir avant peu se convertir en chants d'amour, comme les chenilles qui bientôt seront transformées en papillons. A cette heure il voulait s'en retourner au logis; mais le silvain Meysenhart soulevant la poussière lui déroba la vue du droit sentier, et, tout distrait, Werner s'avança dans l'intérieur des terres au lieu de descendre au Rhin. En riant l'Esprit regrimpa jusqu'à la cîme du sapin et s'y balança dans les branches: « Notre homme en tient! » dit-il d'un air moqueur. Werner, lui, sans prendre garde au chemin, monta dans la vallée de Hasel, et arriva devant un pan de montagne. C'était un lieu plein d'ombre et de fraîcheur; le houx, le prunellier, le lierre faisaient de leurs branches flexibles une ceinture au roc dénudé; sur le côté une source coulait en gazouillant.

Werner traversa les buissons pour aller à la source puiser un peu d'eau fraîche; sur les branchages obstinément enchevêtrés il appuya le pied avec force. Soudain son oreille fut frappée d'un son plaintif, grêle et perçant, pareil au cri d'une taupe, qui, pendant son travail de fouilles souterraines, a donné dans le lacs et se trouve brusquement hissée en pleine lumière. Quelque chose fit craquer l'herbe en se levant. Devant Werner se planta un petit homme gris, haut de trois pieds à peine, un peu bossu, mais doux de visage, et dont les petits yeux intelligents lançaient d'étranges éclairs. Il avait soin de laisser flotter jusqu'à terre le bas de son vêtement, et en boitant il dit: « Vous m'avez, monsieur, durement marché sur le pied. »

« Je le regrette » répondit Werner.

« Et, reprit le petit homme, que cherchez-vous dans notre vallée? »

Digitized by Google

« A coup sûr, dit Werner, ce n'est pas à faire la connaissance de nains pareils, de créatures sans raison d'être, qui sautillent dans l'herbe comme des sauterelles, et qui font de si oiseuses questions. »

« Ah ! s'écria le nain, voilà bien votre langage à tous, vous autres hommes, mal appris, brutaux que vous êtes ! Vous posez si lourdement vos gros pieds que le sol en tremble, et pourtant, comme les insectes qui font leur nid dans l'écorce des arbres, vous ne vous attachez qu'à la surface des choses ! Vous vous croyez les maîtres de la terre, et vous ne voulez rien savoir de Ceux qui sur les hauts sommets, dans les abîmes, exercent paisiblement, sans bruit, une action puissante. O race grossière et brutale ! Vous vous cloîtrez derrière des murs et vous élevez péniblement dans la serre chaude de vos crânes quelques plantes rabougries que vous nommez art et science, et encore vous êtes fiers de ces mauvaises herbes-là ! Ah ! par le cristal de roche et le calcaire ! vous avez bien des choses encore à apprendre avant que sur vous se lève la vraie lumière ! »

« Il est heureux pour vous, riposta Werner, qu'en ce jour je sois d'humeur pacifique ; autrement, pour vous payer de ce sermon ridicule, j'aurais grand plaisir à vous lier à ce houx par votre longue barbe grise. Mais aujourd'hui mon cœur est embrasé par le soleil de l'amour dont vous autres, avec tous vos cristaux de roche et vos calcaires, vous n'avez pas la moindre idée ; aujourd'hui je serrerais le premier venu dans mes bras, et j'aimerais à lui prouver par des actes mon bon vouloir ; dites-moi donc qui vous êtes et s'il est un service que je puisse vous rendre. »

« Voilà déjà qui sonne plus gentiment, dit l'homme gris. Je vais satisfaire ta curiosité. Gnomes est le nom qu'on nous donne, et nous habitons les profondes cavités des gouffres et des cavernes. Nous gardons des trésors d'or et d'argent, nous polissons les cristaux, nous apportons le charbon qui alimente l'antique foyer brûlant au centre de la terre, et

Digitized by Google

nous en attisons comme il faut la flamme. Sans nous vous seriez tous gelés déjà, et du reste tu peux voir sur le Vésuve et sur l'Etna la fumée de nos fournaises. Sans qu'il y paraisse, nous nous donnons encore bien du tracas pour vous, ingrats enfants des hommes! Au creux des monts nous chantons de jolies berceuses à vos fleuves pour les empêcher de vous faire du mal; nous étançonnons les rocs minés par le temps, nous enchaînons les glaciers redoutables, nous vous préparons le sel gemme, et dans les sources nous mêlons à l'eau que vous buvez des éléments salutaires. L'éternel, l'infini labeur des petits hommes gris s'exerce sans relâche dans l'atelier souterrain. Jadis les hommes nous connaissaient encore, et des femmes inspirées aussi; des prêtres d'anciens cultes venaient à nous dans nos retraites profondes, ils nous écoutaient travailler, et ils disaient : Les grottes sont pleines du souffle de la Divinité. Vous autres gens d'aujourd'hui, vous nous êtes devenus étrangers; mais cela ne nous empêche pas d'aimer à vous ouvrir une échappée de vue sur le monde souterrain, et nous aimons surtout les voyageurs égarés venant des écoles allemandes, car ceux-là sont de braves cœurs, et ils savent voir plus loin que d'autres. Vous aussi vous me semblez être un de ceux-là; suivez-moi! Ma grotte est ici dans la vallée, et pour peu que vous sachiez faire la courbette, moi je me charge de vous y introduire. »

« Eh bien, soit! » dit Werner.

Là-dessus le petit homme, avec circonspection, écarta du rocher un arbuste touffu, et ce mouvement laissa voir une galerie basse. « Pour l'œil de l'homme il faut ici de la lumière! » dit le gnome; il frotta deux cailloux dont l'étincelle lui servit à enflammer une large ételle résineuse, et il passa le premier, cette torche à la main. Werner le suivit, souvent forcé de se courber avec précaution, presque de ramper, tant s'abaissait la roche surplombante. Mais bientôt une vaste cavité s'ouvrit au bout du couloir, sous une voûte

Digitized by Google

de roc d'une élévation gigantesque. Des colonnes sveltement tournées descendaient jusqu'au sol ; aux parois s'accrochait tout un fouillis capricieux d'étranges stalactites : on eût dit tantôt des larmes pleurées par le roc, tantôt la riche décoration que formeraient, entrelacées, d'énormes branches de corail. Le pâle et bleuâtre reflet des colorations souterraines remplissait l'espace, et la lumière de la torche était durement renvoyée par les arêtes de la pierre ; des profondeurs caverneuses arrivait un mugissement, comme d'un torrent lointain.

Werner fut ébahi de voir ces magnificences. C'était, croyait-il, un rêve qui lui montrait un temple étrange et grandiose, et soudain passa dans son âme l'impression d'un pieux recueillement.

« Eh bien! lui dit son guide, que pensez-vous, mon jeune ami, de la cellule discrètement cachée du petit homme gris? Ce n'est là, du reste, qu'une logette très ordinaire; il y en a quantité de plus belles dans le Nord, comme aussi dans les crevasses des Alpes, et la plus belle se trouve en Italie, contre l'écueil de Capri, en pleine mer Méditerranée.

« Là sur le fond bleu de la mer s'élance une voûte sublime formée de stalactites; des vagues jaillit dans l'ombre un flamboiement de lumière azurée; le flot extérieur en protége et cache l'entrée. Les gnomes italiens s'y baignent en folâtrant avec les filles du vieux Nérée, et le marin craint d'approcher de la grotte. Un jour peut-être à quelque fils de l'Allemagne, enfant du dimanche et musicien errant comme toi, ou bien à un étourdi de peintre, il sera donné de contempler ces merveilles. Mais arrive, nous allons plus loin. »

Avec la torche il s'avança le premier dans les profondeurs du lieu. Werner considérait les rocs écroulés arrêtés sur le sol dans un chaos sauvage, et par dessus lesquels le torrent de la grotte écumait en se ruant vers l'abîme.

Digitized by Google

Ils pénétrèrent, en gravissant des blocs escarpés, dans une excavation latérale. C'était un coin paisible, une salle quadrangulaire entre les parois du rocher; on eût dit la cellule d'un ermitage. Tout autour se dressaient de sveltes colonnes formées, durant une suite de siècles, par la lente concrétion des suintements de la voûte; d'autres, inachevées, étaient encore dans la période du *devenir*. Le petit homme frappa sur les colonnes, et elles rendirent des sons graves qui s'unirent dans un étrange, un rythmique accord. « Leur accord est réglé, dit-il, sur la grande harmonie des sphères. »

Il y avait dans la salle un bloc de rocher poli et arrondi, de l'apparence d'une table. Un homme était assis là, raide, grave et silencieux ; comme s'il dormait, il appuyait sa tête sur sa main; son fier visage était de pierre, et la flamme de la vie n'y courait plus palpitante; de son œil triste avaient sans doute ruisselé bien des larmes, qui maintenant, pétrifiées, adhéraient à sa barbe et à ses vêtements. Werner frémit à la vue de cet homme; en frissonnant il demanda : « Est-ce une statue? Est-ce un homme de chair et d'os? »

Son guide lui dit : « C'est le Taciturne, c'est mon brave hôte et ami, que j'héberge depuis longtemps déjà. C'était jadis un fier enfant des hommes. Je le trouvai hors d'ici, dans la vallée, et je voulais lui indiquer le chemin qui conduit au village, auprès des hommes; mais il secoua la tête, et son rire me parut amer et ironique. Il disait des paroles d'un grandiose étrange: tantôt c'était comme une prière fervente, comme un de ces hymnes que nous-mêmes nous chantons dans le sein de la terre, et tantôt cela ressemblait à une malédiction lancée au ciel. Il y avait là bien des mots aussi que je ne pus comprendre, mais dont le son me rappelait les jours antiques de la création, alors que sur notre tête les Titans en furie déracinèrent monts et rochers, et que dans notre épouvante nous nous enfuîmes

Digitized by Google

aux profondeurs lointaines. J'eus pitié de cet homme, et je l'amenai dans ma grotte. Il se plut chez moi et fut content quand je lui montrai les gnomes à l'œuvre. Et il se trouva bien vite à l'aise dans la vie habituelle de nos cavernes; souvent, l'oreille tendue, nous observions ensemble la croissance des stalactites, et nous passions maintes soirées à causer des choses souterraines. Mais si j'amenais la conversation sur les gnomes, alors seulement il entrait en colère, son regard s'assombrissait, et une fois il me brisa sept colonnes de stalactites. Lors même que je lui voulais vanter le soleil et le ciel bleu, il me disait : « Laisse-là le soleil, laisse-là le ciel ! Sous les rayons du soleil rampent des serpents, des serpents qui mordent, et là vivent des hommes, des hommes au cœur haineux; et au ciel, dans les étoiles, sont posées des questions, ces questions veulent une réponse, et qui la leur donnera ? »

Il resta donc dans la grotte, et le chagrin orageux qui l'agitait d'abord se fondit en une douce mélancolie. Souvent je le vis pleurer sans bruit, souvent quand un souffle mélodieux passait dans le fût creux des colonnes, il était assis là et il chantait de beaux chants ; mais peu à peu il devint plus taciturne. Si je lui demandais ce qui pouvait lui manquer, tout de suite il me tendait la main en souriant, et me disait : « Gnome, je sais de beaux chants, mais le plus beau de tous, je ne t'en ai point livré le secret encore : il se nomme Silence. Oh ! le silence, le silence ! cela s'apprend à merveille dans ta caverne ; l'abîme rend modeste et discret. Mais il fait froid, bien froid ici, cher gnome, et mon cœur fatigué se congèle. Et puis vous autres, savez-vous ce que c'est que l'amour ? Si quelque jour, dans tes fouilles pour l'extraction du diamant, il t'arrive de trouver l'amour, emporte-le, aies-en bien soin dans ta caverne. Alors, gnome, tu n'auras plus jamais froid ! »

« Tel fut le dernier mot qu'il m'adressa. Il est là maintenant, depuis des années, silencieusement assis contre le

Digitized by Google

roc; il n'est pas mort et pas vivant non plus; le Taciturne se change lentement en pierre, et c'est moi qui le soigne. J'ai une compassion profonde de mon hôte paisible, et souvent j'égaie son mutisme en faisant vibrer les colonnes; je sais qu'il entend cela avec plaisir.

« Sans indiscrétion, je crois que vous aussi vous êtes musicien; vous devriez rendre à mon cher Taciturne le service de lui jouer quelque chose. »

Il dit. Werner emboucha tristement sa trompette, et sa mélancolique sonnerie remplit la grotte comme l'exhalaison d'une pitié profonde. Puis, ses propres amours lui vinrent en pensée; tels que l'écho d'une allégresse lointaine, des sons gais se mêlèrent à ses accents attendris, se rapprochant toujours, toujours plus vifs et plus pleins. Enfin cela retentit comme au matin de Pâques un cantique de résurrection, et de son bloc de rocher le Taciturne salua le jeune homme en inclinant la tête.

Adieu, et rêve en paix, hôte silencieux de cette paisible cellule, jusqu'à ce que l'avénement de la vérité et l'amour rompent le charme qui t'a pétrifié!

Werner et son guide traversèrent de nouveau la grotte pour s'en retourner. En arrivant dans la grande salle, le gnome souleva un bloc; là-dessous, dans une cassette, luisaient des pierres précieuses à côté de manuscrits, de parchemins. Le gnome prit une pâle améthyste, une couple de feuillets jaunis, et les tendit à Werner : « Prends cela en souvenir de moi! Si quelque jour tes affaires s'embrouillent là-haut, tu sais où trouver un abri. Mais si des hommes méchants prétendent que le gnome a le pied palmé de l'oie[1], ah! par le cristal de roche et le feldspath! dis que c'est un mensonge infâme. Sans doute nous avons la plante du pied un peu plate; mais qu'à ce propos on vienne parler de patte d'oie, c'est ce dont un grossier manant est seul capable.

[1] Allusion à une croyance populaire.

Digitized by Google

Adieu! La sortie est là; prends la torche, tu t'éclaireras toi-même; j'ai affaire ailleurs. »

Il dit, et se glissa dans une fente du rocher. Werner s'en alla pensif à travers la galerie basse de la grotte. Trois fois il se heurta durement la tête à la paroi avant d'atteindre la lumière du jour. Le son paisible de la cloche du soir dans la vallée l'accompagna sur le chemin du logis.

## XI

### L'ÉCHAUFFOURÉE DU HAUENSTEIN

A travers le Schwarzwald passe un bruissement pareil au bourdonnement d'un essaim d'abeilles, pareil au vent précurseur de l'orage. Au cabaret s'installent des gars farouches; les poings s'abattent bruyamment sur la table.

« Apportez-nous du vin nouveau! Pour le Hauenstein des temps nouveaux sont proches! »

Dans son grenier, le paysan lève des planches et retire du trou, où elles étaient enfouies, son arquebuse à rouet toute rouillée, sa longue hallebarde. Du haut du noyer, le corbeau voit tout cela et croasse : « J'ai longtemps jeûné, mais il y aura bientôt de la viande sur ma table. Paysan, tu seras un bon morceau pour moi. »

De toutes les pentes de la montagne on se rend à Herrischried, sur la place du marché. C'est là le siége de l'Union [1], et il s'y tient une assemblée générale. Mais ce jour-là l'homme

[1] Le pays de Hauenstein, dans la Forêt-Noire, tout en obéissant à la maison d'Autriche, avait sa constitution particulière très remarquable. (Voyez à ce sujet le *Guide dans le Schwarzwald*, du docteur Wilhelm Schnars. — Fribourg-en-Brisgau, 1865.)

Digitized by Google

du Hauenstein n'arrive pas comme de coutume en justaucorps de velours noir avec le gilet rouge et la haute collerette blanche ; il a endossé le harnois de guerre, chacun porte un collet de buffle, la bannière du pays flotte au vent, et le soleil du matin fait étinceler les piques et les morgensterns [1].

Devant l'église, sur la place du marché, se tenaient les anciens de la commune, le Maître d'Union, le Bâtonnier.

« Hommes, faites silence ! » cria l'appariteur. Et le silence se fit. Sur les degrés de l'église s'avança l'Orateur du Hauenstein, un écrit à la main. Il caressa du doigt sa barbe grise et dit :

« Attendu que la cruelle guerre a causé de grands dommages aux villes et aux campagnes et durement accru le fardeau de la dette, voici que, pour réparer ces désastres, notre gracieux seigneur a prescrit une taxe nouvelle : sur tout ménage sept florins, et deux florins sur chaque célibataire. La semaine prochaine, le trésorier viendra faire rentrer cet impôt. Voilà ce qu'écrit l'intendance forestière. »

« Qu'on l'assomme, le trésorier !... Damné soit-il ! » s'écrie-t-on dans la foule.

« Mais, attendu que la guerre nous a rendu assez de visites à nous-mêmes, et que beaucoup d'entre nous y ont perdu tous leurs biens, et comme c'est un de nos droits consignés en lettres-patentes qu'à l'exception de ce que veulent l'usage et la coutume le pays reste franc d'impôts, bien des hommes sages pensent que cette exigence de l'autorité est injuste, qu'il faut soutenir fermement nos anciens droits et priviléges, et ne rien payer. »

« Ne payons rien ! » cria la foule.

« C'est pourquoi nous vous avons convoqués, afin d'entendre la décision de l'Union. »

[1] Sorte de massue.

Digitized by Google

Comme sur un écueil le bruissement lointain de la mer, tel retentit alors un furieux tumulte de voix. « En avant, Fridli ! Ouvre la bouche ! C'est Fridli de Bergalingen qui doit parler ! Il s'y entend ; nous autres, nous pensons tous comme lui. »

Et l'homme que ces cris appelaient prit la parole, et clignant de l'œil avec malice, debout sur un bloc à scier, il dit :

« Voyez-vous enfin, nigauds de paysans, où l'on veut en venir ? Vos pères donnaient jadis le petit doigt ; à présent on vous happe déjà la main. Avisez-vous de la donner ! On aura bientôt fait de vous arracher la peau du haut en bas. Qui donc a le droit de nous donner des ordres ? Dans la forêt de sapins le paysan est libre ; il n'a au-dessus de lui que le soleil. Voilà ce qu'on lit dans nos chartes, voilà ce qu'on lit au livre de l'Union ; il n'y est pas question de cens ni de corvées, ni d'obligations serviles. Mais si vous ne la repoussez, la servitude viendra. Et savez-vous qui nous en préservera ? Demandez-le aux Suisses, aux hommes d'Appenzell : le protecteur, le voilà ! » Et d'un geste terrible il brandissait au-dessus de sa tête son morgenstern. « Et dernièrement, à minuit, du haut d'un sapin un oiseau blanc m'a sifflé : Vieux temps, bon temps, franchises du paysan dans la forêt. Et tout cela, si vous le cherchez avec la pique ou le mousquet, eh bien ! vous le trouverez. — Ainsi soit-il ! J'ai dit. »

Des cris confus s'élevèrent de la foule. Beaucoup disaient : « L'homme a raison. Au diable tout seigneur ! Mettons le feu aux rôles d'impôt ! Ils verront, messieurs les greffiers, s'ils peuvent éteindre ce petit feu-là avec leurs encriers ! » — « Intendant, intendant, disait un autre, tu m'as dernièrement jeté dans la tour, m'y donnant une maigre pitance et de l'eau claire ! Je suppose que tu as aussi du vin dans ta cave, et nous avons envie de le goûter. Intendant, nous réglerons nos comptes ! » Un troisième s'écria : « Mon bon

Digitized by Google

fusil, toi qui as tant descendu de coqs de bruyère, réjouis-toi maintenant de faire la grande chasse, et porte juste, car nous tirerons bientôt l'aigle noire à deux têtes. »

Ainsi bourdonnait la foule, et comme en temps d'épidémie tout le monde est pris de même fièvre, ainsi dans tous les cœurs grondait la même colère, une mauvaise colère de paysans.

C'est en vain qu'un homme d'expérience, Balthes de Willaringen, prit la parole :

« Bridez le cheval par la queue, il n'y aura pas moyen de le monter; si le paysan fait du tapage pour réclamer son droit, toujours il va au rebours de son intérêt et finalement tâte du bâton. Aussi est-il bien vieux, ce dicton : Obéis à l'autorité ! Et je pense..... » Mais ici s'arrêta bon gré mal gré l'exhortation pacifique. « Jetez-le dehors, ce vieux Balthes ! Dieu le damne ! C'est un homme déloyal ! Il veut trahir la cause du pays ! » rugit-on de toutes parts ; et pierres de voler, piques de se lever menaçantes; quelques amis purent à grand'peine couvrir la retraite de l'orateur.

« Pour en finir, à quoi bon tant de discours? s'écria Fridli de Bergalingen. Quiconque reste fidèle aux antiques droits du pays, quiconque pour les défendre est prêt à se mettre en campagne, que celui-là lève la main ! » Et au milieu des hourras les mains se levèrent de toutes parts. Puis, un cliquetis d'armes ; on brandit les bannières, on pousse un grand cri de guerre, et bientôt le tambour bat, et le même jour encore la troupe bruyante descend vers le Rheinthal pour assaillir les villes forestières.

Dans la forêt, du haut de sa branche de sapin, le silvain Meysenhartus regardait d'un air railleur défiler l'armée des paysans. « Bon voyage, dit-il, messieurs ! Je n'ai pas besoin de vous égarer, vous allez droit au casse-cou. »

Les estafettes galopent, la trompe des veilleurs sonne, les femmes gémissent, les enfants crient, le tocsin retentit

Digitized by Google

dans la vallée, les bourgeois courent par les rues : « Fermez la porte, postez-vous aux murailles ! amenez les canons à la tour ! »

De son balcon le baron regardait ; il voyait s'agiter la population du Tannwald, et, de tous les sentiers de la montagne, descendre des masses sombres.

« Suis-je bien éveillé ? dit-il. Le paysan a-t-il oublié que de pareilles fredaines, il y a plus de cent cinquante ans déjà, lui ont mal réussi ? Je crois vraiment qu'il arrive de la forêt comme des scintillements de morions et de hallebardes. Une belle idée, messieurs de la forêt ! Tandis que là-bas, sur le Danube, l'aigle impériale fait sentir au Turc l'étreinte de ses serres, vous croyez donc qu'ici, sur le Rhin, il serait bien aisé de lui arracher une plume ! Prenez garde aux mécomptes, car il ne manquera pas aujourd'hui de vieux barons pour vous frotter d'importance. »

Il dit, et descendit dans sa chambre, mit son buffle en toute hâte, ceignit vivement son sabre de cavalerie, puis il appela les gens de sa maison. « Apprêtez les armes, faites bonne garde sur les tours, levez le pont-levis, et ne me laissez pas venir ici d'intrus ! Vous, monsieur Werner, ordonnez-le reste ; gardez-moi mon castel et mon plus cher trésor, ma fille. Toi, n'aie pas peur, chère Marguerite ; le courage sied à l'enfant d'un soldat. Ce n'est rien qu'une volée de noirs corbeaux descendus de la forêt, et qui ont envie de se cogner la cervelle aux murs de la cité forestière. Dieu vous garde ! Moi aussi je vais de ce pas à mon poste, à l'hôtel de ville. »

Marguerite toute en larmes se jeta dans les bras de son père, et lui, il la baisa tendrement sur le front, puis secoua la main de Werner, et s'achemina du côté du marché.

Là les dames éplorées du chapitre s'avançaient en procession vers l'église : « Aie pitié de nous, saint Fridolin ! » Debout sur sa porte, l'hôtelier du *Bouton* demanda : « Est-il déjà temps, gracieux seigneur, d'enfouir l'or et l'argent au

Digitized by Google

fin fond de la cave? » « Honte soit d'une question pareille! dit le baron. Tout ce qu'il est temps de faire, c'est de décrocher son mousquet et d'aller à la porte de la ville. Allons, vieux preneur de carpes, en avant! »

Dans la grande salle de l'hôtel de ville, le bourgmestre et le conseil étaient en séance. Des pères conscrits de la cité plus d'un avait l'angoisse sur le visage, comme si le jugement dernier était venu les surprendre; plus d'un sentait ses péchés lui retomber en poids écrasant sur le cœur, et soupirait: « Que Dieu nous sauve de cette calamité, et je veux de ma vie ne plus prêter à usure, ne plus dilapider le bien des orphelins, ne plus mettre de sable dans l'épicerie. » Déjà même l'un d'eux avait ouvert cet avis: « Envoyons hors des portes au paysan bonne provision de viande et de vin, avec quelques douzaines de doublons d'or, pour obtenir de lui qu'il passe son chemin; les gens de Waldshut [1] n'ont qu'à voir de leur côté comment ils se tireront d'affaire avec lui. »

Le baron entra dans le conseil. « Eh quoi! messieurs, je crois presque que vous penchez la tête; — allons, du cœur à la besogne! Quand le Suédois campait devant vos murs, la situation était grave; aujourd'hui ce n'est rien qu'une farce de carnaval. Naguère vous preniez du plaisir à la musique, et vous savez jouer de la basse de viole: hardi donc, messieurs de l'orchestre! c'est le cas de jouer un morceau, et les visiteurs qui sont à nos portes vont se mettre en danse pour déguerpir lestement avant que les trompettes d'un corps d'armée impérial ne leur sonnent le final. »

Il dit. Aux jours de trouble, une parole énergique dite à propos opère souvent des miracles. Bien des gens se mettent au niveau du courage d'autrui, et des centaines d'hommes puisent l'énergie de leur volonté dans l'énergique vouloir d'un seul. Les membres du conseil se sentaient le cœur ré-

[1] Une des quatre villes forestières du Schwarzwald.

Digitized by Google

conforté en regardant la moustache grise du baron : « Oui, c'est bien aussi notre avis, nous voulons bravement défendre la petite ville, et le baron doit commander; il s'y entend. La foudre écrase ces maudits paysans ! »

L'appel aux armes retentit dans les rues, et les jeunes gens de la milice se dirigent vers la porte de la ville, là où l'étroite chaussée relie Sækkingen à la terre ferme. Sur le bastion se dressait farouche le peintre Fludribus. Il avait rassemblé là quelques jeunes drôles, et ils étaient en train de hisser un vieux canon de rempart. Le baron regarda la chose en souriant, mais Fludribus dit avec dignité :

« Celui que l'art a consacré a reçu un brillant trésor d'aptitudes universelles ; donnez-lui de l'espace, et comme homme d'état, comme général, partout il sera grand. D'un coup d'œil subtil j'ai reconnu qu'ici était le péril ; mais de même que Cellini, du haut du château Saint-Ange à Rome, fit jadis mordre la poussière à un connétable de France, de même sur des ennemis, hélas ! moins nobles, Fludribus pointera ici le canon. »

« N'allez pas au moins les tuer tous, dit le baron, et procurez-vous d'abord de la poudre et des boulets. La pièce que vous traînez aura de la peine à se charger toute seule. »

Au dehors, vers la rive du Rhin, voici qu'arrive la troupe des paysans. Ils examinent en grognant les hautes murailles de la ville, la porte bien fermée. « Le renard est terré, le renard s'est barricadé dans son trou ; le paysan délogera le renard ! » s'écrie Fridli de Bergalingen. « En avant ! je vais vous montrer le chemin ! »

Le tambour battit la charge, on entendit de grosses arquebusades, et dans la fumée de la poudre, en poussant de sauvages clameurs d'allégresse, une troupe s'élança contre la porte. Sur le talus des murailles, dans le pourtour de la petite ville, le baron avait habilement distribué les tireurs, et il regardait en silence l'assaut de cette

Digitized by Google

masse tumultueuse. « C'est grand dommage, pensait-il, pour l'énergie qui se dépense inutilement ici. On formerait de ces rustres un excellent régiment. » Et d'une voix retentissante, il commanda : Feu ! Les assaillants furent salués d'une volée de balles bien dirigées ; ils prirent la fuite et s'éparpillèrent en tous sens comme font les corneilles lorsque le plomb du chasseur embusqué frappe au milieu de leur bande.

Mais beaucoup gisaient sur le sol frais ; près d'un pommier de la rive, l'un d'eux disait d'une voix éteinte à ses compagnons qui fuyaient : « Dites adieu de ma part à ma vieille mère, et aussi à la Véréna Frommherz ; dites-lui qu'elle peut hardiment accepter l'anneau de fiançailles du long Uickerhans, car maintenant le Seppli teint du sang de son cœur le sable blanc du Rhin. »

Tandis que l'on escarmouchait ainsi près de la porte, d'autres épiaient la possibilité de prendre la ville par derrière. Sur le Rhin, en aval, il y avait une pêcherie de saumons ; de grandes barques de pêche se trouvaient au repos près de la hutte de planches. C'est là qu'une autre bande arriva, conduite par un gars déterminé de Karsau qui connaissait toutes les criques du Rhin, et qui durant les nuits, à cette place, avait extrait des filets d'autrui maint bon poisson.

En trois barques bien chargées d'hommes, ce détachement remonta le fleuve. Des saules, d'épaisses broussailles et la courbure du Rhin le dérobaient à tous les regards. Là où les hauts jardins du château baronnial s'étendent au-dessus de voûtes vers le Rhin, les barques furent amarrées, la rive étant facilement abordable.

Sur le toit du pavillon que Fludribus avait orné de peintures, s'était installé Hiddigeigei. A son grand étonnement, l'honnête chat vit étinceler des piques au bas des murs ; il vit un des intrus, le sabre nu entre les dents, se mettre en



Digitized by Google

devoir d'escalader la muraille, suivi d'un second puis d'un troisième. Là-dessus Hiddigeigei grommela : « Sans doute il serait juste qu'un chat quelque peu sage gardât la neutralité dans les sottes querelles des hommes; mais je hais ces paysans, j'exècre l'odeur d'étable qui, si ces gens l'emportaient, empoisonnerait complétement l'atmosphère de la civilisation européenne. Gare à vous, messieurs! Depuis qu'au Capitole, lors de l'assaut des Gaulois, les oies jetèrent leur cri d'alarme, la gent animale s'intéresse sérieusement à l'histoire du monde. »

Tout courroucé Hiddigeigei se dressa, hérissa son dos recourbé, et poussa un déchirant, un effroyable miaulement. A la tour avancée, le fidèle Antoine entendit ce cri de détresse, et il regarda involontairement dans la direction du son. « Dieu du ciel, l'ennemi au jardin! » Et d'un coup de feu il appela les défenseurs du château.

Werner arrive. Prompt comme l'éclair, il distribue les postes au peu d'hommes qu'il a sous la main : « Toi ici, et toi là, — et ne tirez pas trop tôt. » Son cœur bondit : « Eh! mon épée, conduis-toi bien! » Le fossé peu profond qui entoure le château est presque à sec, et du milieu des roseaux semblent pousser maintenant des piques et des glaives. De menaçantes apparitions grimpent aux anfractuosités de la muraille, les arquebuses tonnent, les traits d'arbalète sifflent, des coups de hache font gémir la vieille porte; assaut partout, fracas et cris de guerre. « Fier château, tu vas être à nous! » De temps en temps le bruit sourd d'une chute dans le fossé, une ondulation de flots ensanglantés. Près de la porte, la voix de Werner retentit sonore : « Bien cela, Antoine! Vise-moi maintenant ce drôle, là-bas à gauche, le brun; l'autre à droite, je m'en charge. — Tenons bon! Ils plient! »

La première attaque était repoussée; la tête en sang, les assaillants battaient en retraite à l'abri des grands châtai-

Digitized by Google

gniers. Vers le château montèrent des clameurs ironiques : « De mauvais chevaliers, de lâches écuyers, ceux qui restent derrière des murs ! Venez donc combattre en gens d'honneur, si vous en avez le courage ! » — « Mort et diable ! baissez le pont ! » commanda Werner. « A l'arme blanche ! En avant ! Nous insulter !... Jetons ces chiens dans le Rhin ! »

Le pont-levis s'abaissa bruyamment. Devançant tous les siens, Werner s'élança sur les assiégeants, et dans sa course il dépassa le gars qui leur avait servi de guide. « Quand mon épée sera émoussée, coquin, tu auras ton tour ! Pour toi le poing suffira. » Au milieu des ennemis se dressait un guerrier robuste, avec un regard farouche, un visage de sacripant. C'était un vieux soldat de Wallenstein que le plaisir de batailler avait jeté dans les rangs des révoltés. « Tiens, vieux, mange-moi ce fer ! » lui cria Werner dont la lame fendit l'air en sifflant ; mais ce fut la hallebarde du soldat qui reçut le coup. « Pas mal, mon jeune luron ! Et voici la réponse. » Le sang jaillit dans les cheveux bouclés de Werner, et sur son front retentit le choc de la hallebarde ; mais celui qui l'avait brandie ne porta plus d'autre coup : l'épée de Werner lui entra profondément dans la gorge à l'endroit que le harnais laissait à découvert. Il fit trois pas encore en chancelant, il laissa tomber le bras : « Soigne ta chaudière, Satan, je suis à toi ! » Le vieux soldat était mort.

Werner, Werner, défends ta jeune vie !

Le gros des paysans fondit avec rage sur cette poignée de braves. Appuyé contre le châtaignier, et, malgré sa faiblesse, se couvrant encore de son épée, Werner restait debout ; autour de lui les fidèles serviteurs du château faisaient bonne résistance. Mais, Dieu de miséricorde ! sa blessure est brûlante, l'arme échappe de sa main, son œil se voile ; déjà sur sa poitrine ensanglantée s'abat le fer de l'ennemi..... Soudain, tout peut changer encore. Du château retentit une trompette qui dans l'éloignement semble sonner

Digitized by Google

la charge ; puis un coup de feu, qui abat un homme, et maintenant une salve. « Tombez dessus ! » commande le baron ; et dans une fuite éperdue la troupe des paysans roule vers le Rhin comme un tourbillon de poussière.

Réjouis-toi, Werner, des amis s'approchent, et avec eux Marguerite !

Quand le combat du jardin était dans toute sa furie, elle était montée au balcon du château, et elle avait sonné — sans trop savoir elle même ce qu'elle voulait, — sonné, comme le cri de détresse d'une âme serrée par l'angoisse, ce signal de combat des Impériaux qu'un jour en se jouant, par badinage, elle avait appris sous la tonnelle. Elle fut entendue des miliciens du baron qui revenaient de l'escarmouche livrée à la porte de la ville, et comme si le belliqueux appel de la jeune fille leur eût donné des ailes, ils se précipitèrent à la rescousse dans le jardin.

O cœur de femme, si tendre et si timide, qui t'a donc si énergiquement trempé ?

« Dieu ! il vit ! » Elle se pencha doucement sur lui, étendu qu'il était dans l'herbe verte à l'ombre du châtaignier ; elle écarta de son front ses boucles blondes ensanglantées : « Tu as bravement combattu ! » L'œil éteint de Werner se souleva encore : la vision qu'il eut, était-ce un rêve ? Puis il se referma. Sur deux mousquets le jeune homme fut transporté au château.

## XII

### WERNER ET MARGUERITE

Dans la chapelle du château une petite lampe solitaire jette une lueur vacillante ; elle éclaire doucement le tableau

Digitized by Google

d'autel d'où la Reine des cieux laisse descendre un regard de miséricorde. Devant l'image se voient de fraîches roses et des bouquets de géraniums, et Marguerite y vient prier à genoux :

« O mère de douleurs, vierge secourable, toi qui protéges notre maison, prends-le aussi sous ta garde, lui qu'une blessure cruelle enchaîne à son lit de souffrance, et pardonne le tort que j'ai peut-être de penser constamment à lui. »

Avec cette prière, l'espoir et la confiance descendirent au cœur de Marguerite. Elle monta gaiement l'escalier ; sur le seuil de la chambre du malade se tenait le vieux médecin de la maison, qui lui fit signe d'alléger le pas en approchant. Par hasard aussi savait-il quelle était la question qui allait lui être adressée ? Il dit donc en étouffant sa voix : « Rassurez-vous, ma gracieuse demoiselle ; un sang vif, une jeunesse vigoureuse sont lestement remis de pareilles estafilades. Déjà l'avant-coureur de la guérison, le doux sommeil, s'est emparé du blessé qui sera sur pied aujourd'hui même. » Il dit et s'en alla ; plus d'une blessure d'arme à feu, plus d'une entaille, réclamaient ses soins, et il s'abstenait de bavardages inutiles.

Alors, sur la pointe du pied, Marguerite entra dans la chambre de Werner, regardant avec une curiosité timide si le médecin l'avait bien renseignée. Werner sommeillait doucement, pâle, dans sa beauté juvénile, tel qu'une effigie de marbre. Comme s'il rêvait, il tenait sa main droite au-dessus de son front et de sa blessure fraîchement cicatrisée, avec le geste d'un homme qui abrite ses yeux contre l'éclat d'un soleil aveuglant ; un sourire se jouait autour de ses lèvres.

Marguerite le considéra longtemps, et longtemps encore ; c'est ainsi que jadis, aux forêts de l'Ida, Diane, la chaste déesse, dut abaisser ses regards sur le beau dormeur Endymion. La compassion enchaînait ses yeux ; et pour la

Digitized by Google

plante qu'on nomme « amour » la compassion, hélas! est une terre féconde; sorti d'une semence invisible, l'amour a poussé sur ce généreux sol, et bientôt il le traverse en tous sens de mille radicules fines et solides.

Trois fois déjà Marguerite s'était dirigée vers la porte, et trois fois elle était revenue sur ses pas; elle s'approcha doucement du lit. Il y avait sur le guéridon une potion rafraîchissante, divers médicaments; mais la jeune fille ne toucha ni potion, ni drogues; elle se pencha timidement sur le dormeur, timidement, osant à peine respirer, de peur qu'un souffle ne troublât ce sommeil. Elle arrêta un long regard sur ces yeux clos, et involontairement ses lèvres s'inclinèrent; mais qui m'expliquera ce jeu bizarre, ce singulier effet d'un premier et naissant amour? Le poème supposerait presque que Marguerite voulut embrasser Werner; mais non, elle n'en fit rien. Prise d'une frayeur soudaine, elle soupira, fit brusquement volte-face, comme un chevreuil effarouché, et s'enfuit de la chambre.

Comme il arrive à l'homme qui longtemps a langui sur une paille humide dans la nuit épaisse d'un cachot, et qui maintenant, à sa première sortie, demeure presque ébahi en regardant l'univers: « Soleil, ne sont-ils pas bien plus ardents, tes rayons? Et ton azur, ô ciel, n'est-il pas plus foncé? » Et ses paupières tremblent devant l'éclat du jour dont une longue privation les a déshabituées; il en est de même pour le convalescent qui revient à la vie, à la santé. Tout semble à ses regards étonnés plus vif, plus chaud, plus rempli de riantes promesses d'avenir, et ses cris de joie saluent la vie. « O monde, que tu es beau! » telle fut aussi l'exclamation qui sortit de la bouche de Werner tandis qu'il descendait lentement l'escalier du château aboutissant au jardin. Appuyé sur sa canne, il fit en silence une longue pause, et but dans une longue aspiration, le sein gonflé, les rayons du soleil, les émanations des fleurs; puis il se

Digitized by Google

dirigea lentement vers la terrasse. Il s'assit là en plein soleil sur le banc de pierre; des abeilles bourdonnaient, des papillons voltigeaient, allant et venant dans les rameaux fleuris des châtaigniers comme dans une hôtellerie. Avec un léger murmure le Rhin poussait devant lui ses flots d'un vert transparent; un radeau de sapins bien équipé descendait à la nage, pareil à une couleuvre, dans la direction de Bâle. Près du rivage un pêcheur arrêté, dans l'eau jusqu'aux genoux, fredonnait à part lui sa chansonnette :

Le paysan arrive avec pique et mousquet,
Le paysan veut assaillir la ville,
Le paysan veut guerroyer l'Autriche :
Il t'en restera, paysan,
Un compte bien lourd à régler.
La main au sac ! Il faut payer tes fredaines !
Sept florins, tu trouvais ça dur,
Voilà les sept devenus vingt et un ;
Et des troupes à loger, qui coûtent gros,
Et les onguents du chirurgien.....
Tout cela te fait, paysan,
Un compte bien lourd à régler.
La main au sac ! Il faut payer tes fredaines !

Il était heureux, Werner, en regardant le paysage et le Rhin; il suspendit pourtant sa contemplation. Sur le mur inondé de soleil il vit glisser une ombre, l'ombre d'une belle chevelure et d'un vêtement féminin, et cette ombre, il la reconnut. Par le berceau de verdure arrivait Marguerite, riant des gracieux ébats du chat, qui, ayant pris une souris blanche dans le pavillon du jardin, ne la croquait pas, mais la tenait simplement captive entre ses pattes, et, en dominateur généreux, jetait sur elle un regard de clémence.

Werner se leva de son siège, fit un salut respectueux, et une rougeur fugitive erra sur les joues de Marguerite. « Bonjour, dit-elle, monsieur Werner. Et comment allez-vous? Votre bouche est restée longtemps muette, et j'aurais

Digitized by Google

du plaisir à l'entendre me donner elle-même de vos nouvelles. »

« Depuis que mon front fit connaissance avec une hallebarde ennemie, je sais à peine, répondit Werner, où s'envolèrent ma pensée et ma vie. Des nuages sombres pesaient sur ma tête; mais aujourd'hui, dans un songe, un ange radieux est descendu vers moi, sur moi s'est incliné. Lève-toi, m'a-t-il dit, et jouis de la jeunesse et de la vie. Et cela fut; d'un pas ferme, j'ai pu aujourd'hui déjà venir ici. »

Une seconde fois sur les joues de Marguerite courut une flamme pareille aux rougeurs de l'aurore, quand Werner parla de son rêve; la jeune fille détourna les yeux; puis, d'un ton de badinage, interrompant ce récit:

« Et maintenant sans doute vous passez en revue le champ de bataille. Oui, ce fut une chaude journée; dans ma mémoire gronde encore le tonnerre des détonations, le tumulte de la mêlée. Vous le rappelez-vous? c'est là, contre l'arbre, que vous étiez debout, et là où ce sureau fleurit gaiement, gisait un mort; ici où les fils de la Vierge flottent légers dans l'air, étincelaient des piques et des armes ennemies; par là, où sur les pierres de la muraille la blancheur du crépis est toute fraîche encore, l'ennemi fraya un passage à sa fuite éperdue. Oui, monsieur Werner, — et là-bas, près du château, mon père a joliment grondé de ce qu'on s'était jeté dans le péril avec une témérité si audacieuse. »

« Mort et — mais pardonnez, mademoiselle, j'ai failli jurer, dit Werner. Ces gens nous ont honnis, et ce n'est pas moi qui resterai calme en pareil cas. Quand j'entends un de ces mots chargés de venin, mon cœur s'allume, mon poing tremble; la bataille, c'est mon seul remède à cela, la bataille! dût l'univers s'écrouler du choc avec fracas. Ce n'est pas du sang glacé que j'ai dans les veines; aujourd'hui, à présent, tout éclopé que je sois, dans un cas semblable je reprendrais ma place auprès du châtaignier. »

Digitized by Google

« Méchant, — gronda Marguerite, — pour qu'un second coup de hallebarde vienne prendre en croix la cicatrice du premier ! pour que..... et savez-vous bien aussi qui a cruellement souffert en son cœur de vos prouesses hasardeuses? Savez-vous qui a pleuré sur vous? Crieriez-vous encore : « baissez le pont ! » si je vous disais en suppliante : Werner, restez, — monsieur Werner, pensez aussi à la pauvre Marguerite? Si je..... » Mais là se brisa le fil de ce discours ému : ce que la bouche tut, les yeux le dirent ; ce que turent les yeux, le cœur le dit. Hésitant, croyant rêver, Werner leva son regard sur la jeune fille : « Vais-je mourir ou doublement revivre aujourd'hui? » Et Marguerite vola dans ses bras, et se suspendit à ses lèvres qu'embrasa la pression si douce du premier baiser d'amour. Un vague rayon de soleil, perçant les cîmes des arbres sombres, tombait, étincelant de pourpre et d'or, sur les deux bienheureuses créatures, sur le pâle visage de Werner, sur la jeune fille gracieusement rougissante.

O douceur du premier baiser d'amour ! Quand je pense à toi, en moi se glissent la joie et la tristesse : la joie d'avoir pu un jour donner ce baiser, moi aussi ; le chagrin de ne l'avoir plus à donner. Pensant à toi, je voulais tout à l'heure cueillir les mots les plus splendidement fleuris pour t'en faire une guirlande, un bouquet d'honneur. Mais au lieu de mots des images se présentèrent à moi, et en les contemplant mon âme prit son vol par delà le temps et l'espace. Ma vue pénétra au loin dans les jardins de la création primitive. Là reposait le jeune univers, dans toute la fraîcheur de sa récente éclosion ; il ne comptait encore son âge que par jours. C'était le soir : une rougeur suavement vaporeuse brillait au ciel, le soleil se plongeait dans les eaux du fleuve ; sur le rivage, jouant, folâtrant, les animaux s'ébattaient ; à travers d'ombreuses allées de palmiers arriva le premier couple d'humains. Tous deux ils contemplèrent silencieu-

Digitized by Google

sement l'étendue, la jeune création où descendait la paix du soir; puis, en silence, ils se regardèrent dans les yeux, et s'embrassèrent. — J'eus une autre vision, une sombre image surgit devant mes regards. Au ciel la nuit, partout l'orage et la tempête; des montagnes se fendent, les eaux de l'abîme écument et se gonflent; la vieille terre est recouverte par les flots : elle va périr. La houle bat en bouillonnant l'écueil qui porte un vieillard et une vieille femme, les deux derniers des humains. Brille un éclair : — je les vis s'étreindre et s'embrasser en souriant, se donner un baiser muet; puis, la nuit; — la tempête mugissante les entraîna dans l'abîme. — Voilà ce que je vis, et je sais à présent que le baiser l'emporte sur la parole, qu'il est dans son silence le cantique suprême de l'amour, et que là où la parole ne suffit plus, il convient au poète de se taire. Voilà pourquoi le poème retourne en silence au jardin.

Là-bas, sur les marches de la terrasse, était couché le digne Hiddigeigei. C'est avec un légitime étonnement qu'il vit sa maîtresse voler dans les bras du trompette et l'embrasser. En murmurant il se dit à lui-même : « J'ai déjà, dans mon cœur de chat, scrupuleusement pesé, approfondi bien des problèmes difficiles. Mais il en est un qui reste pour moi insoluble, insoluble et indéchiffrable: pourquoi les humains s'embrassent-ils? Ce n'est point l'effet de la haine, ils ne se mordent pas; de la faim non plus, ils ne se mangent pas; et pourtant ce n'est pas de leur part un acte gratuitement, aveuglément déraisonnable, car du reste ils sont judicieux et n'agissent qu'à bon escient. Pourquoi donc, je le demande en vain, pourquoi les humains s'embrassent-ils? Pourquoi n'est-ce d'ordinaire que le fait des plus jeunes? Et pourquoi s'embrassent-ils de préférence au printemps? Tous ces points-là, j'irai demain au faîte du toît les méditer plus à loisir. »

Marguerite cueillit des roses, prit en badinant le chapeau

Digitized by Google

de Werner, et le décora de ces fleurs vermeilles : « Monsieur le pâle, tant qu'elles ne seront pas épanouies sur vos joues, il vous faudra les porter au chapeau. Mais dites-moi bien, comment se fait-il que vous me soyez devenu si cher, si cher? Vous ne m'avez jamais dit un seul mot qui pût me donner à entendre que vous m'aimiez; tout au plus avez-vous parfois levé timidement vos yeux sur moi, ou bien fait un peu de musique. Est-ce l'usage, dans votre patrie, de s'implanter dans le cœur des dames sans mot dire, à coups de fanfares? »

« Marguerite, ma douce vie, dit Werner, pouvais-je parler? Vous m'êtes apparue comme une image de sainte, sous vos blancs habits de fête, le jour de Saint-Fridolin; c'est votre regard qui m'a conduit à entrer au service de votre noble père, et votre bienveillance était le soleil dont le rayonnement remplissait ma vie; ah! vous m'avez un jour, au bord du lac, mis une couronne sur la tête : c'était la couronne d'épines de l'amour. En silence je l'ai portée. Devais-je parler? La tendre ardeur du pauvre musicien sans patrie pouvait-elle avoir l'audace de paraître en présence de Marguerite? C'est comme un ange protecteur, comme l'ange qui veille aux côtés de l'homme, que je voulais vous adorer; je voulais prouver ma gratitude en mourant à votre service à l'ombre du châtaignier. Mais vous ne le permîtes pas; à cette même place vous m'avez conservé la vie, et vous me la rendez au double, vous me la rendez embellie par votre amour. Prenez-moi donc! Depuis que votre baiser brûla mes lèvres, je ne vis que par vous, je suis entièrement à vous, Marguerite, — à toi pour toujours! »

« A toi, oui, à toi! dit Marguerite. Quelles ridicules barrières met pourtant le langage entre les hommes! Je suis entièrement à vous — que cela est froid et solennel! A toi pour toujours! — voilà comme l'amour parle; des tu, des toi, cœur à cœur, bouche à bouche, c'est là parler! Donc, monsieur Werner, donne-moi encore un baiser. » Et elle

Digitized by Google

se pencha vers lui. — Dès que la lune rayonne au ciel, des étoiles innombrables ne tardent pas à paraître ; de même, après le premier baiser, bientôt il en vint d'autres, tout un bruyant essaim. Mais combien à ce jeu-là il y en eut de pris et de rendus, le poème doit le taire. La poésie et la statistique hélas ! ne vivent pas en très bonne intelligence.

Puis, à travers le jardin, Antoine vint en grande hâte, salua et annonça gravement : « Les trois dames du chapitre qui étaient, le premier mai, de la partie de pêche, présentent leurs compliments à notre gracieuse demoiselle ; elles désirent savoir comment se porte monsieur Werner, et font des vœux pour son rétablissement. »

J.-V. SCHEFFEL.

(Traduit par A. Vendel.)

(*La fin prochainement.*)

---

Digitized by Google

# REVUE CRITIQUE

*La Morale indépendante*, par M. Emile Beaussire, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, brochure in-8°. 1867. — Niort, Clouzot, éditeur.

« La morale, dans ses principes et dans ses préceptes, se suffit-elle à elle-même, ou bien réclame-t-elle l'appui des idées religieuses? » Voilà le problème résolu par M. Emile Beaussire dans une conférence qu'il donnait cet hiver à Poitiers, à côté de son enseignement de la Faculté des lettres.

Evidemment quand on parle de morale indépendante, on a en vue, non la morale théologique, qui est nécessairement dépendante des dogmes de chaque religion positive, mais la morale naturelle, c'est-à-dire ces idées mères du bien et du mal, du juste et de l'injuste, qui sont les mêmes dans tous les temps et dans tous les pays. C'est donc pure question de philosophie. — On appuie généralement la thèse de la morale indépendante sur deux sortes d'arguments; les uns tendant à prouver qu'elle est possible, les autres qu'elle est légitime. M. Beaussire accepte les premiers et repousse les seconds.

Il établit parfaitement qu'*en fait* la morale peut subsister quand les idées religieuses sont absentes. Les préceptes de la morale demeurent évidents; son principe suprême est seul méconnu. Il croit même « que la morale subsiste encore dans la pratique, indépendamment des idées morales elles-mêmes. » Mais que cette indépendance soit l'essence même de la morale, la condition de sa pureté et de sa stabilité, M. Beaussire le nie, et il réfute successivement les principaux arguments sur lesquels s'appuie cette prétention.

Digitized by Google

Il démontre ensuite que, bien qu'existant en dehors des idées religieuses et trouvant dans la conscience le sol où elle doit germer, la morale a besoin cependant, pour échapper à toutes les crises et pour recevoir les développements qu'elle comporte, d'être cultivée à l'aide du raisonnement, de la discussion, de l'appel aux principes, et parmi ces principes il place naturellement les idées religieuses.

Sa démonstration étant complète, M. Beaussire est en droit de conclure qu'entre les écoles spiritualistes le débat ne saurait porter que sur la part plus ou moins grande à faire aux idées religieuses dans le développement des idées morales. Il détermine cette part dans des limites qui nous semblent les vraies, et il s'arrête en conseillant l'acceptation « sans scrupule de l'alliance féconde des idées morales et des idées religieuses. »

La brochure de M. Beaussire est un de ces rares écrits qu'on lit, non-seulement avec profit, parce que la question si importante des fondements de la morale y est traitée d'une façon très remarquable, mais encore avec bonheur, parce que l'auteur, tout en faisant preuve de conviction, s'est tenu loin de la polémique acerbe et violente à laquelle a donné lieu parfois la doctrine de la morale indépendante : il a montré là encore une impartialité et une modération qui rappellent toutes les éminentes qualités qui recommandent à l'admiration son beau livre sur la *liberté dans l'ordre intellectuel et moral* [1].

---

*L'Eglise et l'Etat*, morceaux divers par M. A. de Metz-Noblat, 1 fort vol. in-12. — Paris, Douniol.

A la dernière réunion de l'*Académie des sciences morales et politiques*, M. Léonce de Lavergne recommandait cet ouvrage, comme écrit « avec une rare élévation de langage, une parfaite connaissance du sujet, un accent de conviction qui commande le respect. » Me ralliant au jugement de l'éminent académicien, je voudrais aussi dire mon sentiment sur chacun de ces fragments « tous dictés par

[1] Un fort vol. in-8°, 1866. Paris, Durand.

Digitized by Google

une même pensée, » si heureusement résumée par cette épigraphe: « Par le Christ à la liberté et par la liberté au Christ; » mais la nature de ce recueil me l'interdit. Le titre fait connaître ce qu'est tout le livre: c'est l'examen, à des époques diverses, mais par un esprit qui a le rare mérite d'être resté le même au milieu de toutes les variations; c'est, dis-je, l'examen de la question des rapports de l'Eglise et de l'Etat. C'est même là l'intitulé du premier morceau. M. de Metz-Noblat traite, dans les articles suivants, *de la liberté d'enseignement, du mariage civil, de la chute des Jésuites, de la liberté de conscience, des officialités, de la question romaine,* terminant par *un projet de concordat,* et par l'exposé de *la querelle des catholiques.*

C'est peu qu'un simple énoncé des têtes de chapitres; c'est trop peu surtout à cause de l'importance du sujet traité, de la façon dont il est élucidé et de la situation qu'a faite à l'auteur son caractère non moins que son talent. Mais telles sont les conditions de publicité de la *Revue* que nous devons nous résigner à ces quelques lignes.

---

*Souvenirs d'un aspirant de marine*, par M. le comte de Leusse. 1867. Un vol. in-18. — Paris, Dentu.

En voyant le nom dont est signé ce volume, je me suis rappelé l'avoir rencontré déjà : c'était dans le *Rapport sur le concours de la prime d'honneur du Bas-Rhin en 1866.* Ce document ne saurait être séparé du livre que vient de publier M. le comte de Leusse. Réunis ils sont l'exposé d'une jeunesse utilement et glorieusement occupée. Tour à tour marin, artilleur, infirmier en temps d'épidémie, M. de Leusse est aujourd'hui à la tête d'une exploitation de 800 hectares; il montre là, paraît-il, autant d'initiative et de sagesse qu'il a déployé de courage, d'énergie et d'ardeur dans sa carrière précédente. A vingt ans, ce brillant volontaire de la marine était décoré de la médaille militaire, de l'ordre de la Légion d'honneur, et, l'année passée, il recevait une médaille d'or au concours agricole du Bas-Rhin. On pourrait croire qu'une *chance* heureuse est pour beaucoup dans tout cela. Eh bien! non; la *chance* est seulement que M. de Leusse ait échappé à tous les dangers aux-

Digitized by Google

quels il a été exposé, au-devant desquels même il est allé. Son mérite a fait le reste.

La campagne de Crimée est déjà bien loin dans le passé, et à mesure que nous marchons, c'est plus dans des espérances de paix que dans des souvenirs de guerre quo nous nous complaisons ; pourtaut tel est le naturel, le piquant, et en même temps l'absence de préoccupation personnelle qu'on remarque dans les *Souvenirs d'un aspirant de marine* qu'on les lit avec un intérêt croissant jusqu'à la dernière page. C'est une lecture à recommander à tout le monde que celle du récit si animé et si varié où hommes et choses de la guerre de Crimée sont décrits d'une façon charmante. Si je ne me trompe, ce livre est un début pour M. de Leusse : c'est certainement un début qui engage. L'auteur ne racontera-t-il pas aussi quelque jour ses succès en agriculture et n'exposera-t-il pas les *méthodes* qu'il suit au Reichshoffen ? Il ne peut ignorer l'utilité qu'ont de semblables monographies ; et puisqu'il joint l'art d'écrire à une savante pratique agricole, qu'il nous fasse connaître comment il est arrivé aux beaux résultats signalés sur son domaine par la commission de visite des exploitations concourant à la prime d'honneur.

JULES LEJEUNE.

---

*L'Administrateur-Gérant*,

A. ROUSSEAU.

METZ. — TYPOGRAPHIE ROUSSEAU-PALLEZ, RUE DES CLERCS, 14.

Digitized by Google

# TRAGÉDIES DE SCHILLER

TRADUCTION EN VERS PAR M. TH. BRAUN

---

*Trois tragédies de Schiller*, traduites en vers français (*Don Carlos*, *Jeanne d'Arc*, *Guillaume Tell.*) — Strasbourg, typ. de G. Silbermann, 1858. (N'est pas dans le commerce.)

*Marie Stuart*, de Schiller, traduite en vers par Th. Braün. — Strasbourg, Treuttel et Wurtz, 1861 Un vol. in-8°, 5 fr.

*Wallenstein*, de Schiller, traduit en vers par Th. Braün (*Le camp de Wallenstein* — *les Piccolomini* — *la mort de Wallenstein.*) — Strasbourg, Treuttel et Wurtz, 1864. Un vol. in-8°.

*La Fiancée de Messine*, de Schiller, traduite en vers par M. Th. Braün. — Strasbourg, typ. de G. Silbermann, 1867. (N'est pas dans le commerce.)

Ce serait un catalogue fort curieux que celui de toutes les traductions d'ouvrages anciens ou modernes, soit en en prose, soit en vers. Il y a quelque mérite à courir ces chances incertaines, à suivre ces voies obscures et difficiles. La seule récompense est l'honneur de l'entreprise: le mérite moral est d'installer dans le monde littéraire deux vertus que le monde social ne tient pas en grande estime, la modestie et la fidélité; c'est pourtant d'un simple succès d'estime que le traducteur le plus savant et le plus habile doit se contenter. Cet humble triomphe n'est pas même sans mélange: une grande responsabilité pèse sur le traducteur, non pas seulement à raison de ses propres fautes qu'un nombre restreint de lecteurs peut voir et constater, mais aussi, devant le goût national, devant des juges facilement prévenus, à raison des



Digitized by Google

excès ou des faiblesses de son modèle. Les érudits affectent volontiers de ne reconnaître à l'œuvre qu'un mérite secondaire, quitte à s'en aider plus souvent qu'ils ne veulent en convenir, et à payer sans scrupule ce secours par des querelles de mots. Le traducteur devrait du moins, en stricte justice, avoir la clientèle des ignorants, initiés par lui à des choses inconnues, admis à l'expansion de beautés nouvelles; par malheur les ignorants sont quelquefois d'autant plus difficiles et plus délicats qu'ils ne savent pas dire leurs raisons, et souvent même ne savent pas les trouver.

En France, on enseigne et on apprend volontiers l'allemand; mais il est mal su ou facilement délaissé. A ce point de vue nous aurions bien mauvaise grâce à parler de M. Braün: mais nous voulons signaler au monde littéraire la vaste entreprise qu'il a terminée si heureusement après vingt-quatre années d'un travail interrompu bien souvent par des occupations plus sérieuses. Grâce à lui, nous possédons en vers français, en bons vers français, les tragédies de Schiller qui fut lui-même en son temps un traducteur habile, un imitateur ingénieux de nos œuvres théâtrales. Les six tragédies que M. Braün a traduites ont chacune, à l'exception de la dernière qui est assez courte, cinq à six mille vers grands ou petits [1] : or les petits vers, aussi bien ceux qui affectent la forme familière que ceux qui prennent le caractère lyrique, ne sont nulle part, pour aucun idiôme et surtout quand il s'agit de les emprunter à une langue inversive, les plus aisés à traduire dans la mobilité de leurs pensées non plus qu'à imiter dans leurs agencements poëtiques et dans la diversité de leurs rhythmes. Quelques lecteurs instruits (et la moitié de l'œuvre n'appartient pas encore au public) ont déjà remarqué dans M. Braün de véritables *tours de force* en ce genre. Ajoutons que le choix des éditions était une difficulté de plus: les variantes sont

[1] 9000 dans la trilogie de Wallenstein.

Digitized by Google

nombreuses et graves. Schiller, que son ami Goëthe, esprit lumineux, caractère supérieur, soutint de ses conseils de ses critiques loyales et par-dessus tout d'une affection inaltérable à travers toutes les épreuves de la vie, changeait, remaniait, corrigeait sans cesse. Il se complaisait à la fois aux développements intimes et aux effets matériels de la scène : il avait toujours besoin d'être abrégé, au risque de ne plus paraître assez clair. Bien des fois il a fallu se résigner, même pour les théâtres allemands, à des retranchements, à des coupures : on voit s'il serait bien commode d'arranger ses pièces pour le théâtre français.

Avant Mme de Staël, qui parle de lui assez longuement dans son beau livre sur l'Allemagne, peu de personnes en France connaissaient Schiller, même à l'assemblée nationale, qui l'admit aux droits de citoyen français, le 26 août 1792, sous le nom de Gillers et avec le titre de publiciste allemand. Le témoignage officiel de cette distinction fondée sur une appréciation fort inexacte des opinions de l'auteur, ne lui parvint que trois ans plus tard. Combien de ceux qui l'avaient votée avaient disparu dans la tempête !

M. de Barante d'abord, plus tard et mieux M. Marmier, plus récemment M. A. Regnier, ont accordé au grand tragique une naturalisation de meilleur aloi, en introduisant son théâtre parmi nous, par de bonnes traductions en prose.

Il était réservé à M. Braün de préparer à cette gloire étrangère un triomphe plus éclatant.

Nous n'examinerons pas ici la question, au fond bien simple et trop de fois débattue, s'il convient de traduire les poëtes en vers. On saura mieux quel parti prendre après avoir lu M. Braün : on sentira qu'il est poëte lui-même ; que de lui à son auteur il y a entente parfaite. Ceci nous conduirait par une pente trop facile à parler plus longuement de Schiller; puis comment séparer Schiller de son ami Goëthe? Cette affection réciproque n'est-elle pas pour tous deux une partie de leur gloire?

Digitized by Google

Or, nous avons remarqué que la critique littéraire, quand elle daigne s'occuper en passant d'une traduction, se laisse aller volontiers aux questions incidentes et accessoires, ou plutôt pose l'original au premier plan, et que la copie la plus heureuse n'a qu'une place secondaire. Parlons donc des traductions de M. Braün dans l'ordre même des pièces.

**Don Carlos.** — Le sombre règne de Philippe II a fourni à l'histoire bien des sujets d'étude; la mort mystérieuse de son fils unique est un fait essentiellement dramatique qui occupa longtemps les contemporains. La critique moderne a creusé profondément le sujet: mais longtemps la muse de l'histoire a laissé à la muse de la tragédie le soin de méditer sur l'énigme et la permission d'arranger à sa fantaisie les faits et les détails. C'est en France, je crois, que le sujet a été mis au théâtre pour la première fois par Campistron, puis vers 1771 (qui s'en souvient aujourd'hui?) le marquis de Ximenès, un littérateur assez connu alors, donna sous ce titre une tragédie qui fut critiquée par Diderot [1]. Chenier a aussi traité ce sujet. Au point de vue historique, l'ouvrage de W. H. Prescott sur le règne de Philippe II, qui nous est connu par la curieuse étude de M. Mérimée, [2] le livre de M. Ch. de Moüy, couronné par l'Académie française, et tout récemment un livre de M. Gachard, résolvent les difficultés et répondent à des questions fort obscures au temps de Schiller et que le récit de Saint-Réal n'avait pas éclaircies. Au point de vue dramatique, les auteurs ont gardé leurs licences. Notre opéra vient de s'emparer à grand bruit de traditions plus ou moins exactes, qu'il a accommodées à sa manière.

La tragédie de Schiller fut traduite en prose, dès 1799, par le comte de Lezay-Marnézia, d'après une première édition qui, plus tard, a subi, comme toujours, des retranchements.

[1] V. les *Lettres inédites* de Diderot à Falconnet, publiées par M. C. Cournault dans la *Revue moderne*.

[2] *Revue des deux Mondes*, 1er avril 1859.

Digitized by Google

Elle a été imitée en vers par le baron de la Rousselière dont l'œuvre a été représentée en 1856 sur le théâtre de Liège.

Enfin, elle a été traduite en vers presque simultanément par M. Braün et par M. Brun, [1] ancien préfet de la Meurthe, deux intelligences d'élite, inconnues alors l'une à l'autre, qui se sont rencontrées et appréciées seulement après l'épreuve, sur ce noble terrain, toujours neutre, des joûtes littéraires.

Deux remarques générales s'appliquent aux pièces de Schiller : on peut signaler d'abord la multiplicité des personnages, ensuite la longueur des scènes. Nous prenons facilement notre parti sur les faiblesses de l'intrigue : les deux choses pourtant froissent les dispositions particulières de notre qualité dominante, il s'établit tout de suite quelque confusion, et dans la diversité même des caractères se trouve pour nous la difficulté d'en démêler tous les traits et de noter leurs développements. C'est ainsi que pour comprendre et suivre le beau drame de don Carlos, il faut étudier au moins six personnages principaux : Philippe II, roi d'Espagne, l'homme de l'inquisition et du pouvoir absolu, le type de l'impassibilité dans le mal que Tacite a décrit d'avance : « *Subdolus, varius cujusque rei simulater ac dissimulator;* » Elisabeth de Valois, sa femme, destinée d'abord à devenir sa bru, puis sacrifiée aux intrigues de la diplomatie et aux calculs de l'ambition, esprit supérieur, [2] caractère honnête et sincère, fatalement

[1] *Don Carlos*, infant d'Espagne, poëme dramatique de F. Schiller, traduit en vers français par Adrien Brun. Paris, Amyot, 1860.

[2] « Mme Elisabeth de France, qui fut depuis reine d'Espagne, commençait à » faire paraître un esprit supérieur à cette incomparable beauté qui lui a été si fu- » neste. » *Mme Lafayette*. (V. surtout Brantôme, II, 150. *Elisabeth de France*.)

Elle avait de l'instruction et savait écrire en latin : en français elle faisait comme tout le monde de son époque, des fautes énormes. Ceux qui, à titre de curiosité, désireraient connaître l'orthographe familière d'autrefois et constater, à un siècle et demi d'intervalle, les mêmes *incorrections*, pourront trouver un malin plaisir à rapprocher la lettre d'Elisabeth de Valois, transcrite à la page 49 du livre de M. du Mony, et le gros volume de la *Correspondance de la princesse Charlotte d'Orléans*, épouse du duc Léopold, publié par la Société archéologique de Nancy en 1865.

Digitized by Google

rebelle aux tristes lois de l'étiquette ; don Carlos, esprit généreux et porté aux grandes choses, mais fantasque et défiant, « d'humeurs bigarrées [1], » aigri par l'espionnage et la trahison, amoureux d'Elisabeth de Valois au temps où les deux cours autorisaient elles-mêmes l'espoir d'un mariage et gardant au fond du cœur une passion coupable pour la jeune princesse qui est devenue sa belle-mère (l'histoire véridique rétrécit ses proportions à celles d'une tête faible, d'un caractère inégal et violent, d'une organisation maladive); la princesse d'Eboli, passionnée pour Don Carlos, imprudente, à demi-faible, à demi-perfide ; le marquis Rodrigue de Posa, le beau rôle de la pièce, l'homme de Schiller [2], ami d'enfance et confident de don Carlos, un rêveur libéral qui réclame les droits de la pensée, un républicain [3] en pleine cour d'Espagne, *idéologue* comme on l'aurait nommé chez nous sous le premier empire, le citoyen d'un siècle futur, comme il se nomme lui-même ; enfin le duc d'Albe, l'un de ces

[1] Brantôme.

[2] Schiller a écrit dans des strophes : « La liberté n'existe que dans l'empire des sages, et le beau ne fleurit que dans les chants du poëte. »

[3] V. notamment la grande et trop longue scène X du IIIe acte :

Comme une monnaie il fit à son empreinte
La seule vérité dont il souffre l'atteinte,
Et toute vérité qui porte un autre coin,
Il la traite d'erreur et la rejette loin ;
. . . . . .
Cette monnaie est fausse, et moi, je me refuse,
A la transmettre à ceux que par elle on abuse
Sire, je ne puis être au service d'un roi.

De l'immense clavier que votre main manie
Avec vous qui pourra partager l'harmonie,
Quand tout homme est réduit à n'être seulement
Qu'une touche, qu'un son du fatal instrument.
. . . . . .
Cette œuvre de contrainte où votre esprit se livre
Après son créateur seule ne pourra vivre.

Digitized by Google

favoris dangereux qui acceptent la haine et l'impopularité par orgueil plus que par dévouement. On pourrait ajouter à cette galerie l'honnête comte de Lerme et Domingo, que nous allons voir à l'œuvre.

Au commencement du premier acte, Domingo, le confesseur du roi, surprend, dans un long entretien, le secret de don Carlos. Le marquis de Posa (Rodrigue) arrive de Bruxelles pour apporter au jeune prince les vœux de la Flandre, qui aime, regrette et appelle le fils de son roi. Carlos et Rodrigue sont unis par une sainte amitié qui s'est formée au temps où la familiarité du jeune âge efface les distances et dont ils se plaisent à rappeler l'origine et les souvenirs. Rodrigue reçoit aussi la confidence de don Carlos et consent à le servir auprès de la reine que la scène suivante nous montre regrettant la France dans ses jardins d'Aranjuez et s'affligeant à la pensée d'un prochain retour à Madrid pendant que ses femme sourient à la perspective d'un *auto-da-fé*.

Oui, je quitte à regret cette belle contrée :
Comme en un monde à moi je m'y suis retirée.

L'amour de don Carlos est révélé à la reine par le marquis dans le récit d'une aventure fictive où la princesse d'Eboli croit reconnaître des allusions et des encouragements à sa passion secrète, incident léger en apparence et qui va pourtant servir au développement de l'intrigue. Don Carlos vient lui-même; la reine repousse cet amour coupable : ce passage nous donne le ton général du rôle, et la note germanique s'y reconnaît sans peine.

. . . . . .
Votre cour, votre amour que, si légèrement
Vous dissipez pour moi, sachez qu'ils doivent être
Le bien des nations dont vous serez le maître.
De ces trésors perdus vous rendrez compte un jour :
Parmi tous vos devoirs on peut compter l'amour,

Digitized by Google

Mais non pour que vers moi, votre mère, il s'égare.
Prince, dès maintenant sachez en être avare
Pour qu'un jour, tout entier vous puissiez le donner
Aux peuples que le ciel vous laisse à gouverner.
Du remords à votre âme épargnez le supplice :
Ainsi qu'on bénit Dieu, faites qu'on vous bénisse ;
Elisabeth obtint votre premier amour ;
L'Espagne vous attend ; l'Espagne aura son tour.
Aimez-la d'un amour qu'aucun amour n'égale,
Je cède avec bonheur à ma noble rivale.

Il se jette à ses pieds : le marquis annonce l'arrivée du roi. Elisabeth remet à don Carlos des lettres qui contiennent les plaintes des Flamands. Le roi s'étonne de trouver la reine seule. Sa tendresse ombrageuse exile de Madrid pour dix ans la première dame d'honneur coupable d'une infraction si grave aux devoirs de l'étiquette. Il remarque l'absence de son fils, et ses soupçons s'éveillent. Le duc d'Albe l'engage à le surveiller : l'acte se termine par une scène où don Carlos, après avoir annoncé au marquis de Posa qu'il va solliciter de son père le gouvernement de Flandre, se livre aux épanchements de l'amitié :

Je puis braver mon siècle en m'appuyant sur toi.

Ce vers suffirait pour prouver que le don Carlos du drame a été placé bien au-dessus du don Carlos de l'histoire.

Il faut se réduire à indiquer les situations principales. Schiller aime les longues scènes et les explications. Don Carlos a vainement sollicité de son père le gouvernement de la Flandre : l'abîme s'est creusé plus profondément entre eux. La confiance du souverain a choisi le duc d'Albe, et don Carlos brave insolemment le nouveau gouverneur, quand la reine elle-même accourt et arrête d'un mot les orages prêts à naître. Don Carlos a reçu d'un page un message secret : un rendez-vous lui est assigné ; il croit que ce message vient de la reine, tandis qu'il est l'œuvre de la princesse d'Eboli :

Digitized by Google

Celle-ci apprend de lui-même qu'il en aime une autre, et cela quelques instants après que sa main a remis dans celle du prince une lettre du roi qui, d'accord avec le père Domingo, veut faire d'elle sa maîtresse et la marier à un gentilhomme de sa cour. Quand elle a deviné le fatal secret, sa passion furieuse veut en instruire Philippe II. Don Carlos, pendant que l'orage s'amoncèle sur sa tête, vient conférer mystérieusement dans un monastère avec le marquis de Posa. Sa passion n'hésiterait pas à livrer à la reine le billet du roi dont il est devenu le dépositaire. Il espère que, délaissée et trahie, elle serait moins rebelle à ses vœux. Le marquis déchire noblement la lettre, et s'engage à ménager un solennel entretien entre le prince et la reine : il s'agit d'un grand projet sur les Flandres ; il finit en lui recommandant la circonspection :

> Le Roi lit toute lettre adressée à Bruxelles
> Sois prudent ; car je tiens d'une bouche fidèle
> Que la poste a reçu des ordres. . . . . .

Les soupçons du roi grossissent peu à peu et touchent à la certitude ; il se concentre dans son désespoir : entouré des grands de sa cour, il remarque l'absence du marquis de Posa, dont tout le monde lui vante les exploits, le caractère et l'intelligence. Il le mande auprès de lui. La scène X du troisième acte est assurément la plus belle de la pièce et l'une des plus remarquables qui soient au théâtre ; nous en avons déjà cité quelques vers et on nous saura d'autant plus gré d'en faire connaître davantage que ce volume n'appartient pas encore au public. Le marquis dénonce au roi les souffrances de la Flandre et du Brabant, les atrocités qui s'y commettent en son nom : il attend pour l'avenir une ère meilleure et des passions plus généreuses.

Philippe II lui répond :

> Quand viendraient-ils ces temps dont vous voulez parler,
> Si moi devant mon siècle on m'avait vu trembler ?

Digitized by Google

Croyez-vous qu'en effet sa haine m'accompagne?
Promenez vos regards à travers mon Espagne;
Vous y verrez mon peuple au milieu d'une paix
Dont le paisible éclat ne se trouble jamais.
C'est la paix que je veux assurer à la Flandre.

LE MARQUIS, *vivement.*

La paix d'un cimetière! . . . . . et vous osez prétendre
Achever ce qu'ainsi vous avez commencé?
L'immense mouvement dans lequel est poussé
Tout le monde chrétien; cette aurore nouvelle,
Ce printemps que la terre a vu briller pour elle.
Vous les empêcheriez? Et dans l'Europe encor
Vous voulez arrêter, seul, arrêter l'essor
De ce char qui, portant les destins de la terre,
Poursuit incessamment sa rapide carrière?
Un bras mortel pourrait suffire à l'enrayer?
Non: il ne faudrait pas seulement essayer.

Toute la scène est longuement conduite avec beaucoup d'art et de profondeur. Le roi, en définitive, attache Posa à sa personne, le rallie à son gouvernement, non pas à ses idées politiques, l'intéresse surtout à ses douleurs intimes. Entre lui, la reine et don Carlos, le marquis de Posa, dupe aujourd'hui, victime demain, servira désormais d'intermédiaire et aura toujours ses libres entrées auprès de Sa Majesté. Le marquis a ménagé une entrevue entre la reine, qui lui remet une lettre, et don Carlos. Quelques instants après, rencontrant le prince au palais même, il lui demande de lui confier son portefeuille. Des soupçons, bientôt dissipés par une franche réconciliation, naissent dans l'esprit du prince.

La princesse d'Eboli a forcé la cassette de la reine et a remis au roi, avec un portrait de don Carlos, loyalement offert et accepté dans des temps plus beaux, toutes les lettres de l'infant. Indiquons seulement la grande scène d'explica-

Digitized by Google

tions entre le roi défiant qui regrettera bientôt ses soupçons et sa colère, et la reine irritée, mais forte de son innocence; puis la remise par le marquis, entre les mains du roi, du portefeuille de don Carlos. Le roi parcourt ces papiers avec inquiétude et reconnnaît dans le billet la main de la princesse d'Eboli; ainsi sa passion coupable est trompée, mais son honneur de mari a été respecté, et si don Carlos égare ses projets et ses espérances dans quelques combinaisons politiques contraires au système de son père, il a respecté la paix domestique. Tout se résume dans ce vers jeté comme un éclair lugubre au point le plus obscur du drame et qui donnerait le frisson, si, comme plusieurs vers ou de simples mots connus de tous et souvent cités, quelque grand acteur, un Talma, par exemple, l'avait marqué de son empreinte :

De son habileté, marquis, je n'ai pas peur.

Posa réclame (c'est dans une pensée suprême de salut et de conciliation) un ordre secret pour arrêter don Carlos, mais il n'a pas le temps d'empêcher une fatale imprudence : un mot peut tout perdre, et ce mot a été prononcé. Don Carlos, averti de la situation de la reine, indigné des violences auxquelles son père s'est laissé entraîner, et voulant à tout prix la revoir quelques instants, s'adresse à la princesse d'Eboli, qu'il croit pure et dévouée, au nom même de cet amour qu'elle a témoigné pour lui :

Vois-tu, c'est à genoux que je fais ma prière ;
Permets qu'un seul instant je puisse voir ma mère.

C'est à ce moment, et trop tard d'une seconde, que Posa acccomplit son triste ministère. Don Carlos se croit trahi, trahi par l'ami de toute sa vie, par le cher confident de toutes ses pensées. Il suit machinalement l'officier chargé de le conduire en prison, pendant que le marquis, resté seul avec

Digitized by Google

la princesse, l'accable de ses reproches et veut la poignarder pour que le secret meure avec elle; il s'arrête à une pensée plus humaine, à un espoir meilleur. La princesse court annoncer à la reine l'arrestation de don Carlos: elle lui confesse son amour pour lui et le vol qu'elle a commis. Le marquis de Posa, dans un trouble extrême, vient enfin éclairer la reine sur les événements:

> Vous jouez, je le crois, un bien gros jeu, Madame,
> J'ai perdu.

Encore un mot qui ferait grand effet au théâtre.

Posa s'explique: il a encouragé l'amour de don Carlos pour que, grandi par cette passion même, il fût au niveau du bien que tous les deux voulaient faire. Maintenant il faut que don Carlos parte. Tout est prêt: le marquis donne pour le voyage tout ce qu'il possède; ses pensées et ses paroles émues sont d'un homme qui va mourir.

Il a écrit à Bruxelles; la lettre est apportée au roi enfermé dans son cabinet où le duc obtient bientôt une victoire complète.

On pressent tout ce qu'aura de solennel l'entrevue du marquis de Posa et de don Carlos, abattu et indigné, retenu prisonnier dans l'une des salles du palais. Il y a là encore de beaux sentiments exprimés en beaux vers: au moment où le marquis complète sa justification, le duc d'Albe vient annoncer au prince qu'il est libre. Don Carlos refuse de sortir jusqu'à ce que le roi ou le peuple de Madrid vienne le délivrer; puis les deux amis reprennent leur entretien. Le marquis explique sa conduite et révèle que dans une lettre adressée à Guillaume d'Orange, à Bruxelles, puis saisie et remise au roi, il a, par un héroïque mensonge, déclaré son amour pour la reine; il a raconté comment il a fallu arrêter don Carlos, qui avait surpris ce secret; comment il se propose de chercher un refuge en Belgique. C'est ainsi qu'il espère tromper Philippe II et sauver son

Digitized by Google

ami : « . . . . . Perdus tous les deux ! s'écrie don Carlos. C'est moi qui dirai au roi cette imposture : il ne la pardonnera jamais. » Posa lui rappelle ses devoirs envers la Flandre et les destins qui lui sont promis. A ce moment il est tué d'un coup d'arquebuse tiré à travers la grille : on a pu voir le duc d'Albe aposter le meurtrier. C'est alors que le roi arrive auprès de son fils, le pardon à la bouche, et lui rend en sortant son épée que celui-ci refuse de recevoir :

. . . . . Non ! tu sens l'assassin ;
Je ne puis t'embrasser.

La scène est pleine de mouvement et de vigueur. En présence des grands attérés et déjà chancelants dans leur fidélité, don Carlos accable son père de reproches. On annonce l'insurrection de Madrid. Philippe II arrache son manteau royal et dans un accès de colère tombe sans connaissance. Don Carlos reste seul auprès du corps de son ami. Mercado, le médecin de la reine, se présente en son nom ; elle fait demander une entrevue ; don Carlos doit revêtir une robe de moine. Une vieille tradition prétend que Charles-Quint revient à minuit, sous ce costume, dans l'aîle du palais. A ce moment, le comte de Lerme supplie le prince de partir, au nom de sa sûreté : on conspire contre lui ; l'insurrection de Madrid a été fomentée par la reine. En effet, dans la scène suivante, le duc d'Albe et Féria viennent apporter au roi, affaibli, repentant, tourmenté par ses regrets, les preuves de cette rébellion concertée, et toute sa colère se ranime. Le grand inquisiteur lui reproche violemment, non pas d'avoir fait tuer Posa, mais de l'avoir dérobé au saint office. Le roi dénonce la révolte de son fils, qu'il voudrait tuer ou faire disparaître, et demande son concours.

LE ROI.

Comme juge en tes mains je remets ma justice.
Puis-je m'en dessaisir ?

Digitized by Google

LE GRAND INQUISITEUR.

Laissez-moi cet office.

LE ROI.

C'est mon seul fils. Pour qui vais-je avoir récolté ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Pour le néant plutôt que pour la liberté.

La scène finale des adieux entre la reine et don Carlos est d'un grand effet pour l'élévation des sentiments et la chaleur de la passion. Le roi survient et d'un mot livre son fils au saint-office [1].

Pour résumer en quelques lignes notre pensée sur Don Carlos, nous dirons que la muse de Schiller voile de quelques nuages le ciel du Midi. Ces passions sont ardentes à la fois et concentrées : il semble que le poëte allemand parle à côté du personnage espagnol. C'est, à tout prendre, un magnifique ensemble : il irait à la scène française en simplifiant les ressorts et en abrégeant les détails. Alfieri l'a traité pour le théâtre italien.

**Jeanne d'Arc** fut jouée pour la première fois, non point à Weimar, mais à Leipsick, le 17 septembre 1801, et trois mois plus tard à Berlin, en grand appareil et avec un succès d'enthousiasme très facile à comprendre, mais qu'un lecteur français ne saurait, ni de près ni de loin, partager Nous verrons bientôt ce que l'auteur a fait du rôle dominant, et pour ainsi dire exclusif qui résume toutes les admirations et toutes les difficultés.

[1] Des récits mystérieux se sont greffés, comme toujours, sur cette noire tragédie à huis clos. Il s'est rencontré un faux don Carlos, quand on commençait à oublier le faux roi Sébastien. (*Variétés historiques et littéraires*, tome II. Collection elzevirienne de Pagnerre.)

Digitized by Google

Cette pièce, beaucoup moins longue cependant que don Carlos, se compose d'un prologue [1] bien fait et d'une couleur vraie; elle est de cinq actes.

Thibaut d'Arc, *riche* paysan (porte l'indication des personnages), père de trois filles, dont chacune est pourvue d'un amoureux, veut marier Jeanne, la plus jeune, à Raymond, dont la tendresse désintéressée défend contre les instances du père la froideur et l'indécision de la jeune fille qui

Jette
Comme étrangère au monde, un regard sérieux
Aux humbles régions que dominent ses yeux.
A nos temps, ce me semble, elle n'appartient guère
Et n'a point les pensers qu'a l'esprit du vulgaire.

A la vue d'un casque rapporté du marché voisin par un paysan, la vocation de Jeanne se révèle subitement et s'exprime avec une richesse de pensée et de poésie vraiment admirable. Habile traducteur, diront les germanistes en lisant M. Braün ; vrai poète, dira tout le monde. On croirait presque toujours qu'il vole de ses propres ailes. Rien ne trahit les embarras de l'entreprise : il semble qu'il a trouvé la spontanéité des inspirations là où tant d'autres n'auraient rencontré qu'à grand'peine l'exactitude laborieuse d'une imitation difficile ; nous citons au hasard :

. . . . . .
Ce royaume de France, on le verrait détruit !
Ce pays de la gloire est le plus beau sans doute
Qu'éclaire le soleil dans son immense route!

Le second vers du prologue résout d'un mot une question controversée qui n'est pas de notre sujet :

Aujourd'hui vous et moi sommes encore *Français*.

Au IVe acte, sc. 5 et 9, il est question encore « *du fond de la Lorraine.* »

Digitized by Google

Ce paradis du monde et de Dieu tant aimé,
Sous le joug étranger pourrait être opprimé !
Ici du paganisme a pesé la puissance.
Pour la première fois le signe d'espérance,
La croix du rédempteur fut élevée ici.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Nous n'aurions plus de rois de l'antique famille
Qui nous appartenait ? plus de ces souverains
Nés sur le même sol que cultivent nos mains ?

. . . . . .

. . . . . .

Le roi qui nous viendrait des rives étrangères
Aimerait-il jamais le sol où de ses pères
Ne sont pas déposés les sacrés ossements ?
Enfant, a-t-il pris part à nos amusements ?
Nos accents à son cœur se feraient-ils comprendre ?

. . . . . .

Nous entrons en pleine action, et l'auteur sans rester absolument fidèle, même dans le début, aux données de l'histoire, puisqu'il grandit Agnès Sorel et Charles VII au-delà du vrai et qu'il fait précéder d'une victoire remportée par Jeanne sa première entrevue avec le roi au château de Chinon, se tient du moins dans la donnée mystique et surnaturelle de cette vocation, si bien posée dans le prologue et qui s'est inspirée aux premiers rêves de l'enfance ; mais dès la scène VII du 2e acte, nous le voyons *dérailler*, si l'on veut bien nous permettre cette expression, et tomber à plat dans les lieux-communs de la tragédie, puis se lancer plus tard dans le fracas du mélodrame. C'est d'abord un combat singulier entre Jeanne et Montgomery ; puis le défi que vient lui porter le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, sous l'habit d'un chevalier ; elle apaise ses grandes colères et il finit par se jeter dans ses bras : c'est au camp du roi Charles (le lieu de l'action change souvent) que Jeanne,

Digitized by Google

qui a déposé son casque et s'est couronnée de fleurs, s'emploie à réconcilier tout le monde et à prêcher Agnès Sorel; c'est son anoblissement par le roi qui veut la marier et lui dit :

> Il n'est point de seigneur que ton hymen n'honore[1],
> Et je veux (c'est un soin qui m'appartient encore)
> Te donner un époux digne de toi.

(Le traducteur faiblit avec le poète).

C'est la rivalité de Dunois et de Lahire, qui prétendent à sa main et qu'elle refuse, malgré les exhortations de l'archevêque.

Un accès d'enthousiasme, un nouveau combat, la mort de Talbot, nous ramènent au côté belliqueux et mystique; nous voyons Jeanne poursuivie d'abord par un chevalier noir, un émissaire de l'autre monde, qui disparaît au bruit du tonnerre; ensuite par un jeune et beau chevalier qu'elle désarme et veut tuer, et dont elle devient subitement amoureuse. Vient ensuite une scène vraiment incroyable entre Agnès et Jeanne; son triomphe en présence de sa famille; l'accusation de sorcellerie que son père ne craint pas de porter publiquement contre elle au milieu d'un orage; une scène d'exorcisme et la dispersion générale de la cour épouvantée, tandis que Dunois, dans les élans de sa passion, se révolte et se désole; que Jeanne conspuée, honnie et réellement à moitié folle, s'enfuit par monts et par vaux sous la protection de Raymond, accouru tout exprès de son village; dans la mêlée générale Duchâtel vient jeter ce naïf et trop juste hémistiche :

> Quel dénouement, grand Dieu !

Mais non, ce n'est pas le dénouement ! Il nous faut tra-

[1] Ce vers rappelle trop celui de Voltaire:

> Non: il n'est rien que Nanine n'honore.



Digitized by Google

verser un cinquième acte qui commence en opéra comique pour finir en mélodrame ; revoir Jeanne avec le fidèle Raymond dans la hutte d'un charbonnier où Isabeau la rencontre et l'arrête pour la livrer aux Anglais. De là nous revenons au camp français où l'archevêque console Dunois, puis Raymond vient la justifier ; mais elle est prisonnière, menacée du poignard par Isabeau. Un soldat, sur la plate-forme de la tour, annonce les péripéties du combat. Jeanne prie pour la France et pour le roi, brise ses chaînes par un effort surhumain, arrache l'épée d'un de ses gardes, se précipite au dehors, gagne la bataille et, blessée mortellement, expire sur sa bannière qu'elle a redemandée avec instance et qu'elle tient jusqu'à la dernière minute. Il y a là une série de situations dramatiques, il est vrai, mais communes et de pure invention. Comme poésie, on peut saisir au passage des tirades remarquables, par exemple la fin de la scène XI ; le soldat annonce que le roi est cerné par les Anglais :

JEANNE.

Oh ! n'est-il donc pour nous plus un seul ange aux cieux ?

ISABEAU, *ironiquement.*

Eh bien ! sauve-le donc ! le moment est propice,
Pour toi qui fais métier d'être libératrice.

JEANNE, *à genoux.*

Dans ce pressant danger, Seigneur, écoute-moi !
Mon âme en ce moment s'élève jusqu'à toi :
Je t'implore, ô mon Dieu ! tu peux dans ta puissance
Du câble d'un vaisseau donner la consistance
Au fil de l'araignée, et tu peux aujourd'hui
Ordonner que mes fers soient faibles comme lui !
Un seul mot, plus de fers ! pour moi plus d'esclavage !
Un seul mot, et ces murs vont m'ouvrir un passage !

Digitized by Google

Tu secourus Samson, aveugle et dans les fers,
Souffrant des Philistins les sarcasmes amers ;
Ton serviteur avait la foi que tu nous donnes,
Lorsque de sa prison embrassant les colonnes
Et retrouvant sa force en un dernier effort
Sur ses fiers ennemis il fit tomber la mort.

LE SOLDAT.

Victoire !

ISABEAU.

Qu'est-ce donc ?

LE SOLDAT.

Voilà le roi de France
Prisonnier.

JEANNE.

En mon Dieu je mets mon espérance.

C'est sur ces mots qu'elle brise ses chaînes, désarme le soldat et s'élance dehors.

Où donc est le respect de l'histoire et de la vérité ? De quel droit l'imagination du poëte donne-t-elle d'étranges démentis aux souvenirs de tous ? A quoi bon la fiction quand la simple réalité est si belle ? tant de complications quand la *mise en scène,* hélas ! se présente d'elle-même ? Dans les caractères, dans les situations, rien ne ressemble à ce que la tradition nous a transmis. Tout a été changé de place, de couleur ou de dimension. L'histoire est plus belle, et nul accent de poëte ou de musicien n'a pu s'élever encore à sa hauteur. Bernardin de Saint-Pierre [1] proposait

[1] *Etudes de la nature,* XIII.

Digitized by Google

ce sujet à l'émulation de tous; il voulait en faire un grand drame national, en suivant pas à pas l'histoire [1]. Jusqu'à présent, et sans un succès réel, notre théâtre n'a mis en scène que le procès et le martyre [2].

Le quatrième acte semblerait une profanation si l'ensemble de la pièce et la pensée connue de l'auteur n'attestaient une admiration sincère pour Jeanne d'Arc. Seulement il n'a pas bien saisi, il n'a pas compris son véritable caractère et, par cette disposition même qu'il portait en lui à se tenir dans le cercle humain des affections tendres ou des élans généreux, il s'est trouvé conduit à arranger sans nécessité tous les événements à sa fantaisie. Il lui manque l'intuition du merveilleux, le sentiment du surnaturel, le côté mystique de notre nature; dons rares en effet, dangereux souvent, qui sont, selon les siècles, selon les occasions, la grandeur ou la folie de l'humanité. C'est sur la terre, dans notre cœur et dans notre esprit, que Schiller cherche le vague et la rêverie, l'étude développée, parfois subtile, de nos passions et de nos émotions. Ici, du moins, l'intention était pure; mais on se rappelle, malgré soi, des souvenirs tristes et humiliants. Qu'avons-nous fait ou laissé faire de la mémoire de Jeanne d'Arc? Le ridicule involontaire, l'outrage prémédité l'ont tour à tour attendue au passage : le mensonge historique [3] chez ses ennemis, en France l'ironie

[1] Soumet avait essayé d'en faire une trilogie.

Daniel Stern en a composé un drame qui n'est pas non plus destiné au théâtre.

[2] Soumet et d'Avigny. Un seul vers peut-être reste de cette dernière tragédie :

Je marchais, je parlais..... Dieu seul a fait le reste.

[3] V. *First part of King Henry VI*, V. Sc. IV (attribuée à Shakespeare, — v. 1589). — L'auteur anglais a emprunté cette fable ignoble à W. Caxton (*Chronicles of England*) qui l'avait trouvée lui-même dans l'*Historia anglica* de Polydore Virgile : lib. XXIII (Bâle 1534). . . . . Puella infelix « . . . . . simulavit se gravidam esse. . . . . » (V. M. Quicherat : *Procès de Jeanne d'Arc*, 477).

Digitized by Google

et l'insulte, après avoir poursuivi la sainte héroïne dans ses triomphes et dans ses revers, sont restés honteusement fidèles à cette mémoire, comme pour prolonger son martyre à travers les temps.

La pièce de Schiller, au point de vue de l'enchaînement des caractères, des épisodes et des effets de théâtre, a obtenu un grand succès en Allemagne. Chez nous, elle doit être jugée avec sévérité; mais il serait ingrat de méconnaître la grâce et l'éclat de la poésie, et nous aurions voulu étendre nos citations.

**Guillaume Tell.** — Nos lecteurs, s'ils doutent de l'histoire avec Voltaire, qui doutait de tant de choses, admettent sans doute, à quelques détails près, sur la foi de l'Opéra, l'existence et les actions de Guillaume Tell comme une réalité, quand même l'épisode de la pomme serait une légende du Nord, ainsi que le prétendent quelques auteurs, ce qui s'expliquerait par l'origine commune des populations. On sent tout de suite qu'il y a là un de ces grands sujets qui tentent les grands artistes en poésie comme en musique et en peinture. Schiller a toujours choisi avec hardiesse et bonheur. Jusqu'à quel point a-t-il imité Lemierre, aujourd'hui à peu près oublié? Ce poëte fit jouer en son temps, il y a tout juste un siècle, une tragédie qui a brillé quelques années au répertoire, mais qui n'a pas vécu? Froidement accueillie aux premières représentations, elle dût son succès à une hardiesse de l'auteur qui substitua les émotions de la mise en scène au simple récit de l'incident principal. Dans Schiller, le cadre est le même; les faits et les circonstances se ressemblent forcément, sauf des variantes heureuses, et avec un développement inouï d'incidents et de personnages épisodiques, y compris une intrigue d'amour qui ne semble pas absolument nécessaire. Il a un sentiment profond, un amour loyal de l'indépendance et de la liberté, creusant, selon sa vocation et son habitude, les solutions et les questions de

Digitized by Google

l'histoire, les règles même du droit féodal. Quelques traits et quelques détails se ressemblent chez les deux auteurs, entre lesquels assurément aucune comparaison n'est possible. La pièce allemande est plus naturelle, plus vraie, plus forte; la pièce française marche d'une allure plus sage et mieux réglée : elle se termine au meurtre du stupide Gesler [1], et les conjurés marchent à la victoire ou à la mort. Schiller a ajouté une scène : l'empereur Albert a été assassiné par son neveu Jean d'Autriche qui garde dans l'histoire le nom de Jean le Parricide. Le meurtrier fugitif se présente sous l'habit d'un moine dans la chaumière de Tell qui d'abord le repousse et le maudit, puis, cédant à un sentiment d'humanité, lui indique les moyens de fuir son pays et d'expier son forfait par la pénitence : d'un côté on voit le crime de l'ingratitude et de l'ambition; de l'autre l'élan du patriotisme et des affections domestiques, non sans quelque regret du sang qu'il a fallu verser. La pièce se termine ainsi par une leçon de moralité, comme pour calmer les esprits et assainir l'atmosphère. Telle a été la pensée de Schiller : elle n'en a pas moins éveillé la critique, au fond assez judicieuse, de son ami [1].

Nous n'avons pas voulu analyser la pièce, et il nous a paru mieux de faire connaître par des citations le talent du traducteur qui, plusieurs fois, a été heureusement inspiré, par exemple dans la chanson du chasseur à la première scène.

[1] Gesler même est trop vil pour que dans l'univers
Il nous soit glorieux d'avoir rompu nos fers,
Et le vain préjugé qui, dans la tyrannie,
Se plaît à supposer toujours quelque génie,
Voyant quel insensé nous a donné des lois,
Pourra nous mépriser jusque dans nos exploits
Sans voir quel poids nos mœurs donnent à nos outrages
Et qu'on doit par l'obstacle estimer les courages.

(LEMIERRE. *Guillaume Tell*, acte I, sc. 1re.)

[1] *Conversations d'Eckermann*, II, 275.

Digitized by Google

La foudre gronde au haut de la montagne,
Et par ses coups le sol est ébranlé;
Mais sur l'étroit sentier où le vertige gagne,
Jamais le chasseur n'a tremblé.
Il marche sur des champs de glace,
Où pas une fleur n'apparaît,
Où jamais le printemps ne passe,
Où nul rameau ne verdirait;
Il aperçoit sous lui l'océan des nuages;
Il ne distingue plus les villes, les villages.
Ce n'est qu'à travers les éclairs
Qui déchirent la nue au milieu des orages
Qu'il peut contempler l'univers.
Nos campagnes pour lui sont au-dessous des mers.

Dans la scène suivante entre Stauffacher et sa femme Gertrude, qui conseille la résistance à l'oppression, nous ne citerons qu'un fragment:

O ma femme,
Quels dangereux pensers tu fais naître en mon âme!
Ils s'y pressent pareils à des flots en fureur;
C'est toi qui me fais voir jusqu'au fond de mon cœur:
Ce que tu me dis là, ce projet téméraire,
Dont je t'entends ainsi parler à la légère,
Je m'étais interdit d'y songer seulement.
A ce conseil as-tu réfléchi mûrement?
Tu veux, dans nos vallons jusqu'à présent paisibles,
Appeler la discorde et les combats terribles?
C'est nous, faibles bergers, qui ne craindrions pas
De provoquer un roi maître de tant d'états,
Qu'on dirait l'univers soumis à sa puissance?
Va, ce serait fournir à leur impatience
Le motif attendu depuis longtemps par eux
De déchaîner sur nous leurs soldats furieux;
Ils veulent exercer sur notre pauvre terre
Les droits que le vainqueur s'arroge après la guerre
Et de nos libertés saper les fondements
En invoquant la loi des justes châtiments.

Digitized by Google

Nous avons remarqué l'allure franche et facile de presque tous les vers du beau rôle de Melchthal, et ceux-ci, pris au hasard, en donneront l'idée :

Du joug de nos tyrans et de leurs cruautés,
Tous ces hommes de cœur se montraient révoltés ;
Car de même pour eux que vous des lois constantes,
Leurs Alpes, tous les ans, donnent les mêmes plantes;
Que leurs sources toujours coulent aux mêmes lieux,
Que, suivant le même ordre et sous les mêmes cieux,
Se dirigent les vents et marchent les nuages.
De même ils y ont gardé depuis les anciens âges
Ces coutumes, ces mœurs qu'observaient leurs aïeux,
Et sans y rien changer les observent comme eux.

**Marie Stuart.** — Schiller aimait à s'emparer en maître du terrain de l'histoire. On a voulu chercher des intentions dans la coïncidence de ses œuvres avec les événements extérieurs. Tout fait penser qu'il a été constamment le poëte, le simple et vrai poëte, visant au grand et au beau, qu'il ne poursuivait pas les allusions et les rapprochements. Ferons-nous ressortir tout ce qu'il y a de dramatique dans le sujet de Marie Stuart? Son histoire est trop connue, et tout récemment encore on l'a étudiée avec trop de soin [1] pour que chacun ne puisse pressentir et suivre les développements d'une tragédie restée fidèle aux traditions qui sont dans toutes les mémoires. Nous insisterons seulement sur une situation qui nous servira à faire ressortir le rare mérite du traducteur. La plus amère désolation de Marie Stuart dans sa captivité, c'était le défaut de secours religieux. L'histoire nous raconte qu'à l'heure de son agonie elle se donna la communion à elle-même avec une hostie que le Pape lui avait fait remettre secrètement. Schiller a voulu agrandir encore cette dernière et solennelle épreuve dans une scène préparée, loin de tous les conseils,

[1] MM. Mignet et d'Argaud.

Digitized by Google

au vieux château d'Eltersbourg et dont on retrouverait le type, avec une auréole miraculeuse, à l'étrange dénouement d'une pièce de notre ancien théâtre [1], monument singulier, entre tant d'autres, d'une époque où vivait, sous des enveloppes grossières, une foi naïve et ardente. Ici, le fidèle Melvil a reçu les ordres sacrés pour donner à Marie Stuart les consolations suprêmes ; la confession et la communion se passent sur la scène. Cette tentative audacieuse, méditée dans la solitude, ne passa point sans contradiction. Goëthe [2] donna à son ami le conseil d'y renoncer, trouvant cette pensée téméraire, et en effet le grand-duc avait écrit à Goëthe [3] : « On m'a raconté que, dans cette pièce, une vé-« ritable communion a lieu sur la scène. Aie soin que les « choses se passent convenablement et qu'on supprime, du « moins si c'est possible, le crucifix.... Pour me servir d'une « expression de Schlegel, l'effronterie divine ou la divine « effronterie est devenue tellement à la mode qu'on peut « s'attendre à tout dès qu'il importe aux poëtes actuels de « produire un effet, ou du moins ce qu'on appelle un effet. » Ceci, pour le dire en passant, ne concerne pas seulement les poëtes, des prédicateurs même, aujourd'hui surtout, pourraient en faire leur profit.

M. Lebrun a donné, en 1820, au Théâtre-Français, une imitation réduite de la pièce allemande. Sa Marie Stuart eut un grand succès, dont Talma et Mlle Duchesnois pouvaient revendiquer leur part. Traduite en italien pour Mme Ristori, il y a quelques années, elle a été de nouveau applaudie. L'auteur français a changé la grande scène en une bénédiction suprême donnée par Melvil : on trouvera quelque intérêt à rapprocher plusieurs scènes de M. Lebrun du

[1] Moralité nouvelle d'une Empereur. (*Ancien théâtre français*, édition Janet, tome III.)

[2] *Correspondance*. II, 185.

[3] *Revue contemporaine*. XLI. 721. 722.

Digitized by Google

travail de M. Braün ; par exemple, les strophes qui commencent le troisième acte

Voiliers des airs, légers nuages [1]

auxquelles l'auteur français a rendu, peut-être à leur détriment, l'ampleur de notre vers alexandrin. M. Lebrun était affranchi de toute dépendance étroite ; on aurait le droit de lui demander un compte sévère des incorrections de celle-ci, par exemple (acte III, sc. IV) :

Songez aux changements des fortunes humaines,
Souvent il n'est qu'un pas du trône *dans* les chaînes.

Nous détachons de l'étrange et belle scène du cinquième acte (et puissions-nous inspirer l'heureuse idée de lire la pièce entière !) des vers que dit Marie Stuart :

. . . . . Hélas !
Seul le cœur n'est pas tout; il ne se suffit pas.
La foi, pour s'assurer au céleste héritage,
A besoin d'en saisir quelque terrestre gage :
C'est ce gage qu'à tous Dieu nous a présenté
Quand sous la forme humaine il s'est manifesté,
Et qu'un visible corps renferme le mystère
Des invisibles dons que du ciel l'homme espère.
Notre sublime Église a pour l'homme construit
Les degrés par lesquels au ciel il est conduit.
Église catholique, Église universelle,
Où la foi de chacun se sent croître de celle
Qui brûle au cœur de tous ! C'est pour cette raison
Qu'à notre sainte Église on a donné son nom.
Dans l'adoration commune, l'étincelle
Bientôt se change en flamme, et déployant son aîle,
L'âme ardente de foi s'élance vers les cieux.
Oh ! que je porte envie à ces milliers d'heureux

[1] On pourrait remarquer, en passant, que la contemplation de la nature et l'impression des objets extérieurs tiennent peu de place dans Schiller, qui cherche avant tout l'étude des caractères et l'analyse des sentiments.

Digitized by Google

Dont c'est là le partage, et que joyeux rassemble
La maison du Seigneur pour y prier ensemble.
Ah! je les vois, Melvil, je vois l'autel orné,
Et de cierges bénits il est illuminé;
On fait fumer l'encens; l'enfant de chœur s'approche,
Au pied du saint autel il agite la cloche;
Sous la pure blancheur des vêtements sacrés
L'évêque, seul de tous, debout sur les degrés,
Prend, bénit le calice, et comme un saint oracle,
Du pain qui se fait chair proclame le miracle,
Et tout entier un peuple en son ardente foi,
Devant le Dieu présent tombe à genoux! — Pour moi
Exclue, hélas! jamais dans ces murs ne pénètre
La bénédiction que sur eux Dieu fait naître.

**Wallenstein.** — Schiller fut en même temps historien et poëte : il mit successivement en récit la terrible guerre de Trente Ans, et en action la mort de Wallenstein, triste épisode de cette époque tourmentée. Le livre fut accueilli avec empressement; la trilogie dramatique produisit dans toute l'Allemagne un très grand effet. Elle se compose d'un long prologue et de dix actes. La multiplicité des personnages et la complication des détails refroidissent toute analyse, et pourtant ce procédé est nécessaire pour donner au moins une idée de l'immensité du travail. Schiller et Goëthe, dans leur correspondance familière, l'appellent le *monstre Wallenstein*. Le grand-duc qui, dans sa petite et brillante cour de Weimar, s'occupait du gouvernement et du théâtre, aurait voulu, disait-il, tout en rendant justice à l'excellence du langage, composer tout un programme des défauts de la pièce, à commencer par le caractère du principal personnage [1].

Il faut d'abord citer, comme une innovation heureuse et hardie, tout le prologue qui se passe en mouvement et en

[1] *Revue contemporaine*, loc. cit.

Digitized by Google

conversation. Le spectateur est au milieu d'un camp, en Bohême, au commencement du dix-septième siècle. Il a sous les yeux l'armée de Wallenstein, « formée de toutes pièces, » et pareille à la neige amassée par l'ouragan. » L'Allemagne, on le voit, était en retard sur le reste de l'Europe. Nous sommes bien loin de cette nationalité des armées qui fonda la première grandeur de Rome, ébranlée plus tard par l'élément étranger né de l'extension même des conquêtes, de cette nationalité qui, retrouvée et reconstituée après de longs siècles, à commencer assez tard pourtant par l'Espagne et la France, a fait l'honneur et la force des différents pays. Ici, au contraire, le goût des aventures, les instincts guerriers, l'amour du butin ont réuni sous le même drapeau, de tous les points de l'horizon, les éléments les plus disparates. « Bons compagnons à la tête un peu folle, » ou, comme l'a dit Commines de l'armée de Charles VIII en Italie, « une gaillarde compagnie, mais de peu d'obéissance. »

Le Lorrain au grand courant se livre [1]

. . . . . .

L'Irlandais suit l'étoile du bonheur

. . . . . .

Et le Tyrolien le maître qui commande.

Un capucin prêche tout ce monde dans un langage bizarre, fort embarrassant pour le traducteur, entremêlant ses trivialités et ses calembours de citations latines, d'attaques directes ou d'insinuations contre Wallenstein. On le soup-

[1] C'est toujours celui dont parle Guillaume-le-Breton dans son poëme de la *Philippide :*

*Qui cum simplicibus soleant sermonibus uti*
*Non tamen in factis ità delirare videntur.*

Heureux vainqueurs sanglants, chantant à pleine bouche
La noce de la joie et du sabre farouche

. . . . . .

Walstenstein, comme un foudre au poing les secouait.

(V. Hugo, *Légende des siècles.*)

Digitized by Google

connerait volontiers de s'être formé à l'école du petit père Joseph, l'agent secret du cardinal de Richelieu dans ses ténébreuses affaires [1].

Et tous s'agitent au nom seul et à la pensée de Wallenstein : il est pour cette armée le *Mens agitat molem.*

Et quand, à travers une douzaine de scènes, vous avez suivi ce vaste mouvement, écoutant d'une oreille attentive les propos guerriers ou joyeux, les jugements profonds et fins du soldat sur les hommes et sur les choses, les chants qui respirent à la fois la bravoure et l'insouciance, vous n'avez encore qu'un prologue sans doute ; mais le plus remarquable assurément que puisse créer l'invention dramatique, c'est le *réalisme* dans le sens vraiment littéraire du mot. Vous avez compris, bien mieux encore, vous avez vu, comme dans un tableau animé, le fanatisme du soldat, la grandeur un peu factice du chef, les vieilles défiances, les craintes trop bien fondées, les pensées déloyales de la cour de Vienne. La traduction, en vers inégaux, avec de continuels changements de rhythme, marche d'accord, péniblement parfois, avec le mouvement des idées et des caractères. Il y avait là de sérieuses difficultés à vaincre, et ce n'était pas la moindre que de tenir son lecteur français, comme le poëte a su tenir le spectateur allemand, au milieu de l'agitation orageuse du camp, dans la situation d'un témoin qui s'intéresse aux faits et qui réserve ses jugements.

La première partie de la tragédie, *les Piccolomini*, qui pose, pour ainsi dire, les personnages, nous transporte à Pilsen, et tout d'abord au milieu des généraux de Vallenstein créé, par la faveur impériale, duc de Friedland [2]. Tous sont dévoués à sa fortune, plusieurs à sa personne : l'un était ruiné, et Friedland a payé ses dettes ; l'autre, soldat parvenu comme son général, commande de par lui le régi-

[1] V. une lettre écrite par Voiture, en 1636 (Geruzez, *Mélanges*, 285).

[2] Du nom d'un village de Bohème.

Digitized by Google

ment où il servait jadis. . . . . Hélas! il le reniera plus tard, aux paroles insidieuses d'un autre chef. — Au premier plan se remarquent les deux Piccolomini, Octavio le père, tenant de Seïde et de Tartufe, que la cour appelle à remplacer Friedland ; son fils Max, noble et loyal jeune homme avec l'ardeur et la confiance de son âge, avec la chaleur et les illusions d'une tendresse naissante pour Thécla, fille unique et bienaimée de Wallenstein, familier jusqu'alors aux terribles jeux de la force et du hasard, ramené par un premier amour aux rêves de la paix et du bonheur domestique. Auprès d'eux se place un conseiller de guerre plus adroit que belliqueux (c'est son métier), un représentant de la cour, chargé de tout voir, de tout entendre, de tout rapporter, de notifier à Wallenstein les volontés souveraines, de préparer par la ruse (il ne reparaîtra pas quand les affaires tourneront à la violence et à l'assassinat) un changement jugé nécessaire, et dont la réalisation, trop prévue, achèvera de précipiter le général en chef dans la désobéissance et dans la révolte. En France même, à cette époque, si éloignée qu'elle fût déjà des grands vassaux et des bandes soldées, on n'aimait pas, par prudence, à prolonger les commandements militaires, et la cour de Versailles, Saint-Simon nous l'assure, changeait fréquemment ses brigadiers, dans la crainte sans doute que quelqu'un d'entre eux n'eût, comme le marquis de Matignon, la prétention « d'avoir sa petite armée « et d'être aussi indépendant de M. de Longueville que l'était « Wallenstein de l'empereur. [1] » Ici l'urgence et la gravité d'un tel changement se font sentir dès que Wallenstein, longtemps attendu, se montre enfin. Il est là qui les domine tous, heureux à la guerre et croyant aux astres, [2] aux signes,

[1] Saint Evremond. *OEuvres choisies*, 100.

[2] Il avait pour astrologue le célèbre Kepler et se sentait fort mécontent de le voir se perdre en calculs savants sur les mouvements célestes au lieu de tirer des horoscopes. (*Revue contemporaine*, t. IV, 429 note.) Dans l'*Histoire de la guerre de Trente-Ans* et dans la pièce l'astrologue porte le nom de Séni.

Digitized by Google

aux prédictions, assez puissant pour discuter selon sa volonté personnelle les ordres de l'empereur [1]; assez insolent pour se vanter de l'avoir gâté par sa déférence, toujours disposé à dépenser en prodigalités généreuses une opulence suspecte,[2] intrépide au danger, faible contre les tentations, fidèle aux affections, capricieux même dans la justice, susceptible sur les procédés, confiant ou défiant, selon les présages du ciel, aimant les chemins obscurs, toujours prêt à glisser sur la pente de l'imprévu à force de regarder dans l'avenir; adulateur des soldats, il sait par cœur, comme César, leurs noms et leurs services : sa persoune et ses habitudes leur inspirent des craintes surperstitieuses. Mécontent de Ferdinand II, il rallume son ambition au souvenir implacable d'une première disgrâce, et conclut enfin un pacte secret avec les Suédois, les ennemis de l'empire, peut-être même avec la politique française: il poursuit sa marche, prévoyant et aveugle, ferme et indécis, déterminé quant au but; l'indépendance de son autorité, [3] hésitant sur les limites et sur les moyens, même quand il en vint à rêver le diadème, mystérieux dans sa conduite, enveloppé dans ses paroles, incertain dans la foi, tenace dans la superstition, héros par tempérament, conspirateur par faiblesse et par occasion, environné lui-même de

[1] Walstein, dont l'empereur est le maître et l'esclave
.....
..... Ce Walstein, ce chef ambitieux,
Qui de son souverain protecteur factieux
Lui vend au poids de l'or l'appui de son épée.
(L. Arnault. *Gustave-Adolphe*, acte IV, sc. 3.)

[2] Douze millons de francs environ.

[3] Après que Walstein se fut mis en tête de se faire roi de Bohême, le principal moyen dont il fit usage en reprenant le commandement suprême des armées qu'on lui avait ôté, fut d'exiger que les soldats n'eussent à faire qu'à lui pour la récompense de leurs services, etc. . . . . .
(Amelot de la Houssaie. Tibère, *Disc. politiques*, 258.)

Rien ne prouve positivement sa trahison et ses projets sur la couronne de Bohême. (Schiller. *Histoire de la guerre de Trente-Ans*, liv. IV, *in fine*.)

Digitized by Google

noires intrigues, victime dans sa mémoire des froids et perfides calculs de la politique, plus orgueilleux que fier, il succombe enfin, plus digne assurément de pitié dans sa mort que d'indulgence pour ses fautes et d'admiration pour sa grandeur passagère. Il apportait dans tous les actes de sa vie, au commandement comme à la désobéissance, cette habitude des conspirations qui obscurcit les idées, fausse le jugement et endurcit le caractère, exagérant tour à tour la prudence jusqu'à la fausseté. la hardiesse jusqu'à l'extravagance, l'indifférence même jusqu'au mépris, amassant ainsi dans une seule existence toutes les causes d'erreur ou de déception, le mirage qui prête au néant les apparences de la vie, le vertige qui nous précipite dans les abîmes de l'inconnu. Il s'est tellement enveloppé que ni l'histoire ni le théâtre n'ont pu saisir sa figure et qu'il est condamné à paraître sous un masque devant la postérité. Tel est Wallenstein dans le récit de Schiller et dans la pièce : on sent bien, sauf quelques nuances, que les deux portraits sont de la même main, et l'auteur du drame avait d'avance regardé de trop près son héros pour qu'il lui fût possible de rien changer à son caractère, d'en atténuer les imperfections et les faiblesses. Il n'a pas même agrandi la perspective, à peine a-t-il modifié quelques traits de lumière. Ne perdons pas de vue ces observations si nous voulons apprécier tous les détails et bien juger des personnages. N'oublions pas non plus, pour la mesure des événements [1], que la cour de Vienne, dans ses terreurs et dans ses découragements, s'était liée envers Wallenstein par un traité dont il avait dicté les conditions.

Tel est le privilége des chefs-d'œuvre et des bonnes traductions : on s'y attache d'autant plus qu'on les lit davantage ; on étudie avec un sentiment de tristesse et de curiosité ces mouvements du cœur humain où les défaillances sont plus communes sans doute et plus excusables, mais non

[1] V. les notes curieuses que M. Braün a placées à la fin du volume.

Digitized by Google

moins funestes que les trahisons préméditées. Nous aurions à signaler plusieurs scènes fort belles et des situations d'une haute moralité. Les amours de Max et de Thécla sont d'un grand intérêt [1] : la loyauté, presque hardie, de cette jeune fille élevée dans un cloître, jusqu'alors étrangère au monde, devient une lumière pour la conscience de Max et lui montre le rude chemin du devoir. C'est bien la passion allemande, mélange de simplicité naïve et d'analyse subtile qui se regarde, s'étudie et se chante elle-même tantôt avec des soupirs de ballade, tantôt avec des entraînements lyriques. Les caractères, les incidents se développent avec quelque lenteur : les conversations se prolongent, aucune cependant ne pourrait être regardée comme inutile. L'action ne marche pas vite, mais tout se rattache à l'action. Ce serait vraiment dommage que notre impatience native ne voulût rien concéder à ces allures à la fois moins rapides et plus familières; on rétrécit quelquefois à force d'abréger. Nous ne voulons citer qu'un exemple, mais heureux et brillant entre tous, à l'honneur du poëte et du traducteur, de cette tendance allemande : c'est la scène où le jeune et bouillant guerrier, ramené par l'amour aux perspectives de la paix, s'écrie :

Qu'il est beau, qu'il est doux le jour où le soldat
Enfin redevient homme et rentre dans la vie!
Où pour le gai retour son drapeau se déplie,
Où la marche qui bat est celle de la paix,
Où casques et chapeaux s'ornent de verts bouquets,
Dernier vol fait aux champs! A ces joyeuses bandes
Les villes ont ouvert leurs portes toutes grandes,
Elles ne sautent plus sous le choc des pétards,
Une foule paisible en couvre les remparts.
. . . . . .
. . . . . .

[1] Miss Hemans, bien connue dans le monde littéraire et citée comme un type, faisait de Schiller sa lecture journalière: elle s'était plu à traduire en vers les scènes entre Max et Thécla. (*Revue britannique*, juin 1866, p. 316.)



Digitized by Google

Heureux de vivre encor ce jour plein d'allégresse,
Le vieillard voit son fils et dans ses bras le presse :
Ce fils, en étranger il se sent ramené
Sous le toit paternel longtemps abandonné !
L'arbrisseau qu'il pliait en quittant le village
Le couvre maintenant de son épais feuillage,
Et celle qui vers lui s'avance en hésitant,
La belle jeune fille, il l'a vue en partant
Au sein de sa nourrice encore suspendue.
Heureux, heureux qui voit de même à sa venue
Une porte s'ouvrir et des bras l'enlacer !

Le vrai drame, c'est la deuxième partie, c'est la mort de Wallenstein. Où finit le traité? Où commence la trahison? Qui sera juge des engagements réciproques?

Oh ! quel étroit espace est celui qui sépare
La route où l'on va droit de celle où l'on s'égare !

Comme presque tous les hommes du moyen âge [1], Duguesclin, par exemple, comme beaucoup d'hommes de son temps, Wallenstein croit encore à l'astrologie et c'est, en réalité, l'une des données historiques du sujet. Il se persuade sur la foi des étoiles qu'il a dans Octavio Piccolomini un ange protecteur, et Piccolomini est nommé secrètement, à sa place, commandant en chef de l'armée ! Avec lui déjà, selon la loi commune, l'un des généraux les plus ardents s'excuse d'avoir mal parlé de la cour ; un

[1] En France, l'astrologue de la cour avait tiré l'horoscope de Louis XIII et cette pratique superstitieuse devait s'accomplir pour la dernière fois à la naissance de Louis XIV. Mazarin renonça à la pensée d'unir au jeune roi sa nièce, Olympe Mancini, parce que plusieurs faiseurs d'horoscopes l'avaient assuré qu'il ne pourrait y parvenir.

Au mois d'août 1756, Paris s'occupait beaucoup d'un vieux livre rare intitulé *Nova methodes astrologiæ* (Journal de Barbier). Aujourd'hui encore, quelques Anglais, en offrant de consigner le prix des consultations, demandent des horoscopes à l'observatoire de Greenwich. (*Revue des Deux-Mondes*, LXV, 814.)

Digitized by Google

autre, naguère plein de zèle pour Wallenstein, finira par le trahir. Wallenstein aspire à garder son commandement même contre la volonté de l'empereur, qui, après tout, s'est engagé avec lui. Ses amis le tournent à la rébellion et l'entraînent à sa perte. Une partie des régiments a même arraché de ses drapeaux les aigles de l'empire pour y substituer les couleurs du général; puis plusieurs reviennent à Ferdinand, encore maître de Prague. Le combat va s'engager... Dans ce triste chaos des défaillances humaines, le jeune Max appelle toujours notre affection et notre intérêt. Il hésite et se débat entre deux partis, entre deux devoirs : Thécla lui conseille de rester fidèle à l'honneur; il se fait tuer dans un combat contre les Suédois, dont la victoire va précipiter un affreux dénouement. Thécla s'enfuit pour aller chercher la paix dans la vie religieuse, au lieu où reposeront les restes de Max. Wallenstein, surpris dans son sommeil, est égorgé au seuil de sa chambre; la duchesse va succomber à sa douleur, et la comtesse Terzky, sa sœur, s'est empoisonnée..... La brillante maison de Wallenstein, duc de Friedland, est désormais éteinte..... Mais Octavio Piccolomini est prince, et Butler sera bientôt chambellan. Qui voudrait aujourd'hui faillir comme Wallenstein ou servir comme Octavio?

Wallenstein fut exécuté sans avoir été jugé. L'assassinat est, après tout, le dernier mot de cette longue et belle trilogie qui laisse intacts les droits de l'histoire, et cette conspiration a été « l'une des plus fameuses entreprises des derniers siècles [1]. » Il ne faudrait pas sans doute rapporter au niveau de notre temps, à la mesure de nos idées, à la règle de nos systèmes, les hommes, les choses, les événements de cette époque irrégulière et violente; mais la justice et l'humanité qui sont de tous les pays, de tous les âges, les instincts même de notre civilisation moderne déjà vieille

[1] Sarrazin, *Conspiration de Wallenstein.* (L'ouvrage n'a pas été achevé.)

Digitized by Google

de plusieurs siècles, nous disent assez que, quels que soient les griefs du souverain, quels que soient les torts du général en chef, les agents de l'empereur se sont dévoués à des projets coupables, au meurtre et à la vengeance. Les trois mille messes que Ferdinand II fit célébrer à Vienne pour le repos de l'âme de cette grande victime (au moment même où il payait en argent le salaire de deux capitaines, égorgeurs auxiliaires), ont pu tranquilliser sa conscience, mais ne sauraient absoudre sa mémoire devant la postérité qui, toujours et non sans raison, rend le maître responsable de ses instruments, et lui fait un crime du malheur d'avoir été trop bien servi.

Le sujet de Wallenstein, en le ramenant à des dimensions moins vastes, est tout à fait dans nos convenances dramatiques. On a essayé deux fois de l'introduire en France: Benjamin Constant l'a fait connaître le premier [1], en l'abrégeant des trois quarts et en réduisant de quarante-huit à douze le nombre des personnages. C'est donc une imitation libre qu'il a voulu faire; on y pourrait remarquer encore quelques vers heureux, par exemple, dans le récit [2] d'une vision au premier acte. Ce travail n'a que la valeur d'une simple étude. Au mois d'octobre 1828, M. Liadières fit représenter au Théâtre-Français une tragédie de Wallenstein. Elle eut un assez grand nombre de représentations, subit des critiques assez vives et disparut bientôt du répertoire. On y trouve plusieurs bons passages et des vers très bien frappés : mais elle manque d'ampleur et de vie; c'est une simple *réduction* avec plusieurs changements médiocrement heureux dans les combinaisons dramatiques; les

[1] Sur le *Walstein* (*sic*) de Benjamin Constant, composé en deux mois, dans le courant de 1807, que Mme de Staël avait voulu faire jouer sur son petit théâtre, à Coppet, et qui, sur ses instances, fut publié à la fin de décembre 1808, on trouve des détails jusqu'à présent inédits dans la *Revue nationale* de mai 1867 (XXVII, 425 et 429).

[2] Mme de Staël. *De l'Allemagne*, première partie, ch. XVIII.

Digitized by Google

personnages qu'elle a conservés semblent rapetissés et pâlis; or, tout personnage de création allemande, pour affronter la critique française, peut, et même avec avantage, perdre quelque chose de ses proportions, mais il ne faut jamais affaiblir sa couleur.

**La Fiancée de Messine**, qui occupe le dernier rang dans l'œuvre de M. Braün, fut jouée pour la première fois en 1803; elle obtint un grand succès lyrique, et Goëthe disait, à cette occasion : « Le style du théâtre est consacré » désormais par une poésie nouvelle et plus haute; » c'est une tragédie de fantaisie. La donnée fort simple repose sur la jalousie de deux frères; ce sera, si l'on veut, une réminiscence d'Étéocle et Polynice. La scène est en Sicile, sous la domination espagnole. Le caractère particulier de cette pièce, mieux écrite encore que toutes les autres selon le témoignage de ceux qui s'y connaissent, c'est le mélange de l'antique et du moderne, le retour aux formes grecques, l'introduction des chœurs, mais en les rattachant à l'action d'une manière plus étroite[1]. On pourrait dire au point de vue religieux que ces chœurs grecs, dans leur pensée première, allemands par les détails et les petits côtés, chantent ou parlent dans toutes les langues et sont à la fois de tous les siècles. Ici les traductions mythologiques reviennent sans cesse à côté des croyances chrétiennes. L'un chante la vengeance d'Erynnis, tout en redoutant « la puissance de la « paix de Dieu; » un autre parle, non dans un sens emblématique, de Pan et de Cerès, de notre Église sainte, de la Mère et du Fils; le destin a sa place en ces strophes menaçantes ou plaintives. C'est dans un monastère que vit, élevée en secret, obscure et inconnue, la princesse Béatrice, aimée de deux frères dont elle est elle-même la sœur; elle s'y

[1] Benjamin de Constant. *Quelques réflexions sur la tragédie de Wallenstein et sur le théâtre allemand.*

Digitized by Google

souvient de Jupiter et de Danaë, tout en priant la sainte Vierge. Le drame se termine par un suicide dans une église, et quelques moments avant de se tuer, don César, auteur involontaire de la mort de son frère dans une rencontre fortuite, dit à sa mère :

Si d'un monde sans cœur sur vous l'insulte tombe,
Venez chercher refuge auprès de notre tombe ;
Invoquez-y vos fils, ma mère : nous serons
Au rang des dieux alors et nous nous entendrons,
Et comme les gémeaux de la céleste voûte
Qui du navigateur illuminent la route,
Nous nous rapprocherons de ce cœur accablé
Qui retrouvera force et sera consolé.

Cette pièce d'une conception étrange, remarquable surtout par le style, présentait au traducteur les plus grandes difficultés. Nous n'affirmerions pas que la lutte ait été constamment heureuse : M. Braün s'est ménagé le temps de la révision ; mais il y a déjà, dans ce travail pénible et méritoire, des passages très remarquables. Nous ne voulons plus citer que quelques vers lyriques empruntés au premier acte, ayant déjà fait voir avec quel bonheur M. Braün manie le solennel alexandrin :

Dans mon sein mon cœur s'irrite ;
De fureur il bat.
Mon poing se crispe et s'agite,
Il veut le combat.
Mon ennemi ? qui s'arrête
En face de moi ?
C'est Méduse, c'est sa tête
Que dans lui je voi !
Mon sang bouillonne et j'ai peine
A me posséder.
Mon serment malgré ma haine
Dois-je le garder ?
A la rage qui m'entraîne
Vaut-il mieux céder ?

Digitized by Google

Elles sont à nous ces moissons dorées,
Ces branches d'ormeau de vigne entourées
Qui laissent vers nous pendre un fruit vermeil,
Ce sont les enfants de notre soleil!
Ne pourrions-nous pas désormais tranquilles
Et filant des jours heureux et faciles,
L'esprit égayé, le cœur satisfait,
Jouir de ces biens que le ciel nous fait!

La nature est juste . . . . . .
Elle nous donne à nous, sa sève, l'abondance,
Sa constante fécondité,
A ces gens-là la volonté
Et l'énergie et la puissance
Qui brisent toute résistance,
De leur terrible force ils sont comme couverts;
Rien que leur audace ne tente;
Du bruit que fait leur nom est rempli l'univers,
Mais de l'autre côté des hauteurs est la pente
Du gouffre la bouche béante
Et la chute retentissante.
Aussi, me dis-je, heureux de mon humilité,
Et dans ma faiblesse abrité,
Ces torrents qu'ont grossis au milieu des orages
Les cataractes des nuages,
Et les amas de grains que la grêle a lancés,
Sombres comme en fureur et d'eux-mêmes chassés
Tombent, rompent les ponts et les digues puissantes
Du torrent en roulant leurs vagues mugissantes:
Rien ne peut résister à l'invincible flot;
Mais ils ne sont l'effet que du moment; bientôt
De leur passage redoutable
La trace diminue et se perd dans le sable,
Et le sol qu'ils ont dévasté
Dit seul tout ce qu'ils ont été.
Aussi le conquérant étranger vient et passe,
Nous lui sommes soumis, mais nous tenons la place.

« Schiller, a dit Mme de Staël, c'est l'innocence dans le

Digitized by Google

» génie et la candeur dans la force. » Après les écarts de sa jeunesse, il devient en effet et reste toujours l'homme des sentiments honnêtes et des vertus de famille. Ce jugement, rendu de haut, doit l'absoudre de quelques fautes. Il sera, pour lui, le résumé, la conclusion de notre travail. Le traducteur nous a donné son image complète et vivante. Nous devons tous remercier au nom des lettres ce talent élevé, flexible, désintéressé, qui prête souvent à de simples reflets tout l'éclat d'un rayon. La défaveur même des circonstances donne un mérite de plus à de tels travaux. Ils seraient dignes de triompher de notre indifférence et de nos préoccupations. Le succès, fût-il cent fois plus brillant que nous n'osons l'espérer, ne sera jamais à la hauteur de l'entreprise. C'est à Strasbourg qu'elle a été conçue et patiemment accomplie. Il appartient donc tout d'abord à la presse des départements de l'Est de la signaler à l'attention du monde littéraire. L'Allemagne a déjà remercié le traducteur de son respect et de sa fidélité : la France appréciera l'élégance et la vigueur du poëte. Si dans son généreux dessein de rendre en même temps un grand service à la littérature de son pays et un juste hommage à une illustration étrangère, il a enchaîné sa muse, assez forte pour voler de ses propres aîles, aux difficultés nombreuses et compliquées de la traduction, nous devons, par cela même, trouver aux beaux vers, qui sont très nombreux, un mérite de plus, comme nous devons trouver une excuse en faveur de ceux où la critique ne manquera pas de remarquer çà et là, principalement dans *la Fiancée de Messine,* des inégalités de ton et de couleur, des allures embarrassées, des inversions désagréables, des rimes laborieuses. Pour nous, en nous rappelant le vers si connu d'Horace, nous dirons, sans nous offusquer des imperfections, que beaucoup de parties brillent d'un grand éclat, et M. Braün nous paraît comprendre si bien un travail auquel il a noblement consacré ses loisirs depuis tant d'années, que toutes les amélio-

Digitized by Google

rations, toutes les corrections lui sont possibles. Puissions-nous avoir inspiré à nos lecteurs le désir de posséder bientôt une édition complète et définitive, et au poëte la bonne pensée de ne pas la faire attendre trop longtemps !

PAILLART,

de l'Académie Stanislas.

---

Digitized by Google

# COMMENT JE SUIS DEVENU DOCTEUR HOMŒOPATHE

Je suis le fils d'un docteur, par conséquent né et élevé dans une atmosphère médicale. Le bureau de mon père était le lieu favori de mes jeux quand j'étais enfant, et de mes études et de mes lectures dans ma jeunesse. Les imposants rayons chargés de volumineux in-folios, les larges bocaux pleins d'alcool et de hideux *specimens,* les odeurs persistantes d'éther et de lavande, le dessin couleur de sang du *grand sympathique* sur la muraille, le squelette blanc grinçant des dents dans son armoire, la boîte mystérieuse contenant les os détachés du crâne d'un enfant, exerçaient une forte impression sur ma jeune imagination. Les vieux bissacs de cuir brun, les incroyables approvisionnements de fioles, de boîtes à pilules, de sacs de papier, excitaient particulièrement mon admiration. Les médecins, dans mon opinion, étaient les plus savants, les plus grands et les meilleurs des hommes. Je voyais la faculté entière à travers la vénérable figure et l'excellent caractère de mon père. Considérés à différentes époques de notre vie, nous différons autant de nous-mêmes que nous avons pu différer des autres.

J'ai vécu assez longtemps pour remettre en question et mépriser les vieux oracles, pour abandonner l'*extrêmement respectable* sentier de la routine, pour découvrir dans les vieux bissacs de cuir brun une nouvelle boîte de Pandore et

Digitized by Google

reconnaître combien d'ignorance et quelquefois de malheurs sont cachés ou consacrés par un diplôme de docteur! [1]

Mon père me donna son nom et j'enviais sa profession. Dans cette heureuse période de l'enfance, quand à nos yeux nos chevaux de bois ont autant de réalité que les *dadas* sur lesquels chevauchent bon nombre d'hommes faits, je jouais au petit docteur, je galopais d'arbre en arbre, de poteaux en poteaux, visitant mes patients imaginaires. Avant d'avoir quinze ans, j'avais lu les leçons préparatoires du docteur Rush, moitié littéraires, moitié scientifiques, et je brûlais de me précipiter dans le tourbillon des études de la profession. L'enfant est le père de l'homme! mais je fus sagement et longuement maintenu sous un régime de préparation académique. Cependant mon penchant pour la médecine s'indiquait de toutes manières : j'appris les sciences naturelles pour arriver à celle de la vie; j'étudiai le français, non pas pour *Gilblas* ou *Corinne,* mais pour la zoologie de Milne Edwards, et dans mes leçons de botanique, quoiqu'il y eut de jeunes dames qui suivaient les cours, j'inclinais plutôt vers les propriétés médicinales que vers la poésie des fleurs.

Mon père était un Virginien et un gentilhomme de la vieille école, ferme dans ses principes conservateurs. Les associés de sa longue carrière de quarante années peuvent attester la profonde honnêteté de sa nature et son honneur professionnel sans tache. Il avait été élève particulier du célèbre docteur Chapman, et lorsque le temps en fut venu, il me confia avec orgueil et en toute sécurité aux soins maternels de la vieille université de Pensylvanie. C'est ainsi que je suivis les pas tracés par mon père, fréquentant les hôpitaux, assidu à la salle de dissection, prenant mes notes

[1] En confirmation de l'observation du docteur Holcombe, il est curieux de constater qu'aux États-Unis, aujourd'hui, la nouvelle doctrine a presque entièrement remplacé l'ancienne.

Digitized by Google

dans tous les cours, et mes degrés dans cette excellente institution.

Je retournai chez mes parents, plein d'esprit de corps, dévoué à mes professeurs, fier de mon diplôme et gorgé de principes que je brûlais du désir d'appliquer aux dépens physiques et pécuniaires de ma clientèle future.

Je n'écris pas une autobiographie : tous ces détails personnels seraient ici mal placés s'ils ne devaient pas fournir une espèce de clef psychologique pour ce qui suit. Je vais avoir à peindre les luttes d'un esprit ardent et investigateur, tendant à s'affranchir des liens de la routine et de l'autorité pour s'ouvrir aux rayons de la liberté et de la *vérité*. Mon expérience peut servir de type. Tout homme, médecin ou laïque, qui méconnaît, travestit ou tourne en ridicule les médecins homœopathes, ainsi que je l'ai fait, n'agit ainsi qu'en raison de causes ou de motifs semblables aux miens. Les traditions du passé, les leçons des maîtres, l'exemple des amis, le pouvoir de la mode ou de l'habitude, l'opinion de la société, pèsent sur nous tous comme un cauchemar et nous ôtent non-seulement le pouvoir, mais même la volonté d'examiner une vérité nouvelle sortant d'une origine indépendante. Les puissances immenses, citées plus haut, pressent sur nous comme le fait l'atmosphère invisible et inaperçu. Nous ne nous doutons pas combien nous sommes aveugles et faibles, à quel point l'ignorance, les préjugés et la sottise nous gouvernent. On rencontre partout la folie qui se croit sage, et l'ignorance qui se pavane sous le déguisement de la science. Les grands-prêtres, les docteurs et les pharisiens de la pensée humaine et de la mode, qui tiennent les hauts emplois et les places bien rétribuées dans ce monde, n'ont jamais voulu reconnaître de prime abord le génie des Galilée, des Harvey, des Jenner, des Fulton, des Hahnemann, et les doctrines de ceux-ci n'ont pu triompher que par leurs propres mérites, jusqu'au moment où elles se sont élevées, semblables au soleil dans son zénith, dispersant les épais

Digitized by Google

brouillards de l'erreur et des préjugés qui les avaient cachées d'abord.

C'est à Philadelphie que j'entendis parler de l'homœopathie comme tous les étudiants en médecine ont pu le faire. Un professeur, avec un semblant de philosophie, en donna une prétendue analyse qui réduisit le système en vapeurs. Un autre, dont la clientèle avait probablement diminué depuis son apparition, l'attaqua avec fureur et la dépeignit comme un atroce mensonge imposé à la crédulité humaine. Un troisième prit l'affaire sous un point de vue amusant et risible (tous les étudiants riant avec lui) et traita les divisions infinitésimales de médecine transcendante venant de la lune. Tous furent d'accord pour proclamer l'homœopathie une de ces théories fugitives, comme le Brunonisme, le Broussaissisme, le Perkinisme, etc., destinées à vivre un jour et à disparaître, un beau matin, comme un feu follet aux yeux de ses admirateurs détrompés. Ils prédirent sa mort prochaine et sa complète extinction. Pour moi, naturellement, j'acceptais tout ce qu'ils disaient : mon affaire n'était pas de chercher la vérité, mais de recevoir tout ce qu'ils me présentaient comme telle. Je retrouve sur mon livre de notes : Ipecacuanha, vomitif..... Homœopathie..... sottise !

C'est ainsi que je me lançai dans le vaste champ de l'action, hérissé de préjugés et d'amour-propre, et ignorant ce qu'il y avait de plus utile à savoir. La nouvelle aurore naissait autour de moi, mais je ne la voyais pas. La grande réforme s'élevait partout, mais je ne le savais pas !... Des séries de médecins intelligents adoptaient la nouvelle doctrine, des milliers de familles éclairées se rangeaient parmi ses adhérents; on imprimait des livres, on publiait des journaux, on fondait des cours publics, une grande pensée se développait autour de moi, comme se développe toute puissante vérité, *lentement* mais *sûrement*, et de tout ceci je n'avais pas la moindre perception ; c'était aussi peu réel à mes yeux que la présence des anges qui, dit-on, s'empressent autour de

Digitized by Google

nous dans notre carrière terrestre. Je ressemblais à un vieux navigateur s'obstinant à suivre les côtes stériles de la tradition, tandis que les autres, armés de l'aiguille magnétique, exploraient audacieusement le vaste océan de la vérité. J'étais comme un de ces jeunes disciples de la Grèce, fraîchement échappé du portique, glorifiant la sagesse des anciens philosophes, et tournant en ridicule les apôtres saint Pierre et saint Paul qui prêchaient sur les marchés une nouvelle doctrine destinée à renverser les autels païens et à révolutionner le monde.

Il fut très heureux pour moi de pouvoir entrer dans la carrière en société avec mon père qui avait alors une nombreuse clientèle dans une de nos grandes villes de l'Ouest. J'y trouvai non-seulement un champ d'excellentes observations à une époque où généralement les jeunes médecins attendent en vain les clients, mais encore l'immense avantage d'être journellement en contact avec un esprit richement meublé, sagace, prudent et pratique. L'expérience chez beaucoup de médecins n'est qu'une continuelle et routinière répétition d'erreurs; avec mon père, il n'en était pas ainsi ; c'était au contraire un progrès constant vers la vérité. Son scepticisme jetait incessamment de l'eau froide sur mon enthousiasme. Il était purement empirique, dédaignant les théories et les autorités des maîtres. Je *croyais* bonnement que nous avions vingt remèdes spécifiques pour chaque maladie, mais il connaissait plus de soixante-dix maladies pour lesquelles il n'existe pas de spécifique. Je regardais les médecins comme des anges sauveurs, répandant les bienfaits et la santé autour d'eux, tandis qu'il les savait des aveugles frappant au hasard sur la maladie du patient, heureux s'ils ne tuaient pas celui-ci au lieu de tuer le mal. Je croyais la médecine une science fixée, vraie dans la théorie et certaine dans la pratique, tandis que lui avait reconnu la vérité de cette ingénieuse définition de Voltaire : « La médecine est l'art d'amuser le malade pendant que la nature guérit la maladie ! »

Digitized by Google

Je passai un an ou deux d'active pratique, sous la surveillance de mon pére (agir de soi-même ou par l'impulsion des autres est bien différent), lorsque je me trouvai soudainement en contact avec ce que je regardais comme la plus énormes des folies du jour, l'homœopathie!! . . . . . Cela m'arriva ainsi. Je fus appelé par une froide nuit d'hiver auprès d'un beau et vigoureux petit garçon aux prises avec la forme la plus dangereuse du croup. Je lui donnai l'émétique..... le mal empira!..... Je le fis mettre dans un bain chaud; il devint de plus en plus enroué. Je répétai l'émétique et le bain sans succès. La difficulté de respirer devint effrayante; ensuite il tomba dans un état de stupeur, avec la tête brûlante et les pupilles dilatées! Je devins très alarmé. Je compris qu'à moins d'un prompt changement la mort était inévitable. Je résolus de le saigner pour dégager la congestion du cerveau, et ensuite de confier sa destinée aux doses répétées de calomel.

Quand j'annonçai mes sanguinaires intentions, il y eut de la part de la pauvre mère une véritable explosion de pleurs mêlés de violentes exclamations, assurant que pour rien au monde son fils ne serait saigné. J'essayai des remontrances, j'expliquai la position, je suppliai, mais tout fut inutile. Elle criait avec violence, en serrant son enfant sur son sein: » Le sang, c'est la vie, et on ne lui en ôtera pas! » Le mari m'appela dans la pièce voisine et me dit que sa femme était déjà devenu folle après la perte d'un autre enfant et avait été placée dans une maison de santé pendant quelques mois. Il ajouta qu'il n'osait pas s'opposer à sa volonté sur un point si important et si délicat, et que l'enfant ne serait pas saigné. Il me pressa de faire autre chose, de faire tout pour sauver l'enfant, mais répéta qu'il ne devait pas être saigné! Je lui expliquai sincèrement la position, et avec quelque chose de la dignité de ma profession, j'ajoutai que mon opinion devait avoir plus de poids que celle de sa femme; qu'il n'y avait d'espoir pour sauver l'enfant que la saignée et le calo-

Digitized by Google

mel, et que je ne pouvais pas me charger de la responsabilité d'un cas dans lequel il ne m'était pas permis de prescrire le traitement. Le résultat final fut d'être renvoyé, assez content de n'avoir pas à répondre d'une mort qui me paraissait inévitable. Je pense que l'ange de la vie a dû battre des des mains lorsque je franchis le seuil de cette demeure.

Le jour suivant je m'attendais à apprendre la mort de mon petit malade, mais rien de semblable ne parvint à mes oreilles. Dans la matinée du surlendemain, je cherchai dans les journaux l'invitation générale pour son enterrement, mais je fus très étonné de n'y rien trouver, et très curieux de savoir quel était le docteur qui avait pu trouver le moyen de sauver l'enfant d'une position semblable. Combien j'enviais son talent ou sa bonne chance ! Imaginez ma stupéfaction lorsque, vers le milieu du jour, j'aperçus l'enfant jouant dans le jardin de son père ! Ma curiosité piquée l'emporta sur l'orgueil de ma profession. Je résolus de savoir qui, dans ce cas, avait été mon successeur. Je sonnai à la porte, demandai la maîtresse de la maison, et quoiqu'un peu embarrassé, je posai mes questions. On me dit qu'on avait fait venir un docteur homœopathe, que celui-ci avait fait mettre une serviette mouillée et tordue autour du cou de l'enfant, et sur la langue quelques globules de sucre. Ces globules furent répétés tous les quarts d'heure, jusqu'à ce qu'enfin la respiration devint plus facile, la toux moins intense, et le petit malade ranimé, et depuis lors la convalescence marcha avec rapidité.

Un ouvrier intelligent qui découvre qu'un autre ouvrier a exécuté une certaine partie d'ouvrage plus rapidement, plus solidement et plus parfaitement que lui-même, sera curieux de s'informer par quels nouveaux procédés on en est arrivé là. Pour ce qui me concerne on doit présumer que je me suis dit alors : « Je veux voir ce nouveau docteur, « je veux savoir ce qu'il a donné à l'enfant et comment il « l'a donné ! Tout au moins nous allons échanger paisible-

Digitized by Google

« ment nos idées. Je puis apprendre là quelque chose « d'utile aux autres et à moi ! » Ceci aurait été conforme au plus simple bons sens, mais contraire aux préjugés allopathiques ! C'est là ce qu'aurait dû faire tout homme doué de raison et jouissant d'une liberté complète de pensée et d'action, mais j'étais encore pieds et poings liés et enlacé par les invisibles réseaux de l'éducation, des préjugés, de l'intérêt, de la mode et de l'habitude. Je tournai en ridicule le traitement que je déclarai le comble de la folie, et j'eus l'effronterie de prétendre que l'enfant avait été guéri par l'effet de mes remèdes qui avaient commencé à agir après mon départ. La dame se refusa à ajouter foi à mes assertions et devint une convertie à la nouvelle doctrine. L'idée préconçue que celle-ci n'était qu'une honteuse imposture devint une conviction arrêtée, et peu de temps après je refusai d'être présenté à l'excellent gentleman qui avait sauvé mon petit malade.

Ce bon docteur Bianchini, qui avait ainsi encouru mon jeune mépris, était un respectable gradué de l'Université de Gênes, vénérable par son âge et son expérience. Dix-sept ans après je l'ai retrouvé dans de plus agréables circonstances. J'avais appris sa méthode de guérir le croup, et je l'avais employée dans plus d'une centaiue de cas avec un succès constant. Tout naturellement c'est sous un aspect bien différent que nous nous sommes revus, et nous avons bien ri ensemble de mon pompeux orgueil *allopathique*. Cette rencontre me rappelle celle de deux Gallois qui voyageaient, à la pointe du jour, sur une des hautes montagnes de leur sauvage pays. Quand l'un et l'autre aperçurent leur figure si grotesquement amplifiée par la mer de vapeurs et de brouillards qui les enveloppait, chacun s'écria : « Qu'est-ce que c'est que ce monstre ? » A mesure qu'ils s'approchaient ils reconnaissaient que c'était décidément une figure humaine, mais étrangement grossie par le brouillard du matin. Enfin ils se rencontrèrent face à face. C'étaient deux



Digitized by Google

frères !!! Ces brouillards, ces vapeurs, ce sont les croyances, les préjugés, les institutions qui séparent les hommes les uns des autres.

En essayant de me rappeler l'état de mon esprit à cette époque et en me demandant à moi-même et avec étonnement à quoi a tenu que cette guérison homœopathique si frappante n'ait fait aucune impression sur moi, je me souviens que, par rapport à l'homœopathie, j'étais obsedé par deux erreurs qui m'empêchaient d'y ajouter la moindre foi. J'étais violent, parce que j'étais ignorant, de même que l'on dit que les bêtes féroces le sont davantage la nuit.

D'abord je regardais l'homœopathie comme une doctrine monstrueuse, et ses adhérents comme des imposteurs sans éducation. Il est vrai que je n'avais jamais lu ni un livre ni un journal de la nouvelle école. Je n'avais jamais conversé avec aucun de ses praticiens. Je ne savais absolument rien de toute cette affaire, ainsi que cela arrive encore aujourd'hui aux neuf dixièmes des médecins allopathes. Mon ignorance était la cause et donnait la mesure de mon intolérance. *The London Lancet*, ce puissant Hector des armées opposées était mon oracle. J'acceptais tout de la seconde main. Je voyais tout, comme les deux Gallois, à travers une mer de brouillards.

J'aurais eu besoin alors d'avoir un ami judicieux, intelligent, qui pût me montrer ce que je vois aujourd'hui si clairement. Savoir que l'homœopathie est le couronnement de l'édifice. Que c'est une grande et philosophique réforme dans le département le plus important et le moins étudié de la science, l'*application des remèdes à la guérison des maladies*. La somme entière des connaissances scientifiques nécessaires à un bon médecin est la base sur laquelle un véritable homœopathe doit s'appuyer pour remplir dignement sa noble mission. Hahnemann dépassait de toute la tête et des épaules la foule de ses détracteurs. Jean-Paul Richter l'appelle *ce rare génie doublé de science!* et c'était vrai. Les docteurs

Digitized by Google

allemands qui ont importé la nouvelle doctrine sur ce continent, Hering, Wesselhoft, Gram, Haynel, Pulte et les autres, étaient tous des hommes d'une érudition très variée et très étendue. Leurs premiers disciples américains, les apôtres de la doctrine dans nos différentes cités, ont été presque tous des personnes douées de moyens supérieurs et aidés d'une parfaite éducation littéraire et scientifique. A A New-York, par exemple, Gray, Wilson, Channing, Hull, Curtis et quelques autres des premiers homœopathes auraient brillé, sous le double rapport de la médecine et de la société, dans les cercles les plus distingués de Londres ou de Paris.

En second lieu, ce qui m'empêchait de faire la moindre attention ou de prendre le moindre intérêt à ce que pouvait devenir l'homœopathie, c'était la conviction acquise sans examen que les doses infinitésimales ne signifiaient absolument rien, qu'elles étaient atténuées bien au-delà des limites du moindre pouvoir matériel, et qu'ainsi l'homœopathie n'était qu'une insigne sottise. Pour dire le vrai, je ne les avais jamais essayées, et je ne voulais pas m'en rapporter au témoignage de ceux qui l'avaient fait. Jusqu'à ce qu'il fût possible de me démontrer le pourquoi et le comment du phénomène, j'étais déterminé à ne pas y croire. Ce mode faux et vicieux de raisonner est presque universel. Et cependant tous les vrais philosophes, depuis Bacon et John Hunter jusqu'à Bartlett et Hugh Miller, nous disent qu'aucun raisonnement ou aucune conclusion déduits à priori ne peuvent établir la *fausseté* ou la *vérité* de faits allégués. L'expérience seule peut vérifier ou réfuter. John Hunter avait coutume de dire à sa classe: « Ne réfléchissez pas . . . . essayez ! » C'est ce qu'on ne fait pas pour l'homœopathie; on n'essaie pas, mais on réfléchit, et on demande des raisons.

Il est très commode, ainsi que chacun le sait, d'avoir quelqu'un qui essaye pour nous, qui pense pour nous, qui prépare le dîner pour nous. Eh bien ! c'est ainsi que moi et

Digitized by Google

tous les autres docteurs orthodoxes, nous nous sommes trouvés déchargés du soin d'examiner l'homœopathie par le docteur Andral, un des premiers médecins de France, qui dit l'avoir expérimentée longtemps dans un des hôpitaux de Paris. Le docteur Andral, au nom de l'allopathie, accorda à notre pauvre jeune homœopathe ce qu'il a appelé une loyale épreuve, et se prononça positivement contre elle. J'appris cela, et tous les médecins allopathes l'apprirent aussi. Andral ayant relégué l'homœopathie sur la planche, nous décidâmes tous qu'on ne pouvait pas la placer ailleurs. Comme il y a encore quelques vieux *encroûtés* qui croient à la loyauté et à la force des expériences d'Andral, mais qui ne connaissent d'Andral que le nom, je veux citer quelques circonstances frappantes de cette fameuse expérience que j'extrais du *Journal homœopathique* de Londres, qui passe au crible tous les faits.

L'expérience eut lieu, il y a environ trente ans, lorsque l'homœpathie était encore dans son enfance, avant que la puissance de quelques-uns de ses remèdes ait pu être vérifiée par un fréquent usage et quand le trésor de sa pharmacopée n'était pas moitié aussi riche qu'il l'est devenu.

Le résultat de dix-neuf cas sur cinquante-quatre n'a pas été publié. Pourquoi? Est-ce qu'il était trop favorable à l'homœopathie pour qu'on pût le faire?

Les trois quarts des cas traités appartenaient aux maladies chroniques les plus sérieuses, telles que *phthysie, goutte, hypertrophie du cœur, amenorrhée, bronchite, gastrite chronique,* etc., maladies qui demandent toutes un traitement prolongé et varié, et que souvent aucun système de médecine ne peut guérir. Pourra-t-on jamais croire qu'une seule dose de médecine homœopathique à de très hautes dilutions a été donnée pour chacun de ces cas, et que lorsque, au bout de quelques jours, la maladie n'a pas été guérie, on a remis le malade à l'allopathie, et l'on a rédigé un rapport entièrement défavorable au nouveau système.

Digitized by Google

Bien plus, dans vingt-cinq cas sur les trente-cinq dont parle le rapport, *les remèdes donnés n'étaient pas homœopathiques* pour le mal !...

Quel est l'homme du monde, celui-là même qui se sert pour sa famille de son *Petit Guide domestique*, qui serait assez ignorant ou assez maladroit pour donner aconit contre la fièvre intermittente, arnica contre la phthysie, jusquiame contre la pleurésie, etc?.. Voilà cependant les prescriptions faites au hasard par l'illustre Andral qui avoue lui-même qu'il ne sait pas l'allemand, la seule langue dans laquelle on pût alors trouver un livre qui lui aurait appris comment il aurait dû se servir homœopathiquement des médicaments indiqués ci-dessus. Pour les dix cas dans lesquels un remède à peu près homœopathique a été choisi, il y en a eu *sept* qui ont éprouvé une amélioration le jour suivant.

L'expérience prétendue d'Andral n'a donc été qu'une misérable comédie, peu honorable pour lui et pour son école, préparée évidemment pour précipiter un verdict contre l'homœopathie, et réduire d'avance au silence les objections qui pourraient être faites au corps médical sur ce sujet. De tout ceci je n'avais pas le moindre soupçon, et je continuai à pratiquer l'ancien système et à ridiculiser le nouveau, sans aucun scrupule de conscience. Mais la Providence me réservait pour quelque chose de mieux que de continuer à jouer le rôle du cheval aveugle qui tourne un manége.

En 1849, nous reçûmes la visite de ce terrible fléau, le choléra asiatique ! Il s'annonça dans l'est comme un noir amas de nuages et s'avança vers l'ouest avec une effrayante rapidité, semant sur son passage l'épouvante et la mort. Nous nous préparâmes à cette visite par de sérieuses études et de minutieuses recherches. Nous comparâmes les opinions et la pratique des médecins qui avaient été témoins des épidémies précédentes. Elles étaient si opposées et si peu satisfaisantes que nous nous trouvâmes en face de ce terrible

Digitized by Google

ennemi avec la crainte au cœur de ne pouvoir lutter contre lui avec succès. Dans notre pauvre et aveugle superstition allopathique, qui consiste à traiter les maux par les contraires, nous nous disions : « Quels astringents seront assez » puissants contre des évacuations si abondantes?... Quels » calmants contre de tels vomissements? Quels antispas- » modiques contre de telles crampes? Quelles sources de » chaleur contre ce froid mortel? Quels prompts stimulants » pour de si effrayantes prostrations de force? Quels éner- » giques remèdes contre des congestions si fatales?... »

O quel inextricable chaos de théories irrationnelles et quel dégoûtant fatras de remèdes!

C'est cependant ainsi que nous nous mîmes à l'œuvre avec les ressources que nous avions à notre disposition. Si la sécrétion de la bile n'avait pas lieu, ce n'était pas faute de calomel ; si les douleurs de nos malheureux patients n'étaient pas soulagées, ce n'était pas faute de calmants ; s'ils tombaient dans une fatale prostration, c'était parce que ni l'alcool, ni le poivre de Cayenne, ni l'éther ne suffisaient pas pour les ranimer ; s'ils étaient envahis par un froid mortel, c'est que ni les sinapismes, ni les vésicatoires, ni les frictions brûlantes, ni les bains chauds, ni les briques chauffées, ni les bouteilles, ni le blé bouilli ne pouvaient remplacer la chaleur animale qui ne se produisait plus en dedans. Les traitements et les théories imaginés sur le choléra, aussi innombrables que contradictoires, révèlent, sous la plus éclatante lumière, les absurdités, les impossibilités, les monstruosités du système allopathique. La postérité éclairée par la vérité les classera un jour au même rang que la vieille prescription des nègres contre les diarrhées chroniques : « Ou prenez alun et résine, massi! alun pou mélé parties ensemble, et résine pou souderli! »

Beaucoup de cas de diarrhée qui, abandonnées à elles-mêmes, auraient indubitablement amené le choléra, furent guéries par le repos, la diète, de simples potions dont le

Digitized by Google

camphre était ordinairement la base; mais quand le choléra était réellement développé, quand il y avait à la fois vomissements, évacuations blanchâtres, crampes, peau froide, langue glacée et abaissement du pouls, nos succès, pour parler franchement, étaient bien rares. La mort suivait nos pas partout où nous allions, et nos collègues n'étaient pas plus heureux que nous. Incroyable paradoxe, j'obtins une réputation pour savoir guérir le choléra!... Des spécifiques vantés pleuvaient sur nous, dans les journaux, dans les brochures, dans les lettres, dans les conversations.... Tous furent essayés et tous échouèrent!... Le courage nous abandonna, et au milieu des gémissements sur nos amis moissonnés, dans les rues noires de processions funéraires, nous avons reconnu et amèrement déploré l'insuffisance de notre art. Mon vieux et honnête père me dit un jour, dans son bureau : « Mon cher enfant, nous ferions aussi bien de » prescrire l'eau glacée que tous les remèdes contenus » dans le *Codex!*... Tous les malades qui vont bien se » seraient rétablis sans traitement! »

Ce candide et involontaire aveu, proféré par un vieux médecin allopathe plein d'expérience, est encore aussi vrai aujourd'hui qu'il l'était, il y a seize ans, lorsqu'il sortit des lèvres de mon père. Les allopathes n'ont pu *rien* faire pour le soulagement de ce cruel fléau, absolument *rien!!!* Je sais bien qu'ils prétendent le contraire, qu'ils vantent encore le calomel et le laudanum, qu'ils déclarent le choléra aussi facile à guérir que les maux de dents et les névralgies qu'ils guérissent si rarement, pour le dire en passant, et qu'ils osent vanter leurs théories philosophiques et leur traitement rationnel en face même de la mort et des populations décimées et frappées de terreur. Quelques sincères et honnêtes esprits cependant parmi eux ne craignent pas de dire quelquefois la vérité. Que le jeune Esculape qui porte à cheval avec lui dans son bissac toute une pharmacie et se croit en état de guérir le choléra sous toutes ses formes, lise l'extrait sui-

Digitized by Google

vant du traité du docteur allopathe Aitken sur la science et la pratique de la médecine, et qu'il en pénètre fortement son esprit, car tôt ou tard il en reconnaîtra et en sentira profondément la vérité.

« Il y a peu de maladies pour lesquelles on ait essayé plus « de remèdes et de modes de traitement que pour le choléra, « et malheureusement sans avoir pu découvrir l'antidote « du poison. On dit qu'à Moscow vingt différentes manières « de traiter ont été essayées dans plusieurs hôpitaux, et que, « dans chacun, on a pu constater la même proportion de « décès. Dans la même ville on a pu reconnaître que la mor- « talité n'a pas été plus grande pour ceux qui ont été privés « de tout soin que pour ceux qui ont été traités par les « médecins les plus habiles et pour lesquels rien n'a été « épargné. On peut conclure de tout ceci que, pour les cas « sérieux de cette maladie, la force du poison est telle « qu'elle rend la constitution humaine insensible à l'action « de nos remèdes les plus puissants. »

Cet évident échec de l'allopathie (appelez-la, si vous voulez, médecine régulière, rationnelle, scientifique) dans une maladie dont les caractères sont si tranchés et dont les indications de traitement paraissent si simples, me donna à réfléchir, et je commençai à me demander si je ne m'étais pas trompé dans l'estimation de sa valeur réelle et de son importance dans les autres maladies. Graduellement, je me sentis envahir par le doute, je commençai à être dégoûté de la pratique de ma profession; j'en arrivai à penser avec Bichat et avec Rostan que la *matière médicale* n'était qu'un étrange assemblage d'idées inexactes, d'observations puériles et de méthodes illusoires. J'admirai le dernier mot de Dumoulin sur son lit de mort: « Je laisse après moi deux grands « médecin, la diète et l'eau !!! » et au milieu de mes méditations, je répétai l'exclamation de Frappart: « Médecine, « pauvre science; médecins, pauvres savants; malades, « pauvres victimes !!.... »

Digitized by Google

Je fus tiré de cet état de dégoût, d'incrédulité et d'apathie, à la fin de 1849, par des bruits vagues de succès obtenus par l'homœopathie à Cincinnati pour la guérison du choléra. D'abord, un de mes amis, puis un second, puis un troisième vinrent successivement me confirmer ces merveilleuses histoires auxquelles ils ajoutaient une foi entière. Alors parut dans les journaux une lettre du Révérend B.-F. Barrett, de nature à éveiller vivement l'attention et à stimuler la curiosité. M. Barrett, qui devint depuis mon intime ami, m'était personnellement connu comme une personne de beaucoup de mérite et d'intelligence et dont l'intégrité était au-dessus de tout soupçon. Je savais parfaitement que si jamais l'on devait croire à un témoignage humain, c'était surtout à celui de M. Barrett.

Les assertions de M. Barrett portaient en substance les détails suivants : il avait sous sa direction spirituelle cent quatre familles ; sur ce nombre, quatre-vingt-six familles, comprenant quatre cent soixante et seize individus, se servaient exclusivement du traitement homœopathique; soixante et dix familles, composées de cent quatre individus, étaient restées fidèles à l'ancien système. Dans la première catégorie, il y eut cent soixante-cinq cas de choléra et *une* mort!... Dans l'autre, trente cas et *cinq* morts. Cette surprenante différence entre les deux classes se trouvait encore appuyée par l'assertion que vingt cas de choléra s'étaient déclarés dans la fonderie de fer de M. James Root, un des membres respectables de la congrégation; ils furent *tous* traités par la méthode homœopathique et *tous* guéris !...

Vers le même temps, les docteurs Pulte et Ehrmann, de Cincinnati, publièrent la statistique de leur traitement pendant trois mois, suivant la nouvelle méthode. Ils ont soigné onze cent seize cas de choléra, dont cinq cent trente-huit des plus graves, et de ceux-ci soixante et dix dans le même jour; sur ce nombre total il y eut seulement *trente-cinq* morts.

Digitized by Google

Ils prirent soin de citer les dates, de donner les noms et les adresses des malades, afin que les faits pussent être vérifiés, ainsi qu'ils le demandaient instamment.

Naturellement je savais que le clergé et les dames de l'aristocratie avaient un grand penchant pour l'homœopathie, ainsi que pour toutes les nouveautés; que d'ailleurs tous les charlatans et les imposteurs de ce bas-monde ont recours aux statistiques pour soutenir leurs prétentions. Somme toute, en faisant la part des exagérations que peuvent engendrer l'enthousiasme, la crédulité, l'imagination, les prédilections, et même des erreurs de diagnostic et des inexactitudes dans les détails, je fus forcé de reconnaître qu'il restait encore dans tout cela un fond de vérité assez solide pour m'amener silencieusement à cette conclusion : « Il y a donc » quelque chose dans l'homœopathie et cela mérite d'être » examiné ! »

W.-H. HOLCOMBE,

Docteur en médecine à la Nouvelle-Orléans.

(Traduit du *Monthly homœopathic Rewiew*, par le baron Oct. PROST.)

(*La fin à la prochaine livraison.*)

---

Digitized by Google

# LE TROMPETTE DE SÆKKINGEN[1]

## XIII

### LA DEMANDE EN MARIAGE

O nuit, que tu es longue et pénible quand sur l'homme fatigué le sommeil et les songes ne descendent pas en même temps que l'ombre! La pensée fouille alors sans relâche dans l'amoncellement du passé, elle en extrait des fragments d'ancienne vie; mais le regard, sur ces ruines, ne s'arrête nulle part avec bonheur : il n'y voit que des images sombres, funèbres, auxquelles manquent les clartés du soleil. Et l'imagination inquiète de l'homme privé de sommeil erre dans l'infini; elle forge des plans, arrête des projets; elle bâtit de superbes châteaux en Espagne; mais autour d'eux, comme des chauves-souris et des hiboux, vole bruyamment l'essaim des doutes qui chassent loin du songeur le courage et l'espoir.

Minuit sonnait à l'horloge de la tour. Werner, dans sa chambrette en saillie, ne trouvait point de repos sur sa couche. Le clair de lune, entrant par la fenêtre, y dessinait un mince ruban lumineux; dans l'éloignement grondaient

[1] Voir les livraisons de Mai et Juin, Juillet et Août, Septembre et Octobre 1866, Janvier et Février, Mai et Juin 1867.

Digitized by Google

les flots du Rhin. Devant les yeux ouverts du jeune homme se balançaient des formes comme en produit le rêve. Un moment il lui semblait que c'était un dimanche : au carillon des cloches, aux hennissements des chevaux, sur la pente du Schwarzwald monte un cortége nuptial. Lui, en avant, superbement paré d'habits de fête ; à côté de lui, Marguerite, la couronne de myrte sur ses blonds cheveux bouclés. Et là-haut, dans le hameau, ce ne sont que cris joyeux saluant la noce ; des fleurs jonchent les sentiers et les rues ; revêtu de ses ornements sacerdotaux, le vieux curé se tient sur le seuil de l'église, il les bénit et leur fait signe d'entrer. — Mais la scène n'eut point de conclusion ; les pensées de Werner prirent un autre cours : il lui sembla soudain qu'on frappait à la porte et que son ami d'Heidelberg, que Perkéo entrait en titubant. Son nez rouge luisait, étincelant, dans l'obscurité de la chambre, et d'une voix rauque il dit :

**Mon garçon, mon garçon, laisse-là l'amour !**
**L'amour est un feu malfaisant**
**Qui dévore celui qui l'attise,**
**Et tu n'entends rien au métier de charbonnier !**
**Reviens au pays, aux bords du vert Neckar,**
**Viens chez moi retrouver le gros tonneau :**
**Ses flancs recèlent encore**
**De quoi éteindre l'ardeur de ton amour.**

De nouveau la scène change et Werner se voit à cheval, guerroyant contre les Turcs ; on entend crier : « Allah ! » les cimeterres fendent l'air en sifflant ; d'un coup de sabre il jette à bas de son cheval blanc un pacha, et rapporte le croissant à son général, le prince Eugène. Celui-ci lui frappe sur l'épaule : « C'est bravement fait, capitaine ! »

Et puis du champ de bataille le vol de sa pensée le ramena aux jours de son enfance, et dans le jardin sa nourrice chanta :

**L'écureuil grimpe au prunellier,**
**L'écureuil veut atteindre au sommet,**
**L'écureuil choit dans l'herbe.**

Digitized by Google

S'il n'était pas si haut monté,
Ne serait pas si bas tombé,
N'aurait pas eu le pied brisé.

Ainsi Werner était en proie à l'insomnie. A la fin il s'élança de sa couche et se mit à parcourir la chambre à grands pas ; mais toujours menaçante se dressait devant lui la même question : « Demanderai-je la main de la fille du baron ? » Il lui semblait presque que son amour était un bien mal acquis, et qu'il devait en toute hâte, comme un voleur, gagner au pied avant les premières pâleurs du jour ; mais à l'instant, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, le soleil surgit des lueurs crépusculaires du matin. « Honte à toi, cœur timide !... Oui, je ferai ma demande ! » s'écria Werner.

Assis devant sa collation matinale, le baron étudiait une lettre qui lui avait été apportée la veille. Le messager venait du fond de la Souabe, il arrivait du Danube, du point où le jeune fleuve coule encaissé dans une étroite vallée. Des pans de roche calcaire s'y dressent à pic au sein des flots qui reflètent en même temps la claire verdure de la forêt de hêtres ; de là-bas l'homme était venu à cheval.

Voici comment la lettre était conçue :

« Mon vieux camarade de guerre, vous souvenez-vous encore de Hans de Wildenstein ? Il a coulé bien de l'eau dans le Rhin et dans le Danube depuis le temps où nous faisions campagne, couchant auprès du feu de bivouac ; je m'en aperçois en regardant mes garçons. Et justement, voici que j'ai un de ces drôles qui a vingt-quatre ans bien comptés. Il était page à la cour du duc à Stuttgart, puis je l'ai mis à Tubingue à l'université. Si j'en juge par les dettes que j'ai dû payer pour lui, il a beaucoup appris là-bas. Il reste maintenant auprès de moi au Wildenstein, chassant le daim, chassant le renard, chassant le lièvre. Mais avec cela le pendard donne aussi la chasse aux jolies paysannes,

Digitized by Google

et il serait temps de le dompter au plus tôt à l'aide du joug du mariage. Si je ne me trompe, vous avez précisément une fille qui serait bien son affaire ; entre vieux camarades, on n'y va point par quatre chemins ; donc, sans frapper à la porte, j'entre et je vous demande: Que diriez-vous si j'envoyais mon Damien chercher fiançailles, chercher femme du côté du Rhin?

« Répondez-moi bientôt, et recevez le salut du vieux Hans de Wildenstein.

« *Post-scriptum.* — Vous souvenez-vous encore de la grande rixe d'Augsbourg avec les cavaliers bavarois? de la colère du riche Fugger, de l'humeur disgracieuse de ses dames?

« Il y a maintenant de cela trente-deux ans! »

Le baron déchiffrait péniblement le grimoire embrouillé de son compagnon de guerre ; il lui fallut bien une demi-heure pour en venir à bout; il dit alors en riant: « Ce sont, ma foi, de satanés gaillards, que ces Souabes. Ils sont tous mal dégrossis, leur naturel a un cachet de rudesse, mais dans ces têtes anguleuses beaucoup de sagesse est engrangée, et l'esprit aride de bien des sots y trouverait à s'approvisionner.

« Vraiment, dans ses vieux jours, mon brave Hans calcule encore comme un diplomate de profession; pour réparer là-bas, sur le Danube, son vieux nid d'orfraies tout grevé d'hypothèques et rongé par le temps, une riche dot viendrait fort à propos. Néanmoins ce plan n'est pas à rejeter. Le nom des Wildenstein sonne bien dans l'empire d'Allemagne depuis ces jours où ils allèrent en Terre-Sainte avec l'empereur Barberousse. Le damoiseau peut se risquer. »

En ce moment Werner, d'un pas grave, solennellement vêtu de noir, la mélancolie peinte sur son pâle visage,

Digitized by Google

arriva auprès du baron. Celui-ci s'écria en plaisantant: « J'allais justement vous faire appeler pour vous prier de tailler votre plume et de me servir de fidèle secrétaire en écrivant une lettre, une lettre de grande importance. Un chevalier du pays de Souabe me questionne au sujet de mademoiselle ma fille, et il me demande tout bonnement sa main pour le jeune Damien, son fils. Écrivez-lui donc comme Marguerite est à présent grande et belle, comme elle..... mais vous savez tout cela; supposez que vous êtes peintre, et faites-lui d'elle en noir sur blanc un vivant et fidèle portrait, sans oublier le plus petit détail. Écrivez-lui en outre que je n'aurais rien à objecter si le jeune homme voulait seller son bidet et venir lui-même. »

« Seller son bidet, venir lui-même... » — dit Werner à part lui comme en songe; et le baron reprit d'un ton bourru: « Eh bien! qu'est-ce? Vous avez vraiment la même mine qu'un prêcheur protestant le vendredi-saint; — est-ce que la fièvre vous a repris? »

Werner lui répondit gravement: « Monsieur, je n'écrirai pas cette lettre, cherchez pour cela une autre plume, car moi-même aujourd'hui je viens vous demander la main de votre fille. »

« Vous demander... la main... de votre fille? » dit à son tour le baron à part lui; un pli de travers se dessina autour de sa bouche, comme il arrive à un homme qui joue de la guimbarde, et dans son pied gauche passa un douloureux élancement de goutte.

« Mon jeune ami, à coup sûr vous avez encore le cerveau brûlé par les ardeurs de la fièvre; descendez au jardin, il y a là une fontaine ombragée où coule une eau limpide, et pour peu qu'on s'y plonge la tête par trois fois, on se trouve tout rafraîchi. »

« Notre seigneur, répondit Werner, mettez de côté ces railleries, vous trouverez peut-être à les mieux employer quand arrivera le damoiseau de Souabe. C'est d'un esprit

Digitized by Google

lucide et sans fièvre que je me suis décidé à cette démarche si grave, et je renouvelle ma demande au père de Marguerite. »

D'un visage assombri le baron dit : « Tenez-vous donc à entendre de moi ce que vous auriez dû vous dire vous-même? C'est bien malgré moi que j'en userai de rudesse avec vous; je n'ai pas oublié la blessure à peine cicatrisée qui pare votre front et je sais au service de qui vous l'avez reçue. Mais vers mon enfant celui-là seul doit lever les yeux, à qui un sang noble a donné ce droit. La nature a sagement tracé autour de nous tous des lignes de démarcation. A chacun de nous est assigné le cercle dans lequel il peut se développer utilement. Depuis que le saint empire romain existe, les conditions y sont réglées dans le même ordre : la noblesse, les bourgeois, le paysan. Confinées en elles-mêmes, renouvelant d'elles-mêmes leurs éléments, ces classes restent saines et robustes, et chacune d'elles alors est un pilier qui soutient l'ensemble de l'édifice; mais il n'est jamais bon qu'elles se mélangent entre elles. Savez-vous ce qui en résulte? Une postérité qui a de tous les caractères un peu et qui en somme n'est rien; une race de métis sans relief, sans valeur propre, une race vacillante, brusquement détachée du sol ferme de la tradition! Il faut que l'homme soit tout d'un bloc, taillé à arêtes vives, et qu'il ait déjà dans le sang, comme héritage de générations antérieures, le principe qui dirigera sa vie. Voilà pourquoi notre coutume exige pour le mariage l'égalité des rangs, et la coutume est une loi pour moi, et je ne laisserai jamais un intrus escalader ce mur solide. En d'autres termes, un trompette ne doit pas demander la main d'une noble demoiselle! »

Ainsi parla le baron; ce fut un gros labeur pour lui que d'adapter les mots convenables au développement de cette grave théorie, si en dehors de ses habitudes. Derrière le poêle était couché le chat Hiddigeigei, écoutant tout cela

Digitized by Google

d'un air soucieux ; et encore qu'il approuvât d'un signe de tête la conclusion du baron, il n'en passa pas moins la patte sur son front rêveur, et tout pensif il se dit à lui-même :

« Pourquoi les hommes s'embrassent-ils? Vieille question, nouveaux scrupules ! Je croyais bien pourtant l'avoir trouvé : je croyais que le baiser était un moyen prompt de fermer la bouche d'autrui pour qu'une amère parole de vérité n'en jaillît pas toute armée ; mais à présent cette solution-là me paraît, elle aussi, totalement défectueuse ; car autrement mon jeune ami que voilà eût depuis longtemps embrassé le vieux seigneur ! »

D'une voix éteinte et douce, Werner dit au baron : « Monsieur, je vous remercie de la leçon. Sous l'ombrage ténébreux des sapins de la montagne, devant les flots verts du fleuve, aux clartés du soleil de mai, mes regards ont dépassé les hautaines murailles des institutions humaines ; merci de m'en avoir fait souvenir, merci encore pour les jours que j'ai vécus ici au bord du Rhin. Pour moi, ces jours ne sont plus ; dans vos dernières paroles j'entends le commandement : « Demi-tour à droite ! » et je le suivrai volontiers ; je veux revenir demander votre fille quand je serai d'un rang égal au sien, ou jamais je ne reviendrai. Adieu et soyez sans colère contre moi. » Il dit et sortit de la salle, sachant déjà ce qu'il avait à faire. Longtemps encore le baron fixa du côté de la porte un regard presque attristé : « Cela me fait quelque chose à moi aussi, grommela-t-il ; pourquoi ce brave garçon ne se nomme-t-il pas Damien de Wildenstein? »

Heure des adieux, mauvaise heure ! Qui donc t'imagina pour la première fois ! Ce fut sûrement un méchant homme aux plages lointaines de la mer glaciale. La bise du pôle Nord lui gelait le nez, une épouse revêche le tourmentait de sa jalousie, la douce huile de baleine n'avait plus de



Digitized by Google

charmes pour lui. Il étendit sur sa tête une fauve peau de chien marin, et du bâton qu'il tenait dans sa main droite revêtue d'un gant de fourrure, adressant à sa Yaleyka un geste significatif, il prononça le premier la rude parole : « Adieu, je prends congé de toi ! »

Heure des adieux, mauvaise heure ! Dans la chambrette en saillie Werner empaqueta ses quelques hardes, boucla sa légère valise de voyage, et salua pour la dernière fois les murs blancs de son petit logis ; c'étaient presque pour lui comme de bons vieux amis.

D'eux seuls il prit congé ; les yeux de Marguerite, il n'aurait plus jamais souhaité les rencontrer. Bref, il descendit dans la cour du château, sella son fidèle cheval..... puis, le bruit des sabots heurtant la terre, un désolé cavalier franchit l'enceinte du manoir. Dans le bas-fond auprès du Rhin un noyer s'élève ; c'est là qu'il arrêta une fois encore son cheval. Une fois encore il saisit sa trompette, et l'adieu de son âme oppressée monta retentissant vers le château.

Connaissez-vous le chant du cygne qui, un pressentiment de mort dans le cœur, s'élance une dernière fois sur le lac ? Parmi les roses, parmi les blancs nénuphars, retentit sa plainte : « Belle nature, il me faut te quitter ! Belle nature, oh ! que je meurs à regret ! »

De même Werner sonna ; — était-ce une larme qui brillait sur la trompette, ou bien un goutte de pluie ? Et maintenant, en route ; il enfonça ses éperons acérés dans les flancs de son cheval, et bruyamment emporté au galop, il contourna le bord de la forêt.

Digitized by Google

# XIV

## COMME ON SE REVOIT A ROME

L'antique capitale du monde, Rome, était embrasée par les ardeurs de l'été. Paresseusement le Tibre roulait ses blondes eaux; ce n'était guère d'un élan spontané, mais bien pour accomplir un devoir et parce qu'ainsi l'exigeaient ses fonctions de fleuve que dans cette atmosphère toute palpitante de chaleur il portait ses flots à la mer. Assis au fond des eaux, le vieillard grommelait :

« Oh ! que le temps se déroule lentement ! Je suis las; quand arrivera la fin de ce monotone exercice? Quand donc la mer, dans la tempête de ses flots, engloutira-t-elle ce coin de terre, et prenant les ruisseaux, les rivières et moi aussi, le vieux fleuve, nous agrégera-t-elle pêle-mêle à ce grand tout des eaux universelles? Même de baigner les murs de cette Rome, cela m'ennuie; et de quoi nous sert, à ce sol et à moi-même, d'être qualifiés de « classiques »? Ils ont disparu, ils sont poussière et cendre, ces gais poëtes romains qui, le laurier sur la tête et le rhythme au fond du cœur, chantèrent jadis ma gloire; il en vint d'autres qui passèrent comme les premiers, et ce défilé d'ombres durera longtemps encore. Cela m'est indifférent; mais qui autorise ces gens d'en haut à me troubler? Oh ! ces hommes, sans nul égard pour moi, que n'ont-ils pas jeté déjà dans mes profondeurs paisibles ! Là où jadis pour ma sieste mes nymphes m'avaient arrangé des coussins de roseaux sacrés, il n'y a plus à cette heure que ruines et décombres : casques romains, épées gauloises, vases luxueux de la vieille Etrurie, et les belles statues de marbre qui du môle d'Adrien s'abattirent avec fracas sur les durs crânes des Goths, et

Digitized by Google

pêle-mêle les os des assiégés, des assaillants, comme si le lit de mon fleuve était un réceptacle des friperies de l'histoire universelle. Oh! quel est mon dégoût, ma lassitude! Vieux monde, à quand la fin? »

Tandis que l'honnête Tibre, en exhalant ces récriminations, donnait quelque soulagement à sa rancune, au-dessus de lui se déroulaient les aspects variés de la vie, et la foule en habits de fête s'acheminait vers le Vatican. A peine le pont Saint-Ange était-il assez large pour tout ce monde; là se pressaient les signori en manteau espagnol avec perruque et épée, de noirs moines franciscains et des capucins bruns, des bourgeois de Rome, çà et là quelque pâtre sauvage de la Campagna, tout brûlé du soleil, drapé dans ses haillons avec une fierté antique; et dans la foule, d'un pas léger, cheminaient les filles de Rome voilées de noir, mais le voile ne réprimait pas la hardiesse de leurs œillades. (Oh! qu'est-ce auprès de ces regards des Romaines, qu'est-ce que l'ardeur du soleil, fût-elle même concentrée dans le miroir ardent par un habile physicien? O mon cœur incendié, tais-toi!)

Du haut du fort Saint-Ange se déroulent au vent les étendards aux armes du pape, — la tiare et les clefs en croix, — annonçant que c'est aujourd'hui la grande fête du prince des apôtres.

Devant le dôme superbe de Saint-Pierre jaillissaient d'écumeuses fontaines, des teintes d'arc-en-ciel resplendissaient sur les vasques de granit, et, géant étrange, l'obélisque du roi Rhamsès dominait le fourmillement des humains. Et il se lamentait en langue égyptienne: « Un peuple ambigu, que ces Romains! A peine comprenais-je ce qu'ils faisaient jadis, au temps de l'empereur Néron; à présent je le comprends bien moins encore. Mais tout ce que je sais, c'est qu'il fait un froid de glace en Italie. Amun-Ré, Dieu du soleil, viens et ôte-moi d'ici, porte-moi au pays, près de ton temple, dans le bon sable chaud de Thèbes! Amun-Ré, Dieu

Digitized by Google

du soleil, porte-moi au pays près de mon vieil ami le Sphinx, et laisse-moi entendre encore dans le désert embrasé la mélodieuse prière que dit la pierre de Memnon ! »

Sur l'escalier du Vatican et à travers les hautes colonnades passaient et repassaient des hallebardiers suisses montant la garde. Leur lourd talon faisait retentir l'espace en vibrations sonores. Là un jeune lansquenet disait tristement à son vieux caporal : « Nous sommes vraiment beaux et superbes, nous autres Suisses, et de tous les gens de guerre nul n'a aussi bonne mine dans les rues de Rome que nous sous la légère cuirasse d'acier, sous la casaque noire-rouge-jaune. Du haut des balcons bien des regards de feu se tournent furtivement vers nous ; mais pourtant, comme à Strasbourg sur le rempart, au doux son du cor des Alpes [1], toujours mon cœur soupire après la patrie et les montagnes du pays natal. Volontiers je laisserais là tout : engagement, solde, écus d'argent, même la bénédiction du Saint-Père, même le vin d'Orvieto qui pétille si gentiment dans le hanap, pour retourner au mont Pilate suivre en chasseur aventureux, à travers les avalanches et les rocs, la piste fugitive du chamois, ou doucement au clair de lune, sur les prairies embaumées des Alpes, me glisser vers la petite lumière du chalet, auprès de la blonde vachère, l'appenzelloise Cunigonde, et puis d'un chant joyeux et sonore saluer le soleil du matin.

« O saint Pierre ! la belle musique d'église elle-même, je l'oublierais si j'entendais de nouveau le sifflement bien connu, le sifflement solitaire et perçant que poussent dans leurs terriers les marmottes de mon pays. »

En haut des degrés de Saint-Pierre se tenaient en masse serrée les jeunes muguets passant en revue toutes les voitures, tous les carrosses de parade qui en ce moment arrivaient. « Voyez-vous là-bas l'Éminence qui a cette face de pleine lune et ce double menton, — et qui s'appuie sur le laquais

[1] Allusion à un chant populaire célèbre.

Digitized by Google

galonné? C'est le cardinal Borghèse. Il aimerait bien mieux aujourd'hui rester en paix aux monts Sabins, dans sa villa aérienne, avec la belle contadine donna Baldi. C'est un homme de goût; il aime les classiques, la poésie bucolique surtout. »

« Qui est donc là-bas, demande un autre, cet imposant personnage? Ne voyez-vous pas? sur sa poitrine descend la chaîne d'or, la chaîne d'honneur, et il secoue sa perruque à la façon d'un Jupiter Olympien? » — « Quoi! vous ne le connaissez pas? » lui répond un troisième avec volubilité: « lui, le cavalier Bernini? lui qui a corrigé le Panthéon, lui qui a donné le premier à l'église de Saint-Pierre sa véritable, sa magnifique ordonnance, — le tabernacle d'or sur le tombeau du saint coûte plus de cent mille écus? Chapeau bas! Le monde, depuis qu'il existe, n'a pas vu un plus grand maître, n'a pas vu . . . . . » Mais un homme à moustache grise frappant sur l'épaule du bavard lui dit d'un air moqueur: « Monsieur, vous vous trompez; le monde, depuis qu'il existe, n'a pas vu un pire gâcheur! C'est moi, Salvator Rosa, qui vous le dis! »

Des voitures arrivent à grand fracas, précédées de serviteurs à cheval; on voit briller des uniformes, et suivie d'un pompeux cortège, une dame sur le retour de l'âge monte vers le portail de la basilique. Et un spectateur: « Comme elle vieillit, la reine de Suède! Vous le rappelez-vous encore? Qu'elle était belle à sa première entrée! La porte del Popolo décorée ressemblait à une muraille de fleurs, et jusqu'à Ponte-Molle le peuple de Rome allait au-devant de la reine pour la saluer. Tout le long du Corso, jusqu'au palais de Venise, ce furent des acclamations sans fin. — Voyez-vous aussi ce petit bossu là-bas? Justement il éternue. Eh! bien, la reine Christine lui veut beaucoup de bien. C'est un puits de science que ce petit homme; c'est le philologue Naudé. Il sait comment toutes choses étaient au temps jadis, et dernièrement, chez le prince Corsini, il a lui-même dansé, pour

Digitized by Google

l'instruction des assistants, une très antique saltarelle. Les rires de la compagnie s'entendirent des bords du Tibre. »

Au milieu de la presse passait maintenant inaperçu un pesant équipage, où se trouvaient deux dames vêtues de noir. Mais le fidèle Antoine qui tenait les rênes des chevaux avait grand soin de crier: « Place, messieurs, pour madame l'abbesse et pour mademoiselle! » Il criait cela en allemand, et les Romains de rire. Antoine considérait avec étonnement ce monde étranger; il regardait aussi le cortège de la princesse suédoise. et à la vue de certain vieux cocher il murmura sur son siège : « Ne te connais-je point, vieux Suédois? N'étais-tu pas jadis du régiment bleu de Sudermanie? Dois-je par hasard t'aller remercier du gracieux coup de sabre dont tu m'as gratifié sur le bras à la bataille de Nuremberg? C'est un drôle de pays pourtant, que cette Rome: on y revoit toute sorte d'amis et d'ennemis depuis longtemps oubliés! »

— C'est maintenant sur le sol italien que le poëme salue la belle Marguerite. Il voudrait semer les plus belles fleurs du midi sur le chemin que suit la pâle jeune fille, pour qu'un sourire vienne errer sur ce visage sérieux. Mais depuis que Werner poussa son cheval loin du château, elle fit rarement accueil à la gaîté. Une fois encore on la vit rire, — lorsque arriva le jeune galant de Souabe! Mais c'était un rire amer, aussi poignant que sur une mandoline le gémissement d'une corde qui se brise, et le damoiseau s'en retourna comme il était venu, sans épousée.

La belle enfant se désola en silence, se désola des mois et des années, et la vieille et compatissante princesse-abbesse finit par dire au baron : « Notre sol n'est plus bon pour votre enfant; ce pauvre cœur se flétrit lentement dans son chagrin. Un changement d'air est chose salutaire; laissez donc Marguerite m'accompagner en Italie, puisque dans mes vieux jours il faut que j'aille à Rome. Ce vilain évêque de Coire menace de s'emparer des plus beaux biens que le chapitre

Digitized by Google

ait en Suisse, et j'irai de ce pas porter plainte contre lui, j'irai dire au Saint-Père : Soyez-moi favorable, et punissez l'incivil évêque des Grisons. » Le baron répondit : « Emmenez-la donc, et fasse la bénédiction du ciel que vous me rameniez mon enfant les joues roses et le cœur joyeux ! » C'est ainsi qu'elles firent route pour l'Italie, conduites par le fidèle Antoine.

En ce moment Antoine ouvrit la portière de la voiture, et la vieille princesse-abbesse, accompagnée de Marguerite, s'achemina vers l'église de Saint-Pierre. Elle vit avec étonnement la magnificence du monstrueux édifice dans lequel les hommes ne semblent plus que des points ; elle contempla les gigantesques piliers de marbre et la noble coupole d'or. Dans une niche de la nef médiane se trouve la statue de saint Pierre. Ce jour-là elle portait tout un costume pontifical de pape, et les pesantes étoffes d'or suivaient lourdement les inflexions de l'airain ; sur la tête, la tiare. Quantité de gens baisaient le pied de la statue.

Vint un camérier du pape qui conduisit les deux dames allemandes à l'estrade voisine de l'autel, à la place d'honneur des étrangers. Alors une musique se fit entendre, et par la porte latérale le Saint-Père quitta le Vatican et fit son entrée dans l'église de Saint-Pierre. De vigoureux hallebardiers suisses marchaient en tête du cortége, et après eux les célèbres chanteurs de la chapelle papale. Les enfants de chœur portaient de gros livres de musique et plus d'un même ne traînait qu'avec peine le lourd in-folio. Puis venaient en files bigarrées des monsignori violets, des abbés, des prélats, et les chanoines de Saint-Pierre à la démarche lourde et grave ; leur extérieur répondait bien à l'opulence de leurs grasses prébendes. Soutenant à l'aide d'un bâton ses jambes tremblantes, arrivait le général des capucins ; plus de quatre-vingt-dix années pesaient sur ses épaules, mais dans sa tête il couvait encore bien des plans d'une

Digitized by Google

audace juvénile. Aux Franciscains de l'Ara Cœli s'était joint le prieur de Palazzuola. Son petit couvent s'élève auprès du lac d'Albano, sur la pente ombragée de forêts du Monte-Cavo, et le cœur y est à l'aise pour rêver des rêves paisibles. Puis arrivait, tel qu'une troupe d'élite, le groupe des cardinaux; la queue de leur robe de pourpre ondulait au loin sur les dalles de marbre. « Prends patience, mon cœur! » pensait le cardinal Ottoboni: au second rang aujourd'hui, dans moins de sept ans je serai moi-même assis dans la chaire de Saint-Pierre. » Puis une troupe de gentilshommes, l'épée nue, qui marchaient militairement rangés et alignés; c'était la garde noble du pape, et le Saint-Père en personne les suivait de près : assis sur un trône élevé, huit serviteurs le portaient; des pages tenaient au-dessus de sa tête des éventails en plumes de paon, son vêtement de lin avait la blancheur de la neige, il bénissait en élevant sa main droite où scintillait l'anneau du pécheur, et la foule s'inclinait silencieusement.

Le cortége était arrivé au maître-autel, et le pape célébra solennellement le saint sacrifice sur le tombeau de l'apôtre. On entendait résonner, majestueuse et grave, la noble mélodie chorale que composa jadis dans une inspiration austère le maëstro Palestrina, et la vieille princesse-abbesse priait avec ferveur. Marguerite leva les yeux; ce chant lui semblait une musique venue d'en haut, et elle voulait envoyer au ciel son regard; mais sa vue s'arrêta sur la tribune des musiciens, et un tremblement la saisit : au milieu des chanteurs se dressait un homme de haute taille, à la chevelure blonde, à demi-caché par un pilier de marbre. Et Marguerite leva de nouveau les yeux, et ce n'était plus pour regarder le pape, ou bien les cardinaux, ou les quatre-vingt-neuf lampes qui brûlent sur le tombeau de saint Pierre. « Songe du passé, pourquoi revenir? Songe du passé, pourquoi me poursuivre jusque dans le sanctuaire? »

Les derniers accords s'éteignirent doucement, et la céré-

Digitized by Google

monie fut achevée. « Mademoiselle, qu'avez-vous donc à pâlir? » dit la vieille princesse-abbesse. « Prenez mon flacon, cela vous remettra ; l'essence parfumée qu'il contient vient de la pharmacie du couvent de Saint-Marc à Florence. »

En ce moment la troupe des chanteurs défila devant l'estrade où étaient assises les dames. « Dieu du ciel, ayez pitié de moi... oui, c'est lui! Je reconnais la cicatrice au front, c'est mon Werner! » La vue de Marguerite se troubla..... quels battements impétueux, pauvre cœur! Les pieds de la jeune fille ne voulurent plus la porter, et elle tomba sans connaissance sur les froides dalles de marbre.

## XV

### DÉNOUEMENT ET FIN

Innocent XI était un bon sire, et de plus il avait bien dîné. Encore assis à table et mangeant pour dessert un ananas, il dit au cardinal Albani : « Qui était donc cette pâle jeune fille qui ce matin, à Saint-Pierre, a été prise d'un évanouissement? » Le cardinal répondit : « Pour le moment je n'ai pas d'informations à ce sujet, mais j'en demanderai à monsignor Venusto : il sait tout ce qui se passe à Rome de nuit comme de jour ; il sait ce que content les salons, ce que font les sénateurs, ce que boivent les peintres flamands, ce que roucoulent les prime-donne ; il sait même ce que jouent les marionnettes de la place Navona. Il n'est intrigue si subtile que ne pénètre un monsignor. »

Avant même qu'on n'eût servi le café (c'était alors une rareté, une nouveauté, que ce breuvage, et on ne le buvait qu'aux jours des fêtes solennelles), le cardinal était déjà complètement informé, et voici ce qu'il raconta : « Cette dame pâle est une noble demoiselle venue à Rome avec

Digitized by Google

l'abbesse allemande. Et aujourd'hui — c'est merveilleux! — elle a vu à Saint-Pierre un homme qu'elle aima, il y a des années, et auquel — c'est merveilleux! — elle est encore attachée aujourd'hui, bien que, manquant d'ancêtres, de généalogie, jadis il ait dû s'éloigner d'elle sans espoir. Et la cause involontaire de cet évanouissement, c'est — voilà le merveilleux! — signor Werner, le propre maître de chapelle de Votre Sainteté. Voilà ce qu'à monsignor Venusto, qui a aujourd'hui rendu visite à l'abbesse, celle-ci a confié elle-même sous le sceau de la plus profonde discrétion. »

Le pape dit : « C'est là vraiment une touchante rencontre. Si le sujet n'était pas trop moderne, et s'il ne s'agissait pas d'allemands demi-barbares, quelqu'un de ces messieurs du mélodieux cénacle des Arcadiens ferait belle moisson de lauriers en chantant cette reconnaissance. Et moi, je porte un réel intérêt au grave signor Werner. Il dirige parfaitement ma chapelle et propage le goût des mélodies sérieuses et austères, tandis que mes Italiens se complaisent au tapage d'une frivole musique d'opéra. Il fait son service en silence, et ne dit pas un mot sans qu'on ne l'y provoque; il n'a jamais demandé aucune faveur, jamais ouvert sa main à des présents corrupteurs; et pourtant les exemples de corruption sont chez nous plus nombreux que les puces en pleine canicule, n'est-ce pas, monsignor Venusto? Je serais porté à croire qu'un chagrin mystérieux accable le maëstro allemand; il serait intéressant de savoir s'il pense encore, lui aussi, à cet amour. »

« Cela, dit le cardinal Albani, je voudrais presque l'affirmer. Dans les dossiers que nous tenons de la conduite des hauts et bas serviteurs de l'État et de l'Église se trouve consigné comme une chose curieuse qu'il évite rigoureusement les femmes. D'abord nous supposions que la belle hôtesse de la taverne du Val d'Égérie lui avait enflammé le cœur. On le voyait le soir se promener devant la porte Saint-Sébastien; or, il n'y a d'autre habitation à la ronde que la

Digitized by Google

susdite ostéria, et en de telles promenades nocturnes un homme de son âge a les présomptions contre lui.

« Nous envoyâmes donc deux espions sur ses pas; mais ils le trouvèrent dans les ruines qui bordent la funèbre voie Appienne.

« Jadis un riche romain y fit élever un tombeau à son affranchie, une juive ramenée par lui de Jérusalem comme souvenir de l'incendie du temple. Elle se nommait, je crois, Zatcha Achyba. Werner était assis là, et au dire des espions cela formait un tableau d'un bel effet: la campagne voilée des ombres de la nuit, lui drapé dans son manteau, et la lune éclairant le monument de marbre. Dans la solitaire horreur de la nuit, il tirait de sa trompette une sonnerie plaintive. A ce propos il eut plus tard force quolibets à entendre; on prétendit malicieusement que le signor Werner composait un *requiem* pour la juive morte. »

Ainsi parla le cardinal Albani. Le pape Innocent sourit, les cardinaux aussi, et à l'exemple de ces hauts personnages les camériers se firent un devoir de sourire; un éclair de gaieté passa même sur le visage rêveur du sombre Carlo Dolci. Le pape dit alors: « Messieurs, respect au maëstro allemand! Il serait à désirer que bien d'autres qui, la nuit, se glissent furtivement hors de chez eux, prissent aussi le chemin de la voie Appienne. Signor Werner a ma faveur pleine et entière, et je le lui prouverai demain; pour demain, si j'ai bonne mémoire, j'ai aussi accordé une audience à madame l'abbesse. »

Au matin du 1er juillet 1679, le soleil se leva sur Rome avec un sentiment de bien-être inaccoutumé. L'haleine rafraîchissante de la tramontane faisait bruire les myrtes et les cyprès dans le jardin du Vatican, et les fleurs, exhalant de joyeux parfums, relevaient leurs têtes flétries par la chaleur.

Sur l'énorme cône de pin en bronze, qui a jadis orné le

Digitized by Google

môle d'Adrien, et qui maintenant, parmi les jasmins et les roses, mène une douce existence de fonctionnaire en retraite, les lézards prenaient leurs ébats, happant les moucherons qui dansaient dans les rayons de soleil. Les fontaines jaillissaient, les oiseaux chantaient; les pâles statues de marbre elles-mêmes sentaient passer une flamme de vie dans leur cœur, et le satyre qui joue de la flûte leva un pied comme s'il allait de son piédestal s'élancer en dansant dans le jardin. Apollon lui fit un signe qui voulait dire: « Ami, ces temps-là ne sont plus, et tu te ferais tourner en ridicule. » Inondée de soleil, la Rome qui s'étend sur l'autre rive du fleuve saluait le Vatican: sur cet océan de maisons, d'églises et de palais se dressait fièrement le Quirinal, et dans le fond s'élevait la colline du Capitole enveloppée d'une vapeur violette.

Sur le vert feuillage des allées du Boscareccio se détachait la robe du pape dans sa blancheur éclatante. C'est là qu'il avait gracieusement donné audience à l'abbesse et à la jeune fille. L'abbesse emportait l'assurance que ses droits contestés seraient pris le plus tôt possible en considération; quant à Marguerite, le Saint-Père lui dit: « Nul ne doit quitter Rome et retourner chez soi sans consolation; et comme médecin de l'âme je dois vous préserver des défaillances à venir. » Et faisant signe à un valet: » Allez me quérir le maître de chapelle! »

Werner arriva; le midi l'avait mûri et avait fait de lui un homme superbe. Depuis le jour où, amoureux désespéré, il avait quitté le castel et les bords du Rhin, il s'était vu joliment balloter au va-et-vient brutal des tempêtes de la vie. J'aimerais bien raconter encore combien il vit d'hommes et de contrées, comme il alla sur mer et fit croisière avec les chevaliers de Malte contre les corsaires turcs, jusqu'à ce qu'enfin il fut jeté à Rome par un singulier hasard. — Mais mon poëme s'impatiente; comme un postillon il fait claquer son fouet à ma porte et me crie: « En avant! en avant! et

Digitized by Google

concluons ! » — Werner arriva ; il fut saisi en voyant Marguerite ; à deux, à trois reprises, il la regarda en silence, mais son regard en disait plus qu'un in-folio imprimé. C'était le regard avec lequel Ulysse, assis sur les cadavres des prétendants, considéra l'épouse dont vingt années d'aventures pénibles, d'épreuves amères, l'avaient tenu séparé.

Innocent XI était un bon sire, et de plus un psychologue. Il dit d'un ton bienveillant :

« Ce que dans sa grâce la Providence vient de réunir, la vie ne doit plus le séparer. Hier à Saint-Pierre, aujourd'hui dans le jardin du Vatican, j'ai pu me convaincre qu'il se présente ici un cas où une décision papale est attendue.

« Il y a un grand pouvoir attaché à ce que l'on nomme vulgairement amour ; plus subtil que la lumière, il pénètre à travers tous les joints, toutes les fissures de ce monde ; la chaire de Saint-Pierre elle-même n'est pas à l'abri de ses importunités, et il vient demander notre assistance.

« Or, une heureuse prérogative du chef suprême de la chrétienté, c'est d'aplanir la voie devant un fidèle amour, d'en écarter maint obstacle, mainte pierre d'achoppement. Et entre tous les peuples ce sont les Allemands qui en pareille matière nous donnent le plus de besogne. Par exemple, le comte de Gleichen arriva un beau jour de la Terre-Sainte à Rome avec une femme turque qu'il avait prise en mariage, encore bien que son épouse l'attendît chez lui. Encore maintenant les annales racontent l'embarras dans lequel il mit notre prédécesseur d'alors. De même le plus infortuné des chevaliers, le Tannhœuser, s'en vint dire : « Pape Urbain, pape Urbain, guéris le malade que la méchante Vénusine a retenu sept ans captif dans sa montagne ! » Aujourd'hui le cas est différent, il nous sourit bien davantage, et en outre il ne s'agit là d'aucun empêchement canonique, mais uniquement, si je suis bien informé, d'un léger scrupule du père de la demoiselle. Vous, monsieur Werner, vous m'avez bien servi. Mais à votre façon silencieuse et résignée de remplir

Digitized by Google

votre devoir, je lisais dans votre âme que, pareil à l'oiseau en cage, vous chantiez à contre-cœur. Souvent vous m'avez offert une démission que je refusais et qu'aujourd'hui encore je n'accepterais pas si l'usage permettait que le maître de la chapelle papale goûtât les joies du mariage. Mais vous le savez, à Rome il faut religieusement garder la tradition; Palestrina lui-même a dû pour ce motif passer à l'étranger.

« Je vous congédierai donc en vous maintenant ma faveur, et comme jadis le père de mademoiselle trouvait bien trop modeste le nom de Werner Kirchhof, moi, je vous nomme chevalier de ma cour. Ce n'est point votre désir, je le sais: celui que l'art a anobli regarde comme superflu de se parer d'un titre; mais mademoiselle trouvera peut-être plus convenable d'offrir sa main au marchese Camposanto [1] plutôt qu'au simple musicien Werner. En vertu de la toute puissance qui m'a été accordée de délier et de lier, je joins à présent vos mains et je vous fiance. Même pour un siècle sans amour, c'est une joie de voir un exemple de fidèle tendresse, et cet exemple, vous l'avez donné. Soyez donc heureux, et recevez ma bénédiction. »

Il dit; sa voix avait comme un accent attendri. Dans l'émotion de leur reconnaissance Werner et Marguerite s'agenouillèrent devant le Saint-Père; l'abbesse pleura tant que le gazon surpris regarda en l'air s'il ne tombait pas une pluie du ciel. Et ces larmes de l'abbesse servent de conclusion touchante à l'histoire du jeune musicien Werner et de la belle Marguerite.

Mais qui donc, à cette heure avancée du soir, traverse encore le Corso et se glisse dans une obscure ruelle latérale? C'est le fidèle cocher Antoine. Il a le cœur plein d'une joie triomphante, et pour donner à cette joie une expression

[1] *Camposanto* est la traduction italienne de l'allemand *Kirchhof*; les deux mots veulent dire « cimetière. »

Digitized by Google

convenable, il s'adresse au cabaret del Facchino. Il ne va pas, aujourd'hui, boire à la chopine le petit vin du crû; il boira aujourd'hui l'Orvieto, le Monte-Porzio que recèle une dame-jeanne entourée de paille tressée. Déjà retentit un fracas de carreaux cassés, de tessons volant en éclats, car chaque bouteille vide, il la lance avec dignité par la fenêtre. Bien qu'indigné de la présence de l'huile qui nage sur le vin comme font dans l'air les comètes, il boit avec enthousiasme, il boit, — et boit, le brave homme. Seulement dans une pause, tandis que l'hôtelier va lui chercher la sixième bouteille à la cave, il dit: « Réjouis-toi dans ton cœur, vieux cocher! Tu vas bientôt pouvoir harnacher tes chevaux, tu rouleras bientôt vers le pays! Au point de vue d'un cocher, cette Italie est un triste pays bien arriéré. De mauvaises routes, de gros péages, des écuries obscures, de l'avoine maigre, de grossiers chariots! — mes regards sont constamment blessés en voyant ces voitures que traînent deux buffles accouplés. Et pour améliorer cet état de choses, on manque ici de la condition essentielle, de la précieuse institution des valets d'auberge allemands. Oh! ceux-ci, comme je les regrette! Oh! comme je me réjouis de saluer de nouveau le premier homme que je verrai en tablier et en bonnet à houppe! — Vrai, je le serrerai dans mes bras, et je l'embrasserai. Retour, retour, ô surprise merveilleuse! Jamais je n'ai été aussi pénétré qu'à présent de l'importance de mes fonctions de cocher; fièrement au trot — et jamais voiturier italien ne rêva un trot pareil — je conduirai mes dames et monsieur Werner à travers Florence et Milan.

« Schaffhouse sera notre dernière étape; mais il faudra qu'un courrier parte aussitôt et qu'il mette tout en émoi dans la petite ville: « Apprêtez les bannières, mettez bonne charge aux canons, élevez un arc-de-triomphe! » Et le lendemain soir nous ferons notre entrée solennelle par la vieille porte, et du haut de mon siège mon fouet claquera glorieusement à faire trembler les vitres du Rathhaus, et j'entends

Digitized by Google

déjà le vieux baron qui demande avec humeur : « Que signifient ces décharges, ces cris de joie, ces bannières flottantes ? » Et de loin je lui crierai : « Le bonheur a visité notre maison, et voici qu'arrive un jeune couple... Monsieur, je vous amène vos enfants ! » Il faudra que personne n'oublie ce jour ! Afin qu'il se le rappelle, le chat Hiddigeigei sera régalé d'une bonne saucisse fumée d'Italie, et pour éterniser ce souvenir il faut que monsieur le maître d'école me fabrique une chanson bien troussée, peu m'importe qu'il m'en coûte même deux écus de Brabant ; et en finissant, la chanson devra dire :

« L'amour et la trompette
» Rendent beaucoup de bons services ;
» L'amour et la trompette
» Ont même conquis la main d'une noble dame.
» Puissent l'amour et la trompette
» Réussir à tous aussi bien
» Qu'à monsieur le trompette Werner
» A Sækkingen sur le Rhin ! »

J.-V. SCHEFFEL.

(Traduit par A. Vendel.)

---

*L'Administrateur-Gérant*,

A. ROUSSEAU.

Metz. — Typ. ROUSSEAU-PALLEZ.

Digitized by Google

Digitized by Google

# GŒTZ DE BERLICHINGEN

## DE GŒTHE

---

Dans cette modeste analyse que je me propose de faire d'une des œuvres les plus intéressantes de Gœthe, je me garderai bien de retracer la vie de cet homme qui fut sans contredit le plus grand poète de l'Allemagne et un des plus vastes génies des temps modernes; il me faudrait pour cela soulever un grand nombre de questions souvent agitées et controversées et non encore entièrement résolues sur son caractère, qui a été de tout temps l'objet d'éloges exagérés, comme aussi de critiques acerbes et injustes, sur sa rare intelligence, qui a été, de l'aveu de tous, le signe caractéristique de son génie, et qui, quoi qu'en aient dit ses adversaires, était aussi sympathique qu'avide, sur la part d'influence que Shakespeare, Linnée et Spinosa ont dû exercer sur le développement de son esprit, et qui se fait sentir partout, dans ses études sur la nature, dans ses opinions philosophiques et religieuses, comme dans ses conceptions poétiques, sur la mission qu'il paraît s'être imposée et qui consistait surtout à penser, à servir, par ses écrits plutôt que par des actes, la culture intellectuelle et morale de son pays et de son siècle. Je me bornerai à rappeler que cette vie, qui fut longue et bien remplie, se présente à nous comme un phénomène fort rare et presque exception-



Digitized by Google

nel dans l'histoire de la littérature. Gœthe s'est trouvé, dès sa première jeunesse, en pleine possession de la renommée, honoré, admiré de ses contemporains et courtisé par la fortune, et il a exercé sans interruption une suprématie à peine contestée et dont les attaques des partis religieux, politiques et littéraires, n'ont pu le dépouiller, tant elle était solidement établie.

Je n'entreprendrai point non plus de préciser l'inspiration fondamentale de ses œuvres, dans lesquelles apparaissent à un très haut degré les qualités éminentes d'un grand artiste, alliées à un sentiment inné de la couleur, de la forme, de l'image et à cette aspiration indéfinie vers l'idéal et les choses divines qui caractérisent tout particulièrement la poésie allemande, en même temps qu'à cette droite raison et à ce bon sens remarquable qu'il avait puisés aux sources de notre littérature, et qui ont imprimé à nos classiques du dix-septième siècle le sceau de l'universalité. L'auteur de *Faust,* ainsi que l'a fort bien dit M. Blaze, n'est pas de ceux dont la pensée puisse se résumer dans une formule. Gœthe, avec sa merveilleuse organisation, s'est essayé dans tous les genres, et il a réussi presque dans tous; il n'a cessé de mener de front les travaux littéraires et les recherches scientifiques, et comme Faust, sa création de prédilection, il aurait pu dire : « Philosophie, jurisprudence, médecine, théologie, j'ai tout approfondi avec une laborieuse ardeur. » Cependant il est un genre pour lequel il me semble avoir révélé une aptitude, j'oserais dire une vocation toute particulière, c'est le genre dramatique, vers lequel il se trouve porté comme d'instinct chaque fois qu'un événement de quelque gravité vient troubler la majestueuse sérénité de sa vie. Lorsque son inflexible génie a remporté une victoire douloureuse sur son cœur de jeune homme, lorsqu'il éprouve le besoin de réagir contre quelqu'une des idées qui agitent la société, ou quand, après avoir visité l'Italie, il se décide à rompre avec le romantisme qui

Digitized by Google

l'avait d'abord séduit, pour se rapprocher de l'antiquité et des traditions classiques, c'est presque toujours dans des drames qu'il verse en quelque sorte les émotions de son âme; il faut que ses pensées et ses sentiments prennent aussitôt un corps pour se répandre au dehors. Je dirai plus, ses descriptions de la nature et des hommes paraissent froides aussi longtemps qu'il ne trouve pas le moyen de s'y représenter lui-même, de prêter aux personnages qu'il met en scène ses propres sentiments et sa manière d'envisager les choses extérieures. Il nous le dit lui-même, et d'ailleurs ses admirateurs les plus sincères l'ont reconnu, ses écrits ne renferment peut-être pas une scène, pas un épisode qui ne soit basé sur quelqu'événement réel emprunté à sa propre vie. L'amour qu'il avait inspiré à la charmante fille de son hôte de Leipzig s'était éteint dans les larmes à la suite de querelles puériles, sans cesse renaissantes; Gœthe, désespérant de regagner ce cœur qu'il avait méconnu et blessé, exhala en quelque sorte ses regrets et son repentir dans un drame pastoral, le *Caprice de l'Amant*, production, du reste, assez fade et composée dans la manière du Tasse et de Guarini. Dans le drame de *Clavijo*, le personnage principal, esprit malade, inquiet, tour à tour généreux et lâche, c'est Gœthe lui-même, qui s'est dépeint avec une grande sévérité dans cette pièce pour expier ses torts envers la fille du pasteur de Sessenheim. Dans *Stella*, qui rappelle également un incident de la vie du poète pendant son séjour en Alsace, ce Fernando partagé entre deux sœurs qui l'aiment, coupable envers toutes les deux, et qui se tue pour échapper à ses remords, c'est encore Gœthe, qui s'était trouvé, dit-on, dans une situation semblable, dont le souvenir lui pesait comme un remords; seulement il est à regretter que cette aventure, parfaitement innocente au fond, ait été dénaturée de la sorte, et que les situations y soient immorales au point de compromettre le mérite des détails. Quant à la jolie petite comédie, qui a pour titre *le*

Digitized by Google

*Frère et la Sœur,* on sait qu'elle fut inspirée à Gœthe par une passion momentanée pour Mme de Stein. Il s'était proposé également de reproduire dans un drame les divers incidents de ses relations romanesques avec Charlotte, la fiancée de Kestner, mais l'œuvre qu'il composa sous l'empire des sentiments qui l'agitaient alors et des souvenirs qui s'y rattachaient, fut plus qu'un drame, ce fut le roman de Werther, dont le succès fut immense et qui eut le privilége singulier de passionner la société européenne. Il en est de même des divers incidents racontés dans *Wilhelm Meister;* tous passent avec raison pour des histoires vraies, empruntées à la vie de l'auteur. Il y a plus, les sombres forêts du Hartz, les cîmes des Alpes, si belles et si splendides dans la saison d'hiver, les lacs gracieux de la Lombardie, le golfe de Naples avec ses beautés éclatantes, la marche d'une armée qui vient de pénétrer sur le sol ennemi, les vicissitudes et les péripéties d'un siége, et tant d'autres images poétiques que nul n'a mieux décrites que lui, perdent une grande partie de leur charme pour quiconque n'a pas appris à se familiariser avec la manière de Gœthe et à partager les sensations qu'il a dû éprouver en les traçant. On l'a dit avec raison, sa poésie, c'est lui-même. Gœtz, Werther, Clavijo, Fernando, Torquato Tasso, Faust enfin, c'est toujours Gœthe, c'est toujours le poète qui transforme en figures vivantes les impressions successives de son âme [1].

Au moment où les amis de Gœthe commençaient déjà à redouter pour lui les dangers d'un repos presque stérile au

[1] Wieland a fait la même remarque : « Le trait spécial, dit-il, qui le distingue en ceci d'Homère et de Shakespeare, dans son *Voyage en Suisse* comme dans presque toutes ses œuvres, c'est le moi, le *ille ego* présent partout, quoiqu'il lui ménage une place sans ostentation et avec une rare habileté ». Gœthe n'était pas sans s'apercevoir de cette tendance de son esprit; il disait à Eckermann : « Mes productions ne peuvent jamais devenir populaires ; elles n'ont pas été écrites pour la multitude, mais seulement pour es individus qui me ressemblent. »

Digitized by Google

milieu des amusements frivoles d'une petite cour d'Allemagne, il fut tout à coup rappelé à sa première activité littéraire par un voyage qu'il fit en Italie, et ce réveil s'annonça surtout par des chefs-d'œuvre dramatiques. C'est à Florence, sous les frais ombrages des Cascines, qu'il écrivit les plus belles scènes de son *Torquato Tasso;* c'est à Rome, au milieu des souvenirs splendides de l'antiquité, qu'il retoucha et acheva son *Iphigénie*, une des plus belles pages de l'art moderne. Tout un cortége de poétiques figures, ébauchées dans son imagination, Faust, Egmont, Nausikaa, Wilhelm Meister, l'accompagnaient partout au milieu des enchantements de Venise, de Naples et de la Sicile [1]. C'est aussi à peu près à cette même époque, où il entreprenait ce voyage qui inaugura ce qu'on pourrait appeler la *seconde manière*, que Gœthe, s'appropriant la fable de Prométhée, et façonnant à sa taille le vêtement de cet audacieux fils de la terre, se mit à composer un drame destiné à reproduire la bizarre situation du Titan créateur vis-à-vis de Jupiter au moment où ce dieu vient de fonder une troisième dynastie céleste. L'unique fragment qui existe de cette œuvre remarquable est un chef-d'œuvre, qui fait vivement regretter que l'auteur n'ait pu se résoudre à y mettre la dernière main. Chose remarquable! chaque fois que Gœthe s'est proposé de mettre sur la scène quelqu'une de ces puissantes individualités qui ont remué le monde par l'idée ou par la gloire, Socrate, J. César, Mahomet, il n'est jamais arrivé à achever le travail commencé. Étaient-ce le calme et le recueillement nécessaires qui lui manquaient, ou bien de tels sujets n'allaient-ils pas à sa nature?

La révolution française, au moment où elle éclata, vint troubler d'une manière désagréable les douces préoccupations

[1] Il est à remarquer que c'est aussi à Rome, dans la villa Borghèse, une des villas les plus ravissantes de l'Italie, qu'il composa la fameuse scène des sorcières de son *Faust*.

Digitized by Google

d'art et de science que Gœthe avait rapportées de son voyage en Italie. Tandis que les esprits les plus éminents de l'Allemagne, Klopstock, Schiller, les frères Humbold et d'autres encore s'associaient franchement aux espérances de nos pères, l'auteur de Gœtz de Berlichingen s'obstina à ne voir dans cette crise sociale, qui devait transformer les sociétés modernes, qu'une explosion fortuite des passions humaines, c'est à peine s'il fait entendre quelques paroles d'encouragement où la résignation ressemble à de l'égoïsme : « Que notre courage, ô Dorothée, soit d'autant plus ferme au milieu de l'ébranlement universel ! Nous voulons nous maintenir et continuer à vivre, nous maintenir énergiquement et défendre avec vigueur nos belles propriétés.[1] » C'est encore dans des drames qu'il s'appliqua à combattre, et même à parodier notre sublime mouvement de 1789 et les sentiments qui passionnaient alors la France et l'Europe entière ; mais, j'ai hâte de le dire, les productions dramatiques qui appartiennent à cette phase si peu glorieuse de son activité littéraire, le *Grand Cophte*, le *Citoyen général*, les *Exaltés*, sont sans contredit ce qu'il a fait de plus médiocre. L'inspiration toute juvénile qui lui avait dicté Gœtz de Berlichingen l'avait fui sans retour, et le poète qui avait su retracer avec des traits si vigoureux la grande révolution du seizième siècle, ne voyait plus désormais dans les catastrophes de l'histoire que l'occasion d'analyses et de rêveries abstraites.

Une des périodes les plus fécondes de la vie de Gœthe, pour ce qui concerne ses productions dramatiques, a été bien certainement celle qui fut illustrée par ses relations d'amitié avec Schiller. Ce qui a lieu d'étonner, c'est que ce fut à la suite d'un entretien purement philosophique sur la transformation des plantes que naquit cette liaison intime des deux poètes, si profitable à l'un et à l'autre, si glorieuse

[1] Paroles finales du poème-idylle *Hermann et Dorothée*.

Digitized by Google

pour les lettres allemandes. Gœthe, on le sait, se montra d'abord peu favorablement disposé à l'égard de Schiller, qu'il accusait d'avoir répandu à flots sur l'Allemagne « un déluge de paradoxes sociaux et dramatiques », dont il s'efforçait lui-même d'arrêter le cours. Le succès inouï qu'avaient obtenu les *Brigands* et la *Conjuration de Fiesque* l'avait surtout exaspéré. Ces drames lui apparurent tout d'abord comme les spectres de ses rêveries d'une autre époque de sa vie; il crut y découvrir le souvenir gênant d'une crise qu'il avait traversée, et dont il espérait s'être affranchi pour toujours. Entièrement guéri des émotions ardentes, il n'aimait plus dans la poésie que le calme de la pensée et la pureté de la forme ; tout entier aux principes qu'il avait puisés en Italie, il avait espéré entraîner l'Allemagne à sa suite dans les régions supérieures de l'art, et voilà que le public sur lequel il avait compté lui faisait brusquement défaut pour se précipiter sur les pas de ses imitateurs les plus extravagants. Il avait offert à ses compatriotes la calme et idéale beauté d'une Iphigénie, le pur et éclatant héroïsme d'un Egmont, et l'on préférait à ces compositions l'Ardinghello d'Heinse et le Carl Moor de Schiller !

On comprend que Gœthe, dans une telle disposition d'esprit, se soit tout d'abord appliqué à déjouer les efforts tentés par ses amis pour le rapprocher de Schiller. L'auteur des *Brigands* ne se faisait, au reste, aucune illusion à cet égard ; il lui arriva plus d'une fois, dans ses lettres à Koerner, de se plaindre de la grande indifférence de Gœthe, même envers ses meilleurs amis. Il va même jusqu'à déclarer qu'il éprouve pour cet homme « un mélange de haine et d'amour assez semblable à celui que Cassius et Brutus ont dû ressentir pour César. » Il souffre d'avoir à le rencontrer si souvent sur son chemin, comme s'il n'était là que pour lui rappeler combien sa destinée a été pénible et tourmentée. Il y a dans ces épanchements intimes comme un sentiment de dépit, je dirai presque d'envie, qui perce à travers cette teinte de

Digitized by Google

tristesse qui les caractérise; en ferons-nous un crime à Schiller? Non certes, car c'est un spectacle à la fois beau et attristant que celui de ce poète toujours aux prises avec l'impérieuse réalité, et forcé, pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, d'entreprendre des travaux qui répugnaient à ses goûts, tandis que Gœthe ne connut jamais la pauvreté, et que, durant sa longue et brillante carrière, il ne cessa de posséder loisirs, aisance et considération. Comment pourrait-on avoir l'idée de le critiquer, voire même de l'accuser, lorsqu'on voit cette haute intelligence, emprisonnée dans un corps rebelle et faisant des efforts surhumains pour imposer à de frêles organes le pesant fardeau du travail nocturne, les ébranlements de l'inspiration et les soucis rongeurs de l'amour paternel?

Schiller est une nature beaucoup plus allemande, a dit avec raison un critique distingué[1]: nature exaltée et féconde, ouverte à toutes les émotions sincères et généreuses; les idées l'emportent, il ne sait pas leur résister. Il chante un hymne sans fin, pendant lequel toutes ses sensations prennent forme, presque sans qu'il s'aperçoive du travail de la création. Voici venir Thécla, Piccolomini, Guillaume Tell, Don Carlos, la Vierge d'Orléans, toutes ses idées d'amour, de liberté, de gloire. Ce sont les larmes de Schiller qui tremblent aux paupières de Thécla; c'est la voix de Schiller qui sort de la poitrine de Jeanne d'Arc en extase ou de celle du fils de Philippe II en proie à une passion qui lui sera funeste. A force de lyrisme la vérité manque. Les caractères de Schiller sont tous faits à son image; quand vous les contemplez ne vous semble-t-il pas qu'ils ont conservé quelque chose de son profil mélancolique et doux? L'amour déborde de son cœur ainsi que d'un vase trop plein; un besoin incessant d'expansion le travaille et l'agite. Toutes les choses grandes et pures l'attirent vers elles; chez

[1] M. H. Blaze dans son introduction à la traduction de *Faust*.

Digitized by Google

lui, pour le dire en un mot, l'homme domine l'artiste. Gœthe, au contraire, semble se retirer sur les hauteurs de son génie pour contempler de là l'humanité.

Schiller n'abdique rien de son humanité ; il vit en époux, en poète, en citoyen, tantôt perdu dans le ciel des idées, tantôt redescendu sur la terre, environné d'affections et de réalités heureuses ; il aime, il chante, il prie, il se passionne imprudemment ; il arrive souvent que, dans la fièvre de l'inspiration, il cesse tout à coup d'être un poète vis-à-vis de son œuvre, pour devenir un homme en présence de la société et aux prises avec elle. Parmi les caractères dont il s'entoure, il n'affectionne et ne relève que ceux dont la nature exaltée et loyale convient à sa propre nature, oubliant les autres qu'il laisse à tort dans l'ombre ; de là un enthousiasme constant qui l'entraîne fort souvent loin des sentiers de l'observation véritable, à laquelle Gœthe, au contraire, reste toujours fidèle. On peut dire de Schiller qu'il est tout entier dans son œuvre, de Gœthe, qu'il est en dehors d'elle, qu'il plane au-dessus d'elle et la dépasse de toute la hauteur de son intelligence.

Et cependant ces deux hommes, si différents de caractères et de tendances, restèrent unis par des liens indissolubles. Rien de plus touchant assurément que la sollicitude toute fraternelle avec laquelle Gœthe, déjà célèbre, met son ami en garde contre l'erreur, le défend contre les attaques malveillantes, frappe avec lui sur les mauvais critiques, sur les sots et les *philistins*. La popularité de Schiller éclipsa un instant celle de Gœthe, et cependant l'auteur de *Faust* parut jouir des succès de son ami comme des siens propres. La mort seule put rompre une amitié si pure, dont l'histoire des lettres n'offre pas, que je sache, un second exemple. « La moitié de mon être m'a été ravie », sécria Gœthe, lorsque, malade lui-même, il eut deviné au silence de ses amis la fatale nouvelle. Ce que le frère aîné pouvait donner au poète plus jeune, le calme et la maturité, celui-ci l'accepta avec

Digitized by Google

reconnaissance, et si Schiller ne pouvait en retour agir au même degré sur la haute intelligence de Gœthe, il lui communiqua du moins la sympathie et l'impulsion; il l'excita à produire et surtout à achever ce qui était resté jusqu'alors à l'état d'ébauches, et, l'arrachant aux recherches scientifiques qui un instant faillirent l'absorber entièrement, il le rendit au culte des lettres et principalement à la poésie dramatique. La tragédie d'*Egmont*, remaniée par lui, obtint un immense succès sur la scène de Weimar, grâce surtout à la coopération d'Iffland qui s'était chargé du rôle principal. L'effet prodigieux que produisit peu de temps après la représentation du *Wallenstein* de Schiller ne fit que stimuler encore davantage l'activité dramatique de Gœthe, et les deux amis, unissant leurs efforts, s'appliquèrent tout particulièrement à doter le théâtre de Weimar, dont la direction leur avait été abandonnée, d'une abondante provision de pièces à effet, parmi lesquelles il convient de citer en première ligne *Phèdre*, *Tancrède* et *Mahomet* qu'ils empruntèrent à notre scène classique. Gœthe, resté seul après la mort de Schiller, n'en continua pas moins, même après qu'il eut donné avec un certain éclat sa démission de directeur et jusqu'au terme de sa longue et laborieuse carrière, de méditer de nouveaux sujets de drames.

Mais ce qui est à mes yeux le signe le plus certain de ce que j'ai appelé la vocation dramatique de Gœthe, c'est qu'il travailla pendant presque toute sa vie [1] à son œuvre capitale qui n'est au fond qu'une œuvre dramatique. *Faust* est assurément une production défectueuse au point de vue de l'art, et l'on aurait bien tort de vouloir y chercher une unité impossible dans un travail composé à de si longs intervalles et dans des dispositions si diverses. Mais, outre qu'elle renferme mille beautés de détail, et que le génie a pu seul

[1] Les premières scènes furent publiées en 1790, le *Faust* complet en 1807 et la deuxième partie en 1831.

Digitized by Google

la concevoir et l'exécuter, elle offre encore à la critique un attrait singulier, puisqu'elle contient une image complète du poète, Gœthe à vingt ans, généreux, passionné, romantique, inspiré de Shakespeare, obéissant à toutes les impulsions de son cœur; puis Gœthe à son retour d'Italie, amoureux de l'art antique, amoureux surtout du calme et de la sérénité; puis enfin Gœthe cherchant l'éclectisme universel, unissant la poésie et la science, s'efforçant d'accorder les défenseurs de l'art antique avec les partisans de l'inspiration moderne, jouissant de toutes ses richesses et surtout de l'harmonie de ses facultés.

La tragédie, dont je me suis proposé d'esquisser le contenu, n'est certes point le chef-d'œuvre de Gœthe; comme production dramatique, *Egmont,* que Mme de Staël a glorifié peut-être avec un peu trop d'empressement comme la plus belle tragédie de ce poète, l'emporte évidemment sur Gœtz de Berlichingen, quoique des critiques allemands fort compétents s'accordent à y signaler des disparates de ton qui nuisent à l'harmonie de l'ensemble. Ce qui m'a décidé à m'arrêter à ce drame historique, qui fut le premier grand ouvrage de Gœthe et l'un de plus importants qu'il a écrits, c'est qu'il a été comme une révélation de son génie, et que le succès qu'il obtint fut un des événements littéraires les plus considérables du dix-huitième siècle. De plus, l'action qui s'y déroule dans une suite de scènes et d'épisodes que des critiques éminents voudraient voir liés d'une façon plus étroite, appartient à une des époques les plus remarquables de l'histoire de l'Allemagne, véritable époque de transition, où un nouvel ordre de choses tend de plus en plus à se substituer à l'ancien dans la science, dans la politique et dans la religion. Mais il est un autre motif encore qui m'a déterminé à étudier cette œuvre, où la hardiesse des idées, la profondeur des vues et la vigueur naturelle du style révélèrent du premier coup un écrivain de premier ordre, c'est qu'elle peut-être considérée en partie comme un produit,

Digitized by Google

comme un fruit strasbourgeois. Je n'ai, je crois, pas besoin de rappeler combien furent fécondes pour le poète qui nous occupe les années qu'il a passées dans cette ville, où des amis dignes de lui, Herder, Wagner, Salzmann, Jung Stilling, Lersen, partageaient et multipliaient ses émotions, et où, sous la direction du premier, la Bible, Shakespeare, l'art allemand du moyen âge prirent tout à coup à ses yeux une signification inattendue. Toutes les idées qu'Herder, dont, au comble de la renommée, il se souvenait encore avec amour et reconnaissance, avait éveillées en lui, toutes les inspirations tumultueuses qui avaient agité son cœur jusqu'alors prirent un corps dans cette œuvre puissante.

Quatre ou cinq ans auparavant, lorsqu'il était encore à Leipzig, rivé à nos classiques et à leurs fades imitateurs, Gœthe n'eût sans doute pas disposé son drame sur un tel plan; mais depuis ce temps il avait lu et relu Shakespeare, « ce maître des maîtres, » et s'était aperçu pour la première fois « qu'il avait des pieds et des mains. » Nous possédons un curieux document de la transformation qui s'était alors opérée dans sa manière de voir, c'est le discours qu'il adressa peu de temps après son retour dans la maison paternelle au club shakespearien de Strasbourg; il rappelle par sa forme et par ses allures enthousiastes et martiales un autre manifeste célèbre dans notre littérature, celui de Joachim Dubellay, au seizième siècle, et pourrait rappeler également à maints littérateurs français du dix-neuvième siècle leurs propres sentiments, alors qu'au même âge que Gœthe, la tête en feu et le cœur ému, ils couraient s'enrôler sous la bannière du romantisme, déployée par V. Hugo, et sur les plis de laquelle l'auteur de Cromwell avait inscrit pour devise ces trois mots magiques: la Bible, Homère, Shakespeare.

L'Allemagne n'offrait alors que les premières lueurs d'une littérature vraiment nationale. Le poète puisait rarement ses sujets dans l'histoire de son pays et sa poésie dans son cœur; on avait recours à la Grèce, à Rome, à la France,

Digitized by Google

à tout excepté aux mœurs et aux idées véritablement allemandes. On voulait avoir des satyres dans le goût de Boileau, des odes ronflantes et des allégories mythologiques à la façon de J.-B. Rousseau, des comédies comme celles de Goldoni. Quant au drame, il se trouvait dans une situation encore plus désespérée, car la critique semblait redoubler d'efforts pour entourer d'une triple muraille aristotélique le héros des Alexandrins, et si celui-ci se hasardait parfois à faire une sortie hors de ses retranchements, c'était toujours avec une démarche grave et compassée, avec le glaive d'Hippolyte au côté et la grande perruque de Gottsched sur la tête. Lessing avait, il est vrai, porté un coup mortel à cette dramaturgie fausse et bâtarde; mais si l'on jouait, au milieu des applaudissements, *Mina de Barnhelm* et *Emilia Galotti*, on n'en continuait pas moins d'accueillir avec une faveur marquée les fades et niaises imitations que le dix-huitième siècle avait jetées et amoncelées sur la scène allemande.

Gœthe, avec son premier drame, trancha la question avec autorité; il se mit à la tête de la jeunesse contemporaine et lui dit : « Regardez ce que Lessing a tenté; voilà le chemin! » Il pouvait dire aussi avec tout autant de raison : « Regardez ce que j'ai fait et suivez-moi! » Car *Gœtz de Berlichingen* était une œuvre dont l'Allemagne avait le droit d'être fière, une œuvre prise dans ses archives nationales, construite sur un plan large, forte, variée, naturellement sentie, historiquement traitée et surtout vraie. Aussi décida-t-elle le triomphe de la nouvelle ère inaugurée par Lessing. Elle entraîna à sa suite tout un parti d'hommes de cœur, dévoués sincèrement à l'œuvre de régénération poétique de l'Allemagne. Mais à côté des éloges enthousiastes dont elle fut l'objet, les critiques les plus amères ne lui manquèrent pas. Herder lui-même, consulté par son ami, accueillit avec des paroles moqueuses cette peinture un peu désordonnée du seizième siècle; c'est que ce noble esprit, qui comprenait si bien la grandeur de l'épopée, n'appréciait guère les

Digitized by Google

conditions du drame. Frédéric II n'y vit « qu'une imitation détestable des mauvaises pièces anglaises », et la trouva « pleine de dégoûtantes platitudes »; mais on comprend que cette pièce, où la nation allemande croyait retrouver de précieuses réminiscences de sa virile jeunesse, n'ait pu plaire à ce roi qui avait reçu une culture toute française. Elle eut un succès retentissant, et cependant, il faut le dire, ce succès lui-même eut aussi son mauvais côté; la plupart de ceux qui l'accueillirent avec le plus d'empressement n'étaient non plus dans les conditions désirables pour l'apprécier, puisqu'elle contribua tout particulièrement à flatter et à propager le penchant de l'époque pour les drames et les romans de chevalerie, œuvres sans goût et réellement détestables. La nation n'eut rien de mieux à offrir en retour à son grand poète que des misères d'un rang aussi infime. Ce qu'elle aurait dû lui offrir en retour c'eût été un drame national, mais un drame national dans la vraie acception de ce mot; or, cette œuvre-là, l'Allemagne est encore à l'attendre.

On a prétendu que Gœthe avait déjà conçu à Strasbourg même le plan de ce drame; mais cette opinion, qui repose en grande partie sur une erreur de date, ne paraît guère admissible. [1] Il est vrai que dans cette ville une lumière toute nouvelle avait éclairé tout à coup à ses yeux les immenses domaines de la littérature, et lui avait fait entrevoir, par une sorte d'intuition, des horizons qu'il avait à peine soupçonnés jusqu'alors. De plus, il s'y était occupé avec ardeur de l'histoire de son pays, et ses études avaient eu plus particulièrement pour objet les luttes de l'esprit féodal aux prises avec les progrès de la société moderne, et surtout les persécutions exercées sous le règne de Maximilien, à la suite de l'édit de pacification, contre les seigneurs qui avaient jusqu'alors bénéficié largement du droit du plus fort et empiété

[1] Une lettre écrite en 1773 a été attribuée à l'année 1771.

Digitized by Google

impunément sur l'autorité du suzerain. Mais cet enthousiasme du poète pour son héros n'a pu naître, il nous le dit lui-même, qu'après la lecture de Gœtz de Berlichingen; or, à l'entendre, cette lecture fut en quelque sorte un pur effet du hasard, peu de temps après qu'il eut quitté Strasbourg. D'ailleurs, à peine s'est-il emparé de son sujet, qu'il écrit à Saltzmann la lettre suivante : « Vous me connaissez à fond; cependant je juge que vous ne devinez pas le motif qui me pousse à vous écrire. Il s'agit d'une passion, mais d'une passion tout à fait inattendue; vous savez combien une seule a le pouvoir de m'absorber au point de me faire oublier le soleil, la lune et tous les astres du firmament; je ne saurais vivre sans avoir une passion au cœur, vous le savez vous-même, et, coûte que coûte, il faut que je m'y laisse aller. Mais, cette fois, il n'y a point de conséquences à redouter; tout mon génie est comme suspendu à une tâche que je viens de m'imposer, et qui m'a fait oublier Shakespeare, Homère et tout au monde. Je suis occupé en ce moment à mettre sur la scène un des plus nobles enfants de l'Allemagne; je veux arracher à l'oubli la mémoire d'un preux chevalier, homme de bien s'il en fut. Je trouve dans ce travail une distraction salutaire..... Les regrets qui me consument depuis qu'il m'a fallu rompre des relations aussi douces que l'étaient celles que je m'étais créées à Strasbourg, seraient par trop cuisants si je ne pouvais concentrer sur un sujet intéressant toutes les forces qui sont en moi.....» Je le demande, si Gœthe eût déjà conçu à Strasbourg le plan de son drame, ce plan aurait-il pu être encore un secret pour Salzmann, son ami, son confident? Je ne le pense pas; mais il est une chose qui paraît certaine, c'est qu'en y travaillant il a laissé plus d'une fois errer ses pensées sur notre merveilleuse cathédrale, sur notre belle et riche Alsace, sur les amis qu'il y avait laissés, et sans doute aussi autour du modeste presbytère qui venait d'être témoin d'une douloureuse idylle. Une des plus nobles figures du drame, après celle de Gœtz, portera le nom de

Digitized by Google

Lersen, d'un ami qu'il a connu à Strasbourg, et dont il avait su apprécier le caractère solide et le sincère attachement.

Je crois l'avoir déjà dit, l'époque à laquelle Gœthe a emprunté l'action de son drame est une époque presque unique dans l'histoire de l'Allemagne. Avant que la maison d'Autriche fût remontée sur le trône impérial avec Albert II, et principalement sous les empereurs de la maison de Luxembourg-Bohême, le Saint-Empire romain, vaste corps composé d'États si divers, de principautés indépendantes, de domaines ecclésiastiques et de républiques commerçantes, avait été en proie à une véritable anarchie ; ce n'étaient que troubles, discordes, guerres sans cesse renaissantes voisins contre voisins, seigneurs contre seigneurs, villes contre villes. Les électeurs ne pouvaient se résoudre à se reconnaître les inférieurs d'un empereur qui tenait de leurs votes son droit et ses pouvoirs, et, de son côté, l'empereur, qui n'aurait dû être que le fidèle exécuteur des volontés de la diète, le premier gardien des libertés germaniques, n'était que trop disposé à porter la main sur des priviléges qu'il avait juré de défendre et de maintenir. Dans les dernières années du règne de Frédéric III, qui avait été sur le point d'être déposé par les électeurs, l'Allemagne, devenue plus calme, avait compris le besoin de réformer sa constitution politique, et elle y était parvenue en partie sous le règne de Maximilien Ier. Mais ces efforts constants de l'empire pour arriver à une organisation régulière avaient mécontenté bon nombre de princes et de seigneurs, qui s'étaient habitués à ne relever que d'eux-mêmes, et à voir dans cette espèce d'anarchie une liberté qu'ils prétendaient maintenant défendre contre ce qu'ils appelaient des empiétements et des usurpations. Gœthe, avec la faculté d'assimilation qui le distinguait, a su tirer des mémoires d'un simple chevalier de la Franconie, production, du reste, assez médiocre, un tableau fidèle et plein de vie de ce seizième siècle, si remar-

Digitized by Google

quable à tant d'égards. Son *Gœtz de Berlichingen* résume admirablement la lutte suprême de la chevalerie aux prises avec le nouvel ordre politique, avec l'État réglé et discipliné, tel que l'ont créé les temps modernes. Aussi la nation allemande s'est-elle reconnue tout d'abord dans les principales figures de ce drame; elle a senti qu'elle se trouvait en présence de ses ancêtres eux-mêmes et non point d'être fictifs, produit de l'imagination du poète, et que ces mêmes personnages, qui venaient d'être animés d'un souffle de vie par ce nouveau Prométhée, étaient bien réellement les hommes d'élite auxquels elle prend plaisir comme à sa propre vie, de même que plusieurs siècles auparavant elle avait pris plaisir aux rois et aux héros de l'épopée populaire.

Le principal personnage de la pièce qui nous occupe est un chevalier allemand qui, dans les guerres privées que l'édit de pacification n'a pu faire cesser entièrement, entre successivement au service du margrave de Baireuth et de l'électeur de Bavière; il perd, au siége de Landshut, une de ses mains qu'un mécanicien remplace habilement par une main de fer à ressorts, avec laquelle il peut continuer de se battre comme par le passé. Ensuite il prend parti pour le duc Ulrich de Wurtemberg contre la ligue de Souabe et est fait prisonnier. Plus tard, les paysans révoltés s'emparent de sa personne et le contraignent de se mettre à leur tête. Arrêté peu de temps après, il promet par serment de passer le reste de ses jours dans une complète inaction, et il profite de ses loisirs forcés pour écrire ses mémoires. C'est avec l'aide de ce canevas historique bien simple que Gœthe a entrepris de nous dépeindre l'Allemagne au moment même où le système du moyen âge se dissout. Dans la ruine des vieilles mœurs, au milieu de cette anarchie morale et politique, un homme, un chevalier, le dernier chevalier de la féodale Allemagne, ose se lever encore pour le droit et la justice. Sa vie est une suite non interrompue de luttes con-



Digitized by Google

tinuelles, d'agressions généreuses et de nobles résistances, une vie ennemie de toute prétention injuste et dévouée à tous les sentiments honnêtes. Peu lui importe que de nouveaux intérêts soient nés ; l'honneur parle, il suffit. Sous cette rude écorce, quelle noblesse de sentiments, quelle puissance de sensibilité ! Quoi de plus profond et en même temps de plus vrai et de plus touchant que son attachement pour sa fidèle compagne qui le comprend si bien ! Quelle délicatesse dans son affection pour sa sœur Marie, à laquelle il désire si vivement aplanir les sentiers de la vie ! Avez-vous remarqué ces regards pleins d'une tendre sollicitude qu'il laisse tomber sur son fils, enfant charmant, dont sa tante paraît s'être réservé l'éducation? Et cependant il prévoit que ce fils, le seul que Dieu lui a donné, ne marchera pas sur ses traces et qu'il préférera un jour les paisibles travaux du foyer domestique ou du cloître aux rudes labeurs et aux sanglantes péripéties du champ de bataille. Son cœur est accessible aux charmes de l'amitié ; il aime encore Weislingen, le compagnon de ses jeunes années, malgré ses torts, malgré ses vices ; la trahison de cet homme lui causera un mortel chagrin. Il aime de tout son cœur l'empereur qui lui veut du bien, et son plus grand désir serait de lui offrir ses services. Mais il souffre de voir ce monarque si mal conseillé, entouré constamment de princes intrigants et ambitieux, qui profitent de toute occasion pour amoindrir sa puissance et compromettre, avec sa dignité, la tranquillité de l'Allemagne. Son vœu le plus ardent est de voir s'élever un empire fort et puissant, où la justice et la liberté régneront sans partage. Et c'est parce qu'il a reconnu que princes, villes et seigneurs ne se sont ligués que pour accroître leur puissance au détriment des faibles et des petits, qu'on le voit accourir avec ses compagnons partout où un opprimé jette un cri de détresse. Seul contre tout un monde, que pourra faire ce don Quichotte sublime? Témoin intéressé de la décadence d'un ordre de choses dont il ne

Digitized by Google

peut soutenir les débris, il veut agir en chevalier, et il n'y a déjà plus de chevalerie. Son exaltation inspirée par l'honneur mettra son honneur en péril; il deviendra le chef de ces paysans qui ont souillé de sang une cause juste; le loyal chevalier passera pour un rebelle; il sera calomnié, condamné, flétri. Voilà le tragique intérêt de cette peinture faite de main de maître.

Gœthe nous a laissé deux rédactions différentes de son *Gœtz de Berlichingen;* la première, qui a fondé sa réputation, est la chronique elle-même, prise dans ce qu'elle a de plus saillant, conçue daus un harmonieux ensemble, dialoguée, dramatisée; c'est une délicieuse étude du moyen âge, une œuvre charmante à la lecture. La seconde, destinée à la scène, a été mise dans des bornes plus étroites. Quelques scènes, que l'on regrette à la lecture, ont été supprimées; ainsi la scène charmante où le petit Carl s'entretient si naïvement avec sa mère et sa tante, celle du repas chez l'évêque de Bamberg, et celle où Sickingen demande la main de Marie de Berlichingen. D'autres ont été modifiées, ainsi la scène du tribunal secret, et cette autre où Gœtz traite avec les paysans révoltés. Quelques caractères, en outre, ont été réduits et simplifiés, ceux de Weislingen et d'Adélaïde. Mais le fond est resté le même dans les deux compositions, et ce que l'on admire le plus, dans l'une comme dans l'autre, c'est l'art avec lequel Gœthe a su produire un drame si intéressant, tout en se tenant scrupuleusement attaché aux détails historiques fournis par les mémoires. Ce sont les mêmes personnages, les mêmes caractères, les mêmes circonstances, parfois aussi les paroles mêmes de Gœtz. Il a ennobli son modèle, mais sans le dénaturer; il a représenté Gœtz et ceux qui l'entourent avec une main plus ferme, un burin plus habile, mais au fond il les a peints avec une grande fidélité. La seconde rédaction est sans aucun doute plus ferme, plus compacte; les événements y sont mieux reliés ensemble, les personnages y sont

Digitized by Google

plus en relief. Mais, pour mon compte, je relirai toujours de préférence le premier travail de Gœthe, car j'y retrouve plus d'espace, de mouvement et de fraîcheur.

Dans cette action, à la fois historique et éminemment dramatique, il est un point essentiel qui me paraît être le nœud même de l'intrigue, c'est la haine obstinée dont Gœtz est l'objet de la part de la ligue de Souabe. Les membres de cette ligue, princes séculiers et ecclésiastiques, ne cessent d'en appeler au droit, à la loi, à l'autorité de l'empereur; mais derrière ces mots pompeux et ces grands principes s'abritent presque toujours des desseins ambitieux, des rancunes privées, égoïstes, des machinations perfides. Ce n'est partout qu'astuce, dissimulation, déloyauté, et il est évident qu'un loyal chevalier tel que Gœtz devra nécessairement succomber sous les coups de pareils adversaires.

Pour dépeindre cette lutte avec des couleurs convenables, l'auteur n'avait que faire de la longue inaction de son héros après la part qu'il avait prise à la révolte des paysans, ni de ses campagnes en Autriche et en Champagne, telles qu'elles sont racontées dans les mémoires. Il lui importait, au contraire, de le montrer succombant sous les embûches dressées par ses ennemis, avec la conviction inébranlable que le temps de la perfidie approche « et qu'il laisse ceux qu'il aime au milieu d'un monde corrompu. » Mais c'est là, dira-t-on, une licence par trop grande! Pourquoi trop grande? Schiller ne nous montre-t-il pas la vierge d'Orléans rendant son âme à Dieu sur un champ de bataille, ensevelie en quelque sorte sous les trophées de sa dernière victoire? Cette licence a-t-elle nui au succès de son drame? Et puis y a-t-il de l'invraisemblance dans la manière dont Gœtz termine sa vie agitée? Non, certes; dès lors le droit du poète ne saurait être contesté. Il fallait que le loyal chevalier mourût en quelque sorte des blessures qu'il avait reçues dans la lutte; qu'il ne survécût pas à la catastrophe définitive qui, en paralysant son activité, avait navré son âme et brisé ses forces.

Digitized by Google

Il fallait, en outre, imprimer à l'action un développement, une marche plus rapide; aussi le poète a-t-il cru devoir diminuer l'intervalle de temps qui s'est écoulé entre les deux captivités de son héros, et rattacher la première à la lutte qu'il eut à soutenir contre ceux de Nuremberg. En rappelant les services que Gœtz avait rendus au duc de Wurtemberg, il n'aurait fait que ralentir et compliquer inutilement cette action. Ce n'est donc pas à Moeckmühl, ainsi que le disent les mémoires, mais dans son propre château que Gœtz est assiégé par les troupes de l'empire. Mais alors pourquoi dans le château de Jaxthausen, demandera-t-on, et non dans celui de Hornberg, la résidence de Gœtz? L'intention du poète est, ce me semble, facile à saisir : indépendamment de l'intérêt bien plus dramatique que devait exciter la prise du château héréditaire des Berlichingen, il importait à Gœthe de représenter son héros, qui, d'après les témoignages historiques, eut plusieurs frères dont il était le cadet, comme l'unique et dernier rejeton de cette noble famille, privé des alliés naturels qui auraient pu lui venir en aide au moment où son sort allait se décider. Nous savons, en outre, par les mémoires que Gœtz eut plusieurs enfants; mais le poète, après le portrait qu'il avait tracé de son héros, ne pouvait le représenter comme le chef d'une lignée nombreuse; il fallait, et l'intérêt dramatique le voulait ainsi, que sa race descendît tout entière avec lui dans la tombe; son fils unique devait chercher la paix et la tranquillité dans la solitude d'un cloître.

Mais cette ligue de Souabe n'est au fond qu'un être abstrait, insaisissable; il fallait lui donner un corps, une physionomie, en faire une personne, et c'est pour cette raison que Gœthe a cru devoir créer le rôle d'Adalbert de Weislingen, qui fait un contraste heureux avec celui de Gœtz de Berlichingen. Adalbert a été autrefois le compagnon aimé de Gœtz, mais depuis qu'ils se trouvent engagés l'un et l'autre dans des voies si différentes, il est au nombre de ses enne-

Digitized by Google

mis les plus implacables; Gœthe nous le montre, mais un instant seulement, revenu à d'autres sentiments, bénissant Gœtz et le jour où celui-ci est sorti de son château pour le faire prisonnier. Tout entier au charme des souvenirs et à la joie de s'être assuré la possession de la plus noble des femmes, il est décidé à rompre avec cette vie de cour qui a transformé en si peu de temps un libre chevalier en un valet d'un prêtre capricieux et jaloux. Mais Weislingen aurait dû se douter que le tentateur allait « lui jeter autour du cou une corde formée de trois fils bien forts, faveur des dames, faveur des princes et flatterie, » et que son excessive vanité n'y résisterait pas. Une autre femme réussit à le rendre infidèle à ses nouveaux engagements et à ses plans d'avenir; et cette femme adultère n'hésite pas à le faire périr du moment où, devenu son époux, il a osé lui parler en maître. C'est un tableau des plus émouvants que celui des derniers moments de ce commissaire de la ligue, alors que trompé par les siens, aigri par le malheur, miné par le poison, il se présente à nous attendant avec anxiété l'arrêt de mort qu'il a provoqué contre Gœtz, et frémissant comme un malfaiteur devant cette affreuse responsabilité, et surtout lorsqu'au milieu de son horrible agonie le poète amène tout à coup en sa présence cette même Marie à laquelle il avait engagé sa foi. L'empressement avec lequel il déchire alors la pièce fatale qu'on vient de lui apporter, et la généreuse compassion de Marie qui lui a pardonné du fond de son cœur, nous intéressent vivement en faveur de cet homme dont le cœur est fermé et qui cependant ressent les tourments de l'enfer. « Prends pitié de lui, ô mon Dieu ! s'écrie l'ange qui l'assiste dans ce moment suprême; un seul regard de ton amour dans son cœur, afin qu'il s'ouvre à la consolation et que son âme emporte dans la mort l'espérance, l'espérance de la vie ».

Il fallait encore un autre caractère pour compléter celui de Weislingen ; de là la création du personnage d'Adélaïde,

Digitized by Google

qui fait ressortir de la manière la plus avantageuse ceux d'Élisabeth et de Marie. Adélaïde est jeune, douée de tous les charmes extérieurs de la femme, mais en même temps coquette, ambitieuse, incapable d'éprouver les sentiments purs et délicats de son sexe. Chargée par l'évêque de Bamberg de ramener et de fixer de nouveau à sa cour le brillant déserteur, elle s'acquitte admirablement de sa tâche; mais à peine a-t-elle enchaîné Weislingen à son sort, qu'elle excite sa jalousie en lui préférant l'héritier de l'empereur, et n'hésite pas à le sacrifier à ses vues ambitieuses. Il faut à cette femme criminelle un instrument aveugle, et elle le trouve dans le jeune écuyer de son époux. Frantz professe pour son maître un attachement sans bornes, mais la passion l'égare, l'ingratitude le conduit au crime et le crime au suicide. Le genre de mort que Gœthe a réservé à la femme coupable est-il bien choisi? Je répondrai par les paroles mêmes de l'Ancien dans la scène du tribunal secret : « Elle doit mourir, mourir d'une mort terrible, d'une double mort, expier doublement par la corde et le poignard son double forfait. » Ce qui est certain, c'est que ce caractère de femme a été admirablement traité; Adélaïde est l'artisan réel de tous les maux qui fondent sur notre héros; c'est à elle que viennent aboutir tous les fils des intrigues diverses qui concourent à la ruine du noble et loyal chevalier.

Goetz a pour amis Sickingen et Selbiz à la jambe de bois. Selbiz est un vieux soldat d'une valeur éprouvée et toujours prêt à dégaîner pour Dieu et pour son droit. Comme Goetz, à qui il s'est dévoué corps et âme, il a pris au sérieux les devoirs de sa caste et s'est érigé en champion de la justice et de la liberté; manquer à sa parole est pour lui le comble de la bassesse : « J'aimerais mieux perdre mon autre jambe que d'être un pareil faquin, » s'écrie-t-il en apprenant la trahison de Weislingen. Mais il n'a ni la chaleur, ni la délicatesse de sentiment de son chevaleresque ami, et on ne le voit point, comme celui-ci, toujours empressé à prendre les

Digitized by Google

opprimés sous sa protection. C'est en tout cas un caractère bien inférieur à celui du personnage principal de la pièce.

Quant à Sickingen, on sait quel rôle il a joué dans l'Allemagne du seizième siècle à la tête de la noblesse féodale; on sait aussi comment il fut assiégé par les princes dans son château du Landsthul, où les armes nouvelles, les canons et les boulets, firent crouler les vieilles murailles accoutumées à d'autres coups. La prise du Landstuhl fut le signal de la défaite finale de la chevalerie, de la victoire décisive de l'artillerie sur les lances et les boucliers, du triomphe des temps modernes sur le moyen âge. Gœthe fait apparaître Sickingen sous un tout autre jour que Selbiz; à l'énergie et à l'impétuosité du guerrier il sait, quand il le faut, allier la circonspection de l'homme d'état et la violence du despote. Comme Gœtz, il déteste tout ce qui lui semble bas et avilissant; comme lui, il vole au secours des faibles et des opprimés et accueille les proscrits; comme lui encore, il s'érige en champion des vieilles mœurs et des coutumes séculaires. Il y aurait donc lieu de demander pourquoi Gœthe n'a point fait de cette grande figure historique, qu'Albrecht Dürer a immortalisée dans son fameux chevalier de la Mort, le personnage principal de son drame. C'est sans doute parce qu'il lui manquait une vertu qui brille au premier rang dans le caractère de Gœtz, je veux dire le désintéressement, l'abnégation. Sickingen espérait, on le sait, faire servir les troubles de son temps à la réalisation d'un plan politique, qui certes ne manquait pas de grandeur. Il voulait, d'une part, affranchir le peuple de la tyrannie qui pesait sur lui, de l'autre, régénérer la noblesse en la rendant opulente et libre. Ses idées avaient été adoptées avec enthousiasme, et il s'était trouvé à la tête d'une vaste association qui s'étendait sur l'Allemagne entière. Enflé par ce premier succès, il entrevit, dit-on, la perspective de conquérir un électorat et même de s'élever sur la ruine de tous les pouvoirs établis jusqu'à la couronne impériale. Si, dans le drame qui nous occupe,

Digitized by Google

il demande à Gœtz la main de sa sœur, ce n'est pas précisément qu'il éprouve pour celle-ci une inclination vraie, profonde ; mais il regarde comme propre à servir ses projets cette alliance intime avec le brave chevalier, et il lui faut d'ailleurs une « reine de ses châteaux, » qui l'aide à s'acquitter des devoirs de l'hospitalité envers ses nombreux amis.

Il me reste encore à présenter trois autres personnages que Gœthe paraît avoir traités avec une préférence marquée, la noble épouse de Gœtz et ses fidèles serviteurs, Lersen et George. Quant à la première, c'est à peine si les mémoires font mention d'elle ; son nom, je crois, ne s'y trouve même pas. Mais le poète en a fait une des plus nobles figures de son drame ; on peut même dire, sans crainte d'être contredit, que c'est un des caractères de femme qui lui ont le mieux réussi. Bonne, soigneuse et dévouée, excellente ménagère, elle supporte les coups de l'adversité sans s'en laisser ébranler ni abattre ; elle console, elle relève en toute occasion celui en qui elle a trouvé le « meilleur des maris, » et l'on dirait qu'elle ne se préoccupe que d'une seule chose, d'écarter loin de Gœtz les ennuis et les peines, de le défendre et de le sauver quand ses jours sont en danger. C'est la vraie femme allemande, sensible autant que forte et courageuse. Gœthe lui a donné le nom d'Élisabeth, celui de sa propre mère, et je suis fort porté à croire qu'il a emprunté à ce caractère si bien dépeint par lui dans ses propres mémoires, plusieurs des traits avec lesquels il a composé cette admirable figure.

Lersen, courageux et loyal comme Gœtz, comme Selbiz, comme Sickingen, professe pour son maître un véritable culte. Son attachement, que le malheur ne fait que rendre plus vif et plus profond, l'élève pour ainsi dire au-dessus de lui-même. Nous le retrouvons partout prêtant son assistance à Gœtz, à Marie, à Élisabeth, chaque fois que cette noble famille a besoin d'un œil vigilant, d'un bras dévoué,

Digitized by Google

d'un cœur aimant. C'est à lui que le chevalier confiera sa femme au moment de sa mort, et l'on ne peut certes se défendre d'une vive émotion lorsqu'après avoir fermé les yeux à son maître chéri, il s'écrie : « Malheur à la postérité qui ne saura pas te comprendre ! »

Quant à George, le jeune et chevaleresque varlet, on dirait que Gœthe a tenu à nous faire retrouver en lui un autre Gœtz, mais un Gœtz orné de tous les charmes et de toutes les brillantes qualités de la jeunesse; c'est le fils d'adoption du chevalier, son enfant selon son cœur, qui l'admire et l'aime au-delà de toute expression. La loyauté, l'honneur, la justice, tels sont les mobiles de cette vie de courage et de dévouement, dont la fin prématurée contribuera à assombrir encore les derniers instants du prisonnier de Heilbronn : « Ah ! si je voyais George encore une fois, si je me réchauffais à son regard ! Vous baissez les yeux, vous pleurez !... Il est mort... George est mort... Meurs, Goetz ! tu t'es survécu à toi-même !... »

La cour de Bamberg est tout à fait de l'invention de Gœthe; il a su y reproduire avec une rare fidélité les mœurs qui régnaient alors dans l'entourage de la plupart des petits souverains ecclésiastiques du seizième siècle. A côté d'Adélaïde, qui en est le plus brillant ornement, nous y rencontrons un jovial compagnon, le conseiller Liebetraut, vrai type de courtisan dont la conscience a fini par s'identifier avec celle du maître, et un savant jurisconsulte, le docteur Oléarius, que la vanité plus que tout autre motif paraît avoir attiré et fixé dans ces parages peu sûrs, où l'ignorance et l'intrigue le disputent à la sensualité et à la licence des mœurs. Cependant l'Église ne se trouve pas représentée exclusivement par les gens de l'entourage de l'évêque de Bamberg; le poète, dès le début du drame, nous fait faire la connaissance d'un religieux, Frère Martin, qui se concilie tout aussitôt nos sympathies. Ce moine porte le même nom que le grand réformateur saxon; comme lui aussi, il appar-

Digitized by Google

tient aux Augustins d'Erfurt. Est-ce pur hasard? Je ne le pense pas. Ce qui est certain, c'est qu'il n'a pas le caractère hardi et décidé de son illustre homonyme, et il ne pouvait en être autrement. Gœthe paraît s'être proposé avant tout de dépeindre une époque de faiblesse et de décadence, et c'est sans doute pour cette raison qu'il n'est fait, dans toute la pièce, aucune allusion à l'œuvre de la réforme, quoique Berlichingen fût lui-même attaché aux nouvelles doctrines. Ce qui prouve surtout que l'auteur ne tient pas à nous donner une haute idée de cette époque dans laquelle il introduit et fait mouvoir son héros, c'est le besoin qu'il paraît éprouver de défigurer certains caractères historiques. C'est ainsi que l'empereur Maximilien apparaît sous les traits d'un vieillard brisé par l'âge et les soucis, laissant, dans sa grande faiblesse, les princes et les seigneurs de l'empire empiéter impunément sur ses droits et ses attributions, et ne pouvant que gémir de ces empiétements qu'il n'a ni la force ni la volonté d'empêcher. Et cependant l'histoire nous apprend que ce souverain avait reçu de la nature les dons les plus heureux, et qu'il possédait maintes qualités viriles et chevaleresques; mais l'auteur, pour être conséquent, ne pouvait tenir compte ni de ces dons, ni de ces qualités, pas plus que de ses efforts persévérants pour doter l'Allemagne d'une organisation plus régulière et d'institutions utiles, lontemps attendues, et qui seront toujours son plus beau titre de gloire. Le Maximilien du drame ne pouvait se montrer qu'avec un cortége tout différent, celui de ses défauts, qui ont obscurci et compromis plus d'une fois ses brillantes qualités. Et puis, dans ce prince Charles qui réside à la cour de son aïeul Maximilien, et qui excite les alarmes jalouses de Weislingen; dans ce personnage assez insignifiant, du reste, et dont l'intervention me paraît des plus contestables, autant au point de vue de la vérité historique qu'à celui de la vraisemblance dramatique, comment reconnaître l'homme qui fut plus tard l'empereur Charles-Quint, le prince le plus

Digitized by Google

politique de son temps et qui fonda la grandeur de la maison d'Autriche?

Si telle n'avait pas été l'intention du poète, comment serait-il possible d'expliquer la redoutable activité de la Vehme, de ce tribunal secret qui seul est assez fort pour atteindre de grands coupables, tandis que les pouvoirs constitués ne paraissent s'être réservé que la triste mission d'écraser quiconque se distingue du vulgaire par la noblesse des sentiments et la loyauté du caractère. En veut-on une preuve encore plus saisissante? Il suffira de mesurer la large part que Gœthe a cru devoir faire, dans ce tableau de mœurs, à l'insurrection des paysans; cette part, je l'appellerai presque la part du lion, et c'est à ce titre que je demanderai la permission de m'arrêter quelques instants à cette crise épouvantable qui a laissé une large trace de sang dans l'histoire de l'Allemagne.

Une fermentation politique et sociale travaillait depuis longtemps les diverses contrées de l'Allemagne. Le peuple des campagnes, accablé sous l'oppression civile et ecclésiastique, attaché presque partout aux terres seigneuriales et vendu avec elles, menaçait de se soulever avec fureur et de briser enfin ses chaînes. Ce mouvement tumultueux venait de prendre une plus grande importance, par suite de sa connexité avec la prédication de la liberté évangélique par les apôtres de la réforme religieuse, et avec le débordement démocratique qui s'y associa pendant les huit premières années de cette grande crise de l'Église chrétienne. Mais la preuve que celle-ci ne fut pas la première à provoquer le désir et la revendication de la liberté politique de la part de ceux qui en étaient restés en quelque sorte déshérités, c'est cette série presque continue de troubles et de séditions qui éclatèrent presque coup sur coup dans les campagnes, et qu'on regarde communément comme les préludes de la guerre des paysans. En Hollande, les paysans s'étaient soulevés, à la fin du quinzième siècle, en mettant

Digitized by Google

sur leurs étendarts, comme signe de ralliement, le pain et le fromage, les deux grands biens de ces pauvres gens. L'alliance du soulier, le Bundschuh, avait éclaté en 1505 dans le voisinage de Spire; en 1518, elle s'était reproduite et renouvelée dans le Brisgau, encouragée par des prêtres. Le Wurtemberg avait vu, en 1515, la ligue du pauvre Conrad, dont le but était de soutenir et de faire prévaloir par les armes « le droit de Dieu. » La Carinthie et la Hongrie avaient été, en 1515, le théâtre de terribles agitations; George Dosa, le chef de la révolte, avait annoncé à ses bandes qu'il ne devait plus y avoir ni roi, ni magnats, ni seigneurs, ni aucune inégalité de rangs et de propriétés. Toutes ces séditions avaient été étouffées dans des torrents de sang, mais aucun soulagement n'avait encore été apporté par les vainqueurs aux populations rurales, qui continuaient d'être agitées par un sourd mécontentement.

Ce qui prouve encore qu'on a eu tort d'attribuer presqu'exclusivement au grand mouvement religieux du seizième siècle cette fermentation si différente de celle que l'Évangile peut et doit opérer, c'est qu'en remontant plus avant dans l'histoire du moyen âge, nous nous trouvons en présence d'événements considérables, partant du même principe et participant à des évolutions semblables. C'est ainsi qu'au neuvième siècle déjà, immédiatement après cette première bataille des nationalités qui porte le nom de Fontanet, nous voyons se lever en masse contre leurs seigneurs, sous le nom de *Stellinga* (restaurateurs), les hommes libres et lates saxons, chez lesquels les mœurs et les habitudes rustiques des anciens Germains s'étaient conservées mieux que dans aucune autre partie de l'Allemagne. Dans les dernières années du dixième siècle, ce sont les paysans de la Thurgovie et de l'Argovie qui se soulèvent et se battent vaillamment contre les seigneurs qui les oppriment, mais la victoire reste définitivement à ceux-ci. A peu près à la même époque, sous le règne du duc Richard-le-Bon, un sourd esprit de

Digitized by Google

mécontentement agite également les populations rurales de la Normandie, auxquelles on avait interdit sous des peines sévères l'abattage des arbres dans les forêts, la chasse et la pêche. La conspiration échoua; elle avait eu un trop grand nombre de complices, et les paysans expièrent cruellement leurs velléités de résistance.

A la fin du douzième siècle, les paysans de la Scanie et du Lalland, menacés par l'Église et, en particulier, par l'archevêque Absalon de la perte de leurs franchises séculaires, se réunirent plusieurs fois en armes, s'excitant les uns les autres à exterminer les seigneurs féodaux. Leurs chefs conçurent même, dit-on, un instant la pensée de se détacher entièrement du Danemark. L'Église eut, il est vrai, le dessus, mais, malgré sa victoire, elle n'atteignit pas complètement son but, et ce n'est que plus tard que le paysan danois, resté libre jusqu'alors, fut ravalé par la force des choses sinon au rang de serf, du moins à celui de colon censitaire.

Nous pourrions, au besoin, comprendre également parmi les révoltes des paysans, l'insurrection des *Pastoureaux* en France, quoique la grande majorité des rebelles aient été non pas des laboureurs, mais des prêtres, des bergers, ainsi que l'indique le nom qui leur est resté. On sait quelle fut l'histoire de ces croisés d'un nouveau genre, qui, un beau jour, se crurent conviés par un appel direct de la Sainte Vierge à la délivrance de la Terre-Sainte; on les laissa agir et errer à leur gré, mais lorsque des vagabonds et des malfaiteurs se furent joints à eux, et que leurs bandes indisciplinées eurent semé en divers lieux le carnage et la dévastation, ils furent traqués en tous sens et, partout où l'on put les atteindre, assommés comme des chiens enragés.

Un intervalle de plus de cent ans sépare le grand mouvement des Pastoureaux de la révolte des paysans de France, connue sous le nom de *Jacquerie*, qui éclata tout d'abord dans le Beauvoisais, vers le milieu du quatorzième siècle, et se propagea rapidement jusque dans l'Artois et vers

Digitized by Google

Paris. Je ne crois pas devoir m'arrêter à dépeindre les phases diverses de ce soulèvement populaire, qui ne fut au fond qu'une suite d'horribles transports d'une colère trop longtemps comprimée, et la défaite sanglante que les rebelles essuyèrent dans les rues de la ville de Meaux. Ces paysans, dont l'audace avait été un moment l'objet d'étonnement et d'effroi, succombèrent de la manière la plus vulgaire et sans montrer le courage de la liberté qu'ils avaient aussi peu appris que le respect de la justice. Les représailles des seigneurs dépassèrent toutes les bornes, et *Jacques Bonhomme* eut à subir, à partir de ce moment, une oppression encore plus tyrannique que par le passé.

Sous le règne de Richard II, l'Angleterre eut aussi sa Jacquerie, qui aurait pu renverser l'aristocratie et peut-être le trône, si les masses populaires avaient eu conscience de leur force et de la justice de leur cause. Les armements occasionnés par la guerre contre la France, et les expéditions malheureuses contre les Bretons et les Écossais avaient épuisé les ressources du trésor, et des taxes extraordinaires avaient soulevé et fait éclater la colère publique. Cent mille paysans, commandés par un couvreur, Wat Tyler, et un prêtre appelé John Ball, parurent bientôt après sous les murs de Londres qui n'osa pas opposer une longue résistance. Le jeune roi, qui s'était d'abord réfugié dans la Tour, se présenta tout à coup au milieu des rebelles dont la fureur fut calmée par cette courageuse démarche, et une charte d'affranchissement, signée par le souverain lui-même, scella la réconciliation. Mais Richard ayant fini par réunir une armée assez considérable, ne tarda pas à révoquer les concessions qui lui avaient été arrachées par la force; les rebelles furent attaqués en détail, écrasés partout, et le peuple des campagnes se trouva replongé dans une servitude encore plus dure que celle qu'il avait tenté de briser.

Mais si ce ne fut pas le mouvement religieux qui enfanta cette épouvantable crise sociale, il importe cependant de

Digitized by Google

reconnaître qu'en plusieurs lieux il se confondit en quelque sorte avec elle et se laissa entraîner par ses flots tumultueux. Peut-être même conviendrait-il, pour rester tout à fait dans la vérité, de reconnaître, en outre, que le mouvement suscité par la réforme religieuse a donné un nouvel aliment et par suite une impression plus prononcée à ce mécontentement en quelque sorte traditionnel qui fermentait sourdement dans les assises inférieures de la nation allemande. Un feu avait été allumé par les discussions religieuses; il était impossible qu'il ne s'en échappât point quelques étincelles propres à enflammer les passions populaires. Mais il serait injuste assurément d'attribuer à la réforme elle-même les excès nés de ces débordements et ces débordements eux-mêmes; autant vaudrait, ce me semble, mettre à la charge des principes de 1789 les excès sanglants de 1793 et 1794.

Lorsque Münzer apparut au milieu de cette fermentation générale avec son désir enthousiaste de réformer la société, il trouva partout les esprits préparés, et l'explosion se fit avec violence. La révolte commença dans les districts de la Forêt-Noire et des sources du Danube, qui furent si souvent agités par des troubles populaires. En 1524, des paysans de Thurgovie se soulevèrent contre l'abbé de Reichenau, et la révolte s'étendit avec une inconcevable rapidité depuis la Souabe jusque dans les contrées du Rhin, en Franconie, en Thuringe et en Saxe. Vers la fin de l'année suivante, les paysans publièrent une déclaration en douze articles, par laquelle ils demandaient la liberté de choisir eux-mêmes leurs pasteurs, l'abolition de la petite dîme, du servage et des droits sur les héritages, la liberté de la chasse, de la pêche, de la coupe des bois, et une foule d'autres avantages dont ils avaient été frustrés jusqu'alors. La grande voix de Luther fut méconnue par ces hommes fanatiques, et la révolte, au lieu de s'apaiser à la suite de ses remontrances, n'en devint que plus formidable et plus atroce par les excès

Digitized by Google

qui furent commis. Ce n'était plus pour le service divin qu'on sonnait les cloches des églises; dès que les habitants des campagnes entendaient retentir ses sons graves et prolongés, tous aussitôt couraient aux armes. Les villes, hors d'état de résister, ouvraient leurs portes aux rebelles et faisaient cause commune avec eux. Ceux-ci étaient-ils battus en un lieu, ils se rassemblaient plus nombreux et plus forts dans un autre, et bravaient les forces les plus redoutables. Un comité organisateur fut établi à Heilbronn. Les comtes de Loewenstein ayant été faits prisonniers, on les contraignit de jurer les douze articles; l'égalité des conditions semblait établie dans l'aristocratiqne Allemagne. Un grand nombre de seigneurs, les uns par crainte, les autres par ambition, se joignirent alors aux révoltés. Gœtz de Berlichingen, voyant ses gens lui refuser l'obéissance, voulut se retirer à la cour de l'électeur de Saxe; mais sa femme alors malade cacha, pour le retenir auprès de lui, la réponse de ce prince; Gœtz serré de près fut forcé de se mettre à la tête des rebelles, et peu de jours après les paysans entrèrent dans Wurtzbourg, où les bourgeois leur firent un accueil enthousiaste. Les forces des princes et des chevaliers de la Souabe et de la Franconie évacuèrent aussitôt la ville et se réfugièrent en toute hâte dans la citadelle, dernier boulevard de la noblesse.

Mais déjà le mouvement s'est étendu à d'autres parties de de l'Allemagne. Spire, le Palatinat, l'Alsace, la Hesse ont reconnu les douze articles, et les paysans en armes menacent la Bavière, la Westphalie, le Tyrol, la Saxe et la Lorraine. Le margrave de Bade, ayant repoussé les articles, est forcé de s'enfuir; le coadjuteur de Foulde y accède en riant. Les petites villes disent qu'elles n'ont pas de lances à opposer à la violence qui leur est faite; Mayence, Trèves, Francfort obtiennent les libertés qu'elles réclament. Une immense révolution se prépare dans tout l'Empire. Les droits ecclésiastiques et séculiers qui ont pesé si lourdement sur



Digitized by Google

les populations des campagnes seront supprimés ; les biens du clergé seront sécularisés et serviront à dédommager les princes et à pourvoir aux besoins publics ; les impôts seront abolis, sauf un seul qui se payera tous les dix ans. Le pouvoir impérial, reconnu par le Nouveau-Testament, sera seul conservé ; quant aux autres princes, ils devront tous abdiquer. Des tribunaux indépendants seront établis en grand nombre et des hommes appartenant à toutes les classes de la société seront appelés à y siéger. Les ecclésiastiques ne seront plus désormais que les pasteurs de leurs communautés, et rien de plus ; les princes et les chevaliers ne seront plus que les défenseurs des faibles et des opprimés, et non plus leurs tyrans comme par le passé. L'unité des monnaies, des poids et des mesures sera désormais introduite dans toutes les parties de l'Empire.

Cependant, par suite des divisions qui avaient éclaté entre les paysans, les princes et les seigneurs de l'Allemagne étaient enfin sortis de leur première stupeur. George de Truchsess, général en chef des troupes impériales, après avoir battu les rebelles à Béblingen, marche sur la ville de Weinsberg qui est brûlée et rasée, et dont le vainqueur ordonne que les ruines soient respectées comme un monument éternel de la trahison de ses habitants. Il réunit ensuite les forces dont il dispose à celles de l'électeur palatin et de l'électeur de Trèves, et tous trois marchent sur Würtzbourg, dont la citadelle tenait encore pour les princes contre l'armée principale des paysans réunie sous ses murs. Ceux-ci, à la nouvelle de l'approche des troupes impériales, se précipitent à l'assaut en poussant des clameurs furieuses. Repoussés de tous côtés après une lutte opiniâtre et sanglante, ils s'élancent à la rencontre de l'armée elle-même, mais l'artillerie et la cavalerie font des ravages affreux dans leurs rangs. Les nobles, les princes et les évêques, après avoir dompté la rébellion, abusèrent cruellement de leur victoire, à tel point que les contrées les plus peuplées et les

Digitized by Google

plus florissantes de l'Empire ne présentaient plus que des monceaux de cadavres et des ruines fumantes. Des milliers d'hommes avaient péri et le peuple des campagnes se trouva dépouillé presque partout du peu de liberté dont il avait joui jusqu'alors.

ED. GOGUEL.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

---

Digitized by Google

# COMMENT JE SUIS DEVENU DOCTEUR HOMŒOPATHE

Du moment où il fut décidé dans mon esprit que je devais examiner sérieusement l'homœopathie, je le fis avec loyauté. Je ne me contentai pas de lire le gros livre du professeur Simpson, ni le petit livre du professeur Hooker contre la nouvelle doctrine, ni la poésie et les plaisanteries du professeur Holmes, pour pouvoir dire ensuite à mes amis qu'après avoir étudié l'homœopathie, je n'y avais rien trouvé; c'est assez souvent une méthode allopathique que d'étudier l'homœopathie, en se plaçant à un point de vue allopathe. Je ne me procurai pas non plus les ouvrages de Hahnemann seulement pour les lire avec mes vieilles lunettes pathologiques et décider que, puisque le *pourquoi* et le *comment* de l'action des dilutions infinitésimales ne pouvaient être expliqués, l'homœopathie n'était qu'une chimère! ce qui est une autre manière d'étudier l'homœopathie presqu'aussi absurde que la première. Non, je crus avec Hugh Miller que ses questions scientifiques ne peuvent être tranchées que par l'*expérience* et non par des *réflexions* préalables. J'achetai une petite boite de remèdes contre le choléra, con-

**Voir la première partie dans la livraison de juillet et août, p. 298.**

Digitized by Google

tenant six petites bouteilles de globules avec une instruction imprimée sur leur usage. Je résolus d'oublier pour le moment tout ce que je savais, et d'obéir aux prescriptions du nouveau régime avec la soumise docilité d'un petit enfant. Ainsi armé, j'attendis le premier patient comme un chasseur attend un canard sauvage.

Vers le milieu d'une nuit, je fus appelé auprès d'un pauvre diable qui, me dit-on, se mourait du choléra, à bord d'un bateau plat qui venait d'aborder. Je le trouvai dans un état de faiblesse extrême. Il était bleu et glacé, avec des diarrhées blanchâtres et des crampes affreuses. Sa voix était éteinte. Son pouls avait presque disparu. Il était dans un état d'agitation extrême, priant sans cesse ses camarades de lui frictionner les membres. J'écrivis immédiatement une ordonnance pour des pilules de *calomel, morphine* et *poivre de Cayenne,* et j'expédiai un messager pour la pharmacie la plus voisine. Ceci était mon corps de réserve ; j'étais prêt à y avoir recours si les préparations infinitésimales échouaient. Je consultai l'instruction imprimée ; je vis que pour les *crampes* qui me paraissaient être le sypmptôme prédominant, *cuprum* était le remède indiqué. Je fis dissoudre quelques globules dans un grand verre d'eau, et j'en fis prendre une petite cuillerée toutes les cinq minutes. J'administrai ce simple remède, qui me paraissait complétement insignifiant, avec incrédulité et une véritable inquiétude : « Après » tout, me disais-je, je n'ai pas le droit de jouer avec la vie » de cet homme, s'il n'y a pas d'amélioration quand les » pilules arriveront, je m'empresserai de les donner ! »

Oh ! que ne puis-je avoir ici un de ces mots énergiques de James-John-Garth Wilkinson, de Londres, ou une de ses brillantes pages qui éclairent les ténèbres de l'époque comme une flamme venant du ciel ; Wilkinson dont le renom est tel qu'Emerson le déclare « le plus grand homme qu'il » ait vu en Europe ! » (un docteur homœopathe, ne l'oubliez pas) « le Bacon du dix-neuvième siècle, dont les pensées

Digitized by Google

» traversent l'esprit avec la puissance des vagues de l'At-
» lantique ! » Combien n'aurais-je pas été encouragé et fortifié par un des paragraphes de son mémoire, intitulé la guerre, le choléra et le bureau de santé, tel que le suivant:
« Les dimensions de la puissance ne peuvent pas se peser
» dans une balance ou être indiquées sur un tube gradué,
» mais elles sont établies par les faits seulement. Quand je
» suis appelé pour une inflammation, je sais qu'aconit et bel-
» ladona dans un centième de goutte ont un très grand pou-
» voir curatif, parce que j'ai guéri et je guéris tous les jours
» de formidables inflammations prises à leur début avec
» d'aussi faibles doses. Je regarde mes petites bouteilles
» comme des géants, comme des paroles magiques qui dis-
» sipent les maladies ainsi que des vapeurs, et délivrent le
» corps humain d'un ennemi d'une taille supérieure. Ar-
» rière, arrière, cette force basée sur la quantité qui règne
» comme un épouvantail dans les pharmacies ! Ce sont les
» grandes guérisons qui constituent seules la vraie grandeur
» que peuvent reconnaître dans la médecine les malades ou
» leurs gardiens ! »

Le messager envoyé pour les pilules avait eu beaucoup de chemin à faire ; il avait été obligé de sonner longtemps pour réveiller le pharmacien endormi, et il s'était écoulé trois grands quarts d'heure avant qu'il pût arriver, hors d'haleine, au bateau avec la précieuse préparation allopathique. Pendant ce temps mon patient était devenu très tranquille, les crampes avaient disparu, et il me remerciait de sa voix éteinte et enrouée de l'avoir délivré de ces douleurs si atroces. Je mis le remède allopathique sur les rayons et je consultai de nouveau l'instruction imprimée. Je vis que *veratrum* était indiqué comme spécifique contre les diarrhées blanchâtres et les sueurs froides qui continuaient toujours. Je fis dissoudre quelques globules dans l'eau et j'ordonnai une cuillerée à café toutes les dix ou quinze minutes, à moins qu'il ne fût endormi. Avant de quitter le bateau ce-

Digitized by Google

pendant, un remords allopathique me saisit, et je laissai des ordres pour que, dans le cas où le malade irait plus mal, on lui donnât les fameuses pilules de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce qu'il fût guéri, j'aurais dû ajouter : ou mort.

Rentré chez moi, je ne pus trouver le sommeil ; comme Macbeth, je l'*avais tué,* au moins pour cette nuit. Le spectre de l'allopathie, terrible cauchemar, vint fondre sur moi et ne me laissa pas de repos. Quel droit avais-je de droguer ce pauvre diable avec cette médecine Hahnemanienne de *clair de lune,* tandis que sa croyance était, sans aucun doute, acquise au calomel, à l'opium et à toute l'orthodoxie des pilules, potions, cataplasmes, etc. Je ne l'avais pas averti que j'allais faire une expérience homœopathique sur lui... Ce soulagement apparent n'était peut-être qu'un calme trompeur, peut-être en ce moment succombait-il sans espoir, victime de ma coupable expérience sur une vie humaine. C'était une pauvre créature sur le point d'être noyée et criant au secours, et je lui avais tendu... *une paille.* Je me sentais bourrelé d'étranges et sinistres appréhensions. J'attendais le matin avec une impatience fébrile, car j'étais réellement malade d'esprit et de corps.

Je quittai à la pointe du jour ma couche rembourrée d'épines, et je courus au bateau, tremblant de la crainte de trouver raide mort le malheureux sujet de mon imprudente expérience. Il dormait paisiblement!... La diarrhée et les sueurs froides avaient disparu, une douce chaleur était revenue à la peau ; il était hors de danger et il eut la plus rapide convalescence que j'aie jamais vue après le choléra. J'étais enchanté, mon cœur se trouvait délivré d'un poids énorme. Je commençai à croire à l'homœopathie. Je me trouvai comme a dû être un de ces vieux juifs assistant au combat de David contre Goliath. Quelle a dû être sa stupéfaction lorsqu'il a vu cet énorme géant, que ne pouvaient effrayer ni le son des trompettes ni le bruit des armes, tomber devant

Digitized by Google

le jeune berger armé seulement d'un caillou du ruisseau voisin !

Je me rappelai le cas de croup que le docteur Bianchini avait guéri si rapidement, et je commençai à croire que ce pouvait bien être à ce nouveau traitement qu'il fallait attribuer la guérison. Cependant, que le lecteur n'aille pas s'imaginer que j'allai dans mon enthousiasme me lancer immédiatement dans l'étude et la pratique de l'homœopathie ainsi que j'aurais dû le faire ! Loin de là !! Je devais encore errer pendant deux ans dans le doute et les méprises avant de me reconnaître comme un homœopathe. Nous pouvons être forcés d'admettre de brillants succès comme ceux relatés plus haut, mais il nous faut du temps pour nous dépouiller des erreurs et des préjugés de toute notre vie. Après avoir guéri bon nombre de malades avec des remèdes d'une grande atténuation, je doutais encore. Il m'a fallu voir le triomphe de ces préparations par *centaines* de cas, avant que mon esprit ait fait un pas au-delà de ma première proposition : « Il y a quelque chose dans l'homœopathie et elle mérite d'être étudiée. »

Mon père, comme un homme de sens qu'il était, ne tourna pas en ridicule mes expériences homœopathiques. Il avait lui-même en partie reconnu le principe *similia similibus*. Il avait l'habitude de dire qu'il avait trop souvent guéri des vomissements avec de petites doses d'ipécacuanha, et des diarrhées bilieuses avec le calomel en *petite quantité* pour nier ce fait : qu'un remède donné en petites doses peut adoucir les mêmes symptômes qui seraient produits par de fortes doses. Il venait un jour de quitter un cholérique qu'il regardait comme perdu ; je lui proposai alors d'essayer mon *cuprum* et mon *veratrum*. Le pauvre diable mourut et sa mort vint jeter de l'eau glacée sur mon jeune enthousiasme. A un nouveau système, que ne demande-t-on pas ? On s'attend à la perfection, à la magie, aux miracles mêmes ; l'allopathie peut échouer tant qu'elle voudra, cela ne compte pas ! d'ail-

Digitized by Google

leurs cela lui arrive si souvent que c'est devenu un privilége. Mais pour l'homœopathie, c'est autre chose : qu'il lui arrive une fois de ne pas réussir, à l'instant toutes les recherches sont arrêtées, jusqu'à ce qu'un nouveau cas s'impose à notre attention.

Quelque temps après, j'allai à Cincinnati, et là je me rencontrai avec M. Barrett, et aussi avec le docteur C. Burnham, le premier médecin homœopathe avec lequel j'ai eu occasion de m'entretenir, et j'en reçus les plus surprenantes informations sur le traitement du choléra et d'autres maladies par la méthode homœopathique. Alors je me munis de livres et de remèdes, et je commençai une véritable étude de ce nouveau système. J'avoue y avoir rencontré de grandes difficultés et même quelque répulsion, en raison du peu de ressources qui se trouvaient alors à notre portée. Je découvris cependant ce que la plupart des explorateurs allopathiques n'aperçoivent pas, savoir : que l'homœopathie est la seule théorie médicale qui professe qu'elle est appuyée sur une *loi naturelle positive,* et qu'il faut une éducation vraiment scientifique pour la comprendre dans son entier et pour la suivre avec succès. Je m'étonne maintenant de la lente réception qui lui a été faite, de son étude si indolente, si fréquemment interrompue, de l'apathie, de l'indifférence qui régnait à cette époque. Alors je me servais quelquefois de l'allopathie pendant des semaines entières, réservant l'homœopathie pour quelques cas obscurs, difficiles, obstinés ou même incurables.

Il y a une singulière injustice pour l'homœopathie que commettent tous les jours les médecins et le public. Les incurables de l'allopathie, les épileptiques, les paralytiques, les poitrinaires, les vieux goutteux ou rhumatisants, les asthmatiques, les hydropiques et les scrofuleux viennent chez les docteurs homœopathes pour être guéris promptement, agréablement et radicalement. Lorsque tout ceci n'a pas été obtenu après un essai plus ou moins exact de quelques

Digitized by Google

jours ou de quelques semaines, ils s'en vont colporter partout l'impuissance de cette nouvelle médication.

Toutes les maladies citées plus haut sont cependant bien mieux traitées par celle-ci. Elles sont plus souvent guéries, infiniment plus souvent soulagées, la vie est prolongée, moins pénible, plus confortable, et cependant ce n'est réellement pas par là qu'il faut juger du pouvoir de l'homœopathie. Quand l'allopathie purgera ses hôpitaux d'Augias de tous leurs opprobres, alors il sera temps pour nous d'entrer en parallèle. Si quelqu'un veut réellement s'assurer de ce que peut faire la nouvelle médecine, qu'il l'essaye pour des maladies aiguës, bien tranchées, sans complications, telles que le choléra, le croup, l'érysipèle, la fluxion de poitrine, la dyssenterie et toutes les formes de fièvres et d'inflammations. Quand il aura apprécié son pouvoir dans des cas simples et bien connus, alors il pourra se lancer dans l'essai des plus compliqués et je lui promets qu'il ne sera jamais tenté de retomber dans les théories illusoires et les téméraires pratiques du passé.

La dyssenterie suivit le choléra dans les comtés de l'ouest. Je traitai plusieurs cas homœopathiquement avec un admirable succès. J'eus ensuite l'occasion d'essayer ma nouvelle pratique sur moi-même. Je persistai dans l'usage des doses infinitésimales, quoique souffrant beaucoup, et mon père, qui commençait à s'impatienter, vint m'apporter une délicieuse dose de calomel mêlé d'opium qu'il voulut me faire prendre. Je m'y refusai absolument par la raison que je devais autant expérimenter sur moi-même que sur les autres; il en résulta une très rapide guérison. Je ne pouvais pas cependant à cette époque me vanter d'être un aussi zélé sectateur de l'homœopathie qu'un savant magistrat de mes amis dans le Mississipi qui faisait le vœu de vivre et de mourir sous l'homœopathie, afin de mourir agréablement et de faire un beau mort. Je ne pouvais pas affirmer, ni à mes yeux, ni à ceux des autres, la supériorité de l'homœo-

Digitized by Google

pathie pour la dyssenterie, parce que la pratique allopathique de mon père réussissait presqu'aussi bien. Il donnait peu de remèdes, mais exigeait une diète sévère. J'eus cependant la preuve que le mal durait moins et se montrait moins grave, traité par la nouvelle doctrine.

En 1850, j'allai m'établir à Cincinnati, et je me trouvai lancé dans un champ de pensées et d'action beaucoup plus vaste et plus intéressant. Mon activité professionnelle s'en ressentit et augmenta, et, chose étrange à dire, ma confiance dans l'homœopathie s'effaça jusqu'à être sur le point de disparaître. J'avais les livres et les remèdes dans mon bureau, et de temps en temps je conformais mes prescriptions à la loi *similia similibus*, mais mes études, mon ambition, ma société, ma pratique en général, tout cela était allopathique. J'évitais les autres médecins; je professais cette croyance que l'homœopathie avait bien une certaine valeur indéfinissable, mais n'avait pas encore un développement assez clair et assez satisfaisant pour oser s'y fier au lit du malade. J'écrivis mon premier essai médical pour un journal allopathique. Quand je réfléchis à cette conduite qui a été la mienne, je ne m'étonne pas qu'une famille se serve de l'homœopathie pendant quelque temps, s'en trouve parfaitement bien pour mille raisons, et cependant, sous l'influence d'amitiés particulières ou de la mode, se laisse entraîner insensiblement sous le vieil et respectable empire du calomel et de la poudre de Douvres. (Devris powder.)

Tout homme a une influence magnétique qui s'échappe de lui, qui tend à forcer les autres de se mettre en rapport avec lui, et de recevoir ses idées et ses opinions. Toute société ou institution (que ce soit une église, un parti politique ou un corps scientifique) est comme une grande sphère composée d'une foule de petites, possédant une vraie puissance magnétique en vertu de laquelle toutes les parties semblables sont maintenues par une stricte cohésion, et tendant à repousser toute chose dissemblable qui pourrait

Digitized by Google

ou mettre en question son autorité, ou s'affranchir de ses liens. La plupart des hommes vivent sans réfléchir, et ils sont attirés et retenus, comme de petites parcelles de fer, autour d'un centre magnétique commun, sans se douter de leur esclavage et se croyant sincèrement à l'abri de toute influence. La profession médicale qui forme un vaste corps d'hommes instruits, très influents et parfaitement respectables, possède par elle-même une dignité, un pouvoir et une autorité très capables d'obliger ses subordonnés à une respectueuse soumission.

C'est là le secret de mes opinions si vacillantes! Toutes mes espérances, mon but, mes affections, ma position sociale étaient liés avec l'ancienne médecine!.. J'étais toujours, comme à Philadelphie, enveloppé de la séduisante atmosphère des colléges, des journaux, des hôpitaux, des dispensaires, des écrivains et des professeurs en renom. J'aimais les livres de la vieille école; j'admirais ses maîtres, je respectais leur savoir et j'enviais leurs suffrages. Entrer en campagne contre ce que j'avais tellement honoré et respecté, couper le câble qui m'attachait à ces ancrages si connus et si agréables pour me jeter à corps perdu dans les bras d'une nouveauté qu'on avait toujours eu l'absurdité de nous représenter comme moins rationnelle, moins scientifique, moins respectable que notre pratique et celle de nos amis, c'était une tâche difficile à accomplir. Il est également difficile de *découvrir* la vérité et de l'*accepter*. C'est une lutte perpétuelle entre soi-même et le monde; c'est un combat dans lequel la *défaite* est la mort morale, et la *victoire* un triomphe stérile. Mais la main de fer du destin vint me tirer de mon honteux repos à l'ombre du vieux temple allopathique.

Dans le printemps de 1851 j'allai voir un oncle qui habitait l'extrême sud. Je glissai rapidement sur le sein du grand Mississipi dont les ondes gonflées par de nombreux tributaires aboutissent à un estuaire de la dimension de

Digitized by Google

l'Europe. J'admirai l'air tiède, les délicieux parfums, la végétation luxuriante de ce charmant climat qui réunit la beauté et les avantages de la zône tempérée à ceux particuliers aux régions tropicales. Je frayai ma route à travers les épais ombrages de la Rivière Rouge en remontant jusqu'à sa source. J'allai chasser le loup et le lynx dans les forêts du Texas. Je sentis se briser les liens des livres, des écoles, de l'esprit de parti ; au sein des vastes solitudes de la nature, je respirai un air nouveau, celui de la *liberté !*

Je revins à Cincinnati, rafraîchi et fortifié par mon excursion, lorsqu'éclata le choléra au milieu de la foule des émigrants allemands qui encombraient le faux pont du vapeur sur lequel j'avais pris passage. Le commis du bord, qui était mon ami personnel, s'adressa à moi comme au seul médecin à bord et réclama mes soins pour ces pauvres gens. J'étais occupé à examiner les remèdes contenus dans le grand coffre d'acajou que l'on trouve toujours à bord de nos bateaux à vapeur, lorsque mon ami me dit : « Ah ! docteur, j'ai une » provision de remèdes bien meilleurs que ceux-là, et que » j'emploie pour ceux des passagers qui ont le bon sens de » mettre la nouvelle médecine au-dessus de l'ancienne !.. » Là-dessus il produisit une jolie petite boite homœopathique et je me décidai à tenter une large expérience sur nos germaniques voyageurs ! C'était commettre sur une plus vaste échelle l'irrégularité qui avait sauvé la vie à mon homme du bateau plat. Mais j'avais pour excuse les demandes des officiers du vapeur et la conviction que l'allopathie était impuissante contre le choléra.

Chaque cas récent fut soumis à la teinture alcoolique de camphre, une goutte toutes les cinq minutes, avec repos et diète absolus. Les cas confirmés et développés furent traités par *veratrum*, *cuprum et arsenicum*, suivant les symptômes. Beaucoup de cas de cholérines furent immédiatement arrêtés. Quinze cas arrivèrent jusqu'au développement du choléra, sur lesquels deux très graves. Personne ne mourut !.. Il faut

Digitized by Google

bien que cette explosion du fléau ait eu un caractère moins grave que d'habitude, car d'autres épidémies apparues dans les plantations ont été accompagnées d'une grande mortalité. Mais je ne le savais pas à cette époque, et ce dernier succès fit une profonde impression sur mon esprit en faveur de l'homœopathie. Deux médecins de la vieille école vinrent à bord à Memphis, extrêmement polis et examinant tous les cas avec intérêt, mais dès qu'ils apprirent qu'ils étaient traités par l'homœopathie, ils s'empressèrent de tourner le dos et de se retirer à une distance aussi agréable pour eux que pour moi.

La découverte de la planète Le Verrier par le grand astronome français est souvent citée comme un des plus splendides triomphes du génie humain. Jamais l'œil n'avait aperçu ce globe éloigné. Le Verrier conçut l'idée qu'il fallait attribuer certaines perturbations dans les mouvements des planètes à l'existence d'une autre planète, d'une certaine dimension, tournant dans un certain orbite, à une certaine distance au-delà de toutes les autres. De nouveaux et puissants instruments furent alors braqués sur les espaces sidéraux, et le nouveau globe, découvert d'abord par l'*esprit*, fut révélé à l'*œil*. Le seul fait connu dans l'histoire qui puisse approcher de celui-là, c'est la prédiction d'Hahnemann, savoir : que c'est dans *camphor, veratrum et cuprum* qu'on trouvera les remèdes du choléra. Aucun médecin n'avait encore vu la peste asiatique. On n'avait fait aucune expérience, établi aucune théorie. Hahnemann, sans avoir vu un seul cas, guidé seulement par l'éternelle loi thérapeutique, dont la découverte lui est due, *similia similibus curantur*, prédit le traitement qui doit réussir, avec la même confiance qu'il aurait mise à diriger la course d'un vaisseau au moyen de l'aiguille aimantée.

C'est avec un redoublement de zèle que je retournai à l'étude de l'homœopathie. Je lus, non-seulement les ouvrages d'Hahnemann, mais encore tout ce qui avait pu être

Digitized by Google

écrit pour ou contre. Je recommande surtout avec confiance aux commençants la lecture des premiers numéros du *British, journal of Homœopathy*, splendide monument de talent et de science homœopathique, qui, arrivé à son vingt-cinquième volume, brille encore de nos jours. Je fis aussi l'expérience des remèdes sur moi-même; aconit, nux vomica, digitale, platine, brome, etc., et alors je me convainquis de la vérité des enseignements homœopathiques sur l'action des remèdes, qui renversent toute la doctrine contenue dans la *materia medica*. Je recherchai la connaissance des médecins de la nouvelle école, et je trouvai dans les docteurs Pulte, Ehrmann, Price, Parces, Gatchell, Rigler et autres, des hommes bien élevés, intelligents, certainement au niveau moral, intellectuel et social de leurs aveugles et ignorants détracteurs. Je commençai alors à pratiquer l'homœopathie avec plus de méthode et de succès qu'auparavant. Par le fait, je brisais l'enveloppe de ma chrysalide et je me préparais à m'élever sur les rayons dorés d'une meilleure philosophie.

Le dernier cas que je traitai allopathiquement fut celui d'un ami bien cher, un jeune légiste de la plus haute espérance. Il me fit promettre de ne pas faire sur lui l'essai de mes globules, car je commençais à être généralement connu pour pratiquer les nouvelles méthodes. Alors je me mis à soigner la fièvre typhoïde à laquelle il était en proie avec toute la science allopathique imaginable. Son état empira de jour en jour. J'appelai en consultation l'éminent docteur Daniel Drake, et le professeur John Bell, de Philadelphie, qui occupait une chaire dans le collége de médecine de l'Ohio, vint aussi appuyer de ses avis nos consultations. Mon pauvre ami vécut encore six ou sept semaines, sa robuste constitution luttant, comme un noble vaisseau au milieu de la tempête, non-seulement contre le mal, mais encore contre les imprudents remèdes suggérés dans une bonne intention par les médecins appelés. La modestie prescrite à un jeune

Digitized by Google

homme comme moi l'obligeait au silence et à la soumission en présence de toutes ces brillantes lumières de la profession médicale. Mais l'esprit de libre examen s'était éveillé en moi et je surveillais les prescriptions que l'on changeait à chaque instant avec un mélange de surprise, d'incrédulité et de pitié! Je ne voudrais pas manquer de respect à ces éminentes et respectables personnes qui m'ont traité avec la plus cordiale civilité, mais après avoir vu l'allopathie à l'épreuve, et épuisant, dans une longue et pénible maladie, toutes ses meilleures ressources employées par ses premiers représentants, je me déterminai à l'*abjurer pour toujours*.

Cette détermination fut le résultat du contraste entre les deux systèmes que je pouvais alors apprécier, après avoir étudié et pratiqué l'homœopathie.

Peu d'années auparavant j'aurais reçu les avis des docteurs Drake et Bell comme autant d'oracles de la science ; j'aurais pris des notes sur les principes et la pratique développés dans ce cas, croyant par là acquérir de précieuses connaissances dans de semblables consultations! Mais quel pitoyable jargon me parut tout ce déploiement de phrases savantes sur la nécessité de « corriger les sécrétions, égaliser la cir- » culation, apaiser l'irritation, prévenir la congestion, » porter à la peau, etc. » Et quels tristes moyens pour obtenir tous ces résultats, lorsque je savais que Bryonia et Rhus, dans des doses atténuées, s'opposaient au développement des symptômes typhoïdes par la raison que ces drogues les produisent à des doses élevées; chaque remède ayant deux pôles d'action opposés, l'un par les fortes doses et l'autre par les minimes. Quelle inutilité et même quel danger n'y avait-il pas dans leurs doses d'opium, de jusquiame, etc., arrêtant les sécrétions, émoussant la sensibilité, obscurcissant la position, tandis que quelques globules de coffen auraient suffi pour amener le sommeil ou calmer l'agitation ! Et puis encore quel immense avantage n'auraient pas eu les atténuations de mercure et d'arsenic pour

Digitized by Google

arrêter cette diarrhée obstinée, sur tous les mélanges d'astringents et de chaux du codex. Ainsi de même pour tout le reste.

Pour dire toute la vérité, il y a dans l'allopathie quelques recettes empiriques éminemment utiles dans telle ou telle maladie, mais le mode de raisonner est faux, vicieux et illogique, et la pratique qui en résulte amène souvent des résultats déplorables; ainsi, bien que je puisse continuer à donner le quinquina pour certaines fièvres d'accès, le bismuth pour des gastralgies, etc., je n'en mets pas moins de côté toutes les théories allopathiques, ainsi que les neuf dixièmes de leurs prescriptions. Attendu que j'ai un meilleur système, entièrement pratique, sûr, prompt, facile et efficace, il est clair que je ne puis plus ni appeler, ni permettre que l'on m'appelle médecin allopathe.

Ici s'élève une délicate et difficile question. Puisque vous pensez que l'homœpathie est simplement une réforme dans les plus hautes sphères de la science médicale, que l'éducation scientifique préliminaire est utile et même indispensable, si vous consentez à retenir quelques-unes des bonnes préparations de la vieille école parce que votre nouveau système, tout magnifique qu'il est, n'a pas encore atteint la perfection, pourquoi vous séparez-vous entièrement de vos anciens compagnons et amis et aidez-vous à créer une nouvelle école de médecine, en antagonisme avec l'ancienne, au lieu de chercher à infuser votre nouvel esprit dans celle-ci?..... Oh! que ne puis-je m'être consacré à cette noble tâche!!... Pourquoi n'ai-je pas enseigné le pouvoir des atténuations et raconté ma guérison homœopathique dans les journaux de médecine publiés alors. *Mais ils ne me l'ont pas permis !!*... Je m'étais souillé d'une énorme tache, j'avais écrit des livres sur l'homœopathie, j'avais fourni des articles à des journaux homœopathes, j'avais consenti à me trouver en consultation avec des médecins de la nouvelle doctrine, pouvais-je rester en bons termes avec les membres



Digitized by Google

de la société médico-chirurgicale? Cela était impossible, et le soin de mon honneur, de ma dignité personnelle, ma délicatesse, mon esprit d'indépendance, tout se réunissait pour m'obliger à envoyer ma démission à cette société, comme à une réunion de personnes auxquelles mes opinions et ma manière de traiter étaient devenues très désagréables.

Il y a maintenant quinze ans que je suis homœopathe. J'ai employé cette médecine pendant treize ans contre toutes nos maladies du sud; l'ayant étudiée avec sincérité, je puis comparer les deux systèmes. Dans les maladies aiguës, depuis les plus dangereuses de toutes, telles que le choléra, la fièvre jaune, etc., jusqu'aux *oreillons* et au rhume de cerveau, il est incontestable que les guérisons sont plus fréquentes plus rapides et plus parfaites. Dans les maladies chroniques ou organiques, nous obtenons souvent de brillants succès, tandis que pour quelques cas obscurs, compliqués, incurables, nous avons quelquefois recours aux vieilles béquilles empiriques de l'allopathie. En paix avec moi-même et avec ma conscience, resté fidèle, comme je le pense, aux lois de la science et de l'humanité, j'ai si longtemps ignoré les railleries, les sarcasmes, les indignes insinuations de mes confrères d'autrefois, que j'avais presqu'oublié leur existence. L'homœopathie jouit d'un accroissement splendide, solide et perpétuel, en dépit du venin de faussetés et de calomnies vomi par *The Lancet* de Londres, semblable au déluge vomi après la *femme* par le *dragon* de *l'Apocalypse*.

L'homœopathie ne retourne pas vers l'allopathie, parce que quelques nouveaux convertis parmi ceux qui encombrent nos écoles retiennent encore plus ou moins de leurs anciennes opinions et de leur vieille pratique La grande loi hahnemanienne, la loi de *similia* pour la théorie, et *d'atténuation* pour la pratique, n'a jamais été plus vivante et plus progressive. C'est là l'espoir de notre avenir médical, c'est l'étoile polaire des études futures, c'est le pivot de la vérité !!!!..

Quant aux détracteurs de notre pratique, les Simpson

Digitized by Google

les Hooker, les Holmes de nos jours, et à tous ceux qui répètent de honteuses assertions si souvent démenties, comme ils comprennent la science homœopathique à peu près aussi bien que le vieux Danois bavard comprenait le caractère d'Hamlet, nous pouvons leur décocher ce vers du poëte :

***And you, oh, Polonius, you vex me but Slightly.***

**(Vous, Polonius, vous ne me vexez que bien légèrement).**

W.-H. HOLCOMBE,

Docteur en médecine à la Nouvelle-Orléans.

(Traduit du *Monthly homœopathic Rewiew*, par le baron Oct. PROST.)

---

Digitized by Google

DEUX

# CHANTRES DES DERNIERS JOURS

Si les hommes ont toujours recherché leur origine et celle du globe qui leur fut donné pour demeure, ils ne se sont pas moins préoccupés de la destruction inévitable de leur espèce et de ce monde. Dans tous les siècles, dans tous les pays, théologiens et savants ont professé leurs dogmes et hasardé leurs conjectures sur la manière dont notre race et notre séjour doivent finir. Les *védas* de l'Inde, l'*Edda* des Germains, en ont parlé ainsi que l'Évangile, et les philosophes de l'antiquité aussi bien que les docteurs modernes.

Des esprits voués à des spéculations moins hautes s'intéressent à cette grave question, et en font le thème de leurs entretiens et de leurs hypothèses. La fin du monde est un de ces sujets sur lesquels chacun a ses idées, idées un peu vagues et élastiques, et qui prennent aisément place dans le système religieux que l'on professe. L'auteur de cet article a aussi les siennes, et il ne répond point de ne pas les glisser sans bruit, tout en rendant compte de celles des autres.

Les poëtes n'ont pas été les derniers à discourir sur la catastrophe qui doit mettre un terme à l'humanité. Ovide et Lucain l'ont décrite également. Voici le tableau qu'en fait le neveu de Senèque, reproduisant sans doute les idées de son oncle, ou plutôt les idées communes; car le chantre des métamorphoses avait déjà assigné un pareil dénouement

Digitized by Google

à l'existence de notre système planétaire. [1] « Quand les lois générales perdront leur empire, quand l'heure suprême du monde viendra clore tant de siècles, tous les astres se heurteront, mêlés ensemble. Les étoiles enflammées se plongeront dans l'Océan ; la terre ne voudra plus ouvrir ses rivages et repoussera les flots. Phœbé s'avancera contre son frère, et s'indignant de faire suivre à son char une route oblique, elle réclamera pour elle le domaine du jour. Enfin la machine désorganisée de l'univers en lambeaux n'offrira plus que trouble et confusion. »

Parmi les modernes, deux écrivains ont pris pour objet de leurs chants la destruction de notre globe. L'un, à bon droit célèbre, est lord Byron. Son poëme, intitulé *les Ténèbres*, est si peu lu que nous croyons pouvoir en rapporter ici plusieurs fragments. L'autre chantre de la fin du monde, littérateur à peu près ignoré, est un nommé de Grainville. Son livre, *le Dernier homme*, est encore plus ignoré que son nom.

L'auteur de *Childe-Harold* et de *Manfred*, génie essentiellement étrange, puissant dans ses peintures et ses conceptions, et ami des scènes à la fois grandes et terribles, devait exceller dans le sujet dont nous entretenons nos lecteurs. Retracer l'agonie de l'univers et du genre humain entrait de droit dans ses attributions. Aussi l'a-t-il fait de main de maître. L'horrible et l'extraordinaire frappent l'esprit dès ce début :

Je fis un rêve, ou bien, j'eus une vision [2].
Le soleil n'était plus. Dans l'éternel espace
Les étoiles erraient au hasard. Nul rayon,
Au milieu de la nuit, ne révélait leur trace.
Notre globe déjà se hérissait de glace.

[1] Métamorph., liv. I, p. 256.

[2] Il a été publié, il y a longtemps déjà, une traduction en vers des *Ténèbres ;* nous ne la connaissons pas. Le nom de l'auteur même nous échappe. Si nous avions pu la trouver, peut-être l'aurions-nous préférée à la nôtre.

Digitized by Google

Aveugle, ténébreux, il flottait incertain
Sous la voûte sans lune ; et l'heure du matin
Revenait, s'éloignait, puis revenait encore,
Mais en vain ; et jamais ne se levait l'aurore.
Attérés par l'horreur de leur sombre destin,
Les hommes oubliaient leurs passions farouches,
Indifférents à tout. Les âmes et les bouches
N'avaient plus qu'un désir, ne formaient plus de vœux
Que pour voir de nouveau renaître la lumière.
On vivait pêle-mêle, à côté de grands feux ;
Et les trônes des rois, leurs palais somptueux,
Le mobilier du pauvre et son humble chaumière,
Tout ce qui sert enfin à l'homme, aux animaux,
De retraite ou d'abri, s'en allait par monceaux
Sans cesse alimenter les flammes dévorantes.
Les cités s'écroulaient. Et les humains transis
Se rassemblaient autour de leurs maisons brûlantes,
Pour une fois encor, sur ces mornes débris,
Contempler tristement leurs visages livides.
Qu'ils enviaient alors ces régions arides
Où bouillonnent la lave et les feux d'un volcan !
Un espoir plein d'effroi soutenait seul le monde.
L'incendie embrasait les bois ; à chaque instant
S'abattaient les grands troncs ; ils craquaient bruyamment,
Puis s'éteignaient. Partout une nuit plus profonde
S'étendait aussitôt. Sinistres et hagards,
Les mortels effrayaient leurs mutuels regards ;
Car leur aspect semblait étranger à la terre
Quand sur eux, par hasard, ces lugubres flambeaux
Jetaient une clarté trompeuse et passagère.
Quelques-uns, étendus, gisaient dans la poussière,
Et, se voilant la face, éclataient en sanglots.
Mais d'autres conservaient une pose impassible,
Appuyant leurs mentons sur leurs poings contractés,
Et montrant sur leur lèvre un sourire insensible.
D'autres, pris de démence, à pas précipités
Allaient, couraient, cherchant un nouveau combustible
Pour nourrir les foyers où tout le genre humain
Se pressait comme autour de ses bûchers funèbres ;

Digitized by Google

Puis, vers le ciel couvert de profondes ténèbres,
Linceul d'un univers dont a sonné la fin,
Ils élevaient des yeux pleins d'angoisse, et par terre
Se jetaient furieux, et là, grinçant des dents
Ou hurlant de douleur, maudissaient leur misère.
Les oiseaux vagabonds, avec des cris perçants,
Volaient au ras du sol, et saisis d'épouvante
Battaient en vain les airs de leur aile impuissante.
Craintifs, apprivoisés, les animaux des bois,
Ceux-là même le plus insoumis à ses lois,
Se rapprochaient de l'homme. On voyait la vipère
Au milieu de la foule en sifflant se glisser,
Et, douce, inoffensive, en cercle s'enlacer,
Oubliant son venin et sa dent meurtrière.
Elle était mise à mort et servait d'aliment.
La guerre, en apparence assoupie un moment,
Se réveillait plus âpre et plus insatiable.
Toute pâture était payée au prix du sang;
Chacun, seul, à l'écart, et fuyant son semblable,
Pour engloutir sa proie évitait tous les yeux.
Nul amour dans les cœurs, nul élan généreux.
Une seule pensée obsédait l'âme humaine,
Obsédait l'univers tout entier, la terreur
De la mort, d'une mort sans honneur et prochaine.
Et déjà la famine exerçait sa fureur;
Chaque être en éprouvait la cruelle torture;
Les hommes expiraient, et nulle sépulture
Pour leurs chairs et leurs os! Des squelettes vivants
Se dévoraient entre eux. Et les chiens écumants
Se jetaient sur leur maître. . . . . .

Quand il a ainsi esquissé à grands traits, et d'une manière générale, la tragédie du monde expirant, Byron introduit dans son poëme deux courts épisodes : l'un destiné à adoucir l'horreur du tableau, l'autre à l'accroître encore. D'abord il raconte, avec un charme touchant et neuf, la vieille histoire d'un chien demeuré fidèle, au milieu du désastre général, à celui qui l'a nourri. Il nous le montre dévoué à un

Digitized by Google

cadavre, en éloignant les oiseaux carnassiers, les bêtes féroces et les humains affamés, et les tenant à distance jusqu'à ce qu'ils eussent succombé d'inanition ou cherché des proies plus faciles. Avec un gémissement continuel et lamentable, avec un cri perçant de désespoir, il léchait la main qui ne lui répondait par aucune caresse. Après cet émouvant récit, le poëte retrace la fin des derniers survivants de l'humanité. Deux habitants d'une cité immense, ennemis mortels, se rencontrent auprès des ruines fumantes d'un temple. Là, une foule d'objets sacrés avaient été réunis et consumés. Ils creusèrent les cendres avec leurs mains froides et décharnées. Tout en grelottant, ils les fouillaient sans relâche. De leur souffle épuisé ils ranimèrent le feu ; ils en firent jaillir une flamme dérisoire. Au moment où elle devenait plus vive, levant les yeux, ils aperçurent leur visage, poussèrent un cri et moururent. Ils moururent de l'épouvante que leur inspira réciproquement leur hideuse laideur; chacun ignorant du reste quel était cet être sur le front duquel la famine avait mis les traits d'un démon, et qui se dressait devant lui. Tel est le dénouement de ce lugubre drame. L'auteur termine son étrange conception par cette peinture du monde éteint et inhabité :

La terre était déserte, et ce globe naguère
Si riche, si peuplé, si brillant de lumière,
N'offrait plus qu'une masse informe, un noir chaos.
Plus de saisons, de fleurs, de forêts, d'animaux,
D'hommes, de mouvement; mais un amas sans vie
De stériles rochers et d'argile durcie;
Fleuves, océan, lacs, dans un vaste repos
Semblaient pétrifiés. En leurs grottes profondes,
Nul être ne bougeait. Les vaisseaux, sur les ondes,
Pourrissaient lentement, vides de matelots.
Leurs voiles et leurs mâts s'en allaient par lambeaux,
Sur l'abîme glacé surnageant en silence.
Car les flots étaient morts et ne connaissaient plus
Le retour régulier du flux et du reflux.
La lune, dont jadis ils sentaient l'influence,

Digitized by Google

Depuis longtemps avait quitté le firmament.
Les vents étaient résous [1] dans l'air froid et stagnant,
Les nuages aussi; mais en quoi leur présence
Des ténèbres eût-elle augmenté la puissance?
Les ténèbres étaient l'univers maintenant.

Byron, en intitulant son œuvre un rêve, une vision, l'a désignée sous son véritable nom. C'est un songe, en effet, un songe qui émeut fortement, mais pas autre chose. Le poëte anglais n'a pas prétendu connaître et révéler les causes du cataclysme qu'il raconte. Il n'a point été les chercher dans la terre ou dans le ciel, dans les lois du monde ou dans la volonté directe de Dieu. Il n'a donc produit qu'une esquisse faite à grands traits, et que la peinture de l'horrible remplit exclusivement. Autre a été la conception de Grainville. Celui-ci ne s'est point borné à mettre sous nos yeux un événement matériel et des angoisses humaines. Il a retracé une grande catastrophe et en a exposé les causes. Il a montré la volonté divine agissant; il a introduit des êtres surnaturels, tout en mettant en scène les grandes et les plus nobles passions de notre espèce. Enfin il a conçu un poëme, poëme étrange, puisqu'il embrasse l'avenir et l'inconnu; mais *épique*, puisqu'il se propose de chanter un âge, une période de l'histoire de l'humanité.

L'auteur de cet ouvrage singulier, Jean-Baptiste-François-Xavier Cousin de Grainville, naquit en 1746, au Hâvre, ville qui, de tout temps vouée aux affaires et aux intérêts commerciaux, a néanmoins fourni son contingent de poëtes et de littérateurs à la France. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, dont il fut, avec l'abbé Sieyès, un des plus brillants élèves. Son biographe, M. Ch. Nodier, le représente comme doué d'une intelligence élevée

[1] Le texte dit: *the winds were withered in the stagnant air.* L'expression *withered* appliquée au mot *winds* n'est pas plus heureuse que la nôtre, *résous*, que nous avons adoptée faute de pouvoir trouver mieux.

Digitized by Google

et forte que faisaient valoir un extérieur noble et un remarquable mérite oratoire. A cette époque, les sociétés savantes jouaient un grand rôle et rivalisaient de zèle pour mettre au concours des sujets littéraires et scientifiques. L'Académie de Besançon posa la question suivante : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur le dix-huitième siècle?* Cette thèse avait quelques rapports avec celle de l'Académie de Dijon qui fournit à Rousseau l'occasion de manifester son talent comme écrivain. Mais Grainville, en la traitant, sut montrer, dit-on, une justesse d'idées et un bon sens trop rares chez le philosophe génevois. Sa profession, ses études et ses opinions le plaçaient naturellement dans le même camp que le poëte Gilbert et Fréron. Il y combattit avec mesure et discernement, et néanmoins s'attira ces vives inimitiés qui, dans les jours de passions aveugles et de haines, n'épargnent pas les esprits modérés.

Comme prédicateur, Grainville avait su se faire une sérieuse réputation. Un honorable avenir lui semblait assuré. Par quel bizarre caprice se mit-il donc tout à coup à écrire pour le théâtre, genre de travail si peu en rapport avec sa première vocation et ses études ordinaires? Son biographe ne nous paraît pas expliquer ce fait d'une manière satisfaisante, se bornant à dire que pour détourner l'attention de ses adversaires, il composa une pièce intitulée *le Jugement de Pâris*, qui allait être jouée lorsque commencèrent les grands désordres de la révolution. Une chose reste certaine, c'est qu'il avait au moins interrompu l'exercice de son ministère. Il le reprit lors de la scission du clergé en prêtres constitutionnels et prêtres non assermentés, et rentra dans le clergé actif, à la demande de l'évêque d'Amiens. Ses concessions aux idées du moment ne le sauvèrent pas des persécutions révolutionnaires; il fut arrêté et mis en prison. Redevenu libre, mais réduit à peu près à l'indigence, il donna des leçons pour vivre, et gagna seulement assez pour ne pas mourir de faim. Tout en menant cette

Digitized by Google

triste existence, il travaillait à la composition de son poëme dont la première idée lui serait venue à l'âge de seize ans. Enfin, une maladie mentale, que l'on peut attribuer à sa situation misérable et précaire, s'empara de son esprit. Le 1er février 1805, en proie à un transport qui ressemblait à un accès de démence, il se jeta dans la Somme, où il se noya; il était alors âgé de cinquante-neuf ans. Après sa mort, Bernardin de Saint-Pierre, dont un frère avait épousé une sœur de Grainville, trouva dans ses papiers le manuscrit du livre connu aujourd'hui sous le titre du *Dernier homme;* il engagea un libraire de Paris à le publier. L'ouvrage eut peu de succès; néanmoins il fut remarqué par un anglais nommé Croft, qui, dans un commentaire sur la deuxième ode du premier livre des odes d'Horace, le mentionna de manière à éveiller l'intérêt. Cette conception lui semblait révéler un grand génie, un génie qu'il mettait au-dessus d'Homère et de Milton. Croft en parlait ainsi en 1810. Un an après, Charles Nodier en fit une nouvelle édition, accompagnée d'une judicieuse préface. Elle fut un peu moins dédaignée que la précédente. Une feuille littéraire, *L'esprit des journaux,* en rendit compte. Malgré ces tentatives pour éveiller la sympathie du public, le volume retomba promptement dans l'oubli. En 1831 il en fut tiré encore une fois par M. Creuzé de Lessert. Cet homme de lettres, poète médiocre, mais fécond, le mit en vers, réalisant ainsi le projet même de l'auteur. Grainville, dit-on, comptait bien ne pas le laisser en prose; et, au moment de sa mort, le premier chant était déjà rimé. Il est certain, du reste, que nous avons seulement une ébauche et non une composition définitive. En 1859 eut lieu un nouvel essai en faveur du *Dernier homme*. Une personne, qui semble avoir été simplement un amateur de curiosités littéraires, en publia alors une troisième édition.

Les vicissitudes éprouvées par ce livre suffisent pour le rendre digne d'une certaine attention. Pour un ouvrage,

Digitized by Google

c'est une destinée étrange que d'être ainsi adopté, recommandé par des hommes de talent, par des arbitres du goût, en France, à l'étranger, à plusieurs reprises, et, malgré tous leurs efforts, de rencontrer l'indifférence. Toutefois cette destinée s'explique en ce qui concerne le poëme du *Dernier homme,* et sans qu'il soit nécessaire d'accuser de bizarrerie ou de charlatanisme impuissant les admirateurs du livre, ni de mauvais goût ou de malveillance le public resté froid et inattentif. Ce poëme, en effet, est un premier jet, une esquisse. Or, dans les lettres comme dans les arts, une ébauche ne peut intéresser que les gens dn métier ou les amateurs sérieux. Jamais elle ne saurait captiver le plus grand nombre. Là, suivant nous, est la cause principale de ce singulier mélange de faveur et d'insuccès.

Si l'importance et la nature du sujet classent l'œuvre de Grainville parmi les épopées, elle appartient aussi par le plan à ce genre de compositions. Les poëmes épiques, à l'exception de la *Divine comédie,* création originale en tout, sont généralement plus ou moins calqués, quant à la forme, sur l'*Iliade* ou l'*Odyssée.* Dans les uns, le poëte raconte et parle directement pendant toute la durée de l'action. Dans les autres, après avoir commencé par raconter lui-même, il remet à son principal héros le soin de retracer une partie considérable des événements. Tel est le procédé suivi par les auteurs de l'*Enéide,* du *Paradis perdu* et de *Télemaque.* Grainville l'a adopté et employé sans restriction.

Nous allons donner l'analyse succincte, mais complète, de son livre. C'est le moyen, non pas le plus brillant, mais le plus sûr, de le faire connaître et juger.

Près des ruines de Palmyre, dit l'auteur, est un antre solitaire et si redouté des Syriens, qu'ils l'ont surnommé l'Antre de la mort. Quiconque y avait pénétré n'en était jamais revenu. Un jour que le chantre futur de la fin du monde était arrêté, pensif, devant cette grotte mystérieuse, un homme à l'aspect majestueux lui fit signe d'y entrer. Il

Digitized by Google

le suivit plein de confiance, et bientôt se trouva dans un cirque de roc, vis-à-vis d'un trône de saphir couronné par des nuages d'or et d'azur. Mille flambeaux jetaient une lumière immobile et resplendissante. Au pied d'une colonne de diamant était enchaîné un vieillard dont les épaules étaient mutilées, et qui regardait avec douleur les éclats d'une horloge brisée et deux ailes sanglantes gisant à terre.

Sans le secours de la voix, et par des moyens surnaturels, un esprit se fait entendre au visiteur étonné : c'est l'esprit céleste auquel l'avenir est connu. Tous les événements sont pour lui comme s'ils étaient écoulés. Il lui annonce que le dernier homme va paraître devant lui, converser en sa présence avec les personnages les plus illustres de son époque, enfin penser et agir à ses yeux. Ce merveilleux spectacle n'est pas destiné à satisfaire une curiosité oiseuse ; mais comme le dernier habitant du globe manquera d'une postérité qui le connaisse et qui l'admire, l'esprit céleste veut que, avant de naître, il puisse vivre dans la mémoire ; qu'on sache quelles peines il souffrira pour abréger les maux du genre humain, terminer le règne du temps, et hâter le jour des récompenses éternelles attendues par les justes.

L'esprit se tait ; aussitôt tout change, tout s'anime dans la caverne ; la flamme des flambeaux s'agite, les nuages suspendus sur le tronc se balancent ; le vieillard enchaîné brise ses liens, reprend ses ailes et s'envole. Un miroir magique se présente au poëte, et à ses yeux s'élève un splendide palais, ouvrage des souverains les plus puissants de la terre, mais que le temps commence à dégrader. Sous le péristyle se tiennent un jeune homme et une jeune femme, beaux, pleins de dignité, portant la tristesse empreinte sur leurs visages. Omégare et Sydérie, ainsi se nomment-ils, sont les derniers des humains. Le poëte contemple avec une avidité respectueuse ces deux personnages dont il doit célébrer les infortunes et les épreuves ; puis il invoque l'esprit

Digitized by Google

saint. Pour remplir cette noble tâche, il lui demande le feu et l'inspiration des prophètes, le prie de lui révéler les causes des malheurs d'Omégare et de Sydérie.

Alors, Omégare, Sydérie, et leur royale demeure, disparaissent. « A leur place succède une île environnée d'eau fangeuse et dormante, couverte de soufre et de bitume, et si voisine des enfers, que de ce triste lieu l'œil les distinguait sans peine. La lumière du firmament et des astres n'y pénétrait point; elle était éclairée par des feux sombres qui s'exhalaient sans cesse de ses entrailles brûlantes. La douce verdure n'y croissait jamais; on n'y trouvait aucun être vivant, pas même les hiboux et les serpents qui la fuyaient. Cette île solitaire n'avait pour habitant qu'un vieillard malheureux dont la présence inspirait le respect et la pitié. Là, pour expier une faute qu'il avait commise, le ciel le condamnait à voir tous les hommes coupables entrer dans les enfers, supplice qu'il endurait depuis la naissance du monde... Ce vieillard vénérable était Adam, relégué dans cette île par la justice divine. »

Tandis qu'il est le plus en proie au désespoir, Adam voit venir à lui l'ange Ituriel, le même qui, sous les berceaux fleuris d'Eden, lui portait les ordres du Créateur. Le père des hommes est partagé entre le trouble et l'espérance à la vue de l'émissaire du ciel. Celui-ci lui annonce que de grands événements se préparent; que l'éternel est sorti de son repos; que lui, Adam, va être de nouveau envoyé sur la terre pour y remplir une mission dont dépend sa délivrance. Adam est plein de joie à la perspective de revoir son séjour. A peine a-t-il touché la terre « qu'il se jette sur son sein; il l'embrasse, il la presse de sa poitrine, de ses lèvres, de ses bras qu'il étend sur sa surface. Ensuite il jette autour de lui des regards avides. Le soleil commençait sa carrière. De quel étonnement le père des humains est frappé lorsqu'il voit les plaines et les montagnes dépouillées de verdure, stériles et nues comme un rocher,

Digitized by Google

les arbres dégénérés et couverts d'une écorce blanchâtre, le soleil jeter sur ces objets un jour pâle et lugubre. Ce n'étaient point l'hiver et les frimats qui répandaient cette horreur sur la nature... Après avoir lutté pendant des siècles contre les efforts du temps et des hommes qui l'avaient épuisée, elle portait les tristes marques de sa caducité. »

Déplorant cette décadence du globe jadis si riche, si splendide, Adam tourne ses regards vers le ciel et compare la grandeur et l'éternité du créateur avec la petitesse et la brièveté des choses créées. C'est en ce moment que Dieu lui fait connaître sa future mission. Envoyé vers Omégare, il doit, au nom du Très-Haut, obtenir de lui par la seule persuasion le plus pénible sacrifice qu'on puisse exiger du cœur humain. Adam s'épouvante de la difficulté de sa tâche. « Cependant, guidé par une inspiration secrète et divine, il s'avance sur la terre, » il découvre bientôt Omégare et Sydérie troublés à cette heure par de sombres présages. A leur vue, Adam oublie toutes ses peines, tant est grande sa joie de contempler des humains, ses fils, respirant l'air pur du ciel! Omégare et Sydérie, de leur côté, sont heureux de rencontrer un de leurs semblables, étranger, il est vrai, mais qui les séduit par sa noblesse et sa bienveillance. Ils s'abordent, ils échangent leurs pensées et leurs sentiments. Omégare et Sydérie disant leur tristesse et leurs craintes. Omégare sent le besoin de conter ses peines; Adam, celui de l'écouter; toutefois il ne révèle pas qui il est, il veut attendre qu'Omégare ait épanché son cœur. Une grotte « où le silence semblait présider reçoit le père des humains et ses derniers descendants. Le soleil alors commençait à s'élever vers l'horizon ; aucun nuage ne voilait l'azur du firmament, et cette journée était belle pour la décadence du monde. »

Cette exposition est trop complexe; à une première lecture, on éprouve quelque peine à la saisir. Ce n'est point là le modeste et simple début des grandes épopées que

Digitized by Google

recommande tant Horace, et dont Homère a donné le premier et le plus frappant exemple. On dirait plutôt le commencement d'un de ces poëmes féeriques et chevaleresques que le brillant Spencer, chez les Anglais, semble avoir résumé dans son œuvre intitulée *la Reine des Fées*. Toutefois, au milieu de ces machines inutiles et trop multipliées, de grandes vues, une imagination puissante se révèlent déjà. Le tableau du supplice d'Adam, l'idée de mettre le père des humains en rapport avec le dernier de ses fils, qui raconte la fin de notre espèce et de notre globe à celui dont la faute a causé toutes les misères de ses descendants, voilà certainement les indices d'un génie élevé et original.

Omégare prend son récit à l'époque de sa propre naissance. Comme Adam, lorsque, dans le poëme de Milton, l'ange Raphaël rapporte le miracle de la création, il est seul avec sa compagne et un hôte mystérieux; la terre muette et silencieuse semble, avec une attention mélancolique, entendre raconter la décadence de l'univers; de même que, dans le *Paradis perdu*, elle semble avec joie en entendre raconter l'origine.

Une famille illustre et souveraine a donné le jour à celui qui doit clore la longue série des générations humaines. Son père, au milieu de son règne, resta roi sans sujets. « La France, ainsi que l'Europe, n'était plus qu'une vaste solitude. Lorsqu'il vint au monde, l'hymen avait perdu sa fécondité. Les hommes, en avançant vers le terme de leur course sans être suivis de postérité, sentaient que la terre allait perdre ses derniers habitants. Aussi la naissance d'Omégare fut-elle un phénomène qui causa leur surprise et leurs transports de joie. Ils la célébrèrent par des fêtes. Des femmes accoururent des extrémités de l'Europe pour voir l'*homme enfant;* c'est ainsi qu'elles le nommèrent. Son père le prit dans ses bras, et s'écria : « Le genre humain vit encore! O Dieu, est-ce une erreur qui m'abuse? Cet

Digitized by Google

enfant sera le père d'une race nouvelle. Ce n'est pas à moi que tu l'as donné, mais à la terre, mais au monde dont il devient l'unique espérance!... »

Cette espérance fut déçue. Omégare resta le seul fils de la vieillesse des Européens. Et quand ses parents moururent, il se trouvait habiter un palais désert. Après leur avoir rendu les honneurs suprêmes, il résolut d'abandonner une solitude qui lui pesait, et de chercher dans l'Europe s'il y restait encore des habitants humains.

Comme il allait se mettre en route, un être environné d'un tourbillon de flammes, et qui respirait le feu comme nous respirons l'air, lui apparut, et lui déclara qu'il était le génie proposé par l'Éternel à la conservation de l'univers; que celui-ci était condamné à périr, à moins toutefois que l'humanité expirante ne pût redevenir féconde. Car, ajouta-t-il, l'astre qui doit ranimer les soleils près de s'éteindre, va bientôt descendre pour rendre à notre grand luminaire et à notre séjour leur première vigueur; et l'homme, s'il peut se multiplier, trouvera encore ici-bas les éléments de la vie. Un seul fils d'Adam est capable de prévenir la ruine universelle. C'est toi; va dans la ville où l'Anglais brûla l'héroïne qui sauva la France, tu y rencontreras un sage nommé Idamas; de sa bouche tu apprendras par quels moyens, conformément aux ordres du ciel, tu pourras repeupler cette terre dont la destruction serait, d'après les ordres de l'Éternel, le signal de mon propre anéantissement.

Omégare est à la fois inquiet et fier de l'œuvre à laquelle il se voit appelé. A peine, pour obéir à l'ordre du génie, a-t-il pendant quatre heures marché dans la direction de l'occident, qu'il découvre une ville immense couverte de palais et d'anciens monuments. Cette ville n'est plus habitée que par un homme et une femme, Polyclète et Céphise. Leur joie est grande, ainsi que leur étonnement, à la vue d'un de leurs semblables; ils admirent surtout sa jeunesse. Omégare leur dit à quel rôle il est appelé; il reçoit d'eux une aimable



Digitized by Google

hospitalité. Car Polyclète et Céphise se rappellent avoir vu l'*homme enfant*, lorsque, de tous les points de l'Europe, on alla le contempler au berceau. Pendant le frugal repas, dû aux soins de Céphise, Polyclète lui raconte son existence longtemps pénible et vagabonde; comment pendant des années il vécut à la manière des sauvages, tantôt de la pêche au bord de la mer, tantôt de la chasse dans les forêts; comment enfin l'idée lui vint de dépaver les rues de la grande ville qu'il habite seul, d'y chercher un sol encore neuf et peut-être fertile, et de l'ensemencer; tentative heureuse, car les voies et les places de cette cité sont devenues, sous sa main, des champs et des vergers qui suffisent largement à ses besoins. Il y a un véritable charme dans la description de l'accueil fait par Polyclète à Omégare, dans son récit, dans le tableau de sa demeure. Tout cela constitue un épisode à la fois touchant et bien choisi, dont la douce simplicité repose un moment de la tristesse du sujet.

Le sage qui doit expliquer à Omégare la nature de sa mission, est un vieillard à physionomie un peu antique, comme le sont du reste tous les personnages du poème. Grainville, en effet, élève de Fénélon et de Bernardin de Saint-Pierre, aussi bien que de Milton, aime la forme grecque; et son goût se retrouve dans les caractères de ses héros, dans le langage qu'il leur fait tenir ou qu'il tient lui-même. Versé dans l'histoire des peuples, Idamas aime à redire sans cesse les lois, les mœurs, les arts des nations pour l'heure éteintes, et les grands spectacles que celles-ci donnèrent autrefois. Sa plus vive douleur est de voir la race humaine disparaître. Sa seule joie est d'amasser des vivres pour réunir quelques hommes autour de lui, les entretenir des siècles écoulés et refaire ainsi une faible image de l'ancienne société. Un jour, après avoir amèrement déploré la ruine du globe et du genre humain; il était entré dans un temple. « Mon Dieu, avait-il dit, retirez-moi de ce monde, si ce monde doit réellement périr; mais si telle n'est pas

Digitized by Google

votre volonté, faites-le-moi savoir, afin que je puisse mourir heureux. » Aussitôt une voix surnaturelle lui avait annoncé la réalisation de ses vœux les plus ardents, et désigné Omégare comme le futur régénérateur de ce monde. Idamas, avec ses compagnons, devait le conduire par les airs sur de lointains rivages. Un livre déposé dans le sanctuaire du temple l'instruirait des desseins de l'Éternel; mais ce livre ne devait être ouvert qu'au moment où les voyageurs élus de Dieu commenceraient à voguer dans les airs.

Transporté de joie et d'espérance, et comme rajeuni par ces promesses, Idamas entre dans le sanctuaire, s'empare du livre sacré, entraîne ses compagnons aux arsenaux qui renferment ces *globes aériens*, maintenant encore jouets inutiles de la science, mais auxquels le poète semble promettre l'empire des plages célestes dans un temps éloigné; il en choisit un, supérieur en force et en beauté; puis, par une vive harangue, en leur montrant des perspectives brillantes de gloire et la reconnaissance des siècles, il obtient de ses amis la promesse de l'accompagner.

Omégare arriva dans la ville, résidence d'Idamas, au moment où ce dernier hâtait les préparatifs de la lointaine expédition. Idamas le salue, l'embrasse avec effusion, l'entretient de son mystérieux avenir, le conduit au lieu où se trouvaient le navire aérien, et « les urnes pleines de ces esprits volatils qui élevaient l'homme au-dessus des nuages, » magnifiques inventions depuis longtemps inutiles et sans emploi. L'auteur décrit ce vaisseau aérien comme Homère décrit le bouclier d'Achille, et Virgile celui d'Enée. Sur la poupe étaient écrits, en lettres d'or, ces mots: « *J'ai fait le tour du monde* ». Sur ses flancs on voyait des peintures pleines d'action et de vérité. La plus frappante était celle qui représentait un combat aérien, dernier moyen d'extermination dont la science avait doté le genre humain. « Les combattants s'approchaient les uns des autres, armés de faux étincelantes pour couper les cordes qui tenaient les

Digitized by Google

nacelles suspendues; ou, plus perfides, perçaient le globe par le secours de la flèche aiguë ou du plomb rapide. Les soldats tombaient par milliers, comme précipités du ciel par la foudre. Leur sang rougissait la douce verdure des arbres. Leurs membres épars et palpitants couvraient les campagnes et les toits du tranquille laboureur ».

Idamas, Omégare et ses compagnons, au milieu des lamentations de leurs femmes éplorées, montent dans le merveilleux navire et se lancent dans les plaines de l'air.

L'auteur interrompt un instant le récit de son héros pour montrer l'étonnement et l'anxiété du père des hommes en entendant raconter ces étranges aventures. « Tel qu'un voyageur qui marche sur le feu des sables africains, qui respire l'air brûlant des tropiques, et dont la bouche est depuis longtemps desséchée par une soif dévorante, s'il entend le murmure d'une eau vive, il tressaille de joie, il la cherche, il avale ses eaux à grands traits et à perte d'haleine, il les reçoit sur la tête, sur les mains, s'y plonge tout entier et voudrait se transformer en elles; ainsi le père des hommes était avide du récit d'Omégare; il l'avait approché de si près qu'il recevait les impressions de ses gestes et de ses mouvements. Ses yeux, comme attachés sur ses lèvres, voulaient comme voir ses paroles, et, par sa bouche qu'il tenait ouverte, on eût dit qu'il les respirait. En un mot, il l'écoutait de tous ses sens ».

Après ce tableau, que nous ne reproduisons qu'imparfaitement et dans lequel ne manque certainement pas la poésie, le récit d'Omégare reprend son cours, et la marche en devient plus simple et moins embarrassée.

H. Gomont.

(*La suite à la prochaine livraison*).

---

Digitized by Google

# ESSAIS ET NOTICES

*Questions alsaciennes à propos de l'histoire de Jules-César*, par M. l'abbé Charles Martin, directeur du Gymnase catholique de Colmar, membre de l'Académie de Besançon; in-8°. Paris, Durand, 1867.

*Le Collége*, discours prononcé par le même; in-8°. Strasbourg, Le Roux, 1867.

## I

M. l'abbé Martin appartient à cette classe peu nombreuse d'érudits qui, loin de fuir ou de craindre les aridités de la géographie ancienne, les recherchent au contraire et s'y complaisent. Collaborateur distingué de la *Revue catholique de l'Alsace*, il y publie de temps en temps, trop rarement à notre gré, le résultat de ses savantes recherches. Elucider des points obscurs dans l'histoire de notre province, projeter sur nos origines alsaciennes les lumières de l'archéologie et de la critique contemporaines, n'est-ce pas rendre service à tout le monde, à ceux qui s'occupent de ces questions comme à ceux qui les ignorent? et n'est-ce pas le cas d'appliquer ici l'adage du poëte :

*Indocti discant et ament meminisse periti !*

En 1863, M. Martin avait édité un travail relativement considérable, *les deux Germanies cis-rhénanes*, qui résumait dans un exposé net et précis l'état de notre pays au moment de l'occupation romaine. Après avoir consulté à ce sujet nos écrivains les plus accrédités, l'auteur avait pris le parti, comme il le dit lui-même, de remonter aux sources et de demander aux anciens la lumière

Digitized by Google

que n'avaient pu lui donner les historiens de l'Alsace. Je n'assurerais pas que son livre fût irréprochable; en pareille matière, des conjectures, hasardeuses quelquefois, mais souvent nécessaires, laissent toujours une porte ouverte à la contradiction. Au total, cependant, c'était une œuvre sérieuse, d'une lecture intéressante et facile, en un mot, un écrit estimable, au dire des hommes les plus compétents. L'auguste historien de César en eut-il connaissance? Je l'ignore. Toujours est-il que ce travail devait faciliter sa tâche, alors qu'il se proposerait de retracer l'état de l'Alsace supérieure au temps de la conquête et de déterminer le champ de bataille de César et d'Arioviste. Malheureusement le second volume de la *Vie de César*, qui traite longuement ces points difficiles de notre histoire locale, sans faire mention des recherches de M. Martin, contenait des données géographiques tout opposées aux siennes et d'une exactitude contestable. Je n'en cite qu'un exemple.

Tandis que par des arguments irrésistibles, à mon sens, l'auteur des *Deux Germanies* s'était efforcé de démontrer que le tiers de leur pays, que les Séquanais durent abandonner à Arioviste, se trouvait dans la contrée marécageuse et boisée située entre la Saône et le Doubs, l'historien de César, trompé par M. de Golbéry, créait une Séquanie alsacienne entre le Rhin, les Vosges et le Jura. M. l'abbé Martin ne se tint point pour battu et dans une brochure toute récente il examine en détail *les questions alsaciennes de l'histoire de Jules-César.*

Telle est, ce me semble, l'origine de cette polémique dont nous analyserons les parties principales.

Quelles étaient, à l'époque de César, les différentes peuplades qui occupaient l'Alsace supérieure? L'historien de Jules-César partage la Haute-Alsace entre les Séquanes, les Rauraques et les Médiomatrices. Aux premiers il attribue non-seulement l'ancienne Franche-Comté, mais encore presque tout le Haut-Rhin jusqu'à Colmar. La moitié septentrionale de l'arrondissement de Colmar aurait été occupée par les Médiomatrices qui s'étendaient jusqu'au cours supérieur de la Meuse, tandis que les Rauraques, placés sur le territoire de Bâle, auraient possédé une partie du Brisgau et deux ou trois cantons de l'arrondissement de Mulhouse. Enfin sur les deux rives du Rhin, depuis Rhinau jusque vers Saverne, aurait vécu la tribu plus civilisée des Triboques, *cœteris humaniores et propter propinquitatem gallicis moribus assuefacti* (IV, 3).

Digitized by Google

M. l'abbé Martin conteste la valeur historique de ce partage.

Ainsi qu'il l'avait établi dans son travail sur les deux Germanies, et du reste en parfaite conformité de sentiment avec l'illustre géographe Zeuss, il repousse les Séquanais de la Haute-Alsace et nie qu'ils aient jamais dépassé le Jura. Les Séquanais, dit-il, habitaient les vallées du Doubs et de la Saône, et les Rauraques n'étaient même pas leurs clients comme on l'a prétendu quelquefois. Où se trouvaient les Rauraques? Il est facile de déterminer leur position. Limitrophes du Rhin, avec Basel-Augst pour capitale, possédant en outre une seconde ville importante, Argentouaria, située, d'après les uns, à Horbourg, près de Colmar, selon d'autres aux environs de Marckolsheim [1], les Rauraques s'étendaient le long du Rhin, depuis le confluent de l'Aar jusqu'à la frontière septentrionale de la Haute-Alsace actuelle.

Leurs plus proches voisins étaient les Tulinges et les Latobriges. Plusieurs historiens, avant le biographe de César, ont pensé que ces derniers étaient d'origine germanique et ont placé leur domicile sur la rive droite du Rhin. Mais César leur donne des villes, et c'est une chose notoire, d'après Tacite, que la grande Germanie n'en eut point pendant toute la durée de l'empire romain. Cherchons-les donc sur la rive gauche. La science étymologique, venant au secours de l'histoire, nous permet de reconnaître leurs possessions dans la vallée de la Larg (Largus=Latus). Les Latobriges, race gauloise comme les Helvètes, peuplaient les flancs de la dernière chaîne du Jura et occupaient *Largitzen*, l'ancienne *Larga* des Itinéraires, dans cette partie de la Haute-Alsace qui forma plus tard la portion méridionale du Sundgau.

Quant aux Tulinges, *fortissimæ gentes*, la plus vaillante des peuplades helvétiques, s'il en faut croire un vieux chroniqueur, ils habitaient la vallée de la Thur, depuis sa source jusqu'à son embouchure. Les vallées de St-Amarin et de Thann, Cernay, Ensisheim qui peut-être remonte à cette époque reculée, Turckheim ou Thuringheim, telle était la portion de pays qu'ils s'étaient attribuée. M. l'abbé Martin, après Grandidier et Perreciot, a plaidé chaleureusement la cause de cette Thuringie alsacienne. Les fouilles récentes

[1] Les travaux les plus récents se prononcent hautement en faveur d'*Ohnenheim* ou de *Grussenheim*. Voir à ce sujet l'*Argentouaria* de M. Coste et l'*Étude critique* de M. l'abbé Martin. (Paris, Durand, 1864.)

Digitized by Google

opérées à Turckheim, de nombreuses découvertes de médailles, de haches celtiques, de tuiles romaines, de fibules, de pans de murs qui s'étendent sur un emplacement de plus de 2 kilomètres ; le souvenir historique d'une ligue thuringienne formée dès l'an 372 de notre ère dans le Haut-Rhin pour repousser les invasions germaniques; des textes précieux empruntés à nos plus anciens annalistes, constituent en faveur de ce système une puissante présomption et nous permettent peut-être de considérer la ville natale de M. l'abbé Martin comme la capitale de ce petit Etat.

Quoiqu'il en soit, si nous admettons ces données, qui nous paraissent probables et conformes aux textes anciens comme aux travaux les plus récents, que faire des Triboques et des Médiomatrices? Comme il avait rejeté les Séquanes au-delà du Jura, ainsi M. Martin repousse les Médiomatrices au-delà des Vosges et les donne comme voisins aux Leuques et aux Trévires. Les Triboques, race celtique et non allemande, selon Zeuss qui contredit ainsi l'historien de César, restent établis en Alsace, à peu près entre Argentoratum et Saverne.

Les Rauraques, les Latobriges, les Tulinges, enfin plus haut les Triboques, telles étaient donc les peuplades qui habitaient notre province au temps de César.

Remarquons, en passant, que M. l'abbé Martin, plus Français dans ses conclusions que l'empereur lui-même, nous attribue comme ancêtres des races gauloises, réfutant ainsi d'avance ceux qui voudraient revendiquer pour l'Alsace une origine germanique.

Restait une dernière question à résoudre. Si la Séquanie d'Arioviste n'est pas en Alsace, nous faut-il renoncer à ces récits légendaires qui faisaient de l'Ochsenfeld le théâtre de cette grande bataille livrée par César contre le roi des Suèves? Hélas! oui, nous sommes bien forcés d'en faire notre deuil! Avec une logique cruelle, une argumentation irrésistible, M. Martin nous enlève une à une toutes nos illusions. Pourquoi placer aux environs de Cernay et l'entrevue des deux chefs d'armée et leur rencontre dans une bataille décisive? C'est un effet de votre imagination? Où sont vos preuves? Il vous faut une grande plaine pour la bataille, des collines pour l'assiette des camps, un tumulus pour l'entrevue! Mais la Séquanie ne vous offrait-elle aucun endroit qui réunît toutes ces conditions? Les alentours d'Arcey ou de Villersexel présentent ces caractères. Mesurons les distances, consultons les textes, discutons toutes les

Digitized by Google

opinions, examinons les lieux, interrogeons les fouilles exécutées au prétendu camp de César, à Cernay. Vos distances ne sont pas exactes, vos manœuvres sont impossibles ou difficiles, le tertre que vous signalez à Feldkirch n'existe pas; quant au tumulus situé entre Wittenheim et Ensisheim, il est si mesquin qu'on n'y saurait reconnaître le *Tumulus satis grandis* de César, assez grand pour servir de point de réunion aux deux chefs suivis chacun de dix cavaliers. Le sol que vous creusez ne nous offre aucun vestige ni de retranchement, ni de fossés, ni d'armes, ni de cadavres, sur un emplacement où pendant plusieurs jours il y eut des combats de cavalerie, où deux grandes armées enfin se battirent avec fureur.

C'est ainsi que M. Martin renverse toutes les objections, détruit toutes les hypothèses de son illustre adversaire. Faut-il l'avouer? J'en ai quelque regret pour ma part. L'Ochsenfeld y perd une de ses vieilles traditions et quelque chose de ses charmes. En traversant cette plaine immense, je ne sentirai plus ce frisson d'effroi qui me saisissait quand, dans mon esprit, je voyais le conquérant des Gaules enlever par une charge irrésistible les fortes positions d'Ariovisto. N'importe, il faut se rendre à l'évidence, l'histoire ne ménage pas toujours la poésie locale. Ces champs célèbres sont assez riches d'ailleurs en sanglantes batailles pour n'avoir aucun besoin d'une gloire apocryphe. *Cuique suum!*

J'ai essayé dans ce rapide aperçu de reproduire, comme j'ai pu, le ton ferme et courtois de cette docte réfutation. M. l'abbé Martin s'est autorisé, pour l'entreprendre, de cette égalité qui doit régner entre les gens de lettres, quelque rang qu'ils occupent dans la hiérarchie sociale. Il a prononcé même, ce me semble, le mot de *république des lettres*, une vieille fiction un peu démodée par le temps qui court! Si ce précédent pouvait m'enhardir, humble citoyen de cette grande république, je signalerais peut-être une lacune regrettable dans les *questions alsaciennes*. Plus d'un lecteur l'aura, comme moi, remarquée. Je veux parler de l'absence d'une carte bien faite qui faciliterait l'intelligence de cette excellente brochure. Telle qu'elle est, cependant, nous y avons puisé des connaissances sérieuses dont nous ne saurions assez remercier son estimable auteur.

Digitized by Google

## II

Des *Questions alsaciennes* au *Collége*, la distance n'est pas aussi grande qu'on pourrait le croire au premier abord. Tout en cultivant la muse austère de l'histoire, M. l'abbé Martin, directeur et fondateur d'une maison d'éducation qui jouit d'une certaine vogue dans notre province, n'a jamais négligé les graves questions de l'instruction publique. Comme l'arbitre dont parle la Fontaine,

*Jetant des deux côtés la griffe en même temps,*

il a su défendre nos origines alsaciennes et venger notre enseignement national. Jeune encore, il avait pris part à la grande querelle des classiques chrétiens et profanes. Avec un rare talent, dans une brochure aujourd'hui épuisée, il avait maintenu l'*usage des auteurs païens dans les classes*, et récemment encore nous avons lu sur l'*Instruction publique en France dans le passé et dans le présent* un ouvrage intéressant et complet, sorti de sa plume. L'écrit qui nous occupe rentre dans ce cadre d'études, bien qu'il n'ait pas été destiné au même public. C'est un modeste discours prononcé à la distribution des prix du Gymnase catholique de Colmar, mais dont la lecture obtiendra, je l'espère, un nouveau succès.

Le collége! A ce mot seul qui ne se sentirait rajeuni? Quel mot et quel souvenir! Évoquée devant des imaginations vives, cette lointaine figure éveille tout un monde oublié, peuplé cependant de magiques et saintes visions. Elle porte avec elle je ne sais quel parfum de jeunesse et de fraîcheur qui vous pénètre et vous fait vivre un moment d'une vie depuis longtemps disparue. Le collége! c'est-à-dire les premières impressions de notre enfance, nos naissantes admirations pour les beautés littéraires, les tressaillements d'un cœur de douze ans sur une page d'histoire, les premiers serments du jeune homme! Le collége! c'est-à-dire les joies et les peines fécondes de l'émulation, le souvenir de ces belles et saintes amitiés qui restent jusqu'à la fin de nos jours des jouissances pour l'esprit et des forces pour l'âme! Le collége! c'est-à-dire les longues promenades de notre jeunesse, nos lectures les plus délicieuses et

Digitized by Google

les plus profitables, une sorte d'abandon complet aux lettres, sans ambition personnelle, sans autre passion que celle d'embellir et d'épurer son intelligence. Voulez-vous savoir quelque chose de plus? Écoutez M. Martin:

« Le collége! Prononcez ce mot devant les élèves d'une école » primaire, que ce soit à la campagne ou dans une ville, et vous » verrez un merveilleux effet se produire sur ces jeunes esprits. » Dans les yeux de l'enfant pauvre, vous surprendrez un nuage de » tristesse qui semble dire: Je n'entrerai jamais dans cette terre » promise! L'enfant du riche, au contraire, a tressailli à ce mot » magique; sa figure s'est épanouie, son regard s'est animé et vous » pouvez y lire quelque chose de cette joie enthousiaste qui trans- » porta les compagnons de Christophe Colomb lorsqu'une voix, » dominant le murmure des flots, poussa ce cri tant désiré: » Terre! terre!. Oui, pour l'enfant destiné aux carrières libérales, » c'est un nouveau monde que le collége! Un nouveau monde avec » tous les mystères de l'inconnu, avec ses illusions et ses espérances, » avec les honneurs, la richesse, la gloire! Et d'où vient le prestige » que ce mot exerce sur l'esprit de l'enfant? Ah! c'est que plus » d'une fois il a entendu son père. devenu pensif sous le poids des » préoccupations de la vie, faire ce mélancolique aveu: Hélas! mes » plus belles années ne sont plus! Elles se sont écoulées au collége! » Et derrière ce mot fatidique prononcé avec tant de regret par » son père attristé, l'enfant a entrevu tout un avenir de bonheur! » et souvent il a regretté de n'être pas assez instruit encore pour » aller au collége! Et maintes fois il a redit à ses camarades: Quand » je serai grand, j'irai au collége! Et le jour où son père est venu » lui annoncer qu'il quitterait l'école pour commencer ses classes, » ce jour a été l'un des beaux jours de sa vie, et il a couru tout » radieux prévenir de la bonne nouvelle ses compagnons de jeu, » ses amis, ses grands parents, sa vieille bonne même, tout le monde » enfin! » (p. 4).

A ce poétique tableau auquel rien ne manque, pas même le trait final, M. l'abbé Martin oppose la sombre image qu'a tracée de nos colléges modernes le plus pessimiste peut-être de nos académiciens, M. Victor de Laprade! « Le collége, dit-il dans son récent écrit, le collége est un couvent, le collége est une caserne! » Ni l'un ni l'autre, répond avec raison le directeur du Gymnase catholique de Colmar. Ne cherchez dans nos colléges ni les mortifications volontaires du

Digitized by Google

cloître, ni l'inflexible raideur et la discipline implacable d'un régiment. Ni si haut ni si bas, telle est notre devise. Que nous reprochez-vous? Exigeons-nous de nos élèves qu'ils s'imposent de cruelles privations? Quels sont ces jeûnes sévères auxquels nous les soumettons? Où sont les instruments de torture qui déchirent leurs membres délicats? A quels cruels sacrifices sont-ils condamnés? Eh quoi! nous leur enjoignons de garder pendant les heures d'études un silence rigoureux! Le grand malheur, après tout! Quels sont les écoliers auxquels ce régime a désappris l'usage de la parole? Il faut bien en convenir, le monde ne périra point faute de bavards. Nous leur interdisons en été l'eau et l'air pur de la campagne! Rassurez-vous, Messieurs, nos écoliers se promènent autant qu'autrefois; leurs vacances sont longues, trop longues au gré de leurs parents, et pendant la belle saison nous leur donnons chaque jour, s'il est possible, les bains de notre Eurotas. Ne craignez point davantage, Mesdames, le collége n'est pas une caserne! Des maîtres intelligents et dévoués surveillent les jeux de vos jeunes enfants. Après avoir dirigé leurs études, ils ne les quittent pas même pendant leur sommeil et vous pouvez les apercevoir au chevet de leurs lits. Nos règlements sont stricts, vous le savez, et plus d'une mère a dû recueillir dans la maison paternelle son enfant prodigue; mais encore y mettons-nous de la mesure et toutes les fautes ne sont pas aussi rigoureusement punies.

Telle est en peu de mots la substance de cet excellent discours. C'est un plaidoyer, je l'avoue, mais il est juste. Qu'y pourriez-vous reprendre? Ce n'est pas, et j'ai hâte de le dire, que M. l'abbé Martin nous accorde que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Les programmes sont trop chargés, mais à qui la faute? A l'État, c'est-à-dire à vous et à moi qui chaque jour imposons à de pauvres collégiens des connaissances plus nombreuses *de omni re scibili et de quibusdam aliis;* aux règlements scolaires qui refusent l'entrée de nos grandes écoles à des jeunes gens de vingt ans! C'est là qu'il faut chercher la cause de tout le mal, c'est là qu'il faut appeler d'urgentes réformes!

L'éducation des colléges est *homicide!* Y songez-vous bien? Est-ce notre faute si dès l'âge le plus tendre, éloignant vos enfants de leurs protecteurs naturels, vous énervez dans les salles d'asile leurs corps si frêles et si faibles et fatiguez leurs intelligences naissantes par d'inutiles et fastidieuses études? Pourquoi les priver de si bonne

Digitized by Google

heure du grand air et de la vie libre des champs? Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes si ces précoces merveilles de six ans restent stationnaires à l'école primaire et sont à tout jamais blasées quand vous les confiez au collége.

*Qui veut voyager loin ménage sa monture,*

et vous l'aviez exténuée. Ce n'est pas le collége, croyez-le bien, qui affaiblit leur constitution. Vos enfants sont trop tôt amollis par les besoins que vous leur avez créés, par ces habitudes de grandes personnes, j'allais dire de vieillard, auxquelles vous les avez formés. D'où vient qu'ils sont moins gais qu'autrefois? Le luxe des habits a détruit le plaisir du jeu. Observateur judicieux, M. l'abbé Martin le constate non sans assaisonner ses réflexions d'un petit grain de malice. C'est faire valoir de pareils arguments que de les citer:

« Si vous vous aventurez dans une des promenades de nos villes, » que voyez-vous? De petits messieurs de six à sept ans, marchant » avec gravité à côté de leur père ou de leur mère, les petites » mains bien gantées, une cravate irréprochable au cou, une badine » entre les doigts. Il ne rit plus le pauvre damoiseau, il est triste » et ses regards se portent avec regret vers quelques enfants du » peuple qui, à quelques pas de lui, se roulent dans le sable et » jouent à force de jambes, de bras et de cris joyeux. Et lui, il » est condamné à se promener comme un sénateur! S'il rencontre » un petit monsieur de sa condition aussi brillamment vêtu, et » que l'envie si naturelle à cet âge de s'amuser ensemble vienne » tirailler leurs nerfs irrités, on le leur défend. Une voix impérieuse » se fait entendre: Tu vas déranger ta toilette, chiffonner tes beaux » habits! Et les pauvres chérubins, si bien enveloppés dans des » étoffes précieuses, continuent l'exhibition de leur riche costume. » — La vanité des mamans, oh! que les mères qui m'entendent » me le pardonnent, je plaide la cause de leurs enfants! Oui, la » vanité des mamans est une cause de l'affaiblissement, de » l'étiolement de la race! (p. 15).

Ce petit portrait me plaît. Agréable et spirituel, il termine bien cet habile plaidoyer. Quand de tous côtés l'on attaque notre éducation nationale, quand on jette la pierre à toutes nos institutions, quand on ne respecte plus rien, ni les traditions séculaires de l'Université, ni l'intelligente et dévouée direction des établissements

Digitized by Google

libres ; quand on décourage les plus nobles efforts en leur imprimant une cruelle épithète, faut-il s'étonner qu'un homme convaincu, fort de la justice de sa cause, relève le gant qu'on lui a jeté au visage et, pour se justifier d'une imputation d'*homicide*, s'écrie fièrement : « Les vraies causes des vices que vous signalez, nous allons les chercher ailleurs ! Pareils à l'arbre de Virgile, nous sommes nous-mêmes étonnés de voir ces tristes fruits que nous n'avons pas produits, *non sua poma*. De grâce, avant de prononcer notre arrêt, faites un retour sur vous-mêmes ou du moins attendez un plus ample informé ! »

L'enquête est achevée, M. l'abbé Martin en a rassemblé toutes les pièces, la cause est entendue et cependant le procès est encore sur le bureau. Qui faut-il condamner ? Personne, si l'on m'en croit, car le coupable c'est tout le monde.

L'abbé P.-A. Merklen,

ancien élève de l'École des Carmes.

---

Digitized by Google

# ERRATA

Page 261. Les lignes 11, 12 et 13 doivent être rectifiées ainsi :

*Les deux choses pourtant froissent les dispositions particulières de notre esprit français : l'attention n'étant pas notre qualité dominante, il s'établit.*

— 263. 2e citation, vers 1, au lieu de :

*Votre cour, votre amour que, si légèrement*

lisez : *Votre cœur, votre amour que, si légèrement.*

— 268. Les vers cités (il est évident qu'ils appartiennent à des rôles différents) doivent être disposés comme il suit :

*Vous jouez, je le crois, un bien gros jeu!*

*Madame,*

*J'ai perdu.*

— 271. 2e citation, vers 2, au lieu de :

*Ce pays de la gloire est le plus beau sans doute,*

lisez : *Ce pays de la gloire et le plus beau sans doute,*

— 272, vers 3, au lieu de :

*Ici du paganisme a pesé la puissance*

lisez : *Ici du paganisme a péri la puissance.*

— 293, ligne 20. La virgule placée après le mot *grecs*, doit être mise après le mot *chœurs*.

— 293, ligne 23, au lieu de :

*Ici les traductions mythologiques*

lisez : *Ici les traditions mythologiques.*

— 295, ligne 28, au lieu de :

*Du torrent en roulant leurs vagues mugissantes :*

lisez : *Et tonnent en roulant leurs vagues mugissantes :*

---

*L'Administrateur-Gérant*,

A. ROUSSEAU.

Metz. — Typ. ROUSSEAU-PALLEZ.

Digitized by Google

Digitized by Google

# GŒTZ DE BERLICHINGEN

## DE GŒTHE [1]

---

J'arrive maintenant à l'action même du drame, que je n'ai pu jusqu'ici que laisser deviner.

Dès le commencement du premier acte, nous sommes transportés dans une modeste auberge de la Franconie, située au milieu des bois. Berlichingen est occupé à prendre ses dispositions pour attaquer les gens de l'évêque de Bamberg, commandés par Weislingen; des paysans s'entretiennent avec vivacité des querelles qui divisent leurs seigneurs et maîtres: tous prononcent avec respect le nom de Gœtz, mais il n'en est plus de même quand ils viennent à parler de l'évêque de Bamberg; les paroles pleines de mépris et de violence qui leur échappent laissent deviner l'humeur belliqueuse qui les anime et font pressentir en quelque sorte les scènes de violence qui sont sur le point d'éclater. Un jeune homme s'approche du chevalier et lui demande comme une grande faveur la permission de prendre les armes et de servir sous ses ordres; ce jeune paysan n'est autre que George, ce varlet chevaleresque, dont le pieux et tendre attachement a quelque chose de si touchant et de si éminemment dramatique. Frère Martin s'approche à son

[1] Voir la première partie dans la livraison de septembre et octobre, p. 339.



Digitized by Google

tour : le pauvre moine se sent attiré vers le héros sans le connaître, et il lui parle avec un entier abandon. On voit qu'il n'a pas la vocation de son état ; il admire, il envie les agitations de la guerre ; il raconte toutes les souffrances que lui fait endurer la vie inactive du cloître. Au moment de quitter le chevalier, il lui demande son nom.

GŒTZ

Excusez-moi ; adieu !

(Il lui tend la main gauche).

FRÈRE MARTIN

Pourquoi me tendez-vous la main gauche ? Ne suis-je pas digne de serrer la main droite d'un chevalier ?

GŒTZ

Quand bien même vous seriez l'empereur, il faudrait bien vous contenter de celle-ci. Ma main droite, quoiqu'elle ne soit pas inutile dans les combats, est insensible aux étreintes de l'amitié.

FRÈRE MARTIN

Vous êtes donc Gœtz de Berlichingen ? Dieu, je te remercie de me l'avoir fait voir, cet homme que tous les princes haïssent et vers lequel se tournent les faibles et les opprimés ! (*Il lui prend la main droite.*) Laissez-moi cette main, laissez-moi la baiser !

GŒTZ

Non, non.

FRÈRE MARTIN

Laissez-moi faire. O main bien plus précieuse que la relique la plus sainte, dans laquelle a circulé le sang le plus généreux, instrument aujourd'hui dépourvu de vie et de chaleur, mais qui tires toute ta force de la noble confiance en Dieu, qui anime et remplit cette âme si belle et si loyale !..... Il est passé dans notre couvent, il y a

Digitized by Google

déjà longtemps de cela, un moine qui vous avait vu au moment où vous veniez de perdre cette main sous les murs de Landshut. Avec quel intérêt il nous parlait de vos souffrances, du chagrin que vous éprouviez à l'idée d'être forcé de renoncer aux exercices de la guerre, et surtout de cette histoire qui vous était revenue alors tout à coup à l'esprit, l'histoire de cet homme qui avait, comme vous, perdu une de ses mains, et qui n'en avait pas moins continué pendant de longues années le rude et fatigant métier des armes! Non, je n'oublierai jamais le récit de ce moine.

GŒTZ

Adieu, digne frère Martin!

FRÈRE MARTIN

Ne m'oubliez pas; pour moi, je ne vous oublierai jamais. (*Gœtz part.*) Comme mon cœur était plein pendant que je le regardais! Il ne me parlait pas, et cependant mon âme était en rapport avec la sienne. Ah! c'est une véritable jouissance de se trouver en présence d'un grand homme!

Tandis que Gœtz entre en campagne, Gœthe nous introduit dans son intérieur de famille, au château de Jaxthausen, où Élisabeth sa femme, et Marie sa sœur, s'entretiennent du chevalier et expriment, chacune à sa manière, ce qu'elles pensent de la vie si agitée et si pleine de périls de celui qui est l'objet de leur tendre sollicitude. Dans le cours de leur conversation, elles viennent à parler de Weislingen, qui fut autrefois le compagnon aimé de Gœtz. Marie ne cherche point à dissimuler le vif intérêt que ce chevalier lui a inspiré à la suite des récits si intéressants que son frère lui a faits de leurs relations d'autrefois; Élisabeth, au contraire, ne peut se défendre d'une sorte de répugnance à l'égard de cet homme, de ce courtisan frivole qui ne néglige aucune occasion de nuire à son noble époux. Elles apprennent tout à coup que Weislingen vient de tomber au pouvoir de son loyal ennemi, et bientôt après le prisonnier en personne

Digitized by Google

arrive au château, accompagné de Gœtz lui-même. Il est triste et abattu, tandis que son heureux vainqueur se montre aimable et même affectueux avec lui. La présence du petit Karl, bon et naïf enfant, peut seule l'arracher à ses préoccupations; son front se déride quelque peu à la vue de cette gracieuse apparition :

KARL

Bonjour, père!

GŒTZ, *l'embrassant*

Bonjour, petiot, comment as-tu passé ton temps?

KARL

Très bien. Ma tante prétend que je suis devenu un vrai savant.

GŒTZ

Oh!

KARL

J'ai appris une foule de choses.

GŒTZ

Ah!

KARL

Veux-tu que je te conte l'histoire de l'enfant sage?

GŒTZ

Après le diner.

KARL

Je sais encore autre chose.

Digitized by Google

GŒTZ

Quoi donc?

KARL

Jaxthausen est un village avec un château sur la Jaxt; il appartient depuis deux cents ans aux seigneurs de Berlichingen.

GŒTZ

Connais-tu le seigneur de Berlichingen, le propriétaire actuel? (*Karl le regarde avec des yeux étonnés.*) Vous verrez qu'avec toute sa science il en est venu à ne pas même connaître son père. — A qui appartient donc Jaxthausen?

KARL

Jaxthausen est un village avec un château sur la Jaxt.

GŒTZ

Ce n'est pas là ce que je te demande. Voilà pourtant comment les femmes élèvent les enfants! Moi je connaissais tous les sentiers, tous les chemins et jusqu'aux gués avant de savoir le nom de la rivière, du village et du château. Ta mère est-elle à la cuisine?

KARL

Oui, père, elle fait cuire des navets et rôtir un agneau.

GŒTZ

Tu sais donc encore cela, maître marmiton?

KARL

Et pour mon dessert, ma tante me tient en réserve une pomme cuite.

GŒTZ

Ne pourrais-tu pas la manger crue?

Digitized by Google

KARL

Les pommes sont bien meilleures quand elles sont cuites.

GŒTZ

Il te faut toujours quelque chose de particulier. Weislingen, je vous quitte un instant seulement; il faut que j'aille dire le bonjour à ma femme. Karl, viens-tu avec moi?

KARL

Quel est cet homme?

GŒTZ

Tire-lui ta révérence et prie-le d'être moins triste.

KARL

Tiens, touche-là! Sois plus gai, le dîner sera bientôt prêt.

WEISLINGEN, *l'embrassant*

Heureux enfant qui ne connaît encore d'autre malheur que celui d'attendre l'heure de se mettre à table! Berlichingen, que Dieu vous comble de joie dans cet enfant!

GŒTZ

Il n'y a jamais beaucoup de lumière sans beaucoup d'ombre. Et cependant ce serait pour moi un bien grand bonheur... Advienne que pourra!...

Pendant les quelques instants que Weislingen reste seul, il fait un retour sur lui-même, et les scènes d'un passé qui lui fut cher autrefois se retracent vivement à son esprit. Ici je me borne à citer; il y a des sentiments qui se refusent à l'analyse.

Oh! si j'allais m'éveiller tout à coup et que tout ceci ne fût qu'un

Digitized by Google

songe! Moi, au pouvoir de Berlichingen, de cet homme à qui je ne pouvais parler qu'avec une sorte de crainte, et dont j'espérais bien triompher! Adelbert, te voilà donc ramené en ces lieux qui furent témoins de nos jeux enfantins. C'est bien encore lui, l'ancien, le fidèle Gœtz! Qui pourrait l'approcher et le haïr? Tu l'aimais alors de tout cœur, tu ne pouvais vivre sans lui; ton âme se confondait avec la sienne. Et maintenant, que suis-je dans ces mêmes lieux? Rien, absolument rien! Ils ne reviendront plus ces jours de bonheur où nous nous aimions d'une affection que les anges eux-mêmes auraient enviée. A cette époque, le vieux Berlichingen était en vie; il me semble l'apercevoir encore là-bas, au coin de cette cheminée, suivant du regard nos ébats et nos jeux. Combien l'évêque et mes amis vont être en peine! Je le sais, tout Bamberg prendra une vive part à mon malheur. Mais, que m'importe! Peuvent-ils me donner ce que je désire?

Du château de Jaxthausen le poète, faisant bon marché de la règle des unités, nous transporte tout à coup à la cour de Bamberg où viennent de s'égarer les pensées du prisonnier, et où nous attendent des scènes d'une nature toute différente. Nous arrivons juste au milieu d'un joyeux festin, et, entre autres nouvelles, nous apprenons que l'empereur Maximilien vient de se fixer momentanément à Augsbourg, et qu'il y a lieu d'espérer que ce monarque prescrira enfin des mesures énergiques contre Berlichingen, que le noble prélat déteste cordialement. Tout à coup arrive comme un coup de foudre cette fatale nouvelle: « Weislingen a été fait prisonnier! » La consternation est générale; dès-lors plus de joie ni de chants, comme aurait dit notre immortel fabuliste. L'abbé de Fulda, après avoir qualifié à sa manière la fatale nouvelle, est d'avis qu'on reprenne les libations qui ont été interrompues si mal à-propos; mais le savant docteur Oléarius ne partage pas cet avis; il vient de se rappeler tout à coup un précepte d'hygiène que les plaisirs de la table lui avaient sans doute fait perdre de vue: *Post cœnam stabis aut mille*

Digitized by Google

*passu' meabis!* s'écrie-t-il gravement. Et toute la compagnie de se lever aussitôt et de le suivre au jardin, le bon abbé aussi bien que les autres. Quant à l'évêque, il ne saurait se résigner à se voir privé désormais du concours de Weislingen, qui lui est précieux à plus d'un titre; il faut que cet homme lui soit rendu, n'importe à quel prix, et son esprit fécond en ressources lui en fera sans nul doute trouver les moyens. Nous ne tarderons pas à apprendre le résultat de ses démarches.

Pendant ce temps qu'est devenu le prisonnier, que nous avons laissé livré à ses tristes pensées? Séduit par les charmes de la douce Marie, il lui a offert sa main; son offre a été agréée, et Gœtz a donné son consentement avec un joyeux empressement. Le mariage se fera dès que Weislingen aura mis ordre à ses affaires. Une transformation complète paraît s'être opérée dans la manière de voir et dans les sentiments du courtisan; il est fermement décidé à rentrer dans les voies de la chevalerie, dont il n'aurait jamais dû s'écarter, et il remercie Dieu de lui avoir fait retrouver tout à la fois l'amie de sa jeunesse et le sentiment de sa dignité. Il ne retournera plus à la cour de l'évêque, sa résolution est ferme et irrévocable.

Mais voici déjà que le tentateur s'approche. Il apparaît d'abord sous les traits de Frantz, le jeune écuyer de Weislingen, qui apporte à celui-ci les salutations et les condoléances de l'évêque et de sa cour. Ce jeune homme a été complètement subjugué par les charmes d'une veuve, Adélaïde de Waldorff, qui vient de se fixer à Bamberg, et qui n'a pas tardé à attirer sur elle tous les regards. Lorsqu'il apprend que Weislingen a résolu de se retirer sur ses terres, il insiste, avec toute l'énergie que lui inspire la passion, pour le faire revenir sur sa résolution, car il sent qu'il lui sera désormais impossible de vivre loin de cette enchanteresse qui s'est emparée de tout son être. Pendant qu'il fait à Weislingen une description enthousiaste de la

Digitized by Google

beauté d'Adélaïde, il n'entre pas même dans sa pensée qu'il va sans doute trouver dans le brillant chevalier un rival préféré, et qu'il ne lui restera plus alors qu'à mourir de chagrin. Mais c'est en vain qu'il insiste, qu'il supplie même ; son maître a engagé sa foi, il va partir pour ses terres sans revoir Bamberg, un saint vînt-il à la place de l'évêque pour le décider autrement.

On le voit, l'exposition est complète ; je dirai plus, elle est faite de main maître. Il est à prévoir que l'évêque de Bamberg ne reculera devant aucun moyen, quel qu'il soit, pour arriver à ses fins. De plus, si un revirement aussi complet s'est opéré dans les sentiments et dans la conduite de Weislingen, il y a déjà lieu de prévoir également que ses bonnes résolutions viendront à échouer contre deux écueils, en quelque sorte inhérents à son caractère, je veux parler de ses visées ambitieuses et de son incurable faiblesse dans ses relations avec l'autre sexe. Nous commençons donc à craindre qu'il ne trouve pas au moment voulu l'énergie nécessaire pour triompher des embûches qui vont lui être dressées, quelques puissants que soient les liens qui le rattachent pour le moment à Gœtz et à Marie. Notre attente est donc grandement excitée à la fin du premier acte.

Au deuxième acte, l'action se partage entre Bamberg et Jaxthausen. D'un côté, c'est l'évêque qui s'efforce de ramener à tout prix Weislingen à sa cour ; de l'autre, c'est Gœtz qui entreprend une expédition contre ceux de Nuremberg, qui ont livré traîtreusement un de ses varlets à ses ennemis.

Pendant que Berlichingen et Selbitz, son ami, prennent leurs dispositions pour attaquer à l'improviste les marchands de Nuremberg à leur retour de la foire de Francfort, le conseiller Liebetraut est enfin parvenu à attirer de nouveau Weislingen à la cour de Bamberg. Il s'est acquitté de sa mission à l'entière satisfaction de son maître ; c'est maintenant à Adélaïde qu'il appartient de mener à bonne fin l'entreprise qu'il a si bien commencée ; à elle donc de

Digitized by Google

disposer habilement ses batteries pour amener le volage chevalier à rompre un engagement qu'il persiste à regarder comme sacré, et pour l'enlacer irrévocablement dans des liens qu'il lui sera désormais impossible de briser. Ce n'est pas que cette femme astucieuse et coquette éprouve pour Weislingen un amour vrai, profond; non, il lui importe avant tout de mériter la confiance de l'évêque, et puis quel triomphe si elle réussit à obtenir par la vertu de ses charmes un résultat que le noble prélat et les hommes les plus influents de sa cour regardent déjà comme impossible! Aussi que d'efforts pour obtenir ce triomphe qui flatte son amour-propre! que de sophismes, de caresses, de ruses et de séductions, pour arracher sa victime aux influences qui le retiennent! Quelle dialectique adroite autant que convaincante! — Mais j'ai engagé ma parole de chevalier... — Un serment peut-il avoir quelque valeur, lorsqu'il s'agit d'un chevalier félon, dont la conduite est celle d'un coureur de grands chemins? Un serment prêté dans de telles conditions n'est et ne peut être qu'un misérable prétexte; autrement Weislingen se garderait bien de s'afficher de la sorte, en faisant cause commune avec un perturbateur de la paix publique, avec un homme qui a mérité d'être mis au ban de l'empire. — Mais Gœtz s'est montré bon et généreux envers moi; ses procédés ont été pleins de loyauté..... — Weislingen est-il donc devenu si peu clairvoyant qu'il ne devine pas les intentions, les calculs de Berlichingen; qu'il ne comprenne pas que cet homme veut se servir de lui comme d'un instrument docile? — Et puis, voyez avec quel art infernal cette sirène s'insinue dans le cœur de sa victime, comme elle sait irriter adroitement ses désirs qui ne tarderont pas à prendre les proportions d'une passion irrésistible! C'est en vain que Weislingen, dans un monologue habilement ménagé, se raidit de toutes ses forces contre la tentation; qu'il se retranche derrière son honneur de chevalier; qu'il prend à témoin sa résolution de se retirer sur ses terres, et

Digitized by Google

jusqu'à ses pressentiments. Au moment même où il se croit encore assez maître de lui-même pour fixer l'heure de son départ, on sent que cette énergie, dont il aurait tant besoin, lui fait déjà défaut, et qu'il suffira d'une seule entrevue avec l'objet de sa passion pour que ce départ soit ajourné indéfiniment.

Si cette intrigue dirigée contre Weislingen nous paraît admirablement conduite, nous ne saurions en dire autant de l'expédition de Gœtz et de Selbitz contre les marchands de Nuremberg. Ces hommes si prompts à tirer l'épée, si expéditifs chaque fois qu'il s'agit de tenter un coup de main, sont à peine reconnaissables, tant ils mettent de lenteur dans l'exécution de leurs projets de vengeance. Il y a évidemment une lacune regrettable dans cette phase de l'action ; toutefois j'ai hâte d'ajouter que cette lacune n'a rien qui doive nous choquer ; je dirai plus, on la remarque à peine, tant le récit est rapide et entraînant. D'ailleurs, je suis fort porté à croire que ce n'est pas sans intention que Gœthe a cru devoir condamner les deux chevaliers à subir une situation si peu conforme à leur caractère ; il avait besoin de cette espèce d'entr'acte pour tenir son héros au courant des intrigues qui s'ourdissaient contre lui à Bamberg.

On serait en droit de demander pourquoi le second acte ne finit pas au moment où le loyal chevalier apprend la trahison nouvelle de Weislingen ; en effet, le chagrin vif et profond qu'il ressent à cette nouvelle me paraît être une de ces péripéties sur lesquelles l'attention peut se fixer et l'action du drame s'arrêter un instant. Mais tel ne paraît pas avoir été l'avis de Gœthe, car dans une dernière scène il a cru devoir nous faire entrevoir les conséquences probables des relations qui viennent de s'établir entre Adélaïde et le chevalier courtisan. A-t-il eu raison, a-t-il eu tort? C'est là une question dont je laisse la solution à des juges plus compétents. Seulement, pour ce qui concerne ces conséquences

Digitized by Google

elles-mêmes, je hasarderai une observation : c'est qu'elles étaient faciles à prévoir, et que l'auteur aurait pu s'en remettre à cet égard à la sagacité de ses lecteurs. Ne voit-on pas, en effet, que Weislingen, après sa honteuse défection, se trouve séparé pour jamais de l'homme généreux dont il vient de blesser les sentiments les plus intimes, et que, pour échapper au châtiment qu'il a mérité, comme aussi aux remords de sa conscience, il ne lui restera d'autre ressource que de disposer de tout son pouvoir et de toute son influence pour mettre Gœtz dans l'impossibilité de se venger? Quant à Adélaïde, avec le caractère que nous lui connaissons, il est également à prévoir qu'elle ne se rendra pas à la première sommation; cependant la résistance qu'elle croira devoir opposer encore ne sera pas de nature à interdire tout espoir.

ADÉLAÏDE

Un jour amène l'autre, et l'avenir est dans les mains de la destinée.

WEISLINGEN

Mais il faut vouloir.

ADÉLAÏDE

Eh bien! nous voulons.

WEISLINGEN

Enchanteresse!

Au troisième acte, l'empereur Maximilien Ier vient d'ouvrir la diète d'Augsbourg, et les ennemis de Gœtz mettent tout en œuvre pour le perdre. Ai-je besoin de rappeler que le personnage que Gœthe a introduit dans son drame, n'est point le Maximilien de l'histoire? La figure chevaleresque de ce monarque, auquel on ne saurait refuser des qualités

Digitized by Google

viriles et un certain esprit d'initiative, n'aurait pu trouver place, je crois l'avoir déjà dit, dans un tableau où l'auteur s'est proposé de dépeindre un ordre de choses où la faiblesse le disputait à la lâcheté. Le Maximilien du drame paraît ennuyé, fatigué du rôle ingrat de Sisiphe qu'on lui fait jouer au milieu de la confusion générale dont souffre bien malgré lui le saint empire romain, et c'est avec une espèce de chagrin, j'allais dire de dépit, qu'il reporte ses regards en arrière et passe en revue les divers actes de son règne. Les plaintes des marchands de Nuremberg contre Gœtz n'ont fait que porter au comble son irritation toute sénile; aussi n'ont-ils pas reçu de lui l'accueil auquel ils s'attendaient. Weislingen, au contraire, a été plus heureux, car il a fait parler la raison d'Etat; il a su exciter et raviver les inquiétudes de ce prince affaibli par l'âge et découragé par les déceptions de chaque jour, en lui rappelant adroitement les soulèvements qui ont éclaté, dans ces dernières années, au sein des populations des campagnes. Toutefois il a eu bien soin de représenter ces événements déplorables, non pas comme la conséquence inévitable de l'oppression cruelle que les seigneurs font peser sur ces classes déshéritées, mais plutôt comme le résultat d'une indulgence presque coupable, qui ne peut que propager l'anarchie à laquelle l'empire est en proie, et favoriser les guerres privées qui désolent les différentes contrées de l'Allemagne. Le vieil empereur comprend qu'il est urgent d'en finir avec ces perturbateurs de la paix publique; mais les hommes qu'il s'agit de frapper sont des chevaliers dont il honore la valeur et les sentiments généreux, et des services desquels il ne saurait se passer s'il venait à faire la guerre. Il insiste donc pour que leurs personnes ne courent aucun danger. Leur mise au ban de l'empire n'est point encore prononcée d'une manière formelle: « Je voudrais, dit l'empereur, les tenir prisonniers, et puis ils devraient jurer de renoncer à toute vengeance, de rester tranquilles dans leurs châteaux et de ne pas rompre leur ban. A la prochaine session de la diète, je veux le proposer. »

Digitized by Google

Au moment où l'arrêt de proscription va être signifié à Gœtz, il reçoit la visite d'un autre chevalier que l'histoire nous représente comme le champion le plus intrépide des intérêts à la défense desquels le héros du drame a consacré sa vie. Sickingen, attiré par les qualités chevaleresques de Berlichingen, a conçu le projet de s'unir plus étroitement à cet homme dont les sentiments lui sont bien connus, et dont le concours lui sera précieux pour la réalisation de ses projets. Nous l'avons dit, cette union de Sickingen et de Marie est une pure invention du poëte; mais elle nous paraît justifiée et nécessitée en quelque sorte par les événements qui vont suivre. Le chevalier de Lansdstuhl est dépeint par quelques traits seulement, mais l'auteur a su reproduire avec une remarquable fidélité cette grande figure du seizième siècle; c'est bien là le vrai représentant de la vieille chevalerie allemande, avec son grand cœur, son indomptable énergie, la conscience de sa force, tout cela mis au service d'une ambition démesurée.

Pendant que Sickingen se trouve retenu au château de Jaxthausen par les préparatifs de son mariage, les événements se pressent avec une rapidité qui ne laisse pas que d'alarmer Gœtz et ses amis. Gœthe nous fait assister, dans une suite de scènes heureusement traitées, aux évolutions incertaines et timides des troupes de l'empire, dans lesquelles nous avons peine à reconnaître les lansquenets de Frondsberg, qui relevèrent la fortune de Charles-Quint sous les murs de Rome; il énumère en quelque sorte les escarmouches que leur livrent coup sur coup notre héros et ses braves compagnons, et les pertes sensibles que ceux-ci leur font essuyer. C'est au milieu de ces agitations de chaque jour, de ces combats sans cesse renaissants, que Marie accorde sa main à Sickingen. Celui-ci insiste en vain auprès de Gœtz pour qu'il accepte son assistance; le loyal chevalier ne peut se résoudre à compromettre et à envelopper dans sa disgrâce le guerrier illustre qui vient de s'unir à lui par des liens

Digitized by Google

indissolubles; c'est à peine si celui-ci parvient à le décider à recevoir dans son château un petit nombre de cavaliers qui devront remplir les vides qui se sont faits dans les rangs des défenseurs de Jaxthausen. Et cependant, dans ce moment même où il presse ainsi le départ de son ami, sa situation est des plus critiques, car il se trouve déjà dans l'impossibilité d'arrêter les Impériaux au-delà de la Jaxt, et le siége du château est devenu inévitable. Mais ne lui reste-t-il pas sa noble et fidèle compagne, qui lui est dévouée jusqu'à la mort, et surtout Georges, ce vaillant adolescent qui, au moment de partir, chargé d'une mission périlleuse, lui avait dit: « Quand même toute une troupe fourmillerait autour de moi, je m'en inquiéterais aussi peu que si c'étaient des rats et des souris? » D'ailleurs un renfort précieux venait de lui arriver, au moment du danger, dans la personne d'un homme de haute taille, aux yeux noirs et ardents; c'était Lerse, qui, lorsque Gœtz lui avait demandé ce qu'il lui apportait, lui avait répondu: « Ma personne; c'est peu de chose, mais tout ce que je suis, je vous l'offre. » Ce brave, qui avait servi jusqu'alors dans les rangs ennemis, et qui s'était trouvé aux prises avec plus d'un vaillant chevalier, avait résolu d'entrer au service de Gœtz depuis qu'il avait eu l'heureuse chance de faire ses preuves en combattant contre lui-même près de Remlin. « Sois le bien-venu, lui avait dit alors le chevalier. Peux-tu dire, Maximilien, que tu as enrôlé dans tes troupes un homme qui lui ressemble? »

C'est un brave et pittoresque tableau que celui de ce siége de Jaxthausen, où, avec une poignée d'hommes, Gœtz se jette hardiment au-devant de ses adversaires et les met en déroute. C'est, de son côté, une bravoure sans égale, et parmi ses compagnons une grande joie et de longs cris de victoire. Mais ensuite le besoin se fait sentir, les provisions sont épuisées. Il faut qu'il fonde lui-même les balles, qu'il mesure la poudre. Il lui reste encore une bouteille de vin, sa femme l'avait mise à part pour lui; mais il s'indigne d'une

Digitized by Google

telle précaution, la bouteille est partagée entre tous, et chacun boit aux cris de : Vive l'empereur ! Vive la liberté ! Puis il est forcé de capituler ; mais avant de signer le traité qui lui accorde des conditions honorables, Gœtz, dans une scène admirable, semble ne tenir aucun compte de sa propre infortune. Ce qui le préoccupe dans cette heure suprême, ce sont les maux et les abus dont son pays est affligé. Dans ses paroles comme dans son attitude, nous retrouvons toute la dignité de la vieille chevalerie allemande et son imposante grandeur.

Nous est-il défendu d'espérer, dit-il, que plusieurs princes bienveillants, trouvant leur bonheur en eux-mêmes et dans leurs sujets, pourront régner en même temps ; que le respect dû à l'empereur, la paix et l'amitié des voisins et l'amour des sujets seront le plus précieux trésor de famille, qui se transmettra fidèlement aux neveux et aux arrière-neveux ? Chacun garderait son bien et l'augmenterait par ses propres ressources, au lieu que maintenant on croit ne pas s'enrichir si l'on ne ruine pas les autres..... Plût à Dieu qu'il n'y eût pas dans toute l'Allemagne une seule tête turbulente, nous trouverions encore assez de besogne ! Nous purgerions les montagnes des loups qui les infestent ; tandis que le voisin soignerait en paix son labour, nous irions lui chercher un rôti dans la forêt et, en échange, nous viendrions manger la soupe sous son toit. Si cela ne nous suffisait pas, nous irions, semblables à des chérubins aux épées flamboyantes, camper avec nos frères aux frontières de l'empire pour faire tête aux loups, les Ottomans, aux renards, les Français, et protéger à la fois les domaines menacés de notre cher empereur et le repos de l'empire. Ce serait là une vie, George ! risquer sa peau pour la félicité de tous !

L'homme qui s'exprime avec une telle conviction n'est certes point un batailleur grossier, un batteur de grands chemins, comme ses adversaires se plaisent à le dépeindre ; c'est un noble chevalier, entièrement dévoué aux intérêts de l'empire, passionné pour la cause de la liberté, et qui

Digitized by Google

se trouve désormais déplacé au milieu de cette génération sans grandeur, en proie à tous les genres d'intrigues et de tyrannie. Lerse a obtenu la libre sortie avec armes, bagages et chevaux pour tous les défenseurs du château ; mais au moment où Gœtz vient de franchir le seuil du manoir héréditaire, nous apprenons tout à coup que ses ennemis s'apprêtent à le faire tomber traîtreusement dans une embuscade. Deux varlets qui se sont attardés ont surpris le secret de cette trahison ; tandis que l'un d'eux ne songe qu'à sa propre sûreté, l'autre, au contraire, se préoccupe vivement du sort de son maître. « Frantz résiste encore ; je vais les rejoindre ; s'ils meurent je ne veux plus vivre ! » Le troisième acte finit donc en nous laissant sous le coup d'une douce émotion.

Gœtz s'est rendu sur sa parole d'honneur à Heilbronn, mais ses ennemis ne sont pas encore satisfaits. Ils veulent lui faire signer un acte contraire à ses principes, et c'est alors qu'a lieu cette scène remarquable, qu'il a racontée lui-même dans ses Mémoires, que Gœthe a si bien dramatisée et où se révèle toute la franchise et l'énergie de son caractère.

CONSEILLER DE HEILBRONN

Nous avons, suivant vos ordres, réuni les plus forts et les plus braves d'entre les bourgeois ; ils sont postés tout près d'ici avec l'ordre de se saisir de Berlichingen au premier signal qui leur sera donné.

CONSEILLER IMPÉRIAL

Nous saurons faire valoir, comme il convient, auprès de Sa Majesté, votre empressement à exécuter ses ordres souverains.

UN HUISSIER

Gœtz de Berlichingen attend vos ordres.



Digitized by Google

CONSEILLER IMPÉRIAL

Faites-le entrer.

GŒTZ

Dieu vous garde, messeigneurs ; que voulez-vous de moi ?

CONSEILLER IMPÉRIAL

D'abord, que vous n'oubliiez pas où vous êtes et devant qui.

GŒTZ

Par ma foi, je me garderai bien de l'oublier.

CONSEILLER IMPÉRIAL

Asseyez-vous.

GŒTZ

Là-bas ? Je puis fort bien rester debout ; cette sellette répand une odeur de pauvre pécheur, comme au reste, toute cette salle.

CONSEILLER IMPÉRIAL

Eh bien ! restez debout.

GŒTZ

Au fait, s'il vous plaît !

CONSEILLER IMPÉRIAL

Nous allons procéder avec ordre.

GŒTZ

C'est fort bien. Je voudrais qu'on eût toujours agi de la sorte.....

CONSEILLER IMPÉRIAL

Vous êtes tombé au pouvoir de l'empereur qui, au lieu de vous

Digitized by Google

traiter avec une rigueur bien méritée, vous a, dans sa clémence, assigné pour demeure une de ses bonnes villes. Vous vous êtes engagé par serment à vous présenter devant nous et à attendre avec soumission ce qu'il nous plaira de décider à votre égard.

GŒTZ

Bien, me voici et j'attends.

CONSEILLER IMPÉRIAL

Nous sommes ici pour vous annoncer la gracieuse faveur de Sa Majesté Impériale : elle vous pardonne vos entreprises coupables, et elle vous relève du ban qui a été prononcé contre vous, ainsi que de toutes les peines que vous avez encourues. Vous saurez, je l'espère, reconnaître tant de bonté, et vous prêterez le serment de paix dont il va vous être donné lecture.

GŒTZ

Je suis, comme je l'ai toujours été, le fidèle sujet de Sa Majesté. Un mot seulement, avant d'aller plus loin. Mes gens, où sont-ils? quel sera leur sort?

CONSEILLER IMPÉRIAL

Cela ne vous regarde pas.

GŒTZ

Eh bien! puisse l'empereur détourner aussi un jour sa face de vous si jamais vous tombez dans l'infortune! Ils ont été mes fidèles compagnons, et ils le sont encore. Où les avez-vous conduits?

CONSEILLER IMPÉRIAL

Je vous le répète, nous n'avons point de compte à vous rendre à cet égard... Soumettez-vous tout d'abord à la décision de l'empereur, et vous trouverez ensuite quelque occasion d'obtenir par vos prières la délivrance de vos compagnons.

Digitized by Google

GŒTZ

Voyons cet acte.

LE SECRÉTAIRE, *lisant*

« Moi, Gotfried de Berlichingen, je reconnais publiquement par ces présentes que m'étant dernièrement soulevé par rébellion contre l'empereur..... »

GŒTZ

Cela n'est pas vrai; je ne suis point un rebelle, je n'ai rien entrepris contre l'Empereur, et pour ce qui concerne l'empire, je n'ai rien à démêler avec lui. L'empereur et l'empire! Je voudrais que Sa Majesté pût se dégager de toute solidarité à votre égard. C'est vous qui êtes des rebelles, vous qui, avec votre orgueil et votre avarice, dévorez le pauvre peuple sans défense, et qui vous élevez chaque jour au-dessus de l'empereur lui-même. Ce sont ces hommes-là qui bouleversent l'ordre établi; mais il vaut mieux les laisser courir, car le gibet auquel on les pendrait reviendrait encore trop cher!

CONSEILLER IMPÉRIAL

Modérez-vous, et écoutez la suite.

GŒTZ

Je ne veux pas en entendre davantage; que quelqu'un s'avance et m'accuse! Ai-je jamais rien tenté contre l'empereur, contre la maison d'Autriche? N'ai-je pas, au contraire, prouvé de tout temps par mes actions que je sens plus vivement que personne tout ce que l'Allemagne doit à ses souverains, et plus particulièrement ce que nobles, chevaliers et hommes libres doivent à leur empereur? Je serais un misérable si je pouvais consentir à signer un tel acte.

CONSEILLER IMPÉRIAL

Et pourtant nous avons reçu l'ordre formel de vous persuader par les voies de la douceur, ou, en cas de résistance, de vous faire conduire en prison.

Digitized by Google

GŒTZ

Moi, en prison !

CONSEILLER IMPÉRIAL

Oui, c'est là que vous pourrez attendre votre sort de la justice de l'empereur, si vous vous obstinez à repousser sa clémence.

GŒTZ

En prison ! Mais vous outrepassez vos pouvoirs. En prison ! Non, l'empereur ne peut avoir donné un tel ordre. Les traîtres ! Quoi ! me tendre d'abord un piége et y suspendre, comme amorce, leur serment, leur parole de chevalier, me promettre ensuite une prison digne d'un chevalier, et violer encore cette promesse !

CONSEILLER IMPÉRIAL

Rien ne nous oblige à tenir notre promesse à l'égard d'un brigand.

GŒTZ

Si tu ne portais pas l'image de l'empereur, que je respecte dans son plus vil représentant, je ferais rentrer dans ta gorge cette parole que tu viens de prononcer. Certes, tu aurais le droit de remercier Dieu et de te glorifier devant le monde si tu avais eu la bonne fortune de faire dans ta vie une action aussi noble que celle pour laquelle je me vois privé de ma liberté. Ce n'est pas pour poursuivre un gain déshonnête, pour ravir aux petits sans défense des terres et des serfs, que je me suis mis en campagne : c'était pour délivrer un vassal et pour défendre ma propre peau. Voyez-vous là quelque chose d'injuste ? Ce pauvre homme que j'ai pris sous ma protection ne fait-il pas aussi bien partie de l'empire que tous vos électeurs ? L'empereur et l'empire n'auraient rien fait pour sa délivrance, j'ai pris les armes pour faire ce qu'ils auraient dû faire, et j'ai bien fait. (*Le Conseiller impérial fait un signe au Conseiller de Heilbronn, qui agite une sonnette.*) Vous m'appelez un brigand. Puisse votre génération de coquins honorables, de

Digitized by Google

filous aux belles manières, de coupeurs de bourses privilégiés, s'éteindre jusqu'au dernier homme!

(Des bourgeois armés de bâtons entrent dans la salle.)

GŒTZ

Que signifie tout ce manége?

CONSEILLER IMPÉRIAL

Ah! vous ne voulez pas vous rendre! Qu'on s'empare de sa personne!

GŒTZ

Est-ce là votre dessein? Que celui qui ne se sent pas la force d'un bœuf de Hongrie se garde d'approcher. Il recevrait de cette main de fer un soufflet qui le guérirait radicalement de tous les maux possibles. (*Les bourgeois s'avancent sur Gœtz, qui terrasse l'un d'eux et arrache à un autre son arme. Tous reculent.*) Approchez, approchez, je brûle de faire la connaissance du plus brave d'entre vous!...

CONSEILLER IMPÉRIAL

Rendez-vous!

GŒTZ

Les armes à la main? Savez-vous qu'il ne tiendrait maintenant qu'à moi de passer sur le corps de tous ces poltrons et de prendre la clé des champs? Mais je veux vous faire voir comment on sait observer sa parole. Promettez-moi une prison de chevalier, et je jette au même instant cette arme et me constitue de nouveau votre prisonnier.

CONSEILLER IMPÉRIAL

Prétendriez-vous contester avec l'empereur, les armes à la main?

GŒTZ

Dieu m'en garde! avec vous seulement et vos dignes associés.....

Digitized by Google

L'HUISSIER

Le gardien de la tour annonce en ce moment qu'une troupe de plus de cent cavaliers s'approche des portes de la ville.

CONSEILLER IMPÉRIAL

Malheur à nous! qu'allons-nous devenir?

LE GARDIEN

François de Sickingen s'est présenté à l'une des portes de la ville; il a appris avec quelle déloyauté son beau-frère a été traité et il exige une réparation. S'il ne l'obtient pas dans une heure, il mettra le feu aux quatre coins de la ville et la livrera au pillage.

GŒTZ

Brave frère!

CONSEILLER IMPÉRIAL

Gœtz, retirez-vous. (*Gœtz sort*). Que faut-il faire?

CONSEILLER DE HEILBRONN

Oh! ayez pitié de nous et de notre bourgeoisie. Sickingen est implacable dans sa colère; il ne reculera devant aucun moyen, du moment où il s'agira pour lui de donner suite à ses menaces.

Gœtz a pu sortir d'Heilbronn, grâce à l'intervention de Sickingen; mais l'empereur ne lui a pardonné qu'à la condition qu'il vivra désormais en paix avec tout le monde et qu'il ne franchira plus les limites de ses propres domaines; il sera désormais prisonnier sur ses terres. C'est alors qu'il se décide à écrire ses mémoires.

GŒTZ

Jamais, je ne pourrai me faire à cette vie oisive; ma prison devient de jour en jour plus étroite, je voudrais pouvoir dormir, ou du moins me figurer que le repos est quelque chose d'agréable.

Digitized by Google

ÉLISABETH

Eh bien! achève d'écrire l'histoire de ta vie; ce sera entre les mains de tes amis un témoignage précieux avec lequel il leur sera possible de confondre un jour tes ennemis. Assure à une noble postérité les moyens de ne pas te méconnaître.

GŒTZ

Mais écrire, ce n'est qu'une oisiveté déguisée; ce métier m'est pénible. Pendant que j'écris ce que j'ai fait, j'enrage de perdre un temps que je pourrais employer à faire quelque chose.

ÉLISABETH, *après avoir pris en main le manuscrit*

Ne sois pas si bizarre! Tiens, tu en es justement à la captivité d'Heilbronn.

GŒTZ

Cette ville m'a été fatale en tout temps.

ÉLISABETH, *elle lit*

« Il y eut même quelques-uns des alliés qui me dirent que j'avais agi follement en me présentant ainsi devant mes plus cruels ennemis, puisqu'il était à prévoir qu'il ne me ménageraient guère; à quoi je répondis..... » Eh bien! que répondis-tu? Continue.

GŒTZ

Je répondis: « Je risque ma peau si souvent pour l'avantage et l'argent des autres, croyez-vous donc que je ne doive pas aussi la risquer lorsqu'il s'agit de ma parole. »

ÉLISABETH

Cette réputation de loyauté, personne ne te la contestera.

GŒTZ

Et ils ne me la raviront pas! Ils m'ont tout pris, fortune, liberté....

Digitized by Google

Qu'on me montre quelqu'un qui puisse m'accuser d'avoir manqué à ma parole. Dieu sait que j'ai plus sué pour le service d'autrui que pour le mien propre ; que j'ai travaillé jusqu'à ce jour non pas pour acquérir richesses et honneurs, mais pour me faire un renom de brave et loyal chevalier; et, grâce à Dieu, ce que j'ai ambitionné par dessous tout, je le possède.

Gœtz, d'après la tradition historique, n'aurait écrit ses mémoires qu'après sa captivité de Würtzbourg, c'est-à-dire après la part qu'il avait prise à la révolte des paysans. Gœthe a cru devoir intervertir l'ordre des temps, afin de donner à l'action plus de force et plus d'intérêt; voilà pourquoi, je crois l'avoir déjà dit, il a rapproché les événements et fait mourir son héros quelques années plus tôt et autrement que l'histoire ne le raconte.

Nous sommes ramenés brusquement du château de Jaxthausen auprès de Weislingen et d'Adélaïde, qui, dans l'intervalle, sont devenus mari et femme. Tous deux croyaient leur ennemi terrassé et condamné à languir pour le reste de ses jours dans l'obscurité d'une étroite prison, et voilà qu'ils apprennent tout à coup qu'il a recouvré sa liberté ! Au dépit que leur cause un changement aussi inattendu vient se joindre une appréhension fort légitime : que n'ont-ils pas, en effet, à redouter du ressentiment d'un homme tel que Sickingen, dont la puissance grandit et s'élève chaque jour davantage, et qui a trouvé assez de crédit dans l'entourage de l'empereur pour se faire pardonner son équipée aussi hardie qu'illégale contre les bourgeois d'Heilbronn ? Ils conservent toutefois une lueur d'espérance; Gœtz, avec son caractère inquiet et turbulent, ne pourra se résigner pour longtemps à cet état d'inaction auquel il vient d'être condamné; il ne tardera pas à rompre avec un nouveau genre de vie qui lui pèse, et le châtiment ne se fera pas attendre. Adélaïde fonde surtout son espoir sur l'appui intéressé du prince Charles, le successeur présumé de Maximilien, sur lequel elle n'a pas craint de porter ses vues ambitieuses au point d'exciter les jalouses inquié-

Digitized by Google

tudes de Weislingen. Charles-Quint, on le sait, ne vint en Allemagne qu'après la mort de son aïeul, afin d'y recueillir une succession qui n'était rien moins qu'assurée. Gœthe avait besoin de l'intervention de ce jeune prince pour compléter le tableau des intrigues de la jeune femme, et il n'a pas cru devoir reculer devant un anachronisme aussi palpable: Faut-il en faire un crime au poëte dramatique? Je ne le pense pas; on pourra tout au plus lui reprocher d'avoir présenté ce futur empereur sous un jour très peu favorable et d'avoir rabaissé à plaisir cette grande figure historique. Frantz est poussé par la violence même de sa passion à se faire l'instrument aveugle dont l'ambitieuse et coquette Adélaïde a besoin pour faire de ses rêves une réalité; cependant celle-ci, tout en s'efforçant de gagner le cœur du jeune prince, se garde bien d'interdire au jeune écuyer toute espérance pour l'avenir; il y a, d'ailleurs, dans cet amour si dévoué, si passionné, quelque chose qui flatte son amour-propre, j'allais dire ses instincts de femme; j'inclinerais même à croire que l'indifférence qu'elle a affectée jusqu'ici à l'égard de cet adolescent n'existe plus qu'en apparence; mais aussi il est aisé de prévoir qu'en cas de succès, c'est-à-dire si aucun obstacle ne vient déranger ses plans si habilement combinés, ses visées ambitieuses la pousseront à se jeter dans les bras du futur empereur, et à sacrifier impitoyablement celui qui est résolu à se perdre pour elle.

Nous avons laissé Berlichingen dans son château, occupé à écrire ses mémoires et jetant des regards de regret et d'impatience sur ses armes accrochées à la muraille. George et Lerse partagent ses ennuis et chassent, comme ils disent, pour tuer le temps. Un jour, en rentrant d'une course dans la forêt et chargés de gibier, ils entretiennent le chevalier des bruits de guerre qui se répandent dans les environs.

« Les temps sont difficiles, dit George; depuis huit jours se montre au ciel une comète effrayante; on craint dans toute l'Alle-

Digitized by Google

magne qu'elle ne soit le présage certain de la mort de l'empereur qui, dit-on, est très-malade. Eh! il se passe tout près de nous des choses encore plus terribles: les paysans se sont soulevés et ont déjà commis toutes sortes d'excès.

GŒTZ

Où donc?

LERSE

Au cœur même de la Souabe. Ils pillent, brûlent, égorgent; je crains fort qu'ils ne dévastent tout le pays.

GEORGE

Oh! c'est une affreuse guerre! déjà plus de cent villages sont en révolte ouverte, et le mal empire de jour en jour. La tempête a, dit-on, déraciné, ces jours derniers, des forêts entières, et peu de temps après on a vu, dans la contrée même où la révolte a éclaté, deux épées de feu qui se croisaient dans l'air.

GŒTZ

Sans doute plus d'un loyal seigneur de mes amis en a été l'innocente victime.

GEORGE

Quel dommage que nous ne puissions pas monter à cheval!

De cette tentation qu'éprouve l'ardent varlet à la résolution de se remettre à chevaucher la lance au poing, il n'y a qu'un pas. Aussi ce quatrième acte se termine-t-il au milieu des plus sombres perspectives. On ne peut encore prévoir comment tout cela finira, mais les noirs pressentiments de Gœtz, qui ne cesse de répéter qu'il touche au terme de sa carrière, sont de nature à nous faire redouter les événements les plus sinistres. Des natures comme la sienne sont douées d'une sorte de vertu prophétique qui leur fait deviner en quelque sorte les catastrophes dont elles sont menacées.

Digitized by Google

Dès le commencement du cinquième acte nous nous trouvons jetés au milieu même de la révolte. Les paysans, après avoir tué et ravagé ce qui leur faisait obstacle, après avoir incendié les châteaux et les villages, songent enfin qu'il leur faudrait un chef pour légitimer leurs violences et leurs prétentions. Ils envoient une députation à Gœtz qui d'abord hésite. Il a promis solennellement de ne point rompre son ban; cet engagement est sacré à ses yeux; mais c'est là une raison dont les paysans ne sauraient se contenter. « Pourquoi avez-vous pris les armes, demande-t-il aux envoyés? est-ce afin de ressaisir vos droits et vos libertés? Mais alors pourquoi ces pillages, ces incendies, ces assassinats? Pouvez-vous vous résoudre à renoncer désormais à ces excès abominables, et à vous conduire comme de braves gens qui savent ce qu'ils veulent? A cette condition, me voici prêt à soutenir vos prétentions et à me mettre à votre tête. »

Gœtz consent enfin à être leur chef durant quatre semaines, mais il est bien entendu que les rebelles s'abstiendront pendant ce temps de tout excès, et qu'ils inviteront les autres détachements à respecter, comme eux, cette convention. Mais la désunion est au comble parmi les paysans; pendant que Gœtz marche sur Miltenberg à la tête d'un de leurs détachements, les autres maudissent la convention qui vient de leur être intimée et jurent de casser la tête au chevalier et à tous ceux qui l'ont jurée; et les excès recommencent de plus belle. Gœtz députe George auprès des mécontents et le charge de leur exprimer toute son indignation et de leur déclarer en même temps qu'il est fermement décidé à séparer sa cause de la leur. « Les incendiaires! s'écrie-t-il, je les abandonne à leur sort; qu'ils choisissent pour les commander un Bohémien et non pas moi. Je voudrais être à mille lieues d'ici, enfermé dans le plus sombre cachot de la Turquie. Si seulement je pouvais sortir d'entre leurs mains avec honneur! » Au moment où son indignation se fait jour, il est accosté par un inconnu : « Dieu vous garde! noble seigneur, » lui dit cet homme.

Digitized by Google

GŒTZ

Que Dieu vous le rende. Quelle nouvelle m'apportez-vous? Votre nom?

L'INCONNU

Mon nom ne fait rien à la chose. Je viens vous dire que votre vie est en danger; les chefs de la révolte sont las de n'entendre sortir de votre bouche que des paroles dures et pleines d'aigreur; ils ont résolu de vous assassiner. Soyez donc plus modéré dans vos propos ou songez à leur échapper, et que Dieu vous assiste!

(Il s'éloigne).

GŒTZ

Quitter la vie de cette manière! Gœtz avoir une telle fin! Eh bien! soit. Ma mort me justifiera aux yeux du monde; elle témoignera d'une manière éclatante que je n'ai rien eu de commun avec une telle canaille.

Cette mort dont il est menacé, quelque horrible qu'elle lui apparaisse, ne le fera pas dévier des principes qui l'ont guidé toute sa vie. Cette déclaration que nous venons d'entendre, il ne craint pas de la répéter en présence des rebelles eux-mêmes, et cela dans un moment fort critique, car on vient de recevoir la nouvelle que le détachement qui a incendié Miltenberg a été défait et est tombé aux mains de l'ennemi. Ce qui contribue, en outre, à rendre la situation de notre héros encore plus périlleuse, c'est l'ardeur avec laquelle Weislingen, qui vient d'être investi du commandement des troupes impériales, en qualité de commissaire de l'empereur, s'acquitte de sa tâche devenue facile après l'échec décisif que viennent d'essuyer les paysans. On dirait que les intrigues criminelles d'Adélaïde n'ont fait qu'accroître la haine de cet homme, et qu'il n'espère plus trouver quelque adoucissement à ses souffrances que dans la ruine complète du chevalier, que les chances de la guerre vont

Digitized by Google

infailliblement faire tomber entre ses mains. Il ne faut donc pas s'étonner qu'Élisabeth se trouve en proie à une vive et poignante anxiété. Elle ne se fait aucune illusion sur la situation de son loyal époux; elle prévoit que ses ennemis profiteront de sa démarche imprudente pour le perdre, et se garderont bien de lui tenir compte de ses bonnes intentions et des dangers qu'il court au milieu de ces bandes forcenées. C'est en vain que Lerse s'efforce de la rassurer; elle a comme le pressentiment d'une catastrophe prochaine, et puis Sickingen, le seul homme qui pourrait venir en aide à Gœtz, est si loin en ce moment!

Gœtz raconte lui-même, dans ses mémoires, que les paysans révoltés, après le sac de Miltenberg, se portèrent sur Würtzbourg, dont ils assiégèrent la citadelle, mais qu'ayant appris qu'un de leurs detachements avait été écrasé près de Bœblingen par les troupes de l'empire, ils renoncèrent brusquement à s'emparer de ce dernier boulevard de la noblesse dans ces contrées. Quant à lui, le temps de son engagement étant expiré, il se démit, le jour même, de son commandement avant que les troupes qu'il commandait eussent été battues. Gœthe n'a pas cru devoir s'en tenir à ces données historiques; arrangeant à sa manière les divers incidents de cette grande crise sociale, il nous montre Berlichingen entraîné de nouveau dans la mêlée, poursuivi par l'ennemi, et arrivant, blessé et épuisé, au fond d'une forêt, près d'un camp de Bohémiens. L'auteur me paraît avoir été heureusement inspiré en créant cette scène étrange qui nous offre un tableau saisissant des mœurs et des habitudes de ces hordes nomades qui ont conservé si longtemps le culte de la vie sauvage au sein de notre société moderne. Il y a dépeint, en même temps, le désordre et la confusion que cette guerre d'extermination avait entraînés à sa suite. Il est de nouveau fait mention de ces météores qui avaient répandu l'alarme en tous lieux et qui, nous l'avons vu, étaient aux yeux de George lui-même le présage certain de cala-

Digitized by Google

mités sans nombre. Les Bohémiens, tout en ajoutant eux-mêmes une foi entière à ces présages, profitent habilement de la confusion générale pour exercer leur criminelle industrie. C'est au moment même où ils rentrent dans leur campement, chargés d'un riche butin, que Gœtz apparaît tout à coup au milieu d'eux. Voici cette scène :

UNE VIEILLE

Ma fille, va raccommoder la couverture de chaume du côté du fossé ; il tombera encore beaucoup d'eau cette nuit.

UN ENFANT

Mère, un hamster ! Tiens, et deux souris des champs !

LA VIEILLE

Je vais les dépouiller et les faire rôtir, et de leur peau je te ferai un bonnet.... Tu saignes !

L'ENFANT

Le hamster m'a mordu.

LA VIEILLE

Cours ramasser du bois mort pour que le feu brûle clair quand ton père rentrera ; il sera trempé jusqu'aux os. (*Entre une femme bohémienne portant un enfant sur son dos.*) As-tu fait bonne récolte ?

LA FEMME

Assez mince ; le pays est tout sens dessus dessous ; on n'est pas sûr de sa peau.

LA VIEILLE

C'est donc un incendie, cette lueur que j'aperçois par là depuis quelques heures déjà ? Dame ! on est si accoutumé de voir au ciel des signes enflammés, qu'il est bien permis de s'y tromper.

(Arrive le chef de la troupe avec trois compagnons.)

Digitized by Google

LE CHEF

Entendez-vous le chasseur sauvage?

LA VIEILLE

Il passe juste au-dessus de nos têtes.

LE CHEF

Comme les chiens aboient! oua! oua!

DEUXIÈME COMPAGNON

Et les fouets qui claquent.

TROISIÈME COMPAGNON

Et les chasseurs qui crient: Holà! ho!

LA VIEILLE

Que de choses vous apportez! Le diable vous a donc laissé fouiller dans ses malles?

LE CHEF

Nous avons pêché en eau trouble; puisque les paysans eux-mêmes se mettent à piller, pourquoi n'aurions-nous pas aussi notre part?

DEUXIÈME COMPAGNON

Et toi, Wolff, montre ce que tu apportes?

WOLFF

Voici un lièvre et un coq; voici encore une broche, une pièce de toile, trois cuillers à pot et une bride de cheval.

LA VIEILLE

La pluie a pénétré partout; faisons sécher tout cela. Donnez!

Digitized by Google

LE CHEF

Ecoutez! le galop d'un cheval! allez voir ce que c'est.

(Gœtz arrive monté sur un cheval.)

GŒTZ

Dieu soit loué! j'aperçois du feu, ce sont des Bohémiens. Mes blessures saignent, l'ennemi est à mes trousses. Grand Dieu! quelle horrible fin tu m'envoies!

LE CHEF

Est-ce la paix que tu nous apportes?

GŒTZ

Je viens implorer votre assistance; mes forces sont épuisées. Aidez-moi à descendre de cheval.

LE CHEF

Venez-lui en aide; un noble seigneur, à son air et à son langage!

WOLF, *bas*

C'est Gœtz de Berlichingen.

LE CHEF

Soyez le bienvenu! tout ce que nous possédons est à votre disposition.

GŒTZ

Grand merci!

LE CHEF

Entrez sous la tente. (*Sous la tente*) Appelez la mère, qu'elle apporte des emplâtres et des vulnéraires. (*Gœtz ôte sa cuirasse*). Voici mon pourpoint des jours de fêtes.



Digitized by Google

GŒTZ

Dieu vous récompense!

(La mère arrive et panse les blessures du chevalier).

LE CHEF

C'est une grande joie pour moi de vous posséder.

GŒTZ

Me connaissez-vous donc?

LE CHEF

Qui ne vous connaitrait? Gœtz, nous donnerions pour vous notre sang et notre vie.

DEUXIÈME COMPAGNON

Des cavaliers traversent la forêt; ils sont de la Ligue.

LE CHEF

Ils vous poursuivent? Ils n'arriveront pas jusqu'à vous! Allons, Wolf, en avant, cours appeler les autres compagnons; nous connaissons mieux qu'eux les détours de la forêt, nous les tuerons avant qu'ils puissent arriver jusqu'à vous.

GŒTZ

Empereur! empereur! des brigands protègent tes enfants! *(On entend le bruit de la fusillade.)* Des sauvages..... courageux et fidèles!

(Entre une Bohémienne.)

LA FEMME

Fuyez, l'ennemi a le dessus.

GŒTZ

Où est mon cheval?

Digitized by Google

LA FEMME

Tout près d'ici.

GŒTZ *saisit ses armes et monte à cheval sans cuirasse*

Pour la dernière fois ils vont sentir mon bras; je ne suis pas encore si faible.
(Il s'éloigne)

LA VIEILLE

Le voilà qui court rejoindre les nôtres.
(Fuite)

WOLF, *accourant*

Au large! fuyons! Tout est perdu, notre chef est tué; Gœtz est prisonnier.
(Cris de femmes, fuite désordonnée.)

La nouvelle n'était que trop vraie; Gœtz a été fait prisonnier et reconduit pour la troisième fois à Heilbronn. Sa ruine est complète et le triomphe de Weislingen et d'Adélaïde est assuré. Mais ce triomphe sera de courte durée: l'un et l'autre vont recevoir le châtiment dû à leurs forfaits. Adélaïde n'a jamais aimé sincèrement Weislingen, et l'ordre que celui-ci vient de lui intimer de quitter sur-le-champ Augsbourg l'a exaspérée au plus haut degré; cette femme artificieuse et coquette, égarée maintenant par le désir de la vengeance, peut-être aussi par de vagues inquiétudes, se laisse aller à des pensées de meurtre. Weislingen a pénétré les desseins qu'elle avait renfermés jusqu'alors au fond de de son cœur; il est donc à craindre qu'il ne fasse tous ses efforts pour les faire échouer. Eh bien! il périra; l'instrument dont Adélaïde se servira pour donner suite à sa criminelle résolution, sera ce même Frantz qu'une coupable espérance détermine à se faire son complice. Mais détour-

Digitized by Google

nons-nous de ces scènes hideuses et arrêtons-nous quelques instants à une autre scène d'une nature toute différente.

Élisabeth est accourue à Heilbronn, et c'est en vain qu'elle s'efforce de dissiper l'humeur sombre qui accable Gœtz.

ÉLISABETH

Je t'en prie, cher ami, parle-moi. Viens, laisse-moi visiter tes blessures ; elles sont en voie de guérison. Dans ce morne abattement, auquel tu te laisses aller, je ne te reconnais plus!

GŒTZ

Est-ce Gœtz de Berlichingen que tu cherches? Il y a longtemps qu'il n'existe plus. Il m'ont mutilé de toutes manières en me ravissant successivement ma main, ma liberté, mes biens, ma bonne renommée. Ils en veulent maintenant à ma tête ; que m'importe? Qu'avez-vous appris sur le compte de George? Lerse est-il allé à sa recherche?

ÉLISABETH

Oui, mon bien-aimé. Relève-toi ; bien des choses peuvent changer.

GŒTZ

Celui que Dieu abat ne peut plus se relever lui-même. Je sais mieux que personne quel lourd fardeau pèse sur mes épaules. Je suis fait au malheur..... Vois comme le soleil brille là dehors..... Si tu pouvais obtenir du concierge qu'il me permette de rester dans son petit jardin une demi-heure seulement, que je puisse ainsi jouir du doux soleil, du ciel serein et respirer un air plus pur!

ÉLISABETH

Je cours le trouver ; il ne me refusera pas cette faveur.

Élisabeth et Marie viennent d'apprendre que Weislingen a été nommé commissaire de la Ligue et que le sort de Gœtz repose par conséquent entre ses mains. Marie n'hésite

Digitized by Google

pas un instant à aborder cet homme dont elle a reçu autrefois les serments, et à lui demander la grâce de son frère. Mais dans quel état elle le retrouve! Ce brillant chevalier n'est plus que l'ombre de lui-même; le poison qui lui a été administré par des mains criminelles ne lui laisse plus un instant de repos; ses forces diminuent d'instant en instant. Au moment où Marie se présente devant lui, il attend, en proie à une fiévreuse anxiété, l'arrêt de mort qu'il a provoqué contre Gœtz; la jeune femme n'a pas de peine à obtenir que cette pièce qu'on apporte au même instant soit déchirée par Weislingen, que le remords a surpris à la vue d'un si grand dévouement. Mais si Gœtz a pu, grâce à cette démarche de sa sœur, échapper à une condamnation infamante, ses jours n'en sont pas moins comptés, et c'est à peine si Marie arrive encore assez à temps pour assister à ses derniers moments.

La vie d'Adélaïde a été affreuse, sa mort est plus affreuse encore. Elle est seule dans sa chambre à coucher; la nuit est venue et de sombres pensées l'obsèdent.

ADÉLAÏDE

Si du moins le jour pouvait paraître! Je ne sais quels sombres pressentiments m'agitent. Je me sens si lasse, si abattue, que je pourrais pleurer, et cependant j'aurais tant besoin de repos! J'ai beau compter les minutes de cette nuit qui ne peut pas finir, elle ne m'en paraît que plus longue. Quelle profonde obscurité! pas une étoile au ciel! rien que les ténèbres, la tempête! C'est par une nuit toute semblable que je t'ai rencontré, Sickingen..... Mais ma lampe n'a plus d'huile. Qu'il est triste de veiller ainsi! (*Elle sonne*). Il faut que quelqu'un de mes serviteurs renonce à son sommeil pour me tenir société. Je me trouve si seule, si abandonnée.... Autrefois les passions impétueuses me tenaient société; grâce à elles, je ne me serais jamais sentie seule, même au fond de la caverne la plus solitaire. Elles dorment maintenant, et moi je reste ici debout, comme un malfaiteur devant son juge. Weislingen est-il bien mort? (*Elle sonne*). Personne! Frantz est-il mort?

Digitized by Google

C'était un aimable garçon. (*Elle s'appuie sur la table*). Sickingen! Sickingen!

(Elle s'endort).

FRANTZ, *apparition*

Adélaïde!

LE MEURTRIER, *sortant de dessous le lit*

Elle dort enfin! le temps m'a paru bien long....

FRANTZ

Adélaïde!

(L'apparition s'évanouit).

ADÉLAÏDE, *s'éveillant*

Je l'ai vu, il luttait contre les angoisses de la mort; il m'appelait!... Ah! un assassin!...

LE MEURTRIER

N'appelle pas, tu appellerais la mort. L'esprit de la vengeance défend que l'on vienne à ton secours.

ADÉLAÏDE

Veux-tu mon or, mes bijoux? prends tout, mais laisse-moi vivre.

LE MEURTRIER

Je ne suis pas un voleur. Tu as été jugée et tu vas mourir.

ADÉLAÏDE

Malheur! malheur!

LE MEURTRIER

Silence! Si tes forfaits ne viennent pas, comme de hideux fantômes, t'entraîner dans l'enfer, lève les yeux vers le vengeur qui est au ciel, et prie-le de se contenter de l'expiation que je suis chargé de lui offrir en ton nom.

Digitized by Google

ADÉLAÏDE

Laisse-moi vivre! que t'ai-je fait? J'embrasse tes genoux..... (*A part*). Sa pitié intéressée a comblé la mesure! Le vice et la honte m'étreignent, comme les flammes de l'enfer de leurs bras sataniques. J'expie! j'expie!

LE MEURTRIER

Décide-toi.

ADÉLAÏDE, *avec précipitation*

Une lueur de salut!

(Elle s'approche du lit, y saisit un poignard caché sous l'oreiller et en frappe le meurtrier).

LE MEURTRIER

Perfide jusqu'au bout! (*Il l'étrangle et la frappe de son poignard*). Serpent! mon sang coule en même temps que le tien!..... Dieu! tu la fis si belle, ne pouvais-tu la faire aussi bonne et vertueuse?

Cette scène empruntée, on le voit, aux usages de la Vehme, est ce qu'on pourrait appeler une vraie licence de poète. Faut-il s'en offusquer? Je ne le pense pas. Il est évident que Gœthe, en la créant, a voulu faire ressortir avec plus de force toute l'horreur que devait inspirer cette femme doublement coupable; il fallait, selon lui, qu'elle mourût à la fois par la corde et le poignard, comme tous les grands coupables que les tribunaux établis ne pouvaient atteindre et châtier. L'auteur n'avait pas, ce me semble, à s'inquiéter si les femmes étaient soumises ou non aux décisions de ce tribunal secret, dont les jugements étaient irrévocables.

Quel contraste entre la mort d'Adélaïde et celle de Berlichingen! La fin de Gœtz n'est point conforme aux données de l'histoire. On sait que le chevalier, indigné des actes de cruauté qu'il ne pouvait empêcher, avait quitté les rangs

Digitized by Google

des paysans de son propre gré et sans qu'aucun pouvoir l'y eût contraint. Condamné pour crime de rébellion, il avait été retenu pendant deux ans comme prisonnier dans la prison d'Ausbourg, et, ce temps expiré, il avait obtenu de l'empereur Charles-Quint la permission de se retirer sur ses terres, après avoir engagé sa parole de chevalier qu'il ne dépasserait plus désormais les limites de ses domaines et qu'il renoncerait pour toujours à la profession des armes. Après une longue inactivité, qui avait duré seize ans, délié de son serment par l'empereur, il guerroya successivement en Espagne, en France, dans les Pays-Bas, à la suite de son souverain, et revint mourir, en 1562, dans son manoir héréditaire.

Combien plus dramatique est le dénouement inventé par Gœthe! Gœtz vient d'être transporté, sur sa demande, dans le petit jardin de la prison.

GŒTZ

Dieu tout-puissant, que l'on est bien sous ton ciel! avec quelle liberté on y respire! Les arbres commencent à pousser des bourgeons et l'espérance est dans tous les cœurs.... Adieu, mes chers amis, les racines de ma vie ont été tranchées; je sens que je m'incline vers la tombe.

ÉLISABETH

Dois-je faire chercher ton fils au couvent, afin que tu puisses le voir encore une fois et qu'il reçoive ta bénédiction?

GŒTZ

Laisse-le où il est; il est plus saint que moi et n'a que faire de ma bénédiction. Elisabeth, le jour de nos noces, j'étais loin de prévoir que je mourrais ainsi. Mon vieux père, en nous donnant sa bénédiction, nous souhaita, tu t'en souviens sans doute, toute une lignée de fils nobles et vaillants. Tu n'a pas exaucé ce vœu, et je suis le dernier de ma race. Lerse, ta présence me fait plus de bien

Digitized by Google

encore à l'heure de la mort qu'au fort de la mêlée. Alors, c'était à moi qu'il appartenait de vous guider tous ensemble; aujourd'hui, c'est toi qui es mon soutien. Ah! si je pouvais revoir George encore une fois et me réchauffer à son regard! Vous baissez les yeux! vous pleurez! il est mort! George est mort! Meurs donc, Gœtz! tu t'es survécu à toi-même en survivant à tant de nobles cœurs. Comment donc est-il mort? Ah! il aura été fait prisonnier dans les rangs des incendiaires, et ils l'auront condamné à subir un supplice infâmant!

ÉLISABETH

Non, il a succombé près de Mittenberg, après s'être battu comme un lion.

GŒTZ

Dieu soit loué! sa mort a donc été une récompense. Il n'y avait pas sous le soleil un jeune homme meilleur et plus brave. Maintenant, mon âme peut partir!.... Pauvre femme, je te laisse au milieu d'un monde corrompu. Lerse, je te la confie, ne l'abandonne pas... Fermez vos cœurs avec plus de soin que vos portes; les temps de la perfidie approchent.... Les méchants régneront par la ruse et les hommes au cœur noble tomberont dans leurs filets. Marie, que Dieu te rende ton époux! Selbitz est mort, et notre bon empereur et mon George!.. Donnez-moi un peu d'eau... Air céleste et pur... lumière... liberté...

(Il meurt).

ÉLISABETH

La liberté, elle existe là-haut, là-haut seulement où tu viens d'arriver.... Le monde est une prison.

Rien de plus navrant assurément que cette scène presque lugubre, où Gœthe nous montre son héros quittant cette terre, en proie à un sombre découragement et prédisant aux êtres chéris qui l'entourent une époque de perfidie et de corruption. Mais cette nuit profonde où il les laisse plongés est déjà éclairée par une lueur encore faible et indécise, il est vrai, mais qui est de nature à les rassurer au sujet de cet avenir qui leur apparaît sous des couleurs si

Digitized by Google

menaçantes; cette lueur, je la trouve dans les paroles de Lerse, que je viens de citer en terminant; le fidèle serviteur ne semble-t-il pas prédire la venue d'une génération meilleure, qui rendra pleine justice aux nobles qualités de son maître?

De l'air! de la lumière! voilà ce que réclame Berlichingen à ses derniers instants; tel est le cri suprême dans lequel il paraît avoir concentré toutes les aspirations de sa vie si agitée. Ce même cri, l'auteur du drame devait aussi le faire entendre à son tour, soixante ans plus tard, au moment de quitter cette terre avec le calme et la sérénité dont sa vie entière avait poursuivi l'idéal. L'hiver venait de faire place au printemps, et l'on eût dit que la terre renouvelée frappait à la fenêtre de Gœthe, avec tous les bruits mélodieux de la terre et de l'air. Le poète octogénaire voulut écarter les rideaux qui empêchaient les rayons du soleil d'arriver jusqu'à lui, mais il retomba immobile dans son fauteuil; le bras de la mort venait de le saisir. Tandis que sa main défaillante s'efforçait de tracer quelques lignes dans le vide, il murmura ces dernières paroles: « Qu'il entre plus de lumière! *(dass mehr Licht herein komme!)* Plus de lumière! c'était sans doute pour contempler une dernière fois dans sa jeunesse éternelle cette nature qu'il avait tant aimée.

En présence de ces deux tableaux éclairés l'un et l'autre par un gai soleil de printemps, à la vue de ces deux hommes réclamant à leurs derniers instants plus d'air, plus de lumière, l'un succombant victime des plus mauvaises passions, l'autre enseveli en quelque sorte dans sa gloire, ne serait-on pas tenté de demander comment l'auteur de Gœthe de Berlichingen a pu se consoler si facilement des souffrances de son pays, et se tenir si résolument à l'écart des grands intérêts de la liberté et de la patrie allemande; pourquoi, au moment où l'Allemagne épuisée et pleurant sur son humiliation, restait prosternée sans force aux pieds du conquérant, il ne trouva pour ses compatriotes, dont les regards

Digitized by Google

s'étaient reportés vers lui, que cette consolation banale : « Laissez passer les mauvais jours ; goûtez tous les plaisirs de l'intelligence et de la société que le tyran vous a laissés. » Une telle indifférence, si elle ne peut être entièrement justifiée, trouve au moins son excuse dans la supériorité même du génie de Gœthe ; il appartenait, cela est certain, à cette race de grands stoïciens, concitoyens de l'humanité, qui, au-dessus des haines de frontières, au-dessus des royaumes, des empires et des républiques, se construisent dans leur rêve sublime une cité idéale, la cité des intelligences et des âmes, symbole humain de la cité divine. D'ailleurs l'Allemagne n'a-t-elle pas amnistié son grand poëte par son verdict solennel de 1849? Aurions-nous donc la prétention de nous montrer plus exigeants, plus sévères?

Ed. Goguel.

---

Digitized by Google

DEUX

# CHANTRES DES DERNIERS JOURS[1]

Le moment était venu de consulter le livre saint où les voyageurs devaient trouver les ordres du ciel et le secret de leur mission. Idamas l'ouvre et lit les paroles suivantes: « Semblable à tous les ouvrages créés, la terre ne pouvait être immortelle ; la nature calcula l'instant de sa décadence ; et, comme une tendre mère, elle avait préparé les moyens de la régénérer; mais la terre a devancé les temps marqués par la nature, et ce sont les hommes qu'elle nourrissait de son sein, ce sont ses propres enfants qui, tout chargés de ses bienfaits, ont été ses parricides. Les fruits abondants qu'ils recevaient de ses mains libérales n'ont point assouvi leurs désirs. Ils se sont hâtés d'exprimer de ses entrailles jusqu'aux derniers principes de la vie. Les hommes eux-mêmes, pour trop jouir, prodiguèrent leur force et la perdirent. Il ne reste plus qu'un remède à de si grands maux : l'hymen d'Omégare avec la seule femme qui puisse comme lui propager la vie et perpétuer les hommes. Elle respire dans les régions du Brésil, où je vous conduis sur les ailes des vents qui m'obéissent. Aussitôt que vous serez descendus dans la ville du soleil, rassemblez les filles de cet

[1] Voir la première partie dans la livraison de septembre et octobre p. 590.

Digitized by Google

empire, vous reconnaîtrez l'épouse d'Omégare à l'éclat d'un prodige que je ferai pour elle en présence du peuple. »

Ce passage, un peu long peut-être pour un oracle, renferme une idée qui mérite attention, celle de l'épuisement du globe, non-seulement par l'effet du temps, mais par le génie même de l'homme. Elle se retrouvera plus d'une fois dans le cours de l'ouvrage. De Grainville avait assisté à l'immense développement pris à la fin du dernier siècle par les sciences physiques; son esprit profond et sage en avait compris les conséquences matérielles et pratiques. Il avait vaguement aperçu le spectacle auquel nous assistons, c'est-à-dire celui de toutes les nations civilisées travaillant à multiplier, à perfectionner les inventions qui contribuent au bien-être, et aussi, il faut le reconnaître, à la prompte et facile destruction de notre espèce par elle-même. Après s'être représenté les peuples exploitant à l'envi les richesses naturelles du sol, métaux, bois, houille, afin de vivre plus vite et plus commodément, il s'était sans doute demandé jusqu'où iraient l'industrie et l'avidité humaines. Peut-être avait-il envisagé cet épuissement du combustible dont s'inquiétait déjà Colbert, et qui apparaît à cette heure au milieu de nos triomphes; nuage lointain encore, mais menaçant, comme le reconnaissent quelques esprits. Peut-être à cette époque les oracles de la science répondaient-ils à ces appréhensions ce qu'ils répondent aujourd'hui : « On inventera autre chose; on saura combler les lacunes; » et imbu d'un certain scepticisme à l'égard de l'intelligence toute puissante de l'homme, Grainville s'était demandé si cette intelligence, si habile pour découvrir, combiner, utiliser les matières et les éléments, le serait assez pour créer quand viendrait l'heure de l'appauvrissement universel. Alors le spectacle de l'humanité dépérissant de misère et d'inanition sur les ruines du monde, ou s'exterminant pour s'arracher quelque reste de richesses naturelles, s'était offert à sa pensée ; mais désireux de nous épargner cette désolante image, il avait supposé le genre humain perdant le pouvoir de se repro-

Digitized by Google

duire, afin qu'il n'y eût plus de disproportion entre le nombre des hommes et le peu de ressources de la terre épuisée.

Telles furent, on pourrait l'affirmer, les idées du poëte. Libre à nos lecteurs de voir en lui un esprit faux et chagrin, de le traiter comme un de ces ennemis de tout progrès qui viennent entraver la société dans son développement d'action et de jouissances, la troubler dans ses grandes fêtes qu'elle se donne à elle-même et qu'elle conçoit chaque jour plus resplendissantes. Libre à eux aussi de voir en lui un devin, un prophète, qui vient avertir l'enfant prodigue au milieu de son banquet. Quant à nous, nous ne le défendrons pas contre les anathèmes de la science et de l'industrie. L'homme doit obéir à sa destinée, et la suivre jusqu'au bout ; et soit que l'avenir lui réserve cet *Eden* matériel promis par certaines écoles économiques, soit qu'il lui apporte le triste dénouement déjà appréhendé par ces âmes timides qui s'imaginent que rien n'est inépuisable, aucune considération ne saurait l'arrêter sur la pente fatale. Son besoin de nouveauté, d'amélioration, ou du moins de changement, l'entraînera toujours. Vainement lui criera-t-on sagement peut-être :

*In tua constancer funera cœce ruis !*

Le lecteur nous pardonnera cette digression.

Une longue traversée en ballon est nécessairement chose ennuyeuse. Aussi Idamas, pour charmer le voyage, imagine-t-il d'entretenir Omégare des événements et des grands esprits qui signalèrent les derniers siècles du monde. La vue des îles fortunées éveille en lui de pénibles et glorieux souvenirs. Là, dit-il, avaient vécu autrefois des sages, grâce auxquels l'humanit a eignit une élévation et une puissance sans égales. Mais l'un d'eux, nommé Philantor, les dépassa tous. Ce personnage extraordinaire avait su dompter le feu, le rendre inoffensif, tout en lui laissant ses propriétés utiles. Il avait trouvé cette *pierre philosophale* si longtemps cherchée au

Digitized by Google

moyen âge, et qui devait prolonger notre existence. Dans ces merveilleuses inventions, les travaux des hommes et leurs entreprises puisèrent une vitalité prodigieuse. Rien de comparable à la perfection des arts, à l'éclat des sociétés de ce temps. Cette grandeur fut commune à tous les pays et à plusieurs siècles. Mais la terre, parvenue à ce haut degré de gloire et de bonheur, éprouva la destinée des humains qui est de descendre quand ils ont atteint l'apogée de leur développement. Elle commença à perdre sa fécondité ; l'homme ne songea plus qu'à sauver sa demeure d'une ruine prochaine. Il sut rassembler la chaleur éparse dans les airs, la concentrer sur les terrains refroidis, et en ressusciter la vigueur. Mais le plus sinistre des phénomènes vint troubler tous ces efforts, et soudain épouvanta le monde. « L'astre du jour venait de terminer sa carrière ; une clarté plus vive que l'aurore brilla à l'orient, et loin de s'éteindre par les progrès de la nuit, s'accrut et s'étendit sous la voûte des cieux comme une nappe de feu. La terre réfléchit cet éclat du firmament... On crut qu'un nouveau soleil allait monter sur l'horizon, ou que le jour de l'embrasement universel était arrivé. C'étaient les approches de la lune qui causaient ce spectacle terrible. Elle se leva sanglante, ayant la forme d'une large bouche ouverte d'où jaillissaient sans cesse des torrents de feu. A cette vue, les animaux épouvantés poussent des hurlements affreux; les peuples tremblants attendent la mort et se jettent le visage contre terre. Un seul philosophe eut le courage de contempler ce phénomène effroyable. Après l'avoir considéré d'un œil tranquille, il dit qu'un grand volcan consumait la lune. Il observe cet incendie, il en calcule la durée. Enfin il annonce aux hommes que les cieux ont repris leur sérénité; mais qu'ils n'y cherchent plus l'astre des nuits...! »

Aussitôt que la terre eut perdu son lumineux satellite, la décadence fut encore plus rapide, et toutes les tentatives furent impuissantes pour la retarder. Les mortels tombèrent dans le découragement, puis ils commencèrent à se regarder

Digitized by Google

d'un œil ennemi. Les lois ne pouvaient plus arrêter le meurtre et le brigandage. Plusieurs chefs, liés par des serments exécrables, complotèrent l'extermination d'une partie du genre humain.

Pour sauver ses semblables, un homme forma la plus gigantesque des entreprises. Le lecteur devra reconnaître que l'auteur du poëme, en concevant un tel personnage et en lui attribuant un dessein aussi vaste, fit preuve également de quelque puissance d'imagination. Aujourd'hui, du reste, que la science embrasse et ose tout, une semblable conception ne doit plus nous paraître dépasser les audaces permises à la poésie. D'ailleurs, *pictoribus atque poetis quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.*

Ormus, un ministre des autels, comme inspiré par Dieu lui-même, proposa d'ouvrir aux fleuves des routes nouvelles, de s'emparer de leurs lits et d'y descendre avec la charrue pour les cultiver. Que ne peuvent la nécessité et la crainte du trépas? Les peuples l'écoutèrent, réalisèrent son idée, et bientôt ces terres vierges donnèrent aux mortels le spectacle de moissons riantes et fécondes, spectacle perdu depuis longtemps. Ormus conseille aux hommes, enhardis par le succès, une œuvre plus *titanesque* encore, le déplacement des mers et la conquête du sol qu'elles recouvraient; et tels étaient l'ascendant de sa parole, sa science du globe et de la mécanique, qu'il entraîna tous les esprits. La terre bientôt ne fut plus qu'un immense atelier où se préparaient les machines nécessaires pour accomplir ce prodige, qu'un immense chantier où s'élevaient les digues, se creusaient les canaux. Des côtes de la Corée à celles de la Norwège retentissait le marteau et résonnait la lourde pioche. Ainsi l'immense entreprise avançait, lorsque partout l'hymen devint stérile. Presque en même temps le soleil donna des signes de vieillesse: son front pâlit et ses rayons perdirent leur force. Le nord de la terre craignit de périr. Les habitants de ces climats se hâtèrent de les quitter. Avec leurs

Digitized by Google

richesses, ils coururent à la zône torride se presser sous un ciel plus ardent. Les plus nombreux établissements se formèrent au Brésil. Ormus se réfugia dans la ville du soleil. Là, il enseigna les moyens de combattre le refroidissement du sol et la décrépitude de la nature déjà sensibles dans ces régions fortunées.

Idamas achevait à peine son récit quand le pilote annonça que les vents retenaient leur souffle. Un nuage empêchait de voir la partie du globe au-dessus de laquelle se trouvait le navire aérien. Idamas, dédaignant les craintes et les remontrances de ses compagnons, ordonne que l'on prenne terre. En un instant les voyageurs sont précipités sur une grande place entourée d'édifices magnifiques. Ils reconnaissent la ville du soleil.

Mais à peine ont-ils mis le pied sur le sol, qu'une multitude les entoure, la menace à la bouche. Un chef de la cité, Eupolis, les informe que depuis le jour où la terre a cessé de produire assez pour tous ses habitants, une loi défend aux étrangers l'accès de leurs régions. En même temps, il enjoint aux Français de se retirer; mais Idamas résiste; il s'adresse à la foule, lui annonce sa mission et déjà la persuade, quand un événement extraordinaire vient ajouter encore à l'autorité de sa parole. Des citoyens accourent, apportant des oiseaux et des quadrupèdes de toute espèce, venus à la suite d'une violente tempête, s'abattre sur les rivages, proie facile pour ces populations affamées. Le peuple voit dans ce fait un miracle, et des libérateurs dans les étrangers; il les conduit devant le roi Aglaure qui, assis sur un trône d'or, jugeait les peuples avec la majestueuse bonhomie d'un monarque d'Homère ou de Fénelon. Son empire était le dernier du nouveau monde, car les habitants de l'ancien, ayant reflué vers l'Amérique, avaient encore épuisé ce continent. Après avoir abattu les forêts, usé l'intérieur et l'extérieur du sol, ils achevaient de vivre sur les rivages de la mer, où la pêche leur fournissait quelque subsistance. Dans la cité du



Digitized by Google

soleil s'était réfugiée la civilisation expirante. La capitale d'Aglaure montrait encore de riches musées, de magnifiques arsenaux, toutes les merveilles des arts et des sciences.

Le monarque se laisse en partie convaincre par Idamas, et consent à ce que l'on cherche parmi les jeunes Américaines la future épouse d'Omégare. Mais craignant quelque fraude, il ordonne que celui-ci sera privé de sa liberté jusqu'au jour où il devra choisir la compagne de son existence. Toutes les filles de l'Amérique, sur l'ordre du roi, arrivent portées par des vaisseaux aériens. Le génie de la terre, instigateur de l'audacieuse entreprise des Français, stimule encore le zèle d'Idamas qui triomphe des soupçons d'Eupolis et de ses autres adversaires.

Cependant Omégare jeté en prison ne regrettait pas son indépendance. De mystérieuses apparitions le consolaient de sa captivité. Le poëte en fait une peinture qui ne manque pas de charme. Nous nous bornerons à dire que chaque soir lui apparaissait une jeune fille, ou plutôt l'image d'une jeune fille, pleine de pudeur, de grâces et de séductions. Il apprit plus tard que Sydérie recevait également la visite d'un jeune inconnu, fantôme aimable qui sut lui plaire et la captiver.

Le jour décisif arriva. Les jeunes Américaines se réunirent dans la plaine d'Azas, en présence du monarque; leurs costumes, leurs parures, leur anxiété, l'attitude du prince et du peuple, l'attente générale, la splendeur du jour qui semblait vouloir briller d'un éclat plus vif, tout cela est décrit ou du moins mentionné avec soin.

Ces milliers de jeunes filles avaient presque toutes de la beauté; leurs traits étaient réguliers, elles effaçaient par leur teint la blancheur de la neige, elles avaient la taille haute et droite, mais il leur manquait ce feu qui de l'âme se transmet aux yeux et passionne la figure; leurs regards étaient mourants, leurs visages décolorés, leur respiration paisible et lente. Au milieu de cette génération, fille d'un

Digitized by Google

monde épuisé, une seule se distinguait à la fois par ses attraits et la vie répandue sur tout son être. Elle descendait d'une race forte et sauvage qui avait fui longtemps la civilisation, parcourant les forêts, au milieu des exercices et des fatigues. Dans cette jeune fille, Omégare retrouve les traits de la merveilleuse apparition qui le visitait pendant sa captivité; dans Omégare, Sydérie retrouve le jeune homme dont elle avait vu l'image au milieu des ténèbres de la nuit. Au moment où cette reconnaissance a lieu, on voit se balancer dans les airs une couronne de pampre et d'épis ; elle s'abaisse lentement et se pose sur la tête de la jeune fille. Mille cris de joie éclatent, tout le peuple entoure Omégare, la femme de son choix et les étrangers, et les reconduit en triomphe à la ville du soleil. L'allégresse est universelle.

Idamas veut que le mariage d'Omégare et de Sydérie soit célébré par Ormus. Ce sage, désespérant de sauver le monde, s'était retiré dans un lieu désert et stérile, sur les ruines de Carthagène, autrefois rivale de la ville du Soleil. « Là, plus que dans aucun lieu, la décadence de la terre était sensible ; on était effrayé de la nudité du sol et de la triste solitude qu'aucun arbrisseau n'égayait. » Eupolis se rend auprès d'Ormus, il le rencontre au milieu des débris de cette magnifique cité. Serein et pensif, Ormus rappelait le sage du poëte, heureux encore sur les ruines du monde. Il reconnaît Eupolis, apprend de lui l'objet de sa mission, et s'en épouvante comme d'une erreur dangereuse ; il lui prouve par de puissantes raisons l'inévitable dépérissement du globe. A la fin, il se laisse fléchir et quitte cette solitude où il avait vécu heureux, admirant les beautés encore frappantes de la nature à son déclin, et se rappelant les anciennes splendeurs de la création si dédaignées de l'homme alors qu'elles lui prodiguaient tous leurs bienfaits.

Idamas veut encore que pour consacrer les noces prochaines on se rende le ciel propice ; que, plein de foi dans ses promesses, on confie au sol l'espoir de nouvelles moissons.

Digitized by Google

Le peuple applaudit à cette idée et se prépare aux labeurs de l'agriculture oubliés depuis si longtemps. Les instruments aratoires sont fourbis de nouveau ; la charrue ouvre son sillon. Idamas est le premier à l'enfoncer dans le sol ; Ormus, qui survient en ce moment, conduit par Eupolis, implore l'Éternel au milieu des acclamations et des prières de la multitude; puis il bénit les semences qui vont être jetées en terre. Cette scène est grandement tracée. Le talent, nous serions tentés de dire le génie, s'y décèle à chaque page.

Mais l'heure marquée pour l'hymen d'Omégare et de Sydérie devait amener une triste révolution dans les esprits et les choses. Au moment où Ormus allait bénir les deux époux, un objet visible pour lui seul parut fixer son attention. Il sembla écouter une voix secrète, son front pâlit, et inspiré d'un esprit prophétique, il s'écria que le ciel réprouvait cet hymen, qu'il fallait éloigner à toute force Omégare de Sydérie, que si le mariage s'accomplissait, il en naîtrait une race funeste, et que leurs enfants armés par une main cruelle se feraient la guerre pour se dévorer, et ne connaîtraient d'autre Dieu que la nécessité qui commande les forfaits. Ces mots prononcés, il expire. A ce spectacle qui bouleverse toutes ses espérances, Idamas est frappé de folie, et ses discours incohérents épouvantent le peuple assemblé. Eupolis triomphant laisse éclater les défiances haineuses qu'il couvait toujours dans son cœur. Il dit qu'il faudrait arracher Sydérie à Omégare, et renvoyer ce dernier au-delà des mers.

En cet endroit de son récit, Omégare regarde sa compagne avec une inquiétude affectueuse, comme s'il avait à faire des aveux pénibles pour elle. Il l'exhorte doucement à se retirer pour vaquer aux soins domestiques et préparer un festin hospitalier. Cependant son départ l'attriste. Pensif, il la suit d'un regard de regret, comme s'il ne devait plus la revoir. Enfin il reprend son récit.

Le dénouement funeste de la journée qui devait combler ses vœux l'avait jeté dans un profond désespoir. Alors qu'il

Digitized by Google

s'y abandonnait, le père de Sydérie survient, l'informe d'un complot des Brésiliens contre ses jours. En même temps, il lui raconte comment un homme majestueux, qui semblait cacher un Dieu sous la figure d'un mortel, lui était apparu, avait promis de faciliter l'évasion des deux époux, et gagné sa confiance par des preuves de son pouvoir extraordinaire. Omégare retrouve l'espérance; il suit les pas de son beau-père, voit tous les obstacles s'abaisser devant lui, et s'empare de sa bien-aimée. Conduit évidemment par un génie invisible, il monte, avec ses compagnons, dans son vaisseau aérien. Une fuite, qui semble un triomphe sur les hommes et sur la nature, le ramène en quelques heures dans l'antique demeure de ses pères. C'est là que commença pour Omégare une série d'épreuves et de tourments dont le tableau forme la partie émouvante et passionnée du poëme, et comme le pendant des scènes les plus pathétiques du *Paradis perdu* de Milton.

Sydérie était pour le dernier homme la plus affectueuse des compagnes. Néanmoins, il rencontrait chez elle comme un éloignement involontaire, une sorte de terreur étrange mêlée à la plus vive tendresse. La dernière femme semblait appréhender son époux, autant qu'Ève redoutait peu la présence du sien. Un jour, qu'Omégare lui demandait l'explication de cette mystérieuse conduite, elle lui répondit : « Le jour où, guidé par un mystérieux étranger, mon père pénétra dans ma prison, il me fit jurer de ne jamais consommer un hymen dont Ormus avait brisé les nœuds. Je fis le serment à la face du ciel, en présence de mon père et de l'étranger, que je vis sourire avec malice. Il crut peut-être que je trahirais un jour mes promesses ; mais il s'est abusé... Je ne serai pas l'homicide de la terre et des hommes. »

Le lecteur comprend la lutte de sentiments qui va s'engager entre Omégare et sa compagne. Nous ne la décrirons pas ; nous ne dirons pas les souffrances morales de tous les deux, leurs efforts contraires, leurs découragements, le rôle

Digitized by Google

que joue le génie de la terre, auquel il faut avant tout la perpétuation de l'espèce humaine, les moyens qu'il emploie pour amener Sydérie à transgresser son vœu, comment enfin il triomphe. Nous nous bornerons à dire que ce sujet hardi et scabreux a été traité en maître; que dans toutes ces peintures il y a un charme extraordinaire de pureté et de passion; que l'imagination de l'auteur, gracieuse et puissante, a trouvé des ressources, des effets, des machines poétiques essentiellement neuves. Sans aucun doute, s'il avait pu réaliser son dessein, et s'il avait aussi bien réussi dans l'exécution définitive que dans son premier jet, il eût pris place parmi les grands poëtes.

Omégare termine en disant comment la nature, après avoir d'abord accueilli avec allégresse une désobéissance dont le résultat prochain semblait être le repeuplement du globe, avait ensuite donné des signes de courroux; et comment il sentait en lui-même la tristesse et l'effroi. Il demande à Adam, qu'il ne connaît pas encore, de lui expliquer ce mystère.

En ce moment, Dieu révèle à celui-ci la mission qu'il doit remplir près d'Omégare. Adam frémit en recevant l'inspiration divine, et s'épouvante de la tâche qu'il doit remplir. Toutefois, il sent en lui-même la force de l'exécuter. Il saisit Omégare par la main, l'entraîne, malgré ses réclamations, loin de Sydérie et de sa demeure, ne s'arrête qu'après deux heures de marche, sur une colline d'où les yeux aperçoivent les longues sinuosités de la Seine dont les hommes avaient changé le cours. Là, il rompt le silence sans se nommer encore.

Avec une indicible angoisse, le père des humains et des douleurs annonce à son dernier fils à quelle loi il doit se soumettre; il l'informe que Dieu exige de lui l'abandon de sa compagne. Ainsi l'enfant qu'elle porte dans son sein mourra solitaire. S'il désobéit, il donnera naissance à des fils qui tourneront leurs mains parricides sur les auteurs

Digitized by Google

de leurs jours; et ces crimes atroces seront les moindres de ses forfaits. En même temps, il lui dit comment tous les prodiges, tous les événements qui ont préparé et favorisé son union avec Sydérie et encouragé sa faute, étaient l'œuvre, non de Dieu, mais du génie de la terre; comment enfin, s'il renonce à Sydérie, son sacrifice sera le prélude du dernier jour et de la résurrection universelle.

Le discours d'Adam trouve Omégare incrédule. Celui-ci s'afflige, s'irrite, accuse son hôte d'imposture jusqu'à l'instant où le père des hommes se révèle; alors, saisi de vénération, il croit en ses paroles; mais le désespoir reste toujours dans son âme; il veut au moins dire adieu à Sydérie, l'informer du devoir inexorable auquel il se soumet en la quittant. Adam prévoit qu'une semblable entrevue sera pour Omégare une inévitable occasion de chute. « O mon Dieu! s'écrie-t-il, l'homme n'est point changé; je le retrouve tel encore que je fus moi-même, présomptueux lorsqu'il promet, et le plus faible des êtres sitôt qu'il agit. » Puis, par une dernière et vive allocution, il supplie Omégare de renoncer à son fatal dessein, et il disparaît. Dans tout ce dialogue on retrouve l'élève de Fénelon, l'homme qui se rappelait le chef-d'œuvre littéraire de ce grand écrivain, et savait s'en inspirer.

Resté seul, Omégare reprend d'abord la route de sa demeure; mais la vue du désespoir d'Adam, qu'il rencontre seul, gisant par terre, abîmé de douleur, ébranle sa résolution. En même temps Dieu permet que le tableau de sa postérité se déploie à ses regards. « Il découvre dans une plaine aride, sous un ciel ténébreux, ses enfants d'une forme hideuse, aussi cruels que difformes, se faisant une guerre atroce et perpétuelle: il les voit assis autour de tables ensanglantées et couvertes des membres de leurs propres frères dont ils se disputent les chairs palpitantes. » Il recule d'horreur; il se décide à fuir, mais il veut laisser un monument qui instruise Sydérie de son innocence. Sur les restes d'une colonne il grave ces mots: « Omégare n'est pas coupable; » puis il reprend la route de l'empire français.

Digitized by Google

A peine a-t-il pris cette résolution « que le cours impétueux de ses passions se modère et s'arrête. Un jour doux commence à pénétrer dans son âme ; le calme y renaît. Omégare ose y descendre et s'interroger lui-même. Fier des réponses qu'il en reçoit, il regarde le ciel avec assurance. Le souvenir d'un Dieu qui règle l'univers le console. Que les anges sonnent la trompette qui doit réveiller les morts, que la terre s'écroule, que le soleil et les astres s'éteignent, ses regards en soutiendront le spectacle avec courage ! Omégare est digne d'assister au dernier jour de la terre. » Ce jour est annoncé par mille sinistres prodiges dont le tableau frappe puissamment l'esprit du lecteur.

L'Éternel avait écrit au livre du destin qu'il conserverait la terre tant que le genre humain aurait la puissance de s'y perpétuer. Prévoyant la mort de Sydérie après la fuite d'Omégare, il donne le signal de la résurrection des morts. Les cieux y répondent par des cris d'allégresse ; les enfers en frémissent, ses habitants s'enfoncent dans les flammes pour s'y cacher. Des anges placés au pied du trône de Dieu sonnent les trompettes du dernier jour.... Aussitôt les corps qui recèlent des substances humaines se hâtent de les rendre. Au nord, la glace se rompt pour leur donner passage. Sous les tropiques, l'Océan bouillonne et les vomit sur les rives. Ils sortent des tombeaux qui s'ouvrent, des arbres qui se fendent, des rochers qui se brisent, des édifices qui s'écroulent. La terre est un immense volcan d'où s'élancent par un nombre infini de bouches des ossements et des cendres.

Trois heures suffisent à l'éruption des dépouilles humaines. Sitôt que Dieu, « qui sait le nombre des atômes de l'univers, » voit que le globe a rendu les cendres des hommes, il veut que la terre se repose, et les éléments reprennent leur tranquillité. Omégare revient de l'épouvante où il avait été plongé. Etonné de vivre encore, il jette les yeux sur les objets qui l'environnent. « Ils sont si défigurés qu'il peut à peine les reconnaître ; les dépouilles humaines, en sortant des corps qui

Digitized by Google

les retenaient, les ont détruits. Ici, les montagnes ont perdu la moitié de leurs bases et paraissent comme suspendues dans l'air. Là, des villes entières ont disparu sous les cendres qui les couvrent. Dans tous les lieux consacrés aux sépultures des hommes, des gouffres effroyables se sont ouverts. Il n'y a point d'arbres, de plantes, de rochers, d'édifices qui soient entiers et qui ne présentent des figures effrayantes ou bizarres ».

Arrivé au terme de sa course, Omégare cherche en vain des yeux la capitale de l'empire français. Elle n'est plus; il ne voit que cendres entassées. Après un moment de repos douloureux, il reprend sa route, voulant trouver un asile pour s'arrêter et mourir. Il considère le soleil qui touchait déjà aux bords de l'horizon; il songe que peut-être il ne reverra plus cet astre; il lui fait ses adieux. Enfin il arrive à une modeste résidence, silencieuse et ouverte. Une lampe qui ne s'éteignait jamais, et qu'on appelait *immortelle*, éclairait ce lieu, et une pendule *séculaire* marchait encore et marquait la neuvième heure du soir. Sur un lit un cadavre est étendu. C'est le corps de Tébès, le dernier habitant de cette maison. Proche de ce lit, une femme repose dans un cercueil ouvert. Omégare parcourt cette demeure que Tébès avait ornée de tous les trésors des sciences et des lettres. Il voit réunis dans une bibliothèque tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Il s'émeut en pensant que cette plus noble production de notre intelligence est aussi destinée à périr. Puis il rentre dans la salle où il avait vu un cadavre et un corps embaumé. O prodige! à leur place sont un jeune homme et une jeune femme brillants de beauté et de jeunesse, mais que leurs âmes ne sont pas encore revenues animer. Dieu avait commencé la grande œuvre de la résurrection. Sur la terre, la vie humaine achevait de s'éteindre, mais l'immortalité allait éclore.

Sydérie cependant, inquiète et ensuite effrayée de l'absence de son époux, était partie à sa recherche. Les empreintes de

Digitized by Google

ses pas la guident. Elle trouve la colonne sur laquelle il avait écrit : *Omégare n'est pas coupable*. La lecture de ces mots la jette dans la plus cruelle des perplexités. De douleur, de fatigue, elle s'évanouit pour ne plus reprendre ses sens qu'au moment où a lieu l'éruption des dépouilles humaines. A la terreur que lui cause ce phénomène, vient bientôt se joindre celle d'une profonde obscurité; car le soleil, condamné à périr, a fui devant les ténèbres victorieuses, et le monde appartient à la nuit. Enfin elle arrive meurtrie, épouvantée, à la demeure de Polyclète et de Céphise, qui jadis avaient donné l'hospitalité à son époux; elle s'arrête et se repose auprès d'eux. Son dernier sommeil est rempli par de douces images et par une vision imposante. Il lui est donné d'avoir une révélation du jugement dernier. On ne comprend point trop l'opportunité de cette vision ; sans doute l'auteur a voulu avant tout tracer un tableau de ce grand événement. Peut-être, en refondant son poëme, aurait-il trouvé un moyen plus admissible de l'introduire dans son œuvre.

Le dernier chant ne nous semble point à la hauteur du reste du livre ; il se compose d'un dialogue entre le génie de la terre, qui sent l'existence lui échapper, et la mort, qui elle-même, faute de proie, va cesser d'être. Il veut lui persuader d'épargner Omégare et Sydérie, et il y parvient pour un moment. Mais la mort reconnaît bientôt que le terme de toute chose est fatalement arrivé. Le génie, de son côté, fait un vain appel aux démons pour échapper, avec leur secours, à l'arrêt prononcé par Dieu ; le moment fixé pour l'anéantissement du globe approche, les présages de destruction se succèdent; la mort frappe enfin Sydérie, malgré les efforts du génie terrestre. Dans l'air, une voix lugubre s'écrie : *Le genre humain n'est plus!* Le génie lui-même est atteint par la faulx de la mort, au milieu des dernières convulsions du globe.

Alors « les ténèbres dont la nature était couverte se dissipent. Un jour plus doux que celui de l'astre des nuits, et plus éclatant que la lumière du soleil, dore la voûte du firmament sans le secours d'aucun astre ; c'était l'aurore de l'éternité. »

Digitized by Google

Le magique miroir, dans lequel le chantre du dernier homme avait vu se développer la destinée de son héros et l'agonie du monde, ne lui montre plus rien, et le sort d'Omégare demeure un mystère pour lui. Le charme a cessé, le poëte reste seul avec le souvenir de sa vision et de l'ordre qu'il a reçu de la raconter aux hommes.

H. Gomont.

---

Digitized by Google

# DE LA SANTÉ DE L'AME [1]

Le fond de l'âme est une réflexion vague de l'Idée divine, vers laquelle elle doit tâcher de s'élever de plus en plus durant sa vie terrestre. A mesure qu'elle s'identifie avec le principe divin, cherchant ce qui est impérissable, — c'est-à-dire le *vrai*, le *bon* et le *beau*, — elle se sent heureuse et calme; au contraire si elle ne dirige ses facultés — *intelligence, sensibilité, volonté* — que vers ce qui est exclusivement matière et sensualité, elle néglige sa santé morale et manque à sa vocation. Voilà pourquoi Platon dit qu'en vertu de l'aliment que l'âme tire du *vrai*, du *bon* et du *beau*, ses ailes se développent jusqu'au moment où elle s'élève comme transfigurée vers les dieux; tandis que quant aux esprits alourdis de désirs et d'aspirations terrestres, une fois dépouillés de leur enveloppe mortelle, lacérés par les aiguillons de la conscience, et couverts des cicatrices du vice

[1] Les personnes qui ont pu lire dans l'original ce traité, écrit par un philosophe chrétien, s'étonneront peut-être de la hardiesse du traducteur.

Son œuvre était ardue en effet, si l'on se rappelle la différence qui existe entre la terminologie philosophique des deux langues, dans lesquelles les mots: *Idée, Raison, Réflexion, Esprit*, etc., tant de fois répétés, ont souvent une signification quelque peu différente; — sans compter cette armée de mots composés du suédois, qu'il faut revêtir de la robe traînante de la périphrase.

L'excuse du traducteur est peut-être dans ses efforts pour rester fidèle à l'original, pour en imiter la simplicité, la concision, enfin pour n'affaiblir que le moins possible, sous le déluge des mots, la liqueur généreuse et cordiale servie ainsi aux âmes dans une coupe d'or.

(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

et du crime, ils seront plongés dans l'abîme [1]. L'âme s'épure, s'élève, et se perfectionne, selon qu'elle vit de *vérité*, d'*amour* et de *vertu*.

Ce qu'on appelle savoir ne suffit pas pour faire juger de l'humanité au point de vue moral. Un peuple entier, de même qu'un simple individu, peut être parvenu à l'apogée des arts et des sciences, et néanmoins tomber en ruines moralement. C'est cette expérience qui motiva la guerre de Rousseau contre la civilisation et lui fit prétendre que nous devions retourner à l'état de nature. Il oubliait que la raison éternelle exige un tout autre développement que celui de l'esprit pratique. Même en commettant des fautes et des crimes, on peut parfaitement employer les ressources de son intelligence, mais on ne réussira jamais à gagner l'approbation de la raison. *L'esprit enfante l'intelligence*, mais c'est de *la raison* que naît *la vertu*. Quoique cela paraisse une contradiction, on pourrait dire de bien des personnes qu'elles deviennent à la fois et plus intelligentes et moins raisonnables.

Il existe néanmoins, et fort heureusement, un moyen d'améliorer les qualités de l'âme. La raison, unie à une volonté ferme et sérieuse, a le pouvoir de les ennoblir; elle change la vanité en juste ambition, la force brutale en courage réfléchi; elle transforme la sensiblerie en bienfaisance, l'avarice en économie utile, et ainsi de suite. Celui qui commencera à temps cette gymnastique de l'âme, celui-là verra bientôt s'accroître ses forces morales. Il en fera encore l'expérience quand déjà ses forces physiques commenceront à décliner [2]. Socrate dit que les yeux de l'âme deviennent de plus en plus clairvoyants à mesure que ceux du corps s'obscurcissent.

[1] *Gorgias.*

[2] « Choisis le *mieux* et l'habitude te prouvera que c'est en même temps *l'agréable.* » (*Plutarque.*)

Digitized by Google

Le principe du mal, qui empêche l'amélioration morale, est celui d'une volonté perverse. C'est seulement en la purifiant de bonne heure qu'on saura résister aux entraînements des passions. L'empire d'une volonté purifiée, poussée jusqu'à la perfection, est capable de conduire les mortels à une hauteur morale telle, que la douleur et la mort même deviennent une jouissance et un triomphe. Les préceptes des Stoïques, et plus encore le Christianisme, en fournissent la preuve.

C'est d'après l'impulsion de la volonté que les qualités du caractère se développent peu à peu. Une fois qu'on a choisi sa route; les suites de cette décision ne tardent pas à se multiplier d'une manière effrayante :

« Nach dem Gesetz wonach du angetreten,
So musst du seyn, du kannst dir nicht enflieh'n. » [1]

Parmi tous les vices provenant d'un développement erroné des qualités de l'âme, celui d'une volonté sans frein est le plus dangereux. Celui qui dans sa jeunesse n'apprend pas à la maîtriser, risque presque toujours d'éprouver plus tard de cruelles douleurs. Cependant la cause de ce qu'on nomme une volonté perverse peut souvent provenir d'un jugement mal éclairé, qui, sans le savoir, se méprend relativement sur ce qui est juste. Si l'on veut véritablement jouir de la vie et posséder ce trésor inappréciable qu'on appelle la paix de l'âme, la première condition est donc de faire tous ses efforts pour éclairer son jugement en purifiant sa volonté.

L'homme possède les moyens de s'élever par sa force morale jusqu'au sublime, mais il n'est pas moins vrai qu'en laissant sommeiller ses facultés il se met au niveau de la brute. Cette dernière assertion paraîtra peut-être un peu violente; en réalité, qu'on y réfléchisse: combien de per-

[1] Schiller.

Digitized by Google

sonnes qui sont considérées et se considèrent elles-mêmes comme très bien élevées, qui cependant s'en tiennent aux instincts purement matériels? Sans prendre au sérieux la plaisanterie du poète [1], qui prétendait que l'homme avait appris du castor l'art de bâtir, de l'écureuil celui de naviguer, de l'araignée l'industrie du tisserand, etc., etc., on ne saurait nier, cependant, que les animaux, outre leurs facultés industrielles et propagatrices, en possèdent encore bien d'autres. Ceux des membres de la famille humaine qui ne font que se nourrir et se propager, ceux mêmes qui vont jusqu'à voyager à l'étranger (comme le font aussi les oiseaux, les poissons et les insectes), n'ont en cela rien qui les distingue des animaux. L'expression « être pire qu'une brute » n'a donc rien d'outré quand on l'emploie vis à vis de celui qui, par sa conduite déraisonnable, abrège sa vie ou bien l'avilit par des égarements impardonnables, car les animaux ne font ni l'un ni l'autre. Mais puisque l'homme sur le sein de sa mère commence où s'arrête l'animal, c'est-à-dire par l'instinct naturel, il faut donc que ce soit par le perfectionnement des qualités morales que le roi de la création se fasse reconnaître comme tel. C'est de là que dépend le bonheur de son existence et la valeur de sa vie. S'il ne continue pas le développement de ses dispositions intellectuelles, il se met bien au-dessous des autres êtres de la création, et bien moins qu'eux il remplit sa destinée, car les animaux et les plantes sont aussi susceptibles de perfectionnement. Quel triste spectacle que de voir des êtres humains se rabaisser volontairement au-dessous d'eux! Plus triste encore quand on les voit ne se servir de la supériorité de leurs organes que pour en abuser et oublier leur vocation véritable. C'est la perfection de son système nerveux qui permet à l'homme de vivre dans un autre monde, — celui de l'idéal. — Une condition essentielle, pour qui

[1] Kellgren.

Digitized by Google

voudra jouir noblement de la vie, est donc de veiller à cette perfection afin d'éprouver le bien-être et de l'âme et du corps. Ce sont les égarements de l'un et les excès de l'autre qui en occasionnent la discordance, et la faculté qu'a reçue l'homme d'abuser des biens que lui accorde la Providence lui prépare son malheur. De combien de maladies — et le nombre en augmente sans cesse — l'homme n'est-il pas affecté en comparaison des animaux? La plupart — entre autres celles provenant des déréglements de l'âme — dérivent du peu de soin qu'on accorde à la vie intellectuelle ainsi qu'au système nerveux, dont les fonctions respectives sont inséparables. Il existe cependant bien des personnes, même dans les classes élevées de la société, qui étouffent leurs facultés morales et détruisent leur santé, soit par les déréglements de leur vie, soit par l'apathie prolongée où s'endort leur esprit.

On attribue ordinairement tout ce mal tantôt à la violence des passions, tantôt à la faiblesse de la nature humaine, ou bien encore à une éducation négligée; et il est certain qu'en général l'éducation a été jusqu'à présent plus souvent appliquée à cultiver l'esprit qu'à élever le sentiment. Nous ne parlons pas de celle qu'on reçoit dans les écoles, mais bien de cette éducation de la grande école de la vie dont les examens finals se passent à la mort. On peut purifier et perfectionner les sentiments à l'infini, tant au moral qu'au physique. Leur influence sur notre nature intellectuelle étant pour ainsi dire immédiate, l'ordre et la modération y sont des plus nécessaires, car le sentiment qui met en jeu l'imagination provoque les idées et les émotions de l'âme, et fait naître des passions dont l'effet rejaillit sur les organes. On est délicat pour la nourriture du corps; c'est à contre-cœur qu'on se soumet à un exercice violent ou exagéré; mais on est loin d'éviter avec autant de soin une lecture énervante ou mauvaise, et l'on ne craint nullement de s'exposer à des émotions nuisibles. Si la partie physique de notre être

Digitized by Google

éprouve la nécessité d'un traitement assorti à ses besoins, à bien plus forte raison l'âme ne saurait s'en passer. « *Mens sana in corpore sano* », déjà les anciens regardaient cette condition comme indispensable au bonheur parfait. Afin d'entretenir l'équilibre et la vigueur de l'âme, ils ne *prêchaient* pas seulement leur philosophie, ils la *pratiquaient*; elle n'était pas pour eux une spéculation abstraite, elle devenait une sagesse en action. Aussi n'a-t-on jamais entendu parler dans l'antiquité de cette foule de maladies de l'âme dont souffrent les modernes. C'est que, chez les anciens, la connaissance de soi-même était le fondement de la sagesse. — « J'ai trouvé », s'écria Socrate, quand au fronton du temple d'Apollon à Delphes il lut cette inscription: « *Connais toi toi-même* ». Seulement il ne soupçonnait pas qu'un temps viendrait où l'on devait s'ingénier à apprendre tout au monde, excepté à se connaître.

Mais pour descendre au fond de son âme et y découvrir l'origine des sentiments les mieux cachés et les émotions les plus intimes, il faut plus de courage qu'on ne se l'imagine. Cette étude des replis du cœur est souvent plutôt une descente aux enfers qu'une ascension vers le ciel, et voilà pourquoi peu de personnes l'entreprennent. On se considère, par exemple, comme un prodige de modestie, si l'on ne s'enorgueillit pas des avantages octroyés par la nature: esprit, beauté, naissance, talents; on peut même aller jusqu'à rougir en recevant une louange méritée; mais cette même modestie n'est-elle pas exposée à faillir devant la négation manifeste des qualités qu'on croit posséder? S'il en est ainsi, on est encore loin d'être véritablement modeste, et l'on devra faire tous ses efforts pour acquérir cette belle vertu.

Si l'on rencontre quelqu'un qui soit mécontent de son propre sort, qui s'ingénie à rabaisser ses concitoyens, surtout ceux à qui reviennent de droit l'admiration et le respect général, on peut considérer comme certain qu'il se cache au fond de son âme quelque envie secrète, quelque vanité



Digitized by Google

blessée, bien que d'ailleurs il puisse n'avoir pas la réputation d'être envieux ou ambitieux.

La haine est une maladie de l'âme provoquée par des pensées sombres et égoïstes et dont il faut à tout prix essayer de se guérir, pour son propre avantage autant que pour celui des autres. Elle est dangereuse non-seulement pour l'âme, mais encore pour la santé physique, et c'est ce que confirme, entre autres, cet exemple cité par un médecin célèbre : [1] Une mère, après un accès violent de colère haineuse, ayant donné le sein à son enfant, celui-ci eut à l'instant des convulsions affreuses qui amenèrent la mort. De tous les vices intellectuels, la haine est sans contredit le plus terrible et celui qui rend le plus malheureux. Pour la combattre victorieusement, il faut commencer par déraciner toutes les pensées égoïstes dont la présence ne fait que l'exciter davantage. Il n'y a rien qui soit plus bienfaisant à la santé de l'âme que la transition d'un sentiment de haine à celui d'une réconciliation sincère.

La vanité est une variété dégénérée de l'ambition ; au fond elle a le même but : obtenir l'estime et l'approbation d'autrui. Celui qui ne saurait y parvenir par des hauts faits et des actions brillantes, s'imagine trouver une compensation en recherchant les marques de distinctions extérieures. Ce moyen fait-il défaut, on cherche à se faire remarquer soit par son genre de vie, soit par sa toilette, pour s'attirer les regards de la foule et être considéré comme un modèle dans son genre, quelque insignifiant qu'il soit.

Ordinairement on regarde la vanité comme une faiblesse sans conséquence; mais, par son universalité et ses ramifications sous toutes les formes et dans toutes les conditions, elle joue un rôle fort sérieux, et, mettant sans cesse en mouvement les facultés intellectuelles, elle influe gravement sur le bonheur ou le malheur de la vie. Les juges et les prêtres

[1] Carus.

Digitized by Google

sont à même d'affirmer que plus d'un criminel s'est engagé dans la mauvaise voie pour n'avoir pas su résister à la tentation de se montrer bien vêtu ou de prendre part à des plaisirs coûteux. Dans les classes plus élevées, les coups d'épingle d'une vanité blessée constituent un genre de martyre qui ne laisse pas un moment de repos à la victime. Ne pas être remarqué, se voir négligé ou oublié, ne pas recevoir les distinctions échues à d'autres, ne pouvoir rivaliser avec eux quant au genre de vie, ne pas avoir été gratifié par un haut personnage d'un salut, de quelques mots, ou seulement d'une carte de visite, pour combien de gens tout cela n'est-il pas une véritable torture, qui peu à peu se change en mécontentement du monde et de soi-même? Qu'on songe seulement au simple article de la toilette. Ces tournois de la mode, ces triomphes, cette joie pour certaines personnes d'éveiller l'envie des uns, l'admiration des autres; — ailleurs, le désespoir de ceux qui, faute de ne pouvoir rivaliser, craignent de se faire remarquer et d'être, pendant un temps donné, l'objet des conversations, tout cela n'est-il pas un petit purgatoire quotidien? Un campagnard respectable, qui s'était réjoui d'avance de voir une grande fête dans la capitale, fut si effrayé de l'attention qu'éveilla son costume un peu suranné et des rires accompagnés de chuchotements qui partaient de tous les côtés de la salle, qu'il se hâta de gagner un coin sombre et se sentit tout joyeux de pouvoir enfin s'esquiver, bien convaincu qu'il serait le lendemain la fable de la ville.

Après cet aperçu sur les dangers que ce défaut insignifiant peut avoir pour le calme de l'âme, il nous semble inutile de rappeler les effets des véritables passions: l'ambition, l'avarice, les emportements d'une sensualité grossière, etc., etc. — Le défaut le plus commun, comme aussi le plus niais, c'est l'envie, par lequel on ne fait que proclamer son infériorité, car le mérite véritable donne rarement dans ce travers.

Digitized by Google

Une fois qu'on aura laissé libre cours aux passions, la triste expérience ne se fera pas attendre, et l'on verra qu'elles ne tarderont guère à s'emparer complètement de toutes les facultés de l'esprit; elles deviendront autant de tyrans implacables, et on ne réussira jamais à les vaincre. Parvenues à ce degré, elles étouffent les autres sentiments, et les représentations font un effet contraire à celui auquel on tend, par l'opposition même du sentiment qu'on veut faire naître. Essayez donc de persuader à celui qui souffre et pleure qu'il faut être gai, ou bien à un amoureux d'oublier son amour! La coquette sait par instinct qu'en cherchant à prouver à son amant la folie de sa passion, elle ne fait qu'en accroître la force, bien loin d'y mettre fin.

Le châtiment des passions, c'est qu'on ne saurait en effacer les suites ni les souvenirs, bien que la sensation délicieuse en ait depuis longtemps cessé! On dit qu'il faut jouir du *présent*; mais on doit aussi avoir soin de ne pas trop empiéter sur l'avenir, de peur de le voir s'échapper. On a comparé l'amour sensuel au papillon, mais il en est plutôt le frappant contraste. Le papillon commence par ramper sous la forme d'un ver, puis, déployant ses ailes de pourpre, il s'élance vers le ciel; le désir sensuel ouvre ses ailes tout d'abord, mais il finit par ramper comme le ver.

Les passions ne sont que des sentiments surexcités. Dans l'enfance de la civilisation elles avaient pour cause des objets plus réels et plus matériels; maintenant l'imagination en fait le plus souvent les frais. Elles se sont multipliées sous l'influence de la vie de société et de nouvelles conditions sociales. Le désir de la puissance, des richesses et des jouissances terrestres, a toujours créé des passions violentes; la soif du savoir, le besoin d'élever son âme, le culte des beautés de l'art, l'ambition de rendre son nom immortel, appartiennent à ce qu'il y a de plus haut dans la culture intellectuelle. Telle était la source des passions chez les anciens avant que la dépravation générale des mœurs ne fût venue

Digitized by Google

miner les fondements de la vieille civilisation. La convoitise des signes de distinction extérieurs, des titres, de toutes ces marques de la vanité, ne figurait pas alors parmi les maladies de l'âme. Maintenant, au contraire, que de personnes, victimes d'une vie sociale oisive, raffinée et inintelligente, chez lesquelles cette passion va jusqu'au délire; — elle a ses martyrs tout comme la passion du jeu, la folie religieuse et tant d'autres maladies de l'âme, dont les anciens ne se doutaient seulement pas. Leurs désirs et leurs passions étaient simples et naturels, par conséquent plus faciles à satisfaire, tandis que les nôtres sont artificiels et contre la nature, dès lors plus difficiles, sinon impossibles à contenter.

Les passions se travestissent assez souvent en systèmes. Bonstetten remarque qu'en politique les opinions soi-disant infaillibles ne sont ordinairement que des sentiments déguisés. Les partis différents se déchirent mutuellement pour soutenir un principe, qui n'est au fond qu'une haine masquée, élevée, pour le moment, à la dignité de principe. Voilà pourquoi les différents partis politiques ne sauraient jamais se comprendre, car ils mettent en avant des opinions contradictoires, cachées sous une même formule logique.

Le même sentiment peut à la fois être noble et méprisable. L'économie est une belle qualité, l'avarice est un défaut. Voilà pourquoi le vieux Stagirite prétendait que la vertu était placée entre deux extrêmes; ainsi *la bonté* entre la dureté et la faiblesse; *la bienfaisance* entre la prodigalité et l'avarice; *le courage* entre la peur et l'insolence; *la modération* entre la privation absolue des plaisirs et l'abus. Si, dans les temps modernes, on eût mis autant de prix à apprendre à se gouverner soi-même qu'à développer la force de la pensée en élargissant le cercle des connaissances, le perfectionnement du genre humain aurait probablement fait des progrès plus sensibles. Les anciens regardaient l'amour comme un stimulant à la vertu et à la sagesse; et si l'on veut bien se rappeler sous quels traits Socrate et Platon

Digitized by Google

nous dépeignent Eros, on verra tout de suite l'énorme différence qui existe entre l'idée qu'ils se font de la purification du sentiment et de l'influence heureuse qui en résulte et celle dont on fait parade de nos jours. L'amour véritable est une passion qui ennoblit, car il n'y a pas de perfection à laquelle celui qui l'éprouve ne désire atteindre afin d'obtenir l'approbation de l'objet aimé. Voilà pourquoi l'amour fait des miracles ; il force l'ignorant à s'instruire, l'orgueilleux à devenir modeste ; il change la timidité en courage, la férocité en douceur, l'économie en générosité ; il donne la sagesse au jeune homme, et rajeunit le vieillard. L'amour est le grand inventeur dans le domaine de la poésie et de l'art. Écoutons un poëte presque oublié :

« Wer war es der aus Schilf die erste Flot' erfand,
Wer schnitt den ersten Vers in eines Baumes Rinde ?
Wer schuf das erste Bild aus Schatten an der Wand ?
Die Liebe ! Liebe wirkt geschwinde,
Und langsam der Verstand » [1].

L'esprit de sociabilité qui unit les hommes, et sans lequel la société serait impossible, est lui-même un des secrets les plus mystérieux de la nature. L'homme éprouve le besoin de se sentir en harmonie non-seulement avec lui-même, mais encore avec le reste du monde extérieur. Sinon, pourquoi ressentirait-on une telle jouissance de vivre avec ceux qui voient et pensent comme nous ? En réalité, l'ambition avec sa soif de renommée, l'amour-propre avec son besoin incessant de flatteries, ont au fond la même origine : le désir de se voir accueilli avec approbation et bienveillance. S'il n'en était pas ainsi, la renommée, la gloire, la grandeur ne seraient que des mots vides de sens et indignes des âmes vraiment élevées. Toutes les qualités nobles et grandioses, l'amour, l'abnégation de soi-même, le génie, le courage, ne sont fondés que sur l'esprit de sociabilité et exigent l'appro-

[1] Raumer.

Digitized by Google

bation des autres; — les sentiments ignobles, l'égoïsme, l'avarice, la lâcheté, la haine, en sont au contraire la négation. Un avare paraît aimer parfois celui qui lui est utile, mais c'est au fond l'avantage qu'il en retire et non la personne qu'il aime. L'amour de la popularité est une hypocrisie du sentiment de sociabilité, qui en recherche le signe extérieur pour sa propre satisfaction, et c'est pourquoi l'approbation publique s'évanouit si facilement. Le désir de gagner la faveur populaire se montre différemment chez les âmes fortes ou faibles; pour les unes il devient un moyen de mener à bout de grandes entreprises, — ainsi, César, Napoléon, Charles-Jean —; pour les autres, cette faveur populaire est le but même, comme pour une coquette la jouissance que lui font éprouver les flatteries et les hommages qu'elle reçoit. La manie de la popularité, comme on pourrait appeler cette maladie de l'âme, compte de nos jours bien plus de victimes qu'autrefois; la cause en est, en grande partie, dans la liberté de la presse, qui décide de l'opinion générale. Si les journaux n'existaient pas, une foule de ces malades retrouveraient bientôt leur tranquillité d'esprit et emploierait leur existence d'une manière plus utile. Il y en a pourtant plus d'un chez qui la maladie est devenue aussi invétérée que la coquetterie chez certaines femmes; mais aux yeux du sage elle est bien moins pardonnable.

Tous les mécomptes de la vanité blessée, les espérances déçues, les sentiments d'envie contre la supériorité des autres, sont autant d'infirmités morales dérivant de la même source. Les Français ont inventé pour elles un nom à part: « *ambition rentrée.* » Dans les cas ordinaires elle se manifeste par un mécontentement continuel du monde en général et de soi-même en particulier; mais on a des exemples qu'elle a été mortelle, ce qui arrive quand l'espérance déçue se transforme en idée fixe. Les grands génies n'en sont pas exempts et le courage ne réussit pas toujours à chasser cette faiblesse d'esprit. Plus d'un s'est brûlé la cervelle faute de

Digitized by Google

pouvoir se consoler d'une disgrâce. Il arrive aussi parfois que les effets d'une vanité blessée au vif tombent dans le ridicule, comme par exemple quand Vatel, le célèbre maître d'hôtel de Condé (comme nous le raconte Mme de Sévigné), se passa l'épée à travers le corps, par désespoir de ce que la marée n'arrivait point.

La condition essentielle pour qui veut jouir de la vraie santé de l'âme, c'est d'apprendre de bonne heure à distinguer entre la réalité et les apparences. Un philosophe a dit :

« Être heureux et se voir comblé par la Fortune
Sont deux choses ; — plus d'un croit que ce n'en est qu'une. » [1]

Si l'on s'observait sévèrement, on ne manquerait pas de se convaincre que les chagrins véritables sont bien moins nombreux que ceux dont les causes sont puériles et imaginaires. Les grands malheurs sont encore plus rares et on les supporte ordinairement avec bien plus de courage que les légers contre-temps. Ce qui rend ces derniers plus irritants encore, c'est qu'on n'ose en parler de peur du ridicule, tandis qu'une véritable infortune trouve sa consolation dans la religion, dans la sympathie du prochain, dans le respect public que rencontre celui qu'environne pour ainsi dire la majesté du malheur.

La source par excellence du bonheur terrestre, c'est *la bienveillance,* qui n'est qu'un autre nom de l'harmonie des âmes et qui fait qu'on se réjouit du bonheur des autres. Ainsi on s'identifie avec ce qui touche le prochain, on est heureux du bonheur d'autrui. Les dons de l'âme les plus précieux sont la *raison* et la *bienveillance*. Celui qui se laisse guider par elles ne saurait être véritablement malheureux, quand même il serait exposé à des infortunes passagères. Cette bienveillance a bien plus de prix que la charité seule

[1] Léopold.

Digitized by Google

et la compassion, malgré tout ce que ces dernières ont d'estimable; mais souvent on fait du bien aux autres sans en éprouver soi-même un plaisir véritable. La bienveillance pure et vraie correspond au sentiment divin de l'amour, tel que le Christ nous l'a fait connaître. C'est une disposition du cœur qui ne cesse de former des vœux pour le bonheur des autres; c'est une joie sincère qu'on éprouve en voyant triompher le vrai et le bon; et voilà en quoi consiste la félicité de la vertu.

L'âge de la jeunesse et de l'amour est sujet à des périodes de mélancolie, mais le caractère en est poétique et pur, et semble témoigner d'un mépris souverain pour les petitesses de la terre. Le sentiment qu'elles font naître est bien plus souvent doux qu'amer. Chose remarquable! L'enfance des peuples paraît présenter les mêmes symptômes; la mélancolie qui règne dans les paroles et dans la mélodie de la plupart des anciens chants nationaux semble en être la preuve.

C'est la faute de l'homme s'il se méprend aux moyens de consolider son bonheur ici-bas, et s'il abuse des trésors dont l'a si richement doté la Providence. Sous sa double nature physique et morale, il possède la faculté de jouir du monde terrestre et de celui de l'idéal. Rarement il les unit: ou bien il choisit de préférence le côté matériel, ou bien il donne dans un travers opposé, en s'abandonnant exclusivement aux spéculations de l'esprit. Il en résulte une discordance entre l'âme et le corps, entre le monde extérieur et le monde intérieur qui souvent dure toute la vie.

Si l'on admet que l'action incessante des passions de l'âme et des émotions de la sensibilité dans une même direction doit nécessairement détruire l'organisme et abréger la vie (comme on en a de nombreux exemples), il est de la plus grande importance de bien établir l'équilibre entre les différentes facultés nécessaires à la santé de l'âme. Tantôt c'est l'esprit, tantôt le sentiment qui prend la part du lion. Par

Digitized by Google

une absence complète de toute espèce d'effort moral on descend au niveau des animaux. Il faudrait donc aspirer, comme à la félicité suprême ici-bas, à cet équilibre parfait qui anime et réchauffe l'âme sans cependant la consumer, qui entretient incessamment l'activité intellectuelle sans la violenter. Pour atteindre ce but, il faut dès la jeunesse s'être efforcé de maîtriser les émotions de l'âme; il faut avoir suivi avec une attention continue le développement des tendances intellectuelles, avoir cherché sans cesse à les préserver de l'excès. Il en résultera une égalité parfaite entre les différentes qualités de l'âme; la raison se montrera éclairée, la volonté se raffermira, le sentiment deviendra et plus pur et plus noble; c'est un état de bien-être moral qui correspond à celui dont une vie calme et réglée fait jouir le corps. En général l'hygiène physique l'emporte sur l'hygiène morale; on s'inquiète ordinairement de ce qui pourrait nuire au corps, mais on ne prend nul souci d'éviter les actions, les tendances et les pensées dont l'influence malsaine doit nécessairement être préjudiciable à l'âme. Les actions, même les plus insignifiantes, ont une logique dont les suites sont inévitables. Plus d'une personne se considère comme irréprochable, qui a eu le bonheur d'éviter les égarements grossiers; mais elle ne se refuse pas le plaisir de s'attirer des inimitiés durables, soit par un mot dur ou blessant, soit par une action irréfléchie qu'elle se reproche aussitôt. « Je savais bien que c'était une sottise, mais je n'ai pu m'en empêcher », voilà la belle excuse qu'on donne; mais qu'on veuille bien rechercher la cause de la plupart des malentendus qui rendent la vie commune impossible, et l'on verra que l'origine en est une bagatelle où la vanité blessée, ou bien l'envie, auront joué le rôle principal, et qu'il eût été facile d'éviter si, de part et d'autre, on avait voulu user d'un peu d'indulgence. Ensuite, naturellement, on met tous les désagréments sur le compte des autres et l'on s'écrie : « Pas moyen de vivre en paix! » Souvent la

Digitized by Google

cause d'une longue suite de mésintelligences, dont le caractère loin de se modifier s'est changé plus tard en haine invétérée, n'a été qu'une parole irréfléchie, une querelle insignifiante. L'histoire cite plus d'un exemple d'inimitiés privées qui en ont engendré de publiques, et l'on a maintes preuves de cette vérité déjà énoncée que, de tous les vices auxquels est exposée une organisation morale au développement exagéré, la volonté sans frein est le plus dangereux.

Le travail est le moyen le plus sûr d'éviter toute espèce d'égarements; il donne infailliblement et bonheur et bien-être. Il y a une vérité incontestable dans ces paroles du poète :

> « Pour le travailleur le Temps a des ailes ;
> Pour le paresseux il s'en va rampant. » [1]

La Providence a généreusement offert à l'homme tous les moyens d'être heureux, mais Elle a sagement décrété que ce bonheur doit être *son propre ouvrage*. Si haut qu'il soit placé, il ne parviendra cependant jamais à une félicité véritable, à moins d'y avoir contribué lui-même. Il faut beaucoup au riche et à l'homme éclairé pour n'être pas mécontent de leur sort; le pauvre et l'ignorant n'en demandent pas tant. Les souhaits et les désirs sagement limités entretiennent le calme et la tranquillité de la vie morale, la seule qui mérite d'être enviée. Voilà aussi pourquoi le bonheur habite le plus souvent sous l'humble toit de l'homme des champs. Il n'est nullement question ici de l'élévation de certaines qualités intellectuelles, comme l'esprit, l'instruction, etc., mais bien de la santé de l'âme, c'est-à-dire de la vie morale dans sa vraie force et sa tranquillité. Pourquoi le laboureur indigent est-il ordinairement de joyeuse humeur? N'est-ce pas à cause de l'harmonie qui existe entre sa vie extérieure et sa vie intérieure? Ses désirs sont

[1] Léopold.

Digitized by Google

modestes, son âme est remplie de sentiments purs : la satisfaction d'être la providence des siens, l'espérance d'échanger bientôt cette vie contre une meilleure. Ne connaissant pas les jouissances au contact desquelles s'émoussent et s'affaiblissent les meilleures qualités de l'âme, il ne saurait non plus éprouver le vide et la désillusion qui accompagnent les excès d'une sensualité raffinée. Cette distribution des moyens de bonheur témoigne de la justice de la Providence.

Dans les classes plus élevées de la société, où les raffinements de la culture sociale multiplient les moyens de jouissances, l'on est perdu si l'on ne cherche à temps à les échanger contre les jouissances de la pensée; l'esprit d'investigation, l'amour des sciences et des arts, le développement des qualités élevées de l'intelligence, l'élargissement des idées, la révélation de nouvelles sphères qui se déroulent devant l'imagination, — tout cela ne constitue-t-il pas un bonheur plus vrai, une jouissance plus durable que l'ivresse passagère des sens? Si l'on pouvait pénétrer du regard dans le cerveau d'une personne instruite et le comparer à celui d'un ignorant, il vous apparaîtrait comme un jardin bien soigné, embelli par toute espèce de fleurs et de fruits, tandis que l'autre ne serait que comme un lieu en friche avec quelques plantes sauvages au milieu des mauvaises herbes.

Un de nos anciens et excellents auteurs raconte ce trait d'expérience morale : « Il y a quelques jours, dit-il, j'ai passé une couple d'heures de la manière la plus agréable. Mes facultés morales se trouvaient dans cet équilibre parfait qui permet à l'homme ou de jouir d'un repos complet, ou de travailler avec succès. Je me sentais jusqu'à un certain point dans cette disposition d'esprit qui vivifie en même temps qu'elle calme et épure, et qui, selon mes idées, a dû constituer la santé de l'âme avant qu'elle ne se fût souillée au contact des inspirations perverses. Aucune passion ne troublait mon repos, mais les sentiments les plus

Digitized by Google

nobles s'élevaient tour à tour au degré de vitalité correspondant à leur objet respectif. Toute la nature semblait peu à peu sortir de l'ombre où la plongent d'ordinaire mes chagrins véritables ou imaginaires. A mesure que mes pensées erraient paisiblement entre les différents objets qui m'entourent dans les sociétés plus ou moins nombreuses, je sentais à chaque nouveau point de vue s'élargir mon cœur au sentiment d'une sympathie nouvelle. Je me réjouissais d'appartenir à ce monde que je fuyais autrefois. Je crus sentir je ne sais quelle bonté répandue jusque sur les faiblesses mêmes de ma propre nature et sur celles de l'humanité. Je remerciais le ciel de m'avoir fait naître, non-seulement pour moi, mais encore pour les autres. Je n'avais rien à regretter, rien à craindre; je n'étais mécontent de personne, pas même de moi-même; en un mot, je me sentais si heureux dans cet état que je ne regrettais même pas d'être obligé de le quitter pour reprendre mon poste au milieu des embarras et des fatigues de la vie. Je permets à qui le voudra de sourire de ma félicité et de ma description. Mais c'était une extase, dira-t-on? Oui, c'était l'extase de la raison, provoquée par la lecture *d'un bon livre.* » L'auteur essaie ensuite de démontrer que la lecture, comme passe-temps, doit être préférée à tous les autres; elle égaie et rafraîchit l'esprit, procure l'occupation la plus agréable et la moins fatigante, attendu que n'exigeant pas cette tension de l'esprit qui produit la lassitude, elle écarte de nous en même temps cette inaction d'où naît l'ennui. Il prouve comme quoi elle éveille les idées, donne une douce activité aux sentimens; comment grâce à elle l'homme peut, même au sein de la solitude la plus profonde, ne pas regretter les plaisirs de la vie sociale et jouir de la société des hommes sans être exposé à leurs caprices; comment enfin on peut inviter qui que ce soit à ces entretiens sans s'exposer à se voir refusé, et le quitter avant qu'il ne devienne ennuyeux.

Si l'on compare à ce plaisir ceux qu'on trouve dans les

Digitized by Google

conversations, les médisances sur le prochain, le jeu et les jouissances de la table, on donnera raison à l'auteur qui préfère le premier. Il ne s'ensuit pas qu'on doive, à l'exemple des misanthropes, éviter toute réunion; mais on doit se restreindre à ne fréquenter que celles qui sont vraiment bonnes, et c'est ce qui est difficile à tous les âges et dans toutes les classes. Le sage cherche à s'assurer à temps une retraite au sein de laquelle il puisse se passer des distractions mondaines. Quand même on ne retirerait pas de sa lecture de nouvelles connaissances, elle entretient cependant l'habitude de penser, de fixer son attention sur les faits, sur les caractères, la nature des rapports sociaux, en un mot, sur tout ce qui nous entoure, et en entretenant cette activité de l'âme, on se place dans une situation d'esprit qui permet de jouir plus complètement de la vie, de l'envisager avec plus de calme et de la supporter plus courageusement.

Mais il y a bien des genres de lectures. On a en général l'habitude de diviser le genre humain en deux classes : les hommes d'intelligence, les hommes de sentiment. Le nombre de ces derniers est probablement le plus considérable. L'éducation devrait être réglée en conséquence, mais c'est ce qui n'est pas. Les anciens étaient sous ce rapport, comme sous tant d'autres, bien plus sages que nous. Pour eux, ainsi que nous l'avons déjà dit, la philosophie n'était pas une pure abstraction, mais bien la sagesse de la vie ; ils ne l'apprenaient pas seulement, toute leur vie en était pénétrée, tandis que les hommes de nos jours se contentent d'en faire un objet d'étude. La philosophie des anciens reposait sur la connaissance de soi-même; celle des modernes se fonde sur la spéculation, la recherche du principe primitif des choses, en un mot, l'absolu. Les conclusions doivent donc en différer considérablement. Quels que soient les succès de la philosophie moderne, elle n'aura jamais une influence aussi salutaire que celle de l'antiquité sur l'harmonie du développement des qualités morales et intellectuelles ; car pour les

Digitized by Google

anciens elle n'était pas seulement le perfectionnement de la sagesse, mais encore, selon l'expression d'Héraclite, « un gouvernail pendant la traversée de la vie. » La philosophie, de nos jours, s'occupe au contraire exclusivement de formuler des idées abstraites, aboutissant parfois à un nihilisme métaphysique. Notre intention n'est pas d'examiner comment depuis Pythagore, qui le premier donna le nom de philosophie à la science des sciences, et qui avait en vue par là non-seulement le développement harmonieux du caractère, mais encore la conquête des connaissances les plus élevées, comment, disons-nous, cette reine des sciences a pu de chute en chute arriver à cet aphorisme que : « *l'être est le synonyme du néant* »[1]. Il suffit de rappeler que le fond des doctrines de Socrate, de Platon, d'Aristote et des Stoïques, en un mot de toute la philosophie ancienne, était l'idée dominante que la vertu renferme en elle le principe de la véritable sagesse ; qu'atteindre ce but est la seule aspiration digne de la raison immortelle, la seule par laquelle elle puisse se rapprocher de la Divinité : que, même aux yeux d'Epicure, la vraie félicité était inséparable de la vertu ; et quoique sa philosophie se séparât des autres doctrines plus austères de l'antiquité par la place qu'il y faisait aux jouissances sensuelles, cependant il avouait la supériorité de la vie intellectuelle, comme étant au-dessus des petitesses de ce monde, en même temps qu'elle embrasse le passé, le présent et l'avenir ; lui aussi comptait parmi les vertus capitales la sagesse et la tempérance, les seules capables de donner à l'homme cette paix durable qui, de tous les biens, est sans contredit le plus grand. Les Cyniques mêmes soutenaient que la vertu seule mérite d'être enseignée aux hommes, et qu'il n'existe rien au monde de vraiment bon que ce qui est fondé sur le vrai ; et les Pyrrhoniens enfin, ces disciples du doute, déclaraient la vertu préférable au

[1] *Seyn* = *Nichts* (Hegel).

Digitized by Google

seul savoir. Le caractère fondamental de la sagesse des anciens pourrait donc se résumer ainsi : que le bien suprême de l'homme consiste en cette activité de la raison qui enfante la vertu; que le sentiment vertueux doit être une réalité, car autrement on ne saurait braver les douleurs ni la mort pour la défense du juste et du vrai ; que ce sentiment naît et s'entretient par une vie conforme à la raison et qui vous rapproche des dieux ; que les vertus capitales, sur lesquelles reposent une vie pareille, sont la *Sagesse*, la *Tempérance*, la *Justice* et la *Virilité* qui, selon Platon, comprenait cette constance et cette fermeté que rien ne saurait faire dévier du chemin du vrai et du bon, et qu'enfin l'ensemble de ces vertus engendrait la beauté et la santé de l'âme. Voilà ce qu'enseignaient tout d'une voix Socrate, Platon, Aristote, et leurs disciples, quoique avec des nuances différentes. C'est ainsi que Socrate fait prédominer la force et la santé de l'âme, Platon sa beauté et sa grandeur, tandis qu'Aristote observe une juste mesure également éloignée de toute exagération. L'influence de cette philosophie et de celle des modernes, sur la manière de juger la vie, devient donc essentiellement différente, soit que cette dernière consiste en une pure critique de la raison, ou dans l'affirmation suprême de soi-même — exprimée par la formule : *le Moi, c'est moi ;* — ou dans la tendance infinie du Moi idéal à se contempler soi-même ; ou soit que la conscience se regarde comme sujet-objet-absolu et que la vie suprême soit considérée comme un état d'imagination impersonnel ; soit encore qu'elle consiste en général dans les efforts suprêmes de l'abstraction pour atteindre l'absolu, ce que la contemplation peut seule rendre pleinement objectif. Avec tout le respect possible pour la richesse étonnante du perfectionnement des formes de la pensée chez les philosophes modernes, la logique profonde de leurs différentes méthodes scientifiques, la force de leurs raisonnements et l'infini de leurs abstractions, cependant on ne saurait nier que la

Digitized by Google

philosophie des anciens ne fût bien plus favorable au développement complet de la vie intellectuelle, et par conséquent à la santé de l'âme. Il en est de même si, à l'exemple des anciens, on veut chercher dans la philosophie un soutien contre les misères de la vie, des forces contre les adversités, une consolation dans le malheur, et une réponse à cette question qui revient sans cesse: *que dois-je croire? que puis-je espérer?* A une telle question c'est en général une réponse peu satisfaisante que la démonstration la plus fondamentale que le « Moi est moi, » ou bien qu'il faut obéir à « l'impératif catégorique, » ou bien que le suprême est l'absolu, ou bien encore que « Dieu est à la fois zéro et triangle » [1] La force et la sérénité de l'âme ne se nourrissent pas d'abstractions insaisissables, ni même de systèmes métaphysiques dont la théorie se montre assez souvent incompatible avec la pratique, et dans lesquels les vérités les plus sublimes de l'humanité — Dieu, l'immortalité de l'âme, le libre arbitre — n'apparaissent bien souvent que comme au milieu d'un crépuscule, si même elles ne sont pas niées ouvertement, comme à la fin du dernier siècle. La philosophie des anciens était bien au contraire une philosophie religieuse agissant par les forces réunies de la force et de la science. Ne voulant pas survivre à la république, Caton laissa cependant reposer son poignard jusqu'à ce qu'il eût terminé la lecture des pages dictées par Socrate sur « l'immortalité de l'âme. »

Il semble, en résumé, que la philosophie moderne ne pourra que difficilement exercer sur la vie intellectuelle l'influence salutaire de celle des anciens, tant que, semblable à celle-ci, elle ne réunira pas cette double qualité d'être à la fois la doctrine de la sagesse et celle de la foi, d'offrir l'élément religieux en harmonie avec la culture actuelle, c'est-à-dire de devenir une philosophie chrétienne. Les

[1] Expression d'Oken.



Digitized by Google

essais, sans cesse renouvelés depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, pour arriver à la solution de ce problème, semblent indiquer qu'il renferme en soi une de ces vérités qui, tôt ou tard, doivent prévaloir. Ce n'est pas en vain que déjà les écrits de Platon récèlent un vague pressentiment du christianisme, et on n'a besoin que de rappeler les noms de Plotin, Scott, Raymond-Lulle, Abélard, Leibniz, Malebranche, Bonnet, Hemsterhuys, Hamann, Jacobi, etc., etc., et à ces penseurs, plus ou moins philosophes religieux, nous pourrions ajouter en Suède ceux de Rydélius, de Geijer et d'Atterbom. Le christianisme, après avoir régénéré le monde, transformera aussi la philosophie. Avec sa simplicité divine, qu'un enfant peut comprendre, il a répandu une lumière plus universelle, plus bienfaisante, plus féconde que tous les systèmes philosophiques de l'univers ; il a conquis plus de générations que ces systèmes n'ont eu de sectateurs, et il s'est maintenu inébranlable tandis que ceux-ci s'écroulaient tour à tour. Les espérances les plus sublimes de l'humanité doivent reposer sur une base plus sûre et plus large que la pointe d'aiguille d'une pensée métaphysique. Nous n'avons pas à chercher notre bonheur et notre santé intellectuelle dans des systèmes abstraits ou dans des préceptes moraux, mais bien dans l'appréciation la plus pure du christianisme, qui renferme à la fois les doctrines suprêmes de la sagesse, de la foi et de la vertu. Voilà la véritable source de la santé de l'âme.

Nous venons de dire plus haut qu'on peut diviser les hommes en deux classes: les hommes d'intelligence et les hommes de sentiment. Il est évident que la philosophie est surtout pour les premiers, bien que les autres dussent certainement se fortifier davantage en se nourrissant des sucs savoureux de la science des sciences que de la manne émolliente après laquelle aspire la sentimentalité. Est-il une jouissance morale plus pure et qui élève l'âme davantage que la lecture de Platon? Quant aux poètes, à commencer

Digitized by Google

par Homère, quant aux grands annalistes du genre humain, en remontant à Thucydide et à Plutarque, quant à tant d'autres princes de la pensée, de tous les temps et de tous les pays, — quelle source inépuisable n'offrent-ils pas à la culture, au rafraîchissement de l'âme? Il y eut un temps où les femmes mêmes ne dédaignaient pas d'étancher leur soif au puits de la sagesse, si pas une n'atteignit la renommée d'Aspasie, que Socrate appelait *son maître*. On leur dédiait alors des écrits scientifiques. A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci il y avait encore en Allemagne, en France et en Angleterre, un nombre de femmes qui assistaient attentivement comme témoins, parfois même comme juges, aux luttes des différents systèmes philosophiques. Elles y doublaient leur force d'âme pour vivre en ces temps orageux. A part ceux pour qui c'est un devoir, il se trouve bien rarement chez nous un homme qui ouvre un livre de philosophie; si l'on en excepte l'exercice intellectuel qu'exigent les différentes fonctions et autres occupations indispensables, on pourrait affirmer que pour la plupart des hommes la lecture se réduit à celle des journaux, des brochures, des romans et des pièces de théâtre. Quelle élévation dans les vues, quelle élasticité morale, quel sentiment du devoir et quelle force intellectuelle peut-on attendre d'une lecture pareille? — » J'étais malade, mais la lecture de Zimmermann m'a guéri, » écrivait un jour Hamann à Jacobi. Parmi les produits de la presse journalière en est-il beaucoup dont on pourrait espérer un résultat aussi satisfaisant? Quand on pense que tout ce que le génie a créé de sublime depuis des siècles dans les différents pays est négligé par la plupart des hommes, dès qu'ils ont fini les études strictement nécessaires, et qu'ils ne nourrissent plus leur âme que de la littérature superficielle du jour, il semble voir quelqu'un abandonner les jardins des Hespérides pour errer le reste de ses jours parmi des sillons nouvellement tracés, où une maigre moisson lutte encore contre l'ivraie.

Digitized by Google

Cependant nous ne nions pas que la presse quotidienne ne *puisse* faire beaucoup de bien, seulement elle ne paraît pas avoir encore réussi à résoudre complètement ce problème. Le roman qui, sous la plume des Walter-Scott, des Fielding, des Manzoni, des Ingemann et de bien d'autres encore, était une lecture qui élevait l'âme, est devenu chez quelques romanciers français de l'école moderne un véritable poison intellectuel, poison qu'on ne peut éviter, qui se glisse dans les cabinets de lecture, dans les feuilletons, partout. La transformation des écrivains en industriels paraît avoir chassé les inspirations élevées. Qu'est-ce que les grands génies de l'antiquité et des temps modernes? qu'est ce que Dante, Pétrarque, le Tasse, l'Arioste, Camoëns, Cervantes, Caldéron, Shakespeare, Milton, Pope, Corneille, Racine, Lafontaine, Klopstock, Gœthe, Wieland, Schiller, Stjernhjelm, Dalin, Kellgren, Léopold, Bellman, etc.? qu'est-ce que ces grands hommes ont gagné avec leurs écrits? Milton ne reçut pour son chef-d'œuvre que 10 livres sterling, et un roman d'Eugène Sue a été payé un million de francs. Voltaire et Beaumarchais furent les premiers qui au génie réunirent l'industrialisme. Cet exemple a eu de nombreux imitateurs, mais la civilisation morale y a-t-elle gagné? C'est une autre question. [1] On ne saurait se faire une idée de tout ce que la lecture de mauvais romans engendre de sentiments énervans, qui souvent dégénèrent en souffrances physiques, surtout chez les femmes. En fait de nourriture intellectuelle, il faudrait user avec beaucoup de circonspection des ouvrages où l'imagination joue le grand rôle, et leur préférer ceux dont le contenu exerce l'esprit et le jugement, tout en animant et fortifiant les autres qualités de l'intelligence. De même que celui qui ne vit que de sucreries se détruit infailliblement l'estomac, de même les qualités de l'âme s'amollissent par l'usage exclusif des produits de l'imagination. Rien n'est

[1] Peut-être Walter-Scott est-il la seule exception.

Digitized by Google

peut-être plus dangereux pour la santé et le bien-être de l'âme que de la laisser s'abandonner à des rêves vagues et indéfinis ; ils engourdissent la raison et énervent la volonté. Le monde poétique des anciens est une exception, mais c'est qu'il n'appartient pas au domaine de la rêverie. Quand on a longtemps respiré l'air énervant de la sentimentalité romantique, une pareille lecture agit sur l'âme comme un bain fortifiant. L'étude des auteurs de l'antiquité, ou d'ouvrages philosophiques, historiques ou scientifiques, serait pour les poëtes et les artistes, ces martyrs de l'imagination, une lecture bien plus profitable que toutes celles qui ne font que développer leurs facultés imaginatives, et cela par des raisons morales et esthétiques. Tegner a dit que même la poésie exige un fond de prose solide pour y dessiner ses parterres de fleurs, et l'artiste ne doit pas se contenter de broyer des couleurs et de copier. Au point de vue de l'éthique, la prose de la vie est aussi le meilleur contrepoids à l'action continue du sentiment et de l'imagination. Si on voulait considérer ces vérités si simples, il y aurait bien moins de poétiques langueurs et de désespoirs artistiques. En étudiant le beau, les disciples de l'art ne doivent ambitionner que la beauté pure, vraie et sublime. Son royaume n'est pas très-vaste, mais heureusement on ne se lasse jamais d'y revenir. [1] Quand il est question des créations dues à la plume ou au pinceau, il faut toujours se rappeler les vers du poëte :

Vos exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

La Providence a sagement décrété que la santé de l'âme ne dépend pas des dons de la fortune et du génie, dont les uns rompent souvent l'équilibre, et dont les autres entraînent à

[1] « Plutarque me souryt toujours d'une fraische nouveauté. — L'aismer c'est m'aismer. » — Lettre de Henri IV à Marie de Médicis. Voilà un trait qui seul suffit à peindre une belle âme.

Digitized by Google

des égarements sans nombre. On voit au contraire le plus souvent que l'égalité d'humeur, la paix de l'âme et la santé sont le partage du pauvre. Les lois qui régissent la santé du corps, c'est-à-dire le mouvement, l'activité et une nourriture saine, régissent aussi celle de l'âme. Mais voilà où le riche pèche bien plus souvent que le pauvre. Le premier choisit une nourriture intellectuelle tour à tour irritante, malsaine, dangereuse, ou bien il laisse l'âme vide et sans aliment; — il y en a qui surmènent leur intelligence; d'autres laissent leurs forces intellectuelles dans l'inaction. Le journalier au contraire lit sa Bible et son livre de psaumes; le campagnard plus aisé y ajoute parfois un petit traité d'économie agricole; tous deux pensent à leurs occupations et conservent la sérénité et le calme de l'âme. Dans les classes plus élevées de la société, il est tout aussi rare de trouver la santé complète de l'âme que le vrai bien-être du corps. Ceux qui quittent les grands centres sociaux pour jouir du repos de la campagne, se sentent renaître comme après une longue souffrance. Un des amis de Lehnberg raconte de lui qu'il n'était pas heureux; puis il ajoute : « Il y a eu pourtant des moments où je l'ai vu heureux ; c'était ceux où il vivait séparé du monde, jouissant dans son habitation rustique, qu'il aimait à la folie, d'une liberté et d'une tranquillité absolues, s'y livrant soit à quelque projet pour la culture de ses champs, et cela avec plus de satisfaction peut-être qu'il n'en avait jamais éprouvé à composer les plans de ses ouvrages immortels. »

Pourquoi l'humeur d'un aveugle devient-elle souvent plus égale, plus gaie après son malheur quelle ne l'était avant? C'est qu'il échappe par là à une foule de circonstances qui jettent la discordance dans la vie, et que son âme peut vivre et agir sans en être troublée. On voit même parfois, dans un long état de maladie, ou bien lors d'une séparation prolongée du monde, — par exemple si l'on vit à la campagne, où ces causes de dissonnances n'existent pas, — on voit l'âme reprendre sa santé et sa vigueur, que les soi-

Digitized by Google

disant plaisirs de la vie de société lui avaient ravies. C'est une expérience attestée par bien des vieillards retirés du monde avec leurs livres, leurs souvenirs et quelques vieux amis qui leur sont restés. Ils s'amusent mieux dans leur fauteuil qu'autrefois dans les grandes réunions.

La vie de l'âme étant pour l'homme ici-bas la vie par excellence, il est tout naturel que les souffrances intellectuelles doivent être les plus douloureuses à supporter. Celui dont l'âme a été souvent et longtemps souillée par des pensées basses et impures, et qui par suite ne se trouve plus en rapport avec l'Eternel, — ce but des aspirations de l'esprit, — celui-là devient tôt ou tard la proie de passions qui naissent sans cause apparente et extérieure, souvent à l'ombre, troublent l'harmonie de la vie intérieure, et aboutissent à la mélancolie la plus désespérée. Ordinairement de tels cas se traitent comme des maladies physiques, bien que le germe en soit dans l'âme. Des tendances morales mauvaises, longemps entretenues, en arrivent parfois, soit par l'amour, soit par la haine, par les recherches abstraites, les rêveries religieuses, etc., etc., à un état d'aliénation mentale.

On voit quelle proche parenté il y a entre la vertu et la santé. Quel cordial n'est-ce pas pour l'âme que de pouvoir sans remords se rappeler toute sa vie passée, et par conséquent envisager sans crainte l'avenir? Les grands médecins ne négligent pas de fixer l'attention là-dessus. « Le principe le plus puissant de la médecine est le principe moral, » dit l'un d'eux; et il ajoute que « le point de départ de la marche des maladies est d'origine psychique[1]. » Selon un autre fils d'Esculape, « l'empire qu'on a sur son âme est à la fois un remède diététique et curatif des plus importants[2]. » Il fait une distinction entre la maladie elle-même et le sentiment

[1] Hwasser.

[2] Hufeland.

Digitized by Google

qu'on a d'être malade, sentiment qu'il regarde comme plus douloureux, mais dont il est en notre pouvoir de nous débarrasser, en forçant notre pensée de s'en détourner. Kant est du même avis, et prétend qu'un moyen d'éloigner les sentiments pénibles, c'est de s'occuper de philosophie sans être philosophe. Lui-même avait été sujet dès sa jeunesse à des accès d'hypocondrie, accompagnés de dégoût de la vie, mais il sut se rendre maître de ses sentiments et de ses pensées. Il raconte que, par la seule tension de son esprit, il dompta des accès de goutte et de crampe. Hufeland remarque à ce sujet qu'une des causes pour lesquelles le pauvre journalier est presque toujours mieux portant que le riche oisif, c'est que le premier *n'a pas le temps* de se sentir malade [1]. Une autre réflexion de ce savant paraît encore plus remarquable, c'est que, durant les épidémies, c'est la tension incessante de l'esprit qui sauve les médecins des atteintes de la contagion.

Un tel pouvoir sur les qualités intellectuelles et sur les souffrances du corps suppose naturellement une grande force de volonté. Mais il y a bien d'autres preuves du pouvoir donné à l'homme de détourner de lui des sensations désagréables, preuves dont tout le monde peut se convaincre. Quand par exemple la journée vous paraît interminable, rappelez-vous seulement qu'au lit de mort vous donneriez beaucoup afin de pouvoir racheter une de ces journées et vous rougirez de vos plaintes. Généralement on n'a besoin que de poursuivre une belle pensée au lieu d'une pensée pénible pour oublier celle-ci. Un homme avait perdu sa bourse et s'en chagrinait. Mais, pense-t-il, peut-être la Providence permettra-t-elle qu'elle soit trouvée par quelqu'un qui a en plus besoin que moi; et le voilà content. On est exposé sans cesse aux chagrins, aux pertes; mais

[1] » Celui qui mange sans travailler ne saurait jouir d'une bonne santé, » dit le père de la médecine, Hippocrate. (*De Diæta*).

Digitized by Google

qu'on se rappelle seulement que cette vie n'est qu'une préparation à la vie éternelle, que chaque épreuve nous en approche davantage, et l'on bénira même l'adversité. A celui qui se plaint de la courte durée de cette vie, on n'a besoin que de rappeler qu'il a toute l'éternité devant lui.

Dans les circonstances actuelles de la société et de la civilisation, notre vie est essentiellement artificielle. La culture se développe, s'élève, se raffine, mais on n'y gagne ni la force ni la santé de l'âme. Cet attrait qu'a pour nous la belle nature, et qui se manifeste si souvent chez ceux qui ne sont pas encore entièrement esclaves des exigences du monde, cet attrait, disons-nous, n'exprime-t-il pas le besoin d'une existence plus en rapport avec nos penchants primitifs; aussi les enfants préfèrent-ils la campagne, comme par un pressentiment de ces paroles du poète :

> « ..... C'est là que Dieu plaça la créature ;
> Son sort était heureux, car son âme était pure. »

Les anciens vivaient de préférence au sein de la nature et l'adoraient comme une divinité. Quelles pensées sublimes et pures éveillent en nous les forêts, les vallées et l'océan et ses rivages[1] ! On prétend bien aujourd'hui que rien n'est vrai, que rien n'est beau qui ne soit naturel, mais cependant on interroge rarement la nature elle-même. C'est pourquoi la faveur que reprend de nos jours l'étude des sciences naturelles paraît de bon augure. On se rapproche de plus en plus de l'opinion des anciens, qui regardaient la nature comme un *tout* vivant, avec cette grande différence cependant que là où ils voyaient des nymphes, des silvains, des forces naturelles en un mot, nous voyons nous « l'esprit de la nature » selon l'expression d'Oersted. C'est en la contemplant que la pensée s'élève surtout de la créature au Créateur ; c'est dans son sein que s'acquièrent surtout le

[1] O mare, o littus, quam multa invenitis, quam multa dictatis ! (Pline.)

Digitized by Google

calme, la pureté de l'âme, qui amènent à concevoir l'idée de l'éternité. Nulle part on ne saurait réaliser plus parfaitement l'expression que « l'âme repose en Dieu, » que là où chaque objet manifeste sa sagesse, sa bonté et ses miracles, c'est le climat propice à la santé de l'âme.

Cette vie artificielle dont nous avons parlé, et qui affecte plus souvent l'âme que le corps, est la cause que peu de personnes meurent de vieillesse. Les émotions, la contrainte et l'ennui consument et minent prématurément la force vitale. Buffon fait la remarque qu'il n'y a que les animaux qui atteignent l'âge que leur a fixée la Providence. L'homme meurt à tous les âges, souvent au milieu de sa carrière, et la maladie y est plutôt cause accidentelle que principale. Haller pense que les limites de la vie humaine peuvent être portées à deux cents ans[1]. Il en cite deux exemples : d'abord Henry Jenkins à York qui, à cent soixante-neuf ans, porta témoignage dans une affaire remontant à cent quarante ans auparavant, et qui était accompagné devant le tribunal de ses deux fils, dont l'un âgé de cent, l'autre de cent deux ans ; et aussi Thomas Parr, du pays de Galles, qui atteignit l'âge de cent cinquante-deux ans ; ce dernier exemple est confirmé par Harvey, qui fit l'autopsie du vieillard, autopsie qui constata qu'une indigestion avait causé sa mort et qu'il aurait pu vivre encore longtemps avec sa nourriture généralement frugale, consistant en laitage, pain, fromage et bière. Pline cite une foule d'exemples prouvant que de son temps on parvenait à cent trente à cent quarante ans[2], et ajoute qu'il ne croit pas devoir donnner plus de preuves de faits que personne ne met en doute[3].

Après avoir fait l'observation qu'une nourriture mal appro-

[1] Non citra alterum seculum ultimus terminus vitæ humanæ subsistit. (Elementa physiologiæ, VIII, Lib. XXX, p. 95).

[2] De varietate nascendi. Lib. VII c. 50.

[3] Ac ne pluribus moremur in re confessa.

Digitized by Google

priée abrége la durée de la vie, on en est venu à se demander si par sa nature l'homme était herbivore, carnivore ou omnivore. Par suite des recherches continues de l'anatomie comparative, surtout relativement aux dents et aux intestins, il paraît maintenant avéré que l'homme a commencé par vivre de fruits ainsi que le singe. Sans la découverte du feu, — qui est incontestablement la plus grande des découvertes, — il n'aurait jamais pu s'acclimater partout. Ainsi donc, et quoique d'instinct l'homme soit frugivore, il s'est transformé en omnivore et l'habitude lui a donné cette seconde nature[1].

Afin de pouvoir persévérer dans ce genre de vie artificiel, sans que l'organisme en soit prématurément détruit, il faut une grande sobriété, c'est-à-dire l'opposé de la vie que mènent la plupart des hommes qu'on pourrait avec raison appeler des machines à digestion[2]. Le défaut général de la vie factice d'aujourd'hui c'est qu'on veut en précipiter la marche, et que l'on n'y réussit que trop bien. L'enfant veut vivre en jeune homme, celui-ci en homme. Il en résulte des vieillards précoces, qui, pour cueillir plus tôt les fruits de la vie, ont sacrifié le plus beau privilége de la jeunesse : la floraison de l'âme.

C'est à tort qu'on regarde la vie intellectuelle comme marchant de front avec la vie physique. Cette dernière

[1] « *De la longévité humaine,* » par Flourens. Paris, 1856, p. 127.

[2] Louis Cornaro offre la preuve la plus remarquable des effets de la sobriété. Il appartenait à cette noble famille qui a donné à Venise trois doges, ainsi qu'une reine à Chypre. Après avoir mené une vie déréglée jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, il lui fut déclaré par les médecins qu'il n'avait plus que deux ans au plus à vivre. Il changea alors complètement de manière de vivre, ne prenant plus que onze onces de nourriture et quatorze onces de vin par jour, laissa de côté toute espèce de médecine, et parvint à un âge de plus de cent ans, sans avoir jamais été malade Sa belle voix lui resta jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Il prenait un exercice modéré et évitait surtout les veilles et toute espèce d'agitation morale. Ses occupations consistaient en lectures, en œuvres de charité, et dans la société de quelques amis. Son livre sur « *la Sobriété* » est moins lu qu'il ne le mérite, ce qui est tout le contraire quant à la réfutation de cet ouvrage, qui a paru sous le titre de « *Anti-Cornaro.* »

Digitized by Google

commence généralement à voir ses forces diminuer après la cinquantaine, et souvent bien plus tôt pour ceux qui ont mené une vie déréglée, ou qui ont, comme dit le proverbe, « brûlé la chandelle par les deux bouts. » Une vie intellectuelle bien réglée et soigneusement entretenue voit au contraire ses forces s'augmenter, se conserver jusqu'aux portes du tombeau. Pline nous apprend un moyen fort simple de parvenir à un vieillesse heureuse et tranquille. Il ne s'agit, selon lui, que de mener une vie laborieuse et sobre, soit que le besoin ou la raison nous y poussent. On ne doit pas oublier non plus que le mot *vie* implique l'idée *d'activité,* car une vie stationnaire et inactive est une contradiction. *Vie* signifie *mouvement* et de l'âme et du corps. Mais si une partie du genre humain fatigue le corps, si une autre partie travaille l'âme, beaucoup d'hommes ne font ni l'un ni l'autre, et bien peu se conforment à cette double exigence.

On a vu dans tous les pays que les penseurs, les poëtes et les artistes parviennent ordinairement à la *vieillesse,* et la cause en est sans aucun doute que leur intelligence est constamment en éveil, et qu'ils mènent en général une vie frugale, sinon toujours rangée. Qu'il nous soit permis d'en citer ici quelques exemples. Hippocrate atteignit, dit-on, l'âge de cent neuf ans, Sophocle mourut à cent ans, Fontenelle parvint au même âge, Mairan mourut à quatre-vingt-quatorze ans, Humboldt est parvenu à peu près au même âge, Anacréon, Newton et Voltaire vécurent quatre-vingt-cinq ans, Gœthe et Swedenborg quatre-vingt-quatre, Urbain Hjarne quatre-vingt-trois, Svedberg quatre-vingt-deux, Platon, Buffon, Bernouilli et Wieland quatre-vingt-un, Kant quatre-vingts, Galien et Klopstock soixante-dix-neuf, Gyllenborg soixante-dix-sept, Dalin et Boileau soixante-seize, Lafontaine et Stjernhjelm soixante-quatorze, Euripide, Léopold et Ihre soixante-treize, Locke, O. Rudbeck et N. V. Rosenstein soixante-douze, Copernic, Milton et Linné soixante-onze, Socrate, Pétrarque, Holberg, Spegel, Haller,

Digitized by Google

Oelenschlager et bien d'autres soixante-dix ans. Le nombre de ceux qui ne sont parvenus qu'à l'âge de soixante à soixante-dix ans est encore plus grand. Parmi les peintres renommés, Le Titien atteignit l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, Michel-Ange et Solimène vécurent quatre-vingt-dix ans, Claude Lorrain, Lucas Cranach, Teniers, le Bernin, l'Albane, Maratti, etc., etc., entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans; Léonard de Vinci, le Pérugin, Murillo, le Guercin, Mantegna, Giotto, L. Carrache, Ostade, N. Poussin, entre soixante-dix et quatre-vingts ans; Rubens, Rembrandt, Honthorst, Gérard Dow, Guido Reni, Carlo Dolce, etc., etc., entre soixante et soixante-dix ans; Cimabuë, Albert Dürer, Jules Romain, le Dominiquin, etc., soixante ans. Il en est de même des compositeurs: Palestrina, Haendel, Gluck, Bach, Grétry, Dalayrac, Paër et autres moururent vieux. Si parmi les artistes célèbres on peut en citer quelques-uns qui sont morts avant d'avoir atteint la cinquantaine, comme Raphaël et Mozart, ils appartiennent aux exceptions. Qu'on jette maintenant un regard sur les différentes académies des sciences et des beaux-arts, on verra que la plupart des membres atteignent ordinairement l'âge de soixante-dix ans, et qu'un grand nombre même le dépassent. Tout cela paraît démontrer que c'est l'âme qui soutient le corps, et non le corps qui soutient l'âme. L'intelligence et l'imagination des penseurs et des artistes sont habituellement dans une continuelle activité, ce qui, à moins d'un but élevé ou déterminé, peut entraîner à des égarements sans nombre. Tous ceux qui occupent leur pensée échappent naturellement à l'ennui et au vide de l'âme, souffrances qui tuent lentement mais sûrement.

L'activité de l'intelligence est ordinairement différente aux différents âges de la vie. La jeunesse est le temps des découvertes. Linné n'avait que vingt-quatre ans quand il révéla le système sexuel des plantes; Berzélius n'était pas de beaucoup plus âgé lorsqu'il fonda la chimie animale. Galilée et Newton

Digitized by Google

étaient encore plus jeunes quand ils firent leurs découvertes les plus célèbres. C'est le rapide coup-d'œil du génie. Les exposés logiques et les raisonnements mûris appartiennent à la vieillesse. Buffon avait soixante-dix ans quand il composa son chef-d'œuvre: *les Époques de la nature;* Humbold près de quatre-vings ans, lorsqu'il écrivait son *Cosmos*. Il nous manque encore une psychologie sur l'activité de l'âme aux différents âges de la vie.

Ordinairement on ne se fait pas une idée du travail incessant auquel, à notre insu, notre être physique est soumis. Platon dit quelque part que notre corps se renouvelle sans cesse, et qu'on pourrait le comparer au vaisseau de *Thésée,* qui était toujours le même, bien qu'il ne restât plus un fragment du navire primitif [1]. Les philosophes et les naturalistes des temps modernes sont du même avis. Leibniz compare le changement incessant du corps au flux et reflux de la mer. Cuvier et bien d'autres sont d'avis que le corps humain, tant qu'il vit, change continuellement [2]. La charpente osseuse même se renouvelle incessamment, sans que nous nous en apercevions. Chaque parcelle de notre être renferme en soi un principe de vitalité infatigable. Il s'y produit un changement à l'approche de la vieillesse, c'est pourquoi les physiologues distinguent entre les « *vires in actu* » et les « *vires in posse* », les premières appartenant à la jeunesse, les autres à la vieillesse [3]. Par ces dernières on entend ce décroissement des ressources de la force vitale, indice d'un âge avancé qui nous avertit que quand même nous *pourrions* encore donner des preuves de vigueur, cependant nous ne devons pas nous les *permettre*.

Pour conserver la santé de la vieillesse, il faut savoir

[1] Il en est de même du corps social durant le cours des siècles.

[2] C'est ainsi qu'il s'exprime : Le corps vivant ne garde pas un seul instant le même état et la même composition.

[3] Flourens les appelle « forces en usage » et « forces en réserve ».

Digitized by Google

apprendre à vieillir et se conformer aux exigences qui en résultent :

« Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur. »

Il n'est pas grand le nombre de ceux qui apprennent à se connaître à fond, ce que Socrate regardait comme le plus difficile, et qui règlent leur activité et leur genre de vie et y restent fidèles. Dans de telles circonstances on ne saurait prolonger sa vie au-delà du terme, mais au moins on en jouit complètement, ce qui est rare, et l'on comprend comment Senèque a pu prétendre que la vieillesse lui avait dit qu'elle était la fleur de la vie [1]. Pour convaincre la jeunesse qu'il lui faut économiser ses forces et sa santé (ou comme le dit Montaigne dans son langage naïf, « *pour donner appétit de vieillir* »), il faudrait faire lire aux jeunes gens le discours de Cicéron sur ce sujet ; ils y verraient, à chaque ligne, combien l'âme gagne plus que le corps ne perd. C'est le beau côté de la vieillesse. Il est donc évident que si on a vécu raisonnablement, c'est pendant la verte vieillesse que l'âme parvient à son complet développement, à sa maturité. La sagesse et la bonté en constituent les charmes.

Buffon, un des plus profonds interprètes de la Nature, expose une opinion personnelle sur la dernière période de la vie humaine. Il prétend que l'idée de la vieillesse n'est qu'un préjugé, qui ne nous serait jamais venu si nous n'avions pas imaginé de compter et de diviser le temps, et il croit que les animaux, ne connaissant pas cet art, ne se regardent jamais comme vieux. Sa propre expérience au seuil de l'éternité lui apprit qu'un vieillard, dont la vie passée a été conforme aux préceptes de la raison et de la nature, accueille avec autant de gaîté et de goût à la vie que

[1] Hunc ait esse florem suum.

Digitized by Google

le jeune homme l'aurore d'un nouveau jour. Si le vieillard n'a pas l'avenir devant lui, il a les souvenirs du passé, dont les images ne sont pas moins belles. Ce coup-d'œil en arrière n'est douloureux, n'est pénible que pour les fous à cheveux blancs. Fontenelle regardait comme l'époque la plus heureuse de son existence celle qui s'était écoulée entre sa cinquante-cinquième et sa soixante-quinzième année; ses passions s'étaient calmées alors, ainsi que les envieux et les ennemis qui manquent rarement au mérite. A quatre-vingt-quatre ans Brinkmann se considérait comme dans la force de l'âge [1].

Ce que l'espérance est à la jeunesse, les souvenirs le sont à la vieillesse, et ces derniers sont bien moins trompeurs. De toutes les images enchanteresses qu'évoque l'espérance, combien peu se réaliseront, tandis que la carrière déjà parcourue et que la mémoire nous retrace avec la fidélité d'un miroir, est un fait passé, un fait présent, un fait qui sera encore dans l'avenir. La société des souvenirs est la seule qui nous reste. Voilà pourquoi il importe de les rendre aussi supportables, aussi agréables que possible. C'est le compte final de la vie, irrévocable comme les chiffres, que nous ayons bien ou mal administré les dons de la Providence. Afin de jouir d'une vieillesse heureuse il faut s'y préparer de bonne heure, dès la première jeunesse. On

[1] On a classé différemment les âges de l'homme; le dernier auteur qui s'en soit occupé, que nous sachions, est Flourens. Il admet que la vie humaine peut se diviser en deux parties à peu près égales : l'âge d'accroissement, l'âge de décroissement. Mais il divise les quatre âges de l'homme : l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, en huit périodes; l'enfance jusqu'à dix ans, le jeune âge jusqu'à vingt, la première jeunesse jusqu'à trente, la seconde jusqu'à quarante, le premier âge mûr jusqu'à cinquante-cinq, le second jusqu'à soixante-dix, la première vieillesse jusqu'à quatre-vingt-cinq, la seconde jusqu'à cent ans. Son calcul est donc surtout favorable à l'âge mûr, auquel il assigne une durée de trente ans (on appelle aussi trente ans un âge d'homme), et à la vieillesse tout autant. Il fonde cette assertion sur la conservation intacte des forces intellectuelles, cultivées, entretenues conformément à leurs fins.

Digitized by Google

oublie trop souvent que l'éducation ne consiste pas seulement à savoir réciter des leçons et à acquérir des talents. Trop souvent le développement harmonieux des qualités, des sentiments, des aspirations les plus nobles de l'âme, doit céder devant l'ambition qui pousse les jeunes esprits à se montrer précoces, à passer immédiatement des amusements de l'enfance aux sérieuses pensées de l'âge mûr. On ne supprime pas impunément la période de développement libre et paisible de l'organisme, la période de floraison de la jeunesse, pour s'ensevelir au fond d'une bibliothèque, ou jouer prématurément à l'homme du monde. Il faut un frein à la jeunesse, et non-seulement un frein extérieur, mais aussi la douce chaîne de l'obéissance volontaire ; elle doit apprendre avant tout que, loin d'encourager ses passions naissantes, il lui faut au contraire les maîtriser ; elle doit s'habituer à se passer de ce qu'elle désire en temps inopportun. « Refuse à ton fils bien des joies dans sa jeunesse, si tu veux qu'il donne bien des joies à ta vieillesse, » dit le sage de la Grèce. Celui qui a été véritablement enfant, véritablement jeune, deviendra aussi un homme, dans la véritable acception du mot, et sa vieillesse sera vénérable. Que celui qui a mission d'élever un enfant songe avant tout à en faire *un homme,* et le reste viendra de soi-même. Tracer d'avance au jeune homme une route à suivre, route dont le choix est souvent dicté par la vanité des parents, c'est provoquer une lutte entre les exigences de la carrière choisie et l'insuffisance de celui qui se voit destiné à la parcourir. C'est en un mot le clouer sur un lit de Procuste, en opposition continuelle avec le monde et avec soi-même. Aussi le nombre de ceux dont on peut dire qu'ils sont réellement à leur place est-il bien restreint, et la faute en est le plus souvent à l'amour-propre personnel, ou à la vanité des parents.

Dans cette mission de former les hommes, nos aïeux prenaient surtout les anciens pour modèles, comme donnant



Digitized by Google

de la pureté, de la droiture, de l'élévation, de la noblesse, de la force et de la beauté au jugement. Les adversaires des chefs-d'œuvre classiques en veulent proscrire la lecture, afin d'y substituer des études plus pratiques. On prétend qu'il vaut tout autant en lire des traductions, et s'épargner ainsi la perte de temps qu'entraîne l'étude des langues mortes. Mais pour se rendre compte d'un bel objet doit-on en juger par soi-même, ou suffit-il de s'en rapporter à la description des autres? Car on ne saurait guère qualifier autrement la traduction des anciens, chez qui l'idée et la forme, l'esprit et la matière sont tellement fondus ensemble, qu'on ne saurait les séparer sans que la vie disparaisse. Aussi, parmi les traductions innombrables qu'on en a faites, à peine s'en trouve-t-il deux qui rendent la même pensée de la même manière; et il n'y a personne d'un peu familier avec le modèle qui ne trouve dans l'imitation plus d'une lacune sensible. On ne saurait sans mutiler la pensée, sans en dénaturer le sens, l'arracher au sol primitif, à cette atmosphère intellectuelle où elle a grandi, où seulement elle peut vivre sans se flétrir. La beauté veut un costume approprié à sa nature et à son caractère. Eh! qu'elle autre jouissance peut remplacer celle qu'on éprouve à relire, même dans un âge avancé, une ode d'Horace, un discours de Cicéron, — lectures qui réveillent en nous les premiers souvenirs de la jeunesse et ravivent l'âme! Précisément parce que la langue est morte, ils gardent une éternelle jeunesse. Virgile et Tacite sont toujours jeunes pour nous, tandis que Dalin et Gyllenborg nous paraissent déjà surannés. La peine que nous dépensons à l'étude des langues classiques constitue une gymnastique de l'âme par laquelle se développent les forces intellectuelles. La facilité avec laquelle on veut aujourd'hui tout apprendre est la preuve qu'on a mal calculé ce qu'il faut de soins pour former des âmes viriles. Chez les Anglais, — cette nation pratique par excellence, — l'étude des classiques est maintenue; et quel est le peuple qui de nos

Digitized by Google

jours possède des hommes d'état plus remarquables, de plus grands caractères, de plus dignes travailleurs dans toutes les branches de l'activité humaine. La littérature moderne ne saurait remplacer celle des anciens, surtout à cette époque de la vie où les sens ont besoin d'être maîtrisés et l'esprit de s'élever par le sentiment du grand, du noble et du beau. Il a été dit bien des fois, et l'on ne saurait trop le répéter, que l'étude des classiques non-seulemeut étend le cercle des connaissances utiles, mais encore élève l'âme du lecteur.

Maintenir une constante activité intellectuelle est en tout temps la condition de la santé de l'âme, mais surtout dans la jeunesse. C'est le manque de cette activité salutaire qui engendre les distractions inutiles et nuisibles, que suivent infailliblement l'ennui et le dégoût. D'après un principe psychique fort juste, on regarde l'emprisonnement cellulaire et le manque d'occupation comme une punition des plus sévères; bien qu'il ne soit pas rare qu'appliquée à des êtres qui n'ont aucune activité d'esprit et se rapprochent de la brute, ceux-ci regardent cette solitude et cette inaction comme plutôt agréables qu'effrayantes. Les hommes plus éclairés trouvent déjà dans l'ennui un avertissement moral qu'il faut travailler au perfectionnement de sa nature en cultivant incessamment les dispositions intellectuelles de l'âme; car si les soi-disant passe-temps peuvent paraître agréables tant qu'ils ont le prestige de la nouveauté, cependant il n'y a guère pour l'homme distingué de plaisirs véritables que ceux qui l'ennoblissent à ses propres yeux.

Les qualités de l'âme ont une plus haute mission que de nous montrer seulement le chemin des jouissances terrestres et de nous prémunir contre les soucis de la vie humaine. C'est de ce point de vue qu'on se plaint si souvent que la vieillesse, comme étant le terme du développement matériel et des jouissances sensuelles, soit l'époque de la vie la plus triste et la plus douloureuse, bien que le Créateur l'ait destinée pour ainsi dire à couronner la vie, comme un

Digitized by Google

sommet du haut duquel le grand tableau des souvenirs d'une existence active, utile, honorable, se déroule alors complètement. Pour atteindre ce but, auquel on parvient si rarement, il n'est pas question de posséder des qualités plus élevées que celles du commun des mortels, c'est-à-dire l'amour du travail, le contentement et la paix de l'âme. Qu'il nous soit permis de revenir à la belle description que Cicéron nous a laissée de ce point culminant de la vie, d'où la vue plane libre et sereine sur les régions inférieures qu'on a parcourues. Le vieillard n'est point inactif, dit-il; l'affirmer, ce serait vouloir prétendre qu'il n'y a que les matelots à bord d'un navire qui soient actifs, et non le paisible vieillard qui en dirige la marche; et il affirme qu'il n'échangerait pas les jouissances de cette activité douce et tranquille contre tous les plaisirs de la jeunesse. Il n'est pas donné à tout le monde, comme à Cicéron, de gouverner sa patrie; mais chacun possède quelque chose qui réclame ses soins, une propriété, une cabane, un atelier, un coin de terre, enfin une sphère d'activité quelconque, si petite qu'elle soit. Pour celui qui possède une conscience tranquille, la satisfaction est tout aussi grande [1]. Cet habitant de la campagne qui, au sortir de la vie, jette un regard sur ses cultures qui ont changé en terres fertiles de stériles déserts, tranformé des plaines arides en de belles futaies à l'ombre desquelles entouré d'enfants gais et affectueux, de serviteurs fidèles et dévoués, il se prépare pour l'éternité, — croyez-vous qu'il voudrait changer son lot contre celui d'un autre? De même pour celui qui a rendu des ser-

[1] Si l'on veut se rendre compte comment un homme pieux et laborieux, quoique ne possédant que des ressources pécunières modiques, a pu régénérer toute une paroisse populeuse, on n'a qu'à lire la *Vie de Jean-Frédéric Oberlin*. Pasteur à Waldbach en Alsace, son influence y fit des miracles, et la mémoire du « père Oberlin » y restera toujours chère. Bien qu'il n'eût que quelques centaines de francs pour subvenir aux besoins d'une famille nombreuse, cependant il se sentit toujours riche et heureux.

Digitized by Google

vices immortels à sa patrie, aux sciences, à l'humanité, il n'existe pas de bonheur plus grand que de pouvoir se reposer, avec ses souvenirs, à l'ombre des arbres plantés par ses mains. C'est ainsi que là où les *Siebengebirge* se mirent dans les flots du Rhin et sur les bords du Léman, nous avons vu Arndt, ce juvénile octogénaire, et l'immortel Bonstetten jouir tous deux du calme du sage et de l'innocence de l'enfant. C'est là ce soir de la vie que chante le poëte :

> **Le soleil qui descend a sa splendeur encor,**
> **Et plus d'un spectateur s'arrête à voir au port**
> **Le navire qui rentre, ayant cargué ses voiles,**
> **Balancé mollement aux flots semés d'étoiles [1].**

Oui ! ce que la vie a *été,* elle *l'est* encore aux portes du tombeau. Et voilà justement ce qui rend la vieillesse tantôt si gaie, si heureuse ; tantôt si triste, si digne de pitié ! Il n'y a qu'une vie utile, active et sans remords qui laisse à l'âme la fraîcheur de la jeunesse ; elle conserve cette douce ardeur qui ne ressemble en rien à la chaleur fébrile du printemps, et pareil à la rose des Alpes sur la frontière des neiges éternelles, le sentiment fleurit encore sous une couronne de cheveux blancs. De cette cîme de la vie, les regards de l'esprit pénètrent l'avenir ; ainsi Moïse lorsque du mont Nébo il aperçut la terre promise. Bien que liée encore à la matière, l'âme a déjà la révélation du monde supérieur. Est-il possible que l'âme humaine créée pour connaître comme l'œil pour voir, sachant calculer le cours des planètes et refléter la voûte azurée, comme si elle était déjà une carte céleste, est-il possible qu'elle ne soit pas destinée à habiter un autre monde que notre infime et frêle planète ? Quand ici-bas déjà, avec les misérables moyens mis à sa disposition, elle a pu découvrir tant de choses admirables,

[1] Léopold.

Digitized by Google

que ne découvrira-t-elle pas alors avec ceux dont disposent les habitants de l'Ether? Ou serait-il possible que le Créateur voulût détruire son œuvre au milieu de son développement? Un esprit, déjà en relation avec l'Infini, pourrait-il cesser de l'être, ou même cesser d'exister? Un destin aveugle pourrait-il donc remplacer la raison immortelle qui crée, règle et maintient tout autour de nous, et dont la présence se fait sentir dans nos cœurs? La vertu et la vérité n'auraient-elles donc été que des rêves? Quand le papillon survit à la chrysalide, l'âme ne survivrait-elle pas à son enveloppe mortelle? Et nous qui nous efforçons de rassembler quelques traits épars de la Nature, serions-nous donc l'œuvre finale de l'Infini?

La mort nous le dira!

Baron BERNARD DE BESKOW,

*Secrétaire perpétuel de l'Académie de Stockholm.*

**(Traduit du suédois).**

---

Digitized by Google

# PÉTRARQUE

---

*Pétrarque*, étude d'après de nouveaux documents, par M. A. Mezières, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris. — Didier et Cie, libraires, 35, quai des Augustins, Paris.

Dire que ce livre manquait à notre littérature, n'est pas en faire un éloge exagéré. Sans doute, il a été publié en France d'importants travaux sur Pétrarque; mais les auteurs de ces ouvrages, l'abbé de Sade et Ginguené, n'avaient pas certains documents obtenus depuis peu. Les cent soixante-sept lettres jusqu'alors inédites, et avec lesquelles M. Fracassetti a complété la correspondance du poëte toscan, les sonnets trouvés à Munich par M. Thomas, et les richesses ignorées de nos bibliothèques, ont permis à M. Mézieres de composer une étude neuve, en grande partie pour le fond, et répondant mieux que les précédentes à l'esprit historique et aux exigences de notre siècle.

« Cette étude, nous citons les paroles de la préface, sera principalement psychologique. Quoique le biographe n'ait négligé aucun événement de la vie de Pétrarque, ce qu'il a surtout essayé de démêler dans cette grande existence, ce sont les ressorts de la vie intérieure, les pensées favorites, les mobiles des actions, les sentiments ou les passions qui les inspirent. L'histoire d'un homme de génie s'écrit d'ailleurs avec ses œuvres encore plus qu'avec ses actes,

Digitized by Google

quand il a laissé, comme Pétrarque, des volumes de confidences, qu'il s'est lui-même regardé vivre et a scrupuleusement observé les plus secrètes agitations de sa pensée. »

Grâce à cette multitude de productions attentivement fouillées et bien comprises, M. Mézières a pu retracer, sans laisser de lacunes, les deux grandes phases dont se compose l'existence de son héros; la première, toute poétique et animée de passions tendres, la seconde remplie par l'étude et les soins de la politique, soins dans lesquels les circonstances de son origine et de sa vie devaient naturellement l'entraîner. En effet, comme Dante, son compatriote et presque son contemporain, il était issu d'une des villes d'Italie les plus agitées du moyen âge; sa famille avait combattu sous le même drapeau que l'auteur de la *Divine Comédie,* et partagea son exil, lorsque la faction des Guelfes *noirs* triompha par les secours de Charles de Valois.

Avignon, à cette époque résidence des Papes, fut la ville que le père de Pétrarque choisit pour refuge. Quand vint le moment de songer à l'avenir de son fils, Petracco, fidèle aux traditions de famille, voulut qu'il étudiât le droit, et l'envoya à Montpellier d'abord, puis ensuite à Bologne. Malheureusement, le jeune homme avait de tout autres goûts, comme l'atteste sa correspondance; les lettres et les plaisirs élégants l'attiraient d'une manière irrésistible. A l'âge de vingt-deux ans, il perdit presque en même temps son père et sa mère. La modicité de son héritage l'obligeant d'entrer dans une carrière, il se détermina, ainsi que son frère Gérard, à prendre la tonsure, ce qui lui permettait de prétendre, sans recevoir les ordres, aux plus hautes dignités de l'Église. Il se fixa definitivement à Avignon, ville qu'il se plut à dénigrer mais dont le séjour fut favorable au développement de son génie, comme le démontre son nouvel historien dans une savante dissertation sur la poésie française et la poésie italienne, et sur la société provençale au treizième siècle.

Digitized by Google

Deux chapitres sont consacrés à la femme célèbre dont le nom remplit l'œuvre la plus connue de Pétrarque, et aux relations du poëte avec elle. Pour qui les a lus, l'innocence parfaite de Laure, sa réserve en toute occasion demeurent évidentes. La réalité de la passion de son amant, contestée par plusieurs personnes, reste également prouvée. Cet amour, sans doute, ne le rendit pas insensible à d'honorables amitiés, ne le préserva point malheureusement de certaines faiblesses; sans doute il s'exprima en termes souvent mignards et affectés; mais il fut certainement profond et sincère; il fut pendant de longues années comme l'âme même de Pétrarque. Celui-ci, au reste, semblait prévoir les reproches de ses détracteurs, et y répondait d'avance quand il écrivait à l'évêque de Lumbez, Jacques Colonna : « Personne ne feint toujours sans une grande peine ; et se donner de la peine gratuitement, pour paraître fou, c'est le comble de la folie. »

L'époque où Pétrarque commença à se dépouiller de cette passion est une période des plus curieuses à étudier dans son histoire. Agé alors de trente ans, il éprouvait un vague besoin de secouer un joug à la fois si cher et si pénible; déjà il cherchait dans la lecture de saint Augustin le courage qui lui manquait. Un incident assez singulier acheva de le déterminer. Un jour il fit avec son frère l'ascension du mont Ventoux, cîme alors complètement inexplorée. En ce temps, le goût de ces courses aventureuses n'était pas répandu comme aujourd'hui, à bien dire même, il n'existait pas. Aussi, dans le sentiment qui fait entreprendre au poëte ce tour de force, dans les pensées que lui suggère le vaste et magnifique spectacle déployé à ses regards, voyons-nous les indices d'une nature plus civilisée que son siècle. Quoi qu'il en soit, la vue de l'espace, des régions lointaines, du fleuve rapide qui les parcourt, le fait songer à la brièveté, à la vanité des choses terrestres, à l'inanité de sa propre vie; il se demande à quoi il a employé ses jours et son intel-

Digitized by Google

ligence ; il forme alors le dessein de rompre avec le passé, de commencer une existence plus sévère, et avant tout de guérir de son amour ; et ce dessein il le met immédiatement à exécution.

C'est aux voyages d'abord qu'il demande l'oubli de sa passion. Il parcourt l'Italie, longe l'Espagne, passe le détroit de Gibraltar, remonte vers le nord. Pérégrinations inutiles, dont il ne rapporte qu'une guérison trompeuse ! A peine est-il rentré dans Avignon, que le sentiment en apparence éteint se réveille plus tyrannique, *Rursusque resurgens sœvit amor,* pour parler le langage de son poëte favori. Alors il se décide à fuir cette ville, à s'ensevelir dans la retraite et l'étude. Dès son enfance, il avait aimé Vaucluse. Cette vallée sera son refuge. Il y choisit une habitation au bord de la Sorgue, parmi de simples pêcheurs ; il y transporte ses livres et vit en anachorète et en savant. Son historien nous a donné une charmante description de cette vallée où l'amant de Laure, à trente-trois ans, courut oublier, ou du moins tenta d'oublier le monde et sa passion. Avec un grand art de style et d'analyse morale, il nous le montre partagé entre les jouissances de la solitude, du travail, de la conscience satisfaite par la pensée du sacrifice accompli, les amertumes du regret et les efforts pénibles de la lutte ; se nourrissant de son amour tout en le combattant, s'étudiant lui-même, observant sa vie intérieure avec une sorte de satisfaction qui est plutôt de notre siècle que du sien.

La retraite, si elle n'eut pas pour résultat d'éteindre promptement et complétement sa passion, lui permit au moins de travailler aux monuments de sa gloire littéraire. A Vaucluse, il commença son grand poëme de l'*Afrique,* conçut le plan d'une histoire des hommes illustres, composa ses deux traités de la *Vie solitaire,* et du *Repos des religieux,* presque toutes ses églogues, une grande partie de ses épîtres en vers et en prose, écrivit le *Canzoniere* presque tout entier. « Jamais aucun lieu, disait-il, ne m'a

Digitized by Google

procuré plus de loisirs ni plus de stimulants ». Ces labeurs furent récompensés par la couronne poétique que lui offrirent le même jour Paris et Rome. On sait comment Pétrarque donna la préférence à Rome, comment il triompha au Capitole, au milieu des acclamations d'un peuple dans lequel un peu naïvement il s'imaginait voir les représentants des vieux Romains.

La vanité satisfaite est, avec le temps, un excellent remède contre l'amour. Quand le poëte revint en France, il put, sans trop de trouble, rentrer dans Avignon, et même y séjourner souvent; non point qu'il vît Laure avec indifférence; il eut encore des combats à soutenir, il dut plusieurs fois encore recourir à la fuite ; mais cependant il était devenu maître de lui. Laure avait trente-cinq ans; elle avait vieilli et le savait; aussi semblait-elle moins repousser son admirateur. Croyant moins au danger, elle en évitait moins les occasions. L'amitié, chez tous les deux, entrait déjà dans l'amour, si elle ne le remplaçait pas. C'est alors que Pétrarque écrivit son traité *de Contemptu mundi*. Ce livre contient, avec le *Canzoniere*, toute l'histoire de sa passion. La mort de celle qu'il avait tant aimée ranima, il est vrai, sa flamme assoupie. Les derniers sonnets du *Canzoniere* l'attestent; mais alors cette flamme a un autre caractère, comme elle a un autre langage; elle est épurée dans son cœur, ce qu'elle n'avait pas toujours été; car si la poésie de Pétrarque fut l'expression inconnue jusqu'à lui du culte pur, de l'hommage désintéressé et platonique rendu à la femme, on ne peut douter, d'après maint aveu échappé dans ses œuvres, qu'une pensée charnelle n'eût parfois jadis égaré ses sens, tout en le laissant maître de sa plume.

Les liaisons et la famille de Pétrarque devaient avoir leur place dans le livre que nous analysons; elles en ont une en effet, et assez étendue. Ses relations d'amitié furent nombreuses et toutes honorables. Sa correspondance nous apprend la noble idée qu'il se faisait de l'amitié, et comment

Digitized by Google

il sut mettre toujours en pratique ses théories sur ce sentiment. Sa famille se composait d'un frère, auquel il porta toujours une vive affection, et de deux enfants qu'il eut d'une femme restée inconnue, et fit légitimer. Comme père, il sut également remplir ses devoirs avec tendresse et activité. L'histoire de ses tourments et de ses jouissances paternelles ne forme pas la partie la moins intéressante de sa biographie.

A l'âge de quarante ans, Pétrarque semble avoir pris pour maxime cette parole d'un éminent cardinal : « L'homme ne peut rien faire de vraiment grand qu'après avoir renoncé aux femmes. » Non-seulement il avait triomphé de son amour, mais il s'était interdit toute relation avec un sexe vers lequel sa nature le portait violemment. Il avait compris les devoirs que lui imposaient ses dignités ecclésiastiques, et résolut de se consacrer plus que jamais aux choses sérieuses. C'est à partir de cette époque que sa carrière politique commença, carrière plus remarquable par de nobles intentions, des efforts désintéressés, que par des vues pratiques et d'heureux résultats.

Quelles étaient les idées de Pétrarque relativement à sa patrie? Quel avenir rêvait-il pour elle? M. Mézières nous a parfaitement éclairés sur ce point.

Le système du grand poëte n'était pas sans rapport avec celui du Dante, avec les doctrines que professèrent plus tard Jules II, Machiavel, des hommes célèbres de nos jours, avec les aspirations plus ou moins confuses d'un grand nombre d'Italiens. Comme tous, il veut que cette contrée soit libre, unie. Comme Dante, il veut qu'à Rome viennent siéger le pape et l'empereur, indépendants l'un de l'autre; l'empereur chef de la société civile, le pape chef de la société religieuse. Seulement, à ce double pouvoir il associe le peuple romain; ce peuple qui, au treizième siècle, formait une commune non sans puissance, et surtout ayant de grandes prétentions. Quant aux difficultés de réunir et de concilier ces trois pou-

Digitized by Google

voirs, il paraissait s'en peu préoccuper; et comme le pape acceptait le séjour à Avignon, et que l'empereur ne se hâtait pas de venir à Rome, il se tourna de plus en plus vers le peuple, et en attendit la résurrection de la patrie italienne.

L'apparition de Nicolas Rienzi sur la scène politique lui fit croire à la réalisation de son rêve. On sait avec quel succès s'annonça d'abord le futur tribun de Rome, le restaurateur *du bon Etat*, et sa faveur auprès du Pape Clément VI lui-même. Lorsque, prenant une autre attitude, il annonça le dessein de fonder la liberté de Rome sur la démocratie, et de faire reprendre à cette ville le rôle de souveraine à l'égard des autres pays, Pétrarque s'associa complètement à sa chimère; il se fit en quelque sorte le chantre de cette téméraire entreprise; bien plus, il se prononça hautement contre la noblesse qu'il regardait comme un obstacle, et crut devoir rompre avec la famille des Colonna, à laquelle il devait tant, qui, par ses bienfaits et son affection, figure d'une manière si touchante dans l'histoire du poëte; il conseilla leur exil, même leur extermination. La passion politique va chez lui jusqu'au fanatisme. M. Mézières, s'appuyant toujours sur ses écrits, a raconté, avec une grande science du cœur humain, cet épisode de sa vie, cette époque durant laquelle, partagé entre deux sentiments, entre de vieilles amitiés et l'amour de la patrie, il devient, contrairement au fond de sa nature, aveugle, ingrat, cruel même, et se sait gré de son ingratitude et de sa dureté.

L'entreprise de Rienzi échoua, et d'une manière honteuse, grâce à sa vanité et sa pusillanimité. Pétrarque alors tourna ses espérances d'un autre côté; il songea à donner à l'Italie pour chef, pour protecteur, un prince étranger. Dante avait vu dans l'empereur Henri VII le sauveur de la Péninsule; notre poëte attribua le même rôle à l'empereur Charles IV. En même temps que par une correspondance suivie, il exhortait toutes les villes à la concorde et à l'action, par

Digitized by Google

ses lettres il pressait l'arrivée de Charles IV. Celui-ci vint en effet, eut de longues conférences avec son zélé partisan, mais trompa son attente. Mou et insouciant, ce prince était au-dessous du rôle auquel on l'appelait.

Ne pouvant trouver, parmi les souverains laïques, un monarque pour Rome et pour l'Italie, Pétrarque aurait voulu que les papes revinssent au moins siéger à Rome. Aussi le leur demanda-t-il sans relâche : ses écrits en font foi. Ces pontifes et leurs cardinaux, Français pour la plupart, s'empressèrent peu de répondre à ses sollicitations. De là, chez lui, un double grief; il les regarde à la fois comme des déserteurs et des ennemis. Les Français, à ses yeux comme aux yeux de Dante, sont des ennemis de l'Italie, et il ne leur rend justice que lorsqu'il oublie un moment qu'il est Italien. Un roi de France, Philippe IV, était cause de la translation du Saint-Siége à Avignon. Un prince français, Charles de Valois, avait soutenu dans Florence les *Guelfes noirs*. A cette haine contre les papes français et leur entourage, sont dues les invectives passionnées dont abondent les *églogues* et les lettres du poëte, invectives qui montrent, comme tant d'autres ouvrages de ce temps, avec quelle liberté des catholiques fervents, des gens d'Église, s'exprimaient sur les pontifes et le clergé, condamnaient leurs désordres et leurs torts réels ou supposés. Historien impartial, en mettant en relief cette liberté extrême, M. Mézières a fait justice de l'exagération et de l'iniquité dont sont empreintes beaucoup des incriminations de Pétrarque.

Le patriotisme inébranlable de ce grand homme se lie, du reste, à cette autre passion si marquée, si permanente chez lui, à son amour des lettres, à ses efforts pour les restaurer. Il aime l'Italie parce qu'elle a été la mère des arts et des sciences ; et il veut, s'il ne peut davantage, lui rendre au moins son auréole de gloire intellectuelle. Cette noble passion, cette généreuse tentative de l'amant de

Digitized by Google

Laure, ont été amplement racontées. Le chapitre où il est envisagé comme le restaurateur des lettres est un des plus intéressants du volume. Jamais homme peut-être ne représenta mieux que Pétrarque le goût de l'érudition et des lettres, et le travail de l'esprit sur les choses de l'esprit; jamais homme ne lut davantage, ne recueillit avec plus de soin les œuvres de l'antiquité, ne s'en pénétra mieux, ne produisit autant, ne s'étudia autant à rencontrer la forme et le style, à exciter l'amour des études non-seulement latines mais grecques, n'encouragea comme lui la recherche et la multiplication des manuscrits, ne sut mieux en tout secouer le joug des préjugés et des erreurs dominantes, et ne rallia plus son siècle à ses goûts et à ses idées. Il mourut, on le sait, la plume à la main, penché sur un livre; et cette mort est en quelque sorte le symbole de toute son existence.

A la fin de son livre, M. Mézières remarque que, de tous les écrivains modernes, sans en excepter Gœthe et Voltaire, Pétrarque est celui qui, de son vivant, a recueilli le plus de gloire, celui qui a obtenu de ses contemporains le plus de témoignages d'admiration; mais il ne se borne pas à constater ce fait, il en recherche les causes. Cette investigation et l'étude des qualités, des défauts, des penchants et des tendances intimes de son héros, remplissent un chapitre final intitulé *le caractère de Pétrarque*, chapitre qui complète son œuvre et la couronne d'une manière pleine d'intérêt et de renseignements précieux; c'est la dernière pierre mise à l'édifice, le dernier trait ajouté au tableau; il ne laisse rien à désirer à la curiosité de l'homme instruit, à plus forte raison à celle du simple lecteur.

En retraçant le cadre de l'ouvrage de M. Mézières, et en esquissant à peu près ce qu'il renferme, nous n'avons pu faire comprendre certains mérites dont cependant mention doit être faite. Ils se faisaient sentir déjà dans les productions antérieures de l'écrivain; ils apparaissent plus saillants,

Digitized by Google

plus séduisants dans son dernier livre. L'élégance du style, la clarté de l'exposition, la justesse des idées, la mesure dans les opinions, l'à-propos et la sobriété des considérations littéraires, politiques, parfois même religieuses, qu'un pareil sujet amenait nécessairement, telles sont les qualités dont nous n'avons pu tenir compte, et qui nous ont rendu plus attrayante encore la lecture d'un ouvrage si attachant par le fond.

H. Gomont.

---

Digitized by Google

# REVUE CRITIQUE

*Coup-d'œil général sur les légions de l'empire*, par M. Charles Robert, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Broch. in-4°; Paris, Franck, 1867.

Ce travail doit servir d'introduction à un ouvrage composé sur un sujet particulier, *les Légions du Rhin et les inscriptions des Carrières*, dont le point de départ est une étude des autels élevés à Hercule-Saxan par les légions romaines, ou plutôt par leurs vexillaires, dans les carrières de Norroy-sous-Preny, département de la Meurthe.

L'œuvre préliminaire dont nous voulons rendre compte ici résume pour la première fois, en y ajoutant des indications nouvelles, les notions éparses dans un grand nombre d'ouvrages de critique et d'histoire, sur certains points du sujet si intéressant des *Légions romaines*. Ces notions résultent de l'examen des documents écrits, des médailles et des inscriptions lapidaires; et elles sont coordonnées d'après les indications que nous fournissent, sur l'ensemble des légions, Tacite, Ptolémée, Dion Cassius, l'*Itinéraire d'Antonin*, et la *Notice des dignités de l'empire*, pour sept époques différentes des cinq premiers siècles de notre ère. L'auteur suit ainsi, pendant cette période, l'histoire des légions romaines, en ce qui concerne particulièrement leur nom et leur distribution géographique, leur création, les modifications et les suppressions dont elles ont été successivement l'objet. Il donne notamment des renseignements précis touchant celles dont les numéros et les noms figurent sur les monnaies de Septime-Sévère, de Gallien, de Victorin et de Carausius. Il présente enfin une exposition détaillée de ce qui regarde la distribution des forces de l'empire sous divers com-



Digitized by Google

mandements, au commencement du Ve siècle, d'après la *Notice des dignités de l'empire;* et il fait ressortir à cette occasion la distinction qu'on doit observer entre les troupes sédentaires et les corps mobiles.

Malgré certaines apparences qui ont souvent induit en erreur les historiens, et qui tiennent surtout à la mobilité des détachements, lesquels pouvaient représenter à la fois dans des pays divers le numéro et le nom d'une même légion, celle-ci avait un siége fixe (*hiberna*), qui pour le plus grand nombre n'a guère changé du Ier au Ve siècle. Ainsi, par exemple, pendant cette longue période on trouve toujours la plupart des anciennes légions d'Antoine en Orient, la *IIIa Augusta* en Afrique, la *XXXa Ulpia* dans la Germanie inférieure, la *IIa Augusta* et la *XXa Valeria Victrix* en Bretagne, la *IIIa Gallica*, la *Xa Fretensis* et la *XIIa Fulminata* en Syrie. La permanence des légions dans les mêmes stations est d'accord avec ce qu'on sait de leur distribution aux premiers temps de l'empire, le long des frontières, dans des camps qu'elles ne quittaient que pour combattre, et où elles revenaient toujours. Cette situation s'est prolongée jusqu'à ce que, vers le commencement du IVe siècle, les désordres politiques concourant avec diverses autres causes aient amené, sauf quelques exceptions, la dispersion des corps dans l'intérieur des provinces; système qui fut régularisé par Constantin et conservé par ses successeurs.

Une particularité non moins importante à signaler dans l'histoire des légions est la date de la création et de la dissolution de plusieurs d'entre elles. A différentes époques on voit apparaître de nouvelles légions formées par certains empereurs; depuis Auguste jusqu'à Septime-Sévère leur nombre est porté de vingt-cinq à trente-trois; on en voit en même temps disparaître quelques autres que diverses circonstances font supprimer; telles sont les trois légions de Varus défaites par les Germains, la XVIIe, la XVIIIe et la XIXe, dont les numéros réputés néfastes furent, en l'an IX, définitivement rayés des contrôles; les quatre légions licenciées sur le Rhin par Vespasien pour avoir suivi la fortune éphémère de l'empire gaulois; les deux légions créées par Magnence et Décence lesquelles, probablement hostiles aux seconds Flavien, cessent d'exister après Julien.

On comprend quelle importance peut avoir un travail d'ensemble sur cette distribution à peu près fixe des légions, sur leur origine, sur leurs tranformations et sur leur fin. On sent tout ce que de

Digitized by Google

semblables indications fournissent de secours aux travaux critiques qui ont pour objet l'explication et la classification des monuments et des médailles, la lecture et la rectification des textes des écrivains anciens, souvent altérés par les copistes et les éditeurs. L'auteur du *Coup-d'œil général sur les légions* a fait une œuvre dont le mérite, à ce point de vue spécial, sera vivement apprécié par les érudits. En même temps son ouvrage offre au public studieux, dans des conditions nouvelles, des notions intéressantes sur un sujet que de nombreux et savants travaux sont loin d'avoir épuisé, et il lui fournit en outre un remarquable spécimen des formes sobres et sévères qui conviennent à une œuvre de savante critique historique.

AUG. PROST.

---

*Le Victorial, Chronique de don Pedro Niño, comte de Buelna, par Gutierre Diaz de Gamez son Alferez* (1379—1449), traduit de l'espagnol d'après le manuscrit, avec une introduction et des notes historiques, par le comte Albert de Circourt et le comte de Puymaigre. — Un vol. in-8°; — Paris, Victor Palmé, 1867.

Le *Victorial* est, en deux mots, le tableau de la vie d'un grand seigneur espagnol au commencement du quinzième siècle, tracé par un de ses principaux officiers, par un homme attaché à sa personne pendant la plus grande partie de son existence. S'il est en histoire une chose difficile et importante, c'est de pénétrer dans la connaissance des secrets ressorts d'où dépend le mouvement des esprits. Parmi les documents qui peuvent le plus y aider, ceux qui concernent la vie privée méritent d'être pris en grande considération. Le livre que nous avons sous les yeux a précisément ce caractère; mais il en a un autre encore, qu'il est bon de signaler. Le *Victorial* n'est pas seulement l'histoire d'un homme, c'est en outre un cadre dans lequel l'auteur a exposé, d'une manière presque doctrinale, certaines idées qui ont joué un grand rôle dans l'histoire des peuples de l'Europe. Le *Victorial* est en quelque sorte un code de la chevalerie au quinzième siècle; c'est une source d'indications intéressantes sur cette institution où viennent se rencontrer dans une action commune, la religion et la guerre, ces grands ressorts de la vie publique et de la vie privée au moyen âge.

Digitized by Google

Pour réaliser l'objet qu'il se proposait, le vieil auteur a dû adopter une méthode qui nuit peut-être à son œuvre en ce qui regarde l'histoire précise des événements, tout en lui donnant, à un autre point de vue, une plus grande valeur. Voulant tirer de cette histoire une sorte de justification de ses doctrines, il s'est appliqué surtout à la présenter d'une manière favorable à ses vues particulières. Il lui fallait l'exemple d'une vie héroïque, il l'a emprunté aux faits d'une vie réelle; mais il a négligé dans ceux-ci tout ce qui était inutile ou contraire à la thèse qu'il se proposait de soutenir. Ce n'est donc pas une histoire proprement dite que son œuvre; mais c'est un document des plus instructifs touchant l'ordre d'idées qui le préoccupait; c'est en outre une mine précieuse de renseignements sur tout ce qui concerne la vie des cours, celle des camps, et en particulier la marine, au commencement du quinzième siècle. C'est enfin un curieux tableau des mœurs et des usages de cette époque. Nous aurons déterminé le caractère particulier de ces diverses indications quand nous aurons fait connaître de plus près le sujet traité dans l'ouvrage qui les contient et que nous recommandons ici.

Le héros du *Victorial* est Pedro Niño, comte de Buelna, né vers 1379, et dont la longue vie s'est prolongée jusqu'à l'année 1454 à peu près. L'historien du comte de Buelna est Gutierre Diaz de Gamez, premier officier de la maison du noble seigneur, son alférez, c'est-à-dire son lieutenant et son porte-étendard dans les combats, lequel, entré à son service vers 1401, ne l'a plus quitté qu'en le précédant de quelques années au tombeau. Gutierre Diaz a écrit entre 1431 et 1449, à ce qu'il semble, le livre où il voulait, en célébrant les mérites et les hauts faits de son maître, offrir en exemple un modèle accompli de vertu, et donner un traité de la parfaite chevalerie.

Pedro Niño, comte de Buelna, était à peu près du même âge que le roi de Castille, don Enrique III, dont sa mère Inès Laso fut la nourrice. Don Enrique montait sur le trône à 11 ans (1390). Pedro Niño, à l'âge de 15 ans, portait pour la première fois les armes à son service, au siége de Gijon (1394). A plus de 60 ans il les ressaisissait encore pour délivrer le fils de son premier maître, le roi don Juan II, retenu prisonnier dans Tordesillas par quelques grands de son royaume et de son sang, soulevés contre lui (1444). Entre ces deux dates extrêmes, la vie de Pedro Niño est remplie par de

Digitized by Google

nombreux exploits. Après plusieurs campagnes contre le Portugal, de 1396 à 1399, notre héros se trouve engagé, en 1404, dans des expéditions maritimes contre les pirates de Tunis, puis, en 1405 et 1406, dans une guerre contre les Anglais pour le service du roi de France, à qui le roi de Castille avait envoyé des secours. Cette partie de la vie guerrière de Pedro Niño est celle qui présente à des lecteurs français le plus d'intérêt. C'est aussi celle qui, à proportion du reste, est le plus développée dans le livre ; car sur les 500 pages de celui ci, elle en occupe plus de 200.

Après avoir guerroyé pendant près de deux années contre les Anglais, Pedro Niño revient en Castille. Il y arrive peu de temps avant la mort du roi don Enrique III (1406), et se trouve dès-lors mêlé aux troubles qui agitent pendant presque toute sa durée le règne de son fils don Juan II (1406 † 1454). Ce prince âgé de moins de 2 ans, à la mort de son père, passe la première partie de sa vie sous la tutelle de sa mère Catherine de Lancastre et de son oncle l'infant don Fernando. En 1420, âgé de 16 ans, il épouse sa cousine Marie, fille de ce même infant don Fernando, devenu roi d'Aragon en 1412, après l'extinction (1410) de la vieille race des rois issus des comtes de Barcelone. La reine Marie est accompagnée en Castille par ses deux frères, les infants don Enrique et don Pedro, qui espèrent y prendre auprès de leur sœur un rôle important, sous un roi jeune et faible. Mais ce monarque presque enfant était déjà sous la dépendance d'un favori, don Alvaro de Luna, d'abord l'un de ses pages, plus tard connétable du royaume. C'est à celui-ci qu'il fallait arracher l'influence et le pouvoir. Le règne tout entier de don Juan II est troublé par les luttes engagées, avec des alternatives de revers et de succès, par les infants d'Aragon, frères de la reine, et par les grands du royaume de Castille contre le tout puissant Alvaro de Luna, jusqu'au jour où définitivement vaincu par ses adversaires, ce dernier est condamné et décapité en 1453.

Au commencement de ces débats Pedro Niño se laisse aller un instant à prendre parti contre le favori, et par conséquent contre le roi lui-même, assiégé alors dans Montalvan (1420); mais on retrouve bientôt le généreux chevalier avec son prince combattant alors les rois de Navarre et d'Aragon (1429—1430); et il n'abandonne plus dès-lors la voie du devoir envers le souverain. Il le suit en 1431 dans une expédition contre les Mores de Grenade. C'est

Digitized by Google

dans cette campagne qu'en récompense de ses longs services il est fait par le roi comte, au titre de Buelna.

A la suite de l'expédition de Grenade le nouveau comte de Buelna âgé de plus de cinquante ans, après en avoir passé trente-cinq à guerroyer et à naviguer, semble avoir pris la résolution de couronner par un peu de repos cette existence si agitée ; mais il ne fait en cela que transporter son activité dans le cadre plus resserré d'une vie privée, non moins troublée par les passions de l'époque. Cependant ce repos relatif laisse à son alférez les loisirs pendant lesquels il écrit le *Victorial*. En 1444, malgré ses soixante-cinq ans, le comte de Buelna reprend encore un instant, comme nous l'avons dit, le harnais de guerre pour le service de son roi, retenu prisonnier par des sujets rebelles. C'est là le dernier acte de sa vie publique, auquel succède, après dix années à peu près de calme définitif, sa mort arrivée, croit-on, vers le commencement de 1454. L'œuvre de son historien s'arrête à l'année 1449. Le fidèle Gutierre Diaz paraît avoir précédé dans la tombe le maître qu'il a si bien servi pendant sa vie et jusqu'après sa mort, devant la postérité. Il est nommé dans le premier testament du comte, en 1435. L'absence de son nom dans un dernier testament tracé par le vieux seigneur, le 29 décembre 1453, donne lieu de penser que le bon serviteur a dû mourir entre 1449 époque où s'arrête son récit, et cette date de 1453, attachée à un document où il n'est plus question de lui, et où il ne saurait avoir été oublié s'il eût encore vécu à ce moment.

Le *Victorial*, dont le texte original a été publié pour la première fois en Espagne, en 1782, était presque inconnu en France, où on n'en avait jamais traduit que quelques fragments. Sa publication présentait des difficultés dont l'appréciation fait ressortir le mérite de ses savants éditeurs. Outre celles de la traduction littérale pour un ouvrage écrit dans une langue vieillie, il y en avait encore de toutes particulières à interpréter convenablement certains détails appartenant à des mœurs et à des usages peu connus et décrits imparfaitement pour des contemporains qui n'avaient pas à les apprendre et à qui on pouvait se contenter d'en parler à demi-mot. Une autre difficulté encore était de reconnaître et de déterminer un grand nombre de lieux dont les noms étaient, dans le vieux texte, souvent altérés et presque méconnaissables. Il a fallu en mainte circonstance éclaircir par des notes et de véritables discussions ces points plus ou moins obscurs. Tout cela a été fait avec succès. Enfin,

Digitized by Google

sans rien perdre de son originalité, l'œuvre a reçu de ses traducteurs une forme littéraire qui en rend la lecture facile et agréable. C'est ce que reconnaîtront sans peine ceux qui ouvriront le livre. Nous n'en dirons rien de plus. Nous insisterons plutôt sur un autre mérite moins apparent peut-être, mais non moins réel, en signalant le profond savoir des deux éditeurs, qui, se condamnant pour notre utilité et pour notre agrément au rôle modeste de traducteurs et d'annotateurs, nous donnent aujourd'hui cette œuvre de patiente et consciencieuse interprétation, après tant d'autres œuvres originales bien connues que leur doit déjà le public.

AUG. PROST.

---

*L'Administrateur-Gérant,*

A. ROUSSEAU.

Digitized by Google

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

## DU QUATRIÈME VOLUME

## 1867

---

Les colonies agricoles de jeunes prévenus et la colonie de Gentilly (près Nancy), par M. le docteur Saucerotte..... 1
Bossuet orateur, études critiques sur la jeunesse de Bossuet, par M. E. Gandar..... 46
Le trompette de Sækkingen, traduit de l'allemand de M. Scheffel, par A. Vendel..... 55, 225, 257, 315
Essais et notices : Le *Samstagblatt* de Mulhouse, par M. X. Mossmann. — *Histoire d'un homme heureux*, de M. Adolphe Schæffer, par M. X. Mossmann..... 80
Lettre au directeur de la *Revue*, par M. X. Mossmann..... 83
Les inscriptions cunéiformes et les travaux de M. Oppert, par M. Paul Glaize..... 85
Le bourgeois de Metz au quinzième siècle : Philippe de Vigneulles, par M. C. Cailly..... 106, 161
Le capitaine Francisque. Chronique, par M. Alfred de Besancenet..... 129
Étude sur la poésie primitive en Allemagne, par Mme ***..... 141

Digitized by Google

Essais et notices : *Histoire de la cathédrale de Beauvais*, de M. G. Desjardins, par M. Aug. Prost. — *Les institutions privées du Haut-Rhin. Les cités ouvrières du Haut-Rhin*, de M. le docteur Penot, par M. Jules Lejeune ..... 149
Lettre au rédacteur, de M. Ad. Schæffer ..... 157
Revue critique : *Les sociétés humaines sous la main de Dieu*, par M. le baron de Gerando. — *Histoire chronologique des lectures publiques et des conférences*, de M. le docteur Scoutetten ..... 159
Les Juifs dans les terres de l'évêché de Strasbourg, avant et depuis la réunion de l'Alsace à la France, par M. Dagobert Fischer ..... 195
Revue critique : *La Morale indépendante*, de M. Émile Beausire. — *L'Église et l'État*, de M. A. de Metz-Noblat. — *Souvenirs d'un aspirant de marine*, de M. le comte Paul de Leusse ..... 253
Tragédies de Schiller, traduction en vers de M. Braün, par M. le premier président Paillart ..... 257
Comment je suis devenu docteur homœopathe, traduit du docteur Holcombe, par M. le baron Oct. Prost ..... 298, 374
Gœtz de Berlichingen de Gœthe, par M. Ed. Goguel ..... 339, 419
Deux chantres des derniers jours, par M. H. Gomont ..... 390, 462
Essais et notices : *Questions alsaciennes à propos de l'histoire de Jules César*, de M. l'abbé Charles Martin. — *Le Collége*, discours prononcé par le même, par M. l'abbé P.-A. Merklen ..... 407
De la santé de l'âme, par M. le baron Bernard de Beskow (traduit du suédois) ..... 478
Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents, par M. A. Mézières .. 521
Revue critique : *Coup d'œil général sur les légions de l'empire*, par M. Ch. Robert. — *Le Victorial, chronique de don Pedro Niño, comte de Buelna*, par Gutierre Diaz de Gomez, son alferez, traduit de l'espagnol par M. le comte Albert de Circourt et M. le comte de Puymaigre ..... 531

Metz. — Typ. ROUSSEAU-PALLEZ

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google